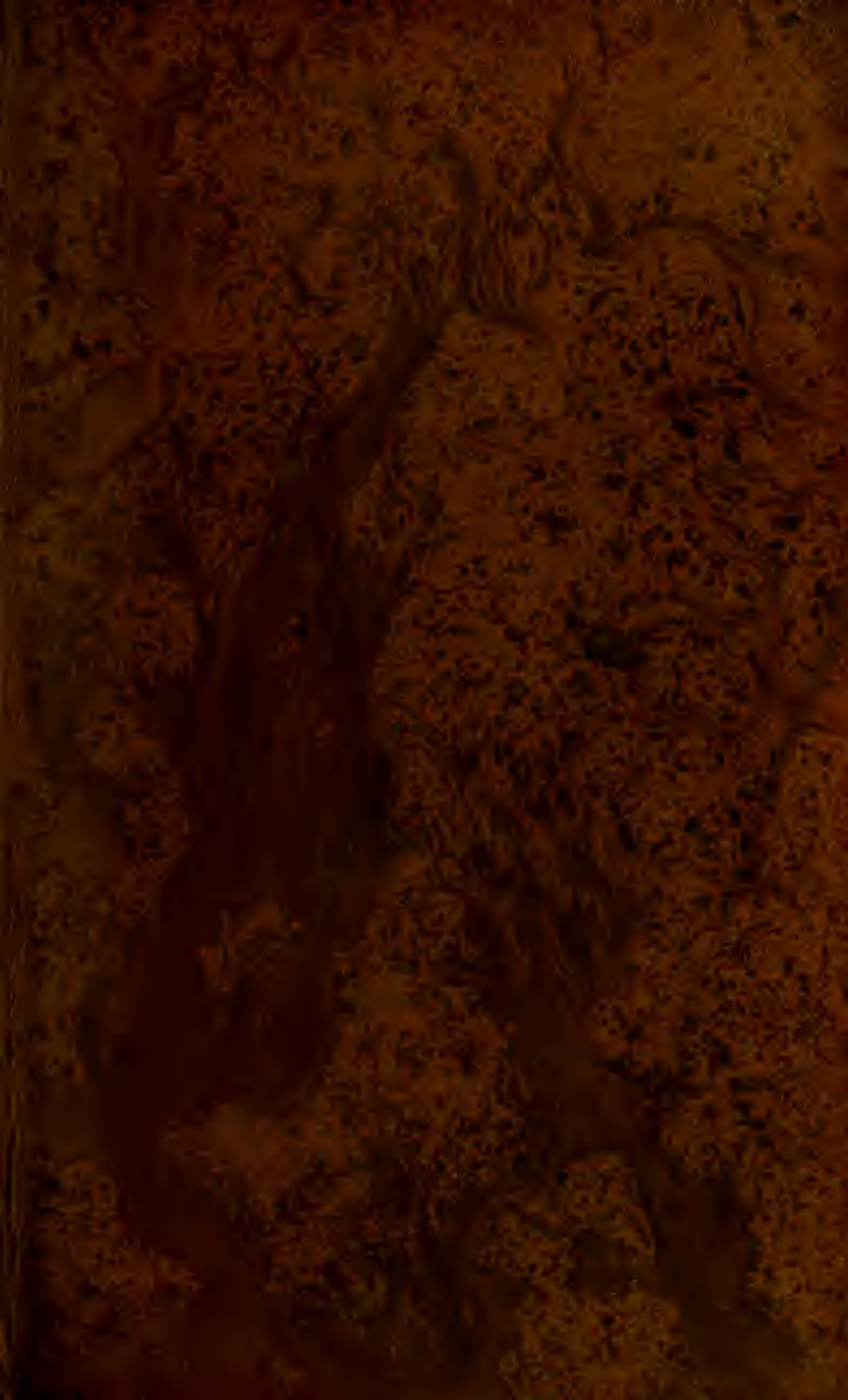












# BIBLIOTHÈQUE

SACRÉE.

III.

SE TROUVE A PARIS :

CHEZ MÉQUIGNON JUNIOR, LIBRAIRE,  
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N<sup>o</sup>. 9.

A LYON,

CHEZ PERISSE FRÈRES, LIBRAIRES,  
RUE MERCIÈRE, N<sup>o</sup> 33.

# BIBLIOTHÈQUE

SACRÉE,

OU

## DICTIONNAIRE UNIVERSEL

HISTORIQUE, DOGMATIQUE,

CANONIQUE, GÉOGRAPHIQUE ET CHRONOLOGIQUE

DES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES;

CONTENANT l'Histoire de la Religion, de son établissement et de ses dogmes; celle de l'Église considérée dans sa discipline, ses rites, cérémonies et sacrements; la Théologie dogmatique et morale, la décision des cas de conscience et l'ancien Droit canon; les personnages saints et autres de l'ancienne et de la nouvelle loi; les Papes, les Conciles, les Sièges épiscopaux de *toute la chrétienté*, et l'ordre chronologique de leurs Prélats; enfin l'histoire des Ordres militaires et religieux, des schismes et des hérésies;

PAR LES RÉVÉRENDIS PÈRES

RICHARD ET GIRAUD.

DOMINICAINS.

REIMPRIMÉE AVEC ADDITIONS ET CORRECTIONS PAR UNE SOCIÉTÉ  
D'ECCLÉSIASTIQUES.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

CHEZ MÉQUIGNON FILS AÎNÉ, ÉDITEUR,

RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10.

M DCCC XXII.

Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa



# BIBLIOTHÈQUE

SACRÉE,

OU

## DICTIONNAIRE UNIVERSEL

DES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES.

---

AR (hébr., *suscitation, veille, émulation*), même qu'*Aréopolis*, *Ariel de Moab* ou *Rabbath-Moab* capitale des Moabites, située sur le fleuve d'Arnon qui la sépare en deux. Saint Jérôme dit que cette ville fut renversée de fond en comble par un tremblement de terre lorsqu'il était encore jeune. (*Num.*, 21, 115. *Deut.*, 9, 18, 29. Hieron., *in loc.*)

ARA (hébr., *montagne, démonstration*), ville ou canton d'Assyrie où les Israélites des dix tribus furent transportés par Téglatphalazar. (1. *Par.*, c. 5, v. 26.)

ARA, fils de Jéther, de la tribu d'Aser. (1. *Par.*, c. 7, v. 38.)

ARA, hérétique qui prétendait que Jésus-Christ même n'avait point été exempt du péché originel. (Eusèbe, *Hist.*, lib. 6, cap. 26.)

ARAB (hébr., qui *dresse des embûches*, qui *multiplie*, autrement, *sauterelle, fenêtre*), ville de la tribu de Juda. (*Josué*, cap. 15, v. 52.)

ARABA, ville de la tribu de Benjamin. (*Josué*, c. 18, v. 22.)

ARABES ou ARABIQUEs, sorte d'hérétiques qui parurent en Arabie dans le troisième siècle, sous le pontificat de saint Zéphirin et l'empire de Sévère. Ils assuraient que les âmes des hommes mouraient avec leurs corps, et qu'ils ressusciteraient ensemble au dernier jour; ce qui fut cause qu'on leur donna le nom de *Tamatop-schitai*, c'est-à-dire, âmes mortelles. Origène les convertit dans un concile. (Nicéphore. Hermant, *Hist. des Hérés.*, tom. 1.)

ARABIE. Il y avait dans l'Arabie une église jacobite du diocèse de Maphrian d'Orient, gouvernée par deux évêques. L'un, dit proprement évêque des Arabes, avait pour l'ordinaire son siège à Abula, et quelquefois à Balada et à Télaphar. L'autre, qui se disait évêque des Arabes Taalabens-Scénites, siégeait à Hirta de Naaman. En 1137, Jean Sarug de Maphrian divisa le premier siège en deux autres; savoir, Ba-

lada et Télaphar, ce qui ne subsista pas long-temps. (Tom. 2, *Bibl. orient.*, de *Monoph. Dissert.*, n° 9.)

*Évêques jacobites d'Arabie.*

1. Abraham, vers l'an 564.
2. Timothée, en 1167, mort en.....

3. Jean 1<sup>er</sup>, succéda à Timothée. Il s'appelait Rahédus. Il siégea à Balada.

4. Béhénam, mort en 1417.

5. Saba, fait patriarche des Arabes en 1482. (Tom. 2, *Bibl. orient.*, p. 386.)

ARABIE, partie considérable de l'Asie qui est au midi et à l'orient de la Judée. Elle se divise en Arabie déserte, Arabie Pétrée et Arabie heureuse.

L'Arabie déserte est à l'orient des montagnes de Galaad, entre l'Euphrate à l'orient, et les montagnes de Galaad au couchant. Ce pays comprend les Iduméens orientaux, et autres peuples qui mènent une vie errante, sans demeure fixe.

L'Arabie Pétrée s'étend au midi de la Terre-Sainte. Elle comprend les Iduméens méridionaux, les Amalécites, les Chuschims ou Éthiopiens, et quelques autres peuples, comme les Hévéens, qui ne sont connus aujourd'hui que sous le nom général d'Arabes. Dans ce pays étaient Cadesbarné, Gérare, Bersabée, Lachis, Lebna, Pharan, etc. La montagne de Sinaï, où Moïse reçut la loi, y est aussi.

L'Arabie heureuse qui est riche et abondante en aromates,

ne touchait pas immédiatement la Terre-Sainte. Elle était bornée à l'orient par le golfe Persique; au midi par l'Océan, et au couchant par la mer Morte.

*Concile d'Arabie.*

Il y eut un concile en Arabie l'an 246, sous le pape Fabien et l'empereur Philippe, contre des hérétiques qui disaient que les âmes des hommes étaient mortelles, qu'elles mouraient avec le corps, et qu'elles ressusciteraient avec lui au dernier jour. Origène se trouva à ce concile; il y combattit ces hérétiques, et leur fit abandonner leurs erreurs. (Labbe, tom. 1.)

ARABIEN, à la fin du second siècle, a fait quelques opuscules sur les dogmes de la religion chrétienne. (Eusèbe, l. 5, c. 17. S. Jérôme, de *Scriptorib. eccl.*, cap. 46.)

ARABISSE, ville de la seconde Arménie, par laquelle, selon l'itinéraire d'Antonin, passaient après Ptandare, ceux qui allaient de Cucusse à Melitenei. Justinien l'a attribuée à la troisième Arménie. Nous ne connaissons de ses évêques que les cinq suivans :

1. Otreius, appelé Treius mal à propos, par la faute des imprimeurs, dans la cent vingt-sixième lettre de saint Jean Chrysostôme.

2. Adolius, que représenta Adelphius, chorévêque au concile de Chalcédoine.

3. Adelphius lui succéda, et souscrivit à la lettre de sa province à l'empereur Léon.

4. Léonce, dont parle Photius dans sa *Biblioth.*, cod. 272.

5. Georges, souscrivit aux canons in *Trullo*.

ARACÉENS, descendants d'Arac, fils de Canaan, lesquels avaient leur demeure dans la ville d'Arée ou Arca, au pied du mont Liban. C'est la même qu'Antipas dont parle Joseph, et qui est attribuée à la tribu d'Aser. (*Antiq.*, l. 5, ch. 1.)

ARACH (hébr., *longueur, santé, médecine*), ville de Chaldée bâtie par Nemrod, petit-fils de Chus. C'est apparemment la ville d'Aracca, posée par Ptolémée dans la Suziane, sur le Tigre, au-dessous de sa jonction avec l'Euphrate. C'est de cette ville que les campagnes arctéennes, qui sont pleines de naphte, et qui s'enflamment quelquefois, ont pris leur nom. (*Gen.*, c. 10, v. 10.)

ARACHIÈLE (le P. Cacciatura), docteur en philosophie et en théologie et missionnaire arménien, était originaire d'Arzerom, ville de la petite Arménie. Dès l'âge de quinze ans, il entra dans le séminaire de Rome, où il se livra à l'étude avec beaucoup de succès. Il devint ensuite écolier du collège de la Propagation de la foi, et il y fut fait licencié dans les sciences les plus distinguées. Sa manière de prêcher lui a acquis une grande réputation à Rome et à Constantinople. Il est mort à Venise en 1740. On a de lui : 1° *Summa universæ Theologiæ*, imprimée à Rome en 1725. 2° *Universæ Theologiæ, specu-*

*lativæ, dogmaticæ, positivæ et moralis opus*, qui était sous presse peu avant la mort de l'auteur. 3° Une introduction à la vie chrétienne, en arménien, que l'on imprimait lorsque l'auteur mourut. (*Suppl. de Bâle*. Moréri, édit. de 1759.)

ARAD ou ARADA ou ARATH ou ADRAA ou ADRA, ville située au midi de la tribu de Juda et de la terre de Canaan, dans l'Arabie Pétrée. (*Num.*, c. 21, v. 1.)

Le roi d'Arad ayant combattu et vaincu les Israélites lorsqu'ils s'avançaient vers la terre de Canaan, ceux-ci détruisirent les villes de ce roi, après qu'ils eurent subjugué le pays de Canaan. Arad fut ensuite rétablie, et Eusèbe la met au voisinage de Cadès, et à vingt milles d'Hébron. Elle a été épiscopale du diocèse de Jérusalem, dans la troisième Palestine, sous la métropole de Petra, et Étienne, l'un de ses évêques, souscrivit au bas de la lettre des évêques de Palestine à Jean, patriarche de C. P., contre Sévère d'Antioche, en 518, et à la sentence des évêques des trois Palestines, prononcée dans un concile tenu à Jérusalem en 536, sous le patriarche Pierre. (*Voyez* le cinq. tom. *des Conciles* du P. Labbe, coll. 192 et 283; et Reland, tom. 2, p. 531, not. 6.)

ARADE et ANTARADE, dont il est fait mention dans Ézéchiël, c. 27, v. 8, île et ville épiscopale du diocèse d'Antioche, de la première Phénicie, sous la métropole de Tyr, était une espèce de rocher petit, dit Pomponius



Méla, mais fort peuplé, éloigné, selon Strabon, de vingt stades du continent, où était une autre ville appelée Antarade dont l'évêque était le même que celui de la première. Toutes les notices distinguent ces deux villes, et en particulier, une fort ancienne, attribuée à Léon-le-Sage. Arade fut assiégée en 647 par les Sarrasins dont le chef envoya aux habitans un évêque pour les sommer de se rendre de bonne grâce : ce que ceux-ci ayant refusé de faire, il revint l'année suivante et s'en rendit le maître, à condition qu'il serait permis aux Aradiens de se retirer là où ils voudraient. L'armée des Barbares en ayant pris possession, elle fut rasée jusqu'à ses fondemens. (Théoph., ad an. 8. *Constantis imper.*)

*Évêques d'Arade et d'Antarade.*

1. Cymatius, chassé de son siège par les Ariens, sous Constance. (Athan., in *Hist. arian. ad Monach.*)

2. Mocime, assista au premier concile général de C. P.

3. Musée, dont il est fait mention dans les actes du concile d'Éphèse. (Col. 598, édit. Labb.) Il abandonna à la fin Nestorius, et se réconcilia avec saint Cyrille.

4. Paul et Alexandre d'Antarade. Le premier au concile d'Antioche, sous Demnus, se dit évêque d'Arade. L'autre, au concile de Chalcédoine, prend le titre d'évêque d'Antarade, ce qui montre que ces deux villes avaient chacune leur siège particulier.

5. Attique d'Arade, souscrivit

à la lettre synodale de sa province à l'empereur Léon.

6. Théodore d'Antarade, mort en 518, après avoir résisté fortement à Sévère d'Antioche.

7. Asyncretè d'Arade, au cinquième concile général. (*Or. Chr.*, t. 2, p. 827.)

ARAGON, royaume d'Espagne.

### *Conciles d'Aragon.*

Le premier se tint l'an 1062, dans le monastère de Saint-Jean de la Pegna, sous le pape Alexandre II. On ne sait rien de ce qui s'y passa, sinon qu'on y ordonna que les évêques d'Aragon seraient tirés du monastère de St.-Jean, selon ce qui avait été établi par le roi Sanchez.

Le second, l'an 1408 ou 1409 en faveur de Pierre de Lune, nommé Benoît XIII, anti-pape.

ARAM (hébr., élévation, grandeur), cinquième fils de Sem, fut père des peuples de Syrie qui sont nommés Araméens de son nom. On distingue dans l'Écriture plusieurs pays d'Aram : *Aram Naharaïm*, ou la Syrie des deux fleuves, ou la Mésopotamie; *Aram de Damas*, *Aram de Soba*, *Aram de Betrohob*, *Aram de Maacha*, parce que la Syrie comprenait les cantons de *Soba*, de *Maacha*, de *Rohob*. Les peuples de Syrie étaient souvent en guerre avec les Israélites. David et Salomon les assujétirent et leur firent payer tribut. (*Gen.*, c. 10, v. 22.)

ARAM, fils d'Esron et père d'Aminadab. (*Ruth.*, c. 4, v. 19. *Matth.*, c. 1, v. 3.)

ARAMA, ville de la tribu d'Aser. (*Josué*, c. 19, v. 36.)

ARAN, fils aîné de Tharé et frère d'Abraham et de Nachor. Aran fut père de Loth, de Melcha et de Jescua. Aran mourut avant son père Tharé, chose dont jusque-là on n'avait point d'exemple.

ARAN, fils de Disan et frère de Hus, de la race d'Esau. (*Gen.*, c. 36, v. 28.)

ARANDA ou ARENDA, ville d'Espagne à quatorze lieues au levant de Valladolid. Il y eut un concile l'an 1473, au mois de décembre, *Concilium Arendense*. C'est le même que celui de Tolède de la même année. (Voyez *Concile de Tolède* de l'an 1473.)

ARANÉO (Clément), religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, natif de Raguse en Dalmatie, vivait dans le seizième siècle, vers l'an 1540. En 1547, on publia à Venise ses Sermons. Il composa aussi des commentaires sur l'Épître de S. Paul aux Romains, dans lesquels il combat les principaux dogmes de la doctrine de Luther. (Antonius Senensis, *de Script. Domin.* Séraphin Razzi, *Ist. de gli huom. illust. Dom.* Le Mire, *de Script. sæc. decimisepti.*)

ARAPHA ou RAPHA (hébr., *médecine* ou *pardon*), père des géans ou *Raphaïms*. Peut-être aussi que le nom de *Rapha* est un nom générique qui signifie simplement un géant, et que les géans de la race d'*Enach* qui habitaient la Palestine ne sont nommés *Raphaïms* qu'à cause de

leur taille gigantesque. (2. *Reg.*, c. 21, v. 18 et seq.)

ARARAT (hébr., *malédiction*), montagne fameuse dans l'Arménie, sur laquelle on dit que l'Arche s'arrêta après le déluge. Le mont Ararat est à douze lieues d'Erivan du côté de l'orient, et dans une vaste campagne au milieu de laquelle il s'élève. Son sommet est inaccessible, tant à cause de sa hauteur qu'à cause des neiges qui la couvrent perpétuellement. (*Gen.*, c. 8, v. 4.)

ARATOR, sous-diacre de l'église de Rome, du temps du pape Vigile, auquel il dédia ses vers en 544, était estimé pour son éloquence. Nous avons de lui un poème épique où, malgré la barbarie du temps, l'on trouve du sublime. Arrius Mendosa l'a fait imprimer à Salamanque, avec des commentaires, en 1516; il est aussi dans la bibliothèque des Pères et dans l'addition de la Bigne à cette bibliothèque (t. 10, p. 125). On lui attribue encore une épître en vers à Parthénien qui l'avait exhorté à s'appliquer à la poésie, et auquel il avait adressé son *Histoire apostolique* pour la répandre en France. Le père Sirmond nous l'a donnée dans ses notes sur Ennodius, vers la fin. Elle est encore dans la bibliothèque des Pères, t. 10, p. 141. (Sirmond. Cave. Dupin, sixième siècle.)

ARAUJO (Duarte d'), religieux et général pendant six années de l'Ordre militaire de Christ, fut employé pendant quinze ans à la cour de Rome par Philippe II.

Il composa la vie de sainte Irène qui fut imprimée à Conimbre en 1579, et mourut en 1599. (*Mém. de Portugal.*)

ARAUJO (Antoine d'), né dans l'île de Tercère, alla à la baie de tous les Saints où il entra dans la compagnie de Jésus et s'appliqua avec beaucoup de succès à la conversion des idolâtres. Il avait si bien appris la langue du Brésil, qu'il composa un catéchisme en cette langue, qu'on imprima à Lisbonne en 1618. Il mourut en 1632. (*Mém. de Portugal.*)

ARAUJO (François d'), né à Verin dans la Galice, d'une des meilleures familles du pays, entra fort jeune dans l'Ordre de Saint-Dominique, et fit profession l'an 1601. Ayant fait ses études, il enseigna la théologie à Bruges, ensuite à Complute, et il succéda enfin au fameux Pierre de Herrera du même Ordre, dans la première chaire de théologie de l'Université de Salamanque, où il enseigna pendant vingt ans avec la réputation du plus habile théologien de son temps. Philipp IV, roi d'Espagne, l'avait en telle vénération, qu'il disait quelquefois que quand tous les théologiens seraient d'un même avis sur quelque chose, il suffirait que François d'Araujo pensât autrement pour suivre le sien. Urbain VIII le nomma archevêque de Ségovie, à la demande du Roi, en 1648. Cette dignité ne lui fit rien changer dans sa manière de vivre; les mêmes règles qu'il observait dans

son Ordre, il se les prescrivit dans son palais dont l'entrée était ouverte à tous ceux qui avaient besoin de le consulter, et surtout aux pauvres dont il était véritablement le père. Enfin dans le temps qu'on pensait à le mettre sur le siège de Carthagène, il abdiqua celui de Ségovie, et se retira à Madrid dans le couvent de son Ordre, pour ne penser qu'à son salut, loin du tumulte et des affaires du monde. Il y mourut âgé de plus de quatre-vingts ans, le 19 de mars 1664. On transporta cinq ans après son corps à Salamanque. On dit qu'il était encore entier. Nous avons de lui plusieurs ouvrages de théologie et de philosophie. Les premiers sont des opuscules tripartites ou divisés de trois manières; c'est-à-dire, la scholastique, la morale et la positive; Douai, 1633 in-8°; des commentaires sur la Somme de saint Thomas, t. 1, in-fol., à Madrid, 1647; t. 2, ibid. sur la 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup>, à Salamanque, 1638, in-fol. Madrid, 1646, in-fol.; 2 vol. sur la 2<sup>e</sup> 2<sup>e</sup>, à Salamanque, in-fol. 1635; sur la 3<sup>e</sup> partie, ibid., tom. 2, 1636. *Décisions choisies sur l'état ecclésiastique et civil*, Lyon, 1664. (P. Echard, *de script. ord. Præd.* tom. 2, p. 609.)

ARAXA, ville épiscopale du diocèse d'Asie, en la province de Lycie, sous la métropole de Myre. On dit aussi *Araxus*: elle a eu pour évêques:

1. Théotime, assista au premier concile de Constantinople.



2. Léonce, au concile de Chal-cédoine.

3. Théodore, souscrivit aux canons de *Trullo*.

4. Étienne, au septième concile. (*Or. Chr.*, tom. 1, p. 973.)

ARAXE, fleuve célèbre qui prend sa source dans le mont Araxat, à six mille pas de la source de l'Euphrate, et qui va se décharger dans la mer Caspienne. C'est apparemment le même que le *Géhon* marqué dans la *Genèse* (cap. 2, v. 13.) Le nom de *Géhon* en hébreu signifie *couler avec impétuosité*, de même qu'*Araxe* en grec.

ARBACÈS, général des Mèdes (Diodor., l. 2.) et gouverneur de Médie, de la part de Sardanapale, roi d'Assyrie, se souleva contre son maître et lui livra plusieurs combats. (Hérodote., l. 1.) Il eut du désavantage dans les trois premiers; mais au quatrième, les Bactriens s'étant rangés de son côté, il surprit Sardanapale et le chassa de son camp. (*Justin.*, l. 1.) Ce prince se retira à Ninive, et donna à Salamène, frère de sa femme, le commandement de son armée. Salamène perdit deux batailles contre les conjurés; Ninive fut assiégée pendant trois ans, Arbacès la prit et y fut salué Roi; mais il refusa ce titre, et se contenta de bien gouverner sa nation, après lui avoir rendu la liberté. (L'an du monde 3257.)

ARBATTES, ville de Galilée qui fut prise et ruinée par Simon Macchabée. (1. *Macch.*, cap. 5, v. 23.)

ARBE ou ARBO, *Arba*, ville

épiscopale de la Dalmatie vénitienne sous la métropole de Zara.

ARBÉE, autrement *Hébron* (hébr., *quatre*), ville qui passa des géans de la race d'Hénac à la tribu de Juda, et fut cédée en propre à Caleb. (*Jos.*, 14, v. 14 et 15.)

ARBELA, ville épiscopale et métropolitaine de la province d'Adiabène, du diocèse de Chalcée, s'appelait aussi *Harza* et *Adiad*. Ces deux villes étant sous le même métropolitain, étaient censées n'en faire qu'une. Le nom d'Arbela est devenu célèbre depuis la victoire qu'Alexandre-le-Grand remporta sur Darius dans le voisinage près du mont Nicator. On l'appelle aujourd'hui *Irbil*. Elle est située entre deux branches du fleuve *Zab*, dans une plaine. C'était une grande et belle ville qui est aujourd'hui toute en ruine. Josephé fait mention d'une reine d'Adiabène qui vivait du temps des apôtres, fort attachée à la religion des juifs, l. 20, *Antiq.*, c. 3. Au reste, tout ce pays reçut la foi de Jésus-Christ dès les premiers siècles de l'Église, et nous voyons un grand nombre de martyrs sous le roi Sapor qui l'ont défendue avec beaucoup de fermeté. Sozomène nous apprend que les Mages et leurs princes parcoururent, par ordre de Sapor, tout le royaume de Perse pour emprisonner les évêques et les prêtres, et qu'ils visitèrent particulièrement l'Adiabène qui était toute pleine de chrétiens. On croit communément que saint Thadée y avait



prêché l'Évangile avec son disciple Maris. Dans la suite, Nisibe, Mosul et Arbela ne furent plus qu'une même métropole, dont voici quelques évêques :

1. Abramam, martyr sous le roi Sapor.

2. Jonadab. (Tom. 2, *Bibl. orient.*, pag. 413.)

3. Paul, vers l'an 628. (Ibid.)

4. Machiea 1<sup>er</sup>, en 640. (Ibid., tom. 3, pag. 141.)

5. Jésuiab 1<sup>er</sup>, en 648. (Ibid., tom. 2, pag. 420.)

6. George. (Ibid., p. 421 et 493.)

7. Salibazacha, sous lequel Mosus fut réuni à Arbela, devint catholique.

8. Siméon, auquel succéda...

9. Jean, nommé par le catholique Salibazacha.

10. Acha. (Tom. 2, *Biblioth. orient.*, pag. 494.)

11. Maranaine. (Ibid.)

12. Jésuiab II.

13. Rostrame, intrus, est mort misérablement. (Ibid., pag. 433 et 495.)

14. Nestorius, vers l'an 800, ibid. tom. 3, pag. 492.

15. Ebedjesus.

16. Georgius. (Ibid., tom. 3, pag. 173.)

17. Tite, vers l'an 1176. (Ibid. tom. 2, pag. 450.)

18. Sebarjesus. De son temps, Mosul fut distrait d'Arbela. (Ib. pag. 453.)

19. Denha, vers l'an 1266, fut élu catholique.

20. Moïse, assista à l'ordination de Jaballah, troisième catholique, en 1282. (Ib. p. 456.)

21. Abraham, siégeait au com-

mencement du quatorzième siècle.

22. Joseph, succéda à Abraham.

23. Adam, un de ceux dont parlent les Chaldéens dans leur lettre au pape Jules III qui désirait l'union avec l'église romaine. André Masius nous a donné cette lettre à la suite du livre de Moïse-Barcepha, *du Paradis*. (Or. Chr., tom. 2, pag. 1230.)

ARBÈLE (hébr., *renouveau-ment de la vieillesse*), lieu de Galilée assez près de Séphoris. Il y avait aux environs d'Arbèle des cavernes d'un très-difficile accès où les voleurs se retiraient. (Joseph., *Antiq.*, l. 12, cap. 18.)

ARBÈLE, ville située dans le Grand-Champ, à neuf milles de Légion. (Eusèbe et S. Jérôme.)

ARBÈLE, ville au-delà du Jourdain, dans la dépendance de Pella. (Eusèbe.)

ARBÈLE, lieu dont il est parlé dans Osée, ch. 10, v. 14, où l'hébreu porte : *Comme Salmana a ruiné la maison d'Arbèle au jour de la guerre* ; au lieu que la Vulgate porte : *Sicut vastatus est Salmana à domo ejus qui judicavit Baal*.

ARBÈLE ou ARBAHEL, est aussi un nom appellatif qui signifie en général de très-belles campagnes, des campagnes de Dieu, d'où vient qu'on trouve tant de lieux du nom d'*Arbèle*.

ARBIOL et DIEZ (Antoine), né d'une honnête famille dans le bourg de Torrellas, évêché de Tarragone en Espagne, le 8 septembre 1648, fit paraître dès son

enfance une tendre dévotion et une affection extraordinaire pour toutes les choses saintes. Après avoir achevé ses humanités dans le lieu de sa naissance, il alla prendre l'habit de S. François dans la ville de Sarragosse. Il professa la philosophie et la théologie dans son Ordre avec le plus grand éclat, et fit en même temps beaucoup de fruit par ses sermons et ses conseils. Le titre de *lecteur - jubilé* et la charge de provincial de sa province d'Aragon, qu'il n'accepta qu'avec beaucoup de peine, ne lui firent rien perdre de sa parfaite humilité, non plus que de sa rare et édifiante modestie. Devenu ensuite visiteur des provinces de Canaries, Valence et Burgos, qualificateur de l'inquisition et examinateur synodal de l'archevêché de Sarragosse, il fut regardé comme un oracle par sa profonde érudition et son extrême facilité à résoudre les cas les plus difficiles. Philippe v, roi d'Espagne, lui ayant écrit pour lui apprendre qu'il l'avait nommé évêque de Ciudad-Rodrigo, l'humble religieux ne répondit au Monarque que pour lui faire agréer son refus de la place éminente qu'il lui offrait. Ce pieux et savant religieux mourut en odeur de sainteté le 31 janvier 1726 dans la ville de Sarragosse, regretté de tout le monde. On peut voir un détail circonstancié de sa vie et de ses actions dans son Oraison funèbre, prêchée et imprimée à Sarragosse, par le père Lucia, savant cordelier. Les

ouvrages du P. Antoine Arbiol, sont : 1° *Disputationes selectæ scholasticæ et dogmaticæ*, in-fol. 2° *La religieuse instruite*, in-4°. 3° *Vacation ecclésiastique*, in-4°. 4° *la Mystique fondamentale*, in-4°; 5° *le Tiers-Ordre Séraphique*, in-4°. 6° *la Maison et Famille réglées*, in-4°. 7° *Lumen Concionatorum*, in-4°. 8° *Détromperies mystiques*, in-4°. 9° *Defensio civitatis mysticæ Mariæ à Jesu de Agreda, contra censuram Parisiensium*, in-4°. 10° *la Félicité d'Espagne avec Notre - Dame de Sarragosse*, in-4°. 11° *Sermones mystici, humiles et morales*, in-4°. 12° *Explication de la doctrine chrétienne*, in-8°. 13° *les Ravages de la luxure et les remèdes*, in-8°. 14° *La Vie du vénérable père Jérôme Garcia, cordelier*, in-4°. Tous ces ouvrages ont été imprimés plusieurs fois avec un applaudissement universel à Madrid, à Sarragosse, à Murcie et à Barcelone. (Mémoire fourni par un professeur du collège de Saint-Diègue de la ville de Sarragosse.)

ARBITRE, *Arbiter*, juge nommé par le magistrat ou choisi volontairement par les parties, auquel elles donnent pouvoir, par un compromis, de juger de leur différend. Comme les arbitres commissionnaires n'ont d'autre pouvoir que celui qu'ils reçoivent des parties qui les choisissent, ils doivent suivre exactement l'intention de ces personnes; en sorte que si c'est leur intention que les arbitres jugent

selon la rigueur des lois, ils ne relâchent rien de cette rigueur ; et qu'au contraire si les parties le souhaitent ainsi, ils puissent prendre un milieu équitable entre la bonne foi et la rigueur des lois. Toutes sortes de personnes peuvent être arbitres, excepté, 1<sup>o</sup> ceux qui sont morts civilement au monde ou qui leur sont comparés, comme autrefois les religieux, à moins qu'ils n'eussent une permission expresse de leurs supérieurs ; 2<sup>o</sup> ceux qui sont infames ; 3<sup>o</sup> ceux qui sont mineurs de vingt et un an ; 4<sup>o</sup> les femmes, excepté celles qui sont d'une qualité éminente, comme les reines et les duchesses, ou bien qui exercent quelque juridiction par droit ou par coutume, ou au moins qui ont quelque autorité sur les personnes qui ont compromis. Les laïques peuvent être arbitres des choses spirituelles desquelles ils peuvent être juges, comme des choses mixtes, mais non de celles qui sont purement spirituelles. On ne peut choisir d'arbitres pour les choses qui concernent l'État ou le public. Quand les arbitres ont une fois accepté le compromis qui leur est déferé par les parties, ils sont obligés de prononcer, à moins qu'ils n'aient de fortes raisons pour renoncer à l'arbitrage : telles que sont des raisons de santé, d'affaires propres pressantes, du bien public, etc. Quand le temps du compromis est passé, les arbitres n'ont plus aucun droit de prononcer la sentence, s'ils ont manqué de le faire dans le

temps. Ils ne peuvent non plus y rien changer après ce terme ; ils ne peuvent aussi juger que conjointement tous ensemble, autrement le jugement est nul. *Voy.* Pontas, au mot ARBITRE. (Gibert, *Instit. eccl. et bénéf.*, pag. 916. *Voy.* aussi COMPROMIS.)

ARBOGA ou ARBOGEN, petite ville de Suède dans la Vestmanie. Il y eut un concile sur la discipline, auquel Henri, archevêque d'Upsal, présida l'an 1396. On y fit quelques réglemens ; entre autres on défendit aux prêtres de bénir des mariages dans les temps défendus, sous peine de déposition. On y ordonna que quiconque commettrait un homicide le dimanche, s'abstiendrait de manger de la chair toute sa vie ce jour-là ; que s'il commettait ce crime le vendredi, il s'abstiendrait de poissons aussi toute sa vie ce jour-là, et s'il le commettait le samedi, il s'abstiendrait de laitage. (Mansi, t. 3, pag. 707.)

ARBORA ou ARBOREA, ville archiépiscopale de Sardaigne, située sur la côte occidentale entre Cagliari au midi, et Bosa au nord. Elle est aujourd'hui ruinée, et l'archevêque fait sa résidence à Oristagni, en gardant toujours le titre d'archevêque d'Arbora. Il n'a que l'évêque d'Ussellis Alez pour suffragant. Ses revenus montent à huit mille écus romains, dont il paye trois cent cinquante florins à la Chambre apostolique. La ville d'Oristagni est située aussi sur la côte, avec un



port. Elle est mal peuplée à cause du mauvais air occasionné par les marécages qui l'environnent. On y compte environ sept mille habitans. La cathédrale est sous le nom de l'Assomption. L'archiprêtre est la seule dignité du Chapitre qui est composé de vingt-deux chanoines. Il y a dans cette ville une autre paroisse outre la cathédrale, un séminaire, neuf maisons religieuses d'hommes, deux de filles, et cinq confréries. C'est la patrie du père Pippa, général des Frères-Prêcheurs, puis cardinal, mort à Rome en 1730.

#### *Archevêques d'Arbora.*

1. N... siégeait vers l'an 1106.
2. Comita de Laccone, assista à la consécration de l'église de Notre-Dame-de-Bonarcanto vers l'an 1147, et vivait en 1180.
3. Juste, de Gênes, en 1199.
4. Homodeus.
5. Bernard, en 1211. On croit que c'est le même prélat à qui les papes Innocent III et Honorius III écrivirent : le premier en 1213, pour lui ordonner de se rendre au concile de Latran qui devait se tenir deux ans après; et le second en 1217, pour recommander aux prières de son église les affaires de la Palestine qui gémissait sous l'oppression des Sarrasins.
6. Théodoric, gouvernait la même église en 1225.
7. Dorgadorius, de Muru, en 1228 et 1237.
8. Homodeus II, en 1260, con-

sacra l'église de Bonarcada en 1268.

9. Alcardus, en 1273. (*Sardin. sacr. , in addend. , pag. ult.*)

10. Pierre, en 1289 et 1295.

11. Scolay, mort en 1299.

12. Alamannus, de l'Ordre des Frères-Mineurs, inquisiteur général dans la province de Rome, succéda à Scolay dans l'archevêché d'Arbora; mais comme il fut fait en même temps vicaire de Rome, il ne put point se rendre à son église, et mourut sans en avoir pris possession en 1299. De son temps, le siège de Tyr en Syrie était uni à celui d'Arbora. On ignore combien dura cette union, dont le père Lequien ne fait point mention en parlant de l'église de Tyr et de ses évêques.

13. Consilius Gattus, d'une famille noble de Viterbe, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, fut transféré à l'archevêché de Conza dans le royaume de Naples, peu de temps après son élection à celui d'Arbora. Il avait été chapelain et pénitencier de Martin IV. Il mourut dans sa patrie en 1308.

14. Léonard I<sup>er</sup>, de l'Ordre des Frères-Mineurs, après avoir gouverné long-temps l'église de Tricarico dans le royaume de Naples, fut nommé archevêque d'Arbora et de Tyr en 1301, suivant Ughel, t. 7, *in Ep. tricar.*

15. Guy, dominicain, originaire de Chypre, siégea sous Benoît X, vers l'an 1304. (*Bull. ord. Præd. , pag. 102.*)

16. Oddo I<sup>er</sup>, transféré au siège de Pola dans l'Istrie, en 1308.

17. Oddo II, surnommé *Sala*, d'une famille noble de Pise, élu d'abord évêque de Toralba en 1297, passa à l'église de Pola en 1302, à celle d'Arbora en 1308, et à celle de Pise en 1312. Il devint ensuite patriarche d'Alexandrie et administrateur de l'église du Mont-Cassin où il mourut en 1325. Il avait assisté au concile de Vienne en 1311.

18. Guy Catanus, de l'Ordre des Frères-Mineurs, remplissait le siège d'Arbora en 1323. Il assista au couronnement d'Alphonse, roi d'Aragon, en 1328.

19. Nicolas, évêque de Squillace dans la Calabre, puis de Melphi dans la Pouille, fut transféré à l'archevêché d'Arbora en 1349.

20. Gonnarius I<sup>er</sup>, eut pour successeur, en 1382.....

21. Gonnarius II, suivant Vicus.

22. Léonard II, en 1388.

23. Conrad à Cloaco, Génois, en 1392. Il avait gouverné auparavant les églises de Sulci et d'Amerino, et passa ensuite à celle de Noli en 1396.

24. Ubaldin Cambi Bonamici, de Cortone, transféré de l'église de Torre à celle d'Arbora en 1397.

25. Marin Fabrius, de Naples, siégea en 1400.

26. Paul Oleni, archevêque de Chalcédoine, chargé par le pape Boniface IX de prêcher la croisade après la bataille que Bajazet, empereur des Turcs, gagna sur les Hongrois près de Nicopoli, fut transféré au siège

d'Arbora en 1403; mais il y a apparence qu'il ne prit pas possession de cette nouvelle église, car en 1404 elle était gouvernée par le suivant...

27. Barthélemy, transféré la même année 1404 au siège de Massa en Toscane.

28. Nicolas Berutus, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, avait déjà siégé à Trévise et à Massa, quand il fut nommé à l'archevêché d'Arbora en 1404.

29. Bertrand, succéda à Nicolas en 1406. Il assista au concile de Pise.

30. Hélie, de l'Ordre des Frères-Mineurs, élu en 1418.

31. Laurent Squinto, en 1437. (*Sard. sac., in addend., p. ult.*)

32. Grégoire Attaccus, transféré de l'église de Trévico en 1450.

33. Jacques de Saint-Ange, en 1454.

34. François Annessi, en 1459.

35. Jean, en 1470.

36. Ferdinand, Romain, en 1484.

37. Jacques Serra, de Valence en Espagne, originaire de Sardaigne, nommé archevêque d'Arbora en 1492, devint cardinal en 1500, sous Alexandre VI. Il fut aussi évêque d'Albano et de Frascati sous Jules II, et de Palestrine sous Léon X, etc. Il mourut à Rome en 1517.

38. Pierre de Serra, de Moggi, succéda à Jacques dans l'archevêché d'Arbora en 1512. Il assista au concile de Latran depuis la quatrième jusqu'à la huitième session.



39. Jean Briselot , Espagnol , carme , docteur de Paris , confesseur de l'empereur Charles v , évêque de Beryte *in partibus* , et en cette qualité suffragant de Cambrai , fut fait archevêque d'Arbora en 1517. Il mourut dans le Pays-Bas le 11 septembre 1520 , sans avoir vu son église dont il s'était démis le 16 avril de la même année. Son corps fut inhumé dans le chœur du monastère d'Altimontensis , Ordre de Saint-Benoît , dont il était abbé depuis l'an 1506. C'était un des plus savans prélats de son temps , comme il paraît par les ouvrages qu'il mit au jour. On peut en voir le catalogue dans Côte de Villiers , tom. 1 , *Biblioth. carmelit.* , col. 802.

40. Jean de Claray , chanoine de Cambrai , siègea en 1520.

41. Augustin Grimaldi , des princes de Monaco , évêque de Grasse , et abbé de Lérins en Provence , s'étant retiré en Espagne sous Charles v , ce prince le nomma d'abord à l'évêché de Maïorque , et ensuite à l'archevêché d'Arbora. Il mourut sur le point de recevoir le chapeau de cardinal en 1532.

42. Charles de Alagon , vivait sous Paul III , en 1539.

43. André Sanna , évêque d'Alès et de Toralba , transféré au siège d'Arbora en 1554.

44. Pierre Sanna , chanoine de l'église de Cagliari , nommé à l'archevêché d'Arbora , 1554.

45. Jérôme Barberani , en 1565 , mort à Cagliari vers l'an 1571. Vers ce même temps , on

céda aux dominicains l'église de Saint-Martin , située aux environs d'Oristagni , et on leur permit d'y bâtir un couvent malgré les efforts de l'archevêque qui s'était d'abord opposé à cet établissement par la voie même des censures ; ce qui lui attira l'indignation du pape Pie v. (*Voy.* la bulle que ce pape donna à cette occasion , et qui commence par ces mots : *Decet romanum Pontificem.* Bull. ord. , pag. 213. )

46. Pierre Buerba , chanoine régulier , succéda à Jérôme en 1572.

47. François Sigo , de Sassari , en 1578.

48. Antoine Canopolus , de Sassari , passa à l'église de Torre après avoir gouverné long-temps celle d'Arbora. Il fonda un séminaire à Sassari vers l'an 1614 , à condition qu'on y recevrait toujours trois sujets du diocèse d'Oristagni qui seraient désignés par l'archevêque.

49. Laurent Nictus , transféré de l'église d'Alger en 1621.

50. Gravinus Mallani , Piémontais , élu archevêque d'Arbora en 1627.

51. Pierre Vico , en 1641. Il était déjà coadjuteur de Gravinus depuis l'an 1636 , sous le titre d'évêque d'Amylès.

52. Alphonse de Sotomajor , général de l'Ordre de la Merci , devint archevêque d'Arbora en 1657. Il fut transféré six ans après à Barcelone où il mourut en 1682.

53. Bernard Cotoner , de

Maïorque , ci-devant chanoine , puis évêque de sa patrie , fut nommé à l'église d'Arbora , en 1664.

54. Pierre de Alagon, en 1672. Il avait siégé auparavant à Ampuries, et passa ensuite à l'église de Maïorque.

55. Joseph Accora et Figo , transféré de l'église d'Ampuries en 1685.

56. François Masones y Nin , doyen de l'église d'Alès , fut nommé premièrement évêque de cette même église , et devint ensuite archevêque d'Arbora en 1704. Il établit un séminaire à Oristagni, et tint le synode diocésain en 1712.

57. Antoine Nin , d'une famille noble de Cagliari , était chanoine de l'église cathédrale de sa patrie avant qu'il fût placé sur le siège d'Arbora en 1726. Benoît XIII le déclara assistant du trône l'année suivante.

58. Vincent-Jean Vico Torellas, de Cagliari, permuta le siège d'Ampuries avec celui d'Arbora en 1741.

59. Nicolas-Maurice Fontana, nommé en 1744. Il était auparavant abbé commendataire de Notre-Dame de Caburro, au diocèse de Turin.

60. Louis-Emmanuel de Carreto, d'une famille noble de Mondovi en Piémont , et nommé en 1756. (*Sardin. sac.* , pag. 233.)

ARBOREUS (Jean) , savant docteur de Sorbonne , natif de Laon , vivait vers l'an 1550. Il mourut le 1<sup>er</sup> de juillet , nous ne savons de quelle année , après

avoir fondé une messe à perpétuité qui se dit solennellement en Sorbonne ce jour-là. Nous avons de ce docteur : 1<sup>o</sup> *Theosophiæ* , lib. 19, selon l'ordre alphabétique , dédiés au cardinal Louis de Bourbon, et publiés à Paris, en 1540, in-fol. ; ouvrage excellent, dit M. Dupin, où l'on trouve un travail immense et un choix judicieux des Mystères. On y explique d'un style clair et soigné les endroits les plus difficiles de l'ancien et du nouveau Testament ; on y discute les diverses opinions des saints docteurs sur ces endroits, et l'on y refute froidement les hérétiques. 2<sup>o</sup> *Commentaria in ecclesiasten et Canticum canticorum* , à Paris, chez Colin, 1531 et 1537, in-folio. 3<sup>o</sup> *In proverbias* , ibid. , 1549, in-fol. 4<sup>o</sup> *In Epistolas D. Pauli* , ibid. , 1553, in-folio. 5<sup>o</sup> *Adhortatio ad pœnitentiam, methodus confessionis* , et quelques autres ouvrages de piété. 6<sup>o</sup> *Commentaria in IV Evangelistas, in quibus doctorum sententiæ discutuntur, et perniciosæ quorundam interpretum assertiones revincuntur* , ibid. 1529 et 1551, in-fol. Cet auteur s'attache au sens littéral de l'Écriture dans ses Commentaires , et traite , par occasion , beaucoup de questions de théologie et de controverse. Quoique ses ouvrages méritent d'être lus, on ne les connaît presque plus aujourd'hui. Gesner lui attribue encore, *Comment. in quinque voces Porphyrii, in Aristotelis Categorias* , et *lib. de interpretatione* , in-8<sup>o</sup>. (Sixte de Sienne ,

*Bibl. sanct.*, lib. 4 , page 257. *Magna Biblioth. eccles.* , pages 531 et 532.)

ARBOUSE, (Marguerite de Venedy) dite de sainte-Gertrude, naquit au château de Villemont en Auvergne le 15 août 1580, fut religieuse de Saint-Pierre-de-Lyon, puis abbesse du Val-de-Grâce à Paris, où elle établit la réforme. Sa piété la fit beaucoup considérer. Elle mourut à Seris en revenant du Berry en odeur de sainteté le 16 août de l'an 1626, âgée de quarante-six ans, dont elle avait passé trente-sept en religion. Jean Ferrage, son confesseur, prêtre du diocèse de Consérans et docteur en théologie, et feu M. l'abbé Fleury, auteur de l'Histoire ecclésiastique, ont écrit sa vie. La dernière a été imprimée à Paris en 1685, in-8°. Consultez aussi le *Martyrologe des Saints* de France, et le Père Hilarion de Coste.

ARBRE. Il était défendu aux juifs de manger les fruits des arbres qu'ils avaient plantés pendant les trois premières années : ils offraient à Dieu les fruits de la quatrième année, et après cela ils pouvaient user de ce que leurs arbres produisaient. (*Levitic.*, cap. 19, v. 23 et 24.) Les fruits des trois premières années étaient censés impurs ; et pendant cet espace de temps on donnait en quelque sorte la circoncision à ces arbres, selon les termes de l'Écriture : *auferetis præputia eorum*.

ARBRE DE VIE. C'était un arbre planté au milieu du Paradis terrestre, dont le fruit aurait

préservé Adam de la mort s'il se fût conservé dans l'innocence de sa création.

ARBRE DE LA SCIENCE DU BIEN ET DU MAL. C'était un arbre que Dieu avait planté au milieu du Paradis, et auquel il avait défendu à Adam de toucher, sous peine de la vie. (*Gen.*, cap. 2, v. 17.) L'Écriture parle de ces deux arbres comme de deux arbres distingués, et elle nomme le dernier, *arbre de la science du bien et du mal*, à cause des effets dont il devait être l'occasion ; car Adam, après avoir mangé du fruit de cet arbre, connut le bien qu'il avait perdu, et le mal dans lequel il était tombé.

ARBUTHNOT (Alexandre), fameux théologien protestant, et l'un des principaux défenseurs de la prétendue réformation en Écosse, était frère du baron Arbuthnot, dans le comté de Merth, et naquit en Écosse en 1538 d'une famille noble et ancienne. Il fit ses études dans l'Université d'Aberdeen, et vint en France où il étudia le Droit sous Cujas pendant cinq ans. De retour en Écosse, il se fit protestant, et devint principal ou régent du collège du Roi à Aberdeen. Il était habile dans les belles-lettres, la philosophie, les mathématiques, le Droit, et même la médecine. Il se fit généralement aimer et estimer par sa modération et par ses talens, et il eut part à toutes les affaires ecclésiastiques qui se traitèrent de son temps en Écosse. Il fut deux fois



membre des assemblées générales et mourut à Aberdeen en 1583 , à quarante-six ans. On n'a rien de lui que quelques discours ou harangues en latin , sur l'origine et l'excellence du Droit , imprimés à Edimbourg en 1572, in-4°. C'est lui qui publia l'histoire de Buchanan, que celui-ci, qui était son ami , lui avait confiée pour en faire la révision et pour la faire imprimer.

ARCA, *Arche*, espèce de coffre dans lequel on mit en dépôt les tables où étaient écrites les paroles de l'Alliance ou les dix principaux commandemens de la loi. Ce coffre était de bois de séthim, couvert de lames ou de feuilles d'or. Sa longueur était de deux coudées et demie, sa largeur d'une coudée et demie, sa hauteur d'une coudée et demie ; une petite espèce de couronne d'or régnait tout autour du haut du coffre , et deux chérubins étaient attachés à son couvercle ; aux deux côtés de ce coffre , il y avait quatre anneaux d'or, deux de chaque côté, dans lesquels on passait des bâtons pour le porter. Après le passage du Jourdain , l'Arche demeura d'abord à Galgal, de là à Silo d'où elle fut amenée dans le camp d'Israël , du temps du grand-prêtre Héli, et prise par les Philistins : ceux-ci l'ayant renvoyée , elle fut mise à Cariathiarim , ensuite à Nobé , sous Saül. David la transporta dans la maison d'Obédédon , de là dans son palais à Sion ; enfin Salomon la plaça dans le temple de Jérusalem où elle de-

meura jusqu'aux derniers rois de Juda , qui étant devenus idolâtres osèrent placer leurs idoles jusque dans le lieu saint. Alors les prêtres, indignés de cette profanation , prirent l'Arche et la portèrent de lieu en lieu , jusqu'à Josias qui la fit remettre dans le Sanctuaire. (2. *Par.*, c. 35, v. 3.)

Quelque temps avant la captivité de Babylone , Jérémie cacha l'Arche et le Tabernacle dans une caverne de la montagne où Moïse avait monté peu avant sa mort ; et l'on doute que l'Arche ait été rétablie dans le temple depuis cette captivité. (2. *Macch.*, cap. 2, v. 4 et seq. )

ARCA, ville de Phénicie. *Voy.* ARACA et ARACÉENS. Elle était destinée à la tribu d'Aser. Elle est située entre Arad et Tripolis.

ARCA, siège épiscopal du diocèse jacobite d'Antioche, proche de Mélitène, que l'itinéraire d'Antonin place dans l'Arménie. Il était détruit dès 1286, aussi bien que six autres villes épiscopales des environs. ( *Voy. Bibl. Orient.* , tom. 2, p. 260. ) Deux de ses évêques nous sont connus.

1. Isaac, étant allé à C. P. en 1029, avec le patriarche Jean VIII surnommé Abdon , l'Empereur l'obligea d'abjurer le monophysisme ; mais étant retourné en Syrie, il reprit ses premiers sentimens, et obtint la communion des jacobites. (T. 2. *Bibl. orient.* pag. 353. )

2. Basile , surnommé David , du temps d'Ignace II, c'est-à-dire , au treizième siècle.



ARCA , ville épiscopale de la seconde Arménie, sous la métropole de Mélitène, se trouve dans les notices grecques et latines qui sont à la fin de Codin., *de Offic.*, immédiatement après Mélitène. Thomas, de l'Ordre de Saint-François, en fut fait évêque par Nicolas v, en 1449, le 5 juillet. Wading. tom. 5, p. 567, n°. 32.

ARCA , monastère dans les montagnes de Perse. Il y eut un concile l'an 430 , dans lequel d'Adjesu , archevêque de Séleucie, qui avait été déposé et mis en prison par le roi Beherame, fut établi sur son siège. Asseman. (*Bibl. Orient.*) tom. 3, par. 2, pag. 175. Mansi, *Supplem. Concil.* tom. 1, p. 311.

ARCADE (saint), martyr en Mauritanie, eut les membres coupés peu à peu, et enfin le corps ouvert le 12 janvier, dans la persécution de Valérien ou de Dioclétien. (Baillet, 12 janvier.)

ARCADE (saint), et ses compagnons, martyrs, souffrirent en 437, sous Genseric, roi des Vandales, arien de secte, qui les avait amenés d'Espagne en Afrique. Saint Arcade eut la tête tranchée; les autres périrent par diverses sortes de supplices. On honore leur mémoire le 13 novembre. (Prosper, *in Chron.* Baronius, *ad an.* 427. Ruinart, *hist. de la persécution des Vandales* à l'an 440. Baillet, 13 novembre.

ARCADIE, province d'Égypte, au milieu de l'Égypte supérieure et inférieure, ou haute et basse; on l'appelle *Heptanome*, des sept préfectures qu'elle renferme;

elle est hors du Delta, vers la Lybie, sur le Nil. Ses villes épiscopales sont Oxyrine ou Behènèse, Clisme, Nicople, Arsinoé, Aphroditon, Memphis, Thamiate, Théodosiople, Héraclée la grande.

ARCADIE, ville épiscopale de l'Illyrie orientale dans l'île de Crète, sous la métropole de Gortyne.

#### *Evêques Latins.*

1. Raphaël.  
2. Raphaël, ministre de la province de Crète, ordre des Frères-Mineurs, fut nommé par Clément vi, pour succéder à un autre Raphaël. (Wading. t. 3, pag. 566.)

3. André, de l'Ordre des Augustins, nommé par Urbain v, le 23 juillet 1369. (*Alphab. Aug.* tom. 1, p. 38.)

4. Michel.

5. Pierre de Ceno, dominicain, nommé par Martin v le 18 octobre 1424. (Bullar., *ord. Præd.*, tom. 2, p. 648.)

ARCADIOPLE, ville épiscopale du diocèse et de la province d'Asie, sous la métropole d'Éphèse, a eu les évêques suivans :

1. Alexandre, qui souscrivit au concile d'Éphèse.

2. Géronce, pour lequel souscrivit Étienne d'Éphèse à l'action sixième du concile de Chalcédoine.

3. Christophe, au cinquième concile général.

4. Nicéphore, au septième.

5. Siméon, au concile de C. P. où il s'agissait du rétablissement de Photius.

6. N . . . transféré de Léontople à ce siège, sous l'empereur Alexis Comnène. *Orieno Chr.*, t. 1, pag. 712.

ARCADIOPLE, ville épiscopale du diocèse de Thrace dans la province d'Europe, sous la métropole d'Héraclée, se nommait autrefois *Bergula* ou *Bergulium*. Elle fut ainsi appelée par Théodose, du nom d'Arcadius, son fils aîné. Du temps du premier concile d'Ephèse, cette église était gouvernée par l'évêque de Byse. Elle eut ensuite son propre évêque qui devint archevêque, puis métropolitain. Voici quelques uns de ses évêques :

1. Euprepus, comme évêque de Byse.

2. Lucien, au concile de Chalcedoine.

3. Sabbas, au cinquième concile général.

4. Jean ou Nicéphore, au septième.

5. Basile, dans les actes du concile de Photius.

6. N . . . nommé par Alexis Comnène.

7. Nicéphore, au concile qui déposa le patriarche Côme Attique, en 1145.

8. Constantin, en 1156, au concile où Soterich d'Antioche fut déposé. *Or. Chr.* t. 1, p. 1135.

ARCAS, petit bourg d'Espagne dans la Castille. C'est l'*Arabrica* des anciens, qui a été autrefois une ville considérable, avec évêché suffragant de Tolède. Le siège épiscopal fut uni ou transféré à Cuença par le pape Lucius III,

vers l'an 1182, à la réquisition d'Alphonse IX, roi de Castille. (Garzias Loaisa, in *Not. ad Concil. Luc.* Le Mire, *Not. episc. orbis.*

ARCÉ, autrement *Békem* ou *Pétra*, capitale de l'Arabie Pétrée. Voyez BÉKEM et PÉTRA.

ARCÉ, ville épiscopale du diocèse d'Antioche de la première Phénicie, sous la métropole de Tyr, était aussi appelée *Césarée*. Elle a eu pour évêques :

1. Lucien, qui souscrivit à la lettre synodale de l'église d'Antioche à l'empereur Jovien.

2. Alexandre, au premier concile général de C. P.

3. Révérent, transféré à Tyr. (Socrate, livre 7, ch. 36)

4. Marcellin, au concile d'Ephèse, dont il se sépara avec Jean d'Antioche.

5. Épiphanes, au concile d'Antioche, sous le patriarche Domnus.

6. Héraclite, au concile de Chalcedoine.

7. N . . , que Sévère d'Antioche tenta inutilement d'attirer à son erreur. (*Or. Chr.* t. 2, p. 824.)

ARCÉ, siège épiscopal maronite, ville de Phénicie dont parle Ptolémée, et qu'il place entre les villes de cette province sur la Méditerranée. C'est le lieu de la naissance de l'empereur Alexandre Sévère, d'où elle a peut-être été nommée Césarée. Il y a une église dédiée à saint Arsène. Nous n'en avons qu'un évêque ; c'est Elie, du monastère de Marsulite.

ARCEUTINUS, bois de genièvre.

vedont il est parlé au chapitre 2 du deuxième livre des *Paralipomènes*. Le mot hébreu *berusim* signifie du sapin.

ARCHAMBAUD (Benoît), né à Lyon le 11 juillet 1643, entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1660, après avoir fait ses humanités au collège des jésuites où il eut pour régent le père de La Chaise, depuis confesseur du Roi. Il enseigna ensuite la philosophie à Toulon et de là à Nantes, et la théologie à Riom en Auvergne et ailleurs. Il fut supérieur à Vienne et à Lyon, et mourut dans cette dernière ville en 1688. On imprima l'année suivante 1689, chez Certe, un ouvrage qu'il eût été à souhaiter qu'il eût poussé plus loin. Il est intitulé : *Abrégé historique du Droit canon*, contenant des remarques sur les décrets de Gratien, avec des dissertations. (Moréri.)

ARCHANGE (le père), religieux pénitent du troisième Ordre de Saint-François, a donné la vie de sainte Élisabeth, fille du roi de Hongrie, duchesse de Thuringe, et première religieuse du troisième Ordre de Saint-François, in-8°, à Paris, chez Jean-Baptiste Coignard 1692. Les vertus de sainte Élisabeth, fille d'André, second roi de Hongrie, ont été célébrées par plus de cent auteurs. Ce qu'ils ont écrit de plus merveilleux a été recueilli par le père Archange, pénitent du troisième Ordre de Saint-François, et rédigé en vingt livres, avec cette protes-

tation qu'il ne prétend point donner aux faits extraordinaires qu'il rapporte plus de créance qu'en méritent ceux de qui il les a tirés. (*Journal des Savans*, 1693, pag. 81.)

ARCHANGE DE VALOGNE, capucin de la province de Normandie, professeur en théologie et zélé prédicateur dans le dix-septième siècle. Le désir de gagner des âmes à Dieu le fit partir pour l'Angleterre où il exerça les fonctions de missionnaire apostolique dans l'île de Jersey. On a de lui un ouvrage français, très-utile à tous les missionnaires, sous le titre de, *le Directeur fidèle, ou Instruction sur les exercices concernant la foi*. Cet ouvrage où tout se réduit à la controverse, dans laquelle l'auteur était fort versé, parut à Rouen en 1645, en six tomes in-8°. (Waddingue, de scrip. Ord. Minor. Denys de Gênes, *Biblioth. script. Capuc.*)

ARCHANGE DE LA PRÉSENTATION (le père), de l'Ordre des Carmes-Déchaussés, lecteur de théologie et d'Écriture-Sainte en Italie, a donné un ouvrage sous ce titre : *Sancti Aurelii Augustini, Hipponensis episcopi, confessionum libri tredecim, vario commentariorum genere illustrati ab æmulatorum obitrectatorum, vel datis vel dandis, seu conviciis vel censuris, seu etiam cavillationibus vindicati et expediti..... Florentiæ, 1757, in fol.* On a joint à cette édition des Confessions de saint Augustin tout ce qui pouvait contri-



buer à l'enrichir et à l'illustrer. On y trouve les éloges les plus grands de l'esprit de ce Père de l'Église, de son savoir, de la pureté de ses sentimens ; et ces éloges sont puisés dans les ouvrages des Pères, dans ceux des souverains pontifes, et principalement dans leurs constitutions, dans les conciles, en général dans toute la tradition de l'Église ; souvent même dans les écrits des hérétiques. On y trouve aussi des remarques en grand nombre, et beaucoup d'anecdotes intéressantes ; dans les uns et dans les autres on soutient toujours les sentimens de ce Père de l'Église, et on combat tout ce qu'on lui a opposé dans tous les temps. Le père Archange a fait aussi l'histoire de la vie de sainte Monique en italien. *Storia della vita di sancta Monica, madre di S. Agastino, Vescovo d'Ippona, et dottore della chiesa, compilata dall'opere del suo figliuolo, et dalle confessioni, e con frequenti osservazioni theologiche et critiche dilucidata da Fr. Archangiolo della Presentazione, Sacerdote professore Carmelitano, lettore di theologia et di Sacra-Scrittura*, in Siena, 1757, in-4°. L'auteur a non-seulement puisé son ouvrage dans saint Augustin, mais il en emploie encore pour l'ordinaire les propres expressions. On trouve à la fin un sermon du pape Martin v à l'honneur de sainte Monique. Dès que cet ouvrage parut, on disait communément à Sienna, où il a été imprimé,

qu'après l'Écriture-Sainte, on n'en pouvait pas mettre un meilleur entre les mains d'une mère de famille. (*Journal des Savans*, 1758, pag. 508 et 755.)

ARCHANGEL, ville archiepiscopale et célèbre de la Moscovie septentrionale, avec un excellent port de mer sur le Duin qui donne le nom à la province dont elle est capitale. Ce fleuve se divise en deux bras proche de cette ville, forme l'île appelée Podeseunki, et va se rendre à la mer. Il s'y fait un grand commerce, au rapport des voyageurs, qui augmente encore tous les jours. Comme cet archevêché est nouvellement établi, nous ne donnons point ici les noms de ceux qui l'ont possédé.

ARCHARD, moine de Cîteaux et maître des novices dans l'abbaye de Clairvaux du temps de saint Bernard, a composé la vie de saint Geselin, ermite, donnée au public par Arnoul Raisius, et imprimée à Douai, l'an 1626. Il a fleuri vers l'an 1140. (*Dupin, Biblioth. des Aut. eccl. du douzième siècle.*)

ARCHDEKIN, né dans le comté de Kilkenni en Irlande, fut reçu dans la compagnie de Jésus à Malines en 1642, étant alors âgé de vingt-deux ans. Il enseigna depuis la philosophie et la théologie à Louvain et à Anvers. Dans cette dernière ville, il fut fait, en 1676, recteur des étudians de la haute classe, et ensuite professeur en théologie. Dans ce dernier poste, il se fit un grand nom, quoique l'arche-



vêque catholique de Dublin, Talbot, son confrère, en convenant de sa vertu et autres belles qualités, l'appelle un écrivain peu circonspect, faisant sans doute allusion à sa *Theologia tripartita* où il soutient que l'absolution ne doit pas être différée aux pécheurs d'habitude jusqu'à ce qu'ils se soient corrigés. Ce sentiment attira à son ouvrage bien des censures; cependant il s'en est fait un grand nombre d'éditions. Au temps qu'on en donna la huitième, il s'en était débité un grand nombre d'exemplaires. La onzième édition est de 1700, in-4°, à Venise. L'auteur était déjà mort dès 1690. Outre la théologie en question, le père Archdekin composa d'autres traités dont on fera mention ci-après, lorsqu'on aura donné quelques éclaircissemens sur ce fameux ouvrage. Voici son premier titre : *Præcipuæ controversiæ fidei ad facilem methodum redactæ, ac resolutiones theologicæ ad omnia Sacerdotis munia, præsertim in missionibus accommodatæ. Cum apparatu ad doctrinam sacram. Cui accessit summa doctrinæ christianæ selectis exemplis elucidata*, Lov., 1671, in-8°. La cinquième édition qui est d'Anvers en 1682, en trois volumes in-8°, porte le titre suivant : *Theologia tripartita universa seuresolutiones polemicæ controversiarum est questionum etiam recentissimarum quæ in schola et in praxi per omnia usum præcipuum habent, Missionariis et aliis animarum*

*curatoribus et theologiæ studiosis solerter accommodata.* 2° Des miracles et des nouveaux miracles faits par les reliques de saint François de Xavier dans le collège des jésuites à Malines, Louvain 1657, in-8°, en anglais et en irlandais. 3° *Vitæ ac miraculorum sancti Patricii, Hiberniæ apostoli, cum brevi notitia Hiberniæ*, Lovanii. 1671, in-8°. Ces deux traités se trouvent insérés dans l'édition d'Anvers de 1682, de la *Theologia tripartita*, dont la onzième édition de Venise, de 1700, renferme aussi les vies de deux prélats catholiques, composées par cet auteur. L'un est le célèbre Olivier Plunket, primat d'Irlande, mis à mort à Londres pour la prétendue conspiration formée par les catholiques contre le roi Charles II. Le second prélat dont ce père a écrit la vie est Pierre Talbot, archevêque de Dublin, frère du duc de Tirconnel, vice-roi d'Irlande, sous Jacques II. Sotwel nous apprend que cet auteur avait laissé prêt à mettre sous presse un ouvrage intitulé, *Theologia apostolica*. Il y a eu depuis peu un autre auteur, du même nom et surnom que le jésuite, de l'Ordre de Saint-François, élevé à l'évêché de Killala, dont on a un Traité sur la matière de l'Usure qui a fait beaucoup de bruit. Ce traité fut imprimé en 1731 à Londres, in-8°, avec ce titre en anglais : *Revue courte de la pratique de donner de l'argent à intérêt, étant une méthode propre à tranquilliser les consciences*

de ceux qui prêtent leur argent à intérêt, et à les acquitter du crime d'une injuste usure lorsqu'ils n'exigent pas un intérêt ou trop excessif ou injuste, et qu'ils ne prennent simplement que ce que l'usage et les lois du pays permettent. Un dominicain irlandais, nommé Jean Scanlan, fit sur cet ouvrage des remarques également vives et intéressantes.

ARCHE DE NOÉ. C'était un bâtiment composé de pièces de bois aplanies et enduites de bitume au-dedans et au-dehors. Sa figure était d'un carré oblong approchant de la forme d'un coffre. Elle avait trois cents coudées de long, cinquante de large et trente de haut. Ainsi, en prenant la coudée hébraïque à vingt pouces ou vingt pouces et demi, mesure de Paris, la longueur de l'Arche par dehors était de cinq cents douze pieds; sa largeur de quatre-vingt-cinq pieds, et sa hauteur de cinquante-un pieds. Elle avait trois étages, sans compter ce qu'on appelle la carène ou le fond dans les navires. Elle était éclairée par une fenêtre d'une coudée de hauteur qui régnait tout autour de l'Arche. Sa porte était au côté. Toute la capacité du vide de l'Arche était de trois cent cinquante-sept mille six cents coudées cubes hébraïques; et en ne prenant la coudée qu'à dix-huit pouces, sa longueur était de quatre cent cinquante pieds de long, de soixante-quinze de large, et de quarante-cinq pieds de haut. Cette capacité était plus que suffisante pour con-

tenir le nombre des animaux qui devaient entrer dans l'Arche avec les provisions nécessaires. (Voyez l'ouvrage de M. Le Pelletier, de Rouen, sur l'Arché de Noé; et celui de Jean Buteo, du Dauphiné, sur la même matière; et le commentaire du P. Calmet sur la *Genèse*. Voyez aussi sur cette capacité de l'Arche, outre le résumé des dissertations ci-dessus, le système du vice-amiral Thévenard dans la nouvelle édition de la *Bible de Venise*, tome 1, pag. 413 et suiv., et qui paraît actuellement chez MM. Méquignon frères à Paris.

ARCHÉLAÏS ou ARCHELAÏDE, ville au bourg de Judée bâtie par Archélaüs, ethnarque du pays et fils du grand Hérode. Il est situé entre Jéricho et Scythopolis. (Joseph. *Antiq.*, l. 17, c. 15.)

ARCHÉLAÛS, roi de Cappadoce, père de Glaphyra, épouse d'Alexandre, fils d'Hérode-le-Grand. (Joseph. *Antiq.*, l. 16, c. 18.) Phéroras, frère d'Hérode, ayant mis le trouble dans la cour en accusant Alexandre et Aristobule, fils d'Hérode, d'avoir de mauvais desseins contre leur père, Archélaüs vint à Jérusalem, et par sa prudence rétablit la paix dans la famille royale.

ARCHÉLAÛS, fils du grand Hérode et de Maltacé, sa cinquième femme. (Joseph. l. 17, c. 10.) Hérode ayant fait mourir Alexandre et Aristobule, et Antipater ses fils, et ayant rayé de son testament Hérode-Antipas qu'il avait d'abord déclaré Roi, lui substitua Archélaüs, sous le

bon plaisir d'Auguste. (Ch. 12.) Après la mort d'Hérode, Archélaüs fit lire son testament qui le déclarait Roi, et il fut salué en cette qualité par le peuple et les soldats. Il alla ensuite à Rome demander à Auguste la confirmation de ce testament (ch. 13) ; mais cet Empereur ne lui accorda que le titre d'ethnarque, avec la moitié des États de son père Hérode, en lui promettant cependant qu'il lui accorderait la royauté s'il s'en rendait digne par sa bonne conduite. Il s'en rendit si peu digne et gouverna si mal, que sept ans après les principaux des juifs et des Samaritains l'accusèrent auprès d'Auguste (c. ult.). Ce prince l'ayant mandé pour se défendre, fut si peu satisfait de ses raisons, qu'il l'exila à Vienne dans les Gaules où il mourut.

ARCHELAUS (saint), évêque de Cascar en Mésopotamie, joignait à un grand savoir et à une grande éloquence beaucoup de zèle pour la foi. Il eut une dispute célèbre avec l'hérésiarque Manès ou Manichée, en présence des premières personnes de la ville, dans laquelle il eut tout l'avantage, aussi bien que dans une autre qui se passa à Dioride. Marcel, homme riche et ami d'Archélaüs, ayant fait dresser des procès-verbaux de ces disputes, obligea le saint évêque de les mettre en ordre. Il y joignit ses lettres et les autres actes qui y avaient rapport ; il en composa une histoire suivie en syriaque qui fut mise en grec et en latin.

Cet ouvrage l'a fait mettre par saint Jérôme au rang des auteurs ecclésiastiques. Le Martyrologe romain marque sa fête au 26 décembre. (Baillet, 26 décembre.)

ARCHETYPE, *Archetipus*. Original, patron sur lequel on dresse un ouvrage ou une copie semblable. Le monde archétype est le monde considéré tel qu'il était dans l'idée de Dieu avant sa création.

ARCHEVÊQUE, *Archiepiscopus*. On appelle archevêques, les évêques des grands sièges qui furent établis dans les villes principales après la division des Gaules, sous l'empereur Aurélien. Les quatre grandes provinces furent subdivisées en dix-sept, dont chacune avait sa métropole, c'est-à-dire, matrice et chef du lieu de la province. On établit dans chaque métropole des évêques avec intendance et juridiction sur les évêques de la même province. Ces évêques s'appellèrent d'abord métropolitains, et prirent ensuite le nom d'archevêques. (Thomassin, *Discipl. de l'Eglise* ; part. 1, liv. 1, ch. 3, et part. 2, liv. 1, ch. 5.)

Les prérogatives des archevêques se réduisent aujourd'hui, 1° à convoquer les conciles provinciaux, à interpréter leurs décrets par provision, et à absoudre des censures qui y sont portées ; 2° à établir des grands-vicaires pour gouverner les diocèses vacans de leurs provinces, si dans huit jours, après la vacance les Chapitres des églises cathédrales, ils ne jugent d'en nommer ; 3° à



faire porter leur croix haute dans toute l'étendue de leur province ecclésiastique, et dans les lieux même exempts; 4° à punir ceux qui empêchent l'exercice de leur juridiction dans les diocèses de leurs suffragans; 5° à approuver les fondations ou donations ecclésiastiques dans les diocèses suffragans, sur le refus des évêques des lieux de le faire; 6° à juger des appels simples interjetés des sentences ou ordonnances rendues par les évêques ou leurs grands-vicaires ou officiaux; 7° à conférer par dévolut les bénéfices qui sont à la collation de leurs suffragans, lorsque ceux-ci négligent de le faire dans le temps qui leur est accordé; 8° à rectifier les refus mal fondés, en donnant l'institution canonique aux présentés par les patrons ou aux gradués, et le refus du *visa* aux pourvus en cour de Rome; 9° à statuer sur les dénis de justice dans les actes de juridiction volontaire. Le concile de Trente attribue aux archevêques quelques autres prérogatives qui ne sont pas d'usage en France. (*Mém. du Clergé*, tom. 2, pag. 205 et suiv. Lacombe, *Recueil de Jurisprudence*, verbo ARCHEVÊQUE.)

ARCHI, ville de la tribu de Manassé au-delà du Jourdain. (*Josué*, 16, 2.)

ARCHIACOLYTHE, *Archiacolythus*. C'était autrefois une dignité dans les cathédrales, lesquelles étaient divisées en quatre Ordres de chanoines; savoir, les prêtres, les diacres, les sous-dia-

crés et les acolytes. Ils avaient chacun leurs chefs, et celui des acolytes s'appelait archiacolyte.

ARCHIDIACRE. L'archidiacre était, dès les premiers temps, le principal ministre de l'évêque pour toutes les fonctions extérieures, particulièrement pour l'administration du temporel; au dedans même, il avait le soin de l'ordre et de la décence des offices divins. C'était lui qui présentait les clercs à l'ordination, comme il fait encore; qui marquait à chacun son rang et ses fonctions; qui annonçait au peuple les jours de jeûne ou de fêtes; qui pourvoyait à l'ornement de l'église et aux réparations. Il avait l'intendance des oblations et des revenus de l'église, si ce n'était dans celles où il y avait des économes particuliers. Il faisait distribuer aux clercs ce qui était pour leur subsistance; il avait toute la direction des pauvres avant qu'il y eût des hôpitaux. Il était le censeur de tout le bas clergé et de tout le peuple, veillant à la correction des mœurs; il devait prévenir ou apaiser les querelles, avertir l'évêque des désordres, et être comme le promoteur pour en poursuivre la réparation: aussi l'appelait-on *la main et l'œil de l'évêque*.

Ces grands pouvoirs, attachés aux choses sensibles et à ce qui peut intéresser les hommes, mirent bientôt l'archidiacre au-dessus des prêtres qui n'avaient que des fonctions spirituelles, l'instruction, la prière, l'administration des Sacremens. L'archi-



diacre n'avait toutefois aucune juridiction sur eux jusqu'au sixième siècle; mais enfin il fut leur supérieur, et même de l'archiprêtre. Ainsi, il devint la première personne avec l'évêque, exerçant sa juridiction et faisant ses visites, soit comme délégué, soit à cause de son absence ou pendant la vacance du siège. Ces commissions devinrent enfin si fréquentes qu'elles tournèrent en droit commun; en sorte qu'après l'an 1000, les archidiaques furent regardés comme juges ordinaires, ayant juridiction de leur chef avec pouvoir de déléguer eux-mêmes d'autres juges. Il est vrai que leur juridiction était plus ou moins étendue, selon les différentes coutumes des églises, et selon que les uns avaient plus empiété que les autres. Elle était aussi bornée par leur territoire qui n'était qu'une partie des diocèses; car depuis qu'ils devinrent si puissans, on les multiplia principalement en Allemagne et dans les autres pays où les diocèses sont d'une étendue excessive; celui qui demeura dans la ville prit le titre de grand-archidiacre dès le neuvième siècle. Il se trouve des archidiaques-prêtres, et toutefois il y en a eu deux cents ans après qui n'étaient pas même diaques, tant l'Ordre était dès-lors si peu considéré en comparaison de l'office. On les obligea à être au moins diaques, et ceux qui ont charge d'âmes à être prêtres. (*C. de Tr.*, sess. 24, c. 12.)

Les évêques se trouvant ainsi presque dépouillés de leur juridiction, travaillèrent après l'an 1200 à diminuer celle des archidiaques, leur défendant de connaître des causes de mariage et d'autres plus importantes, et établissant des officiaux qui jugeassent à leur place et qui exerçassent la juridiction contentieuse. (*Voyez Mém. du Clergé*, tom. 2, col. 1772 et 1778.) Cependant l'usage d'aujourd'hui est de s'en tenir à la coutume des diocèses pour la juridiction des archidiaques. Dans les uns, elle s'étend encore à la connaissance de toutes causes, comme à Autun; et dans les autres, comme à Chartres, elle ne s'étend point aux crimes d'hérésie, de sortilèges, et à Blois, aux causes de mariage. Les archidiaques ont droit de visite; tous les conciles l'ont reconnu, et celui de Trente les y maintient, mais dans les églises seulement où ils sont en possession légitime (sess. 24, c. 3), et à condition qu'ils l'exerceront par eux-mêmes. Sur quoi il faut encore faire attention à l'usage. Ils ont aussi certains droits de dépouille, sépulture, funérailles, et d'apposition de scellé qui se règlent par l'usage et la possession. (*Voy. ÉCOLE, DÉPORT.*)

L'archidiacre ne peut commettre personne pour visiter en sa place. Plusieurs conciles de France le lui défendent après celui de Trente. (*Con. Roth.*, 1587, etc.) Il ne peut non plus percevoir les droits de visite, à moins qu'il ne

visite en personne; mais quand il visite de cette manière, ces droits lui sont dus, et il ne laisse pas de gagner les distributions quotidiennes comme les chanoines qui assistent à l'office, parce qu'il est dans le cas de ceux qui, occupés pour l'évidente utilité de l'Eglise, sont tenus présents à l'office. (Gibert. Pontas.)

ARCHIDIACONUS. On désigne communément sous ce nom deux célèbres canonistes, parce qu'ils ont tous deux été archidiacres de Bologne. Le premier est Guido Basius ou de Baysio, natif de Reggio en Calabre, qui fleurissait en 1283, et qui est auteur d'un commentaire sur le décret de Gratien, intitulé : *Rosarium*, et d'un autre sur les *Décrétales*. Le second s'appelle Joannes d'Anania ou d'Agnani qui fut célèbre en 1430. Il a commenté les *Décrétales* et fait un volume de conseils. (Pontas, *Table des Auteurs*, au second tome de son Dictionnaire.)

ARCHIÉRARQUE, *Archierarchus*, chef de la hiérarchie, chef de l'Eglise. On a quelquefois donné ce nom au pape comme au chef de l'Eglise.

ARCHIMANDRITE, *Archimandrita*, mot grec qui signifie en général chef du troupeau. Selon cette signification générale, il pourrait s'étendre à tous les supérieurs ecclésiastiques; et la Vie de saint Sévère, évêque de Ravenne, nous apprend qu'on l'a donné en effet aux archevêques, même chez les Latins; mais chez les Grecs où il est fort

commun, il ne signifie proprement que le supérieur ou l'abbé d'un monastère. (*Acta Sanct.*, febr., tom. 1, pag. 84.)

ARCHIMBAULT, curé du diocèse de Lausanne, a donné, les Soliloques du Pécheur pénitent avec Jésus-Christ souffrant, ou Entretiens affectueux du pécheur vivement touché du souvenir de ses crimes, avec Jésus-Christ, en suivant les différens états de la Passion, depuis son agonie au jardin des Olives jusqu'à ce qu'il eût expiré sur la croix. *Sic compatimur et conglorificamur*, Rom. VIII, à Lyon, chez la veuve de La Roche et fils, 1749, in-12. (*Journal des Savans*, 1749, pag. 440.)

ARCHIPÉRACITE ou ARCHIPHÉRACITE, *Archiperacita*, *Archipheracita*, *scripturæ explanator*; officier dans les académies des juifs qui était le premier ou le chef de ceux qui avaient la charge de lire, d'expliquer, de professer dans les écoles. Cet officier était différent du chef de la synagogue, appelé *Archisynagogus*, et Grotius les confond mal à propos. (*Diction. univ.*)

ARCHIPPE, dont parle saint Paul aux Colossiens. (*Coloss.*, cap. 4, v. 17.) Les uns le font évêque de Colosses; d'autres veulent qu'il n'ait été que simple prêtre ou seulement diacre de cette église. Les Grecs l'honorent comme martyr le 22 de novembre, et les Latins le 20 de mars.

ARCHIPRÊTRE. Les fonctions

de l'archiprêtre regardent la célébration de l'office divin, l'administration des Sacremens, les cérémonies spirituelles et les bénédictions sur le peuple, et conséquemment le dedans de l'église ; à la différence de l'archidiaque, dont toutes les fonctions sont extérieures et regardent le dehors.

Il y a principalement deux sortes d'archiprêtres : 1<sup>o</sup> ceux de la ville ; 2<sup>o</sup> ceux de la campagne. Ceux de la ville, qui se trouvent dans les cathédrales, suppléent au défaut de l'évêque absent, par rapport aux fonctions qu'il pourrait faire dans l'église, célébrant la messe pour lui, présidant à l'office divin, etc. Le capitulaire de Louis-le-Débonnaire, de l'année 828, les appelle les aides et les coadjuteurs des évêques. Il semble qu'il y en avait plusieurs dans une même cathédrale, puisque le concile d'Aix-la-Chapelle, tenu en 836 (chapitre 4), porte que les archiprêtres avaient chacun un département et un certain nombre de curés à la campagne, sur lesquels ils devaient veiller. Ces départemens étaient appelés doyennés, parce que ces curés faisaient des conférences entre eux et choisissaient un ancien ou un doyen pour y présider. (*Concil.*, tom. 7, pag. 1583.) Cet usage s'est encore conservé dans beaucoup de diocèses du royaume.

Les archiprêtres ruraux sont ceux que l'évêque commet pour veiller sur plusieurs paroisses de

la campagne, et avoir inspection tant sur les pasteurs que sur les ouailles. Comme ils ne sont dans cette fonction que les vicaires des évêques, ils ne doivent rien faire de contraire à son ordonnance.

M. le cardinal Le Camus parle du pouvoir des archiprêtres ruraux en ces termes : « Nous leur » attribuons tout le pouvoir et » toutes les marques d'honneur » qui leur sont attribués dans » les conciles, qui consistent à » pouvoir prêcher, confesser, » catéchiser dans toute l'étendue » de leur archiprêtré ; à recevoir » les abjurations de l'hérésie, à » en donner l'absolution à ceux » qui se convertissent dans leur » canton ; à pouvoir absoudre de » tous les cas réservés, excepté... » à benir les ornemens de l'église et autres, à la réserve » des choses sacrées qui ne se » bénissent point sans onction ; » à permettre l'usage des viandes » aux malades de l'archiprêtré ; » à approuver les maîtres d'école, et à donner permission » de travailler les jours de fête » dans la nécessité. » (*Ordonnances*, tit. 3, art. 1.) Mais on peut dire que le nombre, le rang, les fonctions et les droits des archiprêtres varient suivant les différens diocèses. A Paris, il n'y en a que deux qui sont le curé de la Madeleine et celui de Saint-Séverin, parce qu'ils sont les plus anciens de la ville. Ils n'ont d'autres fonctions que d'envoyer les mandemens de l'archevêque qui leur sont adres-

sés aux curés de la ville et banlieue. ( *Voyez* Lacombe et Gilbert, *Inst. eccl.* , pag. 138. )

ARCHISYNAGOGES, *Archisynagogi*. On appelait autrefois de ce nom certains ecclésiastiques employés auprès du patriarche de Jérusalem. C'étaient comme ses assesseurs et ses conseillers. Dans le Code Théodosien, au tit. *de Jud. Sælic. Samar*, lib. 16, il est souvent fait mention de ceux qu'on appelait anciennement *Hieri*, *Archisynagogi*, *Patres Synagogarum*, *Præsbyteri*, *Apostoli*, *Primates* ; encore qu'il y eût, dit Bouchel, quelque peu de différence entre eux. ( *Biblioth. can.* , t. 1, p. 112, *in fin.* )

ARCHISYNAGOGUS, chef de la synagogue. C'était un titre d'office chez les juifs. Il y avait pour l'ordinaire dans chaque synagogue plusieurs chefs qui y présidaient ; dans les unes, il y en avait jusqu'à soixante-dix ; dans les autres, dix, neuf, cinq, quatre, ou même un seul, selon la grandeur des lieux et le nombre des personnes qui se trouvaient aux assemblées. Ces chefs ou présidens des synagogues invitaient à parler, jugeaient des affaires pécuniaires, des larcins et autres choses de cette nature. Ils pouvaient aussi chasser, excommunier, châtier les coupables. Ces sortes de chefs étaient aussi appelés anges ou princes de la synagogue. ( *Voyez* Basnage, *Histoire des Juifs*, liv. 7, ch. 7 ; et Vitringa, *de Synagog.* )

ARCHITRICLINUS, maître-

d'hôtel, ou plutôt maître ou intendant du festin. C'était un des amis de l'époux, lequel était chargé de l'ordre et de l'économie du festin ; c'était à lui à goûter et à distribuer le vin, à faire servir et desservir ; enfin à veiller à tout. ( *Gaudent. Brixian.* , tract. 9. )

ARCHIVES, trésors, dépôts, chambres où l'on garde les titres, les chartes, les papiers d'une maison, d'une communauté, d'une ville, d'un peuple, etc. Les archives publiques étaient en usage dès les premiers temps, parmi les Hébreux, les Phéniciens, les Égyptiens, les Babyloniens, les Persans, les Grecs, les Romains. Les Empereurs romains avaient leurs archives particulières, qu'on appelait les archives du palais, *scrinia palatii*, les archives sacrées, *sacra scrinia*, et quelquefois *scrinia Augusta*. Après l'établissement du christianisme dans l'Empire, chaque cité conserva ses archives où les actes publics étaient déposés. Les rois de France suivirent le même usage. Les archives du palais et celles des villes étaient les dépôts des réglemens des conciles, des lois des princes, et des actes tant publics que particuliers. Ils eurent aussi des archives ambulantes qui les suivaient à l'armée et ailleurs ; ce qui a souvent occasionné la perte des actes publics. Ils s'en est perdu aussi un très-grand nombre par les guerres dans tous les pays ; ce qui n'empêche pas qu'on ait conservé plusieurs actes origi-



naux dans les archives des églises et des monastères. C'est à ces archives que les princes, les villes et les communautés ont eu recours pour avoir les anciens titres, les diplômes, les chartes et autres actes nécessaires au rétablissement des dépôts publics; et la raison pour laquelle les archives ecclésiastiques se sont mieux conservées que les autres, c'est que les mêmes soldats qui ruinaient les villes et les palais des princes, épargnaient souvent les églises et les monastères. ( Voyez le *nouveau Traité de Diplomatie*. Voyez aussi CHARTRE, DIPLOME, DIPLOMATIQUE. )

ARCHON (Louis), licencié en théologie de la Faculté de Paris, était de Riom en Auvergne où il naquit le 4 septembre 1645. Son père, Pierre Archon, était procureur en la sénéchaussée d'Auvergne, et sa mère se nommait Claude Mercier. Il fut élevé à Paris depuis l'âge de quinze ans; et dans la suite, on lui conféra un canonicat de saint Amable de Riom dont il prit possession le 5 mai 1670. Comme son père faisait les affaires du cardinal de Bouillon, cette éminence protégea le fils; et il fut pourvu de la charge de chapelain chez le Roi. Alors, il quitta son canonicat de Riom. Le cardinal de Bouillon fit aussi créer pour lui la charge de garde des ornemens, avec dix-huit cents livres d'appointemens. En 1678, Louis XIV le nomma à l'abbaye de Saint-Gilbert-Neuf-Fontaines au diocèse de Clermont, Ordre de Pré-

montré. Lorsqu'il fut devenu âgé et infirme, il obtint la survivance de sa charge de chapelain pour son frère Joseph Archon, pour lequel il avait déjà obtenu l'abbaye de Mosac. Louis se retira alors de la cour, revint à Riom et y mourut le 25 février de l'an 1717. On a de lui, l'*Histoire de la Chapelle des rois de France*, dédiée au Roi, deux volumes in-4°, imprimés à Paris, le premier en 1704, et le second en 1711. Cet ouvrage est peu commun; il est curieux et intéressant. Le premier volume renferme l'Histoire de la Chapelle de nos Rois de la première et de la seconde race; et le second, l'Histoire de la Chapelle de nos Rois de la troisième race jusqu'au règne de Louis-le-Grand, avec une suite des grands aumôniers, premiers aumôniers, confesseurs et principaux officiers de la chapelle où l'on rapporte aussi les bulles des papes et les privilèges accordés par nos rois à leurs ecclésiastiques. ( Moréri, édit. de 1759. *Journal des Savans*, 1704, pag. 236; 1712, pag. 97. )

ARCHONTE DES EGLISES ET DES MONASTÈRES. C'est celui qui, chez les Grecs, a l'intendance sur les églises et les monastères. ( Codin, ch. 1, n° 3. )

ARCHONTE DE L'ÉVANGILE, est celui qui garde le livre de l'Évangile pour s'en servir aux saints mystères.

ARCHONTE DES CONTACES C'était le gardien des contaces ou livres d'église, qu'on pre-

nait toujours parmi les lecteurs. ( Arcudius. )

ARCHONTE DES LUMIÈRES OU DES HOMMES. C'était l'officier ecclésiastique chargé du soin de ceux qui devaient bientôt recevoir le baptême. ( Codin , ch. 1 , n° 26. )

ARCHONTIQUES , du mot grec , Ἀρχων , qui signifie prince et magistrat , et Ἀρχοντες , qui sert à exprimer l'Ordre des Anges que nous appelons *principautés*. Les archontiques furent ainsi nommés , parce qu'ils enseignaient que c'étaient les *principautés* qui avaient créé le monde. Ils disaient que la rédemption du genre humain consistait dans la connaissance , rejetaient tous les Sacremens , niaient la résurrection des corps , mais non pas des âmes. Quelques uns d'entre eux trompaient les simples par un dehors de pénitence ; d'autres au contraire menaient une vie fort déréglée. Ils avaient des livres particuliers qu'ils nommaient les révélations des prophètes , et qu'ils avaient composés eux-mêmes , entre autres leur grande et leur petite symphonie. Ces hérétiques qui parurent vers l'an 175 , étaient une branche de Valentinien. Ils subsistaient encore , surtout dans la Palestine , du temps de saint Épiphane. ( Voy. ce Père , hér. 40. Baronius , à l'an 175. Godeau , Tillemont , Fleury , etc. )

ARCIS ou ARISCURVANI , *Argeus* , évêché de l'Arménie majeure , proche du grand lac. Il y avait un évêque du temps

du pape Jean xxii qui fait mention d'un nommé Zacharie , évêque d'Argis , dans sa lettre aux Arméniens. C'est tout ce que nous en savons.

ARCO ( Nicolas , comte d' ) de la famille des comtes d'Arco en Bavière , était poète et historien. Il a laissé en vers : 1° *Hymni Ecclesiastici conflictus ticinensis ; de laudibus olivæ ; obsidio Viennæ*. 2° En prose , *de judicio libri tres ; de unitate Ecclesiæ liber ; paradoxa de contemnenda fama* , ou *Dialogus de inani nomine famæ*. Plus , des discours et des lettres. Le comte d'Arco mourut en 1546. Il est compté parmi les écrivains de Vérone , peut-être parce qu'il avait eu une demeure et des biens dans le territoire de cette ville. M. le marquis Scipion Maffei remarque que les poésies de cet écrivain sont très-peu connues , parce que le livre qui les contient est fort rare. *Verona illustrata* , l. 6 , *de gli scrittori Veronesi* , par M. le marquis Scipion Maffei , édit. in-fol. , page 209. )

ARCONS ( César d' ) , natif de Viviers en Gascogne et avocat au Parlement de Bordeaux , mort en 1681. Cet auteur , quoiqu'avocat , n'a écrit que sur des matières de physique et sur l'Écriture-Sainte. Ses ouvrages sur l'Écriture-Sainte sont , trois Dissertations françaises , imprimées à Bruxelles , in-4° , en 1680. La première , sur la dispute entre saint Pierre et saint Paul ; la seconde , sur l'endroit du second

chapitre de saint Jean où Jésus-Christ établit saint Pierre son vicaire sur la terre ; la troisième , sur quelques difficultés que l'on peut former au sujet de quelques textes des évangélistes, touchant la généalogie de Jésus-Christ. (Le Long, *Biblioth. sacr.*, édit.in-fol., pag. 163. Leclerc, *Biblioth. de Richelet.* )

On a aussi de César d'Arcons un petit ouvrage de quarante pages in-4°, intitulé: *l'Échantillon*, ou le premier des trois tomes d'un ouvrage qui fera voir dans *l'Apocalypse* les traditions apostoliques ou les Mystères de l'Église, passés, présents et à venir, dédié au Saint-Sacrement de l'Autel, Paris, 1658. Son projet était de découvrir, dans le livre de *l'Apocalypse*, les sept Sacremens et les sept Ordres de la hiérarchie ecclésiastique, comme il le dit dans un Traité du flux et reflux de la mer, imprimé à Rouen en 1655. Cet échantillon contient ce qu'il avait à dire de l'ancienne loi, de la Trinité et de l'Histoire de Jésus-Christ.

ARCUDI (Alexandre-Thomas), religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, né à Venise où il vivait encore en 1714, s'est rendu célèbre dans son pays par quelques ouvrages où il brille beaucoup d'esprit et une érudition peu commune. Le premier qu'il publia est intitulé : *Minera dell'argutezze*. Il avait été commencé par son bisaïeul Silvio Arcudi, et parut en 1697. L'anatomie des hypocrites, écrite aussi en italien, parut deux ans après.

L'auteur s'y déguise sous le nom de Candide Malasorte Ussari; mais s'étant aperçu que ceux qu'il craignait ne le recherchaient pas, il se fit connaître en 1709, en publiant à Gènes sa *galantina letterata*, c'est-à-dire l'Histoire de quarante-quatre hommes nés à San-Pietro de Galatina qui ont fait honneur à leur patrie par leurs écrits. Son dernier ouvrage qu'on connaisse est l'Histoire de saint Athanase où il se propose de donner l'idée d'un héros persécuté par tout le monde. (Échard, *script. ord. Præd.* )

ARCTURUS, signifie proprement la queue de l'Ourse, et marque une étoile qui était derrière la queue de la grande Ourse. Job parle de *l'Arcturus* ou de l'Ourse, sous le nom d'*As*; de *l'Orion*, sous le nom de *Chésil*. C'est cette étoile de la seconde grandeur que les astronomes placent au cœur du Scorpion. (Voy. le *Commentaire du père Calmet sur Job*, ch. 9, v. 9; et ch. 27, v. 9.)

ARCUDIUS (Antoine), prêtre, Grec de nation, a écrit divers ouvrages, un entre autres intitulé : *les Nouvelles fleurs ou Parterre de prières*, imprimé à Rome en 1598, in-4°. (Ughel, *Ital. sacr.* )

ARCUDIUS (Pierre), prêtre grec de l'île de Corfou, docteur en théologie, s'est beaucoup distingué dans le dix-septième siècle par la force de son génie et par l'étendue de ses connaissances. Le cardinal Scipion Borghèse, neveu du pape Paul v, le



prit en affection ; et Arcudius, par reconnaissance, lui dédia sept livres qu'il avait composés touchant la manière de concilier l'Église d'Orient et celle d'Occident sur le nombre des Sacramens, imprimés à Paris, 1619 et 1625. Dans cet ouvrage, l'auteur prétend prouver qu'anciennement ces deux Églises étaient d'accord sur ce point ; que si dans la suite les sentimens ont été partagés, cela n'est venu que du schisme des Grecs dont il rapporte l'origine, et qu'il combat. Il ne trouve pas mauvais que chaque Église observe sa discipline. Cet ouvrage est excellent contre les hérétiques de nos jours, et très-utile à tous ceux qui sont à portée de remarquer les différens rites des deux Églises qui conviennent cependant dans la confession d'une même foi. Arcudius fut envoyé par Clément VIII en Russie pour y régler les contestations qui étaient entre les peuples de ce pays sur la doctrine, et il s'acquitta avec succès de cet emploi. Il mourut à Rome en 1629. (Le Mire, *in Auct.*, 200)

ARDA ou ARDAMIRI, *Ardamerium*, ville épiscopale de l'Illyrie orientale dans la province de Macédoine, sous la métropole de Thessalonique, s'appelait aussi Herculis. La notice de l'empereur Léon en fait mention. Mélece en était évêque en 1638, puisqu'il souscrivit au concile que Cyrille de Berrhée, patriarche de C. P., assembla la même année, à l'occasion des sentimens

calvinistes de Lucaris, son prédécesseur.

ARDACHA ou ARDACHADA, petite ville de la province de Leinster en Irlande, avec évêché suffragant de l'archevêque d'Armach. Elle est située dans le comté de Longford, à six milles de la ville de ce nom, vers le midi, sur une montagne aux confins de la Connacie, près du lac de Rye. Son évêché est uni à celui de Kilmore.

*Évêques d'Ardacha.*

1. Saint Mèle, Breton, neveu de saint Patrice, mort le 6 février 488.
2. Saint Melchuon, frère du précédent.
3. Saint Erard, Irlandais, vers le milieu du huitième siècle, canonisé par Léon IX.
4. Ceili, mort en 1048.
5. Macrait O-Moran, mort en 1168.
6. Chrétien O-Heotai, mort en 1179.
7. O-Tirlenon, mort en 1187.
8. O-Hislenan, tué en 1189.
9. Adam O-Muredai, mort en 1217.
10. Robert, mort en 1224.
11. Simon Magraith, mort en 1230.
12. Joseph Magodaig, archidiacre d'Ardacha, mort à Florence en revenant de Rome, en 1231.
13. Jocelin O-Tormaig, ordonné en 1233, mort en 1237.
14. Brendan Magodaig, siégea dix-sept ans.



15. Milon, de Dunstople, mort en 1289.

16. Matthieu O-Heoty, après un an de vacance, siégea trente-deux ans, et mourut en 1322.

17. Jean Mageoi, mort en 1343. Le siège vauqua ensuite trois ans.

18. Audoen O-Ferrall, archidiaque, élu en 1343, confirmé en 1347, siégea vingt ans.

19. Guillaume Mac-Casac, mort en 1373.

20. Charles O-Ferrall, ordonné en 1373, mort à Rome en 1378.

21. Jean O-Fraic, mort en 1394.

22. Gilbert Marc-Brady, nommé par Boniface ix, mort en 1396.

23. Adam Lyns, dominicain, mort en 1416.

24. Corneille O-Ferrall, prêtaserment à l'archevêque d'Armagh en 1418, mourut en 1424.

25. Richard, mort en 1453.

26. Cormac, siégea jusqu'en 1470.

27. Guillaume O-Ferrall, mort en 1516. Il avait résigné longtemps avant sa mort.

28. Thomas O-Congalan, mort en 1508.

29. Eugène, dominicain, nommé par Jules II, le 22 décembre 1508.

30. Richard Ferrall, élu par le Chapitre, et mis en possession le 14 juillet 1541, siégea douze ans.

31. Patrice Mac-Mahon, mort vers l'an 1577.

ARDALÉON, comédien d'Alexandrie, fut un de ceux qui

jouèrent sur le théâtre les Mystères des Chrétiens, pour les rendre ridicules; mais il fut converti tout à coup, et souffrit le martyre pour la foi de Jésus-Christ sous l'empire de Maximin Galère. (*Martyrologe romain*, 14 avril.)

ARDART, petite ville d'Irlande dans la Momenie; en latin, *Ardatum*, *Ardferta*. On l'appelle aussi *Ardfart*. Elle est du comté de Kerry et située sur une baie qui se trouve entre celle de Dingle et l'embouchure du Shannon. Cette ville qui a séance et voix dans le parlement d'Irlande, est épiscopale, et son évêché est suffragant de Cashel. La cathédrale est dédiée à saint Brendan. Le mot d'*Ardfert* signifie en Irlandais un lieu élevé, merveilleux.

#### *Evêques d'Ardart.*

1. Ertus, dont il est parlé dans la vie de saint Brendan. On croit qu'il siégeait dans le sixième siècle.

2. Dermite Mac-Melbrenan, mort en 1075.

3. Magrath O-Erodain, mort en 1099.

4. Mac-Ronan, assista au concile que tint en Angleterre le cardinal Papon, en 1152.

5. Mel-Brendan O-Ronan, mort en 1166.

6. Gilla Mac-O-Hanmada, mort en 1166.

7. Donald O-Conarchy, mort en 1193.

8. David O-Duibitrib, mort en 1207.

9. Jean , Anglais , moine bénédictin , ordonné vers l'an 1215 , fut déposé par Jacques , légat d'Honoré ni , en 1221.

10. Gilbert , doyen , confirmé le 7 mai 1225 , résigna en 1237.

11. Brendan , prévôt , élu avec la permission du Roi le 17 novembre 1237 , siégea quinze ans.

12. Chrétien , religieux de l'Ordre de Saint-Dominique , confirmé par Henri III , mourut ou abdiqua le 20 août 1256.

13. Philippe , mort en 1263.

14. Jean , archidiacre , confirmé en 1264 , mourut au mois de mai 1285.

15. Nicolas , mort en 1287.

16. Nicolas , moine de Cîteaux et abbé de Odorney , sacré en 1288 , mourut en 1336.

17. Alain O - Hathern , ordonné en 1336 , mourut en 1347.

18. Jean Duval , nommé par Clément VI , envoyé en possession en 1348 , mourut en 1372.

19. Corneille O-Tigernach , nommé par Grégoire II , siégea sept ans.

20. Guillaume Bull , doyen de Corc , pourvu par le pape , fut mis en possession le 3 février 1379.

21. Nicolas , siégeait aux années 1420 , 1431. C'est tout ce qu'on en sait.

22. Maurice , pourvu par le pape , mourut en 1462.

23. Jean Stack , pourvu par le pape Pie II.

24. Philippe , siégea sept ans , et mourut en 1495.

25. Jean Fitz-Gébal , chanoi-

ne , pourvu par Alexandre VI en 1495.

26. Jacques Fitz-Moris , siégeait en 1551 et 1576. (Jac. Waræus , de *Præsul. Hibern.* )

ARDÉE , *Ardea* , petite ville ruinée maintenant , dans la campagne de Rome. Il y eut un concile l'an 1135 , touchant une contestation entre les chanoines de Saint-Gavin et les religieux de Saint-Pierre de Nurcki , au sujet de quelques biens. (Mansi , tom. 2 , pag. 425. )

ARDEMBOURG (Jean d') , ainsi nommé du lieu de sa naissance et de l'illustre famille d'Uthenhove , autrement de la cour , étant entré à Bruges dans l'Ordre de Saint-Dominique , fit ses études à Paris , où après avoir enseigné la philosophie et lu les Sentences , il fut reçu docteur vers l'an 1283. Ses ouvrages ne se trouvent plus ; mais on voit vers le milieu du quinzième siècle , en Allemagne , deux Commentaires de lui sur les Sentences ; et ce que Jean Nyder a extrait de l'un et de l'autre , dans son traité intitulé : *Consolatorium timoratae conscientiae* , est une preuve que le père Deschamps , jésuite , n'a pas eu raison de le mettre au nombre des théologiens favorables à l'opinion de la probabilité. Les autres ouvrages d'Ardebourg étaient des Commentaires sur toute la Bible. Il fut en grande estime dans son pays , et mourut à Bruges le 10 décembre 1196. (Echard , *Script. ord. Præd.* , tom. 1. )

ARDEMORÉ, *Ardmora*, évêché d'Irlande dans le comté de Kerry, sous la métropole de Cashel, uni à Lismore. (Labbe, *de Comm.*)

ARDENNES, *Ardena*, abbaye de l'Ordre de Prémontré située à une petite lieue de Caen en Normandie, au diocèse de Bayeux. Elle fut fondée en 1122 par Ayulphe Dufour et Asseline sa femme. L'église qu'ils firent bâtir fut consacrée en l'honneur de la Vierge par Richard III de nom, évêque de Bayeux, l'an 1138. Ce ne fut d'abord qu'un prieuré sous la conduite de Gilbert, chanoine régulier de Prémontré. Valtère, fils d'Ayulphe, le fit ériger ensuite en abbaye, et y fit nommer, suivant la chronique d'Ardenne, son frère Guarin pour premier abbé, lequel acheva, dit-on, le monastère, et y mourut le 8 juin 1180. Cette abbaye fut augmentée, dans ses bâtimens et dans ses biens, par l'abbé Robert II, vers le milieu du quinzième siècle. C'est aujourd'hui un lieu fort agréable, élevé sur une petite colline avec des vues charmantes. Les bâtimens sont solides, commodes et spacieux. Tout porte à la piété et à la dévotion, non-seulement dans l'église, mais encore dans la maison des religieux. On y voit encore à présent fleurir la discipline monastique avec l'esprit de charité. Cette maison a eu entre ses abbés, Marguarin de La Bigne, de qui nous avons une édition du grand recueil intitulé : *la Bibliothèque des Pères*, que

l'on a bien augmenté et perfectionné depuis lui. (Moréri, édition de 1759. La Martinière, *Diction. geogr. Gallia christ.*, tom. II, pag. 459.)

ARDENS. On nomma ainsi autrefois certains malades d'une fièvre ardente, qu'on appela *feu sacré*, et qui courut en France sous Louis VII. Cette maladie ayant été guérie par l'intercession de sainte Geneviève, on lui fit bâtir une paroisse proche l'église cathédrale de Paris, sous le titre de *Sainte-Geneviève-des Ardens*, en mémoire de ce miracle arrivé vers l'an 1130. C'est cette paroisse qui a été détruite pour agrandir l'hôpital des Enfants-Trouvés.

ARDFERT ou ARDART, *Ardferta*, petite ville de Monémonie ou Momonie, du comté de Kerry, avec évêché suffragant de Cashel en Irlande. Voyez plus haut, au mot ARDART, la succession chronologique des évêques d'*Ardfert* ou *Ardart*.

ARDIZZONI (Thomas-Élie), né auprès de Gènes, et religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, après avoir professé la théologie dans quelques maisons de son Ordre, l'enseigna publiquement à Vienne en Autriche, vers l'an 1650, et de là fut envoyé à Prague où, après avoir tenu quelque temps la première chaire de Saint-Thomas, il fut fait provincial de Bohême. Il assista en cette qualité, en 1670, au Chapitre général à Rome. Étant revenu en Italie, il fut fait premier professeur à Bologne, ensuite



prieur dans la même ville. Il le fut aussi en 1681 à Gênes où il mourut l'année suivante. On a de lui un Commentaire sur le premier chapitre de l'Évangile de saint Jean, qui fut imprimé à Rome en 1656. Ses poésies latines et italiennes ont aussi vu le jour ; mais dans le titre il y prend les noms de Jean-Dominique qui étaient ses noms de baptême. (Échard, *Script. ord. Præd.*, tom. 2.)

ARDON, fils de Caleb et d'Asuba. (1. *Par.*, c. 2, v. 18.)

ARDON, l'un des plus grands ornemens de l'abbaye d'Aniane après saint Benoît, son fondateur, portait d'abord le nom de Smaragde, qu'il changea depuis contre celui sous lequel il est aujourd'hui plus connu. Il fut un des premiers disciples qu'eut saint Benoît d'Aniane, et il embrassa la vie monastique avant la construction du nouveau monastère et de l'église de Saint-Sauveur, c'est-à-dire, avant l'année 782. Ardon fut élevé à la dignité de modérateur des écoles de la maison. Saint Benoît, son abbé, conçut tant d'estime et d'affection pour lui, qu'il en fit le compagnon ordinaire de ses voyages. Cette prérogative procura à Ardon l'avantage d'assister au grand concile de Francfort en 794, et peut-être à celui qui se tint à Aix-la-Chapelle en 817. Ce fut apparemment dans cette sorte de voyage qu'il parvint à être connu de Charlemagne qui montra l'estime qu'il faisait de lui en le gratifiant,

l'année de sa mort, d'une table de pierre qui résonnait comme de l'airain. La même année, qui était l'an 814, saint Benoît allant s'établir à Aix-la-Chapelle près de Louis-le-Débonnaire, confia à Ardon le gouvernement de son monastère d'Aniane, et il le gouverna effectivement pendant quelque temps en qualité d'administrateur jusqu'à l'élection d'un nouvel abbé. On n'est point instruit des autres actions d'Ardon. Il mourut le 7 mars 843, comme le rapporte le bréviaire d'Aniane. On l'honore depuis long-temps comme Saint dans ce monastère. Ardon n'a point laissé d'autre production de sa plume, au moins que l'on sache, que la Vie de saint Benoît d'Aniane qui est un des meilleurs morceaux de l'histoire de France, pour la fin du huitième siècle et le commencement du neuvième. Dom Hugues Ménard l'a publiée en 1638 à la tête de la Concorde des Règles. Depuis, Bollandus l'a donnée au 12 de février, et le père Mabillon dans le cinquième tome des Actes des Saints. (Dom Rivet, *Histoire littéraire de la France*, tom. 5, pag. 31, 35.)

ARDOREL, *Ardorellum*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux dans le haut Languedoc, au diocèse de Castres. Elle fut fondée en 1124 par Cécile, vicomtesse de Béziers, le vicomte Bernard Athon et Roger leur fils. Ce fut entre les mains de ces seigneurs et dans celles de Bertrand, évêque d'Alby, que Pierre, fils de Raymond, Guillaume Raymond,



surnommé *le Bonhomme*, et Guillaibert, remirent tout ce qui était nécessaire pour l'entretien des moines qui s'établirent dans la forêt d'Ardorel. Ces moines suivirent d'abord la règle de saint Benoît, et ce ne fut que quelques années après qu'ils embrassèrent celle de Cîteaux. Dans la suite, l'abbaye d'Ardorelayant été ruinée par les hérétiques, et une partie des religieux avec leur abbé massacrés et jetés dans un puits, ceux qui purent échapper au glaive se retirèrent à leur grange, appelée *la Rode*, où ils se bâtirent une maison connue aujourd'hui sous le nom d'abbaye de la Rode, au diocèse de Laval; néanmoins, l'abbé et les religieux reconnaissent toujours l'évêque de Castres pour les assemblées et synodes du clergé. Cette abbaye a plus l'air d'un château que d'une maison religieuse; elle a quatre pavillons en pointe et un cloître au milieu. (Moréri, édit. de 1759. *Gallia christ.*, tom. 1, col. 79, nov. édit.)

ARÉA ou ARAC (hébr., *chemin, voie* ou *voyageur*.) Ses descendants revinrent de Babylone au nombre de sept cent soixante-quinze. (1. *Esdr.*, c. 2, v. 5.)

ARÉA ATHAD, ARÉA NACHON. Voyez AIRE d'ATHAD, AIRE DE NACHON.

AREBBA (hébr., *grand* ou *beaucoup*), ville dont il est parlé dans *Josué*, peut-être la même qu'*Arbée* ou *Hébron*. (*Josué*, c. 15, v. 60.)

ARÉCON (hébr., *vain, vide*),

ville de la tribu de Dan. (*Josué*, c. 19, v. 46.)

ARED (hébr., *qui commande*), fils de Géra fils de Benjamin. (*Gen.*, c. 46, v. 21.)

ARÉE (hébr., *voie, chemin*), fils d'Olla et petit-fils d'Aser. (1. *Par.*, c. 7, v. 39.)

ARÉE ou ARÉES, ville de la seconde Arménie, sur le chemin de Sébeste à Cucuse, selon l'itinéraire d'Antonin. Elle a eu plusieurs évêques; nous n'en connaissons que quatre; savoir:

1. Acace, se trouva au concile d'Éphèse.

2. Jean, au concile de Chalcédoine.

3. Léonce, souscrivit aux canons *in Trullo*.

4. Grégoire, assista au sixième concile général.

ARÉHA, ville et siège épiscopal de l'Augustamnique deuxième, que l'on croit être celle des Archéens dont Cyrus, évêque, assista au concile d'Éphèse. En voici deux autres, Apollon et Museus, qu'ordonna Théophile d'Alexandrie à la place du premier. (*Hom. Pasch.*, 3. Cyrus après.)

AREILZA (Grégoire), né à Naples, y entra dans l'Ordre de Saint-Dominique. Après avoir gouverné plusieurs maisons et même la province de Sicile, premièrement comme vicaire-général, et ensuite comme provincial, il fut appelé à Rome pour être auprès du général avec le titre de provincial de la Terre-Sainte. Il assista en cette qualité aux Chapitres des années 1656, 1670;

et sa réputation s'étant répandue jusqu'en Espagne, le roi Charles II le nomma en 1687 à un évêché dans ses États ; mais ce pieux religieux préféra la pauvreté de son état à l'honneur de l'épiscopat ; et s'étant retiré à Naples, il y mourut le 4 février 1691. On a de lui deux traités ascétiques, imprimés à Naples, *gli stimoli della Sacra solitudine*, en 1625, et *il Tesoro nascosto*, en 1651. Son exposition de l'Oraison Dominicale n'a pas vu le jour. (Echard, *script. ord. Præd.*, tom. 2.)

ARELI (hébr., *lumière de Dieu*), dernier fils de Gad. (*Genèse*, c. 46, v. 16.)

AREM. Ses descendans revinrent de Babylone à Jérusalem, au nombre de mille dix-sept. (2. *Esdr.*, c. 7, v. 42.)

AREMBERGH (Charles d'), capucin, natif de Bruxelles dans les Pays-Bas autrichiens, s'appelait dans le monde Antoine, comte de Senaghen, et était fils du prince d'Aremberg et duc d'Arescot. Ayant méprisé tous les avantages qu'il trouvait dans le sein de son illustre famille pour embrasser l'Ordre des Capucins, il s'y rendit excellent prédicateur et habile professeur de l'Écriture et de la théologie. Comme il joignait à la science et à la vertu beaucoup de prudence et de dextérité dans le maniement des affaires les plus épineuses, il fut chéri et considéré des principaux rois et princes de l'Europe ; mais loin de profiter de ces faveurs pour as-

pirer aux premières dignités de l'Église, il refusa constamment celles qu'on lui offrit souvent. Il fut plusieurs fois provincial de sa province de Flandre, et mourut à Anvers le 26 août 1669, âgé de soixante-neuf ans. On a de lui : 1<sup>o</sup> *Clypeus seraphicus, sive scutum veritatis in defensionem annalium fratrum minorum Capucinatorum*, à Cologne, 1643. 2<sup>o</sup> *Flores seraphici, sive Icones, in quibus continentur vitæ et gesta virorum illustrium Capucinatorum, qui ab anno 1525, usque ad annum 1612, in eodem ordine miraculis, ac vitæ sanctionibus floruerunt* ; à Cologne et à Anvers, 1640 ; et à Milan, 1648, deux vol. in-fol. (Waddingue et Denys de Gênes. Le père Jean de saint Antoine, *Biblioth. univ. Francis.*, tom 1, pag. 250.)

ARENA (saint), Florentin, religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, et aussi bon théologien que célèbre prédicateur, mourut à Porto-Hercule en 1576 ; Fontana dit en 1574. On a de lui deux ouvrages contre l'hérésie, imprimés à Naples, et intitulés, *prima ou seconda strata del giardino spirituale contro la pertinace contura heretica*. (Echard, *script. Præd.*, tom. 2.)

ARÉOPAGE, lieu où les Aréopagistes, c'est-à-dire les juges d'Athènes, s'assemblaient autrefois. Il était situé sur une hauteur au milieu de la ville. Aujourd'hui il est hors d'Athènes ; car on en voit encore des restes. Saint Paul ayant prêché à Athènes

nes la vérité d'un seul Dieu fut mené à l'Aréopage où il convertit Denys, l'un des aréopagistes. (*Actor.*, c. 17, v. 19 et seq.)

ARÉOPLE ou ARÉOPOLE, ville épiscopale du diocèse de Jérusalem dans la troisième Palestine, sous la métropole de Pétra. Sozomène l'attribue à l'Arabie, selon l'usage des Anciens qui plaçaient dans ce pays la troisième Palestine. Ce nom me paraît composé de deux mots, d'*ar* et de *polis*, pour dire ville d'*Ar*. Théodoret veut qu'elle ait été appelée *Ariel*. Reland croit qu'elle était située sur le bord méridional du fleuve *Arnon*, parce que la ville d'*Ar* fut donnée aux enfans de Loth, Moabites. (Voyez *Deuter.*, c. 2, v. 9.) Or, le terme des Israélites était jusqu'à ce fleuve de ce même côté, d'où Reland conclut que la ville d'Aroer, qui fut du partage des Israélites (*ibid.*, v. 36; c. 3, v. 12; et c. 4, v. 48), n'était nullement la ville d'*Ar*. Saint Jérôme paraît confirmer ce sentiment, en disant que la ville de Moab s'appelait de son temps *Aréopolis*; et il ne faut pas dire, avec Cellarius, qu'il n'y a point eu de ville nommée *Moab*, qui est plutôt le nom d'un pays; on voit bien qu'on n'a ajouté ce mot qu'afin de la distinguer de Rabbath des Ammonites: car la ville dont nous parlons s'appelait aussi *Rabbath-Moab*.

#### *Evêques d'Aréople.*

1. Anastase, assista au deuxiè-

me concile d'Ephèse en 449, et souscrivit à son impiété.

2. Polychrone, souscrivit à la lettre synodale de Jean de Jérusalem à Jean de C. P. contre Sévère, en 518.

3. Hélié, au concile des trois Palestines contre Anthyme, en 536. (*Or. Chr.*, t. 3, p. 733.)

ARÉOPOLIS, la même qu'*Ariel* ou *Ar* ou *Rabbath-Moab*. Voyez *AR*.

ARÉQUIPA, *Arequipa*, ville épiscopale de l'Amérique méridionale, sous la métropole de Lima, est située dans la vallée de Quilea, à vingt lieues de la côte. C'est une des plus grandes villes du Pérou. Elle est dans un climat si doux, que la campagne est émaillée de fleurs pendant toute l'année, et qu'on y jouit d'un printemps continu. Elle fut séparée en 1606 du diocèse de Cuzco, et érigée en évêché. La cathédrale dédiée sous le nom de l'Assomption de la sainte Vierge, a un Chapitre composé de cinq dignités et de cinq chanoines. Il y a de plus, outre le collège des jésuites et l'hôpital des religieux de la Charité, six maisons religieuses d'hommes et trois de filles.

#### *Evêques d'Aréquipa.*

1. Christophe Rodriguez, dominicain, natif de Salamanque, devint premier évêque d'Aréquipa le 7 octobre 1611, et mourut l'an 1614.

2. Pierre de Perca, de l'Ordre des Augustins, siégea douze ans.



3. Pierre de Villagomez, transféré à Lima.

4. Pierre de Ortéga, Sotomajor, transféré à Cuzco.

5. Gaspard de Villarroel, de l'Ordre des Augustins, natif de Quito, prédicateur du Roi, fut d'abord nommé évêque de Saint-Jacques ou San-Jago de Chilé, et ensuite d'Aréquipa.

ARESI (Paul), théatin, et depuis évêque de Tortone en Italie dans le Milanais, était d'une noble famille de Milan. Après avoir possédé les premiers emplois de son institut, il mérita de monter sur le trône épiscopal de Tortone, en 1620, sous le pape Paul v, fameux prédicateur, habile théologien et prélat zélé; il eut un soin très-particulier de son troupeau, jusqu'à l'an 1644 qu'il se démit de son évêché, entre les mains du pape Urbain viii. Il mourut l'année suivante 1645. Il se fit gloire pendant sa vie d'être le Mécène des savans; et, comme il l'était beaucoup lui-même, il enrichit le public des ouvrages suivans: 1° *una orazione in lode di S. Carlo Borromeo, Arcivescovo di Milano, recitata da lui* (Aresi) *nella domo di Milano*, le 4 novembre 1610, *con l'occasione della festa del sancto, e della nuova della sua Canonizatione*, etc., à Vicence, 1611, in-4°. 2° *Arte di predicar bene*, Venise, 1611, in-4°. 3° *Lezzioni, Sermoni e orazioni diverse*. Ce sont des discours sacrés sur les Évangiles avec des emblemes. 4° *De vero sacri cantici Salomonis tum his-*

*torico tum spirituali sensu novæ quædam velitationes*, Milan, 1650, in-4°. 5° *Velitationes in Apocalypsim*, ibid., 1647, in-fol. 6° *Disputatio de transmutatione aquæ vino mixtæ in S. missæ sacrificio*, à Tortone en 1622, et à Anvers en 1628, in-8°. 7° *De mundi tribulatione ejusque remediis, natura, causis et affectibus*, è *S. scriptura, Patrum testimoniis et exemplis illustrati*, à Anvers, 1655, et à Cologne, 1663, in-4°. 8° *Doctissimi discursus prædicabiles, res gestas, ac vitas Sanctorum exhibentes*, traduits de l'italien en latin par Pierre Venmer, à Anvers en 1647, et à Cologne en 1665, in-4°. 9° *Sacrorum phrenoschematum de augustissima cœli Regina, ejusque sacro Gynæceo, virtutum radiis illustrissimo, liber, in cujus dissertationibus facundis, ingeniosi fecundique conceptus, gratiosique eruditionis omnigence partus, recreandis mentis oculis idonei representatur*, traduit en latin par Jean Cajetan Nemnich, théatin, et imprimé à Francfort-sur-le-Mein en 1701, in-fol. Il avait paru en italien en 1629, à Tortone, sous ce titre: *Delle sacre imprese*. 10° *Sacrorum phrenoschematum liber de SS. Papis, Episcopis, religionum fundatoribus; dissertationes, omnigena eruditione, necnon profundis acutissimisque conceptibus, officio concionatorum maxime proficuis, solidisque doctrinis repletas complectens*, traduit en la-



tin par le même théatin, et publié à Francfort en 1702, in-fol. (Laurenzo Crasso, *élog. degli uom. letter.* part. 2. Ciacconius, *in vit. Cardinal.*, t. 3, pag. 1049. Eggs, *Purpur. doct.*, lib. 5, cap. 31. *Magna Biblioth. eccles.*, pag. 544.)

ARÉTAS, roi d'Arabie, ami d'Antipater, ayant reçu chez lui Hircan, grand-prêtre des juifs, à qui son frère Aristobule avait ôté sa dignité, entreprit de le rétablir. Il marcha dans ce dessein contre Aristobule avec une armée de cinquante mille hommes, le vainquit et l'obligea de se sauver à Jérusalem où il l'assiégea, et où il l'aurait pris vraisemblablement sans le secours de Scaurus, envoyé par Pompée pour gouverner la Judée, qui obligea Arétas de s'en retourner dans son pays. (Joseph., *Antiq.*, l. 14, c. 2 et seq.)

ARÉTAS, nommé auparavant *Énée*, roi d'Arabie, fils ou petit-fils du précédent, succéda à Obodas dans le royaume d'Arabie. Hérode-Antipas épousa sa fille et la répudia quelque temps après pour prendre Hérodiade, sa belle-sœur, femme de son frère Philippe. (Joseph., *Antiq.*, l. 16, c. 16.) Arétas déclara la guerre à Antipas et le vainquit. Les juifs de la ville de Damas obéissaient à Arétas, lorsque saint Paul prêchait dans cette ville et qu'il en descendit dans une corbeille par les murs, pour éviter de tomber entre les mains des juifs, qui avaient engagé le gouverneur de la ville à faire

fermer les portes jour et nuit, de peur que l'apôtre ne leur échappât.

ARÉTAS (saint), martyr en Arabie, eut la tête coupée, avec trois cent quarante autres chrétiens, par l'ordre de Dunaan, roi des Homérites, peuples de l'Arabie heureuse, vers l'an 522, dans la ville de Nagan. Les ménologes des Grecs marquent sa fête au 24 d'octobre. (Baillet, 24 octobre.)

ARÉTAS, archevêque de Césarée en Cappadoce, a fait un Commentaire sur l'*Apocalypse* qui a été imprimé en grec à Véronne en 1532 et 1568, in-fol. On l'a aussi donné à la suite d'*Æcumenius*, en grec et en latin; Paris, 1631. (Cave. Dupin.)

ARETH ou HARETH, forêt dans la tribu de Juda où David se sauva pendant la persécution de Saül. (1. *Reg.*, c. 22, v. 5.)

ARÉTHUSE, ville de Judée aux environs de Marissa et d'Azoth. (Joseph., *Antiq.*, l. 14, c. 8.)

ARÉTHUSE, ville épiscopale du diocèse d'Antioche de la seconde Syrie, sous la métropole d'Apamée, n'a reçu la religion chrétienne que vers la fin du quatrièmesiècle : voici quelques uns de ses évêques.

1. Eustache, assista au concile de Nicée.

2. Marc, au concile d'Antioche, à l'occasion de la dédicace de cette église. Il alla ensuite à celui de Sardique, et se retira avec les Eusébiens à Philippople où il souscrivit avec eux à leurs let-

tres au concile. Ce fut lui qui composa la première formule de Sirmich, et y ajouta plusieurs anathèmes contre l'erreur de Photius. Il souscrivit aussi à la lettre des semi-ariens, qui disaient que le Fils ressemblait au Père dans son essence. Saint Épiphanie la rapporte dans son hérésie 73. Julien le fit mourir dans les tourmens, parce que du temps de Constance, il avait renversé un autel et un temple où l'on consacrait aux idoles. Saint Grégoire de Nazianze en fait l'éloge, Théodoret, etc., parce qu'ayant quitté les ariens, il approchait plus de la vraie foi, comme Sylvain de Tarse, Basile d'Ancyre et autres, qui sont regardés comme catholiques par saint Basile-le-Grand, saint Hilaire, et même saint Athanase.

3. Marc II, au concile de Chalcédoine.

4. Eusèbe, à la lettre synodale de sa province à l'empereur Léon.

5. Séverien, rejeta, au sixième siècle, les lettres que lui écrivait Sévère d'Antioche pour lui demander sa communion. (*Voy. Évagr.*, l. 3, c. 34.)

6. Abraham ordonna Constantin d'Apamée. (Acte 16 du sixième concile général. (*Or. Chr.*, tom. 2, pag. 98.)

ARÉTIN D'AREZZO ou ARÉTIN (Gui), ainsi nommé, parce qu'il était natif de cette ville d'Italie. C'était un religieux de l'Ordre de Saint-Benoît, au monastère de Pomposie, près de Ravenne, qui vivait vers l'an

1028. On assure aussi qu'il fut abbé. Il trouva six notes dans la musique, en chantant l'hymne de saint Jean de cette façon.

*UT queant laxis  
REsonare fibris,  
MIRA gestorum  
FAMuli tuorum,  
SOLve polluti  
LABii reatum.*

Gui alla à Rome sous le pape Jean XIX qui le reçut très-favorablement. Il donne le détail de ce voyage et de sa réception dans une lettre à Michel, moine de Pomposie, qui l'avait aidé dans son travail sur l'*Antiphonier*. Cette lettre est dans les *Annales* de Baronius et dans le *Thesaurus anecdoton* du père Pez, t. 5. Gui fit présent de son *Antiphonier* à l'abbaye de Pomposie où il revint. Il a fait encore un *Microloge*, autre livre de musique, qu'il dédia à Théobalde, évêque d'Arezzo. Ce traité n'a point été imprimé, et se voit manuscrit dans plusieurs bibliothèques. On en a l'Épître dédicatoire dans Baronius, et encore mieux dans les *Annales* de dom Mabillon, l. 55. Gui Arétin a composé encore un traité intitulé, *de la Mesure du Monochorde*, dont on trouve un fragment dans le Recueil du père Pez, tom. 5, pag. 255. *Voyez* aussi le tom. 3, pag. 618. Quelques auteurs le confondent mal à propos avec Guitmond, archevêque d'Averse, qui a composé trois livres du *Corps et du Sang de Jésus-Christ*, contre

Bérenger. (Moréri, édition de 1759.)

ARÉTIN (Léonard), écrivain célèbre du quinzième siècle, naquit à Arezzo, vers l'an 1570. Il s'appliqua pendant quatre ans à l'étude du Droit, avant que d'étudier le grec sous Emmanuel Chrysolote. Il fut fait secrétaire d'Innocent VII en 1404, à la sollicitation de Pogge, son intime ami, et devint secrétaire de Jean XXIII en 1413. Il se trouva avec ce pape au concile de Constance; et il était aux environs de cette ville lorsque Pogge lui écrivit sa fameuse lettre sur le supplice de Jérôme de Prague.

Après la fin du concile, Arétin devint chancelier de la république de Florence. Il jouit de cette charge jusqu'en 1744 qu'il mourut à soixante-quatorze ans. C'était un homme d'un mérite distingué et d'une probité peu commune. On lit sur l'építaphe qu'on mit sur son tombeau : *Depuis la mort de Léonard, l'histoire est en deuil, l'éloquence est muette, les Muses grecques et latines n'ont cessé de répandre des larmes !* Pogge prononça son Oraison funèbre qui est, selon M. l'Enfant, une fort belle pièce. On a de Léonard Arétin, 1° des lettres remplies de faits et de particularités très-remarquables. 2° La version latine de quelques vies de Plutarque et de la morale d'Aristote. 3° Trois livres de la guerre Punique qu'il a presque tous pris de Polybe, et qui peuvent servir

de supplément à quelques uns de ceux qui nous manquent dans Tite-Live. 4° L'histoire des choses qui se firent en Italie de son temps, celle de la république de Florence, celle de l'ancienne Grèce, et celle des Goths. 5° Discours contre les hypocrites. Son nom est *Bruni*, et on l'appelle *Arétin*, parcequ'il était d'Arezzo. (Anéas Sylvius, *Epist.* 51. Possevin. Dupin, quinzième siècle.)

ARÉTIN (*Angelus Gambolienus, seu de Gambellionibus*), célèbre professeur de Droit dans l'Université de Ferrare, était de la ville d'Arezzo. Il mourut à Ferrare l'an 1464, et laissa un volume de Conseils; un commentaire sur les Instituts; un Traité de *Testamentis*; et un autre de *Maleficiis*. (Pontas, *ibidem*.)

ARÉTIN (François), religieux de l'étroite Observance des Frères-Mineurs, théologien et confesseur du grand-duc de Toscane dans le seizième siècle. On a de lui : 1° *Expositio in regulam FF. Minorum*, à Florence, 1594. 2° *Interpretatio commentariorum Chrysostomi in evangelium sancti Joannis*, à Paris, 1545, in-8°. 3° *Comment. in lib. mag. Antonii Sirecti, de formalibus Scoti*, à Venise, 1606, in-4°. On explique dans cet ouvrage un grand nombre de difficultés agitées entre les Scotistes. (Wadingue. Morhof. *Polyhist. philosoph.*, lib. 1, cap. 14, § 10. Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. Francis.*, tom. 1, pag. 361.)



ARÉTIN (Jacques), jurisconsulte d'Arezzo, ville d'Italie en Toscane, a fait un volume de Conseils. (Pontas, *Table des Auteurs*, au second tome de son *Diction.*)

ARÉTIN (Pierre), natif d'Arezzo, mourut à Venise en 1556, âgé de soixante-six ans. Sa hardiesse à critiquer les plus grands hommes et même les Souverains lui fit donner le titre de *fléau des Princes*. Il composa sur la fin de ses jours des paraphrases sur les Psaumes de la pénitence; la vie de la sainte Vierge; celle de saint Thomas d'Aquin, de sainte Catherine de Sienne, etc. Ce sont ceux que les libraires ont donnés depuis sous le nom de *Paternio Etiro* qui est l'anagramme de Pierre Arétin, craignant qu'un nom si diffamé ne rebutât. Pour les autres ouvrages d'Arétin, l'Eglise les a condamnés comme impies et déshonnêtes. (Baillet, *Jugement des Savans sur les Poètes*, tom. 7.)

ARÉTIUS (Benoît), fameux professeur des saintes Lettres, à Berne en Suisse, sa patrie, où il mourut le 22 avril de l'an 1574, a laissé : 1° *Commentarii breves ac dilucidi in Pentateuchum*, à Berne, chez Jean Le Preux, en 1602, in-8°. 2° *S. Theologiæ problemata, hoc est, loci communes Christianæ religionis, methodicè explicati*, à Berne, 1617, chez Isaïe Le Preux, format in-fol. C'est la dernière édition, plus correcte que les premières, et augmentée de la vie de l'auteur qui avait paru à Berne

en 1604. On y a aussi ajouté, *Val. Gentilis justo capitis supplicio Bernæ affecti*, et *contra ejusdem blasphemias orthodoxa defensio articuli de S. Trinitate*. Item, *Censura conclusionum, quod baptismus non successerit circumcisioni, contra Pædobaptistas ad Dn. Christ. Threthium Polinum inscripta*, 25 jul. 1567, eodem anna Genevæ edita. 3° *Libellus de formandis studiis*. 4° *Tabula grammatica hebreæ*. 5° *Examen theologicum brevi et perspicuâ methodo conscriptum*, à Lausanne, 1568 et 1579, in-8°; et à Genève, 1598. 6° *Nova duo lemmata, prius de lectione, posterius de interpretatione sancta scripturæ*, à Berne, 1572 et 1592, in-12. 7° *Lectiones 7 de cænâ Domini, ex variis S. scripturæ locis sumptæ*, à Genève, 1581 et 1589, et à Morges, 1591, in-8°. 8° *Commentarii in 4 Evangelistas, facili et perspicuâ methodo conscripti*, à Lausanne, 1577 ou 1579; et à Morges, 1596, in-8°. 9° *Comment. in Acta Apostolorum*, sous le titre de, *Series et digestio temporum et rerum descriptorum à B. Luca in Actis Apostolorum*, à Lausanne, 1579; à Genève, 1583 et 1590; et à Berne, 1607, in-fol. 10° *Isagogæ ad lectionem epistolarum D. Pauli et canonicarum, quâ compositionis œconomia et germana dispositio indicatur*, à Morges, 1584, in-8°. 11° *Comment. in omnes D. Pauli epistolas*, à Lausanne, 1529. 12° *In Apocalypsim*, à Genève, 1584, in-8°.



et 1628, in-fol., et à Morges, 1588, in-8°, avec les commentaires sur l'Épître à Timothée, à Tite, à Philémon, et sur l'Épître de saint Jude. 13° *Sermones 3, de cæna Domini*, à Lausanne, 1578; à Morges, 1580, in-8°. 14° *Comment. in nov. Testament.*, 11 vol. in-8°, à Morges, 1580, 1584; Genève, 1607, 1612, 1618, fol., 2 vol. 15° *Notæ in varios Sacræ Scripturæ libros*, à Leipsick, 1657, in-fol. (Lippenius, *Bibl. théolog.* Le Long, *Bibl. sacr.*, pag. 613. *Magna Bibl. eccl.*, pag. 547.)

ARÉUNA ou ORNAN (hébr., *chant, cri de joie*), était Jébuséen, et, selon les apparences, ancien habitant de Jérusalem qui avait encore sa demeure et son aire sur le mont Moria où dans la suite on bâtit le temple. David, par l'ordre du Seigneur, demanda à acheter l'aire d'Ornan, afin d'y dresser un autel pour faire cesser la peste qui tuait le peuple. Ornan offrit à David non-seulement son aire, mais encore ses bœufs et le bois pour l'holocauste; mais le Roi ne voulut les accepter que par achat. (1. *Par.*, c. 21, v. 18 et seq.)

AREVALO (Bernardin), religieux de l'Ordre de Saint-François, illustre par sa piété, vivait dans le seizième siècle. Il était Espagnol, natif de Castille-la-Vieille, et il mourut à Valladolid en 1553, âgé de soixante-un ans. Il a laissé divers ouvrages: *de Correctione fraterna; de libertate Indorum.*

AREY (saint), *Aregius* ou

*Aridius*, évêque de Nevers, n'est presque connu que par ses souscriptions aux conciles d'Orléans et de Paris, dont l'un fut assemblé en 549, et l'autre en 551. Il est honoré le 16 d'août à Decise, petite ville sur la Loire, à huit ou neuf lieues de Nevers, dans une église dont il est titulaire. (Baillet, 16 août.)

AREZZO, ville ancienne de la Toscane, et une des plus belles de l'Italie, jusqu'à ce que Sylla l'ayant presque renversée, l'obligea de se soumettre aux Romains qui la rétablirent. Les Goths et les Lombards la désolèrent depuis, et elle commençait à goûter les douceurs de la paix quand elle se vit tout d'un coup exposée à la fureur des Gibelins et des Guelfes. Enfin elle devint la proie de plusieurs petits tyrans qui s'y établirent les uns après les autres, et qui achevèrent de la ruiner. On peut mettre de ce nombre l'évêque Vido Petra-Mala qui la fit entourer de murailles pour empêcher les surprises des ennemis, et qui y exerça une pleine juridiction; cependant la puissance de Florence qui ne faisait que de naître trouva l'occasion de s'emparer de cette ville, et lui ôta entièrement sa liberté qu'elle recouvra depuis sous le gouvernement des Médicis, grands-ducs de Toscane, et dont elle jouit à présent sous François, duc de Lorraine.

La ville d'Arezzo a produit de très-grands hommes en toute sorte de genre, parmi lesquels

nous comptons volontiers ce Mécénas dont parle Horace, et qu'il fait sortir des anciens rois de Toscane; Léonard et Charles, très-habiles dans les langues grecque et latine; Jean Tortélius, Pierre, vulgairement appelé *Arétin*, ce célèbre censeur qui se faisait craindre même des princes, etc. Mais ce qui rend cette ville encore plus recommandable, c'est qu'elle reçut l'Évangile de Jésus-Christ une des premières d'Italie, par saint Romule, disciple de saint Pierre, que cet apôtre avait ordonné évêque de Fiésoli, au moins est-ce la tradition du pays. Quoi qu'il en soit, nous y voyons, sous l'empire de Dèce, deux jeunes frères rendre un glorieux témoignage à la religion chrétienne, sous le président Tyburce qui, après leur avoir fait souffrir les plus cruels tourmens, leur fit enfin trancher la tête. Ils s'appelaient Laurentin et Pergrin, et les actes de leur martyre se trouvent tome premier du mois de juin de la *Collection des Actes des Saints* d'Henschenius et de Papebroch.

La cathédrale est bâtie au haut de la ville, et dédiée à la sainte Vierge et à saint Donat, évêque et martyr. On y voit, outre les reliques de plusieurs Saints, celles du pape Grégoire x qui mourut à Arezzo. Son Chapitre est composé d'un prévôt, d'un archidiaque, d'un primicier, qui sont trois dignités; douze chanoines, parmi lesquels est un théologien et un pénitencier;

onze mansionnaires, trois clercs amovibles, quatre bénéficiers, vingt-cinq clercs ou prêtres choisis par le Chapitre. Outre la cathédrale, il y a à Arezzo deux collégiales, l'une de l'Assomption de la Vierge, dans laquelle est un doyen avec quatorze chanoines; l'autre de l'Annonciation, que desservent huit prêtres amovibles, selon le bon plaisir d'une confrairie qui y est établie; quatorze paroisses, onze couvens d'hommes, autant de filles. Dans le couvent des Frères-Prêcheurs, on remarque encore le lieu du conclave où fut élu Innocent v du même Ordre, après la mort de Grégoire x.

*Evêques d'Arezzo.*

1. Saint Satyre, créé ou confirmé par le pape saint Sylvestre, en 335.
2. Saint Donat, de Nicomédie, en 356.
3. Saint Gélase, en 366.
4. Saint Domitien, en 370.
5. Saint Séverin, en 373.
6. Saint Gaudence, en 376.
7. Saint Décence, en 381.
8. Saint Florence, en 406.
9. Maximien, en 422.
10. Eusèbe, en 444.
11. Laurent, en 462.
12. Gallus ou Gallius, 477.
13. Benoît, en 501.
14. Olibrius, en 520.
15. Vindicien, en 550.
16. Cassien, en 563.
17. Dativus, en 580.
18. Innocent, sous saint Grégoire, en 599.
19. Maurien, en 617.

20. Servanda , en 630.
21. Vitalien , en 644.
22. Bonhomme , en 659.
23. Cyprien , en 676.
24. Dieudonné , en 685.
25. Alparius , en 701.
26. Alisæus , en 713.
27. Lupertien , en 723.
28. Stabilio , en 741.
29. Cumirad , en 755.
30. Helvétuo , en 775.
31. Arepert , en 795.
32. Sigifrède , en 815.
33. Bernard , en 831.
34. Pierre , en 844.
35. Jean Écuyer , Palatin , en 856.
36. Baprocien , 878.
37. Théodoric , en 898.
38. Pierre II , en 919.
39. Willeaume , en 935.
40. Pierre III , en 950.
41. Alipert , en 954.
42. Éverard , en 973.
43. Hélempert , en 989.
44. Albert , en 1013.
45. Théodald , en 1022.
46. Hemphride , en 1037.
47. Arnould , en 1052.
48. Constantin , comte palatin du Rhin , en 1064.
49. Alampert , en 1082.
50. Grégoire , en 1095.
51. Reggius , en 1106.
52. Gauthier , en 1109.
53. Don Guy Buccatoria , camaldule , en 1116.
54. Buian , en 1130.
55. Maure , nommé dans le concile de Pise , en 1136.
56. Hiérome , en 1142.
57. Anastase , en 1157.
58. Constantin II , en 1172.
59. François , en 1188.

60. Amadæus , en 1195.
61. Martin , par Innocent III , en 1210.
62. Thibault de Montaignu , par Honoré III , en 1220.
63. Michel , moine d'Avellano , par Grégoire IX , en 1235.
64. Marcellin , d'Arezzo , par le même , en 1239.
65. Guillaume de Val-Ambre , par Innocent IV , 1250.
66. Ildebrand , d'Arezzo , par Nicolas IV , en 1290.
67. Gui Angeli Talloto , pot-samala d'Arezzo , en 1312.
68. Bosus Biordi , des comtes de Val-Ambre , par Jean XXII , en 1325.
69. Jean II Albergotti , par Innocent VI , en 1355.
70. Jacques de Militibus , Romain , par Urbain V en 1364.
71. Jean III Albergotti , d'Arezzo , par Grégoire XI , 1372.
72. Ange de Ricafolis , Florentin , évêque de Florence , ensuite de Faventia , enfin d'Arezzo , par Boniface IX , 1391.
73. Pierre IV Riccius , par Boniface IX , en 1404.
74. Capponus de Copponibus , par Jean XXIII , 1411.
75. François Pierdebenius Politianus , par Jean XXIII , 1413.
76. Robertus de Asinis , Florentin , par Eugène IV , 1439.
77. Philippus Médicès , Florentin , par Calliste III , 1457.
78. Laurent Angéli Acciaïoli , par Paul II , en 1468.
79. Gentilis , de Becchiis d'Urbain , par Sixte IV , 1473.
80. Côme Pactii , par Alexandre VI , en 1498.



81. Raphaël Riarius , de Savone , neveu de Sixte iv , cardinal de Saint-Georges , camérier de la sainte Église romaine , par Jules ii , en 1508.

82. Hiérome ii , de Sansonius , de Savone , par Jules ii , en 1512.

83. François iii Armellinus de de Médicis , cardinal de Pérouse , par Léon x , 1517.

84. Octavius Maria Sfortia , Romain , par Adrien vi , en 1522.

85. François iv , archevêque de Torrè , par Clément vii , en 1524.

86. Bernardet , par Paul iii , en 1537.

87. Étienne Bonuccius , de l'Ordre des Servites , cardinal d'Arezzo , par Grégoire xiii , en 1574.

88. Pierre v , Florentin , par Sixte v , en 1589.

89. Antoine Riccius , Florentin , par Paul v , en 1611.

90. Thomas Salvatus , Florentin , évêque de Celle , par Urbain viii , en 1638.

91. Nertéis Corsius , cardinal , par Clément x , en 1672.

92. Alexandre Strozza , Florentin , par Innocent xi , 1677.

93. Joseph Octavius Attavanti , chanoine de Florence , par Innocent xi , en 1683.

94. Jean-Matthieu Marchetti , de Pistoie , par Innocent xii , en 1692.

95. Benoît ii , Falconcini , par Clément xi , en 1704.

96. Fr. Jean-Antoine Guadagni , chanoine de Florence ; de l'Ordre des Carmes-Déchaussés ,

par Benoît xiii , en 1725. Il était neveu de Clément xii , et fut fait cardinal en 1731.

Le pape Clément xii a permis à ce dernier et à tous ses successeurs dans l'évêché d'Arezzo , de porter le *pallium* , et de faire porter devant lui la Croix dans tout son diocèse. La bulle est datée de 1730 , 7 des calendes de novembre , la quatrième année de son pontificat.

Il ne faut pas omettre qu'il y à Arezzo un célèbre monastère de Sainte-Flore , de l'Ordre de Saint-Benoît où reposent les corps de sainte Flore , de sainte Lucile , et d'Eugène , martyrs qui y furent.

ARGELATI ( François ) , docteur de Bologne. Nous avons de lui : *Storia della nascita delle Scienze et Belle-Lettere colla serie degli Uomini illustri , che l'anno accresciute , ove si notano le opere piu insigni di quelle , che in ciascuna di esse hanno seritto e quando queste la prima volta uscissero alle stampe , accennandone dipoi la migliore et piu corretta edizione ; trattenimenti del Dottore Francesco Argelati di Bologna*. C'est un abrégé de l'Histoire grecque , romaine et ecclésiastique. L'auteur finit par traiter de l'origine de la langue italienne et de ceux qui ont le plus contribué à son illustration. ( *Journ. des Sav.* , 1743 , p. 632. )

ARGELATI ( Philippe ) , de Bologne , de la Société palatine de Milan , s'est chargé des soins et des frais de l'édition du grand recueil des écrivains d'Italie :



l'exécution de ce grand ouvrage lui a mérité le titre de *Proveditore imperiale* de la bibliothèque de l'Empereur. Programmes de M. Argelati, pour annoncer au public les quinzième et seizième volumes du Recueil des écrivains d'Italie. On a encore de lui les ouvrages imprimés et non imprimés de Charles Sigonius, enrichis de notes.

De plus : *Ph. Argelati bonon. bibliotheca scriptorum mediolanensium, seu acta et elogia viro- rum omnigena eruditione illustrum, qui in metropoli Insubricæ, oppidisque circumjacentibus orti sunt, additis monumentis post eorumdem obitum relictis, aut ab aliis memoriæ traditis. Præmittitur historia litterario-typographica mediolanensis, in qua de studiis litterariis antiquis et novis in hac metropoli institutis : de tempore inductæ mediolanum typographiæ, et primis hujus artis opificibus : de viris doctrina illustribus, qui sæculo 15 in eadem urbe floruerunt, atque earundem manuscriptis operibus in Ambrosiana bibliotheca servatis disseritur. Adjecta sunt Appendix epistolarum quæ libris tunc, ibidem editis affixæ legebantur, et catalogus codicum Mediolani impressorum ab anno 1465 ab annum 1500, in-folio, quatre volumes. (Journal des Savans, 1747.)*

ARGENTAN ou ARGENTON (Louis-François), capucin de la province de Normandie dans le dix-septième siècle, se rendit recommandable par sa science et par

sa piété. Il fut définitif et provincial de sa province, bon prédicateur et habile maître dans la théologie scholastique et mystique, comme il paraît par ses ouvrages qui sont : 1° *le Chrétien intérieur, ou la conformité intérieure que le Chrétien doit avoir avec Jésus-Christ*, deux tomes in-16, dont le premier parut à Paris en 1659 et 1661, et le second à Rouen en 1677. 2° *Les Exercices du Chrétien intérieur*, à Paris, chez Sébastien Cramoisy, en 1662, in-8°. 3° *Les Conférences théologiques et spirituelles du Chrétien intérieur sur les perfections de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, à Paris, 1671, et à Rouen, 1675, deux tomes. 4° *Les Conférences théologiques et spirituelles sur les grandeurs de Dieu*, ibid., 1675. 5° *Les Conférences théologiques et les Perfections de la sainte Vierge, mère de Dieu*; à Paris, chez la veuve d'Étienne Martin, 1678, deux tomes in-4°. Ces trois ouvrages parurent ensemble à Paris, chez Robert Pépie, en 1693, in-4°; il y en a aussi une édition récente. (Le P. Jean de Saint-Antoine, *Bibl. univ. Francis.*, tome 2, pag. 297. *Magna Bibl. eccles.*, pag. 552.)

ARGENTEUS, pièce d'argent. C'est le sycle qui vaut 32 sous 6 deniers.

ARGENTINA (Thomas d'), théologien scholastique, élu général des Augustins en 1345, a fait des Commentaires sur le Maître des Sentences et d'autres ouvrages.

ARGENTRÉ (Charles du Plessis d'), fils de messire Alexis du Plessis, seigneur d'Argentré, mort doyen des États de la noblesse de Bretagne, et de dame *Marguerite* de Tanoarn, tous deux d'une ancienne noblesse de la même province, naquit au château du Plessis, paroisse d'Argentré, auprès de Vitré, diocèse de Rennes, le 16 mai 1573. Il fit son cours de philosophie, à Paris, au collège de Beauvais, sous M. Vittement, qui fut depuis lecteur des Enfants de France, et ensuite sous-précepteur du roi Louis xv. Destiné à l'état ecclésiastique, il reçut la tonsure cléricale le 4 mars 1689, et les Ordres mineurs le 7 avril 1693. Ce fut cette même année qu'il acheva son cours de théologie en Sorbonne. Il professa un cours de philosophie au collège d'Ainville, pour être reçu de la maison et société de Sorbonne, dans laquelle il fut admis en 1696, selon M. l'Abbé Ladvocat, ou seulement le 16 d'août de l'an 1698, selon Moréri. Durant sa licence, il se distingua surtout dans ses thèses que l'on trouva savantes, et qu'il soutint avec applaudissement. Il reçut le bonnet de docteur le 29 mars 1700. Dès le 24 novembre 1699, le roi Louisxiv l'avait nommé à l'abbaye de Sainte-Croix de Guingam, Ordre de Saint-Augustin, diocèse de Tréguier. Charles, duc de La Trimouille, le nomma au doyenné de Laval le 23 janvier 1702. En 1705, il fut un

des députés du second Ordre de la province de Tours, à l'assemblée générale du clergé de France. Olivier Jegou de Quervillio, évêque de Tréguier, le choisit pour son vicaire-général le 7 janvier 1707; et au mois de mars 1709, il obtint une charge d'aumônier du Roi. Il fut le premier à qui Sa Majesté conféra gratuitement cette charge. Il assista en cette qualité d'aumônier au sacre de Louis xv, le 25 octobre 1722, et fut chargé de continuer la neuvaine que le Roi avait commencée après son sacre, devant le châte de Saint-Marcoul, en l'église de l'abbaye de Saint-Remi de Reims. Il fut sacré évêque de Tulles le 10 juin 1725, dans la chapelle du séminaire de Saint-Sulpice, par M. l'archevêque de Toulouse, assisté des évêques de Vence et de Bazas. La même année, il assista à l'assemblée générale du clergé de France, étant un des députés du premier Ordre, pour la province de Bourges. Il alla ensuite résider dans son diocèse où il s'appliqua avec un zèle infatigable à toutes les fonctions du saint ministère, et où, malgré ses occupations, il étudiait sept heures par jour. Il mourut le 27 octobre 1740, et fut enterré le 29 dans la chapelle de son séminaire, ainsi qu'il l'avait demandé. Sa douceur, sa simplicité et sa charité le firent regretter des gens de biens. Son oraison funèbre fut prononcée dans l'église cathédrale de Tulles, le 15 novembre, par le père Joseph

Gentrac, recteur du collège des jésuites de la dite ville. Les ouvrages de M. d'Argentré sont : 1° *Analyse de la foi*, ou résolution de la foi divine et catholique dans son premier principe, et des règles infaillibles de notre foi, avec un Traité de l'essence et des marques qui distinguent la véritable église de Jésus-Christ, 2 vol. in-12 imprimés à Lyon en 1698. C'est une réponse à l'*Analyse de la foi* du ministre Jurieu. 2° *Apologie de l'amour qui nous fait desirer véritablement de posséder Dieu seul*, par le motif de trouver notre bonheur dans sa connaissance et son amour, avec des remarques sur les principes et les maximes que M. de Cambrai établit sur l'amour de Dieu, dans son livre de l'Explication des maximes des Saints, imprimé sans nom d'auteur, à Amsterdam, en 1698, in-8°. 3° *Elementa theologica, in quibus de autoritate ac pondere cujuslibet argumenti theologici diligenter et accurate disputatur, cum appendice de autoritate Ecclesiæ in condemnandis hæreticis, et perversis quibuscumque scriptis*, à Paris, 1702, in-4°. On publia, contre quelques endroits de ces élémens théologiques, un écrit de huit pages in-12, intitulé : *Mercuriale à M. d'Argentré*, ou Extrait d'une lettre écrite de Paris le 27 décembre 1702. C'est le précis d'une conversation que M. Le Tellier, archevêque de Reims, eut avec M. d'Argentré, au sujet desdits Élémens

de Théologie. On y marque ce que l'on reprochait à l'auteur. 4° *Appendix posterior ad elementa theologica in questionem de autoritate Ecclesiæ*, etc., à Paris, 1705, in-4°. 5° *Lexicon philosophicum*, à La Haye, 1706, in-4°. 6° *De supernaturalitate seu de propriâ ratione, quâ res supernaturales à rebus naturalibus differunt, notionones quædam theologicæ*, à Paris, chez Antoine Dezallier, in-4°. 7° *Martini Grandini, doctoris et professoris Sorbonici, opera*. C'est une édition de la théologie de M. Grandin que M. d'Argentré fit paraître en six vol. in-4°, et à laquelle il joignit plusieurs de ses propres ouvrages; savoir : *De Prædestinatione ad gloriam, et reprobatione, commentarius historicus*, à la fin du tome 3. *De voluntate divinâ antecedente et consequente salvandi homines, veterum ac recentiorum testimonia*, dans le même volume. *Index manuscriptus, commentariorum de rebus theologiæ à quibusdam priscis interpretibus Magistri sententiarum conscriptorum*, à la fin du tome 6. *De contritione et attritione scholasticorum doctorum sententiæ*, dans le même vol. *De propria efficientia sacramentorum novæ legis*, dans le même vol. *Sententia sancti Bernardi de ablutione pedum à Christo institutâ*, ibid. *Sententia dictorum sancti Hilarii de Christi doloribus*, ibid. *De honorio Papâ*, ibid. 8° *De numine Dei, ut rerum omnium effectoris*, etc., à Paris, 1720,



in-4°. 9° *Animadversiones in analysim Holdenii*, à Paris. 10° *Collectio effectorum divinæ Scripturæ, quibus mysteria fidei catholicæ et dogmata explicantur, contrarii que errores refelluntur*, à Paris, 1725, in-4°. 11° *Collectio judiciorum de novis erroribus qui ab initio duodecimi sæculi post incarnationem Verbi usque ad annum 1713 in Ecclesiâ proscripti sunt et notati: censoria etiam judicia insignium Academicarum, inter alias Parisiensis et Oxoniensis, tum Lovaniensis et Duacensis in Belgio, aliorumque collegiorum theologiæ, apud Germanos, Italos, Hispanos, Polonos, Hungaros, Lotharos... cum notis et observationibus et variis monumentis ad theologicas res pertinentibus*. On a trois vol. in-fol. de cet ouvrage imprimés à Paris, le premier en 1724, chez Coffin, le deuxième en 1728, et le troisième en 1736. Ils ont été réimprimés en 1755. Ce recueil, où l'on désirerait plus de méthode, est utile pour le fonds des choses, et renferme un grand nombre de monumens importans et curieux. 12° *Theses philosophicæ et theologicæ tum in amorem generatim sumptum, tum in amorem divinum, ac spem theologicam*, in-12. 13° *Oraisons et prières tirées mot à mot de l'Écriture-Sainte*, à Paris, 1726, in-24. 14° *Explication de l'Oraison Dominicale*, in-12. 15° *Remarques sur la traduction de l'Écriture-Sainte par M. de Saci*, à Paris, in-4°. 16° *Lettre et instruction pastorale sur la juridic-*

tion qui appartient à la hiérarchie de l'Église, du 25 août 1731, in-4°. 17° *Dissertation dans laquelle on explique en quel sens on peut dire qu'un jugement de l'Église catholique, qui condamne plusieurs propositions de quelque écrit dogmatique, est une règle de foi*, à Tulles, 1733, in-12. 18° *Explication des Sacremens de l'Église*, institués par Notre Seigneur Jésus-Christ, 3 volumes in-12, à Tulles, 1734, avec un Sermon sur le Sacrifice non sanglant du corps et du sang de Jésus-Christ, sous les espèces du pain et du vin. 19° *Méthode de l'Oraison mentale*, à Tulles, 1755, in-12. 20° *Explication de la prémotion physique*, à Tulles, 1735, in-12. 21° *Mandement sur la dévotion au sacré cœur de Jésus*, à Tulles, 1738, in-4°. 22° *Trois Sermons: le premier sur les grandeurs de Dieu, le second sur les grandeurs de Jésus-Christ, et le troisième sur la vérité de la religion chrétienne*, à Tulles, 1739, in-12. Lors de sa mort, M. d'Argentré était sur le point de faire imprimer un ouvrage considérable sous le titre de *Theologia de divinis Litteris expressa*. Il avait aussi consulté tous les théologiens anciens, soit en manuscrits, soit en imprimés, qui se trouvent en grand nombre dans la bibliothèque de Sorbonne; et il en avait fait un recueil tendant à prouver que les anciens théologiens ont soutenu la prémotion physique. Ce Recueil est perdu. (Voyez l'Éloge de M. d'Argentré



par M. l'abbé du Mabaret , curé de Saint-Michel , de la ville de Saint-Léonard, imprimé dans les *Mémoires de Trévoux*, février 1743, art. 9.)

ARGIMIR ( saint ), martyr en Espagne, était d'une famille de la ville de Cabra en Andalousie. Ayant été accusé par les Sarrasins d'avoir mal parlé de leur prophète Mahomet, il fut condamné à être percé d'un coup d'épée, le 28 de juin de l'an 856. ( Baillet , 28 juin. )

ARGISA , ville épiscopale d'Asie sous la métropole d'Éphèse. Hiéroclès en fait mention. Elle est appelée *Algiza* dans les actes du concile de Chalcédoine, et du septième concile général. Procle et Lonce sont les deux seuls évêques que nous connaissons de cette ville. Le premier, pour avoir assisté au concile de Chalcédoine ; le second , au septième concile général.

ARGOB (hébr. , *motte de terre* ou *terre grasse* ), canton fertile dans le pays de la demi-tribu de Manassé de delà le Jourdain. Ce pays contenait soixante villes bien murées, nommées *Chavoth-Jair*, sans compter les villages et les hameaux.

ARGOB, ville capitale du canton du même nom.

ARGOB, lieu de Samarie, proche le palais-royal où Phacée, fils de Romélie, assassina Phacäa, fils de Manabem, roi d'Israël. ( 4. Reg., c. 15, v. 25. )

ARGONAUTES de Saint-Nicolas et des Coquilles, Ordre militaire institué par Charles in ,

roi de Naples , vers la fin du quatorzième siècle , sous le pontificat d'Urbain vi. Leur patron était saint Nicolas. Ils avaient un collier formé de coquilles enfermées dans des croissans d'argent d'où pendait un navire, avec cette devise : *Non credo temporis*, « Je ne me fie point au temps. » C'est à cause de ce collier qu'on les appelait les *Argonautes de Saint-Thomas et des Coquilles*. Ils suivaient la règle de Saint-Basile ; et leur habit de cérémonie était de soie blanche en forme de grande cappe , sur laquelle se mettait le collier. ( Le P. André Mendo , de *Ord. milit.* Bernard , Giustin , *Hist. dell' origin. de Cavallieri*, c. 50. )

ARGONNE ( dom Noël ), né à Paris, se fit chartreux, et s'appliqua à rendre service au public par ses ouvrages de littérature. Ils sont tous renfermés sous le titre de *Lecture des Pères de l'Église*. La première édition est de 1688. La seconde, beaucoup plus ample, est de 1697. L'ouvrage est divisé en quatre parties. La première est de l'autorité des saints Pères. Ce nom convient aux docteurs des douze premiers siècles. L'auteur les partage en trois classes ou âges ; ceux des trois premiers siècles ; ceux des trois siècles suivans ; et ceux qui depuis ont éclairé l'Église jusqu'aux théologiens scholastiques : tous sont respectables , parce que tous ont suivi ce que Jésus-Christ a laissé à ses apôtres qui l'ont transmis

par une tradition continuelle, de siècle en siècle, à ceux qui les ont suivis. Il fait remarquer que les protestans ne sont point uniformes ni dans le nombre des Pères qu'ils admettent, ni dans le respect qu'ils doivent avoir pour eux. Il rapporte ce que dit Vincent de Lérins, qu'il faut tenir comme indubitable tout ce que les Pères ont tenu et enseigné sur les dogmes de Foi, unanimement, clairement, et sans jamais se démentir. Ainsi ceux qui ont été millénaires ne font aucune autorité dans l'Église, non plus que ceux qui ont adopté de fausses imaginations des païens, parce que ce n'était point le sentiment unanime, invariable et constant de tous les Pères; mais ils s'accordent tous dans l'essentiel de la religion. Dans la seconde partie, l'auteur traite de la nécessité de la théologie scholastique; il entend une véritable science appuyée de la force du raisonnement et rédigée en ordre. Il veut encore qu'on apprenne l'histoire, et il donne des règles pour l'étudier. Dans la troisième partie, il donne une méthode pour lire les Pères avec fruit. Il veut qu'on commence par les ouvrages contre les païens; qu'on passe aux Traités contre les juifs, et qu'on lise ensuite les Traités contre les hérétiques. Dans la quatrième partie, il parle de l'usage qu'on doit faire des Pères. Il conseille de n'entreprendre pas plus de lectures qu'on n'en peut faire, de se régler dans ses études et de lire

avec attention. On attribue encore à cet auteur le Recueil des Mélanges de l'Histoire et de Littérature, en trois petits volumes, donnés sous le nom de Vigneul de Marville, et imprimés à Rouen. (*Mém. du temps*. Dupin, *Bibl. ecclés.* dix-septième siècle.)

ARGOS. Cette ville fut vendue aux Vénitiens en 1388 par Marie, héritière de cette principauté, avec Néapoli en Morée. Voyez Raynal, *adhunc an.*, n° 5. Elle était le siège d'un évêque sous Corinthe; mais Isaac Lange, empereur grec qui commença à régner à C. P. en 1185, et qui mourut en 1204, en fit une métropole. Cependant, Innocent III, dans sa lettre à Gauthier, archevêque de Corinthe, en parle comme d'une ville dépendante de cette métropole. Baudrand dit que ce n'est plus qu'un village et qu'elle a peu d'habitans. Il ajoute qu'elle fut vendue aux Vénitiens par Théodore, duc de Sparte ou de Lacédémone; qu'elle fut prise par les Turcs et encore reprise par Mahomet II; recouvrée encore par les Vénitiens en 1686, enfin qu'elle est présentement aux Vénitiens par le traité fait entre eux et les Turcs en 1699. Nous trouvons plusieurs évêques latins de cette ville qui n'ont point le titre d'archevêques.

1. N., en 1255, Alexandre IV, écrivit une lettre à l'évêque d'Argos. (Rain., *ad hunc an.* n° 74.)

2. N., en 1264, sous Urbain IV. (Rain., n° 57.)

3. N..., en 1307.

4. Venturinus, en 1356, transféré à Belcastro en Italie par Innocent vi.

5. Nicolas, mis en sa place.

6. Jacques-Pierre de Pigalordis, Français, dominicain, nommé par Urbain v le 8 novembre 1368. (*Ex lib. provis.*)

7. Jean, mort en 1395, auquel succéda le 29 novembre. . . . .

8. Conrad 1<sup>er</sup>, nommé par le pape Boniface ix.

9. Siguntonanes, en 1421. (*Chron. brev. apud Mich. Duc., pag. 199, édit. Paris.*)

10. Conrad II, dominicain, en 1424, nommé par Martin v. (*Fontan., pag. 316.*)

11. François de Rimbertainis.

12. Barthélemy 1<sup>er</sup>, nommé après la mort de François par Eugène iv, le 16 avril 1434. (*Voyez t. 3, Bull. ord., p. 216.*) Il était dominicain, et siégea jusqu'en 1439 qu'il fut fait cardinal.

13. Barthélemy II, en 1440.

14. Paul 1<sup>er</sup>.

15. Jacques Richei, dominicain, 5 mai 1458, nommé par Calliste III. (*Tom. 3, Bull. ord., pag. 374.*)

16. Augustin. (*Voy. Th. Herr., Alph. Aug., tom. 1, pag. 41.*)

17. Triphon. (*Voyez Alph. Aug., tom. 2, pag. 268.*)

18. Paul II, le 20 mars 1504. (*Aug., ibid.*) Il mourut à Padoue en 1525, le 25 juillet. (*Ughel, tom. 5, c. 441, n. 100.*)

ARGUS, ville épiscopale très-ancienne du Péloponèse, dans le diocèse de l'Illyrie orientale, et

de la province d'Hellade, sous la métropole de Corinthe. Hiérocle la compte la cinquantième de sa province; mais dans la notice de l'empereur Léon, elle est la seconde. Dans la suite elle ne fit plus qu'un évêché avec Nauplium, autrement *Napoli di Romania*, et elle devint métropole sans cependant avoir aucun suffragant. Ce fut Alexis Comnène qui l'éleva à cette dignité en 1089. Bajazet, sultan des Turcs, la prit en 1395, la renversa de fond en comble, et en amena trente mille captifs qu'il transporta en Asie. Après la ruine de cette ville, Nauplium devint métropole. S. Paulin croit que l'apôtre saint André y établit la religion chrétienne. (*Poem. 24*), et qu'il y confondit les sophistes des Grecs.

#### *Evêques d'Argos.*

1. Perigènes, qui combattit l'hérésie des Séthiens, au rapport de *Primasius* ou de l'auteur du *Predestinatus*.

2. Généthlius, au concile de de C. P. sous Flavien, où Eutiches fut condamné.

3. Onésime, au concile de Chalcédoine.

4. Thalès, souscrit à l'Épître synodale de la province de Corinthe à l'empereur Léon.

5. Jean, au sixième concile général.

6. Thotime, au concile de Photius, sous Jean VIII.

7. Pierre, vers l'an 900. Il écrivit contre quelques Mani-



chéens qui s'étaient retirés en Arménie.

8. Léon, assista au concile de C. P. où Soterich Panteugène, patriarche d'Antioche, fut déposé.

9. Jean, vers l'an 1089, lorsqu'Argus devint métropole.

10. N..., dont il est fait mention au livre 4, *Turco. græc.*, pag. 285.

11. Denis 1<sup>er</sup>. (Ibid., pag. 320.)

12. Denis II, siégeait dans le dernier siècle, et quoiqu'il fût très-lié avec Corydale, son maître de philosophie, qui s'était déclaré pour le calvinisme, il soutint toujours la foi orthodoxe.

13..... Spon voyageant dans le Péloponèse en 1676, et s'étant arrêté chez le métropolitain de Patras, y rencontra le métropolitain de Nauplium.

14. Méléce, auquel a succédé dans le siècle présent. . . . .

15. Gabriel. (*Or. Chr.*, t. 2, pag. 183.)

ARHUSEN, *Arhusia*, petite ville du Nord-Jutland en Danemarck, érigée en évêché vers l'an 950. Il est suffragant de Lunden.

La ville d'Arhusen est située à l'embouchure de la rivière de Gude. La cathédrale de Saint-Clément est fort belle. Le diocèse contient trois cent vingt-deux paroisses.

ARIA ou ARTA, ville épiscopale du diocèse de l'Illyrie orientale, dans la province Hellade, sous la métropole de Corinthe, se nommait autrefois Ambracia

sur le fleuve Arachte qui lui a enfin donné son nom. Jean Paléologue et Jean Cantacuzène, empereurs, la réunirent dans le quatorzième siècle, pour le spirituel, à Lépante. Elle contient aujourd'hui un grand nombre de chrétiens, et son église principale est dédiée à l'Annonciation de la sainte Vierge. Elle fut bâtie par Michel Ducas. Le métropolitain de Lépante et d'Arta avait autrefois sous sa dépendance huit évêchés, dont l'empereur Jean 1<sup>er</sup> Paléologue en attribua quatre au siège de Janina. M. Spon prétend qu'ils sont rentrés sous la juridiction d'Arta, dont voici quelques évêques :

1. Basile, en 1156, au concile de C. P. qui déposa Soterich.

2. Jean 1<sup>er</sup>, siégeait lors de la prise de C. P. par les Français.

3. Gabriel, auteur d'une Exposition de la Liturgie orientale, que M. l'abbé Papadopoli a donnée au public dans ses *Prenot. Myslag.*, rep. 6, sect. 7, p. 297; mais il ne nous dit point quand il a vécu. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Arta et Lépante n'étaient pas encore unies.

4. Joacim, souscrivit en 1564 à la sentence de déposition du patriarche Joasaph.

5. Parthénien, siégeait du temps du patriarche Métrophanes.

6. Damascène, disciple de Théophane.

7. Métrophanes, souscrivit en 1580 à la lettre de l'église de C. P. à l'empereur de Maschew, au



sujet du rétablissement du patriarche Jérémie sur son siège.

8. Zacharie, auteur, à ce que disent les calvinistes, d'un catéchisme où les nouvelles erreurs sont enseignées. Caryophile le réfuta à Rome en 1631.

6. Théophile, était dans les mêmes sentimens que Lucaris, après la mort duquel il mérita d'être déposé, et finit misérablement ses jours.

10. Barthélemi, souscrivit à la réponse de Denis, patriarche, sur les erreurs des calvinistes, en 1672.

11. Jean II, écrivit avec d'autres schismatiques comme lui contre les Latins. (*Or. Chr.*, tom. 2, pag. 201.)

ARIA, ville épiscopale de l'île de Crète, que Grégoire a placée entre les sièges latins, suffragans de cette métropole. Léon X y unit le 1<sup>er</sup> juin 1520 l'église de Cisame; Clément VII celle de Chéronèse, en 1526, et Jules III celle de Calamone, le 5 octobre 1551.

#### *Evêques latins d'Aria.*

1. N., que Clément V invita au concile de Vienne.

2. Lazare, mort en 1349.

3. Raymond, qui succéda la même année le 8 juillet. Il était cordelier. (Wad., tom. 3, *ad hunc ann.*, pag. 566.)

4. Raymundin, du même Ordre, en 1351.

5. Gérard, de l'Ordre des Ermites de St.-Augustin, nommé par Urbain V en 1367. (*Alph. August.*, pag. 294.)

6. François, carme, en 1388, abdiqua en 1410, mourut en 1418. (Tom. 2, *spec. Carm.*, pag. 921.)

7. Rolland, auquel succéda..

8. Franchione, de l'Ordre des Frères-Mineurs, nommé par Jean XXIII le 28 juillet 1410. (Wading., tom. 5, pag. 71.)

9. Bertramin, succéda à Franchione, transféré à Milopotame le 30 juillet 1414. Il était du même Ordre. (Wad., *ibid.*)

10. Antoine, refusa ce siège que lui offrit Martin V. Il était dominicain. (*Voyez* tom. 2, *Bull. ord.*, pag. 597), et s'appelait Guidius. On lui substitua..

11. Jean 1<sup>er</sup> de Chorono, du même Ordre.

12. Jean II, de Vanno, de l'Ordre des Frères-Mineurs, succéda à Jean 1<sup>er</sup> et mourut en 1433, auquel succéda. . . . .

13. Nicolas Salma, du même Ordre, nommé par Eugène IV la même année, le 16 novembre. (Wading., tom. 5, pag. 257.)

14. Benoît de Paconeto, dominicain, nommé par le même pape le 10 septembre 1434. (*Ex lib. provis.*)

15. Antoine Mina, de Crète, de l'Ordre des Frères-Mineurs, nommé par le même pape le 2 novembre 1438. (Wading., t. 5, pag. 343.)

16. Barthélemi Abraham, nommé par Clément VII le 22 avril 1526.

17. Louis de Martinis, en 1537. Wadingue croit qu'il était cordelier; mais sans envier cet évêque à l'Ordre de Saint-François, on

pourrait avec plus de fondement le dire dominicain ; au moins il est fait mention d'un évêque de ce nom et de cet Ordre dans l'église des dominicains de Saint-Jean et de saint-Paul de Venise, dans une épitaphe contre le grand autel ; au rapport de Michel Pius, liv. 2, c. 31, p. 350, col. 2, où il est marqué expressément : *Fr. Ludov. de Martinis Venetus, ord. Prædic. Episcopus Ariensis, obiit 1541.*

18. Timothée Justinien, évêque tout à la fois d'Aria, de Calamone, de Cisame et de Chéronèse, réunies en un seul siège, nommé par le pape Jules III le 21 juin 1550. Il était dominicain.

ARIANO, ville ancienne des Hirpins, sur la Méditerranée, appelée autrefois *Equus Tuticus* ou *Equus Magnus*, bâtie, selon quelques uns, par Diomède, roi d'Étolie, qui avait été au siège de Troie, d'où lui est apparemment venu le nom d'*Equus Magnus* ; d'autres, pour expliquer le nom d'Ariano qu'elle porte aujourd'hui, disent qu'il lui est venu d'un autel adressé à Janus, à qui on offrait des sacrifices tous les ans, comme d'*Ara Jani*. Quoiqu'il en soit, c'était autrefois une ville très-belle et très-riche, dans ce que nous appelons présentement principauté ultérieure au royaume de Naples, au pied du mont Apennin, sur une hauteur escarpée, à douze ou treize milles de Bénévent et cinquante de Naples. Un tremblement de terre la renversa presque entièrement en 1456. On la

rétablit en 1470 ; mais il s'en fallait beaucoup qu'elle fût aussi grande et aussi peuplée qu'elle l'était auparavant. On conjecture qu'elle a reçu la foi dans le même temps que tout le pays des environs, c'est-à-dire, du temps des apôtres même et de leurs premiers disciples ; ce qu'il y a de certain, c'est que nous y voyons un évêque dans l'onzième siècle et que nous n'en connaissons point de plus ancien. C'est le Roi qui le nomme, et il dépend de Bénévent. La cathédrale, dédiée à l'Assomption de la sainte Vierge, est desservie par un archidiaque, un archiprêtre, un primicier grand et petit, quinze chanoines et d'autres prêtres et clercs inférieurs. Outre la cathédrale, il y a dans la ville deux églises collégiales, une dite de Saint-Pierre, l'autre de Saint-Ange, douze paroisses, cinq monastères d'hommes, un de filles. Le diocèse est renfermé par ceux de Bovino, de Bénévent, de Trivento et de Volturara.

#### *Évêques d'Ariano.*

1. Meinard, de Padoue, en 1070. Nous avons un acte de cet évêque où il parle de ses prédécesseurs ; mais il ne les nomme point et ne marque point le temps de leur siège.

2. Gérard, en 1098.

3. N..., en 1143.

4. Barthélemi, assista au concile de Latran sous Alexandre III, en 1179.

5. N..., auquel écrit Innocent III.

6. Meinard II, vers l'an 1238.
7. Roger, en 1247.
8. Pérégrin, siégeait en 1277.
9. Roger de Vetro, en 1291.
10. Raynus, en 1300. Boniface VIII voulut le transférer à Siponto, mais il refusa.
11. Rostagne, élu vers l'an 1309, mourut en 1330.
12. Fr. Laurent, de l'Ordre des Frères-Mineurs, en 1331, mort sur la fin du pontificat de Benoît XII.
13. Robert, vers l'an 1342, mort en 1349.
14. Fr. Raymond, de l'Ordre des Frères-Mineurs, en 1352.
15. Jean, de Naples, en 1356.
16. Thomas, en 1358, mort en 1364.
17. Denis, de l'Ordre des Ermites de St.-Augustin, nommé par Urbain V en 1364.
18. Jacques, en 1370.
19. Giroald, en 1382, transféré à Castro, dans la province d'Otrante, par Boniface IX, en 1390.
20. Lucas, moine de Sainte-Marie-la-Neuve de Pérouse, en 1390; mais n'ayant point pris possession pendant dix ans, il fut nommé une seconde fois par Boniface en 1400, et mourut quatre mois après.
21. Donat, grand-primicier de l'église de Bénévent, au mois de juin 1400, transféré en 1406 par Innocent VI à Vico.
22. Ange de Raimo, de Naples, moine et abbé de Lérins, nommé par Innocent VII en 1406, siégea jusqu'en 1432 qu'il mourut.

23. Ange de Grassis, archidiacre de Siponto, nommé par Eugène IV en 1432, transféré à Reggio en 1449. Il avait été au concile de Florence en 1439.

24. Ursus Léo, d'Ariano même, en 1449, mort en 1470.

25. Jacques Perphida, Romain, en 1470, siégea dix ans et mourut.

26. Nicolas de Hippolytis, d'Ariano, le 14 juillet 1480, siégea un an deux mois, et fut transféré à l'archevêché de Rossano en Calabre le 5 septembre, puis à Tiferno ou Urbana, en 1493. Il revint ensuite à Ariano, où il mourut en 1511.

27. Paul de Bracchiis, en 1481, déposé pour avoir pris le parti de Charles VIII, roi de France, et envoyé en exil, où il mourut.

28. Nicolas de Hippolytis, le même que ci-dessus, mort en 1511.

29. Diomède Caraffa, fils de Jean-François, duc d'Ariano, élu le 9 avril 1511, fait cardinal par Paul IV, son parent, en 1555, mort à Rome en 1560.

30. Fr. Octavien Preconius, de Sicile, de l'Ordre des Frères-Mineurs, nommé par Paul III à l'évêché de Monopoli, transféré à Ariano par Pie IV, puis à Cefalu, enfin à Salerne. Il alla au concile de Trente, et mourut en 1568.

31. Donat de Laurentiis, d'Ascoli, évêque de Monervino, transféré le 5 janvier 1563. Il alla au concile de Trente, siégea dix-neuf ans, et mourut à Ascoli en 1584.

32. Alphonse de Ferrara, Es-

pagnol , clerc régulier , évêque de Gallipoli , transféré le 8 mars 1585. Clément VIII lui donna un coadjuteur en 1600 ; pour lui , il mourut à Naples en 1603.

33. Victorin Mansus, d'Aversa, coadjuteur d'Alphonse , lui succéda en 1603, et mourut le 3 septembre 1611.

34. Octave de Rodulphis, Florentin, frère de Nicolas, du même nom , général des Frères - Prêcheurs , nommé par le Roi évêque d'Ariano , le 1<sup>er</sup> octobre 1612 , fait cardinal par Grégoire XV en 1621, et transféré à Gergenti le 6 mai 1623, mort enfin le 6 juillet 1624.

35. Paul Gaiatia, de Capoue , nommé par Philippe III, roi d'Espagne , le 15 avril 1624, mort à la fin de 1640.

36. Fr. André Aguade y Vol-dès , Espagnol , de l'Ordre des Ermites de Saint - Augustin , nommé par le Roi en 1642 , siégea trois ans. Il fut tué d'un coup de fusil par un de ses clercs qui fut puni honteusement.

37. Alexandre Rubeus , chanoine de Naples , le 3 février 1650, mort en 1656.

38. Fr. Louis Morales , Espagnol , de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin , en 1659, transféré à Tropéja.

39. Emman. Brancaccio, moine du mont-Cassin , nommé le 16 mars 1667, vécut jusqu'en 1688.

40. Jean Bonella, carme, succéda à Emmanuel le 18 février 1689, et mourut à Naples en 1696.

41. Hyacinthe de Calce , de Naples , clerc régulier théatin ,

nommé par le roi d'Espagne le 3 juin 1697, mourut au mois de juillet 1715.

42. Philippe Tripaldi , de Naples , dont il était pénitencier , nommé le 14 juin 1717, siégeait en 1720. (*Ital. Sac.* , tom. 8 , pag. 212.)

ARIARATHIA, ville épiscopale de l'Arménie mineure , à moitié chemin de Sébaste à Cucuse et de Nicople à Arabisse. Ptolemée l'appelle Ariarathira ou Ariarathieira , et dit que c'est une ville de Cappadoce, dans la préfecture de Saragaüsène. Il faut cependant dire Ariarathia, comme ayant été bâtie et ainsi nommée par Ariarathe , roi de Macédoine , au rapport de Strabon. Voici quelques-uns de ses évêques rapportés dans l'*Oriens christian.* , tom. 1 :

1. Aurèle. Il apporta à Milan le corps de saint Denis, évêque de cette ville , qui mourut en exil à Arreicio.

2. Acace , assista à un concile de C. P., dans lequel Eutichès fut convaincu d'hérésie en présence de Flavien et de Thalasse.

ARIAS (François), natif de Séville en Espagne , étudia en philosophie et en théologie à Alcalá, et s'étant consacré à Dieu , dans l'état ecclésiastique , il reçut l'Ordre de prêtrise. A l'âge de vingt-sept ans il entra parmi les jésuites , se signala depuis par son humilité profonde et par son zèle ardent pour la conversion des âmes. C'est le caractère des ouvrages de piété que nous avons de lui , dont saint François de Sales recommande tant la lecture



au commencement de son introduction à la vie dévote. Il composa ses livres en espagnol, et ils ont été traduits en latin, en français et en italien. Le père François Arias mourut à Séville, en odeur de sainteté, le 23 mai 1605. (Ribadeneira et Alegambe, *Bibl. script. Societ. Jesu*. Nicolas Antonio. *Biblioth. hisp.*)

ARIAS DE MEZA (Fernand), Portugais, né à Estremos dans la province d'Alentio, passa dans son temps pour un très-habile jurisconsulte. Après avoir professé le Droit canonique avec réputation à Salamanque, il fut envoyé à Naples pour y être sénateur en cour civile et professeur du Droit romain. Ce fut dans cette ville qu'il fit imprimer, en 1641, *Variae Resolutiones et interpretationes juris*, qu'on a réimprimées à Genève en 1658. (*Mém. de Portugal.*)

ARIAS MONTANUS (Benoît), était de Séville en Espagne, comme il le dit lui-même. Ses parens étaient nobles, mais pauvres; des personnes riches lui fournirent les moyens de cultiver les talens dont la nature l'avait pourvu; il devint habile dans les langues orientales, et se fit ordonner prêtre dans l'Ordre de Saint-Jacques où il avait été reçu en qualité de clerc. Il accompagna l'évêque de Ségovie au concile de Trente, et se confina ensuite dans les montagnes d'Andalousie, d'où le roi d'Espagne Philippe II le tira pour l'employer à la nouvelle Bible polyglotte qu'il fit faire après

celle d'Alcala, imprimée par les soins du cardinal Ximenès. Cette Bible fut imprimée à Anvers où Arias s'était rendu en l'année 1571. Ce travail attira des envieux à Montanus. Ils l'accusèrent de judaïsme, parce qu'il avait inséré dans cette polyglotte des paraphrases chaldaïques qui confirmaient les juifs dans leurs rêveries. Il fit un voyage à Rome pour se justifier, et après avoir refusé un évêché que le roi Philippe II lui offrit à son retour, il mourut à Séville l'an 1598.

Les traités d'Arias qui sont dans les Polyglottes d'Anvers sont neuf livres des Antiquités judaïques et un traité intitulé : *Joseph*, ou de l'Interprétation des Discours mystérieux, dans lequel il explique un grand nombre des mots de l'Écriture-Sainte. Ses autres ouvrages sur la Bible sont un Commentaire sur *Josué*, imprimé à Anvers en 1583; un Commentaire sur le livre des *Juges*, ibid., en 1592; des *Éclaircissements* sur les trente-un premiers Psaumes, ibid., en 1574 et 1605, et un particulier sur le Psaume 55; deux tomes de *Commentaires* sur *Isaïe*, ibid., en 1599; un Commentaire sur *Daniel*, ibid., en 1562; un sur les douze petits Prophètes, ibid., en 1583; des *Éclaircissements* sur tous les livres du nouveau Testament, ibid., en 1575 et 1588; l'*Histoire* du genre humain, ou de la Génération et de la Régénération d'Adam, ibid., en 1593; de l'*Histoire* de la Nature, ibid., en 1601; une traduc-

tion des Psaumes ; le Spectacle Davidique ; l'*Ecclésiaste* en vers ; les Figures de l'ancien Testament expliquées en vers ; quelques Hymnes sacrées ; l'Itinéraire de Benjamin, traduit de l'hébreu ; et la traduction de la Paraphrase chaldaïque de Jonathas sur le prophète Osée.

Arias Montanus, dit M. Dupin, a inséré dans sa Bible polyglotte la Version de Pagnin, qu'il a réformée dans plusieurs endroits pour la rendre plus conforme à la lettre du texte hébreu. Il avait non-seulement beaucoup d'érudition, mais aussi bien du bon sens. Ses notes sur l'Écriture-Sainte sont savantes et judicieuses. Richard Simon porte un jugement différent de cet auteur. Il dit que loin d'avoir rendu la version de Pagnin plus conforme à la lettre du texte hébreu, il l'a rendue inintelligible ; ce qui a fait dire de lui à Drusus, habile critique : *Quot correctiones, tot corruptiones*. Il cite entre autres exemples ces mots : *Dividens inter aquas ad aquas*, que Montanus a mis dans sa correction, au lieu de ces mots : *Dividat aquas ab aquis*, qui sont dans la version de Pagnin, au c. 1<sup>er</sup> de la *Genèse*, v. 6. Richard Simon ajoute aussi qu'une bonne partie des Commentaires de Montanus a été mise à l'*index librorum expurgandorum*, imprimée à Rome, in-8°, en 1607. (Dupin, *Bibl. eccl.*, seizième siècle, part. 4, p. 560. Richard Simon, *Critiq. de Dupin*, tome 2, p. 213.)

ARIAS (Alvarez), jésuite, na-

tif de Séville, a vécu dans le dix-septième siècle. Son mérite l'éleva aux premières charges de sa compagnie, et il fut assistant d'Espagne auprès du général. Il mourut à Rome l'an 1643, et laissa divers ouvrages, entre autres, *Encomia sanctissimæ Eucharistiæ et beatæ virginis Mariæ, ex sacra Scriptura deprompta*. (Alegambe, *de script. Societ. Jesu*, etc.)

ARIASSUS, ville épiscopale du diocèse d'Asie, dans la seconde Pamphilie, sous la métropole de Perges, dans le pays de Carballé, a eu trois évêques, qui sont : 1. Pammenius, au premier concile de Constantinople. 2. Théophile, au concile de Chalcédoine. 3. Jean, un des souscripteurs de la lettre de sa province à l'empereur Léon. (*Or. Chr.*, t. 1.)

ARIBON, évêque de Frisingue, dans le huitième siècle, fut le premier abbé du monastère de Schelecdorf en Bavière, dont on en rapporte la fondation à l'an 753. Au bout de sept ans, on l'éleva sur le siège épiscopal de Frisingue. En 772, il assista au concile de Dingolvingue. Il mourut en 783, et laissa deux ouvrages qui dès le douzième siècle étaient constamment reconnus pour être de lui. Le premier est la *Vie de saint Emmeran*, que Surius a publiée au 22 septembre ; elle fut retouchée et amplifiée au commencement du onzième siècle, par Arnolfe, moine de Saint-Emmeran de Ratisbonne. Canisius l'a donnée dans son Recueil, tom. 3, pag. 103-160.

L'autre ouvrage d'Aribon est la *Vie de saint Corbinien*, premier évêque de Frisingue. Surrius l'a publiée au 8 de septembre, et dom Mabillon l'a donnée au troisième volume de ses *Actes*. Depuis elle a été réimprimée dans l'*Histoire de Frisingue* qui a paru in-fol. l'an 1724. (Dom Rivet, *Hist. littér. de la France*, tom. 4, pag. 165, 167.)

ARIBON, archevêque de Mayence, Allemand de nation, a fleuri dans le onzième siècle, et fut grand-aumônier ou archichaplain de l'empereur Henri II, vers l'an 1010 ou 1021. Il fut élu archevêque de Mayence après Etkembalde; il célébra divers conciles, fit le voyage de Rome, et témoigna beaucoup de zèle pour tout ce qui regardait la discipline ecclésiastique. Il composa quelques ouvrages de piété, et entre autres des *Commentaires sur les quinze Psaumes graduels*; qu'il dédia à Bernon, abbé de Richenow. Ce dernier avait dédié un traité, *de adventu Domini*, à Aribon qui mourut le 13 avril 1031. (Sigebert, *de Script. eccles.*, cap 140. Dupin, *Bibl. des Aut. ecclés. du onzième siècle*, etc.) On trouve les canons d'un concile qu'il tint en 1023 contre quelques abus de son temps, dans le *Fasciculus* d'Orthuinus Gratius.

ARIDAI, neuvième fils d'Aman qui fut étranglé avec ses frères. (*Esth.*, c. 9, v. 8.)

ARIDATHA, sixième fils d'Aman. (*Esth.*, c. 9, v. 8.)

ARIEL (hébr., un lion de Dieu

ou un très-grand lion), dernier fils de Gad. (*Num.*, c. 26, v. 17.)

ARIEL DEMOAB. C'est la ville d'*Ar* ou d'*Aréopolis*, capitale de Moab, partagée en deux par le fleuve Arnon, d'où vient que l'Écriture en parle comme de deux villes. *Voy. AR.* (*Num.* 21, v. 28.)

ARIEL, dans les Prophètes, signifie aussi Jérusalem et l'autel des holocaustes. (*Isaïe*, c. 29, v. 1 et seq. *Ézéchiel*, c. 43, v. 15 et seq.)

ARIEL, idole des Moabites, dont la capitale était *Ariel*. (Eus. *Onomast.*, in *Ariel*).

ARIENS, disciples d'Arius. Cet hérésiarque était de Lybie, selon quelques uns, ou, selon d'autres, d'Alexandrie. Il avait de l'esprit et encore plus de passion pour la gloire, qu'il savait couvrir d'une apparence de piété: il était habile dans la dialectique et les belles-lettres. Saint Pierre, évêque d'Alexandrie, le fit diacre, et Achillas, successeur de saint Pierre, l'éleva au sacerdoce vers l'an 313 ou 314. Après la mort d'Achillas, on élut en sa place Alexandre, prêtre de la même église, l'an 315 ou 321. L'élévation de ce saint prélat fut un sujet d'envie pour Arius qui prétendait à cette dignité, et qui jura sa perte. Ne croyant pas réussir en attaquant ses mœurs qui étaient pures et hors d'atteinte, il s'attacha à sa doctrine, l'accusant de sabellianisme sur le mystère de la Trinité, et ne craignant pas d'avancer que le *Verbe*



*n'était ni éternel, ni égal à son Père, mais que ce n'était qu'une créature tirée d'un éant.* Alexandre n'omit rien pour ramener cet impie ; mais tous ses charitables efforts se trouvant inutiles , il fut contraint de l'excommunier dans un concile de cent évêques qu'il avait convoqués de l'Égypte et de la Lybie. Arius , étonné de ce coup , se sauva dans la Palestine où il se fit plusieurs disciples et plusieurs protecteurs parmi les évêques. Pour arrêter le mal qui faisait des progrès rapides, Constantin fit tenir un concile général à Nicée , dont l'ouverture se fit le 19 juin de l'an 325. Arius y fut condamné et ensuite banni par ordre de l'Empereur. Il passa trois ans dans son exil , après lesquels il fut rappelé. A son retour , il présenta à Constantin une confession de foi composée avec beaucoup d'artifice : ce qui apaisa l'Empereur. Arrivé à Alexandrie , saint Athanase qui avait succédé à saint Alexandre , refusa de le recevoir à la communion. Arius se retira , et assista en 335 au concile de Tyr , tenu contre saint Athanase. Il retourna encore à Alexandrie pendant l'absence de saint Athanase ; mais le peuple refusa de le recevoir à la communion ; ce qui excita de grands troubles. Constantin en étant averti fit ordonner à Arius de venir à Constantinople. Il jura qu'il n'avait point d'autre foi que celle de Nicée , en présence de Constantin qui le crut et donna ordre à saint Alexandre , évêque

de Constantinople , de l'admettre à sa communion. Mais lorsque ses partisans le conduisaient en pompe à l'église , il sentit un besoin naturel qui l'obligea de se retirer dans un lieu à l'écart où il creva comme un autre Judas , et mourut en vidant ses entrailles , l'an 336. Telle fut la mort de cet fameux hérésiarque dont les erreurs ont causé de si grands troubles dans l'Église. Il avait mis ses erreurs en vers dans une pièce intitulée , *Thalie* , nom emprunté d'une pièce de Sotade , poète égyptien , libre et efféminé. L'intention d'Arius était de faire chanter cette pièce impie par les jeunes gens dans les festins : mais elle fut condamnée par l'Église. Sa mort cependant , si peu attendue , n'abattit point les Ariens , protégés par un grand nombre d'évêques , et surtout par Eusèbe de Nicomédie qui avait grand crédit à la cour de Constantine , successeur de Constantin dans l'empire d'Orient. Depuis ce temps , les Ariens , quoique condamnés dans plusieurs conciles de Rome , l'un de l'an 337 , l'autre de l'an 363 (*Concile d'Éphèse* , l'an 451 ) , s'étendirent presque partout , jusqu'à ce que leur hérésie demeura éteinte vers l'an 660.

Elle fut renouvelée en 1530 par les nouveaux Ariens ou les Sociniens qui eurent pour chef Michel Servet , Espagnol. Il fit sept livres contre la Trinité , dans lesquels il nie effrontément la pluralité des personnes en Dieu et la divinité de Jésus-



Christ. Cet hérésiarque fut brûlé; mais son supplice n'étouffa point ses erreurs qui furent soutenues par les Sociniens sortis de son école. (*Voyez* SOCINIEN. Saint Athanase, *Ap.* 2, et *Orat.* 1 et 2, *cont. Arian.* S. Epiph., hér. 69. Socrate, l. 1. Baron. *A. C.* 315. Tillem., *Histoire de l'Arianisme.* Hermant, *Vie de saint Athanase.*)

ARIGE ou AREY (saint), *Ari-gius*, *Aredius*, évêque de Gap en Dauphiné, était d'une famille illustre parmi les Français établis dans les Gaules. Il vint au monde vers l'an 535, et fut fait évêque de Gap l'an 579. Il ne se contenta pas de faire le bien dans cette église; il s'appliqua encore à l'affermir et à le perpétuer en élevant avec un soin tout particulier de jeunes clercs dans sa maison épiscopale qui pussent continuer dans la suite ce qu'il avait commencé. Il était uni d'amitié et de communion avec les plus saints évêques de France, et plus encore avec le pape S. Grégoire-le-Grand. Il se trouva l'an 584 au second concile de Valence, et l'année suivante à celui de Mâcon. Dieu l'honora du don des miracles, et il guérit trois lépreux peu de temps avant sa mort qui arriva le premier jour de mai de l'an 604, jour auquel son nom est marqué dans plusieurs martyrologes. (Bollandus. Baillet, 1<sup>er</sup> mai.)

ARIGE ou ARIDE (saint), *Aridius*, *Aredius* et *Aregius*, évêque de Lyon, succéda à Secondin vers l'an 603, et mourut après

l'an 613. Frédégaire, Aimoin, l'auteur des Actes de S. Didier, évêque de Vienne, qui fut exilé après avoir été déposé dans un concile de Châlons-sur-Saône, auquel S. Arige présida comme métropolitain : ces auteurs font saint Arige coupable de la déposition et de la mort de S. Didier. Cependant l'église de Lyon l'invoque dans ses litanies et l'honore comme un saint le 12 d'août; et on peut lui conserver ce titre jusqu'à ce que l'Église en ait décidé. (Baillet, 10 août. Théophile Raynaud, *Catal. des Saints de Lyon.* Le père Le Cointe, *Annales ecclés.*, à l'an 607.)

ARIGONI (Jacques), que quelques uns nomment *Balardi*, né à Lodi de parens peu accommodés des biens de la fortune, et d'une condition plus que médiocre, fut reçu, quoique sans aucune teinture des belles-lettres, dans l'Ordre de Saint-Dominique dont il devint en peu de temps un des principaux ornemens. Après avoir fourni la carrière de l'école, il fut reçu docteur, et fait lecteur de l'Écriture-Sainte à Bologne; et comme il n'avait pas de moindres talens pour la prédication que pour les exercices scholastiques, Boniface ix, charmé de ses rares qualités, le fit maître du sacré palais. Son mérite lui procura aussi l'évêché de Lodi que Grégoire xii lui donna en 1407. Il gouvernait cette église lorsque se tint le concile de Pise auquel il assista, et on le trouve entre ceux qui y ont

souscrit : même les actes font mention d'un sermon qu'il prononça le 29 avril. Il parut encore avec plus d'éclat au concile de Constance qui se tint cinq ans après, c'est-à-dire en 1414 ; et dans les Actes on trouve encore cinq sermons qu'il y prononça : deux sur le supplice de Jean Hus et de Jérôme de Prague ; deux autres sur la mort de Ferdinand, roi d'Aragon , et sur celle du cardinal de Bari , et le cinquième sur l'élection de Martin v. La lecture de ces sermons , et surtout du dernier, donne une grande idée de la sagesse et de l'éloquence d'Arigoni : aussi Martin v, ayant conçu une estime particulière pour lui, le transféra à Trieste en 1417, et à Urbin en 1424. Il mourut dans cette dernière ville en 1435. Il avait toujours aimé l'Ordre où il avait formé son esprit , et voulut être enterré dans la maison qu'il a à Urbin. Altamura lui attribue des Commentaires sur la première , seconde et sur la troisième de saint Thomas ; mais on ne les trouve plus. (Échard , *Script. ord. Præd.* tom. 1. )

ARIMANON , ville de refuge au-delà du Jourdain. (Joseph , *Antiq.* , l. 4 , c. 7.) C'est apparemment la même que Ramoth de Galaad. (*Josué* , c. 21 , v. 37.)

ARIMATHIE ou RAMATHA , ville d'où était Joseph d'Arimathie connu dans l'Évangile , différente de Ramathaïm Sophim , patrie de Samuel. Arimathie était au couchant de Jérusalem , et

Ramathaïm était au nord de la même ville dans les montagnes d'Éphraïm.

ARIMI, sont les mêmes que les Araméens ou les Syriens descendants d'*Aram*. (Voyez ARAM.)

ARINDELA , ville épiscopale du diocèse de Jérusalem , dans la troisième Palestine , sous Pétra , métropole. Étienne de Bysance en fait mention. Voici ses évêques que nous connaissons :

1. Théodore, assista et souscrivit au premier concile d'Éphèse en 431. (Tome 3 , *Conc. Labbe* , col. 472. *E.* 497, *D.* 541, *A.* etc. )

2. Macaire , en 536 , au concile de Jérusalem , sous le patriarche Pierre , contre Anthime.

ARIOCH (hébr. , *long, grand, haut* ) , roi de Pont , ou selon l'hébreu, roi d'Ellasar, ou, selon le paraphraste Jonathan et le syriaque , roi de Thalassar. C'était une province au-delà l'Euphrate , près de l'Arménie. Arioch s'était ligué avec Codorlahomor pour faire la guerre aux rois de Sodome et de Gomorrhe. (*Genèse* , c. 14 , v. 1 et seq.)

ARIOCH , général des troupes du roi Nabuchodonosor qui eut ordre de faire mourir les Mages de Babylone , qui ne purent ni rappeler , ni interpréter le songe du Roi. (*Daniel* , c. 2 , v. 24.)

ARIOSTE (Alexandre) , religieux de l'Ordre de S. François , vivait au commencement du seizième siècle. En 1514 , il fit imprimer à Paris un ouvrage des cas de conscience, intitulé : *Interrogatorium pro animabus regendis*. On le réimprima depuis à

Lyon en 1540, et en 1579 à Bresse en Italie, sous le titre d'*Enchiridium, seu summa Confessarium*.

ARISAI, septième fils d'Aman, étranglé avec ses frères. (*Esth.*, c. 9, v. 9.)

ARISIUS (François), natif de Crémone, et conservateur des Ordres de sa patrie, a donné : *Cremona litterata, seu in Cremonenses doctrinis et litterariis dignitatibus eminentiores chronologicæ adnotationes*, 2 vol. in-fol. imprimés à Parme, le premier, en 1702, et le second, en 1705, chez Pazzani et Monti. On a encore d'Arisius, *Rime per le sacre stimate di S. Patriarcha Frascresco*, à Crémone, chez Pierre Ricchini, 1713, in-4°. *Act. erudit. Lips.* 1706, p. 134. (Giron., de *letter.*, tom. 19, pag. 490.)

ARISTARQUE, *Aristarchus*, mot grec qui signifie *bon prince*; mais qui, dans l'usage ordinaire, se prend, parmi les savans, pour un critique sévère, parce qu'il y a eu un grammairien de ce nom qui critiquait jusqu'aux vers des plus excellens poètes. (*Dictionn. univ.*)

ARISTARQUE, Macédonien et natif de Thessalonique, accompagna saint Paul dans plusieurs de ses voyages, et courut les mêmes dangers. (*Coloss.*, c. 4 v. 10.) Il faillit d'être tué dans le tumulte excité par les orfèvres d'Éphèse. (*Act.*, c. 19, v. 29; c. 20, v. 4.) Les Grecs disent qu'il fut évêque d'Apamée en Syrie, et qu'il fut décapité à Rome avec saint Paul, sous Né-

ron, et ils l'honorent, sous le titre d'apôtre et de martyr, le 14 d'avril. Les Latins mettent sa fête au 4 d'août. (Baillet, 4 août.)

ARISTARQUE, chronographe chrétien, doit être fort ancien, si son ouvrage n'est pas supposé. On le croit d'Athènes, parce qu'il a écrit une lettre ou commentaire historique sur la situation d'Athènes et sur ce qui s'y passa du temps des apôtres. Il y décrit la généalogie, la doctrine, la vie, l'âge, l'ordination, les prédications de Denys l'Aréopagiste, et parle de celui qui lui succéda dans le siège de cette ville. Hilduin dit qu'il avait cette lettre entre les mains, et qu'il l'envoya à l'empereur Louis-le-Débonnaire; mais, pour dire la vérité, cette lettre paraît évidemment supposée. Eusèbe n'en fait aucune mention, ni saint Jérôme, ni Gennade, ni Photius, pas même ceux qui ont donné les ouvrages de saint Denys d'Athènes. Il faut donc qu'Hilduin se soit laissé tromper. Il y a toute apparence que cet Aristarque est celui dont parle S. Paul en l'*Épître aux Coloss.* c. 4., et S. Luc dans les *Actes des Apôtres*, c. 19, 20 et 27. On sait que les Grecs ne se faisaient pas de difficulté de mettre au nombre des soixante-douze disciples de Jésus-Christ tous ceux dont il est fait mention dans le nouveau Testament, de leur donner des évêchés et de leur attribuer des ouvrages. Il se pourrait bien que le faux



Dorothee de Tyr fût l'auteur de cette fable. (Cave.)

ARISTÉE, auteur de la fameuse Histoire de la Version des Septante, c'est-à-dire, de la version grecque du texte hébreu de l'ancien Testament, que l'on appelle *des Septante*, parce qu'on suppose, selon la narration d'Aristée, qu'elle a été faite par soixante-douze interprètes, nombre que l'on réduit à septante pour la facilité; comme l'on dit, les septante disciples de Notre-Seigneur, quoiqu'ils fussent soixante-douze. Nous avons l'ouvrage de ce prétendu Aristée, de qui Joseph et Eusèbe ont tiré ce qu'ils disent de cette histoire. Il est écrit en forme de lettre adressée par Aristée à son frère Philocrate. Il y rapporte que Démétrius Phaléréus, ou de Phalère, bibliothécaire de Ptolomée Philadelphie, roi d'Égypte, ayant entrepris de mettre dans la bibliothèque de ce prince tous les livres du monde, lui avait remontré que les lois des juifs méritaient d'être du nombre, et que Ptolomée lui ayant dit qu'il ne tenait qu'à lui de les y mettre, Démétrius lui avait fait réponse qu'il les fallait traduire auparavant, parce qu'elles étaient écrites en une langue, et en des caractères inconnus aux Égyptiens; que sur cela le Roi avait pris la résolution d'écrire au grand-prêtre des juifs; qu'Aristée, auteur de cette histoire, s'était servi de cette occasion pour obtenir la liberté des juifs qui étaient esclaves en Égypte; que

le Roi lui ayant demandé combien il pouvait y avoir de ces esclaves dans son royaume, l'un de ses gardes, nommé André, lui avait fait réponse, qu'il pouvait bien y en avoir cent mille; que le Roi les fit mettre en liberté, en payant de son trésor vingt drachmes pour chacun, et qu'il écrivit ensuite au grand-prêtre Eléazar qui lui envoya soixante-douze hommes, six de chaque tribu, tous recommandables par leur vertu, par leur science et par leur âge, pour faire une version des livres des juifs qui serait mise dans la bibliothèque royale. Aristée raconte la manière dont les soixante-douze interprètes furent reçus par le roi Ptolomée, et il rapporte les questions qu'il leur fit pendant trois jours, avec les réponses que chacun d'eux lui donna. Il dit ensuite que Démétrius mena ces soixante-douze personnes dans une île sur un môle de sept stades, et qu'il les mit dans une maison située sur le bord de la mer où ils achevèrent la version de la loi dans l'espace de soixante-douze jours; et qu'enfin Ptolomée les avait renvoyés comblés d'honneurs et chargés de présents. Voilà, en abrégé, de quelle manière l'histoire de cette version est rapportée dans le livre d'Aristée. On ne peut douter de l'antiquité de ce livre; mais les savans sont partagés sur le jugement qu'on doit porter de l'auteur, et de la vérité de l'histoire qu'il contient. Il en est plusieurs qui sont persuadés que l'au-



teur de ce livre n'est pas un Aristée païen et officier du roi Ptolomée, mais un juif helléniste d'Alexandrie, qui s'est déguisé sous le nom d'Aristée; et que l'histoire contenue dans ce livre n'est pas une histoire véritable, simple et naturelle, mais une narration feinte et une espèce de roman.

Et d'abord, il paraît, par tout ce livre, que le prétendu Aristée qui se dit lui-même païen, mais qui soutient mal son caractère, est un juif déguisé. Il parle toujours en juif, et qui plus est, fait parler les autres de la même manière, et rapporte quantité de choses qu'il n'y a qu'un homme de la religion des juifs qui pût écrire et expliquer. Il parle partout de la loi de Moïse comme d'un livre divin; il dit que les juifs adorent le Dieu qui connaît tout, et qui a tout créé; que c'est ce Dieu qui a donné la loi des juifs; que les lois des juifs sont plus sages et plus saintes que toutes les autres, parce qu'elles sont divines; il fait tenir au grand-prêtre Eléazar des discours sur les explications mystiques des préceptes de la loi qui ne peuvent venir que d'un juif. Enfin, tout le livre d'Aristée est du génie des juifs; et quiconque le lira sans prévention sera facilement persuadé que c'est l'ouvrage d'un juif.

Quant à l'histoire contenue dans le livre d'Aristée, l'imposture est visible: tout y paraît exagéré et affecté, mer-

veilleux et extraordinaire, feint et faux. Les pièces qui y sont rapportées; savoir, l'édit et la lettre du Roi, le mémoire de Démétrius, et la lettre d'Eléazar, sont écrites d'un même style, et par conséquent de la composition et de la fiction de l'auteur. La description des présens de Ptolomée est écrite en style romanesque, et les sommes qu'Aristée lui fait dépenser sont immenses. Selon le calcul de M. Prideaux, toute la somme, soit pour le rachat des captifs, soit pour la version, monte à près de deux millions sterlings, c'est-à-dire, à peu près vingt fois autant que la bibliothèque tout entière pouvait valoir. Hécatée d'Abdère est citée comme un ancien auteur dans la lettre de Démétrius à Ptolomée, quoiqu'on sache qu'il n'est pas plus ancien que Démétrius. D'ailleurs, cette lettre est pleine de barbarismes et d'expressions ridicules, quoique personne n'ignore que Démétrius qui était d'Athènes parlait bien et avait de l'éloquence; et ce qu'il faut surtout remarquer, c'est qu'il paraît, par l'histoire, que Démétrius de Phalère était ou exilé, ou en prison, ou déjà mort, dans le temps qu'on le fait bibliothécaire de Ptolomée, et qu'on le suppose inspirer à ce prince le dessein de faire traduire la loi des Hébreux. Ajoutez à cela qu'aucun historien profane ne dit que Démétrius ait été bibliothécaire de Ptolomée. Mais

ce qui doit rendre l'histoire d'Aristée tout-à-fait méprisable, ce sont les faussetés et les fables ridicules dont elle est remplie. Il dit, par exemple, que le Jourdain déborde au temps de la moisson, comme le Nil, et arrose une grande étendue de pays; qu'il se jette ensuite dans un autre fleuve, et se rend avec lui dans la mer; que la belette conçoit par l'oreille, et met ses petits au monde par la bouche. Tout cela est faux. Il n'y a rien de plus plat que la plupart des soixante-douze questions qu'il dit que le roi Ptolomée fit aux soixante-douze interprètes, à chacun une; et les réponses ne sont pas plus estimables que les demandes. De ces observations et de quelques autres, plusieurs savans concluent qu'Aristée est déguisé, et que son Histoire de la Version des Septante est fabuleuse dans ses circonstances. Cependant il faut que cette histoire, toute fabuleuse qu'elle est dans ses circonstances, ait un fondement véritable. Jamais Aristée et les autres juifs d'Alexandrie ne se seraient avisés d'écrire ces choses, si la loi n'avait été traduite en grec par des juifs sous le règne de Ptolomée Philadelph. Ussérius croit que cette version fut achevée l'an 277 avant la naissance de J. C., et la huitième année du règne de Ptolomée.

Mais, dira-t-on, pourquoi cette version a-t-elle toujours été appelée la *Version des Septantes*,

si ce n'est parce qu'elle a été faite par soixante-douze interprètes? On répond que cette version n'a pas toujours eu ce nom, et qu'elle n'a commencé à l'avoir que depuis qu'on a cru communément, sur la foi du faux Aristée, qu'elle avait été composée par soixante-douze interprètes. Ce n'est que dans saint Justin et dans les Pères qui l'ont suivi que l'ancienne version grecque des livres sacrés a été ainsi appelée, pour la distinguer des autres versions plus récentes. Quant au nombre des livres sacrés qui ont été traduits en grec du temps de Ptolomée, soit par soixante-douze interprètes, soit par un moindre nombre, les uns prétendent qu'il n'y a eu que le Pentateuque ou les cinq livres de Moïse, et les autres croient que tous les livres qui étaient dans le canon des juifs ont été traduits; il y en a même qui ont avancé qu'il y avait eu quelques livres apocryphes de traduits. Saint Jérôme, dans son Commentaire sur le chapitre cinquième d'Ézéchiel, dit qu'Aristée, Joseph, et toute l'école des juifs, assurent que les Septante n'ont traduit que les cinq livres de Moïse; sentiment que ce Père embrasse comme le plus probable, quoiqu'entraîné par le torrent de la coutume; il donne aussi le nom de *Version des Septantes*, à la version grecque des autres livres de la Bible. Pour ce qui est de savoir s'il y a eu une version grecque de l'ancien Testa-

ment plus ancienne que celle des Septante, les auteurs sont également partagés sur cette question. Clément d'Alexandrie, dans le premier livre des *Stromates*, Eusèbe dans le neuvième livre de la *Préparation évangélique*, ch. 3, et d'autres tant anciens que modernes, sont dans le sentiment qu'il y avait eu une version grecque de la loi plus ancienne que celle des Septante. Saint Augustin au contraire, saint Épiphane, Earonius et plusieurs autres croient que les Septante ont été les premiers qui ont traduit en grec les livres saints. M. Huet, dans sa *Démonstration évangélique*, tâche d'allier les deux sentimens opposés en disant qu'il n'y a eu que quelques fragmens des livres de Moïse traduits en grec avant la version des Septante, et que celle-ci est la première qui ait été entière et complète. Il est certain que nous n'avons ni preuve, ni vestige, ni aucun reste d'une version soit du Pentateuque entier, soit d'aucune de ses parties, plus ancienne que celle des Septante; et par conséquent, ce qu'on avance d'une version grecque du Pentateuque, en tout ou en partie, plus ancienne que celle-ci, est tout-à-fait incertain. Voyez Hody, dans son livre de *Bibliorum textibus originalibus versione graeca, et latina vulgata*. Prideaux, dans son *Histoire des Juifs*, seconde partie, livre 1, sous l'an 277 avant J. C.; Vindale, dans sa *Dissertation*, pu-

bliée à Amsterdam en 1705 sous ce titre : *Dissertatio super Aristed de septuaginta Interpretibus, cui ipsius Prætensi Aristee textus subjungitur. Ad datur historia baptismorum, cum Judaïcorum, tum potissimum priorum christianorum, tum denique et rituum nonnullorum, etc. Accedit et Dissertatio super Sanchoniatone*. Dupin, dans sa *Dissertation préliminaire sur la Bible*, tom. 2, liv. 1, ch. 6. Usenius, dans son *Syntagma de septuaginta interpretum versione*. Morin, *Exercitat. biblic.*, part. 1. Wouwer, de *græca et latina Bibliorum interpretatione*. Walton, *Prolegom. polyglotti.*, cap. 9. Wolfius, de *septuaginta interpretibus*.

ARISTIDE, était un philosophe athénien, dit saint Jérôme, qui ne changea point de profession en changeant de religion, et présenta à l'empereur Adrien, au même temps que Quadratus, un volume en forme d'apologie, dans lequel il apportait les preuves de notre religion, et qui, existant encore aujourd'hui, fait connaître aux savans la beauté de l'esprit de cet auteur. Le même saint Jérôme remarque en un autre endroit que cet ouvrage était plein des sentimens des philosophes, et que saint Justin l'a depuis imité. Eusèbe en fait aussi mention. Aristide vivait au second siècle vers l'an 123. Les anciens Martyrologes, aussi bien que les nouveaux, parlent de lui avec honneur au 31 août. (Eusèbe, in *Chron.*; et *Hist.*.)



liv. 4, cap. 3. Saint Jérôme, de *Script. eccl.*, 5, 20; et *Epist.* 24 ad *Mag. orat.* Baron., in *Ann.* Dupin, second siècle.)

ARISTIUM, ville épiscopale du diocèse d'Asie dans la Phrygie Pacatienne, sous la métropole de Laodicée, a eu les deux évêques suivans : Paul, qui assista au concile de Chalcédoine, et Tarase, à celui de Photius.

ARISTOBULE, était un juif de la race des prêtres, philosophe et précepteur de Ptolémée, roi d'Égypte; on croit que c'est Ptolémée *Philomethor*. Voyez la *Dissertation de Doodwel sur l'histoire d'Aristée*, chap. 28. (2. *Macc.*, c. 1, v. 10.)

ARISTOBULE, dont parle saint Paul dans l'*Épître aux Romains*, était, selon les nouveaux Grecs, l'un des septante disciples, et frère de Saint-Barnabé. (*Rom.*, c. 16, v. 11.) Ils font sa fête le 15 et le 16 mars, et encore le 31 d'octobre; d'autres confondent Aristobule avec Zébédée, père de saint Jean l'évangéliste et de saint Jacques le majeur; mais tout ce qu'en disent les uns et les autres est entièrement incertain.

ARISTOBULE, autrement appelé *Judas* et *Philellen*, ou amateur des Grecs, était fils d'Hircan, et petit-fils de Simon Macchabée, grand-prêtre et prince des juifs. (*Joseph.*, *Antiq.*, liv. 13, c. 18 et 19.) Il conduisit avec beaucoup de valeur le siège que son père avait fait mettre devant Samarie, et lui succéda trois ans après la prise de cette ville,

c'est-à-dire l'an du monde 3898. Il ne régna qu'un an, et pendant ce court espace de règne, il mit trois de ses frères en prison; il y mit aussi sa mère, et l'y fit mourir de faim. Il fit aussi mourir son frère Antigone. Ce dernier crime avança ses jours. Il en fut sensiblement touché, et mourut fort peu de temps après, en s'écriant : *Grand Dieu, vous vengez justement le parricide que j'ai commis ! jusqu'à quand mon corps retiendra-t-il mon âme criminelle ?*

ARISTOBULE, second fils d'Alexandre Jannée et frère puîné du grand-sacrificateur Hircan, voyant sa mère Alexandra à l'extrémité, sortit secrètement de Jérusalem, s'empara de quinze forteresses dans l'espace de vingt-deux jours, amassa des troupes qui le mirent en état de disputer la couronne à son frère Hircan, qu'Alexandra avait déclaré Roi. (*Joseph.*, *Antiq.* l. 14, c. ult., et liv. 13, c. 1.) Le combat fut donné dans la plaine de Jéricho; Aristobule y eut l'avantage, et Hircan fut contraint de se sauver à Jérusalem où, par un traité de paix, il accorda à son frère Aristobule la qualité de roi, avec la souveraine sacrificature. Celui-ci jouit tranquillement de sa bonne fortune pendant trois ans et trois mois. Alors Arétas, roi d'Arabie, lui déclara la guerre, le vainquit, l'assiégea dans le temple de Jérusalem où il aurait eu peine à s'échapper sans l'autorité de Scourus, envoyé par Pompée en Syrie,



qui obligea Arétas de lever le siège.

Aristobule fut donc mis en liberté ; mais ensuite il fut mené prisonnier à Rome par Pompée qui était venu en Judée où il avait été mécontent de sa conduite. Aristobule demeura huit ans à Rome, après lesquels il s'échappa, revint en Judée, amassa huit mille hommes, dont il perdit plus de la moitié dans un combat qu'il ne craignit pas de tenter contre les Romains. Malgré sa défaite, il se fit jour avec mille hommes à travers ses ennemis, et se retira à Macheronte dans le dessein de s'y fortifier ; mais on l'y assiégea aussitôt, et il fut obligé de se rendre après deux jours de siège. Gabinius le fit conduire à Rome où il demeura dans les fers depuis l'an 3948 jusqu'en l'an 3955 que Jules-César le remit en liberté et voulut l'envoyer en Palestine pour y cabaler contre Pompée. Cette disposition fut cause de sa mort ; car les amis de Pompée l'empoisonnèrent avant qu'il fût sorti de Rome. Son corps fut embaumé et rapporté assez longtemps après en Judée par les ordres de Marc-Antoine, pour être enterré dans les tombeaux des Rois.

ARISTOBULE, fils d'Alexandre et petit-fils d'Aristobule dont nous venons de parler, eut pour sœur Mariamne, épouse du grand Hérode. (Joseph., *Antiq.* liv. 15, c. 2.) Comme il était le dernier de la race des Asmonéens, Hérode, son beau-frère, ne lui

donna qu'à regret la souveraine sacrificature qui était due à sa naissance. Ce jeune prince ne jouit pas un an entier de cette dignité, ayant été noyé par l'ordre d'Hérode, jaloux de l'affection que le peuple lui marquait. (liv. 16, c. 3.) Il mourut l'an du monde 3970, sans avoir vécu dix-huit ans entiers.

ARISTOBULE, fils du grand Hérode et de Mariamne, et frère d'Alexandre, épousa Bérénice, sœur du grand Hérode, dont il eut trois fils et deux filles. Son père le fit mourir avec son frère Alexandre. (Joseph., *Antiq.*, l. 16, c. ult.)

ARISTOCRATIE. Espèce de gouvernement où les principaux de l'État, soit à raison de la noblesse, soit à raison de la vertu et de la capacité, ont l'autorité.

ARISTO-DÉMOCRATIE. Gouvernement où la noblesse et le peuple ont conjointement l'autorité.

ARISTON, appelé Pelléus, de la ville de Pella en Palestine, juif converti à la foi, paraît avoir vécu vers l'an 136, que les juifs s'étant révoltés sous la conduite de Barcocheba, l'empereur Adrien les soumit et les châtia. Ariston écrivit alors l'histoire du siège de Béthara et la défaite des juifs ; d'où Eusèbe a tiré quelques fragmens qu'on peut voir, liv. 4, c. 6. On doit aussi lui attribuer la dispute entre Jason et Papisque ; au moins saint Maxime, dans ses notes sur l'ouvrage de Saint-Denis de

*la Théologie mystique*, l'en fait auteur. Plusieurs croient que ce Jason est le même que celui dont parle saint Luc aux Actes des Apôtres, c. 17, et saint Paul aux Romains, chap. 16, et que les Grecs disent avoir été premier évêque de Tarse. Quoi qu'il en soit, ce Jason ayant disputé avec le juif Papisque, et l'ayant convaincu, Papisque renonça au judaïsme et demanda le baptême avec instance. On prétend avoir encore aujourd'hui les actes de cette dispute. Celse l'Épicurien s'en est moqué, comme d'un ouvrage qui ne méritait que du mépris; mais Origène en prit la défense, et fit voir qu'il était au contraire rempli d'érudition. Saint Jérôme en fait mention dans ses *Questions sur la Genèse*. Un autre Celse le traduisit en latin, et le dédia au pape Vigile. Nous ne savons point quel était ce Celse; mais par quelques endroits de sa préface, il paraît qu'il l'a composé dans un temps de persécution, et avant que les Empereurs eussent embrassé le christianisme. Cette préface se trouve entre les ouvrages de saint Cyprien, à qui elle est faussement attribuée. (Rigalt., *not. in Cels. præf.* Origén., *contr. Cels.*, lib. 4. Eusèbe. Niceph. Call., lib. 3. *Hist.* c. 24. D. Ceillier. *Hist. des Aut. sac.*, tom. 1.)

ARISTON (saint), et ses compagnons, martyrs en Campanie, avaient été convertis à la foi par saint Sébastien. Ils moururent par l'épée vers l'an 286,

sous Dioclétien et Maximien Hercules. (Baillet, 2 juillet.)

ARITHMANTIE. C'est l'art de deviner par les nombres.

ARIUS ou ARÉUS, roi de Sparte, écrivit une lettre au grand-prêtre Onias, dans laquelle il disait que les Lacédémoniens étaient frères des juifs, ayant comme eux Abraham pour père. On ignore à quel Onias, et par quel Arius cette lettre fut écrite. (1. *Macch.*, c. 12, v. 7. Joseph. *Hntiq.*, liv. 12, c. 5.)

ARJUNA, ville épiscopale du pays des Garméens et des Mahuzites. Parmi les lettres du catholique Jésuiab II, on en voit une adressée au Clergé et au peuple de Mahuza d'Arjuna; et une autre à l'évêque Saba, ou Saada, ou Sahaduna qui accompagna Jésuiab II, catholique, que Siroës envoya avec quelques autres évêques pour traiter de la paix avec l'empereur Héraclius. Il eut occasion de conférer sur la foi avec les orthodoxes; ce qui lui fit abandonner le nestorianisme. Tom. 2, (*Biblioth. orient.*, pag. 417, 418, 493.)

ARKEVOLT ou ARCOLTI ou ARCAVOLT (Robbin Schemuel ben Elc'anan Jacob), était de Padoue et vivait au milieu du seizième siècle. Nous avons de lui : 1° *L'Étendard de l'Amour* (cant. 11, 4.) C'est un livre moral imprimé à Venise, avec son commentaire, en 1551, in-12. 2° *La fontaine des Jardins*, (cant. 4, 8.) Ibid, 1553, in-8°. 3° *La Planche aromatique* (cant. 6, 2.) C'est une grammaire

hébraïque partagée en trente-deux petites planches que Buxtorf cite fort souvent ; à Venise , chez Jean de Gara , 1602 , in-4°. 4° Le Lexicon talmudique du rabbin Nathan , avec les tables des endroits de la *Mische* et de la *Gémare* qui sont cités dans ce lexicon ; Venise , 1531 , in-4°. 5° Différentes pièces de vers. Bartolucci attribue encore à notre rabbin le livre intitulé : *Le Chandelier de la Lumière* ; mais Wolfius ne doute pas que ce ne soit l'ouvrage que le rabbin Isaac Avulhab publia à Venise sous le même titre. ( Wolfius, *Biblioth. hébr.*, tom. 1, pag. 1088. *Magna Biblioth. eccles.*, pag. 566. )

ARLES, *Arulæ*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît , nommée anciennement *Falespir*, et aujourd'hui *Notre-Dame d'Arles*. Elle est située dans la petite ville d'Arles , à qui elle a donné son nom , au pied du Cagnigou , sur le bord et à la gauche du Tec , à six lieues de Perpignan. On ignore le temps de sa fondation , mais l'on sait qu'elle existait déjà du temps de Charlemagne ; qu'un prêtre espagnol , nommé Chastellan , en fut le premier abbé ; que Louis-le-Pieux prit les religieux de cet abbaye sous sa protection en 821 , et que Charles-le-Chauve leur accorda la même grâce ; la charte de ce dernier est de 814 , et fut donnée dans le monastère de Saint-Saturnin de Toulouse. Les revenus de l'abbaye d'Arles ayant été fort diminués par les guerres , le pape Clément viii , à la demande

de Philippe ii , roi d'Espagne , lui réunit en 1592 l'abbaye de Saint-André de Sureda , afin qu'on pût y entretenir un nombre de religieux suffisant pour faire l'office divin avec la décence qu'il convient. L'abbé était de nomination royale ; il était crossé et mitré , et relevait immédiatement du S.-Siège. Il était seigneur de la ville et de quelques autres lieux qui en dépendaient , et il exerçait l'autorité spirituelle sur un nombre de paroisses du Roussillon et de la Catalogne. L'église abbatiale est vénérable par son antiquité ; on prétend y avoir les corps des saints Abdon et Sennen depuis le onzième siècle , et il y a des titres qui prouvent qu'il y a plus de sept cents ans qu'on était dans cette croyance. On voit même à l'entrée de l'église un tombeau d'une structure très-ancienne et très-singulière. Il est de marbre gris brut , long d'environ six pieds sur deux de large , et d'autant de haut , sans compter la couverture qui est en dos-d'âne , comme celle des anciens tombeaux , et qui y est jointe par des crampons de fer bien scellés. Ce tombeau est isolé , soutenu seulement par deux pierres carrées d'un demi pied de haut. Il y a toujours de l'eau dedans , on la tire avec un linge que l'on y plonge par le moyen d'une ouverture , laquelle est à un des bouts du tombeau , entre la pierre qui le ferme et celle qui le couvre , et qui est si petite qu'on n'y peut passer que trois doigts de la main en plat. Il y



a des temps de l'année, comme le jour de la fête des saints Abdon et Sennen, qui est le 30 juillet, que l'on tire de ce tombeau plus d'eau qu'il n'en peut contenir. La tradition du pays veut que ce soit dans ce tombeau que les reliques de ces martyrs aient été déposées lorsqu'on les apporta de Rome. On ajoute que celui qui conduisit ce saint trésor l'avait fait enfermer dans des futailles, au bout desquelles il avait fait mettre de l'eau en s'embarquant, pour faire prendre le change à ceux qui auraient voulu lui enlever ce précieux dépôt, et qu'étant arrivé à Arles, il jeta cette eau dans le tombeau. Il n'y a sur cela rien de certain, sinon que ce tombeau n'a jamais manqué d'eau. Il y a des temps où elle est plus ou moins haute, sans qu'il y ait rien de réglé sur l'accroissement ou la diminution. Les peuples s'en servent dans leurs maladies, et leur foi soulage souvent leurs infirmités. L'on conserve de cette eau plusieurs années de suite dans des bouteilles, sans qu'il paraisse aucune altération, ni dans sa limpidité, ni dans sa saveur. L'examen que d'habiles gens ont fait de ce tombeau ôte tout soupçon de supercherie; nul réservoir auprès, ni canal par-dessous, et nul toit qui découle dessus. Il est même exposé au nord, ce qui rend le lieu où il est enfermé par une grille de fer exempt de toute humidité. Les esprits forts ont beau raisonner là-dessus, ils n'ont pu jusqu'à pré-

sent en trouver la cause naturelle. Cette réflexion de M. Piganiol de La Force (*Descrip. de France*, tom. 6, pag. 447), marque qu'il n'a pas écrit ce fait sans en être bien persuadé lui-même. L'abbaye de Notre-Dame d'Arles était réunie, quant à la mense abbatiale, à l'évêché de Perpignan, depuis l'an 1722. (*La Martinère, Diction. géogr. Gallia christ.*, tom. 6.)

ARLET ou HARLET (Jean-Casp.), Allemand. On a de lui : *De Pauli in urbem Romam ingressu*, act. 18, 16. *Exercitatio historico-theologica variis generis observationibus illustrata*, in-4°, à Iéne, chez Ritter, 1732. L'auteur prétend, avec quelques chronologistes de nom, que saint Paul arriva à Rome l'an 53 de Jésus-Christ, sous l'empire de Claude, et non pas sous celui de Néron. (*Magna Biblioth. eccles.*, pag. 566.)

ARMACH, *Armacha*, ville autrefois capitale de toute l'Irlande, qui n'est plus qu'un méchant bourg en Ultonie sur le Kalin. Elle prétend être le premier siège de saint Patrice, apôtre du pays. C'est en cette qualité que ses prélats se sont de tout temps attribué la primatie d'Irlande, qui lui fut en quelque façon confirmée avec le droit de métropole sur l'Ultonie, dans le concile de Mellefont, l'an 1152. Cependant les autres métropoles de l'île n'y ont jamais consenti. (*Labb. de Comanville.*)

Après la mort de saint Patrice, que les Irlandais appellent leur



primat, l'abbé du monastère de sainte Colombe prit le soin de cette primatie, et, contre la hiérarchie ecclésiastique, se donna, quoique simple prêtre, sur les autres évêques, une autorité dont on ne voit point d'exemple, et leur servit de primat. (Bède en parle ainsi, l. 3, c. 4.) L'archevêque de Cantorbéry prétendait cependant que ce droit lui était dévolu, et il faisait les ordinations. Celse, archevêque d'Armach, est le premier que nous sachions qui ait établi une autre métropole qu'il avait fait bâtir lui-même; mais parce que c'était sans le consentement du Saint-Siège apostolique, il prit le parti de la faire confirmer par le pape. C'est saint Bernard qui nous l'apprend lui-même dans la Vie de saint Malachie qu'il a écrite. Il avait remarqué auparavant que saint Malachie était allé à Rome pour demander au pape les honneurs du *pallium* dont Celse son prédécesseur n'avait pas été en possession. Il ajoute que Malachie avait obtenu du souverain pontife, non-seulement pour lui, mais encore en faveur de la métropole nouvellement instituée, la confirmation de ce que Celse avait fait; et que, pour le *pallium*, il avait été décidé qu'il fallait que le concile de toute l'Irlande le demandât auparavant. Ce ne fut que du temps du pape Eugène, en 1151, qu'on eut égard à sa demande. Ce pape envoya quatre *pallium* en Irlande aux quatre archevêques de cette île,

comme le dit Roger dans ses *Annales*, à l'an 1151. Le cardinal Paparon en fut le porteur; ainsi l'Irlande fut depuis ce temps divisée en quatre archevêchés; savoir, Armach, Cassel, Dublin et Connath, ou plutôt ces deux derniers furent ajoutés aux premiers. Armach avait la primatie sur toute l'île. On trouve que le siège de Dublin en fut soustrait par le pape Luce III en 1182, pour ne dépendre que du Saint-Siège.

### *Evêques d'Armach.*

1. Saint Patrice, en 455. (*Voy. sa vie.*)
2. Saint Benigne, ou plutôt Benin, disciple de saint Patrice.
3. Jarlath, autre disciple de saint Patrice, mourut en 481 ou 482.
4. Cormac, nommé encore du vivant de saint Patrice, mourut en 497.
5. Dubtache ou Duache, siégea seize ans, et mourut en 513.
6. Aililde ou Élie, siégea treize ans, et mourut le 13 janvier 526.
7. Aililde II, parent du précédent, mort en 536, après avoir siégé dix ans.
8. Dubtache II, siégea douze ans, et mourut en 548.
9. David, mort en 550 ou 551.
10. Feidlimid-Fin, mort en 578.
11. Cairlan, mort le 24 mars 588.
12. Éochaide, appelé aussi l'abbé d'Armach, mourut au mois de janvier 598.

13. Senach, nommé aussi abbé, mort en 610.
14. Mac-Laire, siégea en 610, et mourut le 2 septembre 623.
15. Thomien. Le clergé de Rome lui écrivit, le siège vacant en 639, sur le temps qu'on doit célébrer la Pâque. Il mourut en 661. (*Voyez Bède, l. 2, Hist. eccl.*)
16. Segène, siégea vingt-sept ans, et mourut le 24 mai 688. La ville d'Armach fut brûlée deux fois sous son pontificat, en 670 et 687.
27. Flanc, surnommé Fèble, siégea vingt-sept ans, et mourut le 24 avril 715. Il tint un concile en 695.
18. Suibne, mort au mois de juin 730.
19. Congusa de Kinel-Anmira, après avoir siégé vingt ans, mourut en 750.
20. Cèle-Pierre de Hi-Bres-sail, mort en 758.
21. Ferdacher, mort en 768.
22. Foendelach, siégea plusieurs années, après lesquelles il fut déposé, ou il abdiqua.
23. Dubdalèthe, mourut en 793, après avoir siégé quinze ans.
24. Affiat ou Arectac, siégea un an.
25. Cudinisce.
26. Connach, mort subitement en 807.
27. Torbach, mort en 808.
28. Nuade, mort le 19 février, en 812 ou 811.
29. Mac-Loingle.
30. Artrige, en 822, mort en 833.

31. Eugène, mort en 834.
32. Faranan, abdiqua en 848.
33. Diermite O-Tigernach, mort en 852. Les Danois, encore païens, ravagèrent la ville d'Armach sous son pontificat, le jour même de Pâque.
34. Fatcna, siégea vingt-deux ans, et mourut en 874.
35. Ainmire, mort en 875.
36. Catasach, mort en 883.
37. Melcob, mort dans un âge bien avancé en 885.
38. Melbrigide, de la famille royale d'Irlande, mort le 22 février 927. La ville d'Armach fut prise ou pillée trois fois sous son pontificat.
39. Joseph, ordonné en 927, mourut en 936.
40. Mel-Patrice, siégea cinq mois.
41. Catasach II, mort en 957, ayant siégé trente ans.
42. Muredach, mourut en 966, après avoir siégé neuf ans.
43. Dubdaleth II, mort en 998, la trente-troisième année de son épiscopat.
44. Murechan, abdiqua après trois ans de siège.
45. Melmure, nommé en 1001, siégea dix-neuf ans, et mourut en 1021.
46. Amalgaide, siégea vingt-neuf ans, et mourut en 1050.
47. Dubdaleth III, mort le 1<sup>er</sup> septembre 1065.
48. Cumascace ou Mélise.
49. Mélise, siégea vingt-sept ans, et mourut en 1092, après avoir vu la ville et toutes les églises d'Armach consumées par les flammes en 1074 ou 1075.

50. Donald , succéda à Mélise, et mourut en 1106.

51. Celse, fut ordonné en 1106, ayant été unanimement élu par le clergé et par le peuple. Il mourut en 1129 , et désigna Malachie son successeur ; mais Maurice, dont la famille était en possession de ce siège depuis deux cent huit ans , l'emporta. Il siégea seul pendant trois ans , et deux ans dans le schisme contre Malachie.

52. Maurice , dont nous venons de parler , mourut en 1134.

53. Malachie O-Morgair, fut élevé à Armach par l'abbé Imare, ensuite à Lismore par Malch , évêque de cette ville. On le nomma abbé de Bangor ; puis évêque de Conner dans le comté de Doune : ensuite Celse le désigna pour son successeur à Armach , où il ne siégea que trois ans, après lesquels il abdiqua. ( Voyez sa vie. )

54. Gélase , succéda à Malachie, et fut ordonné en 1137. Ce fut sous son pontificat que le pape Eugène III envoya par Paparon , cardinal , quatre *pallium* pour les quatre archevêques d'Irlande, en 1152. Gélase mourut fort âgé en 1174.

55. Corneille, succéda à Gélase et mourut à Rome en 1175 ou 1176.

56. Gilbert , auparavant évêque de Rapoé au comté de Tirconel , mourut en 1180. Le feu brûla encore , de son temps , la cathédrale et plusieurs autres églises.

57. Mélise O-Carroll , évêque

de Clogher dans le comté de Tiron, succéda à Gilbert. Il mourut en allant à Rome en 1184.

58. Amlave , mort en 1185.

59. Thomas O-Connor , mourut en 1201, après avoir siégé seize ans.

60. Eugène , fut préféré sur ce siège à plusieurs autres, ou élus, ou nommés, et siégea jusqu'en 1216 qu'il mourut à Rome.

61. Luc de Netterville , archidiacre d'Armach , élu en 1217. Le roi d'Angleterre ne voulut point le reconnaître , l'élection s'étant faite sans sa participation ; il fallut la recommencer , il fut encore élu , le roi y consentit , le pape le confirma et lui envoya le *pallium*. Il prit possession trois ans après sa première élection , et mourut le 17 avril 1227. Il fut inhumé chez les dominicains.

62. Donat O-Fidabra , évêque de Clogher , fut transféré la même année à Armach , obtint le consentement du Roi le 20 septembre et mourut en Angleterre en 1237. Le siège vqua trois ans.

63. Albert , de Cologne , élu à la sollicitation de Henri III. Il était de l'Ordre de Saint-Dominique , et fut ordonné en présence du Roi et des grands du royaume, le 30 septembre 1240. Il résigna en 1247.

64. Reiner , du même Ordre , ordonné à Rome , mourut dans cette ville en 1256.

65. Abraham O-Conellan , archiprêtre d'Armach , élu en 1257, mort en 1260.

66. Patrice O-Scanlain , de



l'Ordre de Saint-Dominique, élu le 27 février, était évêque de Rapoë. Le pape et le Roi approuvèrent l'élection. Il tint un synode de sa province en 1261, et mourut le 16 mars 1270.

67. Nicolas Mac-Molisse, ordonné en 1272, siégea trente-un ans, et mourut le 10 mai 1303.

68. Jean Taaf, après trois ans de vacance, fut nommé par le pape. Il siégea sans avoir jamais vu son diocèse pendant trois ans.

69. Wauthier de Jorse, de l'Ordre de Saint-Dominique, ordonné par Nicolas, évêque d'Ostie, résigna le 16 novembre 1311. Il avait six frères de mère, tous de l'Ordre de Saint Dominique.

70. Roland de Jorse, dominicain, frère du précédent, lui succéda le 15 septembre 1313. Le Roi l'envoya en possession du temporel, et le 20 mars 1321 il résigna.

71. Étienne Segrave, curé de l'église de Stepney, proche de Londres, chancelier de l'académie de Cambridge, nommé par Jean xxii en 1322, et confirmé par Édouard ii, roi d'Angleterre, mourut en 1333.

72. David O-Hiraghty, ordonné à Avignon, fut pourvu du temporel le 16 mars 1334. L'archevêque de Dublin ne souffrit pas qu'il fit aucun acte de juridiction dans son diocèse, ni qu'il fit porter la croix devant lui. Il mourut le 16 mai 1346, selon les Annales de Nenaght.

73. Richard Radulphe, docteur d'Oxford et chancelier de

cette Université, fut pourvu du siège d'Armach par Clément vi, et ordonné au mois de juillet 1347. C'était un fameux prédicateur. Il offensa à Londres, dans quelques sermons qu'il y fit, les religieux mendiants, en particulier les dominicains et les cordeliers. Il fut pour cela cité à Avignon où était la cour romaine, et il y mourut en 1360.

74. Milon Swetman, trésorier de l'église de Kilkenni, siégea dix-neuf ans, et mourut le 11 août 1380.

75. Jean Colton, chancelier et justicier d'Irlande, pourvu par le pape de l'archevêché d'Armach, fut envoyé en possession du temporel le 9 mars 1382. Il mourut au mois d'avril 1404.

76. Nicolas Fleming, nommé par Boniface ix et ordonné au mois de mai 1404, mourut au mois de juin 1416.

77. Jean Swayen, curé d'une paroisse d'Irlande, ordonné en 1417, siégea vingt-un ans, et abdiqua en 1439.

78. Jean Prène, bachelier en l'un et l'autre Droit, et archidiaque d'Armach, pourvu par le pape Eugène iv, ordonné à la fin de novembre 1439, mourut au mois de juin 1443.

79. Jean Mey, bachelier en l'un et l'autre Droit, et official de Méath, ordonné le 20 juin 1444, mourut en 1456.

80. Jean Bole, abbé du monastère de Sainte-Marie de Navant dans la Mydie, ordonné au mois de juillet 1457, mourut le 18 février 1470.

81. Jean Foxal , après cinq ans de vacance , siégea deux ans. Il était cordelier.

82. Edmond Connesburgh , ordonné en 1477 , résigna deux ans après.

83. Octavien du Palais ou du Palatio , Florentin , nommé par Sixte iv , s'attacha inviolablement à Henri vii , quoiqu'abandonné de tous les grands du royaume. Il mourut au mois de juin 1513 , après avoir siégé trente-trois ans et trois mois.

84. Jean Kite , de Londres , nommé par Léon x , résigna en 1521 , fut fait archevêque de Thèbes en Grèce , et de Carlisle en Angleterre.

85. Georges Cromer , succéda à Kite , et fut fait chancelier d'Irlande. Il mourut le 16 mars 1542.

86. Georges Doudall de Louth , official de Cromer , lui succéda en 1543 , fut exilé sous le règne d'Édouard vi , rappelé par Marie qui lui donna commission de déposer tous les évêques et les prêtres mariés. Il passa en Angleterre en 1558 où il mourut le 15 août. Le pape avait nommé , du vivant de cet évêque , Robert Vaucop à l'archevêché d'Armach. Ce prélat était aveugle de naissance , ce qui ne l'empêcha pas de se faire recevoir docteur de Paris. Il assista même au concile de Trente depuis la première session en 1545 jusqu'à la onzième , 1547. Il fut envoyé aussi légat en Allemagne ; ce qui fit dire en proverbe : « un légat aveugle aux Allemands éclairés. » Il

introduisit le premier les jésuites en Irlande.

87. Hugues Godoacre , nommé par Édouard vi lorsque Doudall fut exilé. Ici commence la réformation. ( Waræus , *de præsulib. Hibern.* )

### *Concile d'Armach.*

Il y eut un concile à Armach sur la discipline , l'an 1171 ; on y ordonna de mettre en liberté tous les Anglais qu'on avait achetés , pour apaiser la colère de Dieu qui se faisait sentir par des châtimens. ( Lab. , tom. 10. )

ARMAGEDDON , en hébreu signifie la montagne de *Mageddon* ou *Mageddo* , qui est une ville située dans le grand champ , au pied du Mont-Carmel. C'est là que le mauvais Ange , sorti de la gueule du dragon , assemblera les Rois de toute la terre pour donner la bataille au grand jour de la vengeance du Seigneur. ( *Apocal.* , c. 16 , v. 16. )

ARMAGNAC ( Jean d' ) , cardinal , était fils naturel de Jean ii , comte d'Armagnac , et frère de Jean iii et de Bernard , connétable de France. Il fut fait archevêque d'Auch par le pape Clément vi en 1391 , puis conseiller d'état en 1401 par le roi Charles vi , et enfin cardinal par Pierre de Lune en 1409. Il mourut peu de temps après. Il ne faut pas le confondre avec Georges d'Armagnac , célèbre cardinal , archevêque de Toulouse , puis collégat et archevêque d'Avignon qui était fils de Pierre , bâtard de Charles d'Armagnac ,

comte de l'Isle-en-Jourdain. Il fut élevé avec soin par le cardinal d'Amboise, son parent, et devint évêque de Rhodéz, et ambassadeur à Venise, puis à Rome où le pape Paul III le fit cardinal en 1544. De retour en France, il fut fait conseiller d'état et se trouva au colloque de Poissy. Il devint ensuite archevêque de Toulouse, puis d'Avignon où il fonda le couvent des Minimes, et où il mourut le 1<sup>er</sup> juillet 1585, à quatre-vingt-cinq ans. Il était zélé pour la religion catholique et grand protecteur des lettres et des savans. Il en avait toujours plusieurs chez lui, et se faisait un vrai plaisir de s'entretenir avec eux et de les avancer à la cour du roi François-1<sup>er</sup>.

ARMALECH, siège épiscopal du pays des Mèdes, de la vicairie du Catay, dont Wadingue rapporte un évêque de son Ordre, nommé Richard de Bourgogne, l'an 1342, martyrisé avec plusieurs de ses confrères.

ARMAND, dit de Bellevue, lieu de sa naissance, était Français et non pas Italien, comme dit M. Cave. On ne sait pas au juste dans quelle année il entra dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs. Tant que le pape Jean XXII vécut, il eut pour lui une extrême affection. Il lui donna lui-même le grade de docteur en théologie, et le nomma maître du sacré palais en 1327. Il exerçait encore cette charge lorsqu'éclata cette fameuse dispute du délai de la vision de Dieu jus-

qu'au jour du jugement, puisque nous avons une réponse ou dix-neuf articles sur lesquels Jean XXII le consulta, et qu'il signa, comme maître du sacré palais, en 1332. Il est inutile d'avertir qu'Ambroise de Altamura s'est trompé lorsqu'il compte trois Armand dans l'Ordre de Saint-Dominique du même surnom. Le père Échard qui a bien examiné les auteurs de cet Ordre, marque expressément qu'il n'y en a point d'autre que celui dont nous parlons. Il faut qu'il soit mort en 1334, avant le mois de novembre, puisque nous en trouvons un autre qui occupait la place de maître du sacré palais vers la fête de tous les Saints de cette année. Voici ses ouvrages, comme le père Échard les rapporte : *Explications des Termes les plus difficiles de la théologie et de la philosophie*; cet ouvrage a été plusieurs fois imprimé sous différens titres à Bâle, 1491, in-8°; à Venise, 1584, à la suite de Denis le chartreux, in-fol.; encore à Venise, 1586, in-8°. Sermons sur les Psaumes, Paris, 1519, in-4°; et à Bresse, 1610, in-4°; des Oraisons pieuses, M. Cave les intitule : *Prières et Méditations*, à Mayence, 1503, in-12. On a encore de lui beaucoup d'autres ouvrages dans différentes bibliothèques qui n'ont point encore vu le jour. (Échard, *Script. ord. FF. Præd.*)

ARMATEUR. Un homme peut armer à ses frais et aller en course dans une guerre juste contre les ennemis de l'État, pourvu que



ce soit avec la permission et sous l'autorité du prince , et qu'il observe les réglemens faits à ce sujet. Avec ces conditions, les prises qu'il fait sur les ennemis lui appartiennent à juste titre. Il n'en serait pas de même s'il armait de sa seule autorité , ou qu'il n'observât point les ordonnances faites à ce sujet , parce qu'un particulier n'a pas droit de faire la guerre à personne de sa propre autorité , ni de lever des soldats à ce dessein , ni de se dispenser des lois établies par la puissance souveraine au sujet de la guerre, en la supposant même légitime. *Voyez Pontas, verbo ARMATEUR. ( S. Th. 2 , 2 , q. 8 , a. 1 , in Corp. )*

ARMÉNIE , vaste région de l'Asie , située vers la source de l'Euphrate , ayant la mer Caspienne à l'orient , et le Pont-Euxin au couchant. Les anciens géographes la divisaient en bien des manières que je ne rapporterai point ici , puisqu'elles seraient inutiles à mon sujet ; mais la plus célèbre de ces divisions et que l'on doit bien remarquer , parce que c'est ce qui éclairera tout ce que je dois en dire , est en grande et petite , l'une au-delà , l'autre en deçà de l'Euphrate. La grande Arménie est située depuis le quarantième degré de latitude jusqu'au quarante-sixième , et a la mer Caspienne au levant ; la petite Arménie au couchant ; la Géorgie au nord ; et l'Assyrie , nommée aujourd'hui Curdistan , au midi. C'est un pays si agréable et si fertile en

bien des endroits , que beaucoup d'auteurs y ont placé le Paradis terrestre et la demeure des premiers hommes. Il a eu ses Rois long-temps avant la naissance de Jésus-Christ , dont il est beaucoup parlé dans l'histoire. Les Romains la partagèrent ou plutôt la disputèrent avec les Parthes vers le deuxième et le troisième siècle. Les Sarrasins l'enlevèrent aux uns et aux autres vers le septième et huitième , et y mirent les peuples dans une fâcheuse oppression ; enfin les Turcs et les Perses , après en avoir fait souvent le théâtre de leurs guerres , l'ont divisée entre eux , et en jouissent encore à présent.

Quant à la religion chrétienne , leurs historiens prétendent qu'elle y a été plantée par les apôtres saint Barthélemy et saint Thadée ; mais qu'y ayant été presque renversée aussitôt , elle y fut rétablie par le fameux saint Grégoire , dit l'*Illuminé* , qui alla , à ce qu'ils disent , se faire sacrer à Rome avec le roi Thiridate , par le pape saint Sylvestre , et qui y est regardé par cette raison comme l'apôtre de leur nation ; mais il y a plus d'apparence à ce qu'écrivit Nicon , auteur arménien , qui rapporte la conversion de ces peuples aux archevêques de Césarée , et particulièrement à saint Léonce , prédécesseur de saint Basile qui leur sacra des évêques ; puisqu'en effet ce pays était sur les limites de son exarchat , et que par conséquent il devait être de sa juridiction. On voit dans Théo-

doret, et dans les autres historiens grecs du cinquième siècle, qu'il y avait de leur temps un grand nombre de prélats, et que l'Arménie majeure ayant été soumise pour le civil au préfet romain qui résidait à Antioche, elle fut soumise aussi au patriarche de cette ville pour l'ecclésiastique.

Mais le concile de Chalcédoine ayant condamné l'hérésie d'Eutichès, il leur arriva, comme à beaucoup d'autres, de prendre ce qu'on y avait fait pour un coup de l'autorité impériale, pour renverser ce qu'ils s'imaginaient être la vérité orthodoxe. Les querelles de politique se mêlèrent avec celles de religion; et comme ils n'avaient pas moins d'antipathie que les Syriens pour la domination romaine, ils tinrent ensemble un concile à Thévin où le patriarche schismatique d'Antioche les récompensa de l'approbation qu'ils donnèrent au monophysisme, en élevant à la dignité de catholique ou d'archevêque autocéphale, ou indépendant, celui de leurs prélats qui avait son siège dans la capitale du pays.

Les Arméniens disent que cette capitale se nommait *Vagarsciabat* en leur langue, et était connue sous le nom d'*Artaxate* aux Romains; que Niersès, qui en occupait le siège vers l'an 500, le transféra à Thévin où ils avaient tenu le concile dont je viens de parler; mais qu'un autre Niersès qui en était en possession vers l'an 650, l'y ayant

rétablie, y fit bâtir le fameux monastère d'Ecsmiasin qui a été depuis ce temps-là le sanctuaire, si j'ose ainsi dire, de la religion, et la demeure des prélats, qui, comme successeurs de leur premier apôtre, et en qualité d'archevêques catholiques et autocéphales, ont pris le nom et l'autorité de patriarches.

Les califes, sectateurs de Mahomet, s'étant emparés de l'Arménie dès le septième siècle, contribuèrent beaucoup à endurcir les peuples dans le monophysisme, afin qu'ils en eussent moins de relation avec les Grecs; mais ils furent tellement vexés dans les siècles suivans, tant par ces infidèles qui fondaient sur eux du côté du midi, que par les Tartares qui y faisaient à toute heure des courses du côté du nord, que les patriarches furent obligés de se réfugier au-delà de l'Euphrate, dans la petite Arménie. Ils s'établirent d'abord à Ani qui, dans une ancienne notice, a le nom de catholique ou autocéphale du patriarche d'Antioche, et dont Tavernier dit avoir vu les ruines dans ses voyages, qui marquent qu'elle a été quelque chose de grand; et cette ville quelque temps après ayant été renversée, ils se réfugièrent à Sébaste, non pas comme en une demeure fixe et permanente, mais seulement en attendant que Dieu donnât assez de paix à leur premier siège pour y retourner.

Cependant il arriva que quelques Arméniens s'étant ligués

ensemble pour se défendre contre les Mahométans, eurent tant de succès dans leurs entreprises, qu'ils trouvèrent moyen d'établir un royaume de leur nation dans la Cilicie. Les patriarches qui étaient à Sébaste crurent aussitôt qu'ils ne pouvaient mieux faire que de les y suivre; et parce que la capitale de ce nouvel État fut mise à une nouvelle ville nommée Sis, proche de Tarse, ils y mirent aussi leur siège patriarcal; ensuite de quoi leurs Rois ayant pris alliance avec les Latins, ils firent comme eux, et se réunirent solennellement à l'église romaine dans le treizième siècle; ce qui a subsisté long-temps, et a donné lieu au patriarchat dont nous parlerons ci-après. Tandis que les choses se passaient ainsi dans la Cilicie, les schismatiques qui étaient demeurés dans la grande Arménie, et qui n'étaient guère contents de voir qu'ils n'avaient plus chez eux, depuis plusieurs années, le chef de leur religion, eurent encore un plus grand chagrin lorsqu'ils virent que celui qui prétendait en avoir la dignité avait abandonné le monophysisme qui était leur opinion favorite; c'est ce qui leur fit prendre la résolution de secouer le joug des patriarches résidans à Sis, et d'en mettre un dans leur ancien trône patriarcal de Saint-Grégoire qui perpétuât chez eux les mêmes sentimens qu'ils avaient reçus de leurs ancêtres. C'est ainsi que le patriarchat fut divisé comme on

le voit à présent. Ceux de Sis prétendent avoir la succession non interrompue; mais ceux d'Escmiasin disent qu'ils occupent le siège que leur premier apôtre a établi pour le centre de leur religion; et comme depuis ce temps-là ils se sont trouvés soumis à différens princes, parce que la petite Arménie où est le patriarche de Sis est au Turc, et que la grande où est celui d'Escmiasin, pour la meilleure partie, est au Persan, ils ont trouvé moyen de se soutenir l'un contre l'autre sans qu'il ait été possible de les réunir.

Il faut avouer pourtant que le patriarche d'Escmiasin l'emporta par-dessus celui de Sis, non-seulement par la vénération que tous les Arméniens ont pour le lieu où il fait sa demeure, mais encore pour le nombre des églises et la multitude de ceux qui sont sous sa juridiction. Ce mot d'Escmiasin signifie la descente du Fils unique, parce qu'ils prétendent que c'est l'endroit où le fils de Dieu se fit voir à saint Grégoire illuminé. C'est un grand édifice que les Turcs appellent *Urcholissie*, c'est-à-dire trois églises; parce qu'outre la patriarcale qui est très-vaste et assez belle pour le pays, il y en a deux autres à quatre ou cinq cents pas qui sont présentement à moitié ruinées. Auprès de la grande église est le cloître composé de quatre ailes, où demeure ce prélat, avec une vingtaine de religieux, mais où il y aurait de quoi en loger plus de



trois cents. Tavérnier fait monter son revenu à six cent mille écus par an ; mais il devait plutôt dire qu'il n'est au plus que le receveur de cette somme pour la tirer de son peuple , et la faire entrer dans les coffres du Persan ; puisqu'au milieu de tant de droits qu'il tire de tous côtés, et de tant de simonies qu'il fait dans la vente des prélatures et dans l'administration des Sacramens , il nous le dépeint comme un homme qui à peine a de quoi vivre fort pauvrement avec ses moines. Ce voyageur dit qu'il a appris d'un archevêque arménien que sa juridiction s'étendait sur quarante-sept archevêchés qui ont sous eux environ cent cinquante évêchés, et qui sont répandus particulièrement dans la grande et la petite Arménie, la Géorgie, la Cappadoce, la Mésopotamie et la Perse. Cela revient assez à la notice que M. Simon nous a donnée de cette église, et qu'il dit avoir transcrite sur ce qui lui en fut dicté par Urcam, archevêque d'Usic ou de Saint-Serge, dans le voyage que ce prélat fit en Hollande et à Paris.

Ces archevêques, aussi bien que leurs suffragans, logent dans des couvens qui sont tous de l'Ordre de Saint-Basile, et sont situés ordinairement dans les villages du pays, et non pas dans les villes où on ne leur souffre guère l'exercice de leur religion. Il faut qu'ils soient moines aussi bien que le patriarche ; mais pour le moindre clergé, comme dans

toute l'église orientale, il peut se marier. Chacun achète sa dignité à beaux deniers comptans : le patriarche de l'Empereur, les métropolitains du patriarche, les évêques des métropolitains, et enfin les curés des évêques, et tous à l'envi les uns des autres tirent le plus qu'ils peuvent de leurs fonctions ; car, comme cette nation est des plus habiles pour le commerce, elle sait aussi, plus qu'aucune autre, l'exercer jusque sur l'autel.

Il ne me reste plus à parler ici que de leur croyance et de leur discipline. Pour leur croyance, elle est la même que celle des Syriens, avec lesquels ils jurèrent le monophysisme dans le concile de Thévin, au sixième siècle. On peut dire même qu'ils en sont encore plus entêtés qu'eux ; et c'est pour le signifier qu'ils se servent de pain azyme à la messe, et n'y mettent point d'eau dans le calice ; mais pour tout le reste, on n'aurait pas beaucoup de peine à les faire convenir avec l'église grecque, et même avec la latine. Leur discipline n'en est pas non plus fort différente ; cependant il faut avouer qu'ils ne sont pas si zélés pour les images que les autres schismatiques d'Orient, et qu'ils n'ont guère de dévotion qu'à la croix ; encore faut-il qu'elle soit bénie à leur mode. Ils accommodent leurs autels avec un tableau à la contre-table, et des chandeliers sur les gradins, d'une manière qui convient beaucoup à la nôtre ; mais ils n'y mettent

point de nappes. Ils croient la transsubstantiation , et font l'élévation et l'adoration du Sacrement, dans la célébration des saints mystères , à peu près comme parmi nous , et tirent le rideau qui sépare le sanctuaire de la nef pour le faire voir au peuple ; ils ne célèbrent que le jeudi , le dimanche et les fêtes solennelles, et jamais au mercredi ni au vendredi qui sont leurs jours d'abstinence, ni en Carême. Leur Liturgie et leur Bible sont en vieil arménien qu'ils n'entendent presque plus , et elles ont été composées par deux moines, David le philosophe et Moïse le grammairien , dès le temps de saint Chrysostôme. Ceux qui nous ont fait des relations de ce pays , disent que le degré de docteur est si honorable parmi eux , qu'il donne le pas à ceux qui en sont revêtus en quelque façon au-dessus des évêques ; mais c'est ce qu'on ne voit pas dans leurs conciles où les prélats signent toujours avant ceux qui n'y ont que la qualité de maîtres. Ils sont fort rigides observateurs de leurs jeûnes et de leurs abstinences ; ils les ont à peu près semblables à celles des Grecs, et ne permettent point les troisièmes nocces , ni à un veuf d'épouser une fille , ou à un garçon de s'allier à une veuve.

Comme cette église est fort entêtée de ses dogmes , et fort attachée à ses coutumes et à ses superstitions , il n'y a jamais rien eu que de feint et de passa-

ger dans les réunions qu'elle a faites avec le Saint-Siège. Telles ont été celles qui se firent sous Eugène III, en 1145, et sous Eugène IV , au concile de Florence, en 1439 ; cependant il y eut un célèbre dominicain, nommé Barthélemy le Petit qui , profitant de l'inclination qu'il trouva en quelques uns d'eux envers les Latins , fut assez heureux pour en tirer du schisme une bourse quantité, vers l'an 1356 ; et afin que la chose fût plus stable, il obtint du pape l'érection d'une province ecclésiastique , sous le nom de *Frères-Unis*, et que, tant les prêtres et les évêques qui la gouverneraient, feroient profession de la règle de saint Augustin, suivant les constitutions de l'Ordre des Frères-Prêcheurs. Il n'y a plus présentement que l'archevêché de Naxican qui subsiste encore ; cette ville ayant été renversée par Seha-Abbas, il a fallu que l'archevêque se soit retiré au bourg d'Abrener qui en est à quatre ou cinq lieues. C'est là que tous nos voyageurs conviennent qu'il y a encore sept à huit mille de ces Arméniens unis, qui sont distribués en sept villages, et qui , tout vexés qu'ils sont par les impôts que la jalousie des schismatiques leur attire , sont d'une constance héroïque pour la véritable religion.

Il faut joindre à ces Arméniens catholiques de Perse , ceux qui sont aujourd'hui répandus dans toute la Pologne , et même dans la Moscovie ; car ils s'y sont mal-

tipliés de telle sorte, qu'on a été obligé de leur créer un archevêque qui résidait autrefois à Caminieck, et qui fait aujourd'hui sa demeure à Léopold, capitale de Russie. Les rois de Pologne ont travaillé avec tant de succès pour les unir à l'église romaine, qu'enfin leur prélat en signa l'acte entre les mains du père Pidou, théatin, archevêque latin de Babylone l'an 1666; ce qui a continué jusqu'à présent. ( M. de Comanvill., *Arch. évéch. de l'Univ.* )

Il ne nous reste qu'à dire un mot des Arméniens qui sont sous la domination du Grand-Seigneur, ou de cette portion du patriarchat arménien qui s'établit à Sis au commencement du treizième siècle. Le patriarche qui occupa ce nouveau siège avait trop d'obligation aux princes de sa nation, pour ne pas entrer dans l'alliance qu'ils avaient faite avec les Latins; ainsi, voulant avoir comme eux la protection du Saint-Siège et des Croisades, il abjura ses erreurs et tint même différens conciles, et entre autres celui de Sis en 1307, et celui d'Adena en 1316 où se trouvèrent plus de trente évêques de sa dépendance, et où la foi orthodoxe fut approuvée et le monophysisme condamné: mais comme tout cela ne s'était fait que par politique et pour avoir la protection de ceux qui pouvaient le soutenir contre les Turcs, il ne fut pas plutôt sous le joug des infidèles qui se rendirent maîtres du royaume la-

tinisé d'Arménie vers le milieu du quatorzième siècle, que n'ayant plus rien à espérer du pape, il retourna à son hérésie et à son schisme; et s'il a fait depuis ce temps-là quelque tentative de réunion, ç'a été en continuant ses hypocrisies, et sans jamais l'avoir eue dans le cœur; de sorte que pour savoir la créance et la discipline de son église, il ne faut que se souvenir de ce que nous venons de dire de celle d'Ecsmiasin, puisqu'elles ont en tout l'une et l'autre une même ressemblance et une égale conformité.

La ville de Sis, qui depuis le treizième siècle sert de résidence à ce patriarche, est située sur le bord de la mer, à trois ou quatre lieues de Tarse, dans le pays que l'on nommait Cilicie autrefois, et que l'on appelle Caramanie aujourd'hui, et est à plus de cent lieues au sud-est de C. P. et à deux cent cinquante au sud-ouest d'Ecsmiasin. Elle était, au temps de ses Rois, assez bien bâtie, et avait quantité de palais et d'églises dont on ne voit plus que les ruines. La cathédrale, dédiée à sainte Sophie, était encore sur pied il n'y a pas longtemps, avec quelques maisons, et entre autres celle du patriarche qui est assez logeable; mais le terrain y est si incommode et l'air si mal sain, qu'on ne peut y demeurer que six mois par an, et que le reste du temps il faut se retirer ailleurs.

La juridiction de ce patriarche qui s'étendait sur toute sa nation



lorsqu'il commença à s'établir dans cette nouvelle ville, comme nous l'avons dit, fut bientôt resserrée dans des bornes plus étroites par le rétablissement d'Ecsmiasin, auquel s'attachèrent tous ceux de la grande Arménie et de la Perse; de sorte qu'il ne lui resta, outre le royaume où il était venu se loger, que quelques évêques répandus dans l'Asie mineure et dans l'Europe, qui, durant les Croisades, avaient pris inclination pour l'église latine; et c'est justement ceux dont on voit les noms dans les souscriptions des conciles de Sis et d'Adena qui furent tenus sous son autorité dans le quatorzième siècle.

Comme c'est l'empereur des Turcs qui revêt ce patriarche de sa dignité, et qui a intérêt qu'elle lui soit de quelque valeur, afin qu'il l'achète plus cher, il lui a long-temps conservé ses droits sur toutes les églises arméniennes de son domaine dans l'Europe et l'Asie mineure. Il vendait les prélatures de tous ces endroits, y levait des décimes, et faisait particulièrement un gros profit sur le mirone qui est le chrême de la confirmation, qu'ils payent grassement, parce qu'ils y ont en quelque façon plus de foi qu'au baptême; ce qui lui apportait un revenu considérable, et lui donnait moyen de faire très-bonne figure; mais on a fait contre lui dans ces derniers siècles, diverses entreprises qui lui ont enlevé ce qu'il avait de meilleur;

car, premièrement, les archevêques arméniens de C. P. ont trouvé moyen, à force d'argent, de se faire donner les droits patriarchaux par le Grand-Scigneur, non-seulement pour leur ville, ce qui est déjà un gros article, mais encore sur les provinces qui lui sont les plus voisines dans l'Asie et sur presque toutes celles de l'Europe; de sorte que sans aller jusqu'à Sis, chacun a recours à eux pour les choses dont on a besoin; et parce qu'il refuse à cause de cela de les sacrer, ils engagent quelques prélats persans qui ne sont point de sa dépendance de venir chez eux et de les ordonner. Outre cela, le patriarche d'Ecsmiasin fait très-souvent des présens à la Porte, afin que ceux de sa nation qui sont en Turquie puissent s'adresser à lui; ce qui n'est pas plutôt accordé, que c'est à qui ira, par le grand respect qu'ils ont conservé pour le siège de leur saint Grégoire. Enfin, les archevêques qu'ils ont à Jérusalem achètent les mêmes pouvoirs pour les pèlerins qui viennent à la Terre-Sainte; de sorte qu'il n'est presque rien demeuré au patriarche de Sis, et qu'il n'est que l'ombre de ce qu'il a été. C'est pour cela qu'il ne prend plus d'autre titre, depuis long-temps, que celui de serviteur de Dieu, N..., patriarche et primat de la petite partie des Arméniens qui sont en Cilicie, Syrie et Palestine, et ministre de la droite et du trône de saint Grégoire.

*Concile d'Arménie.*

Il y eut un concile dans l'Arménie l'an 435, sous le pape Sixte III, contre les Nestoriens. (Hard., tom. I.)

ARMÉNIENS, peuples d'Arménie dont les uns sont chrétiens - catholiques, les autres schismatiques et hérétiques. Ceux-ci croient qu'il n'y a qu'une nature en Jésus - Christ, composée de la divine et de l'humaine, sans néanmoins aucun mélange; que le Saint-Esprit ne procède que du Père; que les âmes des Saints n'entrent point dans le Paradis, ni celles des damnés en Enfer, avant le jugement dernier; qu'il n'y a point de Purgatoire; que la confirmation et l'extrême-onction ne sont point des sacrements; qu'il faut donner la communion aux enfans avant l'usage de raison, et à tout le peuple sous les deux espèces; qu'il n'y a point de cas réservés aux évêques ni au pape; que le pape n'a point de primauté dans l'Eglise. A ces erreurs près, les Arméniens pensent comme les catholiques. Ils croient en particulier la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et c'est à tort qu'on leur impute de la nier, aussi bien que plusieurs autres dogmes. (Jean Hernac, Arménien catholique; cité par le père Galanus dans sa *Cônciliation de l'église arménienne avec l'église romaine*. Michel Fèvre, *Théâtre de la Turquie*.)

ARMENTA (Jean d'), jésuite espagnol, de Cordoue, entra

dans la Compagnie en 1596. On le jugeait très-propre aux sciences spéculatives; mais son talent pour la chaire parut plus utile et l'emporta. Il l'exerça durant plus de quarante ans dans les principales villes de la Bétique, et dans les missions avec un concours infini d'auditeurs. La conversion de trente-six pirates anglais prêts de subir le dernier supplice, obstinés dans leur hérésie, fit beaucoup d'honneur au père d'Armenta, et lui procura une place de qualificateur du Saint-Office. Il mourut recteur au collège de Cadix en 1651. Il a laissé un discours sur les *Stigmates* de saint François, plusieurs Sermons, l'Histoire des hérétiques convertis par les jésuites. (Sotwel, *script. Societ. Jesu*.)

ARMES. Il est généralement défendu à tous les ecclésiastiques de porter les armes; on ajoute: s'ils n'en ont obtenu une permission expresse de leur évêque. Le premier concile de Mâcon, can. 5, veut qu'on punisse de prison, et d'un jeûne de trente jours au pain et à l'eau, les ecclésiastiques qui portent des armes; mais depuis que Clément V a décidé que les ecclésiastiques n'encourraient point l'irrégularité lorsque, pour sauver leur vie, ils auraient tué leur agresseur. (*Clemens, si furios*), on a jugé qu'ils pourraient licitement porter les armes lorsqu'ils auraient raison de craindre pour leur vie, et qu'il leur était même permis d'en porter,

quand ils seraient en voyage. (Concile de Mayence, canon soixante-quatorzième, *de honest. et decent. Cler.* Concile de Narbonne en 1551. Concile d'Aix en Provence. Canon vingtième, concile d'Aquilée en 1596, etc.) Saint Charles Borromée permet la même chose.

Maison demande si des prêtres ou des religieux qui se trouvent dans une place assiégée par des infidèles ou des hérétiques qui indubitablement les feraient mourir, ayant pris les armes dans la seule intention de se défendre et non de tuer, et ont fait feu avec les autres sans qu'ils puissent savoir s'ils ont tué, ont encouru l'irrégularité *ex delicto* ?

Pantas défend la négative, et voici ses raisons. En général, tous ceux qui tuent leur agresseur, *cum moderamine inculpatae tutelæ*, et qui sont moralement certains qu'ils ne peuvent autrement sauver leur vie, n'encourent aucune irrégularité. (*Clem. si furios.*) Il est vrai que les anciens canons défendent le port des armes aux ecclésiastiques, que l'homicide leur est entièrement défendu, de telle manière que ce soit; outre l'irrégularité encourue, le can. *de his*. 6, *dist.* 50, can. *Si quis* 8, cod., impose une rigoureuse et longue pénitence aux ecclésiastiques qui, dans le siège d'une ville, se seraient défendus les armes à la main; et suivant le chapitre *ex multa*. 9, *extr. de vot. et vot. redempt.*, les clercs sont inhabiles à

combattre dans la guerre. Le chapitre *Petitio* 24., *extr. de homic. volunt. vel casu*, déclare qu'un prêtre qui s'était défendu les armes à la main contre des hérétiques ou infidèles qui avaient assiégé un château où il demeurerait, et qui néanmoins était dans le doute s'il en avait tué quelqu'un, devait s'abstenir de célébrer, parce que dans ce doute il devait s'estimer irrégulier. Selon le concile de Trente sess. 13, *de reform.*, cap. 7, il est décidé que l'homicide casuel commis par un prêtre est sujet à la dispense. Enfin, le concile de Tribur décide qu'un prêtre ou un diacre a encouru la déposition par un homicide qu'il aurait même été contraint de commettre. Acela, il est facile de répondre que les canons ci-dessus rapportés s'entendent d'une nécessité qu'on pourrait éviter, en sortant du château avant l'arrivée des infidèles (*Id. Gloss., in dict. can.* Le chap. *ex multa* 9, ne parle que de ceux qui sont capables de s'enrôler pour la guerre sainte, et en excepte les ecclésiastiques, parce que leur profession est incompatible avec celle des armes; mais il n'est pas dit qu'ils soient inhabiles *ad se defendendum* lorsqu'ils se trouvent forcés de le faire par une nécessité indispensable de vaincre ou de mourir. Le chapitre *Petitio* dit seulement qu'il est plus prudent, dans l'espèce qui y est proposée et dans le doute, de s'abstenir de célébrer. Le concile de Trente parle seulement de



celui qui en tue un autre , *cum moderamine inculpatæ tutelæ* , et non de celui qui ne peut pas éviter la mort autrement , comme la dernière Clémentine *si furiosus* , à laquelle ce concile n'a point dérogé. Pour ce qui regarde le concile de Tribur , on peut dire que la Clémentine y a dérogé. Au reste , il faut convenir qu'il est plus sûr de recourir à la dispense dans le cas proposé , quand ce ne serait que pour ôter le scandale. L'on peut même dire qu'il y a irrégularité *ex defectu lenitatis* , de même que dans le juge qui condamne à mort , cap *dilect. 6, de sent. excom. in 6º*. On n'est pas non plus irrégulier pour s'être trouvé en compagnie de gens qui ont commis un homicide , lorsqu'on n'y a eu aucune part. (Pontas , verbo *IRREG. Dict. du Droit can. Gibert.*) On n'est pas non plus irrégulier pour avoir été engagé dans les armes , sans avoir tué ni mutilé.

ARMINIENS ou REMONTRANS. (*Voyez* REMONTRANS. )

ARMINIUS ( Jacques ) , chef de la secte des Arminiens ou Remonstrans , naquit à Oudewater , ville de Hollande sur l'Issel , l'an 1560. Après avoir parcouru différentes villes pour se perfectionner dans l'étude , il fut professeur de théologie dans l'Université de Leyde en Hollande. Ce fut là qu'il publia la doctrine qui le rendit chef de parti , et que l'on peut voir à l'article des REMONTRANS. Pour la soutenir , Arminius composa les ouvrages suivans , entre les autres : *Exa-*

*men libelli Guillelmi Perkinsi de prædestinationis modo et ordine. Analysis* , cap. 9 , *ad Romanos. Dissertatio de vero sensu* , cap. 7 , *epist. ad Rom.* Arminius mourut l'an 1609 , âgé de quarante-neuf ans. ( Sponde , *in Annalib. Tuldénus* , lib. 1 , *Hist. nostri temp. Mém. de du Maurier.* )

ARMOGASTE ( saint ) , que les uns qualifient comte , les autres évêque , souffrit pour la foi sous Genseric , roi des Vandales en Afrique , vers l'an 457 ou 458. On le lia d'abord avec des cordes qui se rompirent comme des toiles d'araignées , à la prière du Saint. Il fut ensuite pendu par un pied la tête en bas , condamné aux mines , et mourut saintement dans le vil emploi de gardien de vaches , auquel on le condamna en dernier lieu. Quoiqu'il ne soit pas mort dans les supplices , l'Eglise ne laisse pas de l'honorer comme martyr , aussi bien que Satur et Archinin , ses compagnons qui lui sont unis dans l'histoire que saint Victor de Vite a faite de la persécution de l'Eglise d'Afrique sous les Vandales. ( Baillet , au 29 mars. )

ARMOIRE , nommée *sacraire* , *sacrarium*. C'était autre fois , dans beaucoup d'églises , une armoire pratiquée dans la muraille , du côté de l'Evangile où l'on gardait le corps de Jésus-Christ. Cet usage subsiste encore aujourd'hui à Saint-Julien d'Angers , à Saint-Cande-le-Vieux de Rouen , etc. ( De Moléon , *Voyag. liturg.* , pag. 103 , 105 et 412. )

ARMOIRIES, marques de noblesse et dignité *insignia gentilitia*. On les nomme ainsi, parce qu'elles se portaient principalement sur le bouclier, sur la cuirasse et sur les bannières, et qu'elles ont pris leur origine des armes. Les savans sont fort partagés au sujet des armoiries ; les uns les faisant remonter jusqu'au commencement du monde, et les autres leur assignant une époque beaucoup plus récente. Pour décider la question, il faut distinguer entre armoiries prises précisément pour des marques symboliques, devises, emblèmes, hiéroglyphes et armoiries réglées selon l'art du blason, et accordées ou approuvées par les princes pour être des marques héréditaires de la noblesse d'une maison. Les armoiries prises dans le premier sens, sont de temps immémorial, parce que de tout temps les hommes ont eu des marques pour se distinguer dans les armées dont ils ont fait des ornemens de boucliers, d'enseignes, etc. Mais pour les armoiries prises dans le second sens, elles ne sont pas plus anciennes que le dixième ou l'onzième siècle. Jusqu'à ce temps, on ne remarque sur les tombeaux que des croix et des inscriptions gothiques, avec la représentation de la personne. Le tombeau du pape Clément IV, mort en 1268, est le premier sur lequel on trouve des armoiries. Ce sont les tournois qui ont fait fixer les armoiries ; et Henri l'oi-

seleur, qui régla les tournois en Allemagne, donna occasion à ces marques d'honneur qui sont plus anciennes en Allemagne que dans le reste de l'Europe. Ceux qui ne s'étaient jamais trouvés aux tournois n'avaient point d'armoiries, quoiqu'ils fussent gentilshommes. (*Dict. univ.*)

Les armoiries n'ont commencé à être pendues dans les églises qu'en 1341 ou 1350, par un évêque d'Utrecht, en faisant les obsèques de son frère.

Quelques auteurs condamnent l'usage de faire mettre les armoiries sur les ornemens et sur les vaisseaux sacrés qu'on donne à l'Église, et défendent aux ministres des autels de les recevoir. Mais il est vrai de dire que quoiqu'un donateur fit mieux de ne pas mettre ses armes sur les dons qu'il fait à l'Église, cet usage n'est pas mauvais en soi, et ne le devient qu'à raison de quelques circonstances particulières, telles que la défense qui en serait faite par les évêques, l'ostentation et la vanité des donateurs, l'indécence des armoiries et de la place qu'elles occuperaient. Convient-il de voir un pourceau, une chauve-souris, une femme échevelée, un Bacchus nu, placés au-dessus du tabernacle et des images des Saints ? Hors ces circonstances ou d'autres semblables, on peut recevoir des ornemens timbrés par le bas d'armoiries décentes. On conserve dans le séminaire de Saint-Firmin de cette ville une

chasube de saint Charles Borromée, sur le bas de laquelle sont ses armes, et qui fut donnée par Jean Casimir, cardinal Denheff, évêque de Césena dans la Romagne, mort en 1697. (Pontas, verbo *Ornement*. cas. 1<sup>er</sup> suppl. De La Paluelle, *Résolut. de Cas de conscience*, part. 2, lett. 6, pag. 241, édit. de 1714. M. Collet, *Examen des saints Mystères*, pag. 304 et les suiv.)

ARMON ou ARMONI, fils de Saül et de Respha, fut crucifié avec ses frères par les Gabao-nites. (2 *Reg.*, cap. 21, v. 8.)

ARMON, dont il est parlé dans Amos, signifie l'Arménie où les dix tribus d'Israël furent transportées par les rois d'Assyrie. (Cap. 4, v. 3.)

ARNAIA (Nicolas), Espagnol de Ségovie, entra chez les jésuites en 1577, à l'âge de vingt ans. Il passa presque toute sa vie dans les provinces de l'Amérique septentrionale où il fut supérieur pendant trente ans, recteur, maître des novices, visiteur provincial et député à la septième congrégation générale. Il mourut à Mexico en 1622. Il a donné un abrégé des Méditations de Dupont, à Madrid, en 1618; trois tomes de Conférences spirituelles, in-4°, à Séville, 1617, 1618; la Pratique des Exercices spirituels de saint Ignace, Cologne, etc. (Moréri, édition de 1579.)

ARNAUD ou ERNAUD, abbé de Bonneval, dans le diocèse de Chartres, fit, étant jeune, profession de la règle de Saint-

Benoît, dans l'abbaye de Marmoutiers, d'où il fut tiré pour être abbé de Bonneval, vers l'an 1144. Il eut beaucoup à souffrir dans le gouvernement de ce monastère. Le même qui avait persécuté Tetfride, Gautier et Bernier ses prédécesseurs, le traita si inhumainement, qu'il fut obligé d'aller à Rome. Le pape Lucius II le reçut avec honneur et lui accorda un privilège pour son monastère. Mais cette faveur ne le mit point à couvert des cruautés de son persécuteur, et il fut contraint de faire un second voyage à Rome sous le pontificat d'Adrien IV, vers l'an 1154, pour demander permission de quitter son abbaye. Il retourna à Marmoutiers où il mourut quelques années après. Le Martyrologe de France fait mention d'Arnaud de Bonneval comme d'un homme de pieuse mémoire, célèbre pour son savoir et sa piété. Il fut un des amis intimes de saint Bernard qui, dans sa dernière maladie, se recommanda à ses prières. Il en devint l'historien à la prière des moines de Clairvaux qui l'engagèrent à continuer l'histoire de la vie de leur saint fondateur, commencée par Guillaume de saint Thierry. L'ouvrage d'Arnaud fait le second livre de la Vie de saint Bernard. Il le commence au pontificat d'Innocent II et le finit au différent qui s'éleva entre le roi Louis-le-Jeune, et Thibaud, comte de Champagne. Il marque dans la préface que Guillaume de Saint-Thierry, le



premier historien du Saint, était mort. Le traité d'Arnaud, intitulé, *des OEuvres cardinales de Jésus-Christ*, ne peut avoir été écrit avant l'an 1154, puisqu'il est dédié au pape Adrien IV, élevé en cette année sur le Saint-Siège. On l'a quelquefois imprimé parmi les œuvres de saint Cyprien et sous son nom. L'occasion de l'erreur est venue de ce qu'au lieu du pape Adrien IV; on a mis dans quelques éditions Corneille, qui en effet occupa le Saint-Siège dans le temps que saint Cyprien était évêque de Carthage; mais cette erreur se trouve détruite, 1° par le manuscrit de l'abbaye de Clairvaux où le traité dont nous parlons porte en tête le nom d'Arnaud ou Ernaud, abbé de Bonneval; 2° par plusieurs traits répandus dans le corps de l'ouvrage. L'auteur, sur l'article du Baptême, dit qu'il est valide, quel qu'en soit le ministre. Saint Cyprien ne pensait pas ainsi, puisqu'il n'admettait point le baptême conféré par les hérétiques. L'auteur, sur l'article de la dernière cène de Jésus-Christ, ou le jour qu'on en fait la mémoire, dit que les juges y délivraient des prisonniers condamnés à mort. Il parle aussi de l'onction des reins dans l'administration du sacrement de l'Extrême-Onction, et de plusieurs autres rites que l'on n'a mis en usage que depuis saint Cyprien. Arnaud ne mit point son nom à la tête de cet ouvrage. Il se contenta de se faire connaître au pape Adrien IV

à qui il le dédia. C'est un composé de douze discours moraux qu'Arnaud avait prononcés aux jours de la célébration des mystères qui en font la matière; ils sont intitulés : *de la Naissance temporelle de Jésus-Christ, de sa circoncision, de l'adoration des Mages, et de la mort des Innocens; du baptême de Jésus-Christ et de l'apparition de la Trinité; du jeûne et des tentations du Sauveur; de sa dernière cène et de l'institution du sacrement de l'Eucharistie; du lavement des pieds; de l'onction du Chrême et des autres sacrements; de la passion de Jésus-Christ; de sa résurrection, de son ascension, et de la descente du Saint-Esprit*. Tous ces mystères ont rapport à Jésus-Christ; ils sont le fondement de la religion qu'il a établie: c'est pour cela qu'Arnaud a donné à son traité le titre : *des OEuvres cardinales de Jésus-Christ*. Il fut imprimé à Paris en 1500, par les soins de Cyprien Beruti, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, chez André Brocard, en 1512, dans l'édition des œuvres de saint Cyprien, faite en la même ville, et en 1574 chez Nivelles; il se trouve encore dans l'édition d'Oxford, en 1682, et dans celle de Paris, en 1726, au Louvre. On en cite encore d'autres.

Le livre des sept paroles de Jésus-Christ sur la croix porte, dans un manuscrit de Cîteaux, le nom d'Arnaud, abbé de Bonneval en France. L'édition qu'en a faite Jean Gagney, conseiller

et premier aumônier de François 1<sup>er</sup>, porte : « Arnaud , abbé. » de Bonneval dans le diocèse » de Chartres. » François Titelman fit imprimer cet opuscule à Anvers en 1532 , avec un commentaire auquel il ajouta un discours d'Arnaud sur les louanges de la sainte Vierge. Ce discours est encore un sermon dans lequel il parle des principales circonstances de sa vie rapportée dans l'Évangile. Il remarque sur la fin qu'il est certain qu'elle a été enlevée dans le ciel, et qu'elle est avec Jésus-Christ ; mais qu'il n'est pas également certain si elle y est en corps et en âme ou, si son corps est resté sur la terre. On a le livre des sept paroles de Jésus-Christ sur la croix dans plusieurs éditions de saint Cyprien , dans la bibliothèque des Pères , à Paris, en 1575, et dans le vingt-deuxième tome de la bibliothèque des Pères , à Lyon , en 1677. Titelman relève la douceur du style , la gravité et la solidité des pensées, et l'onction qui se fait sentir dans tout l'ouvrage. Il commence par l'explication de ces paroles : « Mon Dieu, mon Dieu, » pourquoi m'avez-vous abandonné ? » et finit à celles-ci : « Mon père , je remets mon âme » entre vos mains. » Arnaud fait voir que toutes ces façons de parler regardaient l'humanité de Jésus-Christ et non sa divinité : c'est en distinguant les deux natures , qu'il concilie ce qui paraît d'abord contraire à la foi de l'Église sur l'incarna-

tion du Verbe. Comme homme, il se plaint qu'il est abandonné ; comme Dieu, il accorde le Paradis au bon larron.

Le discours des louanges de Marie , publié à Anvers en 1532 par Titemon , se lit dans la bibliothèque des Pères de Lyon , tom. 22 , pag. 1281. Denys Peronnet , théologal d'Auxerre , ayant trouvé le traité de l'ouvrage des six Jours de la Création à Langres et dans l'abbaye de Notre-Dame de Raynac , le publia, sur l'autorité de ces deux manuscrits , à Auxerre en 1609, in-8°, et le dédia au cardinal Duperron. La préface d'Arnaud manque dans cette édition : elle se trouve dans l'édition de saint Cyprien , à Oxford , en 1682 , à la fin des œuvres de ce Père. L'abbé de Bonneval y prouve que les livres de Moïse sont les plus anciens que l'on ait. La bibliothèque des Pères ayant été imprimée à Lyon avant l'édition des œuvres de saint Cyprien , à Oxford , en 1682 , il n'est pas surprenant que le Traité d'Arnaud sur l'ouvrage des six Jours, y soit sans préface. On attribue à l'abbé Arnaud un Traité du Corps et du Sang du Seigneur ; mais c'est apparemment le discours sur la cène, l'un des douze dont est composé l'ouvrage intitulé : *des OEuvres cardinales de Jésus-Christ* où il parle fort au long de l'Eucharistie. Don Mabillon étant à Citeaux , transcrivit deux ouvrages d'Arnaud ; l'un sous le titre : *des Dons du Saint-Esprit* ; l'autre, un Com-

mentaire sur le psaume 132, divisé en cinq homélies. Ces deux opuscules ont depuis été publiés par Casimir Oudin, à Leyde, chez Pierre Vander-Mecche, en 1692, sur un manuscrit de l'abbaye de Long-Pont, Ordre de Cîteaux. Les méditations d'Arnaud ne se trouvent que dans l'édition de œuvres de saint Cyprien par Fell, à Oxford en 1682. On a à Clairvaux un Commentaire d'Arnaud de Bonneval sur le prophète Isaïe. Trithème met des lettres dans le catalogue des ouvrages de l'abbé de Bonneval, et il n'est pas douteux qu'il n'en ait écrit un grand nombre; aucune n'est venue jusqu'à nous. Arnould, évêque de Lisieux, fait mention de celle que cet abbé, à son retour de Rome, lui envoya par un exprès à Tours. Le même évêque, dans une lettre qu'il lui écrivit, loua les talens de l'abbé de Bonneval, soit pour la composition, soit pour l'élocution. Ses entretiens n'étaient pas moins agréables qu'instructifs: s'il répandait des lumières dans l'esprit de ses auditeurs, il charmait leurs oreilles par la douceur et l'agrément de ses expressions. (Mabillon, *Annal. benedict.*, lib. 78, n° 34; lib. 80, n° 52. Arnold. Episcop. Lexoviens, *epist.* 3, tom. 22, *Bibl. patr.*, p. 1311. Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et ecclés.*, tom. 23, p. 128 et suiv.)

ARNAUD DE MONTANIER, natif de Puycerda en Catalogne, enseignait que Jésus-Christ et

les Apôtres n'avaient rien en propre ni en commun; que nul de ceux qui portent l'habit de saint François ne sera damné; que saint François descendait tous les ans en Purgatoire, et en tirait tous ceux de son Ordre pour les faire monter en Paradis; et enfin, que l'Ordre de Saint-François durerait éternellement. Il fut cité devant le tribunal de l'inquisition, et se retracta de tout ce qu'il avait avancé; mais ayant publié de nouveau ses folles imaginations, on le saisit une seconde fois dans le diocèse d'Urgel. EymERIC qui en était évêque, condamna Arnaud de Montanier à une prison perpétuelle. (M. Pluquet, *Diction. des hérés.* au mot ARNAUD DE MONTANIER.)

ARNAUDISTES, disciples d'Arnaud de Villeneuve, célèbre médecin qui mourut en 1313 et fut enterré à Gênes. Il avait composé divers ouvrages, tels que le livre de l'*Humanité et de la Patience de Jésus-Christ*; le livre de la *Fin du Monde*, de la *Charité*, etc. qui ont été imprimés à Lyon en 1520, et à Bâle en 1585, in-fol. On tira de ces ouvrages les erreurs suivantes qui furent condamnées par l'Université de Paris, et par les inquisiteurs de la foi, sous les ordres du pape Clément v.

1° La nature humaine en Jésus-Christ est en tout égale à la divinité.

2° L'âme de Jésus-Christ, aussitôt après son union, a su tout ce que savait la divinité.



3° Le démon a perverti tout le genre humain , et fait périr la foi.

4° Les moines corrompent la doctrine de Jésus-Christ.

5° L'étude de la philosophie doit être bannie des écoles , et les théologiens ont très-mal fait de s'en servir.

6° La révélation faite à Cyrille est plus précieuse que l'Écriture-Sainte.

7° Les œuvres de miséricorde sont plus agréables à Dieu que le sacrifice de l'autel.

8° Les fondations des bénéfices ou des messes sont inutiles.

9° Celui qui ramasse un grand nombre de gueux , et qui fonde des chapelles ou des messes perpétuelles , encourt la damnation éternelle.

10° Le prêtre qui offre le sacrifice de l'autel , et celui qui le fait offrir , n'offre rien du leur à Dieu.

11° La passion de Jésus-Christ est mieux représentée par les aumônes que par le sacrifice de l'autel.

12° Dieu n'est pas loué par des œuvres dans le sacrifice de la messe , mais seulement de bouche.

13° Il n'y a dans les constitutions des papes que des œuvres de l'homme.

14° Dieu n'a point menacé de la damnation éternelle ceux qui pèchent , mais seulement ceux qui donnent mauvais exemple.

15° Le monde doit finir à l'an 1335 , ou 1345 , ou 1376. ( Le P. Nicéron , dans ses *Mém.* t. 34 ,

pag. 82. Fabricius , *Bibliotheca lat. mediæ et infim.* , tom. 1 , pag. 559. Nicol. Emeric. *Direct. Inquisit.* p. 282 , édit. de 1585. Hosman , *Lexic. Natal. Alex.* , sæc. 13. D'Argentré , tom. 1 , p. 267. Trithem. , *Chronic. Hirsaug.* , tom. 2 , ad an. 1310 , p. 123 , *Hist. prov. Catalaun.* )

ARNAULD , de Bresse , ville d'Italie , vivait dans le douzième siècle. Il joignait à un petit jugement une grande facilité à parler et beaucoup de hardiesse. Il vint en France où il étudia sous le célèbre Abailard , et il ne fut pas plutôt de retour en Italie , qu'il commença à publier ses Nouveautés. Avec un visage austère , des manières qui annonçaient l'homme désintéressé , un habit religieux qu'il avait pris pour s'insinuer plus aisément dans l'esprit des peuples , dont il s'appliquait à captiver la bienveillance par les plus basses flatteries , il se mit à déclamer contre l'état ecclésiastique et monastique , publiant que les clercs qui avaient des biens en propre , les évêques qui possédaient des régales , et les moines qui jouissaient de quelques terres , ne pouvaient être sauvés , et que tous ces biens appartenaient aux princes. L'évêque de Bresse l'ayant dénoncé au concile de Latran , que le pape Innocent II avait convoqué en 1139 , il y fut condamné et chassé d'Italie. Il y revint ensuite et persuada au peuple romain de se rendre maître du gouvernement temporel ,

de rétablir le sénat, de chasser le pape et les ecclésiastiques. On le crut, et les troubles qu'il excita durèrent dix ans; mais s'étant retiré auprès de l'empereur Frédéric 1<sup>er</sup> dans le dessein de monter et d'étendre la division, ce prince le livra au pape Adrien iv; il fut brûlé à Rome l'an 1155. Trente de ses disciples ayant passé en Angleterre pour y semer leurs erreurs, y furent exterminés. (Othon de Freinsinghen. Guntherus Tigurin. in *Chron.* Baron. A. C. 1139. Hermant, *Hist. des hérés.*, t. 1.)

ARNAULD DE VILLENEUVE, célèbre médecin sur la fin du treizième siècle et au commencement du quatorzième, fut ainsi appelé du village où il prit naissance. On ne sait si c'est en Catalogne, en Languedoc ou en Provence. C'était un des beaux esprits de son temps qui savait parfaitement les langues et qui avait une extrême passion de tout savoir; ce fut la source de son malheur. Il commença par annoncer la fin du monde qu'il fixait à l'an 1345 ou 1376, fondé sur l'astrologie qu'il regardait comme une science infailible. Il enseigna ensuite que la nature humaine de Jésus-Christ était égale en tout à la nature divine; rejeta la prière pour les morts et l'autorité des papes; condamna l'état monastique, et préféra les œuvres de miséricorde au sacrifice de la messe. Il fut condamné par l'Université de Paris, et par les inquisiteurs de la foi assemblés à Tarascon sous les or-

dres de Clément v. Il périt dans un naufrage sur la côte de Gênes, comme il revenait de Sicile où il s'était retiré. (Sponde, in *Annalib.*)

ARNAULD CRESCONTE, archevêque de Tarragone, a écrit en 1337 deux lettres, l'une au pape Benoît xii et l'autre à Jean, évêque de Porto, pour demander du secours contre les Sarrasins d'Espagne. Ces lettres ont été données par M. Baluze, dans le deuxième tome de ses Œuvres mélangées. (Dupin, quatorzième siècle.)

ARNAULD DE VERDALA, d'une ancienne et noble famille dans les environs de Carcassonne, professeur en l'un et l'autre Droit, fut premièrement chanoine et official de l'église de Mirrepoix, inquisiteur de la foi contre les Albigeois, ensuite doyen de l'église de Saint-Paul de Fenalde, au diocèse d'Aleth, légat du pape dans toute la province de Narbonne. Il fut envoyé par Benoît xii à Louis de Bavière pour traiter de la paix avec lui, en quoi ayant parfaitement réussi, il fut élevé sur le siège de Maguelone qui depuis a été transféré à Montpellier; ce qui arriva l'an 1339. Il assista en cette qualité au concile de Béziers en 1351, et il mourut l'année suivante à Montpellier d'où son corps fut transporté et inhumé à Maguelone. Il avait fait un Commentaire ou une histoire des évêques de Maguelone, dans laquelle il donne la liste de vingt-six de ses prédécesseurs.

Le P. Labbe a été le premier qui ait fait mention de cette histoire ( au tom. 1 de sa *Biblioth. manuscrite*, p. 793. Le P. Gariol nous l'a donnée avec des remarques dans les deux tomes, qu'il a fait imprimer à Toulouse en 1665, in-f°, sur les évêques de Maguelone et de Montpellier. (Cave.)

ARNAULD TERRENI, docteur en Droit, et sacriste de Perpignan, a fleuri sur la fin du quatorzième siècle, et écrit vers l'an 1373, un traité de la messe et des Heures canoniales, et des questions théologiques complètes, à Avignon. Ces ouvrages étaient autrefois manuscrits dans la bibliothèque de M. Colbert.

ARNAULD ( Antoine ), fils aîné d'Antoine Arnauld, capitaine de cheval-légers, se fit recevoir avocat au parlement de Paris, où il se distingua par son éloquence. Il mourut le 29 décembre 1619, à cinquante-neuf ans. On a de lui un plaidoyer en faveur de l'Université de Paris en 1594, et un livre intitulé : *Le franc et véritable Discours contre le rappel des Jésuites en France*.

ARNAULD D'ANDILLY ( Robert ), fils aîné du précédent, né à Paris en 1588, se retira à Port-Royal-des-Champs, à l'âge de cinquante-cinq ans. C'est là qu'il fit les traductions que nous avons de lui. Les principales sont celles des *Confessions de saint Augustin*; de *l'Histoire des Juifs* par Josephe; des *œuvres de sainte Thérèse*; de Jean d'Avila, de

plusieurs *Vies des Pères du désert*; de *saint Jean Climaque*, etc. Il mourut le 27 septembre 1674, âgé de quatre - vingt - cinq ans et cinq mois. Ses œuvres qui avaient déjà été imprimées séparément, ont été recueillies après sa mort en sept volumes in-fol., imprimées en 1675. (Dupin, *Biblioth. eccl.*, dix-septième siècle.)

ARNAULD ( Antoine ), docteur de la maison et société de Sorbonne, était fils d'Antoine Arnauld, avocat au parlement. Il naquit à Paris le 6 de février 1612. Il fit ses études d'humanités dans le collège de Calvi, et donna dès-lors des marques de l'ouverture de son esprit pour toute sorte de sciences. Il fut reçu bachelier en théologie de la faculté de Paris l'an 1636, et prit le bonnet de docteur le 19 décembre 1641. Il était lié d'amitié avec Jean du Verger de Haurane, abbé de Saint-Cyran. Le livre de *la fréquente Communion*, qu'il composa quelque temps après, fit un très-grand bruit. Un jésuite y donna occasion par un petit écrit sur le même sujet, qu'il envoya à une dame de qualité pour la détourner de demeurer sous la conduite de l'abbé de Saint-Cyran. Antoine Arnauld, nouvellement reçu docteur et qui était ami de l'abbé de Saint-Cyran, entreprit de le réfuter, et fit un gros livre qu'il intitula : *de la fréquente Communion*. Le livre de de la fréquente Communion fut imprimé à Paris en 1643. Il a eu



de grands adversaires. On y trouva à redire en particulier à une proposition de la préface , savoir , que saint Pierre et saint Paul sont les deux chefs de l'Église qui n'en font qu'un. M. Arnauld eut ensuite occasion de faire un grand nombre d'ouvrages sur la Grâce. Le livre de Jansénius avait trouvé en France beaucoup de contradicteurs. M. Arnauld en prit la défense contre les accusations de M. Habert. Il composa une apologie du livre de cet évêque qui fut imprimée vers la fin de l'année 1644 ; et sur la réplique de M. Habert , il en fit encore imprimer une autre l'année suivante. Mais rien ne fit plus d'éclat que les deux lettres au sujet de l'absolution qu'un ecclésiastique ( Picoté ) d'une paroisse de Paris ( St.-Sulpice ) avait refusée à un seigneur de la cour ( le duc de Liancour ), parce qu'il avait une liaison très-étroite avec M. Arnauld et avec les autres défenseurs de Jansénius , qui étaient retirés à l'abbaye de Port-Royal où sa fille était élevée. Il dit dans la première lettre que l'on n'est en droit de refuser les sacrements qu'à des hérétiques convaincus , condamnés et excommuniés. Dans la seconde lettre, qu'il écrivit à l'occasion des réponses qu'on fit à la première , il réduisit la question à ce point : « Si un confesseur et un curé ont pu refuser l'absolution et la communion à un seigneur très-pieux , à cause de la liaison qu'il a avec des personnes qui sont catholi-

ques, quoiqu'on les soupçonne d'être hérétiques ? » On lui objecte que saint Paul ordonne à Tite de fuir l'homme hérétique. M. Arnauld remarque que ce n'est qu'après deux monitions , et qu'il s'agit d'un évêque , et non pas de particuliers ; qu'il est certain , à la vérité , que le pape a fait une constitution contre cinq propositions, qui a été publiée par l'archevêque de Paris ; mais qu'un particulier n'est pas en droit pour cela d'attribuer à des personnes les sentimens condamnés , quand ils n'ont pas été convaincus juridiquement de les avoir soutenues. De la question de droit, M. Arnauld passe à la question de fait, et soutient qu'on n'a rien de décidé là-dessus. Il accuse ensuite les adversaires d'en vouloir à la doctrine de saint Augustin , et prétend qu'il ne s'ensuit point de la condamnation de cinq propositions qu'on doive admettre une grâce suffisante donnée sans exception à tous les hommes , sans quoi les préceptes leur seraient impossibles ; qu'on n'est pas obligé de croire , après la constitution , comme article de foi que la grâce intérieure qui est nécessaire à la volonté , afin qu'elle puisse vouloir ce que Dieu exige d'elle , ne lui manque jamais dans l'occasion où elle pèche. C'est ici où il allègue l'exemple de saint Pierre ; et qu'après avoir cité deux passages, l'un de saint Chrysostôme, l'autre de saint Augustin , il prétend que l'Écriture nous montre

en la personne de saint Pierre un juste à qui la Grâce , sans la quelle on ne peut rien , a manqué dans une occasion où l'on ne peut pas dire qu'il n'ait point péché. C'est à cette proposition que l'on s'est attaché particulièrement pour condamner la lettre de M. Arnauld : on en inféra que non-seulement il doutait du fait , mais encore du droit , et que , selon lui , les commandemens sont impossibles aux justes qui font leurs efforts pour les accomplir , et que la Grâce par laquelle ils sont possibles leur manque quelquefois. M. Arnauld, sur les plaintes qu'on fit de sa seconde lettre , l'envoya et la soumit au pape qui était alors Alexandre VII. Ce qui n'empêcha pas le syndic Guyart de la dénoncer à la faculté de Théologie qui , nonobstant ses oppositions et appellations , condamna cette proposition avec les qualifications de *téméraire , impie , blasphématoire , frappée d'anathème et hérétique* , et l'exclut de son corps le premier janvier 1656; ce qu'elle confirma le premier février suivant. Ce dernier coup détermina entièrement M. Arnauld à la retraite ; et ce fut pendant sa retraite qui dura vingt-cinq ans , qu'on vit sortir de sa plume nombre d'ouvrages composés sur différentes matières , *Grammaire , Géométrie , Logique , Métaphysique , Théologie*. M. Arnauld revint ensuite à Paris. Il s'appliqua à combattre les protestans , de concert avec M. Nicole. Il entreprit de

prouver , contre les calvinistes , qu'on avait toujours cru dans l'Église que Jésus-Christ était réellement présent au Sacrement de l'autel. Mais pour en donner ici quelque idée , il faut remonter plus haut. On avait imprimé, en 1659, l'*Office du Saint-Sacrement* pour les Religieuses de Port-Royal , dévouées spécialement à l'adoration perpétuelle de ce Mystère. M. Nicole fit la préface , qui n'était qu'un *petit Traité de la perpétuité de la Foi*. Il ne fut pourtant pas encore imprimé ; mais le ministre Claude en ayant une copie , y fit une réponse fort ingénieuse. M. Nicole la réfuta , et joignit le Traité à cette réfutation : le tout fut imprimé en 1664. M. Nicole faisait voir dans ce Traité qu'il ne s'est fait aucune innovation dans l'Église touchant la doctrine du mystère de l'Eucharistie. Pour le prouver , il établit un point fixe dont on ne dispute point , ou un temps dans lequel il est constant que la créance de la présence réelle était la doctrine de l'Église. Ce temps est celui de Bérenger où toute l'Église se déclara contre la créance des calvinistes. Ceux-ci prétendent au contraire qu'un siècle avant Bérenger toute l'Église était dans leur sentiment. Il y aurait donc eu quelque changement dans la doctrine ; et c'est ce que M. Nicole prétend être impossible : ce qu'il prouve par ce raisonnement. Ce changement ne se peut concevoir qu'en deux manières : l'une serait de s'imaginer qu'il se

fût fait tout d'un coup , en sorte que tous les chrétiens après avoir cru jusqu'alors que Jésus-Christ n'était pas présent dans l'Eucharistie , eussent commencé tous ensemble de croire qu'il y était ; et que s'étant endormis calvinistes , ils se fussent réveillés catholiques sans savoir comment , et avec un entier oubli de ce qu'ils avaient été ; prétention si ridicule , qu'il n'est pas nécessaire de la réfuter. L'autre , que ce changement se soit fait insensiblement ; que quelques uns aient introduit l'opinion de la présence réelle , que d'abord ils aient eu peu de sectateurs , ensuite un plus grand nombre ; et qu'enfin la multitude et toute l'Eglise ait embrassé la nouvelle opinion , et cela sans bruit , sans opposition , sans contradiction , jusqu'à Bérenger. Or , tout cela ne se peut dire raisonnablement ; car , 1<sup>o</sup> si cette doctrine de la présence réelle avait été introduite par un seul homme , ou par un petit nombre de personnes , comment ignorerait-on jusqu'à leurs noms ? et serait-il possible que quelqu'un ne se fût opposé à une entreprise aussi surprenante ? Quoi ! les curés , les prêtres ne se seraient point aperçus de cette idolâtrie naissante , et aucun n'aurait réclamé pour la doctrine commune ? 2<sup>o</sup> Si on considère que cette opinion a gagné la multitude , cette supposition ne paraîtra pas moins chimérique. Il y aurait donc eu deux partis dans l'Eglise ; l'un pour la présence réelle , l'autre pour la

présence en figure ; l'un aurait adoré l'Hostie , l'autre n'aurait voulu lui rendre aucun hommage. Dans une même église , les uns auraient fléchi les genoux en terre à la vue des saints Mystères ; les autres n'auraient donné aucun signe de révérence. Les pasteurs dans les chaires auraient tenu un langage différent , et tout cela n'aurait pas causé le moindre bruit , aucune dispute , aucun éclat. Il s'agissait cependant d'un point bien important ; et on a vu dans l'église bien des troubles pour des choses de moindre conséquence. Comment des évêques , des prêtres , des religieux auraient-ils gardé le silence sur l'altération d'un dogme qui intéressait la religion de si près ? Après ce raisonnement , M. Nicole passe à la réfutation de l'histoire que les ministres et particulièrement Aubertin , ont faite de cette prétendue innovation. Le ministre Claude répondit à ce traité. Ce fut pour réfuter la réplique de ce ministre , que M. Arnauld composa deux gros volumes intitulés : *la Perpétuité de la foi de l'Eglise catholique touchant l'Eucharistie , défendue contre le livre du sieur Claude , ministre de Charenton*. Cet ouvrage parut sous le nom de M. Arnauld , quoique M. Nicole y eût eu la plus grande part. Il est divisé en douze livres : le premier contient la justification générale du livre de la Perpétuité et la réfutation des exemples des changemens prétendus arrivés dans l'Eglise , allégués



par les ministres : les trois livres suivans contiennent les preuves du consentement de l'Église grecque avec l'Église romaine, touchant la présence réelle et la transsubstantiation, depuis le onzième siècle jusqu'à présent ; dans le cinquième, on fait voir le consentement des autres Églises orientales avec l'Église romaine, par des témoignages authentiques ; le sixième comprend la réfutation des défaits de M. Claude sur la créance distincte de la présence ou de l'absence réelle ; dans le septième et le huitième, l'auteur examine en particulier tous les écrivains de l'Église grecque et latine qui ont vécu depuis le commencement du septième siècle jusqu'au temps où les ministres placent leur prétendu changement, et montre qu'ils ont tous enseigné la présence réelle et la transsubstantiation ; le neuvième contient la preuve de l'impossibilité du changement de créance supposé par les ministres, et l'on y combat toutes les raisons par lesquelles M. Claude a tâché de le rendre plausible ; dans le dixième, on tire des conséquences de ce qui a précédé ; le onzième regarde diverses contestations personnelles entre M. Claude et l'auteur de *la Perpétuité* ; le douzième contient des Dissertations sur Jean Scot et Bertram. On avait promis, dans le premier tome de *la Perpétuité*, d'examiner ce que l'Écriture-Sainte et les Pères des six premiers siècles nous enseignent touchant

l'Eucharistie ; M. Nicole travailla à s'acquitter de sa promesse, et donna en 1672 un second tome de *la Perpétuité de la Foi*, où cette matière est amplement expliquée ; le troisième tome est une réponse aux passages difficiles des Pères, objectés par les ministres, entr'autres aux passages de Théodoret, et aux inductions qu'Aubertin et les autres ministres en ont tirées. M. Arnauld était occupé pendant ce temps-là à un autre dessein ; savoir, à montrer par un autre ouvrage que les opinions des calvinistes touchant la justification qu'ils ont considérée comme les principaux articles de leur réforme, renversent la morale de Jésus-Christ ; il fit sur ce sujet un gros livre qui fut achevé d'imprimer en 1672. Le sujet est que les calvinistes enseignent que la justice est inadmissible ; qu'aucun juste ne peut la perdre et ne la perd point, quelque crime qu'il commette ; et que les péchés les plus énormes n'empêchent point que les fidèles qui les commettent ne demeurent justes et enfans de Dieu. M. Arnauld fait voir que cette doctrine est contraire à celle de saint Paul ; qu'elle ruine la nécessité des bonnes œuvres ; qu'elle anéantit les vertus chrétiennes, et qu'elle conduit au libertinage. M. Claude y répondit ; M. Arnauld repliqua. Il continua encore quelque temps à écrire contre le parti protestant ; mais il y eut un ministre, le plus exposé de tous à ses attaques, qui se ser-

vit d'un stratagème qui fit cesser ses irruptions sur le parti calviniste depuis l'an 1683 : je parle de l'auteur de l'esprit de M. Arnauld , du fameux Jurieu , dont la médisance , dit Voiture , s'est étendue depuis le sceptre jusqu'à la houlette ; depuis la couronne jusqu'à la case. M. Arnauld s'était déjà retiré dans les Pays-Bas où il avait publié l'*Apologie du Clergé de France* qui avait aigri la bile de ce ministre emporté. M. Arnauld mourut à Bruxelles le 8 août 1694. Outre les ouvrages mentionnés , on a encore de lui plusieurs écrits sur les matières de la Grâce ; deux Apologies pour Jansénius ; deux volumes pour la défense du nouveau Testament de Mons , contre M. Mallet ; plusieurs volumes de la Morale pratique des Jésuites ; plusieurs autres contre la Morale des Casuistes relâchés , etc. , en sorte que tous ses ouvrages montent à plus de cent soixante volumes dont on peut voir la liste dans l'*Introduction à l'Histoire littéraire de la Théologie* de Matthieu Psassius , imprimée à Tubinge en 1725 , et dans la *grande Bibliothèque ecclésiastique* , imprimée à Genève , 1734.

ARNOBE l'*Ancien* (*Arnobius*) , auteur du troisième siècle , professeur de rhétorique à Sicque ou Sicca , ville d'Afrique dans la province proconsulaire , vers l'an 292 , et maître de Lactance , était Africain de nation et païen de religion. Voulant se convertir pour obtenir plus facilement des

évêques d'être mis au nombre des fidèles , il composa , lorsqu'il n'était encore que cathécumène , sept livres très-éloquens contre la religion qu'il venait de quitter , et ses livres furent comme des otages qui lui firent accorder la grâce du baptême qu'il demandait. Or , quoiqu'il ne sût pas encore parfaitement la religion quand il écrivit ces livres , dans lesquels il y a quelques erreurs , il réfute toutefois avec beaucoup de solidité les erreurs des païens , et défend avec vigueur les principaux points de notre religion. Les païens accusaient les chrétiens d'être les auteurs des malheurs et des calamités qui affligeaient le monde. Mais quoi , leur dit Arnobe dans le premier livre , avant Jésus-Christ , n'y avait-il pas des pestes , des famines et des guerres ? Jésus-Christ n'a apporté aucun mal dans le monde ; les misères ont leurs causes naturelles , et souvent les choses qui paraissent les plus mauvaises ne le sont pas en effet. Il prouve la divinité de Jésus-Christ par la sainteté de sa vie et par l'innocence de ses mœurs , par le grand nombre des miracles et des prodiges qu'il a opérés , et qu'il a donné la puissance aux hommes de faire , et par les signes qui parurent sur la terre à l'heure de sa mort ; et il soutient qu'on ne peut douter de la vérité de tous ces faits qui nous sont rapportés par les apôtres , incapables de vouloir en imposer ; que rien n'engageait à inventer de pareilles choses sur

lesquelles il eût été si facile de les démentir, et qui ne se proposaient que la gloire de Dieu et le salut des âmes, en prêchant ces vérités au péril même de leur vie. Dans le second livre, il justifie Jésus-Christ contre les calomnies des païens. Il n'a point été tyran, il n'a point détruit de peuple, fait d'injustice, il n'a point cherché à s'enrichir. D'ailleurs, sa doctrine est excellente et conforme à la raison. Il enseigne l'immortalité de l'âme, la résurrection des morts, et le feu de l'enfer pour châtier les méchants. Les païens demandaient pourquoi la venue de Jésus-Christ étant nécessaire pour délivrer les âmes de la mort, il avait passé tant de temps sans venir pour les délivrer? Mais, leur dit Arnobe, pouvez-vous savoir de quelle manière Dieu en a usé envers les anciens? Qui vous a dit qu'il ne les a pas secourus par quelque autre voie! Savez-vous combien il y a que les hommes sont sur la terre? Connaissez-vous le lieu où les âmes des anciens ont été réservées? Qui vous a dit que J. C. ne les a pas délivrées par sa venue? Mais pourquoi, disaient encore les païens, Jésus-Christ n'a-t-il pas délivré tous les hommes? Il appelle, il invite tout le monde, répond Arnobe, il reçoit tous ceux qui viennent à lui, mais il ne contraint et ne force personne. Mais n'y aurait-il que les chrétiens de sauvés? Non, puisqu'il n'y a qu'un Jésus-Christ qui puisse nous

sauver. Et pourquoi quitter la religion de nos ancêtres? Pourquoi? c'est que la chrétienne est meilleure, et qu'on ne doit pas estimer une religion parce qu'elle est ancienne, mais parce qu'elle est divine. Vos Dieux sont nouveaux; on ne les connaissait pas il y a deux mille ans. Mais pourquoi souffre-t-il que ceux qui l'honorent soient persécutés? Et pourquoi, répond Arnobe, tous vos Dieux souffrent-ils que vous soyez affligés par les guerres, par les pestes et par les famines, etc.? Pour nous, il ne faut pas s'étonner que nous souffrions en cette vie, car il ne nous est rien promis en ce monde; au contraire, les maux que nous y souffrons sont notre délivrance.

Les livres d'Arnobe ont été donnés au public, pour la première fois, par Faustus Sabeus, et imprimés à Rome, in-fol., l'an 1542, sur un manuscrit de la bibliothèque vaticane, mais avec beaucoup de fautes qui se trouvent dans ce manuscrit. Gelenius, qui les donna ensuite au public et les fit imprimer à Bâle en 1546 et en 1560, chez Froben, se donna la liberté de les corriger sur de simples conjectures, et d'insérer dans le texte les corrections.

Les éditions suivantes sont celles d'Heidelberg en 1560, par François Baudouin; de Paris, en 1570, par Thomassin, et en 1580, in fol.; d'Anvers, en 1582, in 8°; de Rome, en 1583, in 8°; d'Anvers, en 1586



et en 1604, in 8°, avec les notes de Elmenhorstius; de Cologne, en 1604, in 8°; de Paris, en 1605, in 8°, avec les notes de Didier Héralde; d'Hambourg, en 1610, in-fol. avec les notes d'Elmenhorstius, mais plus ample que dans l'édition de Hannover, en 1603; de Douai, en 1634, in 8°, avec les notes choisies de Godeschalcius, et des sommaires de Léandre de Saint-Martin; de Leyde, en 1651, in 4°, par les soins de Claude Saumaise, et avec les notes de Canterus, de Stewechius, d'Elmenhorstius et d'Héralde, etc.

Arnobé, au jugement de saint Jérôme, est inégal et confus. Il n'y a ni ordre, ni méthode dans ses ouvrages; son style est dur et enflé, et il se sert de plusieurs manières de parler peu usitées et éloignées de la pureté de la langue latine; ce qui le rend difficile à entendre en beaucoup d'endroits. On ne laisse pas de remarquer de l'élégance dans son discours; il attaque ses adversaires avec beaucoup de force et d'énergie, et on trouve dans ses raisonnemens certains tours subtils, délicats et enjoués qui font plaisir. Trithème lui attribue un Commentaire sur les psaumes qui ne peut être de lui, puisqu'il y est parlé de l'hérésie de Photin, hérésiarque du quatrième siècle; il est d'Arnobé le jeune. Saint Jérôme, in *Catal. chronic. et epist.* 36, 46, etc. Dom Ceillier, *Hist. des Auteurs eccl.*, t. 3, pag. 373 et suiv.)

ARNOBE le jeune, au cinquième siècle, est auteur du Commentaire sur les Psaumes que Trithème attribue mal-à-propos à Arnobé l'ancien. On présume que cet Arnobé le jeune était un prêtre français, élevé dans le monastère de Lérins. Son commentaire est très-court. Il s'attache au sens allégorique, et rapporte à Jésus-Christ et à son Église le texte entier des psaumes; ce qu'il fait avec beaucoup d'esprit et d'agrément en y mêlant de temps en temps des morales. On a encore sous le nom d'Arnobé, un dialogue sur la Trinité et sur l'Incarnation, et quelques notes sur les Évangiles. (Sixte de Sienne, l. 4, *Bibl. Cave*, etc.)

ARNOLD BOSTIUS ou BOSCHIUS, Allemand, religieux de l'Ordre des Carmes dans le monastère de Gand, fleurit en l'an 1489. Il était lié d'amitié avec Trithème, Gaguin, et plusieurs autres savans. Il mourut à Gand en 1499. Il nous a laissé deux livres des hommes illustres de l'ordre des Chartreux, imprimés à Cologne en 1609, in-8°. Trithème fait mention de ses autres ouvrages, et, parmi eux, de son troisième livre des hommes illustres de son ordre, que Le Mire, dans son addition à la bibliothèque de Trithème, dit être en manuscrit à Malines. Baleus l'a eu entre ses mains, aussi bien qu'un autre de ses écrits sur le patronage de la sainte Vierge. (Trithème. Le Mire. *Cave*. Dupin, 15<sup>e</sup> siècle.)

ARNOLD DE USSINGEN (Barthelemy), Allemand, religieux de l'Ordre des Augustins, fleurit depuis l'an 1522 jusqu'à l'an 1532 qu'il mourut, le 9 septembre, à Wurzburg. C'était un fameux prédicateur qui possédait très-bien l'Écriture-Sainte et les ouvrages des Pères. Il combattit Luther avec force, de vive voix et par écrit. Il avait enseigné la théologie avec distinction. On a de lui : 1° *Summa compendiarie totius logicæ*, à Bâle, 1507, in-4°. 2° *Parvus liber Philosophiæ naturalis, siue interpretatio per figuras et tabulas in epitomen Physicæ, tribus tractatibus absoluta*, ibid., 1511, in-4°. 3° *Exercitium veteris Artis*, ibid., 1507, in-8°. 4° *De falsis Prophetis, tam in persona, quam in doctrina vitandis à Fidelibus*, à Erford, 1525, in-4°. 5° *De prædicatione Evangelii, quibus scilicet debeat conformiter Evangelium prædicari*, ibid., 1525, in-4°. 6° *De cælibatu Sacerdotum novæ legis*, ibid., 1524, in-4°. 7° *De merito bonorum Operum*, ibid., 1525, in-4°. 8° *De tribus necessariis ad vitam christianam, scilicet de gratia, fide, et operibus*, à Wurtzburg, 1526, in-8°. 9° *Purgatorium contra Lutheranos*, ibid., 1527, in-8°. 10° *Libellus de duabus disputationibus contra eosdem*, ibid., 1527 et 1537, in-8°. 11° *Contra rebaptisantes, seu confutatio eorum quæ Lutherus scripsit contra Rebaptisantes*, à Cologne, 1529, in-8°. 12° *De Mis-*

*sa stabilienda*. 13° *De Invocatione et adoratione Sanctorum*. 14° *Confutatio Sermonis Lutheri super Salve Regina*. 15° *Confutatio sermonis Lutheri super Regina Cœli*. 16° *Confutatio sermonis Lutheri de nativitate B. Mariæ Virginis*. 17° *Libelli plures scholastici*. 18° *Interpretatio in Donatum*. 19° *Regulæ et figuræ constructionis cum vitiis grammaticalibus*. (Elsius, *Encomiast. Augustin.*, p. 115. Possevin, in *Appar. sacr. verb. Bartholom. Aruold.*)

ARNOLD DE VUION, de la ville de Douai, religieux de l'Ordre de Saint-Benoît, est auteur d'un livre imprimé à Venise en 1595, et intitulé : *Lignum vitæ, ornamentum et decus Ecclesiæ, in quinque libros divisum, in quibus totius sanctissimæ religionis divi Benedicti initia, viri dignitate, doctrina, sanctitate ac principatu clari describuntur, et fructus qui per eos S.R.E. accesserunt, fusissimè explicantur*. Dans la seconde partie de cet ouvrage, qui est un tableau de son Ordre, le père Arnold parle de saint Malachie, qu'il fait auteur d'une prophétie qu'il transcrit, parce qu'elle est courte, qu'elle n'avait point encore vu le jour, et qu'elle était souhaitée de beaucoup de monde. Il fait Ciaconius auteur de l'interprétation de cette prophétie, quoiqu'on ne la trouve dans aucune édition des œuvres de Ciaconius. Le père Ménestrier prend occasion, de ce récit d'Arnold, de

conjecturer que cette prophétie fut inventée peu de temps avant le livre d'Arnold : il en fait un système différent de celui d'Arnold, en donnant un sens tout différent et plus supportable que celui qu'on a donné à la prophétie ; il en découvre enfin les anachronismes, les puérilités et les impertinences. (*Journal des Savans*, 1689, pag. 446 ; et 1695, pag. 440.)

ARNOLDE, évêque d'Halberstadt en 1011, a composé une histoire en forme de lettre de l'établissement de l'évêché de Bamberg. Elle est au quatrième tome des *OEuvres mélangées* de M. Baluze, pag. 435. (Cave.)

ARNOLDE, chanoine de Hirfeld, a écrit la vie de saint Godehard, abbé de Hirfeld qui succéda l'an 993 à S. Bernard dans l'évêché de Hildesheim, et mourut l'an 1036. Cet auteur avait été disciple de Meginfroi, et avait vu Godehard dans sa jeunesse. Il avait appris ce qu'il écrit de ce saint d'un veillard qui avait passé sa vie avec lui. Cette vie a été donnée par Brouverus avec celle de saint Bernard. Ces deux vies sont les meilleures de ce temps-là. (Dupin, onzième siècle.)

ARNOLDE DE LUBEC, prévôt de l'église de Hildesheim, et ensuite abbé de Lubec, a fleuri sous les règnes des empereurs Philippe et Othon IV. Il est auteur d'une continuation de la Chronique des Esclavons faite par Helmode, depuis l'an 1171 jusqu'à l'an 1209. Cet ou-

vrage a été imprimé à Lubec en 1659, plus ample que dans la première édition de Helmode de Francfort, de l'an 1556, où il n'y avait que les neuf premiers chapitres. Il y manquait néanmoins les quatre derniers chapitres qui ont été donnés par Meibomius avec les opuscules historiques imprimés à Helmstadt l'an 1660. Vossius remarque que cet auteur est digne de foi dans ce qu'il rapporte de l'Histoire des Esclavons ; mais qu'il n'en est pas de même de ce qu'il écrit des histoires d'Italie, de Sicile et de Grèce. (Dupin, treizième siècle.)

ARNON, fleuve ou torrent dont il est souvent parlé dans l'Écriture. Il prend sa source dans les montagnes de Galaad ou des Moabites, et se dégorge dans la mer Morte.

ARNON, chanoine régulier qui a fleuri dans le douzième siècle, était un homme recommandable par sa piété, sa science et son zèle ardent pour la réforme des congrégations des chanoines réguliers. Il en suivit la règle à Reicherspergh en Bavière, et il fut doyen de cette communauté après son frère Gerhoh qui ne s'était pas moins distingué par ses vertus et sa science. Arnon mourut en 1175. Zélé pour la doctrine de l'Église et contre ceux qui la combattaient, il composa un ouvrage assez considérable par son étendue contre les erreurs que Folmar, prévôt de Trieffen-



stein en Franconie, au diocèse de Wirztbourg, eut l'audace d'enseigner au sujet de la sainte Eucharistie. On peut voir sur cet ouvrage *la Bibliothèque des Pères*, édition de Cologne, tom. 13, pag. 344; et Aubert Le Mire, dans son *Auctarium*, n° 406. L'amour d'Arnon pour les saintes pratiques de la vie commune, et la douleur qu'il ressentait en voyant les abus qui s'étaient introduits parmi les chanoines réguliers, l'engagèrent à entreprendre un autre ouvrage pour réformer ces abus, en prévenir de nouveaux, et rappeler ses confrères au véritable esprit de leur état. Cet ouvrage a pour titre: *Scutum canonicorum*. Quoiqu'il fût animé à le composer par les motifs que l'on vient d'alléguer, il y fut néanmoins déterminé à l'occasion d'une dispute particulière que des Moines eurent avec des chanoines réguliers, que les premiers voulaient engager à se soumettre à leur genre de vie par des motifs de religion, comme si leur état eût été plus parfait que celui des chanoines réguliers. Cet ouvrage mérite d'autant plus de considération, que l'on y voit la façon de vivre, les coutumes et observances des chanoines réguliers vers le milieu du douzième siècle. Il y a d'ailleurs beaucoup de piété et d'onction dans cet écrit; et ce n'est pas une des moindres pièces du recueil de divers monumens anciens qui ont été réunis et publiés par le père Ray-

mond Duelli, chanoine régulier de l'Ordre de Saint-Augustin, et bibliothécaire de saint Hippolyte. Ce recueil a pour titre: *Raimondi Duellii, etc., miscellanea quæ ex codicibus manuscriptis collegit*. L'ouvrage d'Arnon est dans le premier volume de ce recueil, imprimé à Augsbourg en 1723, in 4°. On voit par la pag. 47 qu'Arnon écrivit ce traité sous le pontificat d'Eugène III. Fabricius parle aussi d'Arnon dans sa *Bibliothèque de la moyenne et basse latinité*, l. 1, p. 359. On peut consulter aussi l'article FOLMAR dans le même ouvrage, tom. 2, ou livre 6, pag. 526 et suivantes.

ARNONA, canton au-delà du Jourdain qui s'étend le long du fleuve Arnon.

ARNOU, prêtre de l'Oratoire, est auteur d'une nouvelle méthode pour apprendre facilement les langues hébraïque et chaldaïque, avec le Dictionnaire des racines hébraïques et chaldaïques et de leurs dérivés, dédiée à monseigneur le duc de Bourgogne, à Paris, 1708, in-8°. Le père Le Long est l'éditeur de cet ouvrage. On y trouve d'abord une grammaire hébraïque divisée en deux parties, dont la première contient les règles qu'il faut savoir pour décliner et conjuguer; la seconde, les exceptions à ces mêmes règles. L'auteur a mis ensuite une grammaire chaldaïque dans laquelle il a suivi la route ordinaire; mais il a donné un toursingulier aux Dictionnaires.

Il y en a trois : le premier contient les racines hébraïques avec leurs dérivés ; le second, les racines chaldaïques ; et le troisième, les racines carrées. Ces trois dictionnaires contiennent tous les mots, tant hébreux que chaldéens, qui se trouvent dans le canon de l'Écriture ; ces mots sont rangés par ordre alphabétique, et leurs significations sont rendues par un ou plusieurs vers français, selon qu'elles sont plus ou moins longues. L'exemple des racines grecques est une preuve de la bonté de cette méthode. (*Journal des Savans*, 1709. *Suppl.*, pag 183.)

ARNOUL DE METZ (saint), *Sanctus Arnulphus Metensis*, ancienne abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située hors la ville de Metz en Lorraine. Elle a servi de cathédrale pendant quelque temps. Ayant été presque détruite sous le règne de Clovis et de ses enfans, les Evêques de Metz transférèrent leur siège épiscopal dans la ville ; mais cependant ils firent rétablir cette église qu'on appelait pour lors *l'Église des Saints-Apôtres*, et qui prit ensuite le nom de Saint-Arnoul qui y fut inhumé ; elle devint collégiale par cette translation, et fut long-temps desservie par des chanoines réguliers. Le relâchement s'étant mis dans cette communauté, Adalbéron, évêque de Metz, fit venir des moines bédédicins de l'abbaye de Gorze pour établir la réforme dans celle-ci l'an 912. Cette abbaye

a été hors de la ville de Metz jusqu'en 1552 que le duc de Guise, la croyant nuisible à la défense de la place, la fit raser, et les religieux se réfugièrent dans le couvent des dominicains où ils ont toujours demeuré depuis. (La Martinière, *Dict. géogr.*, à l'article METZ.)

ARNOUL (saint), martyr, au diocèse de Reims, était d'Austrasie. Il fut baptisé et élevé par saint Remy, quitta sa famille, distribua ses biens aux pauvres, et passa plusieurs années en différens voyages de dévotion, après lesquels il fut assassiné, les uns disent par des voleurs, les autres par les valets de son ancienne épouse, irrités de ce qu'il lui avait donné le voile des Vierges, et ruiné par là leur fortune ; car ces derniers auteurs veulent que saint Arnoul ait été marié d'abord. Quoi qu'il en soit, les églises où son culte est établi l'honorent comme martyr. (Baillet, 18 juillet.)

ARNOUL (saint), évêque de Metz, était fils d'un grand seigneur de France. Il fut fort avant dans la faveur du roi Théodebert II qu'il servit très-bien dans les armées. L'an 609, pressé par ses parens, il épousa une fille d'une rare vertu nommée Dode, dont il eut deux fils, savoir saint Cloud qui fut évêque de Metz, et Anchise ou Anségise. Vers l'an 612, la bienheureuse Dode se fit recluse dans un monastère de Trèves ; et l'an 614, l'évêché de Metz étant venu à vaquer par la mort

de Papoul, le peuple voulut avoir saint Arnoul pour évêque. On admira le zèle du nouvel évêque, sa vigilance, sa modération, sa prudence, sa piété, sa charité, surtout envers les pauvres, les malades, les étrangers, enfin toutes les vertus épiscopales qui ne l'empêchèrent pas néanmoins de se croire indigne de l'épiscopat, et de demander humblement sa démission au roi Clotaire. Ce prince, loin de lui accorder sa demande, l'établit premier ministre de son fils Dagobert qu'il avait associé à la royauté, en lui donnant le royaume d'Austrasie à part. Clotaire étant mort, saint Arnoul se retira dans une solitude des monts de Vosge, que saint Romaric son ami lui avait préparée, où il passa le reste de sa vie dans l'exercice de la prière, de la pénitence et de la charité qu'il exerçait à l'égard de quelques lépreux et d'autres malades incurables. Il mourut dans ces saintes pratiques vers l'an 629. Ses reliques se conservent encore aujourd'hui dans l'abbaye de Saint-Arnoul de Metz, et l'on fait sa fête le 16 août. (Paul, diacre. Dom Mabillon, *deuxième Siècle Bénédictin*. Baillet, 16 août.)

ARNOUL (saint), évêque de Soissons, fils de Fulbert, gentilhomme de Brabant, vint au monde dans l'onzième siècle, du temps du roi de France Henri 1<sup>er</sup>. Son père étant mort, il se renferma dans le monastère de Saint-Médard de Sois-

sons, où il joignit une grande austérité à une grande charité dans la charge de l'aumônerie du monastère qu'on lui confia. Il passa ensuite trois ans dans une cellule, d'où on le tira malgré lui pour le faire abbé de Saint-Médard, afin de réparer les ravages que Ponce, mauvais moine, avait fait dans ce monastère dont il s'était procuré le gouvernement. L'évêché de Soissons étant venu à vaquer l'an 1080, le légat du pape Grégoire VII obligea saint Arnoul de recevoir l'ordination épiscopale. Il fit des biens immenses dans son diocèse, réformant les abus, exterminant les superstitions, rétablissant la discipline dans sa pureté. Grégoire VII apprenant ses heureux succès, l'envoya en Flandre pour pacifier cette province entièrement troublée par les dissensions des nobles: ce qui lui réussit heureusement. Dans ce voyage, il fit bâtir un monastère à Oudenbourg, éloigné d'une lieue et demie d'Ostende, où il se retira après avoir quitté son évêché de Soissons, et où il mourut le 15 août de l'an 1087. Son tombeau fut honoré de tant de miracles, qu'il s'y forma en peu de temps un pèlerinage fameux. (Baillet, 15 août.)

ARNOUL, évêque de Lisieux, fort connu dans l'histoire par ses écrits, par sa capacité, par son expérience dans le maniement des grandes affaires, et par la faveur de Henri II, roi d'An-



gleterre, fut d'abord archidiacre de Séez, puis en 1141 évêque de Lisieux. Il était neveu de Jean de Lisieux, son prédécesseur. En 1147, il suivit Louis VII, roi de France, dans son voyage de la Palestine d'où il revint avec ce prince en 1149. Il fut chargé, tant en France qu'en Angleterre, de traiter des affaires de grande importance, comme légat du Saint-Siège, en 1159. Aussitôt qu'il eût appris la promotion du pape Alexandre III, il en donna connaissance au roi d'Angleterre, à qui il fit promettre de ne reconnaître point d'autre pape que lui; puis il en écrivit lui-même à Alexandre III qui fit lire cette lettre aux cardinaux en plein consistoire. Il assista au concile de Tours, que le pape convoqua en 1163, pour le 19 de mai, et il fut même chargé de faire l'ouverture du concile par un discours. Ayant perdu ses bonnes grâces, il alla à la cour dans le dessein de se réconcilier avec ce prince; et pour y réussir plus aisément, il prit le parti de le flatter agréablement, en lui suggérant les moyens de diviser les évêques attachés à saint Thomas de Cantorbéry, avec lequel il était en dissension. Cette conduite d'Arnoul lui attira de vifs reproches de la part de Jean de Salisbéry; mais Arnoul s'en expliqua avec saint Thomas par une très-longue lettre où, après lui avoir donné des avis sur la manière dont il devait se conduire pour recouvrer les bonnes grâces du Roi, il lui promet de

le servir fidèlement et avec affection, quoiqu'en dissimulant ses véritables dispositions, ou même en en laissant paraître de contraires. L'évêque de Lisieux, reconcilié avec le roi d'Angleterre, se trouva à la conférence de Chinon en 1166, et conseilla à ce prince d'appeler au pape, pour se mettre à couvert de l'interdit pour son royaume, et de l'excommunication pour sa personne qu'il craignait de la part de l'archevêque de Cantorbéry, et en même temps légat du Saint-Siège. Plusieurs années après, Arnoul se retira à Saint-Victor de Paris, pour y vivre en simple chanoine. Pendant qu'il y était, quelques chanoines de la cathédrale de Lisieux l'accusèrent devant le pape Lucius III, élu le 1<sup>er</sup> de septembre 1181, d'avoir dissipé les biens de son église. Le pape nomma pour juges l'évêque d'Avranches, l'abbé du Bec, et l'abbé de Savigni. Arnoul regardant ces juges comme suspects se plaignit au pape du jugement qu'ils avaient rendu contre lui, et en obtint la cassation. Il mourut en 1182, sur la fin d'août, à l'abbaye de Saint-Victor à Paris où il s'était retiré.

Nous avons de lui divers ouvrages, des traités de Théologie, des sermons, des lettres, et quelques pièces de poésie. Dans son traité du Schisme, il fait une peinture très-vive des désordres de Pierre de Léon, ou de l'anti-pape Analet, et de Girard, évêque d'Angoulême,

qui favorisait en France le parti d'Anaclet contre le pape Innocent II, dont Arnoul relève la probité, la modestie, le désintéressement, qui lui firent refuser le souverain pontificat jusqu'à ce qu'il fût comme forcé de l'accepter après une élection canonique. Le Sermon sur l'Annonciation de la sainte Vierge a été donné au public par dom Luc d'Achéry sur la fin du treizième tome du Spicilege. Ce discours est suivi de cinq lettres d'Arnoul à diverses personnes. Il y en a quelques autres au nombre de sept dans le second tome du même ouvrage. Toutes ces lettres ne se trouvent point dans le Recueil manuscrit d'Odon Turnèbe, que Claude Minos fit imprimer à Paris en 1585, in-8°, avec les autres opuscules d'Arnoul qui faisaient partie de ce recueil. On a suivi cette édition dans la bibliothèque des Pères à Cologne et dans celle de Lyon. Mais on lit dans celle-ci un discours entier d'Arnoul que dom Luc d'Achéry n'avait donné qu'imparfait dans le second tome de son Spicilege. Arnoul fut prié dans sa vieillesse de recueillir toutes ses lettres; mais n'en ayant conservé aucune copie, il fut obligé de redemander les originaux. Parmi ces lettres, il y en a plusieurs qui ne sont que de pure amitié. Celle qu'il écrivit aux évêques d'Angleterre, touchant l'élection du pape Alexandre III, roule sur la canonicité de cette élection, et son parallèle avec celle d'Octavien.

Ce que dit l'évêque de Lisieux dans sa lettre à Arnaud, abbé de Bonneval, du Sacrifice de la Messe, mérite d'être rapporté.

« On ne peut rien offrir de plus  
 » précieux que Jésus-Christ, rien  
 » de plus efficace que ce sacrifice; rien de plus utile à celui  
 » qui l'offre et à celui pour qui  
 » il est offert, si l'indignité des  
 » personnes ne le rend inutile  
 » par l'opposition de leurs mœurs  
 » à la dignité de ce sacrifice; car  
 » il faut que celui qui l'offre ait  
 » les mains pures, de peur que  
 » ce qui n'est pas appréciable,  
 » et qui est digne de toute vénération, ne soit offert pour un  
 » vil prix et pour des motifs encore plus indignes. Il est encore  
 » nécessaire que celui pour qui  
 » il est offert en reconnaisse la  
 » valeur par la foi; qu'il l'aime,  
 » qu'il le désire ardemment, et  
 » qu'il mette en ce sacrifice la  
 » confiance d'obtenir de Dieu sa  
 » propitiation et sa miséricorde.  
 » Par la réunion de ces dispositions saintes dans les deux parties, le sacrifice est utile à l'une  
 » et à l'autre; et il arrive que  
 » ceux qui offrent pour les autres offrent pour eux-mêmes.  
 » Que ce bienfait est grand, qui  
 » profite à celui qui le reçoit et  
 » à celui qui le donne! Quelque  
 » étendue que soit la charité du  
 » prêtre envers certaines personnes, le sacrifice qu'il offre  
 » est tout entier pour tous, et  
 » tout entier pour chacun en particulier. Pour être communiqué à plusieurs, son intérêt n'en est pas divisée, ni

» sa vertu diminuée, lorsque  
 » plusieurs y participent. Il est  
 » tout à vous et tout à moi. Je  
 » l'ai offert tout entier pour vous,  
 » et je l'ai néanmoins réservé  
 » tout entier pour mon utilité  
 » particulière. » On trouve dans  
 la bibliothèque des Pères à Lyon,  
 en 1677, un Discours que fit Arnoul dans un concile où il s'agissait de l'élection d'un évêque. La beauté, l'unité, la catholicité de l'Église en sont la matière. Arnoul s'occupait quelquefois de poésies. Ses vers ont de la dignité. Le premier poème est sur la Nativité de Jésus-Christ; les autres sur différentes matières qui n'ont que peu ou point de rapport à la religion, comme sur le retour du printemps, le changement des saisons. Il composa diverses épitaphes pour le roi Henri, pour l'impératrice Mathilde, pour Algard, évêque de Constance, et Hugues, archevêque de Rouen. L'Épigramme sur Jésus-Christ attaché à la croix est en quatre vers élégiaques. Arnoul de Lisieux avait beaucoup de talens en tout genre; et dans tout ce que nous avons de lui, on remarque aisément un esprit fin, délicat, pénétrant. Ses lettres sont écrites avec beaucoup de grâce et d'élégance. (Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et ecclés.*, tome 23, pages 311 et suiv.)

ARNOUL, de Rotterdam, surnommé *Gheiloven*, docteur en Droit et chanoine régulier de St.-Augustin, près de Bruxelles, a fleuri dans les années 1410 et

1430. Il naquit à Rotterdam, et on prétend que le nom de sa famille était *Gheiloven*. Il étudia à Bologne et à Padoue en Italie, comme il le dit lui-même à la fin de la préface de son *Vaticanium* qui sera cité plus bas. Il a écrit un grand ouvrage intitulé : *Nosce teipsum, sive speculum conscientiae*, imprimé à Bruxelles en 1476, in-fol. Valère André cite du même ces autres ouvrages : *Confessionale scænætorum*, manuscrit : *Somnium doctrinale, sive tractatus de conditionibus scholarium : Canonialis expositio in regulam sancti Augustini : Lectura super constitutionibus Benedicti Papæ XII, speculum collationum juris ; sive remissorium juris, tam civilis quam canonici* : un autre intitulé : *Vaticanium*, ou, selon un autre titre, *Speculum philosophorum et poetarum*; le manuscrit est en deux volumes in-fol. Après la préface, l'auteur s'exprime ainsi : *anno Domini 1424, circa festum Mariæ Magdalænæ, per me Arnoldum, de Hollandia, de Roterdam, decretorum doctorem, in viridi valle professum canonicorum regularium ordinis in sylva Zonia, prope Bruxellam, scripsi et complevi et personaliter copulavi ex diversis libris et diversis historiographis, quos vidi et audiui, in Italia, tam Bononiæ quam Paduæ, dum eram ibi studens*. A la fin de l'ouvrage on trouve, du même Arnoul, *Moralisatio currus triumphalis*. Cet écrivain est mort (*in Viridi valle*) en 1442. Voilà ce



qu'on lit dans la *Biblioth. belg.*, de Valère André, édit. de 1739, in-4°, tom. 1, pag. 102 et 103. (Moréri, édit. de 1759.)

ARNOUL (Henri), de Saxe, dans le quinzième siècle, fut secrétaire du concile de Bâle, et se fit chartreux. On lui attribue douze Traités qu'on peut voir dans la bibliothèque des chartreux. Nous n'avons d'imprimé que son Traité de la Conception immaculée de la sainte Vierge, à Anvers, 1527. On dit qu'il mourut en 1487. (Trithème. Vossius, lib. 3, *Hist. lat.*)

ARNOUL, surnommé Halldrem, né à Wesel, petite ville de l'état de Clèves, fut un savant théologien dans le seizième siècle. Il savait les langues, et il faisait de bons vers, même en grec. Dès 1530, il était chanoine et docteur de l'église de Cologne. Le Mire dit qu'il a composé plusieurs écrits, entre autres quatre consultations sur la confession d'Augsbourg; une Explication du Décalogue; un Traité du Culte des Saints, et d'autres imprimés à Bonn sur le Rhin. Il mourut en 1534. (Le Mire, *in Auc.*, seizième siècle.)

ARNU (Nicolas), dominicain, né à Meraucourt près de Verdun en Lorraine, le 11 septembre 1629, fut régent du collège de Saint-Thomas à Rome, et mourut étant professeur de métaphysique à Padoue, en 1692. On a de lui, 1° *Chypeus philosophicæ thomisticæ*, à Beziers, 1672, 6 vol. in-12; et à Padoue, en 1686, en 8 vol. in-8°, sous le

titre de *Dilucidum philosophiæ syntagma. 2° Doctor angelicus, divus Thomas divinæ voluntatis et sui ipsius*, etc., *interpret.* C'est un Commentaire sur la première partie de la Somme de saint Thomas, imprimée à Padoue en 1691, en 2 vol. in-fol. (Le père Échard, *Script. ord. Præd.*, tom. 2, pag. 703.)

ARNULPHE ou ERNULPHE, moine de Saint-Lucien-de-Beauvais, se retira de son monastère à cause du dérèglement où il était, et vint trouver Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, sous lequel il avait étudié à l'abbaye du Bec. Il fut long-temps simple moine dans son monastère de Cantorbéry; il en fut fait prieur par saint Anselme, et ensuite abbé de Burck. Enfin, l'an 1115, il fut fait évêque de Rochester, et gouverna cette église pendant neuf ans et quelques jours. Il mourut l'an 1124, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Dom Luc d'Achéry nous a donné deux lettres de cet évêque dans le second tome de son Spicilège, qui sont deux petits traités. La première est adressée à Waquelin, évêque de Windsor, pour répondre à une question que cet évêque lui avait proposée dans un entretien particulier; savoir, si une femme qui avait commis un adultère avec le fils de son mari, qu'il avait eu d'une autre femme, devait être séparée d'avec son mari. Il avait soutenu l'affirmative, et l'évêque à qui il écrit, la négative. Il répond dans ce Traité aux objections de cet évêque, et

fait voir que tous les passages de l'Écriture dans lesquels il est défendu de séparer le mari et la femme ne doivent s'entendre que hors le cas d'adultère; qu'on a souvent condamné ceux qui en étaient coupables, à s'abstenir pour toujours de l'usage du mariage; que c'est la discipline de l'Église, et que cette peine est portée par les livres pénitentiels. La seconde lettre est adressée à un appelé Lambert qui lui avait proposé cinq questions, quoiqu'il ne fût point connu de lui : Pourquoi on donne présentement l'Eucharistie d'une manière différente et presque contraire à celle que Jésus-Christ a pratiquée ? Parce que l'on avait coutume en ce temps-là de donner une hostie trempée dans le vin, au lieu que Jésus-Christ a donné son corps et son sang séparément. Ernulphe répond à cette question, que notre Seigneur étant venu au monde pour le salut des hommes leur a prescrit ce qu'il était nécessaire de faire pour l'obtenir, sans leur en marquer les manières en particulier; qu'ainsi il ne leur a pas dit : Baptisez de telle ou de telle manière; plongez par trois fois celui que vous baptisez; ne faites point d'abord des cathécumènes; consacrez du saint chrême; mais seulement, *baptisez-les*; que par ce moyen il est aisé de connaître les choses qui sont absolument nécessaires, et celles que l'on peut quelquefois omettre ou changer; que c'est pour cela que quelques pratiques qui étaient en usage

dans la primitive Église n'ont pas été long-temps observées; qu'il est certain, par exemple, que les apôtres ont reçu l'Eucharistie après souper, quoiqu'on la reçoive à jeun; que les pains dont ils se servaient étaient des pains communs; et que ceux dont on se sert sont en forme déliée; qu'ainsi on ne doit pas s'étonner si l'on donne ce pain trempé, quoique cette pratique n'ait pas été autrefois en usage; que le prêtre mêle une parcelle de l'espèce du pain avec le vin; qu'on en use de cette manière de crainte qu'il n'arrive quelque accident dans la distribution du vin seul, et qu'il n'en demeure sur les poils de la barbe ou de la moustache, ou que le ministre n'en répande.

La seconde question est, pourquoi on met une quatrième partie de l'hostie dans le calice ? Il répond que la coutume n'est pas de diviser l'hostie en quatre parties; qu'on ne la partage qu'en trois; mais que la troisième que l'on met dans le calice est de la grandeur de la quatrième partie de l'hostie, quoique dans quelques églises on prenne garde de la faire de la grandeur de la troisième partie. Il prétend que cet usage s'est introduit, parce que le prêtre ou l'évêque qui célèbre, doit communier de celle qu'il jette dans le calice, et distribuer les deux autres au diacre et au sous-diacre qui sont assistants. Il ajoute une raison mystique de cette pratique; savoir, que le corps de Jésus-Christ, que

l'on offre sur l'autel, est le sacrement ou la figure du corps mystique de Jésus-Christ qui est l'Église, composée de trois ordres, des supérieurs, des vierges et des personnes mariées; ou bien que cela se fait pour figurer le mystère de la Trinité, ou pour marquer les trois états de Jésus-Christ, mortel, mort et ressuscité.

La troisième question, pour-quoi l'on reçoit le sang de Jésus-Christ séparément du corps, et pourquoi on le reçoit sans le corps? Il répond que ceux qui reçoivent les deux espèces séparément, le font à l'imitation de Jésus-Christ; et quoique l'on reçoive le corps de Jésus-Christ tout entier sous chaque espèce, cependant on reçoit chaque espèce séparément, parce que Jésus-Christ a distingué ces deux choses en nous voulant marquer, par son corps sa chair et ses membres, tels qu'ils paraissaient, solides et entiers; et par son sang, celui qui devait être répandu sur la croix.

La quatrième est; savoir si l'on reçoit Jésus-Christ sans âme ou Jésus-Christ animé? Il répond d'abord que ces sortes de questions se font ordinairement par des gens qui veulent paraître savans, et qui tâchent de tendre par-là des pièges à la foi des simples qui croient humblement ce que le Saint-Esprit leur enseigne; qu'il est à propos de ne pas entrer dans ces questions; que quoique l'on ne puisse pas comprendre comment le pain et

le vin sont faits le corps et le sang de Jésus-Christ, on ne peut néanmoins en douter, puisque Jésus-Christ a dit : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*; que c'est une folie de vouloir pénétrer les secrets incompréhensibles de nos mystères, et celui-là particulièrement qui est un mystère de foi; qu'il est certain que la substance du pain et du vin est changée au corps et au sang de Jésus-Christ, quoiqu'il paraisse aux sens que c'est du pain et du vin, et qu'il en ait toutes les qualités; que comme les qualités du pain s'y trouvent, quoique la substance n'y soit pas, on peut dire de même que les qualités de la chair n'y sont pas, quoique la substance de la chair y soit; qu'ainsi c'est mal à propos que l'on demande si la chair de Jésus-Christ dans l'Eucharistie est morte ou immortelle; si elle est animée ou si elle ne l'est pas.

La dernière question est sur le sens de ces paroles du prophète Joël : *Qui sait si Dieu ne changera pas, et s'il ne pardonnera pas? s'il ne laissera point après lui de bénédiction?* Il dit que le changement de Dieu consiste dans la rémission du péché qu'il accorde à ceux qui se convertissent, et que quand il est dit qu'il laisse sa bénédiction après lui, c'est-à-dire, à ceux qui le suivent. (Dom Luc d'Achéri. Dupin, *Biblioth.*, douzième siècle.) Le savant M. Warthon, dans la préface du premier tome de son *Anglia sacra*, n° 53, en



en 1689, in-fol., dit qu'Arnulphe a composé un ouvrage touchant l'origine, les privilèges, etc., de l'église de Rochester; manuscrit connu des savans d'Angleterre, sous le titre de *Textus Roffensis*. Le même M. Warthon a donné dans le premier tome de son *Anglia sacra*, depuis la page 329 jusqu'à 341, ce manuscrit, sous le titre suivant : *Ernulf, episcopi Roffensis, collectanea de rebus ecclesiæ Roffensis*. Ce Recueil renferme plusieurs pièces, tant en latin qu'en saxon. On y trouve les lois des rois Éthelbert, Alfred, Guthrum, Edouard, Edmond, et Ethelred, en saxon. L'exorcisme de l'*Ordalie*; les lois du roi Canut; les constitutions de Guillaume 1<sup>er</sup>, des Extraits des décrets des papes; des Règlemens faits en 1101 par Henri 1<sup>er</sup>, la suite des Papes, des Empereurs Romains, des patriarches de Jérusalem, et la succession des quatre sièges patriarchaux; les noms des archevêques et des évêques d'Angleterre, depuis le moine S. Augustin, selon leurs sièges, en latin; Jugemens de la ville de Londres; la Généalogie du roi Edouard depuis Adam; les Gépéalogies de tous les Rois durant l'heptarchie, en saxon; les privilèges, chartes et statuts de l'église de Rochester, en latin et en saxon. Il n'y a aucune de ces pièces qui soit plus moderne qu'Arnulphe, excepté treize noms dans la liste des archevêques de Cantorbéry, et quinze dans celle des évêques de Rochester, ajoutés en différens

temps par différentes mains, comme on le voit par le caractère et l'encre. Quelqu'un a ajouté les noms de six évêques qui ont succédé à Arnulphe, et ceux des neuf suivans ont été ajoutés par une main postérieure. A quoi l'on peut ajouter quelques endroits sur les actions et la vie des évêques, Jean et Ascelin, que l'on trouve après le fol. 203 du manuscrit. Tout le reste paraît être du temps d'Arnulphe. Cependant Oudin prétend que cet Arnulphe n'a eu aucune part à cette collection. M. Warthon remarque que Balée (*centur. 2, c. 70*) s'est trompé grossièrement en attribuant plusieurs ouvrages d'Arnulphe ou d'Arnoul, évêque de Lisieux, et d'Arnoul, abbé de Bonneval, à notre Arnulphe, qu'il confond aussi avec le prêtre Arnulphe, que le clergé romain fit périr sous le pape Honorius II, ainsi que nous l'apprend Platine. Le prêtre Arnulphe était très-différent de l'évêque de Rochester qui était mort avant qu'Honorius parvint au pontificat. (Possevin, dans son *Apparatus sacer*, tom. 1, pag. 514, et dom Luc d'Achéry, dans la préface du second tome de son *Spicilege*, pag. 18, parlent de plusieurs lettres de saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, à Arnulphe, qui se trouvent encore. Oudin, *Comment. de Scriptor. et script. eccles.*, t. 2, col. 1065 et 1066. Chauffepié, *nouv. Dictionnaire hist. et crit.*, tom. 1, pag. 494 et 495.)

AROD, cinquième fils de Gad. (*Num.*, cap. 26, v. 17.)

AROER (hébr., *nudité*, autrement *bruyère*), ville de la tribu de Gad qui était située sur le bord septentrional du torrent d'Arnon, à l'extrémité du pays que les Hébreux possédaient au-delà du Jourdain. (*Num.*, c. 32, v. 34.)

AROER, ville près de Rabbath des Ammonites, autrement Philadelphie. (Reland, tome 2, pag. 583.)

AROER, dans la tribu de Juda. (*Reg.*, c. 30, v. 28.)

AROUAISE, *Aroasia*, abbaye de l'Ordre de St.-Augustin située près de Bapaume dans l'Artois, au diocèse d'Arras. Elle fut fondée, vers l'an 1090, par trois ermites, Heldemar de Tournai, Cone Teutonique, prêtres, et Roger, laïque de Transloy près d'Arras. Lambert, évêque d'Arras, approuva ce nouvel établissement par ses lettres du 21 octobre 1097 : ce qui fut depuis confirmé par les papes Paschal II, en 1116, 1117, et Calixte II, en 1119. Heldemar et ses successeurs, jusqu'à 1121, ne furent appelés que prévôts ; on leur donna ensuite le nom d'abbés, et l'abbaye devint alors chef de vingt-huit monastères, tant en Artois, en Flandre et en Picardie, qu'en Irlande. Mais cette congrégation paraît s'être désunie vers la fin du quinzième siècle, puisqu'elle tint son dernier Chapitre en 1470. L'abbé d'Arouaise a séance aux États d'Artois. (*Gallia christ.*, t. 3, col. 433. Héliot,

*Hist. des Ord. mon.*, tom. 9, ch. 15.)

ARPE (Pierre-Frédéric), savant jurisconsulte allemand. Nous avons de lui, entre autres ouvrages : 1° *Pyrrhonismi historici, sive observationum de historiâ et Historicis antiquis argumentum*, Guelferbyti, 1711, in-8°. 2° I. P. F. RP. *Epistolarum decas, sive brevis delineatio Musci scriptorum de divinatione*, ibid. 1711, in-8°. 3° *Theatrum fati, sive notitia scriptorum de providentia, fortuna et fato*. Roterod., 1712, in-8°. 4° *Apologia pro Jul. Cæsare Vanino* ; Cosmopoli, typis Phylaleteis, 1712, in-8°. 5° *Libellus de jure Pontificali utriusque Romæ*. 6° *Liber de jure Laïcorum, præcipuè Germanorum in promovendo religionis negotio*. 7° *Feriæ æstivales, sive de scriptorum suorum historia liber singuloris*. Hamb., chez Kisner, 1726, in-8°. *Acta erud.*, Lips., an. 1711, 1712, 1713, 1727. (Leclerc, *Biblioth. choisie*, t. 24, part. 2. *Magna Biblioth. eccles.*, p. 639.)

ARPHAD (hébr., *la lumière de la rédemption*), ville de Syrie que l'Écriture joint toujours à Emath ou Emèse. Sennacherib se vante d'avoir réduit Arphad et Emath. (4. *Reg.*, c. 18, v. 34. *Isaïe.*, c. 10, v. 9.)

ARPHASACHÉENS, peuples envoyés par les rois d'Assyrie pour habiter le pays de Samarie en la place des Israélites transportés au-delà de l'Euphrate. Ils s'opposèrent, avec les autres Samaritains, au rétablissement des

murs de Jérusalem. (1. *Esdr.*, cap. 4, vers. 9.)

ARPHAXAD (hébr. *qui guérit* ou *qui lâche*), fils de Sem et père de Salé. (*Gen.*, c. 10, v. 24 et seq.)

ARPHAXAD, roi des Mèdes, dont il est parlé dans *Judith* (*Jud.*, c. 1, v. 1). Il bâtit Ecbatanes et fut vaincu dans la grande plaine de Ragau. (*Voy. le Commentaire du P. Calmet sur Judith.*)

ARPI, ville autrefois épiscopale d'Italie, nommée aussi *Lampe*, *Argos*, *Hippium*, puis *Arguripa* et *Argyripa*. On dit qu'elle fut bâtie par Diomède. Les restes en paraissent encore à six milles de Manfrédonia, dans le royaume de Naples, entre Lucéra et Manfrédonia. Varon, Tite-Live, Cicéron, Strabon, Pline, etc. en font mention. Nous trouvons un de ses évêques au premier concile d'Arles, en 314, nommé Pardus.

ARRÉRAGES, signifient les intérêts, pensions ou revenus de cens, rentes foncières et constituées, et autres redevances annuelles dont le paiement est en arrière.

Les arrérages, comme accessoires, ont même hypothèque que le principal de la rente constituée. (Brodeau, sur l'art. 94 de la *Coutume de Paris*, nomb. 13.)

Le paiement des trois dernières années consécutives induit le paiement et l'acquit des précédentes, à moins qu'il n'y eût clause apposée dans la quittance, sans préjudice des arrérages précédents; auquel cas ils ne seraient pas couverts. (M. de Ferrière,

*Dictionnaire de Droit et de Pratique*, au mot ARRÉRAGES.)

Les arrérages de rentes constituées se doivent payer suivant le taux de l'édit qui était en vigueur au temps que le contrat de constitution a été passé; et ces arrérages ne sont point assujétis aux ordonnances postérieures. Les arrérages qui ont été payés au-dessus du taux de l'édit du Roi qui était en vigueur lors de la passation du contrat de constitution, doivent être restitués, ou doivent être imputés sur le principal, et le diminuent d'autant. (Ibid; et Brodeau, sur l'art. 64 de la *Coutume de Paris*, nomb. 6.)

Les arrérages de rentes constituées se prescrivent par cinq ans, de manière que le créancier ou rentier ne peut demander à son débiteur que les cinq dernières années, à moins qu'il n'ait fait des poursuites pour se faire payer des précédens arrérages. Cette prescription est établie sur l'ordonnance de Louis XII, de l'année 1510, article 71; sur celle de 1539, et sur la jurisprudence des arrêts. Cette prescription a lieu contre les mineurs, et autrefois contre l'Eglise. (Bouchel, dans sa *Bibliothèque*, au mot ARRÉRAGES. Duperrier, tom. 2, pag. 377.)

Les arrérages de rentes, soit foncières ou constituées, sont réputés meubles dans tout le royaume, et se règlent par la loi du domicile du créancier, soit pour la perception, soit pour la succession. Il en était de même



des arrérages des rentes seigneuriales.

Les auteurs n'étaient point d'accord sur la question de savoir si le successeur au bénéfice était tenu d'acquitter les arrérages dus par son prédécesseur. Les uns tenaient indéfiniment que le successeur était tenu de payer les arrérages de rentes foncières ou féodales dues par son prédécesseur ; les autres distinguaient le successeur au bénéfice *per obitum* d'avec le successeur par résignation. Le premier, disaient-ils, n'est tenu que des rentes échues depuis sa prise de possession, parce qu'il tient son bénéfice uniquement du collateur qui est présumé avoir conféré sans autres charges que celles qui ont été imposées par la fondation, qui sont, d'acquitter le service et de payer, pour l'avenir seulement, les rentes et autres charges auxquelles le temporel est assujéti. A l'égard de celui qui a été pourvu par résignation ou par permutation, il est, disaient-ils, tenu en quelque sorte des faits de son prédécesseur ; il doit s'imputer la faute de n'avoir pas examiné, avant que d'avoir accepté la résignation, les charges du temporel de ce bénéfice, et si son résignant les a acquittées ou non. Fagnan, in cap. *ad hoc* 1, de *Salut* ; Cabassut, l. 2, c. 23, n° 4, et plusieurs autres établissaient généralement que tout successeur au bénéfice est tenu des arrérages de la pension échue du temps du prédécesseur lorsque le pensionnaire a fait ses

diligences contre lui et ses héritiers pour en être payé. Brodeau, sur Louet, lettre A, som. 15, observe que le pensionnaire doit s'imputer de ne s'être pas fait payer, et qu'il serait trop rigoureux d'y obliger le nouveau pourvu, si ce n'est pour la dernière année, à l'égard de laquelle on ne peut imputer aucune demeure au pensionnaire.

C'est sans doute sur cette diversité d'opinions que l'auteur de la *Jurisprudence canonique* disait qu'il serait raisonnable, à l'égard des arrérages de vente et autres charges échues du temps du prédécesseur, de s'en tenir à ce qui était réglé, pour les décimes, par l'édit du mois de janvier 1599, dont l'article 16 portait que les receveurs pouvaient faire demande au nouveau successeur au bénéfice, pourvu par le décès du dernier titulaire, de plus de deux années d'arrérages desdites décimes, et à ceux qui l'étaient par résignation, de plus de trois années, en faisant néanmoins apparoir des diligences faites par lesdits receveurs. Il y a, dit-il, parité de raison.

A l'égard des arrérages des pensions dont certains bénéficiers étaient chargés envers des bénéfices supérieurs, comme des prieurés envers des abbayes, Louet, lett. A, som. 15, traite la question, et rapporte des arrêts du parlement qui déchargent le titulaire actuel de ces arrérages ; mais Brillon, verb. *Abbaye*, n° 107, en rapporte du grand conseil qui jugent le contraire,

c'est-à-dire que les abbés pouvaient demander vingt-neuf années d'arrérages de ces pensions, et que les titulaires actuels étaient responsables de celles échues du temps de leurs prédécesseurs. Le même auteur de la *Jurisprudence canonique*, au même endroit, verb. *Dettes*, dit que le préjugé de l'arrêt rapporté par Brillouin n'est pas concluant, parce qu'il s'agissait, dans l'espèce du cas, d'une chétive pension de trois livres douze sols, et que si elle eût été plus considérable, pour ne pas donner lieu à la destruction des bénéfices, le grand conseil eût suivi la jurisprudence du parlement, ou du moins l'article 16 de l'édit de 1599, touchant les arrérages des décimès. (M. Durand de Maillane, *Dict. de Droit canonique*, au mot ARRÉRAGES.)

ARRHABONAIRE, nom de secte. Les Arrhabonnaires sont des sacramentaires qui disent que l'Eucharistie n'est pas réellement le corps et le sang de Jésus-Christ, mais seulement le gage du corps et du sang de Jésus-Christ.

ARRHEMENT ou ENARREMENT. Achat de grains en vert ou sur pied avant la récolte. Les ordonnances de police défendent aux marchands et aux regrattiers d'aller au-devant des laboureurs et marchands forains, pour arrher les grains et les marchandises, et de les acheter avant qu'elles soient arrivées sur les ports.

ARRHÉNIUS (Claude), Suédois,

professeur en Histoire à Upsal, historiographe du Roi et assesseur du collège des Antiquités, était très-savant, surtout dans l'histoire de son pays, qu'il a illustrée par plusieurs écrits. Il a laissé entre autres : 1° *Vita S. Ansgarii sive Anscharii, gemina*; l'une écrite par S. Rembert; l'autre par Gualdon, avec l'ancienne version suédoise de saint Rembert, les notes de Pierre Lambecius et une table de d'Arrhenius qui peut tenir lieu de commentaire, et la généalogie d'Adelbard; à Stockholm, Henri Keyser, 1677, in-4°. 2° *Historiæ Suecorum Gothorumque ecclesiasticæ, libri 4 priores, inde à magis conspicua in his oris christianæ religionis origine (sive seculi 9 initio) usque ad finem seculi 12, qui justî commentarii loco esse poterunt in gentium Scandianarum potiorempar hæc tempora historiam, non paucis locis scriptorum hujus ævi obscurioribus lucem, et dubiis fidem afferentes*; ibid., 1689, in-4°. Il y a treize volumes manuscrits destinés à la continuation de cette histoire qui est très-bonne, et dans laquelle on ne trouve presque rien à reprendre, sinon des inexactitudes dans la succession chronologique des évêques de Hambourg, trop de passion contre les Danois et trop de hardiesse à rejeter les miracles des premiers apôtres du septentrion. 3° *Hagiologicon suevogothicum, seu veteres vitæ Sanctorum Sueciæ*, avec les *prolegom. hist. eccles. suevogoth.* 4° *His-*

*toria Episcoporum et Sacerdotum Sueciæ, Gothiæ ac Finlandiæ.* 5° *Historia Episcoporum Lincopensium.* 6° *Bullarium romano-suevo-gothicum, seu codex bullarum, quas Pontifices romani quibuscumque de causis miserant in Sueciam.* 7° *Historia monasteriorum Sueciæ.* (Scheffer, *Suecia litter.*, p. 255. Mollerius, *Hypomn.*, p. 433 et seq.)

ARRHES dans le sens figuré et ERRES dans le sens propre. C'est une espèce de gage que l'acheteur donne au vendeur, soit pour marquer qu'il tient la vente pour faite, soit pour commencer à payer, soit pour les dommages et intérêts contre celui qui manquera d'exécuter la vente. Si l'acheteur rompt le marché, il perd les arrhes qu'il a données. Si c'est le vendeur qui rompt, il rend les arrhes doubles, (*Justin. instit.*, l. 30, tit. 24.)

ARRIAGA (Paul-Joseph d'), jésuite espagnol, entra dans la compagnie en 1579. Il passa au Pérou, et il fut le premier qui y enseigna la rhétorique. Il fut pendant quelques années recteur d'Aréquipa, puis de Lima pendant vingt-quatre ans; il établit des missions en plusieurs endroits, et à Lima une congrégation en faveur des anges gardiens. En 1622, comme il repassait en Europe, il fit naufrage proche la Huane et périt. Il avait composé quelques ouvrages de piété et un Traité fort utile aux missionnaires sur la manière de travailler à la conversion des infidèles, imprimé à Lima en

1622, in-4°. (Sotwel, *Bibl. scripticiet. Jesu.*)

ARRIAGA (Roderic), jésuite espagnol, né à Lucrone le 17 janvier 1592, passa en Bohême l'an 1624, y enseigna la théologie et fut chancelier de l'université. Il mourut à Prague le 17 juin 1667, et laissa, entre autres ouvrages, huit tomes in-folio de Théologie également subtils et obscurs.

ARRIAGA (Gonsalve d'), né à Burgos, de parens nobles, entra dans l'Ordre de St.-Dominique, où il devint célèbre prédicateur. Il exerça divers emplois honorables dans son Ordre; il fut qualificateur du Saint-Office, recteur du collège de St.-Thomas à Madrid, etc. Il mourut en 1657, et laissa des Éloges de la vie et de la doctrine de saint Thomas-d'Aquin qui parurent en 1648 à Madrid, en deux volum. in-fol. Il avait composé aussi la vie de Jean de Lescano, religieux de son Ordre, mort en réputation de sainteté le 26 août 1636; mais on ne sait si elle a été imprimée. Ces deux ouvrages sont écrits en espagnol. (Échard, *Script. ord. Præd.*, tom. 2.)

ARRIÈRE-BAN, était la convocation que faisait le Roi de sa noblesse pour aller à la guerre, tant de ses vassaux, que des vassaux de ses vassaux.

ARRIÈRE-CHANGE. C'est l'intérêt des intérêts. (*Fænus à fænore.*)

ARRIÈRE-FIEF. C'était un fief servant qui dépendait d'un autre fief dominant, qu'on appe-



lait *plein-fief*. (*Prædium translaticium*.)

ARRIERE - VASSAL. Vassal d'un autre vassal, ou celui qui tient un arrière-fief. (*Translatitius cliens*.)

ARRIGHETTI (Maur), Florentin, religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, célèbre prédicateur et docteur en théologie, fut prieur en plusieurs maisons de son Ordre, et deux fois provincial de la province de Rome : il l'était lorsqu'il mourut au mois de mars de l'an 1570. Les religieuses de St.-Nicolas-del-Prato à Florence l'engagèrent à faire une traduction du Psautier sur le texte hébreu pour leur usage, et il y joignit des explications fort étendues qu'on croit perdues ; mais on garde encore à Florence, dans la maison de S. Marc, les sermons qu'il avait prêchés le Carême de l'an 1548 à Rome. (Échard, *Script. ord. Præd.*, tom. 2.)

ARRIGHI (Jean-Baptiste ou Henri), Florentin, de l'Ordre des Augustins, docteur en théologie, fut aggrégué au collège de l'Université de Florence en 1565, et élu prieur du couvent du St.-Esprit à Florence en 1569. Il passa au service du cardinal Farnèse en 1579, et fut nommé professeur en langue grecque dans l'abbaye des moines de Grotta-Ferrata, monastère d'Italie à deux milles de Frascati, habité par des moines grecs qui y chantent le service en langue grecque. Jules Niger met sa mort en 1580 ; mais Possevin dit qu'il vivait encore en 1588,

et Elssius assure qu'il professait encore publiquement dans l'Université de Bologne en 1593. Ses ouvrages sont : 1° *Elementa sacræ Theologiæ*, lib. 4, à Florence, 1569, in-8°. 2° *Simplex scientiarum omnium, et liberalium artium enumeratio*, ibid. 3° *De hominis beatitudine*. 4° Diverses Oraisons fort élégantes. (Negri, *Istor. degli scritt. Fiorent.*, pag. 240. Possevin, *in App. sacr.*, verb. Joan. - Bapt. Arrig. Elssius, *Encom. Aug.*, pag. 326.)

ARROY, docteur en théologie et théologal de l'église de Lyon dans le dix-septième siècle. Nous avons de lui : 1° Questions décidées sur la justice des armes des rois de France et l'alliance avec les hérétiques et les infidèles, à Paris, chez Loyson, 1634, in-8°. Ce qui donna lieu à cet écrit fut l'alliance de Louis XIII avec les Suédois et les protestans d'Allemagne. 2° Apologie pour l'église de Lyon contre les notes et prétendues corrections sur le nouveau Bréviaire de Lyon, à Lyon, 1644, in-8°. 3° Briève et dévote histoire de l'abbaye de l'Isle-Barbe-des-Lyon, ibid., 1668, in-12. Cette histoire est contraire à celle que M. le Laboureur, ancien abbé de cette abbaye, publia sous ce titre : *les Mazures de l'abbaye de l'Isle-Barbe*. (Le Long, *Biblioth. hist. de la France*.)

ARRUBAL (Pierre d'), jésuite espagnol de Cénicéros, dans le diocèse de Calahorra, aux confins de la Navarre et de la vieille Castille, entra chez les jésuites en 1579. Il enseigna la théologie

à Salamanque et à Rome. Sur la fin de l'année 1602, Grégoire de Valentia qui défendait la cause de Molina dans les congrégations de *auxiliis* étant tombé malade, Arrubal son confrère fut chargé de soutenir cette guerre théologique. Il mourut le 22 septembre 1608 à Salamanque. On a imprimé deux tomes de sa théologie, de *Deo uno et trino*, et de *Angelis*. Il traite les choses brièvement et cependant avec clarté. Ce qu'il a écrit sur les matières de la Grâce n'a point été imprimé. (Sotwel, de *Script. soc. Jesu.*)

ARSA, gouverneur de Thersa, autrefois capitale du royaume des dix tribus d'Israël. C'est dans la maison d'Arsa que Zambri tua Éla, roi d'Israël, l'an du monde 3075.

ARSACE (saint), vulgairement *Ursace*, solitaire en Bithynie, confesseur, était Persan de nation. Après avoir confessé le nom de Jésus-Christ sous Licinius vers l'an 320, il s'enferma dans une tour de la ville de Nicomédie en Bithynie. Il y fut favorisé du don des miracles et de celui de prophétie. L'an 358, il connut, par révélation, que la ville de Nicomédie allait être ruinée par un tremblement de terre; il en avertit les ecclésiastiques qui se moquèrent de lui. Mais dès le même jour de cet avis, qui était le 24 d'août, le tremblement de terre commença et fut suivi d'un embrasement général qui ne fit qu'un grand bûcher de toute la ville. Le Saint mourut dans sa

tour et dans la même posture qu'il s'était mis pour prier. On dit qu'il avait demandé la mort pour n'être pas témoin de la ruine d'une ville où il avait commencé à connaître Jésus-Christ et à le servir. Le Martyrologe romain marque sa fête le 16 d'août. (Baillet, 16 août.)

ARSACÈS (hébr., qui élève le bouclier). C'est Mithridate, roi des Parthes, dont il est parlé dans les Macchabées. (*Macch.*, l. 1, c. 14, v. 2 et seq). Démétrius Nicanor lui fit la guerre et remporta d'abord plusieurs avantages considérables sur lui; mais ensuite il se laissa prendre à ses ruses, et tomba vif entre ses mains.

ARSAMOSATE, ville épiscopale du diocèse d'Antioche, dans la Mésopotamie, sous la métropole d'Amide; Polybe et Pline en font une ville de la grande Arménie proche de l'Euphrate; Ptolémée la place au pied des monts Taurus. Tacite dit que ce n'était qu'un château; nous n'en connaissons qu'un évêque, Auron, sous l'empereur Anastase 1<sup>er</sup>. Il était Monophysite, et il tint ce siège depuis 503 jusqu'en 518 qu'il fut exilé par Justin 1<sup>er</sup>. (Tom. 2, *Bibl. orient.*, *Dissert. de Monophys.*)

ARSDEKIN (Richard), jésuite, natif de Kilkenny en Irlande. Il vivait dans le dix-septième siècle, entra dans la compagnie de Jésus en Flandre, et enseigna la philosophie et la théologie à Louvain. Il est auteur d'un ouvrage in-4<sup>o</sup>, intitulé : *Theologia*

*tripartita universa*, etc., où l'on trouve tout ce qui regarde la théologie scholastique, spéculative et pratique; la positive, les controverses, et tout ce qui a rapport aux propositions de Jansénius et à celles de Molinos: rien ne prouve mieux l'utilité de cet ouvrage que les douze éditions qui en furent faites depuis 1677 jusqu'en 1696. L'auteur mourut dans le temps que l'on finissait la dernière. (Moréri, éd. de 1759.)

ARSÈNE (St.), patrice romain, aussi distingué par la connaissance qu'il avait des belles-lettres que par sa naissance, fut appelé en 383, par l'empereur Théodose, pour être précepteur des princes Arcadius et Honorius ses fils, qui le regardèrent comme leur père. A l'âge de quarante ans, il quitta la cour et se retira dans le désert de Sceté en Arabie pour y mener la vie monastique. Après y avoir passé quarante autres années, il alla à Strome ou Troé près de Memphis, de là à Boschir d'Alexandrie; enfin, il revint à Troé, où il mourut âgé de quatre-vingt-cinq ans, en 445. Nous avons de lui une Exhortation aux moines; c'est un petit ouvrage, mais on peut dire qu'il est rempli de l'esprit de Dieu et excellent pour la conduite des religieux ou moines. Le père Combefis l'a fait imprimer dans sa dernière addition, Paris, 1672. M. Cotelier nous a aussi donné quarante-quatre de ses Sentences ou Maximes que ceux qui vivaient avec lui avaient recueillies. (*Monum.*, tom. 1, pag. 353.) Saint

Jérôme l'appelle une des principales colonnes de la vie solitaire (*de Vir. illust.*). Les Grecs font sa fête le 8 mai, et les Latins le 19 juillet. (Baillet, 19 juillet.)

ARSÈNE (Aurorianus), moine du mont Athos, fut élevé par l'empereur Théodore Lascaris, l'an 1257, à la dignité de patriarche de Constantinople, et non-seulement il en eut le nom comme ses prédécesseurs, mais il eut aussi le bonheur de rentrer dans cette église après que les Grecs eurent repris Constantinople sur les Latins. Ayant encouru la disgrâce de Michel Paléologue, il fut chassé et déposé vers l'an 1264, et envoyé en exil où il vécut encore plusieurs années. Il a composé un Recueil abrégé des canons, tiré des Pères et des conciles, et partagé en cent quarante-un titres, qui se trouve dans le second tome de la *Bibliothèque du Droit canon*, de Justel. M. Cotelier nous a depuis donné, dans le second volume de ses *Monumens de l'Église grecque*, le testament de ce patriarche, dans lequel il fait l'histoire de ses démêlés avec l'empereur Michel Paléologue. Il y rapporte que sous l'empire de Théodore, prince religieux, il n'eut aucun combat à soutenir pour la religion; mais qu'ils s'employa pour secourir les veuves, les orphelins et les opprimés; qu'après la mort de ce prince, les évêques, le sénat, les officiers de l'armée et le peuple étaient convenus en son absence de faire régent Michel Paléologue; et



qu'étant venu en cour, il l'avait trouvé à la tête des affaires; que peu de temps après, il l'avait associé à l'Empire; qu'on l'avait obligé malgré lui de couronner Paléologue, mais à condition que le jeune empereur Jean aurait la première place; que voyant ensuite qu'on n'exécutait point cette convention, et que Michel entreprenait plusieurs choses contre l'ordre, il s'était retiré, et que Michel avait mis à sa place l'archevêque d'Éphèse (Nicéphore); lequel étant mort un an après, Michel l'avait rappelé; que la ville de Constantinople ayant été reprise, ce prince avait fait tous ses efforts pour lui faire reconnaître que l'archevêque d'Éphèse avait été légitime patriarche, et pour lui faire recevoir ceux qu'il avait promus aux Ordres sacrés; mais qu'il n'en avait voulu rien faire; que Paléologue n'avait pas laissé néanmoins de le rétablir dans Constantinople, et qu'il avait continué de le persécuter; qu'ensuite il avait fait crever les yeux au jeune Empereur; qu'ayant appris que Michel avait commis ce crime, il l'avait excommunié; qu'il espérait qu'il se reconnaîtrait; qu'il ferait pénitence et mériterait l'absolution en remettant une partie des impôts; mais que ce prince n'ayant point changé, il l'avait, trois ans après, chassé entièrement de l'Église dans un concile composé des évêques, du clergé et du sénat; que depuis ce temps, ce prince l'avait toujours persécuté, et l'avait

chassé de son église sous prétexte qu'il avait voulu donner la communion aux enfans du sultan, quoiqu'il fût constant que c'était le métropolitain de Pisi-die qui leur avait donné le baptême et la communion; qu'il l'avait ensuite envoyé en exil après l'avoir fait excommunier dans un synode, et l'avoir fait maltraiter plusieurs fois dans le lieu de son exil. Arsénius ayant été chassé, Joseph fut mis en sa place vers l'an 1264; mais plusieurs ne voulurent pas le reconnaître, et soutinrent le parti d'Arsénius; ce qui causa une division entre les Grecs de Constantinople qui dura jusqu'à la mort de Joseph, même parmi ceux qui ne reconnaissaient pas Veccus; car Joseph fut déposé l'an 1274, et Jean Veccus mis en sa place; de sorte qu'il y avait alors trois patriarches de Constantinople, Arsénius, Joseph et Veccus. Arsénius mourut le premier en exil. (Doujat, *Hist. du Dr. can.* Bayle, *Dict. crit.* Dupin, treizième siècle.)

ARSINOË, ville épiscopale de la province d'Arcadie, nommée *Heptanome*. On l'appelait anciennement ville des *Crocodiles*, parce qu'on y adorait ces animaux. Les peuples en nourrissaient particulièrement un auquel ils offraient du pain, de la viande et du vin. Saint Denis d'Alexandrie se plaint d'un certain évêque d'Égypte, nommé Neveu, qui avait introduit dans cette préfecture le sentiment des Millénaires, au milieu du troi-

sième siècle, ce qui fait voir que cette église est très-ancienne. (Eusèbe, l. 7, c. 24.) On ne voit plus aujourd'hui que les ruines d'Arsinoé. On a bâti à peu de distance une autre ville appelée *Fium*, qui est le siège d'un évêque cophite. Voici ses évêques qui sont venus à notre connaissance.

1. Neveu, dont nous venons de parler.

o. Mélas, *Mélékien*.

2. André, au concile d'Alexandrie en 362.

3. Calo-Syrien, au deuxième concile d'Éphèse.

4. Serge, auquel Théodore de Pharane, grand monothélite, écrivit en faveur d'Eutichès.

5. Victor, sous le patriarcat de Cyrus, monothélite. (*Hist. Patr. Alex.*, pag. 161.)

6. Mennas, jacobite, vers le milieu du septième siècle. (*Ibid.*, pag. 173.)

7. Abraham, vers l'an 743. (*Ibid.*, pages 207 et 208.)

8. Matthieu, jacobite, à l'assemblée des évêques contre le patriarche Cyrille II, en présence du visir. (*Ibid.*, pag. 458.)

9. Pierre, jacobite, en 1183. (*Ibid.*, pages 553 et 568.)

10. Ur, jacobite, renouça à la magie qu'il avait apprise de son père, et fut fait évêque de *Fium*, dit Vansleb, dominicain. *Voyage d'Égypte*.

11. Michel, jacobite, en 1673. (Vansleb., *Voyage*, pag. 253. *Or. Chr.*, tom. 2, pag. 581.)

ARSINOÉ, ville épiscopale de l'île de Chypre, appelée autre-

fois *Ammocosto*, et aujourd'hui *Famagouste*. Nous en connaissons trois évêques grecs, outre les évêques latins, dont on a donné la succession au mot FAMAGOUSTE.

1. Prosechius, souscrivit au concile de Chalcédoine. (*Act. 6.*)

2. Michel, assista en 1340 au concile d'Hélie, archevêque de Nicosie.

3. N. . . , moine de Crète, siégea après la prise de l'île de Chypre par les Turcs en 1571. (*Or. Christ.*, tom. 2, pag. 1066.)

ART, recueil de préceptes, de règles, d'inventions, d'expériences pour une fin utile à l'homme. En ce sens, l'art est opposé à la science, qui n'est autre chose qu'un amas de principes et de conclusions spéculatives, et il se divise en deux branches; les uns sont les arts libéraux, c'est-à-dire, les arts nobles et honnêtes, comme la poésie, l'éloquence, la musique, etc. Les autres sont les arts mécaniques, où l'on travaille plus de la main et du corps que de l'esprit.

ART ANGÉLIQUE, ou Art des esprits. *Ars angelica*. Moyen superstitieux d'apprendre tout ce que l'on veut savoir par un ange ou plutôt par un démon. (Cardan, l. 16, de *Rerum variet.* Tiers, *Traité des Superstitions.*)

ART NOTOIRE, *Ars notoria*. Manière superstitieuse d'acquérir les sciences par infusion, en pratiquant certains jeûnes et certaines cérémonies. Cet art qui fut condamné comme supersti-

tieux par la Sorbonne, en 1320, consiste dans un pacte tacite avec le démon. (Delrio, *Disquisit.*, pag. 2.)

ART DE SAINT ANSELME. Moyen superstitieux de guérir les plaies en touchant seulement aux linges qui ont été appliqués sur ces plaies. Cette superstition tire son nom d'Anselme de Parme, fameux magicien, et non pas de saint Anselme, comme prétendent ceux qui en usent. (Delrio, *Disquis. mag.*)

ART DE SAINT PAUL. Espèce d'art notoire, ainsi appelé, parce que ceux qui le pratiquent, disent qu'il fut enseigné par saint Paul après son ravissement au troisième ciel.

ARTABA, mesure des Babyloniens qui contenait soixante-douze setiers, selon saint Épiphan. (Épiphan. *de Ponderib. et Mens.*) Daniel découvrit la fraude des prêtres du dieu de Bélus qui prenaient pour eux les douze artabas de vin qu'on offrait tous les jours à cette divinité. (*Daniel*, c. 14, v. 2.)

ARTAXERCÈS, (hébr., lumière ou silence.) Il est toujours nommé *Assuérus* dans l'hébreu et la Vulgate. (Voyez ASSUÉRUS.)

ARTAXERCÈS, surnommé *Longue-main*, donna permission à Esdras de retourner en Judée avec tous ceux qui le voudraient suivre, l'an du monde 3537. (1. *Esdr.*, c. 7.) Il donna aussi permission à Néhémie d'y retourner et de rebâtir les murs et les portes de Jérusalem, l'an du monde 3550, qui est la vingt-

huitième année de son règne. Ce prince régna depuis l'an du monde 3531 jusqu'en 3579. (2. *Esdr.*, c. 2, v. 5 et seq.)

ARTAXERCÈS. Esdras donne ce nom au mage nommé *Oropaste* par Justin, *Smerdis* par Hérodote, *Mardus* par Eschyle, et *Sphendadates*, par Ctésias. (1. *Esdr.*, c. 4, v. 7.) C'est ce mage qui, après la mort de Cambyse usurpa l'empire des Perses, feignant d'être Smerdis, fils de Cyrus, que Cambyse avait fait mourir. C'est lui aussi qui fit défendre aux juifs, par ses gouverneurs, de rebâtir Jérusalem jusqu'à un nouvel ordre de sa part. Ainsi l'ouvrage de la réparation des murs de Jérusalem fut interrompu depuis l'an du monde 3483 jusqu'en 3550.

ARTEMAS, disciple de saint Paul, fut envoyé par l'apôtre dans l'île de Crète, à la place de saint Tite, pendant que Tite demeura auprès de saint Paul à Nicopolis où il passa l'hiver. C'est tout ce qu'on sait d'Artémas. (*Tit.*, c. 3, v. 12.)

ARTÈME (saint), duc ou commandant des troupes en Égypte, martyr sous Julien l'Apostat, eut la tête coupée par l'ordre de ce prince, pour avoir brisé plusieurs idoles du temps de Constantin, et dépoüllé les temples des faux dieux. Les Grecs et les Latins font sa fête le 20 d'octobre. (Saint Athanase, *Lettre aux Solitaires*. Théodoret, *Hist. eccl.*, l. 3, ch. 18. Baillet, 20 octobre.)

ARTÉMON ou ARTÉMAS,



hérésiarque du troisième siècle, disait que Jésus-Christ n'était qu'un pur homme, quoique supérieur aux prophètes, et que cette doctrine, prêchée par les Apôtres, avait subsisté dans l'Église jusqu'au temps du pape Zéplirin, successeur de Victor. Il fut condamné dans les conciles de Nicée, l'an 325; d'Éphèse, sous le pape Célestin, l'an 431; de Chalcédoine, sous Léon 1<sup>er</sup>, l'an 451. (Eusèb., lib. 5. *Hist. eccl.*, c. 26, Baron., *A. C.*, 296. Tillemont, etc.)

ARTÉSIA ou ARÉTHUSA, ville épiscopale de la seconde Syrie sous Apamée. Les Latins la prirent en 1097, avant qu'ils missent le siège devant Antioche. Nous en trouvons deux évêques latins.

1. Bernard, de Valence en France, chapelain de l'évêque du Puy, légat apostolique à l'armée des Croisés, fut ordonné par Daibert, patriarche de Jérusalem, en 1099. Il fut fait l'année suivante patriarche d'Antioche.

2. N....., dont il est parlé dans l'ouvrage *Gesta Dei per Francos.*, pag. 451.

ARTICLES DE FOI. Ce sont des vérités qu'on est obligé de croire, parce qu'elles sont révélées de Dieu, et reconnues telles par l'Église. Il y a donc deux conditions absolument nécessaires pour qu'un dogme soit article de foi. La première, c'est la révélation divine. La seconde, le jugement de l'Église qui déclare qu'un tel dogme est révélé

de Dieu, et qui le propose à croire aux fidèles comme un point de foi, dans la croyance desquels il sont tous obligés de vivre et de mourir. Ce fut Maimonide qui les dressa à l'onzième siècle.

ARTOIS, province du royaume de France cédée à Charles-Quint par François 1<sup>er</sup> l'an 1526, et réunie à la couronne en 1640 par capitulation, et en 1659 par le traité des Pyrénées. C'est le changement de domination qui a donné lieu à tant de contestations sur l'état et les privilèges de ce pays, par rapport à certaines matières ecclésiastiques, touchant lesquelles nous observerons :

1<sup>o</sup>. Que l'église d'Arras avait été anciennement déchargée du droit de régale par des lettres-patentes du roi Philippe Auguste, données à Fontainebleau en 1203. Ce privilège a été assez constamment reconnu jusqu'en 1724, temps auquel la mort de M. de Sève, évêque de cette ville, donna lieu à une contestation touchant le droit d'exemption de la régale prétendue par cette église. Cette contestation fut portée en la grand chambre du parlement de Paris où elle est restée. (*Mémoires du Clergé*, tom. 10, pag. 520 et suiv. ; t. 11, pag. 694, 2005 et suiv.)

2<sup>o</sup>. Les droits des gradués avaient lieu dans l'Artois depuis l'arrêt du conseil-d'état rendu le 30 juin 1688, rapporté dans le *Journal des Audiences*, tom. 4, liv. 3, chap. 18 ; et les *Mémoi-*

*res du Clergé*, tom. 10, p. 322 jusqu'à 345.

3°. Le droit d'indult ne s'exerçait plus dans l'Artois depuis l'arrêt du conseil d'État du Roi, du 19 février 1677, par lequel sa Majesté déclara l'Artois exempt de ce droit.

4°. Le Roi avait sur les bénéfices consistoriaux de l'Artois les mêmes droits que le concordat lui donne sur cette espèce de bénéfices dans toute l'étendue du royaume; mais l'usage était que le Roi ne nommait point par brevet aux abbayes de l'Artois : les religieux présentaient trois sujets au Roi, qui faisait choix d'un, et l'évêque ou chef d'ordre confirmait. Lorsque le Roi donnait des pensions sur ces abbayes, on ne les recevait point à Rome; mais les officiers de cette cour demandaient le consentement de l'abbé et une compo-nende pour accorder des bulles; de sorte que ces pensions ne se payaient que *intervolentes*. (Arrêt du mois de mars 1707. *Journal des Audiences*. Brillon, au mot ARTOIS.)

5°. Le grand-conseil connaissait des contestations sur les bénéfices situés en Artois, et accordés sur la nomination du Roi, soit pour joyeux avènement, ou pour serment de fidélité et autre cas, sans qu'on pût user d'aucune évocation en vertu des privilèges de la province. (Arrêt du conseil d'État, du mois de juin 1717.)

6°. Le conseil d'Artois se disait en possession d'instruire les

procès des ecclésiastiques accusés de crimes, sans renvoi aux Cours d'église. (*Mémoires du Clergé*, tom. 7, pag. 405, 443, 444.) Le parlement de Paris n'enregistra le règlement fait le 5 juillet 1679, pour fixer les cas dont les officiers du comté d'Artois pourraient connaître, qu'après en avoir excepté *raptum, incendium, perturbationem divini cultus*. (*Mémoires du Clergé*, tom. 7, pag. 589.)

7°. Par arrêt rendu au parlement de Paris le 31 juillet 1684, il fut jugé que la ville, comté et pays d'Artois étaient sujets à l'exécution et observation de la règle de *Publicandis resignationibus*, reçue en France et enregistrée au parlement en 1493. Dans le pays d'Artois, les lettres d'attache étaient nécessaires pour faire valider les résignations en faveur, suivant la déclaration d'avril 1675, enregistrée au conseil d'Artois. (*Mémoires du Clergé*, tom. 10, pag. 324 et 325.)

8°. Le concours avait lieu en Artois pour les cures, à l'exception de celles qui, par des privilèges particuliers, avaient été données jusqu'à présent de plein droit par les collateurs. (Déclaration du Roi, donnée le 29 juillet 1744, et enregistrée au parlement de Paris le 17 août de la même année.)

ARTONE ou ARTOUS, *Artona*, abbaye de l'Ordre de Prémontré, au diocèse de Dax en Gascogne. Elle est fille de la Casse-Dieu, et existait dès l'an 1178. (*Gallia Christ.*, t. 1, col. 1067.)

ARTONE, *Arthona*, abbaye séculière au diocèse de Clermont en Auvergne, située dans une petite ville de même nom sur la Morge, à deux lieues de Riom. L'église est dédiée à saint Martin. Il y a douze chanoines, outre l'abbé qui a un canonat annexé, et qui est élu par le Chapitre. Ces chanoines vivaient en commun au treizième siècle. (*Galilia Christ.*, tom. 2, col. 397.)

ARTOTYRITES, du grec *άρτος*, pain, et *τυρός*, fromage, hérétiques du deuxième siècle sortis des Montanistes. Ils se servaient pour l'Eucharistie de pain et de fromage, corrompaient les saintes Écritures, communiquaient la prêtrise aux femmes, et leur permettaient de parler comme des prophétesses dans leurs assemblées. (Saint Épipli., hér. 49. Saint Aug., hér. 27. Baronius, *A. C.*, 173.)

ARUBOTH ou ARABOTH. On croit que c'est une ville ou une contrée de la tribu de Juda dont on ignore la situation. *Aruboth* peut signifier des *déserts* ou des *campagnes incultes*. (3. *Reg.*, cap. 4, v. 10.)

ARUIR, ville à vingt milles de Jérusalem, vers le nord, selon Eusèbe et saint Jérôme.

ARUM, père d'Aharéel et fils de Cos. (1. *Par.*, c. 4, v. 8.)

ARUMA, autrement *Ruma*, ville près de Sichem où se campa Abimélech. (*Judic.*, c. 9, v. 41.)

ARUS, village près de Samarie où Varus se campa. (Joseph., *Antiq.*, l. 17, v. 12.)

ARUSPICE. *Aruspex*. Sacrifi-

cateur romain qui prédisait l'avenir en examinant la qualité des entrailles des bêtes sacrifiées. Il y a trois sentimens sur l'origine de ce mot. Selon le premier, ce mot vient d'*Haruga*, qui signifie les entrailles des victimes, et *aspicere*, regarder, considérer. Selon le second, ce mot vient de ce que les Aruspices examinaient les entrailles des victimes près des autels, *ad aras*. 3<sup>o</sup> Le père Pezron (*Antiq. des Celt.*) veut que ce mot vienne des Celtes, qui disent *au* ou *afu*, pour signifier *jecur* ou *hepar*, le foie des animaux. De *au* et de *spicio*, qui signifie *regarder*, on a formé d'abord *auspex*, pour marquer celui qui regarde les lobes du foie, et ensuite *aruspex*. Il confirme ce sentiment par la plus célèbre et la plus ancienne divination des augures, qui se faisait par l'inspection du foie des animaux. (*Diction. univ.*)

ARUSPICINE. *Aruspicina*. Art ou science des Aruspices.

ARZANGANA, évêché du diocèse de la grande Arménie, aux environs de Mélitine, proche de la Syrie. Nous en connaissons un évêque qui est Sergius, qui sauva la vie à un appelé Denis, patriarche des jacobites, que le sultan d'Icône voulait faire mourir. (Voyez Abulphar, tom. 2. *Bibl. orient.*, pag. 378.)

ARZUM, siège épiscopal jacobite soumis au Maphrien d'Orient, et ville d'Arménie, que Procope appelle petite ville des Arzaniens. Le patriarche Denis, dans sa *Chronique*, la met dans



la Syrie, au pied du mont Sayi. C'est le quatrième siège soumis au Maphrien. (Tom. 2, *Bibl. Or.*, in *Diss. de Monoph.*, et pag. 419.) Voici trois de ses évêques.

1. Acha, dont les jacobites font la fête le 28 juillet.

2. Zachée, en 1112. Il envahit le siège de Ninive en 1129.

3. Siméon, en 1180, se souleva avec trois autres évêques contre le patriarche Michel 1<sup>er</sup>, et ils lui en opposèrent un autre. (Tom. 2, *Bibl. Orient. in Diss.*, pag. 449.)

ARZUN. Outre Arzen-Roum ou Ezroum, ville d'Arménie, il y a une autre Arzen ou Arzen-Roum dans la Diar-Rabîæa de Mésopotamie, proche de Nisibe, que je crois être la même que celle dont il est fait mention dans la notice du Diocèse des Chaldéens, et appelée ailleurs *Arzum*. C'est le troisième siège épiscopal de la province de Nisibe, qui a eu les évêques suivants.

1. Jesuiab, qui succéda à Ézéchiél, catholique, et qui est nommé Jesuiab 1<sup>er</sup>.

2. Gabriel, siégeait lorsque Jean vi fut élu catholique. (T. 2, *Bibl. Orient.*, pag. 446.

3. Georges, transféré par le catholique Abdjesus, fils d'Ared, au siège de Mosul.

4. N...., assista en 1134 à l'ordination de Barsumas.

5. Emmanuel, à l'ordination de Machicha II, soixante-dix-septième catholique, en 1257.

6. Siméon, siégeait en 1282.

Il se trouva à l'ordination de Jabbalaha III.

ASA, fils et successeur d'Abia, roi de Juda. (3. *Reg.*, c. 15, v. 8 et seq.) Ce fut un prince juste et religieux qui détruisit l'idolâtrie que ses prédécesseurs avaient soufferte. Il ôta à sa mère, appelé Maacha, la souveraine autorité, pour avoir fait une idole dans un bois consacré à Astarte. Il ne ruina cependant pas les hauts lieux.

Asa fortifia plusieurs villes de ses États, et leva une armée de trois cent mille hommes dans Juda, et de deux cent quatre-vingt mille hommes dans Benjamin. (1. *Par.*, c. 14, v. 1 etc.) Alors Zara, roi de Chus, c'est-à-dire, de cette partie de l'Arabie qui est jointe à l'Égypte, marcha contre Asa avec une armée d'un million d'hommes de pied, et de trois cents chariots de guerre, et s'avança jusqu'à Marésa. Asa vint à sa rencontre, et se campa dans la campagne de Séphala, près de Marésa. Il fit sa prière au Seigneur qui envoya une terreur panique à l'armée de Zara. Elle prit la fuite; Asa la poursuivit jusqu'à Gérare, et en tua un très-grand nombre.

Ensuite de cette victoire, Asa s'appliqua à faire honorer Dieu avec un nouveau courage, détruisant partout les idoles. Il répara aussi l'autel des holocaustes, assembla tout Juda et tout Benjamin avec une partie de quelques autres tribus, fit une grande solennité dans la-

quelle il renouvela l'alliance avec le Seigneur, et lui immola sept cents taureaux et sept mille beliers qu'ils avaient pris sur Zara, en jurant, au son des trompettes et des cymbales, que quiconque ne chercherait pas le Seigneur, serait mis à mort.

Asa fut tranquille jusqu'à la vingt-cinquième année de son règne que Baasa, roi d'Israël, se mit à fortifier Rama sur les frontières des deux royaumes de Juda et d'Israël, pour empêcher les Israélites des deux tribus d'aller au temple de Jérusalem. Alors Asa envoya à Bénadad, roi de Damas, tout l'or et l'argent du temple et du palais pour l'engager à rompre l'alliance qu'il avait faite avec Baasa, et à faire irruption dans ses terres.

Cette démarche déplut au Seigneur qui en fit faire des reproches à Asa par le prophète Hanani. (2. Par., c. 16, v. 7.) Asa, offensé de ces reproches, retint le prophète dans les fers, et fit mourir en même temps plusieurs personnes de Juda. Il mourut lui-même d'une goutte remontée, après avoir marqué plus de confiance aux médecins qu'au Seigneur, dans le cours de sa maladie. On le brûla après sa mort, avec une grande quantité de parfums et d'aromates, et ses os avec ses cendres furent mis dans son tombeau de la ville de David, l'an du monde 3090; avant Jésus-Christ 910. Il commença à régner l'an du monde 3049, et régna quarante-un ans.

ASA, lieu où Judas Macchabée

fut tué, selon Joseph. Mais le premier livre des Macchabées le nomme *Azoth*. Ce ne peut être la fameuse ville d'*Azoth* : ainsi on ignore sa situation.

ASAA, fut envoyé par le roi Josias pour consulter la prophétesse Holda sur le livre de la loi du Seigneur qui fut trouvé dans le Temple. (2. Par., cap. 34. vers. 20.)

ASAEI (héb. *œuvre* ou *créature de Dieu*), fils de Sarvia, et frère de Joab, fut tué par Abner, qu'il poursuivait dans le combat de Gabaon. (2. Reg., c. 2, v. 18, etc.)

ASAMON, montagne de Galilée près de Séphoris.

ASAN, ville de la tribu de Juda. (Josué, c. 15.)

ASAPI (héb., *qui assemble* ou *qui finit*), père de Johahé qui fut secrétaire du roi Ézéchias. (4. Reg., c. 18, v. 18.)

ASAPI, fils de Barachias, de la tribu de Lévi, était un musicien célèbre du temps de David. On trouve plusieurs psaumes intitulés du nom d'Asaph, soit qu'il les ait composés ou que David les lui ait adressés pour y donner l'air, ou enfin que quelques uns des descendants d'Asaph les ait écrits et leur ait donné son nom. (1. Par., c. 6, v. 39.)

ASAPHOPOLE ou S. ASAPI, *Fanum S. Asaphi*, ville d'Angleterre de la principauté de Galles, dans le comté de Flint. Il y a un siège épiscopal suffragant de l'archevêque de Cantorbéry depuis l'an 560. Elle est sur la rivière de Cluide, où elle en

reçoit une autre nommée Elwy : mais cette ville est aujourd'hui fort peu de chose, et presque réduite en village. Voici ses évêques avant la réformation.

1. Kentigerne, auparavant évêque de Glasgow en Écosse.

2. Saint Asaph, disciple du précédent. Le siège vauqua longtemps depuis.

3. Galfrède ou Géofroy, moine bénédictin, en 1151.

4. Adam, mort à Oxford en 1180.

5. Reiner, siégea jusqu'en 1220.

6. Abraham, mort en 1232.

7. Howel Ap Edneret, succéda à Abraham, et mourut en 1247.

8. Anien 1<sup>er</sup>, ordonné en 1248. Le siège vauqua deux ans.

9. Anien II, surnommé *de Schonaw*, dominicain, ordonné en 1268, mort en 1292.

10. Léolnius de Bromfèeld, de chanoine qu'il était de cette église, en fut fait évêque en 1293.

11. David Ap Bléthin, en 1314, mort en 1345.

12. Éphraïm, en 1352.

13. Henri, sous Édouard III.

14. Jean Trévar, mort en 1356.

15. Léolin, nommé par le pape Innocent VI au mois de juillet 1357, mort en 1376.

16. Guillaume de Spidlington, mort le 9 avril 1382.

17. Laurent Child, mort le 20 septembre 1389.

18. Alexandre Bach, dominicain, 6 avril 1390.

19. Jean Trévar II, 15 octobre 1395, mort en 1404.

20. Robert, 28 juin 1411.

21. Jean Low, Augustin, en 1439, transféré à Rochester en 1443.

22. Renault Péacock, en 1444, transféré à Chichester en 1450.

23. Thomas, dominicain, au mois d'avril de la même année. Il siégea douze ans.

24. Richard Redman, siégeait en 1485, fut transféré à Excester en 1495, ensuite à Éli dans le comté de Cambridge.

25. David Ap Owen, ordonné en 1503.

26. Edmont Birkéad, en 1513, sous Henri VIII.

27. Henri Standish, en 1519, siégea seize ans sous Henri VIII.

28. Guillaume Barlow, en 1535, sous Henri VIII.

29. Robert Parfew, en 1536, siégea dix-huit ans.

30. Thomas Goldwel, en l'an 1555.

ASARADDON (héb., *qui lie* ou *qui resserre*), fils de Sennachérib et son successeur dans le royaume d'Assyrie. Il est nommé *Sargon* ou *Saragon* dans *Isaïe*, (c. 20, v. 1). Ce prince fit la guerre aux Philistins, aux Égyptiens, aux juifs; il prit Jérusalem, et emmena Manassé, roi de Juda, captif à Babylone dont il s'était emparé. Il régna vingt-neuf ou trente ans à Ninive, treize ans à Babylone; en tout, quarante-deux ans, et mourut l'an du monde 3336. Il eut pour successeur Saosduchin. (2. *Par.*, c. 33, v. 12.)

ASARAMEL, place de Mello, connue dans les *Livres des Rois*.



(1. *Macch.* c. 14, v. 28. 2. *Reg.* c. 5, v. 9.)

ASARÉLA, quatrième fils d'Asaph.

ASARMOTH ou HASARMOTH, (hébr., *parvis* ou *entrée de la mort*), troisième fils de Jectan. (*Gen.*, c. 10, v. 26.) On trouve la ville d'Asarmoth dans l'Arménie.

ASASON-THAMAR. C'est la même qu'*Engaddi*. (Voyez *ENGADDI*.)

ASBAI, père de Naraï. (1. *Par.*, c. 11, v. 37.)

ASBEL, second fils de Benjamin. (1. *Par.*, c. 8, v. 1.)

ASCALON, appelé communément *Scalona*, ville épiscopale du diocèse de Jérusalem dans la première Palestine, sous la métropole de Césarée, était autrefois capitale d'une Satrapie des Philistins, éloignée de Jérusalem de cinq cent vingt stades. Elle fut long-temps attachée au paganisme; mais avant que Julien entreprît de la rétablir, il s'y trouvait déjà des chrétiens, puisque du tems de cet empereur, c'est-à-dire en 361, selon la *Chronique paschale*, on y fit mourir pour la religion des prêtres et des vierges, dont on ouvrit les corps qu'on remplit d'orge pour les faire manger aux pourceaux. Lorsque les Français et les Latins eurent pris la Palestine, on transféra l'évêché d'Ascalon à Bethléem.

#### *Évêques d'Ascalon.*

1. Longin ou Mongin, auquel écrivit Alexandre d'Alexandrie sur la nouvelle hérésie d'Arius,

comme l'assure saint Épiphanes, liv. 2, tom. 2, *hæres.* 69, n° 4, pag. 730. Il était mort, selon toute apparence, au tems du concile de Nicée, dans les souscriptions duquel on ne le voit point.

2. Sabin, au concile de Nicée. (Tom. 2, *Concil.* Labb., col. 955.)

3. Auxence, souscrivit au second concile général de C. P. en 381.

4. Jovin, vers l'an 415. Pallade l'appelle un homme pieux et savant. (*Hist. Laus.*, c. 143.) Il assista aussi au concile de Diospole. (*Aug. contr. Jul.*, c. 5.)

5. Léonce, au brigandage d'Éphèse, auquel il souscrivit; ensuite il se rétracta au concile de Chalcedoine.

6. Antoine, fils de Marcien, évêque de Sébaste, ordonné par Élie de Jérusalem en 494.

7. Denis, au concile de Jérusalem qui condamna Anthime.

8. N. . . en 939 ou 940. (Voy. Elmacin, liv. 3, *Hist. sarac.*, c. 1, pag. 209.)

9. Élie, en 1146, siégeait à Bethléem. (Voyez Bethléem. *Or. Chr.*, tom. 3, pag. 597.)

ASCELIN, moine de Saint-Évrouen Normandie, n'est guère connu que par une lettre qu'il adressa à Bérenger contre son erreur. Le sujet en est important; et l'analyse que nous en donnerons, après M. Dupin, servira à faire connaître et la foi de l'église de ce tems et l'égarement de cet hérésiarque. Bérenger, en revenant de Normandie,

avait eu une conférence avec Ascelin et avec Guillaume son disciple. Ils publiaient qu'il y avait reconnu que le livre de Jean Scot était condamnable, et qu'il n'avait osé soutenir son erreur. Bérenger l'ayant appris écrit une lettre à Ascelin, par laquelle il lui mande qu'il n'avait pas voulu disputer fortement contre lui dans la conférence qu'ils avaient eue ensemble, parce qu'il avait alors pris la résolution de ne traiter de la matière de l'Eucharistie avec personne, qu'il n'eût satisfait les évêques auxquels il devait rendre compte de sa doctrine; que c'est pour cela qu'il n'avait pas même voulu réfuter cette damnable et sacrilège maxime avancée par Guillaume, que tout homme doit à Pâques s'approcher de la sainte table; mais qu'Ascelin était lui-même témoin qu'il n'avait point avoué que Jean Scot fût hérétique; qu'il avait seulement dit qu'il n'avait pas vu tous les écrits de cet auteur; mais que ce qu'il en avait lu sur l'Eucharistie n'était point hérétique; et que s'il avait avancé quelque chose qui ne fût pas assez exact, il était prêt de le désapprouver; qu'au reste, on ne pouvait pas le condamner pour avoir dit que la substance du pain demeure dans ce sacrement, puisque c'est la doctrine des Pères qu'il défendait, n'ayant rien plus à cœur que de suivre en tout saint Ambroise, saint Augustin et saint Jérôme; et qu'ainsi c'était sans raison qu'Arnoul lui avait dit

en présence d'Ascelin : *Laissez-nous dans les sentimens où nous avons été élevés*, puisqu'il ne voulait établir aucune nouveauté, mais maintenir la doctrine des Pères.

Ascelin lui fit réponse qu'il avait reçu sa lettre avec joie, dans l'espérance qu'il avait qu'elle lui apprendrait des nouvelles de sa conversion; mais qu'en la lisant, sa joie avait été changée en tristesse en voyant qu'il ne cessait point de soutenir son ancienne erreur; qu'il ne reconnaissait plus en lui cette subtilité et cette science qu'il avait eue autrefois, puisqu'il avait même oublié ce qui s'était passé dans leur conférence, particulièrement touchant la proposition avancée par Guillaume, que tout homme doit s'approcher de la sainte table à Pâques; puisqu'il y avait ajouté cette restriction, si ce n'est qu'il soit séparé de ce banquet céleste pour quelque crime; ce qui ne se doit faire que par l'ordre de son confesseur; autrement les clefs de l'Eglise deviendraient inutiles; que pour lui il ne se repentait point de ce qu'il avait dit dans cette conférence, puisqu'il y avait soutenu une vérité certaine et indubitable, de laquelle il ne se départirait jamais; que le pain et le vin étaient faits, par la vertu du Saint-Esprit et par le ministère des prêtres, le vrai corps et le vrai sang de Jésus-Christ; ce qui se prouve évidemment par l'Ecriture-Sainte, si elle n'est corrompue par quel

que interprétation vicieuse ; que pour ce qui regarde Jean Scot, il est persuadé qu'en le considérant comme un hérétique, il ne fait rien d'indigne, ni de son sacerdoce, ni de sa religion, puisqu'il voit que le but et l'intention de cet auteur est de prouver que ce qui est consacré sur l'autel n'est point le vrai corps ni le vrai sang de Jésus-Christ, et qu'il tâche d'établir cette erreur par des passages des Pères mal expliqués ; et entre autres par une prière de saint Grégoire, sur laquelle il dit que c'est en apparence et non pas en vérité que se fait le changement du pain et du vin au corps et au sang de Jésus-Christ ; qu'il le croit lui-même (Bérenger), trop habile pour vouloir soutenir cette expression comme catholique ; qu'il n'avait pas même osé la défendre dans leur conférence ; qu'il s'était contenté de dire qu'il n'avait pas lu le livre de Jean Scot jusqu'à la fin ; qu'il avait été surpris qu'un homme aussi prudent que lui eût pu donner tant de louanges à un ouvrage qu'il n'avait pas lu entièrement ; qu'au reste, pour lui, il était de l'avis de Paschase et des autres catholiques, et qu'il croyait fermement que les fidèles reçoivent sur l'autel le vrai sang et le vrai corps de Jésus-Christ sous l'apparence du pain et du vin ; et que ce sentiment n'était ni contre les lois de la nature qui dépendent de la volonté de Dieu, ni contre le témoignage de l'Évangile ; qu'enfin, l'avis que

lui avait donné Arnoul (qu'il appelle chantre) était salulaire, et qu'il devrait le suivre, avoir honte de défendre un livre condamné par le concile de Verceil, et s'attacher à la tradition catholique et apostolique, de laquelle il s'était écarté. Cette lettre et la précédente ont été données par le père dom Luc d'Achéry, dans ses Notes sur la Vie de Lanfranc.

ASCENDANT, terme de généalogie et de jurisprudence. Il se dit de tous les pères qui sont au-dessus de nous, comme père, grand-père.

ASCENÈS, premier fils de Gomer. (*Gen.*, c. 10, v. 3.)

ASCENSUS *Scorpionis*, la montée du scorpion, nom de lieu dont il est parlé dans *Josué*, c. 15, v. 33.

ASCÈTE, *Asceta*, *Ascètes*, du grec ἀσκητή, qui est formé de ἀσχω, *exerceo*, j'exerce. Ce mot, qui signifie proprement celui ou celle qui s'exerce, a été appliqué en particulier, et dès les premiers temps de l'Église, à ceux qui s'occupent aux exercices de la vertu dans une vie retirée, et surtout à ceux de l'oraison et de la mortification. Ensuite, on l'a donné généralement aux moines, surtout à ceux qui vivaient en solitude. On l'a dit aussi des religieuses.

ASCÉTÈRE, *Asceterium*. Ce mot, qui dans son origine veut dire un lieu d'exercices, se prend pour monastère, parce que les monastères sont les lieux où l'on



s'exerce dans la pratique de la vertu. (*Dictionn. univ.*)

ASCÉTIQUE. *Asceticus*. Terme de dévotion qui vient du grec *ἀσκήειν*, *se exercere*, d'où se fait *ἀσκησις*, pour marquer que l'âme s'occupe dans la méditation des grandeurs de Dieu. La vie ascétique est celle qui se passe dans la pratique de l'oraison et de la mortification.

ASCÉTIQUE se dit aussi des personnes qui s'exercent dans la vie ascétique, comme les solitaires. Il se dit encore de plusieurs livres d'exercices spirituels et méditations pour la vie religieuse, comme les Ascétiques ou Traités spirituels de saint Basile-Grand. (*Diction. univ.*)

ASCHAFENBOURG ou AS-CHEBURG, *Aschaffenburgum* et *Aschiburgum*, ville de la Franconie en Allemagne, dans l'État de l'électeur de Mayence. Elle a été autrefois ville impériale. Gérard d'Éperstein, archevêque de Mayence, y assembla l'an 1292 les évêques de sa province après la mort du pape Nicolas IV, et dans un concile ils firent des ordonnances salutaires pour le bien de l'Église. Ce fut dans le temps que le siège pontifical était vacant.

ASCHAN. (*Voyez* ASAN, ville de la tribu de Juda.)

ASCHER ou HARROSE BEN-ZECNIEL, riche et savant rabbin natif de Rottenbourg en Allemagne, dans la Hesse, fut pendant quelque temps recteur ou président de la synagogue de sa patrie; mais ayant été contraint de la

quitter, il se retira en Espagne où il mourut chef de l'école des juifs de Tolède l'an 1328. On a de lui: 1° *Chellalè Harrose*. C'est un volume de Conclusions et d'Explications d'un grand nombre de difficultés du Talmud: on le garde manuscrit dans la bibliothèque du Vatican. 2° *Agu-dàh*, c'est-à-dire, *faisceau*; c'est un Spicilège de Sentences, à Cracovie, 1571, in-folio. 3° *Kitzùr piskè Harròsc*, ou Abrégé des Décisions du rabbin Ascher. Ce sont des Sentences ou Conclusions en forme de thèses, extraites de ses autres ouvrages. On les trouve à la fin de presque tous les exemplaires du Talmud de Babylone avec les autres Commentaires du même rabbin. 4° *Tosaphòt* ou *Thosphé Harròsc*. Ce sont des Commentaires qui se trouvent dans plusieurs exemplaires du Talmud avant *Piskè Harròsc*. 5° Une Dissertation sur ce proverbe commun parmi les juifs: *en Mozal-le-Israel*; c'est-à-dire, Israël n'est point sous aucune planète; manuscrit dans la bibliothèque du Vatican. 6° *Sceclòth utsciuvòth*, demandes et réponses, ou décisions du barreau; à Constantinople, 1528; et à Venise, 1552 et 1566, in-fol. 7° *Hannagòth*, ou coutumes pour réformer les mœurs et pour mener une vie dévote et pieuse: elles sont à la fin du livre intitulé: *Tepuchè Zahai* du rabbin Zechiel Meli, imprimé à Mantoue en 1623, in-12. 8° Un Traité des taches qui empêchaient le prêtre d'offrir, et les animaux d'être of-

ferts. 9° *Sèpher Mathanòth*, le livre des dons. Ce rabbin eut huit fils, dont le troisième, que quelques auteurs confondent avec lui, se nommait Jacob, et fut aussi un très-savant rabbin. (Bartolucci. Wolfs.)

ASCHER (Jacob), fils du précédent, a donné : 1° *Arba Turim*, 4 *Turim* ou *Ordres* (*Exod.*, 28, 17). C'est un ouvrage dans lequel l'auteur a recueilli toutes les lois des juifs qui se trouvent dans la *Cemare* et dans les autres écrits des savans sur le Droit ju daïque. Cet ouvrage a été très-souvent imprimé; à Soncino, en 1481; à Venise, en 1522, in-4°; à Prague, en 1540, in-folio, avec diverses observations et une table de tous les rits; à Cremenone, en 1558, etc. La dernière édition est celle de Berlin, en 1702 et 1703, in-fol., tome 4, par les soins du rabbin Wolfs Mirels et du rabbin D. Zoreph, avec le Commentaire du rabbin Joseph Karo, intitulé; *La Maison de Joseph*; le Commentaire du rabbin Moïse Iscoles, intitulé: *les Voies de Moïse*, qui n'avait point encore paru, et *la Ruine de la Maison ou les Corrections du rabbin Joseph Karo*. 2° *La Couronne de la bonne réputation*. 3° Quelques courtes Notes marginales sur le Pentateuque, qu'on a commencé d'insérer dans les Bibles rabbiniques de l'édition de Venise, 1549, et dans les éditions suivantes. Bartolucci croit que ce rabbin est mort à la fin du quatorzième ou au commencement du quinzième siècle. (Bar-

tolucci, *Bibl. rabb.*, part. 3, n° 836. Wolfs, *Bibl. hebr.*)

ASCHER, fils de Joseph, rabbin qui vivait sur la fin du seizième siècle, a écrit un Commentaire sur *Kinoth*, c'est-à-dire, les Prières lugubres à l'usage des juifs polonais, bohémiens et moraves qui parurent à Cracovie en 1585, in-4°. On a encore de lui un Commentaire sur d'autres prières à l'usage des juifs d'Allemagne, et un livre intitulé: *le Pain des Forts* (psalm. 78, 25), divisé en deux parties, dont la première est intitulée: *des Sabbats du Seigneur*, et la seconde, *des Fêtes de Dieu*. (Wolfs, *Bibl. hébr.*)

ASCHER, fils d'Abraham, surnommé *Bonan Kreskas*, vivait dans le milieu du seizième siècle. On a imprimé, avec ses Commentaires et ceux de quelques autres rabbins, le livre du fameux Moïse Maimonide, intitulé: *More Novechim*; à Sabuloneta en Italie, l'an 1563. (Wolfs, *ubi supra*, page 225.)

ASCITES ou ASCODROGITES, *Ascitæ*, *Ascodrogitæ*, et non pas *Ascodrogiles*, ni *Asciles*, hérétiques qui parurent vers l'an 173 dans la Galatie. Ils se disaient remplis du paralet de Montan; introduisaient les Bacchantales dans les églises, où ils avaient une peau de bouc pleine de vin, autour de laquelle ils faisaient la procession en disant qu'ils étaient ces vaisseaux remplis de vin nouveau dont parle Jésus-Christ dans l'Évangile. C'est ce qui leur a donné leur

nom qui vient du grec *ἀσχος* qui signifie une outre , une peau de bouc. ( S. Aug. , *her.* 62. Philastrius , *de Hæres.* Baron. , *A. C.* 173, n° 40.)

ASCLÉPIADE , neuvième évêque d'Antioche , confesseur , fut éprouvé durant la persécution de l'empereur Sévère , avant qu'il fût élevé sur le siège d'Antioche. Il gouverna cette église pendant six ans , et mourut saintement sous l'empereur Macrin , selon quelques uns , ou sous Héliogabale , selon d'autres. (Eusèbe , *Hist.* , l. 6 , c. 11. Baill. , 18 oct.)

ASCLÉPIADE , évêque de Tralles , vivait en 484. Il écrivit une lettre à Pierre-le-Foulon contre la clause qu'il ajoutait au Trisagion , laquelle clause il traite d'impie et d'hérétique , et prononce contre elle dix anathématismes qui se trouvent , aussi bien que sa lettre en grec et en latin , au quatrième tome des Conciles , pag. 1220. (Cave.)

ASCODROBES , hérétiques qu'on trouvait à Ancyre en Galatie , et non ailleurs. (S. Jérôme , *in Galat.*)

ASCODROUPITES ou ASCODROUTES , hérétiques du second siècle , sortis des Marcossiens. Ils rejetaient les Sacremens , disant que les choses spirituelles ne pouvaient être communiquées par les choses visibles et corporelles , et mettaient la rédemption parfaite dans la connaissance de l'univers. (Théodoret. , lib. 1, *Hæret. fab.* , c. 10 , v. 11.)

ASCOLE (saint) , était de Capadoce. Il passa en Grèce pour

servir Dieu , où il fut placé sur le siège épiscopal de la ville de Thessalonique en Macédoine , par les vœux du clergé et du peuple. L'an 380 l'empereur Théodose étant tombé malade à Thessalonique , reçut le baptême de la main de saint Ascole qui assista l'année suivante au concile de C. P. , assemblé principalement contre les Macédoniens. Il se trouva au concile de Rome de l'an 382 , assemblé par le pape Damase pour y traiter de la paix de l'église d'Antioche qui avait deux évêques. Il mourut l'année suivante 383. Saint Ascole était lié d'amitié avec les plus grands et les plus saints évêques de son temps , surtout avec saint Basile et saint Ambroise. (Saint Basile et saint Ambroise , *Lettres touchant saint Ascole.* Socrate. Sozomène. Bulteau. Baillet , 30 décembre.)

ASCOLI , ville d'Italie dans la Marche-d'Ancône , appelée autrefois *Picenum* , avec évêché dépendant immédiatement du pape. Les Latins l'appellent *Asculum Picenum* pour la distinguer d'une autre ville nommée aussi Ascoli , dans le royaume de Naples , et qu'on appelle en latin *Asculum Satrianum* ou *Apulum*. C'est une ville très-ancienne , capitale autrefois de tout le *Picenum* , dont la Marche fait aujourd'hui une partie , dans une situation charmante , sur la rivière de Tronto , et que la nature semble avoir fortifiée pour la rendre inaccessible à l'ennemi. Ses habitans se liguerent avec



leurs voisins pour faire la guerre aux Romains dont ils voulaient secouer le joug , ou dont ils redoutaient la puissance. Ils conçurent le dessein de faire mourir les deux consuls dans les séries latines, et cette résolution ayant transpiré , ils s'associèrent les Marses avec quelques autres peuples, et s'empressèrent de déclarer la guerre aux Romains avant que ceux-ci pensassent à tirer vengeance de la perfidie dont on usait envers eux : mais les Romains, qui étaient sur leur garde, les prévinrent. Pompée assiégea la ville d'Ascoli, et jugeant qu'il n'était pas aisé de la prendre, il attira l'ennemi dans la plaine et le battit sans ressource. Dix mille Marses furent tués sur la place avec leur général Francus; trois mille furent faits prisonniers; quatre mille Italiens qui échappèrent au carnage; s'étant enfuis sur une haute montagne, y périrent misérablement par le froid et par les neiges. Pompée entra alors dans la ville où il mit tout à feu et à sang. C'est ainsi que finit cette ville qui prétendait le disputer à Rome même. On la rebâtit quelque temps après, mais on ne lui rendit pas sa première beauté. Quoiqu'elle puisse aujourd'hui passer pour une jolie ville d'Italie, on peut dire qu'elle n'est que l'ombre et la figure de ce qu'elle était, soit pour son étendue, soit pour ses richesses. Elle n'a guère que mille pas en longueur; elle est bâtie en forme de cercle; il peut bien y avoir deux mille cinq cents feux. Elle

est divisée en quatre quartiers. On y voit encore deux citadelles, cent tours élevées et cinquante à demi détruites, six ponts sur le Tronto, d'une merveilleuse architecture, neuf magnifiques portes, de grandes et larges rues, de belles places, des palais superbes, et des églises et des monastères bien bâtis.

Quoique cette ville se fût attirée la disgrâce des Romains, par la guerre qu'elle leur avait déclarée, elle n'a pas laissé depuis d'en être traitée honorablement. Pline en parle comme d'une très-noble colonie. Elle devint dans la suite la proie des Goths et des Lombards, des Guelphes et des Gibelins, et de plusieurs petits tyrans, après quoi elle se mit sous la dépendance du Saint-Siège. On compte parmi les hommes illustres qui y ont pris naissance, Béturius Bassus, fameux général des Romains qui parvint au consulat, quoique né dans une basse condition; Nicolas v, souverain pontife, de l'Ordre des Frères-Mineurs, etc.

Saint Emygde passe pour le premier qui ait porté l'Évangile à Ascoli. On prétend qu'il fut ordonné évêque, et envoyé par le pape Marcelle vers l'an 309. Baronius dit qu'il souffrit le martyre dans la persécution de Dioclétien. L'église cathédrale est dédiée à l'Assomption de la sainte Vierge et à saint Emygde. Elle est d'un ouvrage corinthien et parfaitement belle. Son Chapitre avait autrefois dix-sept cha-

noines en dignité, l'archidiacre, l'archiprêtre, le prévôt, le primicier, le mansionnaire, etc. Il n'y a plus aujourd'hui que l'archidiacre, douze chanoines, neuf mansionnaires et quelques autres clercs amovibles. On voit dans la cathédrale un morceau de la colonne à laquelle Jésus-Christ fut flagellé, le chef de saint Benoît, martyr, et outre la cathédrale on compte dix paroisses dans la ville, treize couvens d'hommes, cinq de filles, un séminaire, deux hôpitaux et un mont-de-piété. Le diocèse était anciennement plus étendu qu'il n'est aujourd'hui, ayant été démembré pour former plusieurs évêchés aux environs. Il comprend encore cent cinquante-six paroisses, vingt couvens de religieux et un de religieuses, etc.

#### *Évêques d'Ascoli.*

1. Saint Émygde, en 309.
2. Claude, secrétaire du concile d'Arimini. (*Voyez* Baron., ad an. 359.) Il assista au concile de Sardique.
3. Lucentius, légat du pape saint Léon, condamna Eutichès et Dioscore. (*V. Bar.*, an. 453.)
4. Quintien, sous Félix III, écrivit contre Cnafféus d'Antioche une lettre et douze anathématismes qui sont dans le second tome des conciles. (*Voyez* Bar., anno 453).
5. Saint Épiphané, légat du pape Agapet, en Orient, souscrivit au concile de C. P. sous le patriarche Mennas. (Baron., anno 538.)

6. Félix, souscrivit au concile de Rome, en 680.
7. Audoris, sous Adrien I<sup>er</sup>, vers l'an 780.
8. Tuptolphe, sous Léon III, en 800.
9. Ricco, 844.
10. Wenderonde, 853.
11. Arpalde, sous Jean VIII, en 874.
12. Jean, 887.
13. Cliel.
14. Filérus, 925.
15. Elperin.
16. Adam, succéda à Elperin, en 983.
17. Fumon, en 1000.
18. Emmon, en 1010.
19. Bernard I<sup>er</sup>, en 1036, du temps de l'empereur Conrad qui confirma tous les privilèges d'Ascoli en 1037.
20. Bernard II, depuis 1045 jusqu'en 1069. Il obtint la confirmation de ses privilèges de l'empereur Henri III, de Léon IX, de Victor II qui leur en accordèrent aussi de nouveaux.
21. Étienne, en 1069.
22. Albéric, depuis 1098 jusqu'en 1125.
23. Presbyter, en 1131. L'empereur Lothaire confirma ses privilèges en 1137.
24. Transmonde, siégeait en 1177, ayant succédé à Presbyter.
25. Gison, en 1191.
26. Raynald I<sup>er</sup>, succéda à Gison en 1191. Il siégeait encore en 1198.
27. Raynald II, 26 juin 1208.
28. Pierre I<sup>er</sup>, 1209.
29. Altégrune, 1222.

30. Nicolas 1<sup>er</sup>, en 1223 ou 1224.

31. Pierre II en 1228.

32. Marcellin d'Ancône, 1230, transféré à Arezzo en 1237.

33. Matthieu, archiprêtre, en 1238. De son temps, Frédéric II assiégea la ville d'Ascoli et la prit. Il mourut la même année.

34. Théodin, chanoine de la cathédrale, en 1239.

35. Raynald III, moine et abbé du Mont-Saint, Ordre de Saint Benoît, chapelain de Théodin, lui succéda en 1259. Il mourut en 1285.

36. Bon Jean, chanoine élu par le Chapitre et confirmé par Honoré IV en 1285. Nicolas IV lui fit présent d'un *pallium* garni de pierres précieuses et d'une image de la Vierge, peinte par saint Luc, qui est dans le trésor de cette église.

37. Boninsegna, chanoine de Ravenne, nommé par Clément V en 1310.

38. Raynald IV, chanoine-diacre de la cathédrale, élu par le Chapitre et confirmé par Jean XXII en 1316, mort en 1343.

39. Isaac, d'Ascoli même, nommé par Clément VI en 1343, transféré par Innocent VI au siège d'Aquila en 1353.

40. Paul de Bazzano, d'Aquila, dont il était évêque, transféré sur ce siège en même temps qu'Isaac, passa à Aquila.

41. Henri de Sessa, élu évêque de Pesaro, transféré à Ascoli en 1358. Il siégea jusqu'en 1362, qu'il passa à l'évêché de Brixen,

d'où peu de temps après il fut transféré à Como.

42. Fr. Vital, de Bologne, général de l'Ordre des Servites, nommé par Urbain V en 1362, transféré l'année suivante à Civita di Chiéti, dans l'Abruzzo citérieure.

43. Agapet de Colonne, Romain, archidiaque de Bologne, nommé par Urbain V en 1363, transféré six ans après à Brixen, et fait cardinal par Urbain VI.

44. Jean, de Naples, prévôt de Strasbourg, chapelain d'Urbain V, nommé en 1369.

45. Pierre III, de Thorriselle, dit de Narbona, chapelain de Grégoire XI, élu en 1375.

46. Antoine Archéontius, dont nous avons parlé dans les évêques d'Aquino, transféré à Ascoli en 1386, passa à Arezzo en 1390, revint à Ascoli en 1399. Il fut fait vicaire de Rome, tant dans le spirituel que dans le temporel, par Boniface IX, et cardinal par Innocent VII, en 1405. Il mourut la même année le 25 juillet, et fut inhumé à Sainte-Marie-Majeure.

47. Thomas de Perléonibus, Romain, nommé par Boniface IX lorsqu'Antoine passa à Arezzo en 1390. Il fut transféré à Jési en 1391.

48. Pierre IV, élu en 1391, mort en 1398.

49. Fr. Benoît de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, né à Ascoli, nommé en 1398. Il avait été évêque d'Averno, puis de Castellana au royaume de Naples.

50. Léonard de Fisicis, de Sul-



mone , référendaire , camérier , auditeur de Rote , nommé par Innocent vii en 1405. Lorsqu'Archéontius fut fait cardinal , il fut transféré la même année à Fermo dans le Picentin.

51. Jean Formonius , de Fermo , évêque de Savone , transféré à cette église en 1406 , sous Grégoire xii qui le fit trésorier général de la Marche. Le même pape le transféra à Fermo en 1412.

52. Nardin , archidiacre d'Ascoli , nommé en 1412 , mort en 1419.

53. Pierre v , évêque d'Ancône , transféré sur ce siège en 1419 , mourut en 1422.

54. Antoine Astorgus , de Naples , évêque d'Ancône , transféré sur ce siège en 1422.

55. Paul de Albertis , noble florentin , évêque d'Ajazzo en l'île de Corse , transféré sur ce siège le 4 novembre 1422 , mourut en 1438.

56. Pierre vi , de Cotignole , fils du grand Sfortia , par Eugène iv en 1438 , mort en 1442.

57. Valentin , évêque d'Orti , transféré en 1443 , mort en 1447.

58. Ange Capranica , de Rome , archevêque de Siponto , transféré sur ce siège par Nicolas v , le 2 juillet 1447 , de là à Riéti en 1451 , et fait cardinal.

59. Jean-François d'Orviète , évêque de cette ville , déposé et exilé par Eugène iv , ayant obtenu grâce de ce pape , devint évêque de Téramo en 1443 , d'où Nicolas v le transféra à Ascoli en 1451. Il mourut en 1462.

60. Pierre vii (Duval) , noble romain , nommé en 1462 , mourut l'année suivante.

61. Prosper Caffarelli , noble romain , succéda en 1464. Il réédifia l'église cathédrale dès ses fondemens , et mourut à Rome le 14 février 1500.

62. Julien-le-Jeune , Romain , nommé par Alexandre vi le 19 février 1500 , mourut à Rome le 1<sup>er</sup> mai 1510.

63. Laurent Fliscus , de Gênes , évêque de Brugnese et gouverneur de Rome , transféré sur ce siège le 13 mai 1510 , alla au concile de Latran sous Jules ii en 1512 , et passa au siège de Mont-Réal en Piémont.

64. Jérôme Chinucius , noble Siennois , auditeur de la chambre apostolique , nommé par Jules ii le 15 octobre 1512 , siégea jusqu'en 1518 que Léon x l'envoya légat en Angleterre vers Henri viii. Il fut depuis évêque de Malte , et fait cardinal par Paul iii.

65. Julien , cardinal de Médicis , le 30 juillet 1618 , ne siégea qu'un mois , et fut élu pape sous le nom de Clément vii.

66. Philas Rouerella , Ferrarais , évêque de Toulon en France , nommé le 3 septembre 1518 , mort en 1550.

67. Lactance Rouerella , neveu du précédent et son coadjuteur , nommé le 26 août 1550.

68. Pierre Camaïanus , d'une noble famille d'Arezzo , évêque de Fiésoli , transféré sur ce siège le 7 octobre 1566 , mort en odeur de sainteté le 27 juillet 1579.

69. Nicolas d'Aragon , évêque de Ripatansona , transféré sur ce siège en 1579 , siégea sept ans.

70. Fr. Jérôme Bernerius , de Corrégio , de l'Ordre des Frères-Prêcheurs , nommé par Sixte v le 22 août 1586 , et le 18 décembre de la même année , cardinal , passa successivement à différens sièges.

71. Sigismond Donatus , de Corrégio , évêque de Venosa , transféré le 7 janvier 1605 , mort le 19 novembre 1638.

72. Jules Gabriellius , Romain , nommé par Urbain viii , le 16 décembre 1641 , cardinal-diacre , et évêque d'Ascoli le 10 février de l'année suivante , passa à Riéti.

73. Philippe Monti , évêque de Téramo , transféré à Ascoli le 2 juin 1670 , mort la veille de Noël 1680.

74. Joseph Saluste Pandulphie , évêque d'Amélia , transféré le 15 janvier 1685 , mort le 6 février 1699.

75. Jean-Jacques Bonaventure , noble romain , mort en 1709 , succéda à Joseph le 5 octobre 1699.

76. Jean Gambi , le 10 mars 1710. (*It. Sacr.*, t. 1, p. 436.)

ASCOLI , ville d'Italie dans le royaume de Naples , avec titre de principauté et évêché suffragant de Bénévent. On l'appelle *Ascoli di Satriano* , pour la distinguer de celle qui est dans la Marche-d'Ancône. Son nom latin est *Asculum Satrianum* ou *Apulum*. Cette ville qui n'a guère moins d'antiquité que l'autre , est de la

province de la Capitanate dans la Pouille , et située au pied des montagnes vers les frontières de la principauté ultérieure. Ce fut auprès de cette Ascoli que Caius Fabricius , consul romain , combattit Pyrrhus , roi des Épirotes , l'an de Rome 476. Elle se révolta dans le douzième siècle ; et ayant été ruinée par Guischard , elle fut rétablie peu de temps après. Ensuite , un tremblement de terre la renversa , et on la rebâtit de nouveau vers l'an 1400 , à quelque distance de son ancienne position.

On croit que l'Évangile y fut annoncé dès les premiers temps du christianisme. Son évêché qui est celui même d'Ordogno , ville aujourd'hui ruinée , est très-ancien ; mais les noms de ses évêques ne sont point parvenus jusqu'à nous. La cathédrale d'Ascoli a subsisté comme par miracle au milieu de tous les renversemens de cette ville. Martin v ordonna que l'église des Frères-Mineurs dans la nouvelle ville , appelée de Sainte-Marie et de Saint-Léon , servirait dorénavant au même usage , et on transféra ces religieux ailleurs. Le Chapitre est composé de quatorze chanoines , dont sept sont en dignité ; savoir : l'archidiaque , le chantre , l'archiprêtre qui est aussi curé de la ville , deux primiciers , deux trésoriers , et de quelques chapelains. Il y a encore dans la ville trois couvens d'hommes et quelques confréries. Le diocèse est peu étendu et renfermé dans l'espace de douze

milles. On y voit une magnifique abbaye de St.-Léonard, de l'Ordre des Chevaliers Teutoniques, fondée par l'empereur Frédéric II, qui est très-riche, et dont les murs sont couverts des chaînes de ceux qui, étant en captivité chez les Turcs, ont été délivrés par l'intercession de ce Saint. Il y a des années où le revenu de cette abbaye a été jusqu'à la somme de quarante mille ducats. Nous allons donner la succession des évêques d'Ascoli, telle que nous la trouvons dans l'*Ital. sacr.*, tom. 8, pag. 226, nouv. édition.

### *Évêques d'Ascoli.*

1. Maur, assista à la dédicace de Saint-Ange de Voltorno, 13 août 1059.

2. Jean 1<sup>er</sup>, du temps d'Urbain II, vers 1092.

3. Jean II, assista avec son métropolitain au concile de Latran, sous Alexandre III, 1179.

4. Gofrède, siégeait sous le roi Guillaume II, en 1190.

5. Jean III, siégeait sous l'empereur Frédéric II, en 1226.

6. N..., suivant le registre de Naples, en 1276.

7. Fr. Benoît, du règne de Charles 1<sup>er</sup>, en 1280.

8. Fr. Adam, succéda à Benoît.

9. R., *in reg. Neapol.*, 1301.

10. Fr. Ange, qui demanda main forte au roi Charles contre ses clercs rebelles, en 1308.

11. François 1<sup>er</sup>, mort en 1310.

12. François II, évêque de

Massa, transféré par Clément V en 1310.

13. Pierre 1<sup>er</sup>, mort en 1353.

14. Pierre II, de Pérontis, chanoine de Terracine, en 1353.

15. Pierre III, mort sous Boniface IX en 1396.

16. Fr. Pascharellus, d'Ascoli, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, en 1397, mort sous Martin V. Ce fut de son temps qu'arriva le tremblement de terre dont nous avons parlé.

17. Jacques, en 1419, obtint du pape Martin V que l'église des Frères-Mineurs serait érigée en cathédrale, et qu'on leur céderait l'ancienne. Il siégea trente-neuf ans.

18. Jean - Antoine Buccarellus, nommé par Pie II en 1458, transféré à Nole en 1469.

19. Fr. Pierre-Luc de Gérone, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, en 1469, mort en 1477.

20. Fatius, fils d'Antoine de Galleran, Siennois, nommé par Sixte IV en 1477, mort en 1479.

21. Josué Gaiéta, de Naples, sous Sixte IV, abdiqua en 1509 en faveur de son neveu, puis remonta sur son siège, et assista au concile de Latran en 1512; enfin se démit tout-à-fait en 1517.

22. Agapit, de Naples, neveu du précédent, 23 juin 1509, mort avant son oncle.

23. Jean-François Gaiéta, frère de Josué, 18 mai 1517, siégea quarante-neuf ans, et mourut en 1566, le 10 novembre.

24. Marc Landus, de Venise, le 22 août 1567, mort en 1593.



25. Fr. François Bonfilius général des Frères-Mineurs, le 31 mai 1593, mort en 1603.

26. Fr. Ferdinand Davila, du même Ordre, nommé par Clément VIII en 1603, siégea dix-sept ans.

27. Franç<sup>s</sup>. Marie della Marra, de Naples, 29 novembre 1620, siégea près de quatre ans.

28. Fr. André Gelsominus, de Cortone, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, procureur-général de son Ordre, nommé par Urbain VIII, 9 juin 1625, siégea quatre ans.

29. Georges Bolognnetus, de Bologne, 23 septembre 1630, transféré à Riéti en 1639.

30. Michel Retius ou Resta, de Raguse, évêque de Stagno, transféré le 8 août 1639, siégea neuf ans.

31. Pyrrhus Aloysius Castellomata, de Salerne, 25 novembre 1648, mort au service des pestiférés de son diocèse au mois d'octobre 1656.

32. Philippe, de Milan, nommé par Alexandre VII le 28 mai 1657, mourut le 13 août 1662.

33. Félix Via, de Cosenza, nommé par Clément X le 14 novembre 1672, mourut en 1679.

34. Philippe Lenti, le 1<sup>er</sup> avril 1680, siégea peu de temps.

35. François Antoine Punzi, de Gravina, nommé le 14 mai 1685, siégeait encore en 1720.

ASCOPERA, outre ou sac de cuir enduit de poix en-dedans, pour contenir les liqueurs. (*Judith*, cap. 10, v. 5.)

ASCOPHITES, espèce d'Ar-

chontiques qui brisaient les vases sacrés en haine des oblations faites dans l'Eglise, rejetaient l'ancien Testament, niaient la nécessité des bonnes œuvres et les méprisaient, prétendant que, pour être saint, il suffisait de connaître Dieu. Ils supposaient aussi que chaque sphère du monde était gouvernée par un ange. Les Ascophites publiaient leurs erreurs vers l'an 173. (Théodoret, *Hæret. fab.*, lib. 1, c. 10. Ittig., *de Hær.*, sect. 2, cap. 14, § 2.)

ASÉDOTH (hébr., *épanchement, pente*), ville dans la tribu de Ruben, qu'on appelle aussi *Asé-doth-Phasga*, parce qu'elle était dans les plaines au pied du mont Phasga. (*Josué*, cap. 10, v. 40.)

ASEL, fils d'Élasa, de la race de Cis. (1. *Par.*, c. 8, v. 37.)

ASELLE (sainte), vierge romaine, commença dès l'âge de douze ans à se consacrer tout entière au service de Dieu par le jeûne, la mortification, le silence, la retraite et la prière. Un peu de pain avec du sel et de l'eau froide était tout son aliment. Elle était vêtue d'une étoffe grossière et portait un rude cilice. Après la retraite de saint Jérôme qui fut précédée de celle de sainte Paule et de sa fille sainte Eustoquie, qui allèrent se renfermer à Bethléem, sainte Aselle demeura solitaire au milieu de Rome. Pallade qui témoigne l'avoir connue dans cette ville où il alla en 404, dit qu'elle vieillit dans un monastère où elle avait la conduite de plusieurs filles.

Elle mourut vers l'an 405. Le Martyrol. romain moderne fait mention de sainte Aselle le 8 décembre. (Saint Jérôme, *Lettre quinzième à sainte Marcelle, et quatre-vingt-dix-neuvième à sainte Aselle, et cent quarantième à sainte Principie.*)

ASEM, ville de la tribu de Siméon. (*Josué*, cap. 19, v. 3.)

ASÉMONA ou HESMONA, ville dans la partie la plus méridionale de la tribu de Juda, tirant vers l'Égypte. C'est une des stations des Hébreux dans le désert. (*Num.*, c. 33, v. 29; c. 34, v. 4.)

ASÉNA, ville de la tribu de Juda; la même qu'*Asan* ou *Aschan*. (*Josué*, c. 15, v. 33.)

ASÉNAPHAR, roi d'Assyrie qui envoya les Cuthéens dans le pays des dix tribus. C'est le même qu'*Assaradon*. (1. *Esdr.*, c. 4, v. 10.)

ASÉNETH (hébr., *péril* ou *infortune*), fille de Putiphar, et épouse du patriarche Joseph. (*Genèse*, c. 41, v. 45.) Elle fut mère d'Ephraïm et de Manassé. Quelques Pères ont cru que ce Putiphar, père d'Aséneth, était le même que celui à qui Joseph fut vendu à son arrivée en Égypte (Origèn. Hiéron.); mais la plupart des autres Pères et des interprètes pensent autrement, 1° à cause que l'Écriture n'aurait pas manqué de parler d'une circonstance aussi considérable, dont cependant elle ne dit mot; 2° parce que la dignité de prêtre d'Héliopolis, que l'Écriture donne à Putiphar, beau-père de Joseph, ne paraît pas

compatible avec la qualité de maître des cuisiniers, ou capitaine des gardes de Pharaon, qu'elle donne à Putiphar, maître de Joseph; 3° parce que la ville d'Héliopolis, nommée en hébreu *On*, étant éloignée de plus de quinze lieues de celle de *Tanis* où le roi d'Égypte tenait sa cour, il est difficile de croire que le même Putiphar pût être en même temps capitaine des gardes de Pharaon à Tanis et prêtre à Héliopolis; ces deux emplois demandant sans doute résidence.

ASER (hébr., *béatitude* ou *félicité*), fils de Jacob et de Zélpha, servante de sa femme Lia. (*Genès.*, c. 30, v. 13.) Tout ce que l'on sait de lui, c'est qu'il eut quatre fils et une fille. La tribu d'Aser eut pour partage un pays fertile, ayant au couchant la Phénicie, au nord le Mont-Liban, au midi le Mont-Carmel et la tribu d'Issachar; et à l'orient, les tribus de Zabulon et de Nephtali.

ASER, ville située entre Scythopolis et Sichem. (*Josué*, c. 17, v. 7.)

ASER, bourg entre Azoth et Ascalon. (Eusèb., *Onomast.*)

ASER-GADDA, ville de Jud du côté du midi. (*Josué*, c. 15 v. 27.)

ASEROTH et ASERIM. Voyez HASEROTH et HASERIM.

ASIAQUES, *Asiæ Principes*. C'étaient des souverains pontifes païens de l'Asie qui étaient choisis par distinction pour faire célébrer à leurs dépens les jeux

solemnels et publics. Ceux de la ville d'Éphèse empêchèrent saint Paul, par amitié pour lui, de se présenter au théâtre dans la sédition de Démétrius l'orfèvre. (*Act.*, c. 19, v. 31.)

ASIE, une des plus grandes parties du monde. Elle a pour bornes l'Océan Scythique au septentrion; l'Océan oriental à l'orient; l'Océan Indien au midi; et la mer Rouge, l'isthme de Suez, la mer Méditerranée, l'Archipel, la mer de Marmora, le canal de la mer Noire, à l'occident. On ignore l'étymologie du nom d'*Asie*; mais ce que l'on sait, c'est que l'Asie est de toutes les parties du monde la plus considérable et la plus privilégiée. C'est là que le premier homme fut créé, que Noé sortit de l'Arche, que le monde a commencé à se peupler, que les plus florissans empires ont été fondés, que les patriarches ont vécu, que la loi a été donnée, que les arts et les sciences ont eu leur berceau; et ce qui surpasse infiniment tout cela, c'est dans l'Asie que le Fils de Dieu s'est incarné, qu'il a vécu, qu'il est mort et ressuscité pour le salut de tous les hommes; et c'est de là enfin que la lumière de l'Évangile s'est répandue par tout le monde.

L'Asie se divise en grande, mineure et petite. L'Asie mineure, *Asia minor*, est une partie de la grande Asie, composée de huit principales provinces qui étaient royaumes autrefois, savoir : le Pont, la Bithynie, la

Lycie, la Galatie, la Pamphylie, la Cappadoce et la Cilicie, qui porte aujourd'hui le nom de Caramanie, à quoi l'on ajoute la basse Arménie. L'Asie mineure s'appelle aujourd'hui *Anatolie* ou *Natolie*, et s'étend depuis l'Euphrate jusqu'à la mer de Marmora et à l'Archipel. La petite Asie, *Asia parva*, était anciennement une petite contrée de l'Asie mineure, située le long de la côte de l'Archipel, au midi de la Phrygie. Elle comprenait l'Ionie, la Doride, la Carie, et quelques autres petits pays.

#### *De l'Asie mineure.*

Les Romains qui en étaient les maîtres, long-temps avant Jésus-Christ, la divisèrent en deux exarchats : l'un vers le levant et le nord, qu'ils nommèrent le Pont; l'autre vers le couchant et le midi qui conserva le nom d'Asie, et dont nous avons à parler ici.

Ce pays reçut la foi par les prédications des apôtres, immédiatement après la passion de Jésus-Christ. Saint Paul en parcourut les meilleures villes, et y établit des évêques et des évêchés. Saint Jean fit sa demeure à Éphèse qui en était capitale, et parle dans son *Apocalypse* des évêques qui y étaient déjà en plusieurs de ces villes sous le nom d'Ange à qui il écrit. De sorte que ç'a été autant par la considération qu'on eut pour cet apôtre, que parce qu'Éphèse avait la juridiction civile sur l'Asie mineure, qu'elle y eut



aussi juridiction ecclésiastique dès les trois premiers siècles , et qu'elle était exarchat dès le temps du premier concile général.

Le concile de Chalcédoine soumit cet exarchat au patriarche de Constantinople. Il était divisé alors en onze provinces qu'on subdivisa ensuite jusqu'à quatorze ; savoir , l'Asie proconsulaire , l'Hellespont , les îles Cyclades , la Carie , la Phrygie Pacatienne , la Phrygie salulaire , la Lydie , la Licie , la Pamphilie , la Pisidie , la Licaonie. Il y eut jusqu'au douzième siècle une quantité de bonnes villes et un grand nombre de prélats. Les Sarrasins commencèrent à le ravager dans le neuvième siècle , et y établirent dans l'onzième et le douzième plusieurs principautés qui y mirent la religion chrétienne dans une grande désolation. Les Turcs vinrent peu après , et ayant mis leur capitale à bourse , ruinèrent de là toute l'Asie mineure , renversèrent ses meilleures villes , ou en changèrent tellement le nom , qu'il est presque impossible de les reconnaître. Aussi faut-il avouer que le christianisme , pour le rit grec , y est presque éteint , si on en excepte les îles où il se soutient encore passablement. Voici en peu de mots ce qu'on peut dire sur chaque province de plus particulier et de plus assuré.

L'Asie proconsulaire et l'Hellespont sont ce qu'il y a de meilleur pour la terre-ferme , et cependant on n'y rencontre rien de ce qui en faisait autrefois la

bonté et la beauté. Éphèse qui était capitale de la Proconsulaire , est aujourd'hui toute ruinée , et son archevêque qui prend la qualité d'illustrissime et d'exarque de toute l'Asie , n'est en quelque façon que titulaire , et n'a plus de suffragant. Smyrne est une bonne ville fort hantée des marchands d'Europe , et où il y a bien quatre mille Grecs et un métropolitain qui fait la meilleure figure de tout le canton ; mais Pergame , Thyatire et les autres de cette province dont il est fait mention dans l'*Apocalypse* , et qui ont été si bonnes autrefois , ne sont tout au plus que des villages. Cyzique , métropole de l'Hellespont , ne vaut pas aujourd'hui qu'on en parle , et on ne voit pas qu'il y ait encore dans sa province aucun évêché.

Pour ce qui est des deux provinces des îles Cyclades , elles sont encore à présent en assez bon état , comme nous venons de le dire. Les Grecs ne logent pas dans la ville de Rhodes , métropole de la première , mais ils sont répandus dans toute l'île , et y sont en très-grand nombre ; il faut dire la même chose de Metelin , métropole de la seconde , et des autres îles où sont leurs suffragans. Il n'y a que des Grecs dans tous ces endroits , et même ils y sont plus libres qu'en aucun lieu de la Turquie. Il y a aussi quantité de Latins qui y ont même leurs évêques , comme nous le marquons ailleurs.

Quant aux autres provinces de

cet exarchat , elles sont si misérables pour le rit grec , qu'on ne saurait presque qu'en dire. Philadelphie n'est qu'un bourg où il peut y avoir cinq à six cents chrétiens de cette communion. Antioche en a aussi quelques uns , mais en petite quantité. Cogni qui est une assez bonne ville en a encore moins. Les campagnes n'en sont pas tout-à-fait si dégarnies , mais ce sont gens si pauvres et tellement dispersés de côté et d'autre , qu'on ne voit pas qu'il y ait aucun évêché. ( Labb. , de Coman. )

ASIE , était aussi le titre particulier d'un évêque jacobite. L'auteur de la *Bibliothèque orientale* observe , tom 2 , pag. 84 , que les hérétiques , à proportion de leur petit nombre , ne nommaient quelquefois qu'un évêque pour tout un royaume ou une province. Ainsi Eutrope était en Asie le seul évêque des Julianistes , Sergius dans le royaume des Homérites , etc. Nous voyons de même un appelé Jean qui se qualifiait évêque de toute l'Asie , c'est-à-dire , de tous les jacobites qui résidaient dans ce pays. Ce Jean dissimulait apparemment sa religion en présence de l'empereur Justinien qui n'aurait pas souffert un Monophysite auprès de sa personne , et il est certain que ce prince lui témoignait beaucoup de confiance.

ASIEL , père de Saraias. ( 1. Par. , c. 4 , v. 35. )

ASIMAH , fausse divinité que ceux d'Émath transportés à Sa-

marie inventèrent et adorèrent. ( 4. Reg. , c. 17 , v. 30. )

ASIONGABER ou ÉSIONGABER ( hébr. , *bois de l'homme*. ) Ville de l'Idumée ou de l'Arabie déserte , sur le bord de la mer Rouge et sur un golfe de cette mer , appelé le *golfe d'Élan*. ( Num. , c. 33 , v. 35. ) Les Israélites vinrent d'Hébron à Asiongaber , et c'est au port de cette ville que Salomon équipait ses flottes pour aller à Ophir. ( 3. Reg. , c. 9 , v. 26. )

ASIR , fils de Jéchonias , roi de Juda , et frère de Salathiel qui se trouve dans la généalogie de Jésus-Christ selon saint Matthieu. ( 1. Par. , c. 3 , v. 17. )

ASIR , fils de Caath , de la tribu de Lévi. ( 1. Par. , c. 6 , v. 22. ) Il est nommé Aser dans l'*Exode*. c. 6 , v. 24.

ASIR , fils du même Caath. ( 1. Par. , c. 6 , v. 23. )

ASLAC ( Conrade ) , savant théologien danois , né à Bergen , ville de Norwège , le 28 juin de l'an 1564 , étudia dans l'Université de Copenhague. Il parcourut l'Allemagne , la Suisse , la France , l'Angleterre et l'Irlande pendant les années 1593 et 1599. De retour à Copenhague en 1600 , il y professa les langues latine , grecque , hébraïque et la théologie. Il eut des démêlés avec Jean Paul Refenius , son collègue , qu'il taxa d'erreurs. Celui-ci à son tour l'accusa de nestorianisme. Il mourut sexagénaire le 7 février 1624. On a de lui : 1° Un *Traité de l'élection* , en danois , à Copenhague ,

1612, in-8°. 2° *Physica et Ethica Mosaica*, à Hanau, 1613, in-8°. 3° *De dicendi et disserendi ratione, libri tres*, à Copenhague, 1612, in-4°; à Wurtzbourg, 1622, in-8°; et à Francfort, 1643, in-4°. La cour de Rome fit mettre ces livres à l'index par un décret du 2 décembre 1622. 4° *De Christo, vero deo et homine in una indivisa persona, seu de Emanuele Christo, id est, de duabus naturis, de unione et communione, dissertatio theologica quadripartita*, à Francfort, 1620, in-8°; à Copenhague, 1622, in-4°. 5° *De statu Christi θεανθρώπου ante incarnationem et in incarnatione, disput. duæ*, à Copenhague, 1622, in-4°. 6° *Grammatica hebraea*, en deux livres, auxquels on a joint *Analysis gramm. psalmi 25*, à Copenhague, 1606 ou 1608, in-8°. 7° *L'Oraison funèbre de Christ Frisius de Boreby*, 1616, in-4°. 8° *Orationum et sacrarum homiliarum decas*, à Copenhague, 1610, in-8°. 9° *Oratio de statu religionis in Dania, ab anno, 1517, ad an. 1628, cum centum annorum chronologia*, à Copenhague, 1621, in-4°. 10° *Disput. 3 de mundo*, à Copenhague; 1605, in-4°. 11° *Theses theologicae de S. Scripturae perfectione, traditionibus non scriptis*, ibid., 1607, in-4°. 12° *Disp. de S. Scriptura et Deicognitione*, ibid., 1607. 13° *De creatione disp. 3*, ibid., in-4°, 1607 et 1612. 14° *De libero hominis arbitrio, disp. duæ*, ibid., 1613, in-4°.

15° *De peccato disp. 3*, ibid., 1614, in-4°. 16° *Disputatio de causa peccati*, ibid., 1620, in-4°. 17° *Disput. de passione et morte Christi*, ibid., 1623, in-4°. 18° *Tract. de natura coeli triplicis, aërei, siderei, perpetui*, 1597, in-8°. 19° *Oratio theologica jubilæa*, à Copenhague, 1621. 20° *De religionis per Lutherum plantatione in Daniam et Norvegiam*, etc., ibid., 1620, in-4°. On a encore du même auteur des Commentaires manuscrits sur l'*Exode*. (Mollerus, in *Spicil. ad Barth.*, pag. 13.)

ASLIA, père de Saphan. (4. Reg., c. 22, v. 3.)

ASMODÉE, certain démon qui obsédait Sara, fille de Raguel, et qui fit mourir les sept premiers maris qu'on lui donna avant le jeune Tobie; d'où vient son nom d'Asmodée, c'est-à-dire, *Ange destructeur* ou *exterminateur*. Ce démon fut ensuite chassé par le moyen de la fumée d'un fiel de poisson, et lié par l'ange Raphaël dans les déserts de la haute Égypte; ce qui se doit entendre moralement de l'ordre que Dieu lui fit signifier par Raphaël de laisser Sara, et de ne donner plus de marques de sa présence, sinon dans la haute Égypte. (*Tob.*, c. 6, v. 14.)

·ASMONÉENS ou ASSAMONÉENS, nom que l'on donna aux Macchabées, descendants de Mathathias. Selon Joseph, dont le sentiment est le plus probable et le plus suivi, les Macchabées furent appelées *Assamonéens*,



parce que Mathatias était fils de Jean , petit-fils de Simon et arrière petit-fils d'Assamonée. La famille des Asmonéens fut très-illustre dans les derniers temps de la république des Hébreux ; elle y soutint la religion et la liberté, et y posséda la souveraine autorité depuis Mathatias jusqu'au règne du grand Hérode , pendant environ cent vingt-huit ans. Voyez *Macchabées* , et la liste des princes Asmonéens, sous l'article *Rois des Juifs*. (Josphé , *Antiq.* , l. 12 , c. 8.)

ASNAA. Les enfans d'Asnaa , après le retour de Babylone , firent la porte de Jérusalem , sur-nommée *la porte des Poissons*. (2. *Esdr.* , c. 3 , v. 3.)

ASNIERES BELLAY, *Asineria Bellay*, abbaye régulière de l'Ordre de Saint-Benoît située entre Montreuil-Bellay et Doué , dans la paroisse de Lizé , au diocèse d'Angers. Elle fut fondée en 1133 par Bernard d'Abbeville compagnon de Robert d'Arbrissel, et fut dotée en 1134 par Giraud de Bellay , onzième du nom. (*Dictionnaire universel de la France*.)

ASOCHIS ou AZOCHIS , est la même qu'Azech dont il est souvent parlé dans l'ancien Testament. C'était une ville de Galilée voisine de Séphoris. Ptolémée Lathure l'ayant surprise un jour de sabbat , s'en empara et y fit dix mille captifs. (*Antiq.* , l. 13 , c. 20 , et *de Bello* , l. 1 , c. 3.)

ASOLO, bourg d'Italie dans la Marche-Trévisane , sur une

montagne à la source de la rivière de Mussone. C'était autrefois une ville épiscopale sous Aquilée , mais qui ayant été ruinée successivement par les Huns , les Goths et les Lombards , n'a jamais pu serelever. Il paraît que cet évêché fut éteint sur la fin du dixième siècle. On y voit encore une ancienne collégiale dédiée à la sainte Vierge, desservie par un prévôt et un sacristain qui font aussi les fonctions curiales , huit chanoines , un maître des cérémonies , dix mansionnaires , et plusieurs autres prêtres et clercs. Outre cette collégiale , ce bourg contient quelques autres églises , un monastère de filles , trois d'hommes et un mont-de-piété. (*Ital. sac.* , tom. 10 , p. 2.) On dit en latin *Acelum*.

ASOM , sixième fils d'Isaï de Bethléem , et frère de David. (1. *Par.* , c. 2 , v. 15.)

ASOM , fils de Jérémeél. (1. *Par.* , c. 2 , v. 25.)

ASOPH, lieu près du Jourdain où Alexandre Jannée fut battu par Ptolémée Lathure , et perdit trente mille hommes. (*Antiq.* , l. 13 , c. 21.)

ASOR , ville de la tribu de Juda. (*Josué* , c. 15 , v. 23.)

ASOR-LA-NEUVE , autrement *Hesron*, dans la même tribu. (*Josué* , c. 15 , v. 25.)

ASOR, ville de la tribu de Nephtali , sur le lac de Séméchon. On croit que c'est cette Asor , capitale du roi Jabin , qui fut prise par Josué après qu'il eût défait Jabin et ses alliés sur

leseaux de Mérom. (*Josué*, c. 11, v. 7, etc.)

ASOR, bâtie ou rebâtie par Salomon. Les livres des Rois l'appellent *Hezer* ou *Chazer*. (3. *Reg.*, c. 9, v. 15.)

ASOR-HADDON. *Voyez* ASORADON, roi d'Assyrie.

ASOTH, troisième fils de Jephlat et petit-fils d'Héber. (1. *Par.*, c. 7, v. 33.)

ASPENDUS, ville épiscopale du diocèse d'Asie dans la première Pamphlie, sous la métropole de Side, sur le fleuve Eury-médon, était autrefois très-peuplée. Étienne croit qu'elle est ainsi appelée du nom de celui qui l'a bâtie. On la nommait autrefois Primapole ou Primaple, c'est-à-dire, *ville de Priam*. C'est la Trimopie d'Hiérocle. Elle a eu les quatre évêques suivants.

1. Domnus, au concile de Nicée.

2. Tribonien, à celui d'Éphèse.

3. Timothée, aux conciles dans lesquels Eutichès fut condamné.

4....., au septième concile général.

ASPERGÈS. Goupillon avec lequel on distribue l'eau bénite. *Aspergillum*, *aspersorium*. Les antiquaires disent que les aspergès ou aspersoirs, c'est-à-dire, les instrumens avec lesquels les pontifes jetaient l'eau lustrale, étaient de branches d'arbres, de soie d'animaux, de laurier ou d'olivier. On les voit avec les autres vases pontificaux sur des

médailles de César, d'Auguste, etc. (*Dictionn. univ.*)

ASPERSION. On a quelquefois donné le baptême par aspersion. On donne l'eau bénite par aspersion, quoique différemment selon les différens endroits. A Angers, tous les jours de l'année à la fin de complies, le grand Corbelier ayant le dos tourné à l'autel, asperse d'eau bénite chaque ecclésiastique à mesure qu'il sort un à un. En plusieurs endroits, on asperse non-seulement les assistans, mais encore les lieux dépendans d'une église ou d'un monastère, les tombeaux, le cloître, les autels, le dortoir, le réfectoire, etc. (De Moléon, *Voyage liturg.*)

ASPHALTE. Ce terme signifie du bitume. De là vient le nom de *lac Asphaltite*, donné au lac de Sodomie, à cause de la quantité de bitume qui s'y trouve.

ASPHAR. Il est dit dans le premier livre des *Macchab.*, c. 9, v. 33, que Jonathas et Siméon son frère, se retirèrent dans le désert de Thécua près du lac d'Asphar. On conclut de là que le lac d'Asphar est le même que le lac Asphaltite, puisqu'on n'en connaît point d'autres aux environs de Thécua.

ASPHENEZ, intendant ou gouverneur des eunuques du roi Nabuchodonosor. C'est lui qui changea le nom de Daniel en celui de Balthasar, celui d'Ananias en celui de Sidrach, et celui d'Azarias en celui d'Abdenago. (*Daniel*, c. 1, v. 3, etc.)

ASPIC, sorte de serpent qui

est fort petit , qui court si vite qu'il semble voler , et dont le venin , extrêmement subtil , tue aussitôt et sans remède. L'Écriture parle d'un aspic sourd qui se bouche l'oreille , pour ne pas entendre la voix de l'enchanteur. ( Ps. 57 , v. 5. ) On explique ce passage de trois différentes façons. On dit , 1° qu'il y a des aspics réellement sourds : on dit , 2° que l'aspic étant vieux devient sourd d'une oreille , et se bouche l'autre avec de la terre pour ne pas entendre la voix de l'enchanteur : on dit , 3° que l'aspic , quand on veut l'enchanter , se bouche les oreilles par artifice en appliquant l'une fortement contre terre , et en se bouchant l'autre avec le bout de sa queue. ( Boet. , de *Animal. sacr.* , part. sec. , l. 3 , c. 6. )

ASPILCUETA ( Martin ) , que l'on appelle communément le docteur Navarre , *Navarrus* ou *Doctor Navarrus* , parce qu'il était de ce royaume , naquit le 13 décembre 1491 , à Varasayn , ville du royaume de Navarre qui n'est pas fort éloignée de Pampelune , d'une famille noble , tant du côté de son père que de celui de sa mère. Aspilcueta nous apprend lui-même que saint François-Xavier , l'apôtre des Indes , était de la famille de son père , distinguée par son ancienneté. Sa mère était de la famille de Jaurecuicar , dite autrement *Bostan* , établie d'ancienneté dans les Pyrénées. Aspilcueta entra fort jeune chez les chanoines réguliers de Ron-

cevaux , hôpital fameux dans les Pyrénées , et en porta toujours l'habit , quoiqu'il quittât dans la suite le couvent. Il alla à Alcalá où il étudia les belles-lettres , la philosophie et la théologie , et vint ensuite en France étudier en Droit : ce qu'il fit avec tant de succès , qu'il fut jugé capable de l'enseigner aux autres. Il professa donc avec applaudissement le Droit canonique à Toulouse et à Cahors ; et lorsqu'il fut de retour en Espagne , on le fit premier professeur du Droit canonique à Salamanque où il se rendit célèbre par les soins qu'il se donna pour rétablir l'étude du Droit qui était négligée dans cette Université. Il occupa ce poste pendant quatorze ans , après lesquels il fut appelé à Conimbre par Jean III , roi de Portugal , qui venait d'y fonder une Université. Il y enseigna pendant seize ans ; et ayant obtenu son congé après ce temps , il alla dans la Castille , et ensuite dans son pays , pour prendre soin de ses nièces , filles de ses frères qui étaient morts. Il fut pendant son séjour en Castille , confesseur de Jeanne , veuve du prince de Portugal , et des princes de Bohême ses neveux , fils de l'impératrice Marie. Il alla ensuite à Rome , quoique âgé de quatre-vingts ans , pour défendre Barthélemi Cazanza , son ami , archevêque de Tolède ; ce qu'il fit avec toute l'ardeur imaginable , mais inutilement. Cependant , comme il s'était acquis une réputation



extraordinaire par ses écrits , il reçut à la cour de Rome plus d'honneurs qu'on n'en avait jamais fait à aucun particulier. Pie v, Grégoire xiii et Sixte v eurent pour lui tant de considération , qu'ils ne décidaient aucun cas de conscience sans l'avoir auparavant consulté. Le premier de ces pontifes le nomma assesseur du cardinal François Alciat, vice-pénitencier. Grégoire xiii ne passait jamais devant sa porte qu'il ne le fit appeler, et il était quelquefois une heure entière à s'entretenir avec lui dans la rue. Il ne dédaignait pas même de lui rendre visite, accompagné de plusieurs cardinaux. Ces honneurs ne le rendirent pas plus fiers; il fut toujours modeste et humble , comme il paraît par ce trait que M. de Thou rapporte de lui , pour en avoir été le témoin oculaire. « Je me » souviens, dit-il, que Navarre » étant allé rendre visite à Paul » de Foix , ambassadeur du Roi » auprès du pape , que j'avais accompagné à Rome, et ne l'ayant » pas trouvé dans son palais , il » alla le chercher dans l'église » de la Trinité où il était, et le » salua en se prosternant devant » lui , et lui baisant les pieds. » L'ambassadeur surpris de cette » action d'humilité , refusa cet » honneur , et tâcha de faire lever de terre ce vénérable vieillard ; mais Navarre lui dit » qu'il ne pouvait s'empêcher » de rendre en sa personne cet » hommage et ces respects à une » nation dont ses rois étaient is-

sus. Enfin s'étant levé , il ne » voulut jamais mettre son cha- » peau sur sa tête, quoiqu'il se » promenât avec l'ambassadeur » en un endroit découvert et ex- » posé aux injures de l'air qui était alors extraordinairement » froid , quelque instance que » lui fit Paul de Foix pour l'obliger à se couvrir. » Janus Nicius Erythræus dit qu'il était non-seulement l'oracle de Rome , mais encore de tout le monde chrétien ; il ne refusait ses conseils à personne ; l'intérêt ne le faisait pas agir en cela , car il ne recevait point de présens. Son nom devint si célèbre , que de son temps même le plus grand éloge qu'on pouvait donner à un savant était de dire que c'était un Navarre. Mais sa probité et sa vertu égalaient ou surpassaient encore l'étendue de ses connaissances ; sa maison était le refuge des pauvres , pour lesquels il avait une charité singulière. Lorsqu'il avait passé une partie du jour dans son cabinet , on le voyait le soir dans les hôpitaux, assistant les malades. On dit qu'étant à Rome , il allait par la ville , monté sur une mule qui avait accoutumé de s'arrêter d'elle-même dès qu'il rencontrait un pauvre, et qui ne recommençait à marcher qu'après qu'il lui avait donné l'aumône. Il disait la messe tous les jours , employait beaucoup de temps à la prière , vivait très-frugalement , et observait exactement les jeûnes et les abstinences de l'Église , même dans l'âge le plus

avancé. Exempt d'ambition , il refusa toutes les dignités tant civiles qu'ecclésiastiques qu'on lui offrit , telles qu'une place dans le conseil , l'office d'inquisiteur , un évêché , etc. Ce grand homme mourut à Rome le 21 juin 1586 , dans sa quatre-vingt-quinzième année , comme on le voit par l'épithaphe qui est sur son tombeau dans l'église de Saint-Antoine , qui est aux Portugais , et non pas âgé de cent ans , comme quelques auteurs l'ont avancé. Ses contemporains , et ceux qui l'ont suivi , lui ont donné de grands éloges. André Resendius et Emmanuel Costa , qui avaient leurs disciples en Portugal , le mettent au-dessus de tous les docteurs et les canonistes de son siècle. François Sarmiento , quoique son antagoniste , en parle dans les mêmes termes. Il est fort cité et estimé par les canonistes et les casuistes. M. Dupin dit cependant qu'il est relâché dans sa morale , et trouve qu'il n'a écrit ni poliment , ni agréablement. Sa vie , écrite par Simon Magnus , chanoine de Saint-Pierre à Liège , son ami intime , a été mise à la tête de son *Manuale* , imprimé avant sa mort à Rome et à Cologne. Il y en a une autre par Roscius Hortinus , écrivain très-éloquent , qui se trouve à la tête de l'édition des œuvres d'Aspilcuéta , à Rome , 1590 , donnée par Michel Aspilcuéta , son neveu. Nicolas Antonio dit qu'on peut faire plus de fonds sur cette vie que sur l'autre , comme ayant

été imprimée sous les yeux d'un parent du défunt , qui a pu mettre l'auteur au fait des circonstances de sa vie. Outre ces vies , il y a son Oraison funèbre ou son Panégyrique , par Thomas Correa , Portugais , professeur d'éloquence et de rhétorique à Rome , qui la prononça dans l'église de Saint-Antoine de cette ville le jour même des funérailles d'Aspilcuéta : il fut imprimé la même année. Tous les ouvrages de ce célèbre docteur roulent sur la morale ou sur le Droit canonique. On les a imprimés ensemble à Rome en 1590 , chez Jacques Tornésius ; à Lyon en 1597 ; à Venise , 1602 , cinq tom. , et à Cologne , 1615 , aussi en cinq tom. , reliés en deux volumes in-folio. On trouve dans ces dernières éditions l'ouvrage intitulé *Consilia* , et quelques autres pièces qu'on ne trouve point dans l'édition de Rome qui est en trois volumes in-folio.

Le premier contient : *Manuale, sive Enchiridion confessoriorum et poenitentium*. Navarre a prétendu renfermer dans cet ouvrage tout ce qu'il avait écrit dans ses autres livres. Il l'avait d'abord composé en espagnol , et il a paru en cette langue à Salamanque en 1557 , in-4°. Il y manquait un Traité de l'usure et de la simonie , qu'il y a ajouté en forme de supplément , dans la même langue , en 1569. Il l'a ensuite traduit en latin , et on trouve un grand nombre d'éditions en cette langue. Simon Magnus , chanoine

de Liège , en a retouché le style et y a fait quelques additions ; il a paru en cet état à Paris en 1587, in-8°. François de Sèse y a fait aussi des additions , et l'a fait imprimer à Venise en 1573, in-4°. André Victorelli l'a aussi augmenté , et son édition a été publiée à Venise, in-4°. D'autres ont fait des abrégés de cet ouvrage.

2° *De horis canonicis et oratione*. Cet ouvrage a paru d'abord en espagnol en 1560 ; il a été ensuite traduit en latin , et imprimé à Lyon en 1580 , et à Rome en 1586.

3° *Miscellanea centum de oratione , præsertim psalterio et rosario Virginis Matris Mariæ , et de institutione recta Oratorum , et actis quibusdam eorum , et de pertinentibus ad illa*.

Le second volume contient : 1° *Commentarius de silentio indivinis officiis , præsertim in choro servando*. Ce petit ouvrage est presque tout extrait du Manuel.

2° *Commentarius in caput , inter verba 11 , quæst. 3 , in quo de gloria , honore , laude , ac bona fama , deque in gloria , vituperio , infamia et detractatione tractatur*. Il composa d'abord cet ouvrage en espagnol , et le publia à Conimbre en 1544, in-fol., et à Valladolid en 1572. Il le traduisit ensuite en latin , et le publia en cette langue à Rome en 1584, in-4°.

3° *De regularibus commentarii tres* , imprimés d'abord à Rome en 1576 , in-4° , et revus ensuite par l'auteur.

4° *De alienatione rerum ecclesiasticarum , ac de spoliis clericorum Commentarius in principium et gloss. summæ 12 , quæst. 2 , de spoliis Clericorum super cap. non liceat Papæ eadem causa et quæstione* , imprimé à Rome en 1573 , in-8° , et ensuite augmenté et revu par l'auteur.

5° *Commentarius resolutivus de usuris*. Ce traité a été d'abord imprimé en espagnol , avec des additions au Manuel en 1569 , et ensuite en latin , à Rome en 1585, in-4°.

6° *De redditibus beneficiorum ecclesiasticorum commentarius , quo docetur quibus usibus sint impendendi , et quibus personis dandi aut relinquendi* , imprimé d'abord en espagnol en 1566 , et dédié au roi Philippe II ; et ensuite en latin en 1568 et en 1574 , dédié au pape Pie V. L'auteur y fait voir que les bénéficiers ne doivent employer le revenu de leurs bénéfices qu'au soulagement des pauvres , après qu'ils en ont pris ce qui leur est nécessaire pour leur subsistance. Ce livre fut attaqué par François Sarmiento , auditeur de Rotes qui trouvait cette décision trop sévère ; mais Navarre la soutint par l'ouvrage suivant.

7° *Apologeticus pro libro de redditibus ecclesiasticis* , imprimé à Rome en 1570 , et à Anvers en 1574. François Turrien , jésuite , écrivit à Gonsalve Herréra , évêque de Laodicée , pour appuyer le sentiment de Navarre ; et Achille Stotius , Portugais , en



écrivit à Navarre lui-même. On a joint ensuite ces deux lettres à une nouvelle édition du Commentaire sur les revenus des bénéfices ecclésiastiques.

8° *Commentarius in cap. humanæ aures* 22, quæst. 5, *de veritate responsi, partim verbo expresso, partim mente concepto reddit.*

9° *De finibus humanorum actuum commentarius*, imprimé à Lyon en 1573, in-8°, et à Rome, 1585, in-4°.

10° *Epistola apologetica ad illustriss. excellentissimumque Dom. Gabrielem à Cueva, ducem Albuquerqueensem, Gubernatorem Mediolani.* Cette lettre est contre quelques personnes qui avaient prétendu qu'il ne demeurerait à Rome que parce qu'il avait encouru la disgrâce du roi Philippe. On y trouve l'histoire de sa vie.

11° *Commentaria in septem distinctiones de pœnitentia.* Il avait publié à Conimbre en 1542, un Commentaire sur trois de ces distinctions, savoir, la cinquième, la sixième et la septième, qu'il augmenta en 1566. Il étendit depuis son Commentaire sur les quatre premières.

12° *Commentarius de anno jubileo, et indulgentiis omnibus*, imprimé d'abord à Conimbre en 1550, et ensuite augmenté à Rome en 1576, in-4°, et à Milan en 1579, in-8°.

Le troisième volume renferme : 1°. *Relectiones duæ de rescriptis*, imprimées d'abord à Conimbre, ensuite à Rome en

1575, et à Madrid en 1595, in-folio.

2°. *Commentarius in rubricam de judiciis.*

3°. *Relectio cap. nov. de judiciis.*

4°. *Relectio de restitutione spoliatorum.* C'est un discours imprimé à Conimbre en 1548.

5°. *Relectio cap. ita quorundam, de Judæis, in qua de rebus ad Saracenos, et censuris ob id latis :* imprimé à Conimbre, 1550, in-8°.

6°. *Commentarius de datis et promissis pro justitia vel gratia obtinendis*, imprimé à Rome en 1576, in-4°.

L'édition de Venise renferme de plus : *de Cambiis, de simonia mentali, de furto notabili, de necessitate defendendi proximum ab injuria, de homicidio casuali, de incompatibilitate beneficiorum, de elemosyna, de lege pœnali.* On a encore de Navarre un ouvrage intitulé : *Consiliorum seu responsorum libri 5*; Lugduni, 1591, in-4°, 2 tom.; et *Romæ*, 1602, in-folio. Jacques Castellanus a publié à Venise en 1598, in-4°, un abrégé latin de tous ces ouvrages du docteur Navarre. (Nicolas Antonio, *Biblioth. hisp.*, tom. 2, pag. 74 et seq. Janus Nicius Erythæus, *Pinacotheca* 1, pag. 1, édit. de 1643. Thomasin, *Élog.*, tom. 1. Nicéron, dans ses *Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes illustres*, tom. 5, pag. 1 et suiv. Chauffepié, *nouveau Dictionnaire hist. et crit.*, tom. 1, pag. 517 et suiv.)

ASPONE ou ASPUNA, ville municipale de la Galatie, selon Ammien Marcellin, dans laquelle l'empereur Jovien étant parti de Tarse, ensuite de Thiane, pour aller à Ancyre, séjourna, et vit pour la première fois les soldats gaulois. Aussi, dans l'Itinéraire d'Antonin, cette ville est-elle marquée comme la moitié du chemin entre Nicée et Ancyre. Hiéroclès, dans sa Notice, en fait la quatrième ville de la première Galatie. Elle a eu ses évêques, dont voici quelques uns.

1. Cartérius, qui souscrivit à la lettre du conciliabule tenu par les ariens à Philippople, contre les Pères du concile de Sardique.

2. Pallade, ordonné évêque d'une église d'Hénélopont par saint Jean Chrysostôme, vers l'an 400. Il naquit en Galatie en 368; alla à Alexandrie, ensuite dans le désert de Nitrie où il eut pour maître Evagrius du Pont, fameux origéniste. Il passa à Sceté, et pénétra dans les solitudes de la Thébaïde. Ce fut vers ce temps que saint Chrysostôme l'ordonna évêque; ce qui donna lieu à saint Jérôme, à saint Épiphane et à Théophile d'Alexandrie de prendre des soupçons sur la doctrine du saint patriarche. Pallade défendit toujours la cause de ce Saint. Il alla même à Rome demander pour lui la protection du pape Innocent I. Étant de retour à C. P., l'empereur Arcade l'envoya en exil; et ayant obtenu la liberté de revenir en Asie, il fut pourvu de l'évêché

d'Aspone. Il composa une histoire monastique appelée *Lausique*; du nom de Lausus, préfet de la chambre de l'Empereur, auquel il la dédia. Il paraît avoir vécu jusqu'en 421. On lui attribue encore un Dialogue sur la vie de saint Jean Chrysostôme. Je penserais plus volontiers que ce Dialogue n'est pas de lui, mais d'un autre Pallade qui devait être plus âgé, puisqu'il y parle de ses cheveux blancs, et qu'à la mort de saint Chrysostôme, celui dont il s'agit n'avait, comme il le dit lui-même, que quarante-un an.

3. Eusèbe, assista et souscrivit au concile général d'Éphèse.

4. Hyperechius, assista au concile de Chalcédoine.

5. Épiphane, souscrivit à la lettre synodale de sa province à l'empereur Léon.

6. Michel, se trouva au sixième concile général, et souscrivit aux canons *in Trullo*.

7. Pierre, alla au septième concile général.

8. Nicéphore, assista au huitième concile, et à celui de Photius.

ASRIEL, fils de Galaad, chef de la famille des Asriélites. (*Num.*, c. 26, v. 31.)

ASSARON ou GOMOR, mesure creuse des Hébreux. Ce nom signifie *dixième*, et c'était en effet la dixième partie de l'*épha* qui contenait environ trois pintes, mesure de Paris. Le gomor était la mesure de manne que Dieu avait accordée à chaque Israélite.

ASSÉDIM, ville de la tribu de

Nephtali. (*Josué*, c. 19, v. 35.)

ASSELIN (Gilles-Thomas), docteur de Sorbonne, proviseur et principal du collège d'Harcourt, de Vire en Normandie. Il a donné *la Religion*, poème, avec un discours pour disposer les déistes à l'examen de la vérité, et quelques autres ouvrages de poésie, 1725, in-8°. Il a remporté le prix de poésie à l'Académie Française en 1709, et trois prix aux jeux floraux de Toulouse en 1713.

ASSEM ou JASEM, habitant considérable de la ville de Jérusalem. (1. *Par.*, c. 11, v. 33.)

ASSEMANI (Joseph - Simonius), laborieux et savant Maronite, garde de la bibliothèque du Vatican. Nous avons de lui, *Bibliothèque orientale*, dont le quatrième et dernier volume a été achevé d'imprimer en 1735. Il a eu part à une édition nouvelle des *OEuvres de saint Éphrem*, en grec, en latin et en syriaque; et il a fait un autre ouvrage important sous le titre d'*Annales d'Orient*. Dans la *Bibliothèque orientale* de M. Assémani on trouve les Actes de saint Éphrem, avec des remarques qui contiennent presque tous les éclaircissemens que l'on peut désirer sur ce sujet. A la tête du premier volume de saint Éphrem, sont deux préfaces de M. Assémani, adressées en forme d'épître au cardinal Quirini, où l'on trouve un catalogue des discours que saint Éphrem a composés et de toutes les éditions, même des versions latines et de

tous les manuscrits, tant grecs que syriaques, de ces ouvrages qui existent dans les bibliothèques de l'Europe et de l'Asie; ce catalogue est fait avec toute l'exactitude possible. Il rapporte ensuite tout ce que les auteurs grecs et latins ont écrit sur la vie de saint Éphrem. (*Journal des Savans*. 1736, pag. 122; 1744, pag. 594; 1745, pag. 50.)

ASSEMANI (Étienne-Évode), archevêque d'Apamée, garde de la bibliothèque du Vatican, neveu de Joseph Simonius Assémani a donné : 1° *Bibliotheca medicæ laurentianæ et palatinæ codicum manuscriptorum orientalium catalogus sub auspiciis regis Celsitudinis sereniss. Francisci III. Lotharingiæ et Barri ducis, magni ducis Etruriæ. Stephanus Evodius Assemanus Archiepiscopus Apameæ recensuit, digessit, notis illustravit, Antonio Francisco Gorio curante. Florentiæ, 1742.* M. Assémani, qui a une grande connaissance des langues orientales, a distribué ces manuscrits par classes; il les a mis dans l'ordre où ils doivent être, afin qu'on puisse aisément en faire usage. Il a écrit le titre qui convient sur chacun de ces manuscrits, et dans le catalogue qu'il en fait et dont on vient de lire le titre, il ne s'est pas contenté d'écrire par ordre les titres des ouvrages avec les noms de leurs auteurs, il y joint encore de savantes observations pour faire connaître davantage le nom et la patrie des auteurs, leurs ouvrages, la



forme des manuscrits, le sujet qui y est traité, et le temps où ils ont été composés. Ce catalogue est encore enrichi d'un grand nombre de planches gravées en cuivre et de vignettes assorties. 2° *Sancti Patris nostri Ephrem Syri opera omnia quæ extant græcè, syriacè, latinè, in sex tomos distributa ad manuscr. codices Vaticanos, aliisque castigata, multis aucta, interpretatione, præfationibus, notis, variantibus lectionibus illustrata, nunc primum sub auspiciis Benedicti XIV. Pontificis maximi à Bibliotheca Vaticana prodeunt. Syriacum textum recensuit post obitum Petri Benedicti Maronitæ societatis Jesu, Stephanus Evodius Assemanus Archiepiscopus Apamensis notis vocalibus animavit, latinè vertit et variorum scholiis locupletavit, tomus tertius syriacè et latinè, Romæ, ex typographia pontificia vaticana..... 1743.* M. Assémani, chargé par le cardinal Quirini d'achever l'édition syriaque des OEuvres de saint Éphrem, interrompue par la mort du père Benoît, éditeur des deux premiers tomes, déclara, dans l'avertissement au lecteur, qu'il a rassemblé dans ce troisième et dernier volume tout ce qu'il a trouvé de lisible des écrits de ce saint docteur dans les manuscrits apportés de l'Orient. Il y aurait de quoi faire un quatrième volume, si ces manuscrits avaient été mieux conservés ; mais l'accident qui arriva lorsqu'on voulut les trans-

porter de l'Égypte en Italie nous a privés d'une partie des ouvrages de saint Éphrem. Une tempête qui s'éleva subitement submergea la barque sur laquelle on avait mis ces manuscrits pour passer le Nil. L'eau et la boue de ce fleuve en ont tellement gâté et effacé une partie qu'il n'a pas été possible de les lire, et que l'on a eu une peine infinie à déchiffrer ceux qui étaient moins maltraités. M. Assémani a mis à la tête de ce volume la vie du père Benoît : il donne aussi une idée succincte des divers Traités de saint Éphrem qui sont contenus dans ce troisième volume : il a mis encore à la tête de ce volume les actes de saint Éphrem, écrits en syriaque et traduits en latin. 3° *Acta sanctorum martyrum orientalium et occidentalium in duas partes distributa : accedunt acta S. Simeonis Stylitæ : omnia nunc primum sub auspiciis Joannis V. Lusitanorum Regis à bibliotheca apostolica Vaticana prodeunt : Steph. Evod. Assemanus Arch. Apamensis, chaldaicum textum recensuit, notis vocalibus animavit, latinè vertit, admonitionibus perpetuisque adnotationibus illustravit, Romæ, 1748, in-fol., deux volumes.* La première partie de cet ouvrage est sous ce titre : *Acta Martyrum orientalium qui in Perside passi sunt sub Sapore II.*, C'est au quatrième siècle. Ces actes ont été recueillis par saint Maruthas, évêque de Maiphérakin. M. Assémani a revu le texte sur les

originaux syriaques : il a orné la traduction latine qu'il en a faite d'avertissemens et de notes pour l'intelligence et l'éclaircissement de l'histoire, et pour la correction des fautes et des fables qui s'y étaient glissées. La seconde partie contient les Actes des martyrs d'Occident, c'est-à-dire des provinces d'Asie qui sont au couchant du Tigre et de la Chaldée. Chaque acte, au nombre de quinze, est précédé d'un avertissement et suivi de notes curieuses et importantes. A la tête de ce volume est l'abrégé de la vie de M. Majelli, archevêque d'Émèse et garde de la bibliothèque du Vatican qui avait chargé M. Assémani de la recherche des manuscrits orientaux. Cet ouvrage est non-seulement intéressant pour la religion, il est utile pour les sciences et les lettres. (*Journal des Savans*, 1743, pag. 314; 1744, pag. 588; 1750, pag. 67, 131.)

ASSÉMANI (Joseph-Aloysius), professeur en langue syro-chaldaïque dans le collège de la Sapience à Rome, a donné un excellent ouvrage sous ce titre : *Codex liturgicus Ecclesiæ universæ in XV libros distributus in quo continentur libri rituales, missales, pontificales, officia diptyca, etc. Ecclesiarum Occidentis et Orientis sub auspiciis Benedicti XIV. Pont. opt. max. nunc primum prodit. Josephus Aloysius Assemanus ad manusc. codd. vaticanos aliosque castigavit, recensuit, latine vertit, præfationibus commentariis et*

*variantibus lectionibus illustravit*, Romæ, 1749, etc. Nous ayons déjà le texte de plusieurs liturgies des églises d'Orient et d'Occident, accompagné de savans commentaires; mais il nous manquait un recueil complet de ces pièces originales écrites dans les langues de diverses nations qui en ont fait usage. Il était réservé à M. Assémani d'enrichir la république chrétienne et littéraire d'un trésor si estimable. L'ouvrage est divisé en quinze livres. Le premier traite des Cathécumènes; le second, du Baptême; le troisième, de la Confirmation; le quatrième, de l'Eucharistie; le cinquième, de la Pénitence; le sixième, de l'Extrême-Onction; le septième, du Mariage; le huitième, des Ordres mineurs; le neuvième, des Ordres sacrés; le dixième, de l'initiation, de la bénédiction et de la consécration des religieux; le onzième, de la psalmodie; le douzième, des bénédictions et consécérations réservées aux évêques; le treizième, des bénédictions qui sont au pouvoir des prêtres; le quatorzième, des suffrages des défunts; le quinzième, de la canonisation des Saints, des fêtes et calendriers, etc. Par ce détail de matières qui font l'objet de cette collection, on voit dans quelle acception M. Assémani a pris le mot de *liturgie*. Il n'ignorait pas que ce nom fût particulièrement affecté au saint sacrifice de la Messe; mais il a cru pouvoir l'employer dans une signification plus étendue; il

comprend sous ce nom toutes les prières et cérémonies qui appartiennent aux divers offices et ministères publics de l'Église. Il appelle *Livres liturgiques* les pontificaux, les rituels des prêtres, les missels, les livres des cérémonies et de psalmodie, et les calendriers, etc. M. Assémani ne s'est pas contenté de rapporter les liturgies des églises orthodoxes, il y a joint aussi celles des hérétiques, tels que sont les Nestoriens, les Jacobites et les Monophysites. Ces pièces, quoiqu'altérées en certains endroits par le mélange des erreurs particulières à chaque secte, rendent cependant un témoignage non suspect à la vérité et à l'antiquité des formules de prières dont se sert l'Église catholique; on y remarque une conformité parfaite quant au texte, excepté dans quelques mots insérés ou changés à dessein pour favoriser les faux dogmes que ces hérétiques avaient embrassés. Mais en mettant au jour ces monumens, l'auteur a eu soin de distinguer l'ancien langage de l'église d'avec les erreurs que chaque secte y a répandues. (*Journal des Savans*, 1751, pag. 707.)

#### ASSEMBLÉE DU CLERGÉ.

Ni les décimes, ni les subventions extraordinaires ne se lèvent que du consentement du clergé, selon qu'il les accorde et les impose, étant contraires aux privilèges des personnes et des biens ecclésiastiques, si anciens et si universels qu'ils ont

passé en droit commun. Les assemblées du clergé sont donc nécessaires pour ordonner ces impositions. Il y a des assemblées ordinaires et extraordinaires : les ordinaires sont ou particulières de chaque diocèse, ou provinciales de chaque province ecclésiastique, ou générales de tout le clergé de France. Elles ne se peuvent faire que par la permission du Roi; mais à chaque renouvellement du contrat pour les décimes ordinaires, la première clause stipulée de la part du Roi est la permission au clergé de s'assembler dix ans après; ce qui a toujours été pratiqué depuis 1586. Ces assemblées ne sont point des conciles; étant convoquées principalement pour les affaires temporelles, et par députés seulement, comme les assemblées d'États. Il n'y a que des bénéficiers qui puissent y être députés, et par la province où est leur bénéfice. Chaque province envoie quatre députés, deux du premier ordre, l'archevêque et un évêque, ou deux évêques : deux du second Ordre qui doivent être *in sacris*, et avoir un bénéfice dans le diocèse qui les députe. Le Roi marque le lieu pour chaque assemblée. Il doit être près de la cour, et pendant quelque temps on le marquait autre que Paris, de peur que les députés ne se détournassent à d'autres affaires. Outre la grande assemblée de dix ans en dix ans, il y a les petites, pour ouïr les comptes du receveur-général. D'abord, on



nommait un député de chacune des quinze provinces pour voir les comptes, et ils y pouvaient vaquer au nombre de cinq. En 1615, on permit d'envoyer deux députés pour les comptes, faisant en tout trente-deux, avec les deux agens. Les assemblées des comptes se tenaient tous les deux ans jusqu'en 1625 qu'elles furent réduites à cinq ans, dont l'une se confond avec la grande, l'autre se tient dans l'intervalle; comme en 1660 et 1680, le Roi leur demanda des subventions extraordinaires aussi bien qu'aux grandes. Les assemblées extraordinaires se tiennent par les prélats qui se rencontrent à la cour avec les agens généraux, lorsqu'il arrive quelque affaire imprévue hors le temps des assemblées ordinaires.

Du commencement, il y avait des syndics et députés généraux du clergé établis en 1564; mais comme ils abusèrent de leur pouvoir en consentant aux constitutions des rentes, ils furent abolis à l'assemblée de Melun en 1579, et l'on créa des agens et solliciteurs généraux pour solliciter à la suite de la cour les affaires du clergé. Ils sont deux, tous deux du second Ordre, nommés tour à tour par les provinces, outre les quatre députés. Leur fonction dure cinq ans, et on en nomme deux nouveaux à chaque assemblée où les anciens rendent compte de leur gestion.

Les syndics-généraux avaient aussi juridiction pour tout ce

qui concerne les décimes. En les supprimant, l'assemblée de Melun érigea des chambres ecclésiastiques ou bureaux généraux des décimes qui furent établis par édit en 1580, dans huit villes métropolitaines, Paris, Lyon, Rouen, Tours, Bourges, Toulouse, Bordeaux, Aix. Paris était pour la province de Sens. Chacune de ces chambres est composée de dix ou douze juges qui doivent être gradués et dans les Ordres sacrés. Ils jugent souverainement de tous les différens qui concernent les décimes et subventions du clergé, et exercent leur fonction gratuitement. Leur juridiction a été souvent confirmée par les lettres du Roi et les arrêts des Cours. Il y a des bureaux particuliers des décimes en plusieurs diocèses, accordés par le contrat de 1615, et composés de l'évêque, des syndics et députés des diocèses, pour juger les mêmes matières en première instance, et jusqu'à vingt livres sans appel. En chaque diocèse, il y a un syndic ou solliciteur des affaires ecclésiastiques, établi par l'ordonnance de Blois, et confirmé en 1579 et 1595, et toujours depuis il est élu par l'assemblée synodale qui seule peut le destituer. Il y a aussi des syndics provinciaux établis par l'assemblée de Melun. (Fleury, *Inst. au Dr. eccl.*, tom. 2, à la fin.)

ASSEMON, *Assemona*, la même qu'*Asemon*, *Asemona*, ou *Asmon* ou *Hezmona*, ou *Jési-mon*, ville du désert de Maon,

au midi de la tribu de Juda , et la plus voisine de l'Égypte du côté du midi. C'est aussi un campement des Israélites dans le désert. (*Josué*, c. 15, v. 4. 1. *Reg.*, c. 23, v. 24.)

ASSÈRE, Anglais , de la ville de Saint-David , ville de la principauté de Galles, évêque de Salisbury, dans le comté de Sommerset, disciple de Scot Érigène, fleurit l'an 890. Il eut beaucoup à souffrir de la part d'Hémide, petit roi de son pays. Alfrède, roi de toute la Bretagne, l'appela à sa cour, et lui donna le gouvernement de plusieurs abbayes, outre l'évêché dont nous venons de parler. Il conseilla à ce monarque d'établir l'Université d'Oxford, et de bien doter les professeurs qui y enseigneraient. Il mourut en 909. Nous avons de lui une histoire de la vie et des actions d'Alfrède, imprimée avec les autres histoires d'Angleterre, à Francfort, 1602, in-fol. Parker, archevêque de Cantorbéry, l'avait déjà fait imprimer à Londres, d'après un manuscrit du temps de l'auteur, en caractères saxons. L'auteur des antiquités d'Oxford dit que cet Assère a une telle réputation de sincérité et de droiture que personne ne doute des faits qu'il rapporte. Balée lui attribue encore des Annales de Bretagne, des Homélies, et quelques autres ouvrages. (Bal., *de Scrip. Angl.* Godwin, *de Episc. Salisb.* Voss., *de Hist. lat.* Cave. Dupin, neuvième siècle.)

ASSERMET (le père François-

Marie), cordelier, docteur en théologie de la Faculté de Paris, est auteur d'une théologie scholastique et positive, sous ce titre : *Theologia scholastico-positiva ad S. R. E. mentem elucubrata*, Paris, 1713, deux volumes in-8°. L'auteur de ce cours de théologie se propose d'y enseigner la pure doctrine de l'église romaine dans les points décidés, et de se conformer le plus qu'il lui sera possible à l'esprit et à l'inclination de la même église dans les questions qui sont encore indécises. C'est à elle seule, observe-t-il, qu'appartient le droit de déclarer quel est le sens véritable et naturel des livres et des auteurs. Le premier volume renferme ce qu'on appelle les prolégomènes de la théologie et le Traité des attributs. Le père Assermet y prouve l'existence de Dieu contre les athées; l'unité de Dieu contre les polythéistes, sa spiritualité contre les antropomorphites; son identité, contre Gilbert de La Porrée; son incompréhensibilité, contre les Anoméens; son immutabilité, contre le Manichéen Secundus; et son immensité, contre les Photiniens. Il réfute Grégoire Palamas qui niait que les bienheureux vissent Dieu; les Millénaires qui différaient la vision béatifique jusqu'après le règne chimérique de mille ans; les Bégards et Béguines qui s'imaginaient qu'on pouvait voir Dieu sans être aidé de la lumière de gloire; les Joviniens qui égalaient les bienheureux les uns

aux autres ; les Cicéroniens qui détruisaient la prescience de Dieu , de peur de blesser la liberté ; les Aristotéliens qui niaient que Dieu fût libre : il réfute enfin les Pélagiens , les sémi-Pélagiens et les calvinistes. Le second volume contient les Traités de la Trinité et de la Création. L'auteur a encore inséré dans son ouvrage une histoire abrégée des chefs des principales écoles de théologie. (*Journal des Savans*, 1714, pag. 332 et suivantes. )

ASSHÉTON ( Guillaume ), fils d'un curé ou recteur de Middleton, dans la province de Lancastre en Angleterre , naquit au commencement de l'année 1641. Il entra en qualité d'écuyer dans le collège d'Oxford , appelé du *Nez de Brouye*, le 3 de juillet 1658 , et fut mis sous un régent presbytérien. En 1663, il fut élu membre de ce collège , étant pour lors bachelier ès-arts. Il prit ensuite le degré de maître-ès-arts , et entra dans les Ordres. En 1670, il publia à Oxford un Traité in-4° contre la tolérance qui fut réimprimé la même année dans la même ville. Ayant été fait chapelain de Jacques, duc d'Ormond , chancelier de l'Université , il prit ses degrés en théologie , et reçut le bonnet de docteur au mois de janvier 1673. En 1674, il publia à Londres son ouvrage, *du Scandale et de la Persécution*, dédié au duc d'Ormond qui lui procura la cure de Beckenham , dans le comté de Kent, en 1676. Il

publia en 1685 un ouvrage intitulé, *Apologie royale*, où il soutenait que l'on doit aux Rois une obéissance sans bornes. Cet ouvrage l'exposa à la censure des deux partis ; les uns l'accusant de porter trop loin les droits de la puissance royale , et les autres lui reprochant sa conduite au temps de la révolution. Pour se justifier contre les derniers , il écrivit une pièce pour la défense du roi Guillaume et de la reine Marie , intitulée , *Justification de leurs Majestés régnantes*. En 1685, il publia, in-4°, *Exhortation à un déiste* , à l'occasion d'une conversation avec lui. Pendant les disputes qu'il y eut sous le roi Jacques II , entre les théologiens protestans et ceux de l'Eglise romaine , il publia quatre Traités contre ces derniers. Il donna en 1695 , un Discours contre le Blasphème , ou Conférence avec M. S. , 1° sur la brutalité des discours qui tendent à l'athéisme ; 2° sur la certitude et l'éternité des peines de l'Enfer ; 3° sur la vérité et l'autorité de l'Ecriture-Sainte. En 1692, il publia un discours sur l'ivrognerie , et un autre contre les juremens et les imprécations. En 1698, il publia, *Directions pour arrêter la débauche et l'impiété*. En 1695 , il fit paraître la première partie de sa conférence avec un anabaptiste. Elle a pour titre : *Conférence avec un anabaptiste*, part. 1 , *sur les sujets à qui on doit administrer le baptême*. Il remarque que la demande que les anabaptistes font d'un com-



mandement exprès, est ridicule et déraisonnable, fondée sur ce faux principe, qu'on ne doit rien pratiquer dans le culte divin que sur un commandement formel de l'Écriture : principe qu'ils démentent eux-mêmes par leurs pratiques en trois choses, l'observation du jour du dimanche, le serment et l'administration de l'Eucharistie aux femmes. En 1696, il composa un Traité d'un sermon qu'il avait prêché à la cour, et qu'il dédia au Roi sous le titre de *Discours sur la Repentance tardive*. La même année il publia un discours théologique sur les Testaments, dédié au duc d'Ormond. Les controverses sociniennes ayant ensuite été agitées avec beaucoup de chaleur, il publia deux Traités contre le système de ces sectaires, le premier parut en 1697, sous le titre de, *Défense de la très-sainte Trinité, ou Réponse à cette question : « Pourquoi croyez-vous la doctrine de la Trinité ? »* recueillie des ouvrages du très-révérend docteur Jean Tillotson, archevêque de Cantorbéry, et de ceux du très-révérend docteur Édouard Stillingfleet, à présent évêque de Worcester. Le second traité qu'il publia l'année suivante, est tiré du docteur Isaac Barlow, intitulé : *Idée de la Controverse avec les Sociniens sur la Trinité et l'Unité*. Dans le même temps, il donna un ouvrage de piété, intitulé, *la Dévotion de l'homme sincère*, part. 1. En 1701, il publia la

première partie de son Explication du Catéchisme de l'église anglicane ; et l'année suivante, des Directions sur la Prière. La même année, il fit imprimer un projet pour établir dans chaque diocèse un fonds de charité à la disposition de l'évêque, pour le soulagement des ecclésiastiques qui n'ont que de petits bénéfices. Il donna en 1703, la Défense de l'immortalité de l'âme et d'un état à venir. Il explique ce qu'on entend par l'âme, et ce que c'est que son immortalité. Il montre qu'un état d'existence à venir est souhaitable et fondé sur la création, la providence, le penchant de l'homme et la perfection de sa nature ; que cet état est certain, non d'une certitude fondée sur les sens et sur l'expérience, mais sur la foi, confirmé par l'Écriture-Sainte, et démontré par la résurrection et l'ascension de notre Sauveur. Il publia, en 1704, *Dévotions pour des temps d'affliction*, tirées principalement de l'Écriture-Sainte et du livre des Lithurgies. L'année suivante, parut, courte Exhortation à la Communion où l'on explique la nature de la préparation à cette sainte action, à l'usage des personnes les plus simples. Il acheva en 1706 le plus considérable ouvrage de dévotion qu'il ait fait, et le publia sous le titre de *Pratique de dévotion pour les malades et les mourans ; avec des directions particulières sur ce qu'on doit faire depuis le commencement de la maladie jusqu'à l'heure de la*

*mort.* La même année , il publia un Traité sur la possibilité des apparitions. Il publia ensuite des prières pour toutes sortes d'occasions , tirées de Taylor , de Cosins , de Kenn et autres ; et un recueil de Cantiques sacrés et autres Poésies saintes ; à Londres , 1708. L'année suivante parut une pièce de sa façon contre l'ouvrage intitulé : *les Droits de l'Église chrétienne*, etc. Elle est intitulée : *Défense du clergé , ou Réponse à quelques endroits du livre intitulé , les Droits de l'église chrétienne*, etc. , *soumise humblement à l'examen de la noblesse de la Grande-Bretagne* , par un théologien de l'église anglicane. En 1710, il donna , Directions pour la conduite des ecclésiastiques , tirées des Mémoires des visites du révérend père en Dieu Édouard Sillingfleet , évêque de Worcester. Assheton mourut dans sa cure de Beckenham , et fut enterré dans l'église de ce lieu le 17 de septembre 1711 , dans sa soixante-dixième année. ( Wood , *Athen. Oxon.* , vol 2 , col. 2025 et suiv. Chauffepié , *nouv. Dict. hist. et crit.* , t. 1 , pag. 520 et suiv. )

ASSIDÉENS (hébr. , *miséricordieux , pieux , saint* , du mot *chasidim*. ( 1. *Macc.* , c. 2 , v. 42 ; c. 7 , v. 13 ; c. 14 , v. 7. ) Il est souvent parlé des Assidéens dans les livres des *Macchabées* ; et les savans sont partagés sur leur sujet. ( Serrar. , in 1 , *Macc.* ) Les uns croient que les Assidéens sont les mêmes que les Esséniens , dont

Joseph et Philon parlent avec tant d'éloge ; et d'autres , que c'était une confrairie de juifs dont la dévotion principale consistait à entretenir les édifices du temple. Ils offraient aussi tous les jours un agneau en sacrifice qui était appelé l'oblation des Assidéens pour le péché. Et c'est de cette secte que sortirent les Pharisiens qui produisirent les Esséniens. ( Scaliger. *Elench.* , *Trihares* , c. 22. )

ASSIETTE DE RENTE , *cessio* , cession d'un fond pour le paiement d'une rente promise. Cela se pratique dans les contrats de mariage et dans les partages. Si l'on promet cent livres de rente en assiette , cela veut dire qu'on s'engage de céder des héritages jusqu'à la valeur de cent livres de revenu annuel.

ASSIGNANO (Benoît d' ) , ainsi nommé du lieu de sa naissance , dans le Milanais , entra dans l'Ordre de Saint-Dominique où il mérita par son application à l'étude , d'être choisi en 1319 pour lire les Sentences à Paris , et se disposer ainsi à recevoir le degré du doctorat qu'il reçut effectivement. Jean xxii , informé de ses bonnes qualités , lui donna l'évêché de Côme , le 1<sup>er</sup> janvier 1328. On lui attribue un recueil de diverses questions théologiques , et des concordances des endroits où saint Thomas paraît ne s'accorder pas avec lui-même ; à quoi Léandre Alberti ajoute que son ouvrage est le plus ancien de tous ceux de cette nature. Ainsi , il y a assez

d'apparence que c'est celui qui est le soixante-douzième entre les Opuscles attribués à saint Thomas, qui certainement n'en est pas l'auteur, et qui commence par le mot *pertransibunt*. Quoi qu'il en soit, Benoît gouverna sagement son église jusqu'à l'an 1339 où il mourut, et il fut inhumé dans l'église de son Ordre à Côme qu'il avait beaucoup augmentée et embellie. (Échard, *Scrip. ord. Præd.*, tom. 2.)

**ASSIGNATION.** Sommation, ordre de comparaître à certain jour devant un juge, pour répondre à la demande ou à la plainte qu'on a formée contre lui, ou pour venir déposer, prêter serment ou faire un autre acte de justice. Selon le droit commun, les ecclésiastiques ne peuvent être témoins devant un juge laïque, ni en matière civile, ni en matière criminelle; et s'ils sont témoins dans une cause criminelle où l'accusé est condamné et exécuté à mort, ils deviennent irréguliers, quand même ils auraient été contraints par le juge à être témoins. (*Can. testimon.*, 9, 2, q. 1. *Concil. Rhemense in can. nullus*, 22, q. 5.) Cette disposition n'est pas suivie en France; les juriconsultes y soutiennent que les ecclésiastiques et les religieux sont obligés à rendre témoignage dans toutes sortes de causes, et l'ordonnance criminelle qui est la loi du royaume sur cette matière, porte en termes formels, que toutes personnes assignées

pour être ouïes en témoignages... seront tenues de comparoir... et pourront les laïques y être condamnés... même les ecclésiastiques, par amende. (Rebuffe. Bugnion. Févret, *Ordonn. criminelle*, tit. 6, art. 3.)

**ASSIGNIES** (Jean d'), pieux et savant Bernardin du dix-septième siècle, était né dans le Hainaut, d'une famille noble. Il fut d'abord sous-prieur du monastère de Cambron, puis abbé de Nizelle dans les Pays-Bas, au Brabant Wallon. Il vivait encore en 1640. Il a laissé divers ouvrages, tant français que latins, savoir : 1° Les vies des personnes illustres en sainteté, de l'un et de l'autre sexe, de l'Ordre de Cîteaux, deux volumes, dont le premier a été imprimé à Douai en 1598, et le second à Mons, capitale du Hainaut, en 1606, in-4°. 2° Directoire ou instruction pour dévotement, révérentement et attentivement s'acquitter en l'office divin, tant de nuit que de jour, avec un Traité des exercices spirituels, et plusieurs méditations; *ibid.*, 1609, in-12. 3° Le Paradis des Prières, où l'on trouvera un trésor du tout spirituel, non-seulement des prières, mais aussi des belles louanges, aspirations ferventes et méditations très-pieuses, extraites des OEuvres spirituelles du R. Père Louis de Blois; à Saint-Omer, 1617, in-12. 4° La Vie de saint Dorothée, 1625, in-12. 5° L'Alphabet du Salut, à Douai, in-8°. 6° De la Vie et des Miracles de saint Martin, *ibid.*, 1625, in-8°.



7° Allumettes vives pour embraser l'âme à la haine du péché et à l'amour de la vertu, par la considération de la passion et mort de Jésus-Christ, distinguées en vingt-un exercices ; *ibid.*, 1629, in-8°. 8° Doctrine spirituelle, enseignant un moyen assuré de s'acheminer et perfectionner en la vertu, etc., *ibid.*, 1630, in-12. 9° *Fasciculus myrrhæ*, livre singulier et très-utile, surtout aux religieux ; à Douai, 1630. 10° *Antidotum salutare contra pestiferos morbos malæ linguæ* ; à Anvers, 1633. L'auteur le traduisit en français, et le fit imprimer à Douai. Il traduisit aussi en la même langue les ouvrages suivans : *Scutum animarum devotarum*, de Louis de Blois, *de proprietâ religiosorum*, de Thierry de Munster ; à Douai, 1604 : *De sex alis Seraphim*, de S. Bonaventure : *Diadema ecclesiasticorum*, de Smoragde, etc. Il laissa encore plusieurs autres Traités que l'on conserve manuscrits dans la bibliothèque des Bernardins de Cambron et de Nizelle. (De Visch, *Bibl. cester.*, p. 175, édi. de 1656.)

ASSISE, ancienne et belle ville d'Ombrie proche une haute montagne, était autrefois municipale de l'Empire romain, pour sa force et ses richesses. Elle est aujourd'hui peu de chose, et à peine remarque-t-on dans ce qu'elle contient quelque apparence de son ancienne splendeur. La montagne sur laquelle elle s'élève en pente d'où sort la rivière d'Asis qui arrose

la plaine, a donné son nom à la ville et à cette rivière. Pline, Ptolémée, Procope et plusieurs autres en font mention. Elle suivit la fortune de l'Empire romain, et elle eut part à sa décadence ; les Lombards s'en emparèrent, Charlemagne les en chassa, et en fit présent à l'église romaine. Ses habitans s'armèrent les uns contre les autres ; et ne pouvant résister à l'ennemi étranger, ils se virent réduits à la dernière désolation. Les ducs de Spolette s'en rendirent les maîtres ; enfin elle passa sous le gouvernement des papes, dont elle goûte encore aujourd'hui la douceur. Nous ne craignons point de dire que la gloire particulière d'Assise est d'avoir donné la naissance et le nom à saint François, fondateur de l'Ordre des Frères-Mineurs, et à sainte Claire, cette illustre vierge, qui inspira à celles de son sexe le même détachement du monde que François inspira à ceux de son Ordre. Leurs corps sont gardés précieusement dans cette ville ; celui de saint François dans la magnifique église bâtie sous son nom, et celui de sainte Claire dans l'église de Saint-Damien où est présentement un monastère de ces filles.

Dès les premiers temps des apôtres, la religion de Jésus-Christ fut annoncée à Assise par les saints Crispold et Brice. Elle y prit des accroissemens par la prédication de saint Rufin que le pape saint Fabien y envoya, et qui souffrit le martyre le 11

août, ou, comme d'autres veulent, le 30 juillet. C'est la tradition du pays à laquelle nous nous arrêtons préférablement à l'opinion de Baronius qui croit que saint Rufin ne fut point évêque d'Assise, mais des Marses. La cathédrale lui est dédiée, et le peuple d'Assise, aussi bien que le clergé, l'honore comme leur patron. Ils n'ont pas moins de vénération pour saint Victorin aussi évêque, dont les reliques reposent dans l'église de Saint-Pierre. A quelque distance d'Assise, on voit l'église de Sainte-Marie-des-Anges, si fameuse par le concours de presque toutes les nations du monde qui y viennent par dévotion. C'est là que mourut saint François d'où son corps fut transféré à Assise.

Le Chapitre de la cathédrale est composé d'un prieur, de douze chanoines, d'autant de chapelains, de quatre prêtres-choristes, et de quatre autres du chœur, avec deux curés. Il y a plusieurs paroisses dans la ville, des couvens d'hommes, huit de filles, cinq hôpitaux, un séminaire et un mont de piété. Le diocèse comprend plusieurs petites villes, dont les principales sont Bastia, Valfabrica Saint-Vital, Cotta di Néro.

#### *Evêques d'Assise.*

1. Saint Rufin, martyrisé le 11 août ou 30 juillet 240.

2. Saint Victorin, sous le pape saint Fabien, en 240, martyrisé le 15 juin 245.

3. Saint Sabin. On le croit évêque de Spolète, martyr en 301, sous Maximien.

4. Aventius, siégeait en 547.

5. Aquilin, assista au concile de Latran, sous Martin 1<sup>er</sup>, en 649.

6. Maïus, assista au concile de Rome, sous Eugène II, en 826.

7. Bon, se trouva au concile de Rome, sous Léon IV, en 853.

8. Ingizo, assista au concile de Ravenne en 967.

9. Grégoire, au concile de Rome, sous Benoît VIII, en 1015.

10. Hugues, en 1037.

11. Aginus, en 1066.

12. Clarissime, siégeait en 1126.

13. Ildebrand, en 1144.

14. Rufin, assista au concile de Latran, sous Alexandre III, en 1179.

15. Tudon, en 1197.

16. Vidon, nommé par Innocent III en 1204, mort le 3 août 1212.

17. Simon Véréducus, d'Assise même, en 1228.

18. F. Crescent, de Jessi ou de Narnie, général des Frères-Mineurs, par Innocent IV en 1247.

19. Fr. Nicolas, Anglais, de l'Ordre des Frères-Mineurs, confesseur d'Alexandre IV, en 1258.

20. Fr. Illuminé, de Civita di Chiéti (Théate), élu par le chapitre et confirmé par Grégoire X le 13 juillet 1274.

21. Fr. Simon, de l'Ordre des Frères-Mineurs, par Martin IV

le 10 mars 1281 , abdiqua en 1295.

22. Thibauld, évêque de Terracine, transféré par Boniface viii en 1295.

23. André, siégeait vers l'an 1300.

24. Thibauld Pontanus de Todi, par Clément v en 1314.

25. Conrad, élu par le Chapitre et confirmé par Jean xxii en 1329, siégea jusqu'en 1337.

26. Fr. Pastor Sénascudéri, François, provincial de l'Ordre des Frères-Mineurs, docteur de Paris, nommé par Benoît xii en 1337, transféré ensuite à Embrun, et mort à Avignon en 1354.

27. Fr. Nicolas Fucci, de l'Ordre des Frères-Mineurs, en 1339.

28. Fr. Bertrand Lagérit de Figiac, François Auvergnac, de l'Ordre des Frères-Mineurs, ci-devant évêque d'Ajazzo en Corse, succéda à Nicolas en 1348, et siégea vingt ans. Il fut transféré à Glandèves en France en 1368, et fait cardinal par Grégoire xi en 1371. Il mourut, attaché à l'anti-pape Clément vii, le 6 novembre 1392.

29. Jacques, de l'Ordre des Frères-Mineurs, évêque de Fundi, transféré sur ce siège en 1368, mourut l'année suivante.

30. Fr. Thomas de Racanio, d'Amélie, de l'Ordre des Frères-Mineurs, élu en 1369, mourut en 1374.

31. Fr. Nicolas Petri, du même Ordre, élu en 1374.

32. Louis, en 1379, s'attacha à l'anti-pape Clément vii.

33. Aldovandus Michelotus, de Pérouse, nommé par Urbain vi en 1381, et déposé depuis pour s'être attaché à l'anti-pape Clément : s'étant ensuite insinué dans l'esprit de Boniface ix, il devint évêque de Chiusi, et fut transféré en 1404 à l'évêché de Pérouse.

34. André-Jean Guidius, d'Arciano, petite ville du territoire de Sienne, ci-devant évêque de Populonia et de Massa (Piom-bino), fut transféré sur ce siège en 1391.

35. Jacques, ci-devant évêque d'Aquino, ensuite de Sora, élu en 1404.

36. Fr. Nicolas Vanninus, d'Assise, de l'Ordre des Frères-Mineurs, pénitencier d'Innocent vii, élu en 1405.

37. Benoît Vanni, qui avait été nommé par Boniface, mais dont les bulles ne furent point expédiées, avait plaidé longtemps contre son prédécesseur, et inutilement. Enfin, après sa mort, il monta sur le siège d'Assise en 1427.

38. Dominique de Brostellis, Vénitien, sous Martin v, en 1429.

39. François de Oddis, de Todi, en 1444.

40. Charles de Népis, d'Assise, nommé par Pie ii en 1458.

41. Barthelemi Vagnisius, d'Assise, en 1460.

42. Fr. André, d'Assise, de l'Ordre des Frères-Mineurs, par Sixte iv, en 1473.

43. Barnabé, de Benasis, en 1477.

44. François Insigna, de l'Or-



dre des Frères-Mineurs, d'Assise, en 1480.

45. Jérémie Contugius, de Volterre, par Alexandre VI, en 1496, siégea treize ans.

46. François Soderinus, cardinal, administra cette église en 1509, et la remit au suivant, du consentement du pape.

47. Zacharie Contugius, de Volterre, proche parent de Jérémie, nommé par Jules II le 16 novembre 1509, mourut en 1526.

40. Silvius Passerinus, cardinal de Cortone, nommé par Clément VII administrateur perpétuel le 16 juin 1526, mourut en 1529.

49. Ange Matius, de Volterre, nommé par Clément VII le 10 novembre 1529, siégea jusqu'à l'an 1541, qu'il abdiqua.

50. Ange Archilegius, d'Amélie, évêque de Marsi, transféré par Paul III sur ce siège en 1541, mort deux ans après.

51. Louis Magnascus, évêque de Castro, transféré le 29 juillet 1543.

52. Tibère Mutus, noble romain, le 9 mars 1552.

53. Galéatius Roscius, de Téramo, par Jules III, en 1554, mort en 1563.

54. Philippe Gerius, évêque de Pistoie, transféré à Assise en 1564, alla au concile de Trente. Il mourut en 1575.

55. Antoine de Laurentiis, succéda à Génius en 1575.

56. Jean B. Brugnattelli, de Bobio, petite ville de Toscane,

élu par Grégoire XIII en 1577, mort en 1591.

57. Marcel Crescentius, de Rome, nommé par Grégoire XIV le 20 novembre 1591, siégea quarante ans, et mourut en 1630.

58. Tigrin, de Lucques, par Urbain VIII, le 23 septembre 1630, mort patriarche de Jérusalem en 1640.

59. Malatesta Baléoneus, de Pérouse, évêque de Pesaro, transféré à ce siège le 16 septembre 1641, mort le dernier de sa famille en 1653.

60. Paul Émile Rondinini, Romain, cardinal, nommé par Innocent X en 1653, mourut subitement le 16 septembre 1668.

61. Louis Justiniani, de l'Ordre des Servites, dont il fut général, succéda à Paul le 1<sup>er</sup> septembre 1670, et mourut le 20 juin 1685.

62. François, cardinal Nerlius, prit soin de cette église le 1<sup>er</sup> octobre, 1685 qu'il gouverna quatre ans.

63. Charles Salvator, du diocèse de Spolète, succéda à François le 28 novembre 1689, et mourut le 13 avril 1692.

64. Jean-Vincent Luchesini, de Lucques, de l'Ordre des Servites dont il devint général, transféré de Raguse à ce siège le 13 avril 1693, en mourut 1698.

65. Fr. Octave Spader, évêque d'Arba, transféré le 19 décembre 1698, mourut en 1715. Il était de l'Ordre de Saint-François.

66. Roger Jacobetti, prêtre

d'Assise, en fut fait évêque le 29 mai 1715. Il mourut au mois de mai 1716.

67. Siméon-Marc Palmérini, évêque titulaire d'Héraclée et suffragant de Sabine, fut transféré à Assise le 1<sup>er</sup> juillet 1716. (*It. Sac.*, t. 1, p. 476.)

ASSOCIATION, est une convention d'avoir en commun, entre plusieurs que l'on nomme personniers, tous les meubles et toutes les acquisitions qui seront faites par chacun durant leur société. Ces communautés ne sont point présumées par un consentement tacite; il faut qu'elles le soient par écrit, si ce n'est entre frères. Elles durent entre les enfans après la mort des pères, jusqu'à ce qu'il y ait inventaire ou partage; et dès le moment que l'un des associés a demandé sa part, la communauté cesse à l'égard de tous les autres. Ces associations, autrefois très-fréquentes, ne sont plus aujourd'hui en usage que dans quelques coutumes, comme dans celle du Nivernois, de Chartres, Dreux et Poitou, qui les admettent diversement. (M. de Ferrière, *Dictionn. de Droit et de Pratique*, au mot ASSOCIATION.)

ASSOCIATION, BÉNÉFICES. Il est en France une association formée seulement par l'usage entre les religieux des différentes congrégations d'un même Ordre, pour la possession des bénéfices qui en dépendent; c'est-à-dire, que les chanoines

réguliers, qui tous vivent sous la règle de saint Augustin, sont réciproquement capables de posséder les bénéfices qui dépendent de leurs différentes congrégations, à moins que les bénéfices ne fussent particulièrement affectés aux religieux des maisons dont ils dépendent. Ces principes furent avoués dans deux célèbres contestations entre les chanoines réguliers de la congrégation de France et les religieux de l'Ordre de Saint-Antoine, et ceux de l'Ordre de Sainte-Croix, rapportées par M. Piales, en son sixième *Traité des Collations*, part. 3, ch. 5, 7, 8 et 9, où l'auteur prouve, contre l'autorité d'une sentence, que les religieux de la Sainte-Trinité, pour la rédemption des captifs, sont véritablement chanoines réguliers, et en cette qualité capables de participer aux droits de l'association. (M. Durand de Maillane, *Dictionn. de Droit canonique*, au mot ASSOCIATION.)

ASSOMPTION DE MOÏSE, livre apocryphe qui contient l'histoire de la mort de Moïse, et du transport de son âme dans le Paradis.

ASSOMPTION DE LA VIERGE, livre apocryphe imputé à saint Jean l'Évangéliste.

ASSOMPTION. Terme consacré aujourd'hui dans le langage de l'Église pour signifier l'enlèvement miraculeux au ciel de la sainte Vierge en corps et en âme.

Jésus-Christ, prêt à mourir,

ayant recommandé sa mère à saint Jean, cet apôtre la prit chez lui, et l'on croit qu'elle le suivit en Asie, et qu'à la fin elle s'arrêta à Éphèse où elle mourut. L'Eglise honora sa mort sous le nom de *déposition*, de *sommeil*, de *repos*, de *passage*, dès le commencement du cinquième siècle, comme il paraît par une lettre du concile œcuménique d'Éphèse de l'an 431. Dès le siècle suivant, on commença à distinguer l'Assomption des autres solennités de la sainte Vierge. Sur la fin du septième siècle, on croyait sa résurrection. On la trouve marquée sous le nom d'Assomption dans un ancien Martyrologe attribué à sainte Jérôme, et dans les Sacramentaires des papes saint Gélase et saint Grégoire. Sous la première race de nos Rois, la fête de l'Assomption se faisait en France le 18 janvier. On la mit au 15 d'août sous Charlemagne, et, depuis ce temps, cette fête s'est établie partout. Elle fut précédée de fort bonne heure d'une Vigile et suivie d'une Octave dans l'église romaine, d'où la chose se communiqua aux autres. Outre la grande fête de l'Assomption de la sainte Vierge, fixée au 15 d'août, l'on en trouve une autre marquée au 23 de septembre dans quelques Martyrologes, et qualifié du nom de *seconde Assomption*.

Cette fête a été instituée pour ceux qui, croyant que la sainte Vierge n'est ressuscitée que le

quarantième jour après sa mort, se sont persuadés que ce n'était que la mort de cette bienheureuse mère de Dieu que l'on avait voulu célébrer le 15 d'août; et qu'ainsi il était à propos d'en instituer une autre pour sa résurrection et son couronnement dans le ciel.

Pour ce qui regarde cette résurrection ou assomption en corps et en âme de Marie dans le ciel, ce n'est point un article de foi, c'est seulement l'opinion commune, qu'il serait téméraire de contredire. (*Voy.* les Dissertations qui ont été faites sur la fête de l'Assomption par M. Joly, chantre de la cathédrale de Paris, avec une lettre à deux cardinaux; et par M. de Launoy, d'une part, et par M. l'Advocat-Billiard, docteur de Sorbonne, mort évêque de Boulogne, et par M. Gaudin, aussi docteur de Sorbonne, de l'autre. *Voy.* aussi M. de Tillemont, et M. Baillet, *Vie des Saints*, au 15 d'août.)

ASSOMPTION DU PARAGUAI, *Paraguaia*, ville épiscopale sous la métropole de la Plata, est située sur la rive orientale ou gauche du Paraguai. Elle fut fondée en 1536 par les Espagnols, et érigée en évêché vers l'an 1620. C'est le lieu de la résidence du gouverneur de la province. Le Chapitre de la cathédrale est composé de quatre dignités et de deux autres chanoines. Les jésuites y ont collége.

ASSON ou ASSOS, ville maritime de la Mysie, selon quel-



ques géographes, ou de la Troade, selon d'autres. Saint Luc et les autres compagnons de voyage de saint Paul, allèrent de Troade à Asson par mer, mais saint Paul y alla par terre; et s'étant réunis à Asson, ils allèrent tous ensemble à Mytilènes l'an de Jésus-Christ 56. (*Actor.*, c. 20, v. 13, 14.)

ASSONLEVILLE (Guillaume), natif d'Arras, d'une famille noble, étudia d'abord dans le collège royal de Douai, et ensuite à Louvain. Il mourut âgé seulement de trente-deux ans, au mois de juillet 1507, et fut enterré dans la principale église de Bruxelles. On a de lui : 1° *Declamatio quodlibetica*, en trois questions, à Anvers, chez Plantin, 1589, in-8°. 2° *Oratio panegyrica de annuntiatione B. V. Mariæ*; à Louvain, 1589, in-8°. 3° *Atheomastix*; c'est une dissertation posthume contre tous les ennemis de la religion, et surtout contre les politiques, à Louvain, 1599, in-8°. (*Sveert, Athen. Belg.*, pag. 298.)

ASSONLEVILLE (Hubert ou Aubert, du pays de Hainaut, mort âgé de cinquante ans, en 1632, a laissé : 1° *Alphabetum curiositatum, seu promptuarium exemplorum ac sententiarum cujusvis disciplinæ, sed præsertim concionatoricæ*, 3<sup>e</sup> part., à Douai, 1625. 2° *Exhortation aux errans dans la foi*, ibid., 1632. (*Lippenius, Bibl. theol.*, au titre *Exempla. Magna Bibl. eccles.*, pag. 660.)

ASSUÉRUS, (*Dan.*, c. 9,

v. 1.) Autrement *Astyagès*. (*Dan.*, c. 13, v. 65, etc.) *Artaxercès*. (*Dan.*, c. 6, v. 1.) Voyez ASTYAGÈS.

ASSUÉRUS ou ARTAXERCÈS, le même que Darius, fils d'Hystaspe, naquit vers l'an du monde 3455; avant Jésus-Christ 545. Après la mort de Cambyse, roi de Perse, arrivée l'an du monde 3482, et le massacre d'un mage qui avait usurpé la couronne, Darius monta sur le trône de Perse, et épousa Atharse qui était fille de Cyrus, fondateur de cette monarchie. La seconde année de son règne, il confirma l'édit de Cyrus qui permettait aux juifs de rebâtir le temple de Jérusalem, et il y contribua même de son argent. (1. *Esdr.*, c. 4, v. 6; c. 5, v. 5 et seq.)

L'année suivante, Assuérus fit aux principaux de son empire un festin superbe qui dura six mois; il en fit un ensuite à tous les habitans de la ville de Suzes qui dura sept jours. Le septième jour il manda la reine Vasthi pour la faire voir à tout le monde; mais ayant refusé de venir, elle fut répudiée, et Esther, nièce du juif Mardochée, fut choisie pour l'épouse d'Assuérus. Ce prince, après trente-six ans de règne, mourut l'an du monde 3519. Il eut pour successeur Xercès, fils d'Atharse ou Vasthi, sa première femme.

ASSUR, fils de Sem, ayant quitté le pays de Sennaar dont il était originaire, alla dans la province d'Assyrie, à laquelle il

donna son nom , et où il bâtit la fameuse ville de Ninive , et celles de Rohobot , de Chalé et de Résén. C'est le sens qu'on donne ordinairement à ces paroles de Moïse : *De terra illa (Sennaar) egressus est Assur, et ædificavit Niniven, et Plateas civitatis, et Chale, Resen quoque inter Niniven et Chale.* D'autres cependant entendent ce texte de Nemrod, qui sortit de son pays, s'empara de l'Assyrie où il bâtit Ninive , Rohobot , Chalé et Résén. L'empire des Assyriens passe pour le plus ancien des empires d'Orient, soit qu'Assur en soit le fondateur ou Nemrod. L'Écriture en fixe la fondation à l'an du monde 1757. Cyrus le réunit à celui des Chaldéens et des Perses. (*Gen.*, c. 10, v. 9 et seq. )

**ASSURANCE.** C'est une convention par laquelle une personne, pour une certaine somme qu'on lui donne , prend sur elle le risque d'une chose exposée à un événement incertain; en sorte que si cette chose vient à périr, il en rendra la valeur au propriétaire. Ce contrat est licite en soi, parce qu'il s'y trouve un vrai titre de percevoir cette somme ; savoir, le risque réel de la chose exposée dont on se charge.

**ASSURIENS** ou **ASSURTAINS**, branche de Donatistes. (*Voyez* DONATISTES. )

**ASSUS**, ville épiscopale du diocèse et de la province d'Asie, était autrefois de la Mœsie ou Mysie , et même de Troade , selon Pline , la même qu'Apollo-

nia. C'était une colonie d'OÉoli-ques. Il en est parlé dans les Actes des apôtres , c. 20, v. 13 et 44. Il y a toute apparence que saint Paul , saint Luc et les autres compagnons de voyage de cet apôtre y ont prêché et établi la religion chrétienne. Dans la notice d'Hiéroclès , Assus est la quarante-deuxième ville de la province d'Asie ; elle se nomme aujourd'hui Saint Quaranta. Elle a eu les trois évêques suivans , sous la métropole d'Éphèse.

1. Orion , au concile de Nicée.

2. Maxime , à celui d'Éphèse.

Il vivait encore au temps du concile de Chalcédoine , auquel Étienne d'Éphèse souscrivit pour lui.

3. Jean , au septième concile général.

**AST** ou **ASTI** ou **ASTE**, grande ville , mais qui n'est guère peuplée , des Alpes Cottiennes , et du vicariat italique , sur le Taranò dans le Piémont , entre Alexandrie et Turin. Son origine est fort obscure , et les anciens auteurs n'en disent rien. Les habitans croient pouvoir conclure de quelques vieilles inscriptions qu'elle a été bâtie par par Gomer. Ils disent que Brennus , général des Gaulois Sénonois , s'en empara , et qu'il y fit construire une forteresse. Ptolémée ajoute que pendant la guerre civile de Marius et de Sylla , les Gaulois la ruinèrent totalement ; mais Pompée la rétablit peu de temps après , et c'est pour cela qu'on l'appelle

encore aujourd'hui *Asta Pompeia*. Jules-César étant proconsul des Gaules, y fit bâtir un prétoire et une haute tour; et quand il fut dictateur, il ordonna qu'on construisît sur le Tanaro un pont de marbre. Tout cela fait voir son antiquité, et combien on la distinguait alors des autres villes voisines. Après la décadence de l'empire romain en Italie, elle essuya diverses révolutions, tantôt obligée de se soumettre aux Goths, et tantôt aux Lombards. Charlemagne la délivra de la servitude de ceux-ci, et s'en rendit le maître jusqu'à ce qu'elle passa sous la domination d'Othon-le-Grand qui en fit une ville de l'Empire. Mais six cents ans après, fatiguée par les guerres des marquis de Montferrat, et par les différentes factions de ses habitans, elle se donna au duc de Milan en 1379. Ce prince la transporta à la France quelque temps après, d'où par la paix de Cambrai elle retourna à l'Empire. Enfin, Charles-Quint la donna en dot à Charles II, duc de Savoie. Saint Cyr, disciple de saint Pierre, évêque de Pavie, annonça le premier l'Évangile aux habitans d'Ast, au moins leurs anciens monumens l'attestent ainsi, et on le conjecture par le grand nombre de martyrs que cette ville a donnés à l'Église pendant les premiers siècles. Le plus ancien de ses évêques est saint Évase, vers le milieu du troisième siècle, comme nous le dirons ci-après. La cathédrale

est dédiée à la sainte Vierge; et elle est desservie par dix-sept chanoines, parmi lesquels sont quatre dignitaires, l'archidiaque, le prévôt, l'archiprêtre et le chantre. Il y a dans la ville, outre la cathédrale, huit paroisses, trois collégiales et quarante-cinq autres églises, dont on a fait ou des collèges ou des monastères, ou enfin des hôpitaux. Le diocèse était autrefois fort étendu, puisqu'on en a démembré tout l'évêché de Mont-Réal, une partie de celui d'Alexandrie et de celui de Casal, sans compter ce qu'on en a attribué à Saluces et à Fossano, même à Turin. L'évêché d'Asti est sous la métropole de Milan. Voici la succession de ses évêques tirée de *l'Italia Sacra*, tom. 4, pag. 475.

1. Saint Évase, de Bénévent, 265, martyrisé avec plusieurs autres, 1<sup>er</sup> décembre.

2. P..., assista au concile de Milan en 451 ou 452. On croit que c'est Pasteur; mais nous ne trouvons point d'évêque ainsi nommé qu'en 650.

3. Majoran, assista au concile de Rome, sous le pape Hilaire, en 465.

4. Saint Second, qui baptisa Agilulphe, roi des Lombards, instruit dans la religion chrétienne par Théodelinde, sa femme. Son corps repose dans la cathédrale.

5. Pasteur, vers l'an 650.

6. Bénénatus, assista au concile de Rome, sous le pape Agathon, en 680.



7. Saint Évase II, dans les dernières années de Luitprand, qui lui donna la ville de Sédule par une charte datée de 743. Ainsi, entre Pasteur et cet évêque, il y a un intervalle de près de cent ans, pendant lesquels nous ne savons point qui sont ceux qui ont siégé.

8. Saint Bernulphe, patron de Mont-Réal, martyrisé par les Sarrasins.

9. Eillulphe, vers 812.

10. Rosérius, 827.

11. Staurax, 862.

12. Hililumus, assista au concile de Milan en 876. On trouve la même année sur le siège un nommé Charles; mais il y a toute apparence qu'il ne fut nommé ou qu'il ne siégea que très-peu de temps.

13. Alduin, succéda à Charles vers 880.

14. Joseph, élu par le clergé, 881.

15. Staurax II, en 895.

16. Philulphe II, en 901.

17. Audax, en 904.

18. Bruninge, en 931. Il est encore fait mention de lui en 964.

19. Roson d'Asti, en 966.

20. Pierre, en 992.

21. Othon, en 1007.

22. Aleric ou Alderic, fils du marquis de Mangifrède et neveu d'Arduin, roi d'Italie, en 1024.

23. Obert ou Umberto, 1037.

24. Pierre, en 1040.

25. Othon II, vers l'an 1042, succéda à Pierre.

26. Girlème, dont il est fait

mention dans le concile de Pavie, en 1046.

27. Ingon, dont il est fait mention en 1072 et 1078.

28. Othon III, 1089. Du temps de cet évêque, la peste enleva jusqu'à vingt-huit mille hommes de la ville d'Asti, en 1099, et il mourut lui-même en 1102.

29. B. Landulphe, de Vari-glia, château éloigné d'un mille de la ville d'Asti, nommé en 1102 dans un concile de Rome, mort en odeur de sainteté en 1134.

30. Othon IV, en 1134.

31. Nazare, en 1143.

32. Anselme, vers 1148, mort en 1170.

33. Willeaume d'Asti, 1170.

34. Nazare II, en 1190.

35. Boniface, vers 1198. Il abdiqua en 1206.

36. Guidotte ou Guidette, vers l'an 1210, mort en 1219.

37. Jacques de Portia, évêque d'Aost, élu par le clergé en 1219. Saint Dominique, fondateur de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, fut reçu par cet évêque et ses diocésains dans la ville, avec toutes les démonstrations de la plus parfaite estime. On lui fit présent d'une chapelle dédiée à sainte Marie-Madelaine où il mit des religieux de son Ordre en 1220. Jacques mourut en 1236.

38. Umberto ou Obert, chanoine de la cathédrale, d'une famille patricienne, 1237, en 1243.

39. Boniface II d'Asti, sénateur d'Asti, originaire des comtes de Coconato, prévôt du Cha-

pitre, nommé en 1243, mort en 1260.

40. Conrad, de la même famille, en 1260, mort en 1282.

41. Obert ou Ubert II, 1283, mort en 1293.

42. Guy, des comtes de Valperge, chanoine de Lodi, nommé par Boniface VIII, 1295, mort le 10 juin 1327.

43. Arnould, fils d'Arnaldi de Roseto, de Cahors, et chanoine de Saintes, élu en 1327, mort en 1348.

44. Baldrac Malabayla, fils de Franciscot, seigneur de Popaglia et de Montixel, chanoine de Lincoln, nommé au mois d'août 1348, n'étant encore que mineur, mort en 1354.

45. Jean Malabayla, évêque de Trévise, neveu du précédent, transféré en 1354 par Innocent VI, transféré à Saint-Jean-de-Maurienne en 1375.

46. François de Morotus, de Mont-Réal, en 1375, mort en 1380.

47. François de Placentinis, de Parme, succéda en 1381, siégea jusqu'en 1408.

48. Albert Gultuarius, de Castello, abbé de Saint-Barthélemi de Pavie, en 1409, mort le 16 juillet 1439.

49. Bernard Landriani, de Milan, 29 novembre 1439, siégea six ans, mort en 1446.

50. Philippe Baudon de Rotariis, d'Asti, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, en 1446, siégea au moins jusqu'en 1469.

51. Scipion Damien, d'Asti, par Paul II, en 1470, mort en 1472.

52. Vasin Malabayla, nommé par Sixte IV en 1473, mort en 1475.

53. Pierre Damien, frère de Scipion, en 1476, mort en 1496.

54. Raphaël Ceva, 16 novembre 1496, siégea trois ans, et fut transféré à Melphi.

55. Antoine Trivultius, de Milan, 26 juillet 1499, siégea jusqu'en 1508, et fut transféré à Plaisance.

56. Albertin Roboreus, 1508, le 31 juillet, siégea jusqu'au 6 septembre de la même année, et fut transféré à Pésaro.

57. Vasin, de la famille de Malabayla, évêque de Plaisance, transféré sur ce siège en 1519, l'évêché d'Asti ayant été donné en commende au cardinal Trivulci, depuis la translation d'Albertin.

58. Ferdinand Séronus, 12 mai 1525, transféré à Vénosa le 23 mars 1528.

59. Ambroise Talentus, noble Florentin, à la demande de François I<sup>er</sup>, roi de France, nommé par Clément VII en 1528, le 28 mars, abdiqua le 25 septembre suivant.

60. Augustin, cardinal Trivultius, administra cette église depuis le 25 septembre 1528 jusqu'en 1529.

61. Scipion Rotarius, prieur de Sainte-Marie-Madeleine d'Bresse, de l'Ordre des Humiliés, le 16 juillet 1529.

62. Bernardin de la Croix, de Milan, évêque de Casal, transféré le 27 avril 1548, passa au siège de Como en 1550.

63. Gaspard Caprius , de Turin , grand-aumônier du duc de Savoie , nommé par Jules III en 1550 , mort le 19 octobre 1568.

64. Fr. Dominique , de la famille des Roberei , d'Asti , inquisiteur de cette ville , nommé par Pie V en 1568 , mort le 19 mars 1587.

65. François Panigarole , de Milan , de l'Ordre des Frères-Mineurs , nommé par Sixte V premier évêque de Chrysople , suffragant de Ferrare , et transféré par le même le 8 septembre 1587. ( *Voyez* PANIGAROLE. )

66. César Bentius , de Chéri , fils de Philbert , seigneur de Santène , 18 décembre 1595.

67. Jean-Étienne Agaria , archidiacre de Verceil , 13 mai 1596 , mort en 1618.

68. Isidore Piactorius , de Milan , clerc barnabite , 18 février 1618 , mort le 13 octobre 1621.

69. Octavius Brolius , nommé le 11 mars 1624 par Urbain VIII , mort en 1648.

70. Vincent de Rovère , ou plutôt Paul Vincent Rotarius , d'Asti , siégea dix ans , et mourut au mois d'octobre 1665.

71. Marc - Antoine Thomati de Vintimille , nommé le 11 janvier 1666 , mourut en 1693.

72. Innocent Migliavacca , de Milan , abbé de l'Ordre de Cîteaux , nommé le 8 juin 1693 , siégeait encore en 1719.

ASTAROTH ou ASTOROTH-CARNAÏM , ou simplement *Carnaïm* ou *Carnea* , ville au-delà du Jourdain , à six milles ou deux lieues d'Adraa ou Édraï ,

entre cette ville et celle d'Abila. Il y avait deux endroits nommés *Astaroth* dans la Batanée , distans de neuf milles l'un de l'autre , entre Abila et Adraa. ( Eusèbe *in Astar.* ) Il y avait encore une ville de Carnaïm aux environs de Jérusalem. ( *Idem. in Carnaïm.* )

On croit que le nom d'*Astaroth-Carnaïm* vient de la déesse Astarte , la plus célèbre des Phéniciens qui y était adorée , et que l'on dépeignait avec des cornes ou un croissant sur le front ; car *Carnaïm* signifie des cornes. Saint Augustin assure que Junon est nommée Astarte par les Carthaginois. ( *August. quæst.* 16 , *in Judic.* ) C'était aussi apparemment la même que la déesse Isis des Égyptiens que l'on représentait comme *Astarte* , avec une tête de bœuf ou des cornes sur la tête. L'auteur du second livre des Macchabées dit qu'il y avait dans la ville d'Astaroth-Carnaïm un temple à la déesse *Atergata* , qui était la même que *Derceto* , adorée à Ascalon sous la forme d'une femme , ayant tout le bas d'un poisson , et qui était connue des Hébreux sous le nom du dieu Dagon ou du dieu Poisson. ( 2. *Macch.* , c. 12 , v. 26. )

ARTARTE , déesse des Phéniciens. ( *Voyez* l'article précédent. )

ASTATES , hérétiques du commencement du neuvième siècle , sectateurs d'un certain Sergius qui renouvelait les erreurs des Manichéens. L'empe-



reur Michel Curopalates les réprima par des lois sévères. (Baron. , à l'an 812. )

ASTE ( François-Marie d' ), clerc régulier , théatin , archevêque d'Otrante au royaume de Naples , et visiteur apostolique du diocèse de Frascati , mort en 1719 , a laissé : 1<sup>o</sup> *Epitome de memorabilibus ecclesiæ Hydruntinæ* , à Bénévent , 1700 , in-8<sup>o</sup>. 2<sup>o</sup> Un Mandement pour la convocation d'un concile à Frascati , et un Discours qu'il prononça à l'ouverture de ce concile. On trouve l'un et l'autre dans le recueil intitulé , *Prima diocesana synodus S. Tusculanæ ecclesiæ* , imprimé à Rome en 1704 , in-4<sup>o</sup>. Ce fut le cardinal Vincent-Marie des Ursins , de l'Ordre de Saint-Dominique , alors archevêque de Bénévent , et depuis pape sous le nom de Benoît xiii qui présida à ce concile. 3<sup>o</sup> *Metodo della santa visita apostolica* , divisée en sept parties , et dédiée au pape Clément xi ; à Otrante , 1706 , in-4<sup>o</sup>. On traite , dans cet ouvrage , de la visite préparatoire , locale , réelle et personnelle. On y rapporte diverses instructions pastorales aux diocésains ; les décrets généraux de la visite apostolique ; les actes du concile de Frascati dont on vient de parler , et les autres choses qui les concernent ; des Instructions sur les révélations , les sortilèges , les maléfices et les degrés des propositions censurables. On y donne une notice générale , par ordre alphabétique , de tous les dog-

mes en tout genre , condamnés par le Saint-Siège , des conciles œcuméniques , et des choses mémorables qui s'y sont passées , comme des excommunications , suspenses , interdits , cas réservés , irrégularités. On y fait voir ceux auxquels on doit refuser la sépulture dans les lieux saints et les Ordres ; comment et quand on doit faire usage des canons pénitentiaux. Tout cela se trouve dans les six premières parties. La septième contient la lettre circulaire du pape Clément xi aux patriarches , archevêques , évêques , etc. , de l'Italie et des îles adjacentes , avec des mandemens des prélats pour l'observation de cette lettre ; enfin , on y trouve deux courtes instructions , l'une pour l'oraison mentale , selon la méthode de saint François de Sales , et l'autre adressée aux curés , touchant la profession de foi qu'ils doivent exiger des moribonds. 4<sup>o</sup> *In Martyrologium romanum disceptationes literales , topographica et chronologica* , etc. , *prævia synopsi eorum quæ in martyrologio aliter se habent ac in breviario : adjectis in calce martyrologio ordinum SS. Benedicti , Dominici , Francisci , Augustini et Carmeli* , à Bénévent , 1716 , in-fol. , dédié au pape Clément vi , dont on rapporte le bref en faveur de l'ouvrage et de l'auteur. ( *Acta erud. Lips.* , 1725 , pag. 202. *Giorn. de Letter.* , 1712 , t. 12 ; et t. 28 , p. 407 , *Magna Biblioth. eccles.* , pag. 661 , 662.

ASTÈRE ou ASTYRE ou ASTURE (saint), sénateur romain, prit soin d'ensevelir saint Marin, officier et martyr à Césarée en Palestine, sous le tyran Macrien, en 261 ou 262. Les Latins honorent saint Astère sous la qualité de martyr, comme ayant été associé à saint Marin; mais Eusèbe qui est le plus sûr garant que nous ayons de cette histoire, ne dit rien de ce genre de mort; et son silence doit avoir plus de force que le témoignage de Rufin qui ne parle que sur l'histoire d'Eusèbe, qu'il traduit et qu'il glose, selon sa coutume, avec beaucoup de négligence et de liberté. (Bailliet, 3 mars.)

ASTÈRE (saint), évêque de Pétra en Arabie, que l'on nomme *Hérac* depuis la domination des Sarrasins, quitta les Ariens avec lesquels il était venu au concile de Sardique, l'an 347, découvrit leurs fourberies, fut très-maltraité d'eux, et revint à son église où il mourut paisiblement. On honore sa mémoire comme d'un confesseur, le 10 de juin. (Saint Athanase, Saint Hilaire, Rufin, Hermant, Fleury, etc.)

ASTÈRE (saint), martyr en Cilicie, frère de saint Claude et de saint Néon. *Voyez* SAINT CLAUDE, martyr.

ASTÈRE (saint), archevêque d'Amasée dans le Pont, vivait sur la fin du quatrième, et peut-être encore au commencement du cinquième siècle. Il eut pour maître un esclave scythe ou Goth, lequel ayant été acheté par un Syrien, bourgeois d'An-

tioche, qui montrait la grammaire à des enfans, apprit le grec fort promptement étant encore tout jeune, et excella en diverses sciences. Saint Astère ne marque point où il a étudié sous lui, ni ce qu'il lui apprit; mais l'éloquence qui paraît dans ses écrits ne nous permet pas de douter qu'il n'en eût étudié les règles avec grand soin sous cet habile maître. Nous ne trouvons dans les auteurs rien de particulier de la vie de saint Astère. Le septième concile œcuménique et Photius l'appellent *le bienheureux évêque d'Amasée*. Le pape Adrien II assure qu'il a été estimé saint dans tout l'Orient. Théodore de Catane le qualifie de *bienheureux et divin docteur* qui, comme un astre éclatant, portait la lumière dans tous les cœurs. On remarque dans ses écrits que ce Saint vécut jusqu'à une extrême vieillesse. Il était mort néanmoins avant l'an 431, auquel Pallade d'Amasée, son successeur, assista au concile d'Éphèse. Il ne nous reste qu'à parler de ses écrits. Le père Combefis a ramassé tout ce qu'il a trouvé de ce Saint dans le premier tome qu'il a fait pour servir comme d'*appendix* à la Bibliothèque des Pères. La première Homélie est sur le mauvais riche et sur Lazare. Elle est citée dans le septième concile, à cause de ce qui y est dit, que nous devons prendre Jésus-Christ dans notre âme et non pas sur nos habits, comme faisaient ceux qui voulaient allier une fausse dévotion

avec le luxe et la vanité du monde. Les Iconoclastes abusèrent de ce passage contre l'honneur que l'Église rendait aux images de Jésus-Christ. Le concile l'explique, et il paraît qu'il a ajouté quelque chose au texte. La seconde est sur un endroit de l'Évangile qu'on avait lu, où il est parlé du fermier à qui son maître demande compte. Il y explique admirablement de quelle manière on doit considérer les biens de la terre, et comment on doit en user. La troisième Homélie, intitulée *contre l'Avartice*, fut prononcée dans une grande assemblée de peuple qui s'était amassé de tous côtés pour célébrer la fête de quelques martyrs. La quatrième, prêchée l'année d'après le consulat de l'eunuque Eutrope, c'est-à-dire l'an 400, est contre les désordres qui se commettaient à la fête des Calendes, qui se célébrait le premier jour de l'an; il en fait une description très-agréable pour en représenter la folie. Il fait voir en même temps les crimes que l'on commettait sous le prétexte des étrennes, et le mauvais exemple que cela donnait aux enfans. Il s'élève surtout contre les profusions des consuls qui dissipaient en dépenses criminelles les grandes richesses qu'ils avaient acquises par des voies encore plus criminelles, et il rapporte la fin malheureuse de plusieurs d'entre eux. La cinquième Homélie est sur l'Évangile où les Pharisiens demandent à Jésus-Christ s'il est permis à un homme

de répudier sa femme. Le Saint montre que cela ne se peut. Il excepte le crime d'adultère qu'il soutient être également défendu aux hommes et aux femmes, nonobstant l'injustice des lois romaines. La sixième est une paraphrase de l'Histoire de Suzanne; elle est pleine de belles pensées morales. La septième sur l'aveugle-né. Photius remarque que saint Astère y reconnaît la divinité du Fils, égal et coéternel au Père, d'où il infère que cette pièce ne peut être attribuée à Astère l'Arien. Le même Photius relève beaucoup la description de l'œil comme une fort belle pièce. La huitième, prononcée le jour de la fête de saint Pierre et de saint Paul, est un éloge de ces deux apôtres. Il y dit en peu de mots de fort belles choses sur le devoir des prélats, au nombre desquels il se met. La neuvième est une excellente description du martyre de saint Phocas. Il y a de fort belles choses dans ce discours qu'il prononça à Synope sur l'honneur des Saints et des reliques. Mais il y en a encore davantage dans le dixième intitulé *sur les Martyrs*; il est presque tout entier sur le respect qui leur est dû, sur la confiance en leur intercession, et sur la vénération de leurs reliques. L'onzième Homélie est une description qu'il fait du martyre de sainte Euphémie sur un tableau qu'il en avait vu dans l'église de cette Sainte à Chalcedoine. Cette pièce a été fort célèbre dans l'Église, qui a cru s'en



pouvoir servir utilement pour montrer combien l'usage des images des Saints était ancien et légitime. Elle fut lue deux fois dans le septième concile. Le douzième discours est l'Éloge de saint Étienne, fait le jour de sa fête. M. Cotelier nous a donné encore de lui sept discours sur les psaumes cinquième, sixième et septième. Photius nous a conservé aussi les titres et les extraits de six autres discours; savoir : sur l'homme qui descend de Jérusalem à Jéricho; sur la parabole du Pharisien et du Publicain; sur Zachée; sur l'enfant prodigue; sur le serviteur du centenier guéri par Jésus-Christ; sur Zaïre et sur l'Hémorroïsse. Le typique de saint Sabas marque que le 26 avril, qui est la fête de saint Basile, on lisait son éloge fait par Astère, évêque d'Amasée, l'un de ses successeurs. On attribue à saint Astère une Homélie sur les trois tentations de Jésus-Christ, qui est aussi dans saint Chrysostôme. Mais nous sommes assurés par Mercator qu'elle est de Nestorius. Les plus habiles estiment beaucoup le style de saint Astère, la pureté de sa morale, et ses réflexions justes et solides. Son style est simple, mais relevé par beaucoup de beautés naturelles. Il ne manque ni de feu ni d'élégance; et il excelle surtout pour les descriptions. (Fabr., *Biblioth. græc.*, l. 5, c. 28. Oudin, tom. 1, pag. 892. Dupin, *Hist. eccles.*, vol. 3, pag. 53. Tillem., *Mém. eccl.*, vol. 10. Cave. Dom Ceil-

lier, *Histoire des Aut. sacr. et ecclés.*, tom. 8, pag. 487 et les suivantes.)

ASTÉRIUS URBANUS, paraît avoir été prêtre, puisqu'il appelle Zotice Otrène son collègue dans le sacerdoce. Il vivait l'an 188. S'étant aperçu que les Cataphryges troublaient l'église d'Ancyre, il les appela en dispute avec lui, et soutint pendant plusieurs jours contre eux la vérité de notre religion, et fit voir la fausseté de leurs dogmes avec tant d'éloquence, qu'ils furent obligés de prendre la fuite. Les prêtres d'Ancyre le prièrent de leur laisser par écrit tout ce qu'il avait dit dans cette conférence. Il eut quelque difficulté à se rendre, mais enfin il le fit à la persuasion d'Aberce Marcelle, auquel il dédia les trois livres qu'il composa sur cette matière. Rufin, et quelques autres après lui, les attribuent à Apollinaire d'Hiéraple; saint Jérôme, à Rhodon ou même à Apollonius; mais Eusèbe, qui nous en rapporte quelques fragmens, les donne à Assérius Urbanus. (Eusèbe, *Hist. eccl.*, l. 3, c. 18. Saint Jérôme, *de Script. eccl.*, c. 37. Cave.)

ASTÉRIUS, sophiste Arien dans le quatrième siècle, disait que Jésus-Christ était la vertu du Père, de la manière que Moïse dit que les sauterelles et les chenilles sont une grande vertu de Dieu. Il fut réfuté par Marcel, évêque d'Ancyre, et composa plusieurs ouvrages, entre autres des Commentaires sur les Psaumes, sur les Évangiles, sur l'Épître de

saint Paul aux Romains. (Saint Jérôme, de *Viris illustrib.* Baron, *ad an.* 370. Tillem., *Hist. eccl.*, tom. 6.)

ASTÉRIUS (Tyrsius Rufus), qui a été consul en 449, a revu et publié le poëme de Sédulius. On lui attribue aussi une conférence en vers de l'ancien et du nouveau Testament, que d'autres donnent à Sédulius même ; c'est une élégie dont chaque strophe contient, dans le premier vers, une histoire de l'ancien Testament ; dans le second une application de ce fait à quelque point du nouveau Testament. Elle est écrite d'un style assez pur. (Sirmond, *in notis ad Ennod.* Le Mire, *Bibl. eccl.* Dupin, cinquième siècle.)

ASTESAN, ainsi nommé du nom de la ville d'Ast en Piémont, était religieux de l'Ordre de Saint-François, et vivait dans le quatorzième siècle. Il est auteur d'une Somme de cas conscience divisée en huit livres, qui a été imprimée à Nuremberg l'an 1482, par les soins de Bellat et de Gomérius, et depuis à Venise l'an 1519, et dont Antonius Augustinus a tiré des canons pénitentiels, imprimés à Venise l'an 1584. Cet auteur a vécu jusqu'à l'an 1330. Il y a eu un autre Astesan du même Ordre, qui a fleuri quelque temps après, que Wadingue croit auteur des Commentaires sur le livre des Sentences, sur l'Apocalypse, et de Sermons qui n'ont point été imprimés. (Trith. Bellarm. Posse-

vin. Wading. Cave. Dupin, quatorzième siècle.)

ASTIER (saint), *S. Asterius*, abbaye séculière située dans la ville du même nom dans le Périgord, au diocèse et à deux lieues de Périgueux. C'était autrefois une abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît ; mais elle a été sécularisée et changée en collégiale. Le chef de ce Chapitre conserve le titre d'abbé, et est de nomination royale. Il y a, outre l'abbé, un chantre et douze chanoines.

ASTORGA, *Asturica*, ville épiscopale d'Espagne dans le royaume de Léon, sous la métropole de Compostelle, est située dans une plaine agréable, à douze lieues au sud-ouest de Léon. Elle prend son nom de la rivière d'Astura, aujourd'hui Tuerte, qui y passe, qui se jette dans le Duero, et qui a donné son nom aux Asturies, dont Astorga a été autrefois la capitale. Cette ville est assez forte et contient cinq cents familles partagées en huit paroisses. Le chapitre de la cathédrale de la Vierge, qui est belle, a été autrefois régulier de l'Ordre de Clugny. Il est composé de quatorze dignités, cinquante chanoines, dix prébendés, trente-six chapelains, etc. Il y a quatre maisons religieuses et neuf hôpitaux dans cette ville qui est aujourd'hui capitale d'un marquisat érigé en 1465, en faveur de la maison Perez Osserio, d'où il a passé dans celle de Guzman.

Le diocèse d'Astorga comprend neuf cent treize paroisses parta-

gées en six archidiaconés, et en vingt-trois archiprêtres. On y voit les abbayes de Nogalès, en latin *Nucarîæ*; de Caracedo et de Saint-Martin-de-Castaneda, de l'Ordre de Cîteaux; celle de Sainte-Marie de *Valle-Aureâ*, de l'Ordre de Prémontré, monastère double d'hommes et de filles; celles de Saint-Sauveur de *las Duegnas* et de Saint-Michel de *las Duegnas*, de filles de l'Ordre de Cîteaux; et les collégiales de *Villa-Franca* et de Notre-Dame de Puibeno, dont la dernière est de chanoines réguliers.

### *Évêques d'Astorga.*

1. Basilide. C'est le premier que nous connaissons; car on ne doit point s'arrêter à l'opinion de ceux qui font premier évêque d'Astorga un certain saint Éphrem qui vivait, disent-ils, du temps des apôtres. Basilide renonça la foi de Jésus-Christ dans la persécution de l'empereur Dèce, en 251; mais ayant reconnu sa faute, il se démit du ministère épiscopal.

2. Sabin, qui fut mis à la place de Basilide.

3. Domnion, qui se trouva au concile de Sardique de l'an 347.

4. Saint Dictin, Grec de naissance, qui se trouva au concile de Milan de l'an 389, assemblé contre Ithace et Ursace, à ce que dit M. d'Hermilly dans sa traduction de l'Histoire générale d'Espagne, par Jean de Ferreras, tome 1, page 404, qui ajoute néanmoins à la page 406 du même tome, que saint Dictin ne

fut sacré évêque d'Astorga par Symphatius que l'an 391. Il mourut vers l'an 420, après avoir mené une vie si exemplaire, depuis qu'il eut abjuré l'hérésie de Priscillien, qu'on célèbre sa fête en Espagne le 2 juin, quoique sa mémoire ne se trouve point dans le Martyrologe romain, et qu'il y a plusieurs temples sous son invocation, entre autres celui des Frères-Prêcheurs d'Astorga, dans lequel on prétend qu'est son corps.

5. Saint Toribius, né en Galice. On ne sait au juste s'il fut le successeur immédiat de saint Dictin. On ne doit pas le confondre, comme font quelques-uns, avec saint Toribius, moine et fondateur d'un monastère du même nom, dans les Asturies. Saint Toribius, évêque d'Astorga, témoigna un zèle ardent contre les Priscillianistes; il écrivit à ce sujet une lettre à Céponius, évêque de Prague, à ce qu'il paraît, et à Idace, que l'on croit évêque de Lamégo. Cette lettre est rapportée par Morales, par Vivar, par Padilla, par Baronius; et enfin par le cardinal d'Aguirre qui la soutient dans son second tome des Conciles, feuille 218, contre le doute d'Étienne Baluze.

Saint Toribius écrivit aussi une instruction pastorale sur le même sujet, qu'il envoya avec une lettre au pape saint Léon, dont il était notaire apostolique avant sa promotion à l'épiscopat. On croit qu'il mourut le 16 avril 480.



6. Polème , qui assista au concile de Prague de l'an 572.

7. Falase , qui souscrivit au concile de Tolède de l'an 589.

8. Concorde , qui assista au concile de Tolède l'an 633.

9. Candidat , qui envoya le prêtre Paul au concile de Tolède de l'an 646.

10. Elpide ou Elpidius , qui se trouva au concile de Tolède de l'an 656.

11. Isidore , qui mourut sur la fin de l'an 686.

12. Aurèle , qui souscrivit aux conciles de Tolède des années 683, 688 et 693. De son vivant, les Maures entrèrent en Espagne et s'emparèrent de la ville d'Astorga.

13. Tonibiur , qui vivait vers l'an 760.

14. Gomelo.

15. Oveco , fut un des évêques qui accompagnèrent le Roi dans la guerre sainte de Clavijo. Il vivait encore l'an 857.

16. Ximéno , premier du nom.

17. Gomelo II du nom. L'histoire fait mention de lui en l'année 868. Ce fut cette même année qu'il consacra l'église de Saint-Jacques avec dix autres évêques.

18. Gendiselo , vivait en 878.

19. Ranulfe , qui consacra l'église de l'abbaye de Tugnon , sous l'invocation des saints martyrs Adrien et Natalie , le 12 septembre de l'an 890 ; celle du monastère de Val-de-Dios , peu loin d'Oviédo , le 16 septembre de l'an 893. Il releva en 895 le monastère de Saint-Pierre-des-Monts , de l'Ordre de St.-Benoît ,

bâti par saint Fructueux. Il mourut l'an 897 ou 899.

20. Saint Gennade , était évêque l'an 899. Ranulfe , son prédécesseur , l'avait nommé abbé de Saint-Pierre-des-Monts dont il était moine. Ce fut le roi Alphonse-le-Grand , ou Ordogno , son fils , qui le firent élire évêque. Il rendit , pendant son épiscopat , de grands services à son église ; et après l'avoir gouvernée long-temps , étant fort avancé en âge , il renonça à l'épiscopat et se retira dans un monastère qu'il avait bâti lui-même , où il finit saintement ses jours.

21. S. Forter , moine de Saint-Pierre-des-Monts , disciple du précédent , homme d'une grande vertu et d'une science profonde , succéda à saint Gennade l'année même de sa mort , et fit le 12 d'octobre de cette même année la consécration de l'église du monastère de Saint-Adrien et de Sainte-Natalie sa femme , qui fut réuni dans la suite au monastère de Saint-Pierre d'Eslenca. Il était évêque en 922.

22. Novidio , vivait en 954. De son temps , il y eut un concile dans sa ville épiscopale.

23. Salomon , qui se trouva à l'assemblée des États , tenue à Astorga , par l'ordre du roi don Ramire , le 17 janvier de l'an 933. Il se tint un concile près le mont Grago le 1<sup>er</sup> septembre 946 , auquel il présida. Il se retira dans la solitude étant avancé en âge. Il avait déjà eu un successeur en 959.

24. Tendemundo , était déjà

évêque en 959, comme il est constaté par des lettres-patentes du roi Ordogno qui lui donnait le gouvernement de plusieurs seigneuries et de plusieurs villes.

25. Odoario.

26. Gonzalès, siégeait en 966.

27. Ariano, vivait en 978.

28. Gonzalès II, vivait en 983.

29. Saint Pire, moine de l'Ordre de Saint-Benoît, grand historien de son temps, était secrétaire d'État des rois Alphonse V et Ramire III, et notaire général du royaume. Il était déjà évêque en 998. Il renonça à l'épiscopat pour finir sa vie dans la solitude.

30. Godesto, vivait en 1001.

31. Ximeno. Les annales d'Espagne de 1015 font succéder cet évêque à Godesto. Il était religieux de Saint-Benoît et abbé du monastère de Complute lorsqu'il fut nommé à l'évêché d'Astorga.

32. Arias, vivait en 1024, suivant les chartes des archives de cette église.

33. Saint Alphonse, premier du nom, religieux de l'Ordre de Saint-Benoît. On croit qu'il vivait en 1034.

34. Pierre Godufis, né en Galice. On croit qu'il a vécu jusqu'en 1047; car on trouve encore son nom dans des actes et écrits publics de cette année.

35. Diégo I<sup>er</sup>. Il est fait mention de lui dans un concile tenu à Coyace, dans le diocèse d'Oviédo où se trouvèrent neuf évêques avec le roi D. Ferdinand et la reine Sancha sa femme.

36. Pierre Assurero, de l'Ordre de Saint-Benoît.

37. Ordogno, bénédictin. Il paraît qu'il était évêque en 1060. Le roi don Ferdinand-le-Grand l'envoya à Séville vers le roi des Maures Abenabet, pour demander les corps des saintes Juste et Rufine, en 1063. Son église l'honore comme Saint.

38. Pélage, fils d'un chevalier nommé Assur, vécut jusqu'en 1072. Il avait un frère qui fut évêque de Léon.

39. Arnaud, vivait en 1082.

40. Osmundus, qui vivait encore en 1087.

41. Pélage II, siégeait encore en 1097.

42. Asimundo Ximenez, vivait en 1102.

43. Pélage III, se trouva à un concile tenu à Oviédo de son vivant.

44. Pierre Christiano. Les chartes de l'église d'Astorga de l'année 1121, font mention de lui, de même que les archives du couvent de Sainte-Marie-de-Canarédo. Il était religieux de l'Ordre de Saint-Bernard. Geoffroi, moine de Clairvaux, a parlé de lui dans la Vie de saint Bernard.

45. Alphonse II. Il est fait mention de lui dans une charte de son église, datée du 23 mars 1131.

46. Robert I<sup>er</sup>, assista, avec plusieurs autres évêques, au couronnement de don Alphonse, célébré l'an 1136, dans la ville de Léon. Il assista aussi à un concile tenu à Valladolid l'année suivante 1137.

47. Amédée, vivait en 1142, suivant les annales de ce temps.

48. Armand. L'histoire fait souvent mention de lui. La chronique de don Alphonse 1<sup>er</sup> rapporte qu'Armand se trouva avec ce prince à la bataille d'Almería, le 17 octobre 1147. Il vécut jusqu'en 1149.

49. Alphonse III, était secrétaire-d'État pour le royaume de Léon. On trouve dans l'église de Salamanque plusieurs actes signés de sa main dès l'année 1150.

50. Pierre IV Fernandez, fut un des évêques qui accompagnèrent le roi Alphonse 1<sup>er</sup> dans la guerre qu'il fit contre les Maures l'an 1155. Ce prélat acheva de bâtir son église, la consacra, et retournant victorieux de la guerre contre les Maures, il mourut à Alcalá le 7 juin 1165, et fut enterré dans son église.

51. Armand. Les chroniques font mention de lui l'an 1175.

52. Fernando, religieux de l'Ordre de Saint-Benoît, vivait en 1176. Il consacra l'autel de l'église du couvent de Salugun, avec deux autres évêques, au mois d'avril de l'an 1183.

53. Lopez 1<sup>er</sup> du nom, siégeait l'an 1192.

54. Fernandez Pierre V, a gouverné cette église plusieurs années. On ne sait si c'est à lui ou à son successeur que le pape Grégoire IX adressa cinq Décrétales en réponse à différentes questions. Il vivait encore en 1228.

55. Rodriguez 1<sup>er</sup>, vivait encore en l'année 1235.

56. Saint Nonnus, dont les

reliques sont honorées dans cette ville; il fut enterré dans le couvent de Saint-Dictin, de l'Ordre de Saint-Dominique. Il vivait encore en 1241.

57. Lopez II, vivait en 1254.

58. Pierre VI Fernandez vivait en 1262. De son temps, les biens de cette église furent divisés entre l'évêque et le Chapitre, en présence d'un commissaire nommé par le pape Honoré III.

59. Hermano, vivait en 1268, et il est encore parlé de lui en 1270.

60. Jean 1<sup>er</sup>, vivait en 1271; et ce fut cette année que les franciscains s'établirent en cette ville. L'histoire fait encore mention de lui en 1274.

61. Melendo. Les chroniques de cette église disent qu'il était issu de la maison royale de France. Il avait été envoyé ambassadeur à la cour du roi Philippe 1<sup>er</sup>, roi de Navarre, l'an 1288.

62. Martin, était secrétaire du roi don Sancho qui lui donna toutes les intendances du royaume de Léon. Il mourut l'an 1300.

63. Alphonse IV, se trouva au concile de Salamanque l'an 1310 où les Templiers furent déclarés innocents.

64. Jean II, était évêque l'an 1316.

65. Bartholomée, était évêque en 1326.

66. Rodriguez II, vivait en 1333.

67. Nugno, était évêque en 1353, et mourut cette même année le 4 mai.



68. Paschal, était évêque en 1353.

69. Alphonse Rodriguez v, fut élu par le Chapitre l'an 1358. Il a vécu long-temps, car on ne lui trouve de successeurs qu'en 1389.

70. Jean III, vivait en 1389.

71. Pierre Martinez, fut élu en 1390, le 4 août, par le Chapitre, étant doyen d'Astorga.

72. Pierre de Fonséca VIII de ce nom. Les chartes des archives de cette église, de l'an 1410, font mention de lui. Il était Portugais de naissance. L'anti-pape Benoît XIII le créa cardinal. Il reconnut son erreur dans la suite après la création de Martin V, en abandonnant le parti de Benoît pour s'attacher au vrai pape. Il mourut le 18 août 1412, et fut enterré dans le Vatican, étant à Rome lors de sa mort.

73. Alphonse VI, vivait en 1412.

74. Gonzalez III, vivait en 1422.

75. Sancho de Rojas, un des grands prélats d'Espagne, était fils de Jean Martinez de Rojas et de Menciade Leyra. Le roi dom Jean l'envoya ambassadeur à Jean roi de Navarre. Il fut ensuite évêque de Palencia, et enfin archevêque de Tolède.

76. Alvaro Osorio, fils de Jean Alvaro Osorio et d'Aldensa de Guzman, familles très-illustres, était docteur de Salamanque en 1436, et fut fait évêque en 1442. Il siégea jusqu'en 1464.

77. Garcia Alvarez, de Tolède, fils de Garcia Alvarez, seigneur de Val de Cornejo et de Cons-

tance Sarmiento, fut élu évêque en 1464, et mourut au mois de mai 1488.

78. Bernardin de Caravajal, cardinal de la sainte église romaine, était évêque d'Astorga en 1488. Il fut aussi évêque de Badajoz en 1489.

79. Jean de Médina, était évêque en 1495.

80. Jean Castille V. Il gouvernait cette église en 1497. Il est mort le 30 octobre 1510, étant évêque de Salamanque.

81. Diégo Ramirez, né à Villacusa, dans l'évêché de Cuença, de Pierre Martinez, descendant de la maison royale de Piscina, vint au monde le 1<sup>er</sup> décembre 1459. Il enseigna la rhétorique à l'âge de seize ans, et devint évêque à trente-huit. Il fut envoyé ambassadeur en Flandre pour complimenter l'archiduc Philippe sur la naissance d'Éléonore sa fille, qui fut depuis reine de France. Il se trouva au baptême de dom Carlos, et passa aux évêchés de Malaga et de Cuença. Il fut aussi ambassadeur en France et en Angleterre. Il mourut le 11 août 1537, et laissa plusieurs ouvrages de sa façon.

82. Sancho Arenès II, élu en 1501, mourut le 21 avril 1515.

83. Alvaro Osorio Moscoso, descendu de l'illustre maison de ce nom, prit l'habit de saint Dominique dans le couvent de Saint-Étienne de Salamanque. Il fut confesseur de l'infant dom Fernando, et du roi Philippe 1<sup>er</sup> et de la reine Jeanne. Il mourut à Rome l'an 1539, le 10 avril,

après avoir gouverné vingt-quatre ans.

84. Étienne d'Almeyda.

85. Alphonse Osorio vii, fut élu en 1542, et mourut cette même année.

86. Diégo d'Alava Esquivel. Il a assisté au concile de Trente. (*Voyez la suite des évêques d'Avila où il fut transféré.*)

87. Pierre d'Acugna, élu l'an 1548, fut transféré à Salamanque.

88. Diégo Sarmiento iv, natif de Galice, fut inquisiteur de Barcelone et commissaire général de tout le royaume. L'empereur don Carlos le présenta pour évêque l'an 1554. Ce fut un des évêques qui assistèrent au concile de Trente. Il mourut l'an 1570. Le siège vauqua quatre ans.

89. François Sarmiento de Mendoza, né à Burgos, d'une illustre famille de ce nom. Ce fut un prélat d'une grande piété, et un homme rare en tous les talens; le père des pauvres. Il avait été auditeur de Rote. Philippe ii le présenta à cet évêché dont il prit possession en juin 1574. Il s'est trouvé au concile de Trente. Il fut transféré à l'évêché de Jaën l'an 1579, dont il prit possession le 21 mai 1580. Il mourut le 9 juin 1595.

90. Alphonse Delgado viii, élu l'an 1580, mort le 21 août 1583.

91. Antoine de Torrès i<sup>er</sup>, né à Villavaquaria, dans le diocèse de Burgos, assista au concile de Trente, et mourut le 14 février 1588, en odeur de sainteté.

92. Albert Caguayo i<sup>er</sup>, né à

Cordoue, religieux de Saint-Dominique dont il prit l'habit dans le couvent de Saint-Paul de Cordoue, fut qualificateur du Saint-Office. Philippe n le présenta à cet évêché; mais il n'en prit point possession, étant mort en odeur de sainteté peu de temps après son élection, au mois d'octobre 1589, âgé de soixante-trois ans.

93. Jean de Zuacola, fut élu le 10 juin 1589. Il mourut l'année d'après, le 1<sup>er</sup> novembre 1590.

94. Pierre de Rojas, religieux de Saint-Augustin, fils du marquis de Poza, fut nommé à cet évêché par le roi Philippe n. Il prit possession peu après la mort du précédent, et fut transféré en 1596 à l'évêché d'Osma.

95. Antoine Cacerès, natif de Grenade, religieux de Saint-Dominique, fut procureur-général de son Ordre et confesseur du prince dom Philippe, fils de Philippe n. Le Roi le nomma à cet évêché dont il prit possession le 1<sup>er</sup> février 1596. Il a composé un tome de Sermons et une Explication des Psaumes de David, et plusieurs autres ouvrages. Il passa de cet évêché à celui de Badajoz, et fut encore nommé dans la suite à l'évêché de Murcia qu'il ne voulut point accepter. Il est mort l'an 1615, âgé de soixante-trois ans.

96. Alphonse Mésia, natif de Villa-Cassin, dans l'évêché de Ségovie, abbé de Villefranche, dans le diocèse d'Astorga, et grand-chapelain du couvent royal

des religieuses , appelées les Déchaussées de Madrid. Il fut d'abord évêque de Mondonédo , et transféré ensuite à Astorga , dont il prit possession le 30 mai 1616.

### *Conciles d'Astorga.*

Le premier se tint l'an 446 contre les Manichéens. (Baluze , *in nov. Collect.*)

Le second , l'an 947 , sous le pape Agapet II , touchant la discipline.

ASTORIN (Élie), religieux de l'Ordre des Carmes, natif de Cosenza au royaume de Naples, se distingua par ses connaissances en différens genres, dans le dix-septième et dix-huitième siècles. Il s'appliqua d'abord avec beaucoup de succès à la philosophie, à la médecine et aux mathématiques. Il se livra ensuite tout entier à la théologie, surtout à la polémique. Il fut docteur et professeur en théologie dans son Ordre. Il enseigna aussi la philosophie dans l'Université de Sienne, et fut très-estimé des grands-ducs de Toscane. On lui donna la charge de commissaire-général de Cosenza et de la Calabre. Il publia un grand nombre d'ouvrages en divers genres qui lui firent un grand nom. Voici ceux qu'il composa sur la théologie: 1°. *Prodromus apologeticus de potestate S. Sedis apostolicæ*, dédié au cardinal François-Marie, à Sienne, en 1693. Il intitula cet ouvrage, *Prodromus*, parce qu'il devait préluder à plusieurs autres traités et dissertations apologetiques sur la

véritable Église, le culte des Saints et des images, le Purgatoire, le sacrifice, etc. 2°. *De vera Ecclesia Christi*, en trois livres imprimés à Naples en 1700, in-4°. Dans le premier, il compare l'église romaine avec celle des protestans, et donne à la première, exclusivement à l'autre, toutes les marques de la véritable Église. Il soutient dans le second que l'Écriture-Sainte n'a pas la même autorité chez les protestans que dans l'Église romaine. Il touche dans le troisième les points controversés, et fait voir l'accord de l'Église romaine avec l'Église primitive sur tous ces points. Il avait dessein d'y ajouter deux livres destinés à la réfutation de tout ce que les protestans ont avancé contre la forme du gouvernement de l'Église romaine, et contre l'autorité des Pères dans les matières de foi. 3°. *Apologia integra pro fide catholica adversus Lutheranos et Calvinistas*. On ignore si cet ouvrage a été imprimé. (Hyacinth. Gimma, *Idea dell' Istor. d'Ital. Letter.*, en 1723, pag. 741. *Elogi acad.*, tom. 1, élog. 31. *Magna Bibliotheca, eccles.*, page 666.)

ASTRACAN, ville épiscopale du diocèse de Moscovie, entre le Volga et le Jaïka, sur la mer Caspienne, dans une île formée par deux bras du Volga, et dans cette province de Tartarie qu'on appelle Nagaïe. C'était autrefois la capitale d'un royaume, située dans un terrain sablonneux et ingrat. C'est aujourd'hui un fort



bon port où se trouvent des marchands non-seulement Tartares et Moscovites, mais encore Persans, Arméniens et même Indiens. Les Tartares étaient autrefois maîtres de ce pays, mais Basilide-le-Grand, duc de Moscovie, ayant battu les Tartares à Cazan, en 1552, attaqua la ville d'Astracan, et l'emporta le 1<sup>er</sup> août 1554. Il en chassa les Tartares, y fit venir des Moscovites, et la fit fortifier. Peu de temps après, elle fut mise au nombre des grands sièges de Moscovie, et on y joignit l'église de Terskos, qui n'en est qu'à douze lieues, et la dernière des États du Czar du côté de la mer Caspienne.

ASTRAGALOMANIE, divination qui se pratiquait avec des osselets ou des espèces de dez marqués des lettres de l'alphabet; on jetait ces dez ou osselets au hasard, et des lettres qui résultaient du coup on formait la réponse à ce qu'on cherchait.

ASTROLOGIE, science conjecturale qui enseigne à prédire les événemens futurs par l'inspection des astres. Il y en a de deux sortes, l'astrologie naturelle et la judiciaire. L'astrologie naturelle est celle qui prédit certains effets naturels et dépendans de l'influence des astres, comme les vents, les pluies, les grêles, les tempêtes, etc. L'astrologie judiciaire est celle qui prédit les événemens libres et qui dépendent de la volonté des hommes, comme telles ou telles actions particulières, cette paix ou celle-là,

cette guerre là ou celle-là, etc. L'astrologie naturelle est permise, parce que les corps célestes influant sur les corps sublunaires, et y produisant par leur influence des effets différens, il est permis d'observer ces effets pour se régler sur ce qu'on a à faire en plusieurs occasions. Ainsi, le laboureur peut faire ces observations pour semer, le nautonnier pour se mettre en mer, le médecin pour prescrire des remèdes.

L'astrologie judiciaire est absolument illicite, vaine, fausse, superstitieuse, parce que les corps célestes ne peuvent rien sur la volonté de l'homme, qui est essentiellement spirituelle, libre et indépendante de l'influence de ces sortes d'agens extérieurs. Aussi est-elle condamnée par les papes, les Pères, les conciles, les théologiens.

L'astrologie judiciaire doit sa naissance à l'astronomie. Les astronomes voyant que l'étude du cours et du mouvement des astres ne leur apportait que peu ou point de profit, se transformèrent en astrologues; et profitant du faible de l'homme qui le porte à vouloir pénétrer l'avenir, ils firent d'une fort belle science un art de charlatan. Les premiers qui le mirent en vogue furent les Chaldéens qui le répandirent d'abord dans l'Égypte, ensuite dans la Grèce, et enfin dans le reste de l'univers, où on les appelait tantôt *chaldéens*, tantôt *astrologues*, souvent *génethliarques*, quelquefois *planétaires*, *mathématiciens*, etc. Selon leurs

maximes extravagantes et impies, le ciel est un livre où est écrit en caractères lisibles ce qu'il doit arriver en détail aux Empires, aux provinces, aux royaumes, aux villes et à chaque particulier. Il y a une analogie et une correspondance intime et nécessaire entre la partie supérieure et la partie inférieure de l'univers; en sorte qu'il n'y a aucun être qui ne soit soumis à un astre, dont il dépend dans toutes les conjonctures pour son commencement, sa durée et sa fin; qu'entre les astres, les uns sont masculins et les autres féminins; les uns orientaux et les autres occidentaux; les uns nocturnes et les autres diurnes, etc. Les astres sont susceptibles de joie et de tristesse, d'amitié et d'inimitié, de sympathie et d'antipathie, de convenance et de disconvenance. *Saturne* rend ceux à la naissance desquels il préside, bruns, précautionnés, graves, tardifs, avarés, taciturnes, etc. *Jupiter*, bons, religieux, prudents, modestes, etc. *Mars*, rous, cruels, féroces, perfides, etc. *Le Soleil*, comblés de gloire, d'honneur et de réputation, forts de corps et d'esprit, remplis d'espérance, victorieux; *Vénus*, adonnés aux femmes, beaux, polis, galans, etc.; la Lune, inconstans, menteurs, flatteurs, délateurs, gloutons, bornés, etc. (*Voy.* Sixte v, dans sa bulle *Cœli et Terræ*. Le premier concile de Tolède, *Can.* 16. Saint Thomas, 1 p., q. 115, art. 4 et 2, *sec. quæst.* 95, art. 5, in *Corp.* Pic de La Mirand., *Alexander ab an-*

*gelis*. Le P. Mersenne. Dom Jacques Martin, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, dans son *Traité de l'Astrologie judiciaire*, imprimé à Paris en 1739, chez Lambert et Durand, à la suite d'un ouvrage in-4° intitulé: *Explication de divers Monumens singuliers qui ont rapport à la religion des plus anciens peuples, avec l'Examen de la dernière édition des ouvrages de saint Jérôme*.

ASTRONOMIE, science qui enseigne à observer et à connaître le mouvement et la disposition des astres, leurs grandeurs, leurs distances, leurs éclipses. Cette science est sublime, certaine et tout-à-fait différente de l'astrologie judiciaire. Elle vient des Chaldéens qui la transmirent aux Égyptiens, et ceux-ci aux Grecs. Elle fut cultivée en France du temps de Charlemagne.

ASTROY (Barthelemy d'), professeur en théologie dans le couvent des Frères-Mineurs récollets de Liège, et missionnaire d'Utrecht, a donné, *Armamentarium augustianum adversus hæreses, quadruplici methodo apparatus et instructum, in subsidium tyranum militantis Ecclesiæ*; à Liège, chez Bald. Broncart, 1664, in-4°. La première méthode est pour rappeler à la foi ceux qui s'en écartent; la seconde est pour combattre et réfuter les ennemis de l'Église, surtout les calvinistes; la troisième est pour défendre l'église romaine, et la venger des ca-

lommies des hérétiques; et la quatrième pour établir et prouver les vérités de la foi catholique. On a encore du même auteur un cathéchisme et un sommaire de toute la théologie, réduit au Symbole des Apôtres. Cet ouvrage, écrit en flamand, a été publié à Liège en 1663, in-8°. (Alva, in *Appendice militiæ*, p. 1491. *Magna Biblioth. eccl.*, p. 666.)

ASTYAGÈS, autrement CYAXARÈS, roi des Mèdes, et successeur de Phraortès, régna quarante ans, et mourut l'an du monde 3409; avant J. C. 591. Il eut pour fils Astyagès, autrement Darius le Mède; et pour filles, Mandane et Amyt. Astyagès ou Darius le Mède, nommé Assuérus, fit la guerre à Sarac, roi de Ninive, et régna à Babylone. Amyt épousa Nabuchodonosor, fils de Nabopalassar, roi de Chaldée, et fut mère d'Évilmérodach. Mandane épousa Cambyse, Perse, et fut mère de Cyrus.

ASTYAGÈS, nommé autrement *Assuérus* (*Tobiæ ult.* v. ult., dans le grec, et *Dan.* c. 9, v. 1.), ou *Artaxercès* (*Dan.* c. 6, v. 1, dans le grec.), ou *Darius le Mède* (*Dan.* c. 5, v. 31.), et *Cyaxarès*, du nom de son père, dans Xénophon, ou *Apandas*, dans Ctésias. Cet Astyagès fut établi par Cyaxarès son père satrape de Médie, et envoyé avec Nabopalassar, roi de Babylone, contre Sarac, autrement Chinaladan, roi d'Assyrie. Ces deux princes assié-

gèrent Sarac dans Ninive, prirent la ville, et démembrèrent l'empire d'Assyrie. Astyagès se trouva avec Cyrus à la conquête de Babylone, et succéda à Balthazar, roi des Chaldéens, comme le dit Daniel, c. 5, v. 31, l'an du monde 3447. Après sa mort, Cyrus lui succéda, l'an du monde 3456. (*Dan.* c. 13, v. 65.)

ASYLE, lieu de sûreté où il n'était permis d'exercer aucune violence, même pour arrêter les criminels, a été pendant quelque temps en usage, à l'imitation sans doute de ces villes de refuges, si célèbres dans l'ancienne loi. On croyait donc que tous les criminels qui s'y refugiaient étaient à l'abri des poursuites de la justice, et on excommunait réellement ceux qui leur faisaient violence. Toutes les églises chrétiennes servaient à cet usage, et on les regardait comme des lieux de franchise et où la justice criminelle n'avait point d'accès. On y obligeait bien les coupables à réparer le tort qu'ils avaient fait, et on les mettait en pénitence (23 *q.*, 8, *si vobis*; 28 *ex Conc. Sard.*); mais on ne les livrait à ceux qui les poursuivaient qu'après en avoir pris serment de leur sauver la vie et les membres. Ce droit d'asyle est ancien, et on l'avait étendu aux cimetières, aux maisons des évêques, aux cloîtres des moines et des chanoines et à trente pas à l'entour; aux croix plantées sur les grand



chemins. Mais comme il est dit dans la loi (*Exod.* 21, 14), que les meurtriers seront arrachés même de l'autel pour être punis, on avait excepté de ce droit d'asyle les crimes les plus atroces; et parce qu'on ne laissait pas encore d'en abuser souvent, on l'a aboli en France, tant en matière civile qu'en matière criminelle, quand il y a décret de prise-de-corps. La franchise subsiste en Italie et en Espagne. On dit qu'elle subsiste aussi en Allemagne et en quelques autres endroits. M. l'abbé de Guasco a fait une savante dissertation sur les asyles, tant sacrés que profanes: elle se trouve dans le tome deuxième des Dissertations de cet académicien, imprimées à Tournai en 1756, 2 vol. in-8°. (*Fleury, Inst. au Dr. eccl.*, t. 1, p. 317.)

ASYNCRITE, dont il est parlé dans saint Paul. Les Grecs et les Latins en font la fête le 8 d'avril. On ne sait rien de certain de ce Saint. (*Rom.*, c. 16, v. 14.)

ATABYRIUS (*mons*). C'est le mont Thabor, sur lequel il y avait une ville nommée *Athabyrium* ou *Ithabyrium*. (*Voy. THABOR*. Polybe, l. 1, p. 413.)

ATAD. (*Voy. ci-devant, l'AIRE D'ATHAD.*)

ATARA, femme de Jéraméel et mère d'Onam. (*1. Par.*, c. 2, v. 26.)

ATAROTH (hébr., *couronne*, autrement, *la plume d'ivresse ou de rassasiement*), ville de la tribu de Gad au-delà du Jourdain. (*Num.*, c. 32, v. 3.)

ATAROTH-SCOPHAN. (*Voy. ETHROTH. (Num.*, c. 32, v. 35.)

ATAROTH, dans la tribu d'Éphraïm. (*Josué*, c. 16, v. 7.)

ATAVANTI (Paul), religieux de l'Ordre des Servites, est auteur d'un dialogue sous ce titre: *Pauli Atavanti Florentini Servitæ de origine Ordinis Servorum B. Mariæ Dialogus ad Petrum Cosm. F. Medicem*. On doit l'édition de ce petit ouvrage aux soins de M. Lami qui le fit imprimer en 1741, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Médicis avec des estampes. Il a mis au commencement un discours touchant la vie et les ouvrages de l'Atavanti. Cet auteur avait composé ce dialogue environ l'an 1456, et l'avait dédié à Pierre-Côme de Médicis qui l'honorait de son amitié comme un des plus savans de son siècle. (*Journal des Savans*, 1741, page 431.)

ATELLA, ville autrefois épiscopale dans la Campanie, sur le Clanio, entre Naples et Capoue. Il en est souvent fait mention dans Ptolémée, Plin et Tite-Live, etc. Elle a donné le nom aux comédies plaisantes que les jeunes gens y représentaient, et qu'on appelait Atellanes. On voit ses ruines dans un lieu nommé *Santo Arpino*. Elle a eu les évêques suivans.

1. Saint Elpide, en 400, sous l'empereur Arcade. Son corps repose dans l'église de Salerne.

2. Prime, assista au concile de Rome, sous le pape Hilaire, en 465.

3. Félix, aux conciles de Rome, sous Symmaque, en 500, 504.

4. Importunus, en 592.

5. Eusèbe, se trouva de La-tran, sous le pape Martin, en 649. Cette église est maintenant jointe à celle d'Aversa.

ATER. Ses enfans revinrent de Babylone au nombre de quatre-vingt-dix-huit. (1. *Esd.*, c. 2, v. 16.)

ATER, autrement ARSÈNE (saint), martyr d'Alexandrie, fut consumé par le feu avec Héron et Isidore, durant la persécution de Dèce, l'an 250. (Saint Denis d'Alexandrie, dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, liv. 6, ch. 41. Tillem., *Vie de S. Denis d'Alexandrie*. Baillet, 12 décembre.)

ATHACH, ville de la tribu de Juda. (1. *Reg.*, c. 30, v. 30.)

ATHALAI, fils de Bébaï, répudia sa femme, parce qu'elle n'était pas Israélite. (1. *Esd.*, c. 10, v. 28.)

ATHALIE (hébreu, *le temps au Seigneur*), fille d'Achab, roi de Samarie, et femme de Joram, roi de Juda. Elle résolut de faire tuer tous les princes de la race royale, afin de monter sur le trône de Juda. (4. *Reg.*, c. 11, v. 1, etc.) Mais Josaba, fille du roi Joram, sauva Joas, fils d'Ochozias, du massacre des enfans du Roi. Ce jeune prince fut nourri dans le temple pendant six ans, et la septième année, le grand-prêtre Joïada le fit déclarer Roi par les prêtres et les lévites, au bruit des acclamations du peuple. Athalie entra dans le temple parmi la foule, et ayant vu le

jeune Roi assis dans son trône, elle déchira ses vêtemens, et s'écria : *trahison! trahison!* En même temps les lévites la saisirent par les ordres de Joïada; ils l'emmenèrent hors l'enceinte du temple par le chemin de la Porte-aux-Chevaux, près le palais, où ils la tuèrent, l'an du monde 3126; avant Jésus-Christ 874. Elle avait régné six ans.

ATHANAI, lévite, musicien du temps de David. (1. *Par.*, c. 6, v. 41.)

ATHANASE (saint), patriarche d'Alexandrie, surnommé le Grand, à cause de la grandeur de sa foi, et de son courage pour la défense de l'Église contre les Ariens. Nous ne trouvons rien de sa famille, et nous ne pouvons marquer au juste le temps de sa naissance. Saint Alexandre le retira d'entre les mains de ses parens, et l'éleva, comme un autre Samuel, dans le temple du Seigneur. Il le faisait manger à sa table, et l'occupait à écrire sous lui. Ce fut sous ce saint et savant maître qu'il étudia les sciences divines, et qu'il acquit en même temps les richesses de la contemplation et les trésors d'une vie sainte et éclatante. On peut juger de la vie qu'il avait menée avant son épiscopat, par le témoignage que le peuple rendit à sa piété en l'élisant; car on le combla d'éloges, et on s'écria que c'était un homme vertueux, religieux, solidement chrétien, l'un des ascètes, et déjà un véritable évêque. La Providence qui le destinait à gouverner un jour une des

plus célèbres églises de la chrétienté, l'éleva bientôt à la cléricature, et le fit monter par tous les degrés jusqu'à l'épiscopat. Il se rendit admirable dans chacun de ces degrés; mais l'histoire ne nous a rien conservé en particulier que de son diaconat, ou plutôt son archidiaconat, comme le qualifie Théodoret. Il était diacre dès le temps de l'excommunication d'Arius en l'an 319, comme un concile d'Alexandrie le marque clairement; et ainsi, c'est apparemment lui-même qui est marqué le quatrième entre les diacres d'Alexandrie qui souscrivirent une lettre de saint Alexandre contre Arius. Nous ne doutons pas même qu'il n'ait eu beaucoup de part à ce grand nombre de lettres que ce saint patriarche écrivit de tous côtés pour la défense de la foi, et à tant de fatigues qu'il endura pour combattre l'arianisme. Bien assuré de son zèle et de sa capacité, Alexandre le prit avec lui, et le mena en l'an 325 au grand concile de Nicée où il en reçut beaucoup d'assistance, tant pour le conseil que pour tout le reste. Athanase y fit admirer la vivacité de son esprit et sa vigilance dans les affaires ecclésiastiques, en découvrant avec une lumière et une pénétration merveilleuse toutes les fourberies et les artifices des hérétiques. Il résista courageusement à Eusèbe de Nicomédie, à Théogonis et à Maris qui étaient les principaux protecteurs de l'arianisme. Saint Alexandre étant retourné en Égypte après le con-

cile, ne survécut qu'environ cinq mois, et mourut le 17 ou 18 avril de l'an 326; mais il avait ordonné auparavant qu'on n'établît en sa place aucun autre évêque que le saint diacre. Il ne pouvait guère avoir alors plus de trente ans. On dit qu'il s'enfuit à la première nouvelle qu'il eut du choix qui allait tomber sur lui, comme effectivement cela arriva. Tous les fidèles, comme s'ils n'eussent eu qu'un corps et qu'une voix, le demandèrent pour leur pasteur. Ils conjurèrent les évêques, qui s'étaient assemblés de tous les côtés pour cette élection, de le leur accorder, et ils ne voulurent point sortir de l'église durant plusieurs jours et plusieurs nuits, ni permettre aux prélats d'en sortir jusqu'à ce que l'élection eût été conclue. Les Ariens, et en particulier Eusèbe de Nicomédie, furent les seuls qui osèrent blâmer une élection si glorieuse, et la noircir par les plus horribles calomnies; mais le saint évêque avait Dieu pour lui. Les commencemens de son épiscopat furent assez tranquilles; il eut même la consolation de se voir le père d'un nouveau peuple dans la personne de saint Frumence qui travailla à la conversion des Éthiopiens.

Les Méléciens, réunis avec les Ariens, furent les premiers qui éprouvèrent sa patience. Ils contestèrent la validité de son ordination; mais voyant que cela ne leur réussissait pas, ils tentèrent un autre moyen, de concert avec Eusèbe de Nicomédie;



ce fut de faire rappeler Arius, et de le faire rentrer par l'ordre de Constantin dans l'église d'Alexandrie. Ils savaient qu'Athanase s'y opposerait, et ils compaient par là le rendre odieux à l'Empereur; mais le Saint fit si bien que Constantin goûta ses raisons, et qu'il n'insista plus sur le retour d'Arius. A ce défaut, ils cherchèrent d'autres moyens de le perdre qui ne leur réussirent pas mieux; ou les accusateurs ont été condamnés, ou ils se rétractèrent eux-mêmes. On l'accusa d'avoir tué l'évêque Arsène, et il se trouva vivant. Ils obtinrent de Constantin qu'ils assembleraient un concile pour juger des crimes tout-à-fait noirs et horribles qu'ils lui imputaient. L'Empereur, surpris par les deux Eusèbe, ordonna à saint Athanase de s'y trouver; mais il ne le voulut pas, et il paraît que ce concile de Césarée n'eut aucun effet. Ils en rassemblèrent un autre à Tyr; Athanase fut forcé d'y aller. Il entendit les calomnies qu'on proposa contre lui. Ses ennemis furent confondus, soit pour ce qui regardait le meurtre d'Arsène, soit pour le crime qu'on lui imputait d'avoir violé une vierge; cependant l'iniquité prévalut dans ce concile. Les Eusébiens soutenus par la puissance séculière, déposèrent Athanase, contre toutes les lois divines et humaines, et vinrent ainsi à bout de ce qu'ils souhaitaient depuis long-temps. Athanase fut relégué à Trèves. Constantin noircit

de cette tache la trentième année de son règne, et la trois cent trente-cinquième de J. C. La ville d'Alexandrie et saint Antoine demandèrent en vain son retour. Constantin ne l'accorda qu'au dernier moment de sa vie, pour apaiser les remords de sa conscience. Le jeune Constantin le rétablit avec honneur sur son siège au mois de juin 337; mais les Ariens le haïssaient trop pour le laisser en repos; ils lui suscitèrent de nouvelles affaires, et le déposèrent une seconde fois dans un synode tenu à Antioche en 341. Un certain Grégoire de Cappadoce, homme de néant, fut mis à sa place. Athanase, pour ne pas voir le loup dans la bergerie, se retira à Rome vers le pape Jules qui le déclara innocent dans une assemblée d'évêques, en 342. Il resta dans cette ville jusqu'à ce qu'il fût rétabli de nouveau par un décret du concile de Sardique. L'empereur Constance, à la demande de son frère Constant, le rappela à Alexandrie. La tempête suivit de bien près ce petit calme. Deux autres conciles, l'un d'Arles en 353, l'autre de Milan en 355, le condamnèrent de nouveau, et le déposèrent, en mettant à sa place un autre Georges, aussi de Cappadoce, parent du premier, Grégoire qui fut installé à main armée sur le siège d'Alexandrie. Athanase, obligé de prendre la fuite, se retira dans le désert de la Thébaïde où il demeura jusqu'à la mort de Constance. Il revint à Alexandrie

sous l'empire de Julien , et il se disposait à remettre le bon ordre dans son église, lorsque les Ariens , s'étant joints avec les païens , cherchèrent de concert les moyens de le faire périr. Il fut donc obligé de se cacher encore. En 363 , il vint trouver l'empereur Jovien à Antioche , et lui présenta sa profession de foi. Les commencemens du règne de Valens , grand protecteur des Ariens , lui donnèrent encore beaucoup à souffrir ; mais enfin cet Empereur le rappela. Ce ne fut pas pour long-temps ; il était cassé de travaux , de chagrins ; les fatigues , les traverses l'avaient épuisé. Il mourut après quarante-huit ans d'épiscopat , âgé d'environ soixante-dix-huit ans , l'an de Jésus-Christ 373. Il faudrait , suivant ce calcul , qu'il fût né en 295.

Nous diviserons ses ouvrages , comme ont fait les Pères bénédictins dans la belle édition qu'ils nous en ont donné , en trois classes ; savoir , les véritables , les douteux , et ceux qui ne peuvent être de lui.

*Ouvrages véritables de saint Athanase. — Première partie du Tome premier.*

Un Discours ou Livre contre les Gentils ; un Discours sur l'Incarnation. Il y a bien de l'apparence que ces deux Traités sont les premiers qu'il a composés , parce qu'il n'y attaque pas les Ariens , comme il a fait dans tous les autres qu'il a compo-

sés depuis qu'il a eu des différens personnels avec eux. On les appelait communément *Traités contre les Gentils*. ( Saint Jérôme. ) Le dernier est présentement intitulé , *de l'Incarnation* , et Théodore le cite sous ce nom. Ils sont tous deux écrits plutôt pour convertir les païens que pour instruire les chrétiens. L'Exposition de la Foi , opposée aux Ariens. Facundus d'Hermiane l'appelle *Exposition du Symbole*. L'Homélie sur ces paroles : « Mon père m'a donné » toutes choses , » a été composée avant la mort d'Eusèbe de Nicomédie dont il est fait mention au commencement. Une lettre circulaire à tous les évêques , écrite du temps des conciles d'Antioche en 341 ; une apologie contre les Ariens , que les autres éditions donnaient mal à propos comme la première ; elle est de 349 , et elle renferme les plus belles anecdotes de l'histoire de saint Athanase , aussi bien que les plus fortes preuves de notre foi. On y a joint deux lettres qui n'avaient point encore été imprimées ; une lettre sur les décrets du concile de Nicée , écrite peu de temps après le retour de saint Athanase au faux évêque Grégoire qui venait d'être tué ; on y joint encore une autre lettre d'Eusèbe de Césarée à ses diocésains ; une lettre touchant le sentiment de saint Denis , pour le justifier contre les Ariens qui prétendaient qu'il leur était favorable ; une lettre à Draconce

qui s'était retiré à la vue de la persécution des Ariens, pour ne pas accepter un évêché qu'on lui offrait; elle est écrite vers l'an 354; une lettre aux évêques d'Égypte et de Lybie qui est intitulée, dans quelques éditions et dans plusieurs manuscrits, *premier Discours contre les Ariens*; elle est écrite en 356; une apologie à l'empereur Constantin, par laquelle il se défend vigoureusement contre les calomnies des Ariens. Elle fut envoyée en 356 ou 357; autre Apologie sur sa fuite à l'occasion des pièges que lui tendaient les Ariens, et de la violence que le duc Syrien lui voulait faire; elle est de 357 ou de l'année suivante; une lettre à Sérapion sur la mort d'Arius, en 358; une lettre aux moines, ou à tous ceux qui mènent une vie solitaire, écrite environ dans le même temps; elle est courte, et finit par ces paroles: « La grâce » de notre seigneur Jésus-Christ » soit avec nous; ainsi soit-il. » Ce qui suit regarde l'histoire des Ariens, et cette lettre peut lui servir de préface. L'histoire des Ariens adressée aux moines; il y parle des persécutions que les Ariens lui ont suscitées. Il paraît qu'il manque quelque chose au commencement; elle est de l'an 358; la condamnation d'Arius ou sa déposition par Alexandre. M. Cotelier nous l'avait déjà donnée dans ses notes *ad P. P. Apostol.*, p. 317; une épître synodale d'Alexandre, évêque d'Alexandrie, envoyée à tous les

évêques, au sujet de la condamnation d'Arius; elle se trouve dans Socrate, liv. 1, cap 6; et dans Gélase Cyz.; liv. 2, ch. 3; quatre Discours contre les Ariens. On en comptait autrefois cinq, parce qu'on y comprenait la lettre circulaire aux évêques d'Égypte et de Lybie, comme nous l'avons déjà dit.

*Seconde partie du premier Tome.*

Quatre lettres à Sérapion, évêque de Thmuis en Égypte, dans lesquelles il parle de la divinité du Saint-Esprit. Elles étaient autrefois remplies de fautes; mais les bénédictins les ont corrigées sur de très-bons manuscrits. La fin de la dernière lettre, c'est-à-dire depuis le nombre 8, n'est qu'un Commentaire ou Traité sur ces paroles de S. Matthieu: *quicumq. dixerit verbum*, etc. Une lettre sur les conciles d'Arimini et de Séleucie, écrite en 359, dans laquelle il fait mention de plusieurs formules de foi fabriquées par les Ariens. Une lettre au clergé et au peuple d'Antioche qui paraît avoir été écrite par saint Athanase et les autres évêques assemblés à C. P. en 362. Une lettre de l'empereur Jovien à saint Athanase, en 363. La réponse de ce Saint à cet Empereur, de la même année. Quatre demandes de Lucius et des Ariens à l'empereur Jovien contre saint Athanase. C'était probablement à Antioche où se trouva le saint évêque en 363. La Vie de saint



Antoine. Quoi qu'en disent les protestans, on ne peut douter qu'elle ne soit de notre Saint, quand il serait vrai qu'on y eût ajouté quelque chose. Deux lettres à Orsisius, que les bénédictins ont tirées de la Vie de saint Pacôme, et qu'ils ont jugées dignes de saint Athanase. On y a joint le récit que fait ce saint à Ammonius de sa fuite, sous l'empire de Julien. Il a été tiré de l'Appendix au troisième mai de Bollandus, page 71 ; un livre de l'Incarnation du Verbe de Dieu, et contre les Ariens ; une lettre aux évêques d'Afrique, dans laquelle il leur apprend ce qui s'est passé dans le concile de Nicée, et ce que les Ariens ont fait depuis ; une lettre à Épictète, évêque de Corinthe, par laquelle il réfute quelques erreurs qui avaient cours dans cette ville. Saint Épiphane la rapporte tout entière ; elle est écrite en 371 ; une lettre à Adelphius de la même année, contre les Ariens et les Apollinartistes. Cet Adelphe était évêque d'Onuphe. Les Ariens l'avaient envoyé en exil. C'est pour cette raison que saint Athanase le qualifie de confesseur ; une lettre à Maxime, philosophe, sur la divinité de Jésus-Christ, de 371. M. Cave conjecture que ce Maxime pourrait bien être celui qui troubla saint Grégoire de Nazianze dans la chaire de C. P., et à qui saint Basile écrivit sa quarante et quarante-unième lettre. Les copistes ont pu mettre, dit-il, *philosophus*, *Φιλόσοφος*

pour *Επίσκοπος* ; deux livres contre Apollinaire, après la mort de cet hérétique ; une lettre à Jean et à Antiochus, prêtres ; une lettre à Pallade, prêtre ; une lettre à Amon, moine. Nous n'avons qu'un fragment de sa lettre festale ; une lettre à Rufinien, évêque, sur la réception des hérétiques ; deux lettres à Lucifer de Cagliari, écrite vers l'an 360 ; une lettre aux moines ; un fragment de la lettre à ceux qu'il appelle ses enfans. Ce pourrait bien être une partie de sa lettre festale ; elle s'est trouvée seulement en latin dans un vieux manuscrit de la bibliothèque de M. Colbert qui a huit cents ans ; un livre de la Trinité et du S.-Esprit, écrit vers l'an 365. On l'avait rejeté au nombre des supposés, dans les anciennes éditions : les Pères bénédictins en ont jugé autrement. Une lettre à Marcellin, sur le livre des Psaumes ou sur l'interprétation des Psaumes ; des expositions sur les psaumes. Les éditions modernes en renferment la plus grande partie. Fragmens d'un Commentaire sur le Cantique des cantiques. Photius en fait mention, cod. 139 ; Fragmens d'un Commentaires sur saint Matthieu, saint Marc et saint Luc, tirés de la Chaîne des Pères grecs sur saint Matthieu ; fragment d'un Commentaire sur l'Épître aux Hébreux. Les bénédictins n'assurent pas trop positivement qu'il soit de saint Athanase. Fragmens d'un ouvrage d'Euthyme, intitulé : *Pa-*

*noplia* ; la plus grande partie est en latin ; explication du Symbole des Apôtres ; elle est fort courte. Les manuscrits l'attribuent tous à saint Athanase ; mais il n'est pas trop certain qu'elle soit de lui ; un autre fragment de l'exemple pris de la Nature de l'Homme. Les Pères bénédictins n'osent assurer qu'il soit de saint Athanase ; ils soupçonnent qu'il pourrait bien n'avoir été écrit qu'au cinquième siècle ; d'autres fragmens que Pierre Flechman a ramassés de différens auteurs , et quelques autres semblables sur lesquels il est difficile de porter son jugement. C'est là tout ce que renferme le premier tome.

*Ouvrages de saint Athanase dont on peut douter.*

Traité de l'Incarnation du Verbe de Dieu. Cet écrit est fort court, mais il y a beaucoup de sujet de douter qu'il soit de saint Athanase. Il est vrai que saint Cyrille le cite dans son Épître aux Reines ; mais il y a lieu de soupçonner que cette lettre de saint Cyrille a été altérée par Dioscore ou par ceux qui lui étaient attachés. Car ce qui y est dit d'une seule nature en Jésus-Christ ne peut avoir été écrit ni par saint Athanase , ni par saint Cyrille. Plusieurs passages de l'Écriture-Sainte pour montrer la communication naturelle d'une essence semblable entre le Père, le Fils et le Saint-Esprit, quoique la chose soit difficile à concevoir , et que ces trois per-

sonnes aient une même opération. Il n'y a aucun ancien qui attribue cet ouvrage à saint Athanase , et on ne le voit dans aucun bon manuscrit. De plus , il n'est point du style de notre Saint ; Origène y est fort maltraité, quoique saint Athanase en parle presque toujours avec estime dans ses autres ouvrages. On y fait mention de l'hérésie des Origénistes, et on y rapporte quelques passages des questions à Antiochus qui n'ont été écrites que long-temps après saint Athanase. Une épître catholique dont le style est bien éloigné de celui du Saint, de même que la réfutation de l'hypocrisie de Mélèce et d'Eusèbe de Samosate , outre que la doctrine qui y est contenue n'est pas conforme à la sienne. Un autre Traité de l'Incarnation du Verbe de Dieu qui paraît avoir été composé du temps de Nestorius. Un Traité de l'existence éternelle du Fils et du Saint-Esprit avec le Père, et contre les Sabelliens ; les Pères bénédictins reconnaissent qu'il est tout entier dans l'homélie vingt-septième de saint Basile. Un Discours pour montrer qu'il n'y a qu'un seul Christ ; Montanucius et le père Petau prétendent qu'il n'est point de saint Athanase , et ils en rapportent deux raisons : la première, que le style en est plus orné et plus élégant que celui de ses autres ouvrages ; mais cette raison n'est pas convaincante , après ce que nous avons rapporté de Photius ; la seconde , que l'auteur de ce

discours admet trois hypostases dans la Trinité, et que saint Athanase n'en reconnaît qu'une. Mais n'aurait-il pas pu s'expliquer ainsi depuis le concile d'Alexandrie, sous Julien, dans lequel il fut décidé qu'on ne devait point condamner ceux qui diraient qu'il y a trois hypostases, pourvu que par ce terme d'*hypostase* ils entendissent *personne*, ni ceux qui n'en admettaient qu'une, s'ils l'entendaient de l'essence; de plus, il est certain que ce discours a été écrit après la mort de Marcelle, que saint Athanase regardait comme hérétique, c'est-à-dire, après l'an 357. Le discours même en fait foi, puisque Marcelle y est condamné expressément; enfin, l'auteur de la chaîne des Pères grecs sur saint Luc le cite comme de saint Athanase. Malgré toutes ces raisons, les bénédictins sont du sentiment de Montacutius et du père Petau; mais, pour dire ici notre sentiment, ce discours est trop formel contre les Nestoriens pour ne pas croire qu'il a été fait après que l'hérésie sur les deux natures en Jésus-Christ a commencé à faire du bruit. Un livre des Samedis et de la Circumcision: il n'y a rien de la beauté du style de saint Athanase. Une Homélie sur celui qui ensemençe: on ne la trouve point dans les anciens manuscrits. Une autre sur ces paroles: *Progressi in pagum*; le style en est bas et rampant, aussi bien que celui du Discours sur la Passion et la

Croix de Jésus-Christ, quoi-qu'anciennement on l'ait attribué à saint Athanase. Un livre de la Virginité: on ne peut douter que saint Athanase n'ait écrit sur ce sujet; mais est-ce le même que nous avons aujourd'hui? Théodoret nous en dit bien des choses que nous n'y trouvons plus, pour ne dire rien de la différence du style. Un abrégé de l'Écriture-Sainte; tous les critiques de notre temps conviennent qu'il n'est point de saint Athanase, quoique très-ancien et d'un style fort élégant.

*Ouvrages supposés à saint Athanase.*

Dispute de saint Athanase avec Arius dans le concile de Nicée. Discours contre toutes les hérésies; Histoire de Melchisédech; lettre à l'empereur Jovien; un livre des décisions; Avis à Antiochus; un Traité adressé au même sur les peines de l'Enfer; Questions et Réponses sur le nouveau et l'ancien Testament; trente-six questions sur les Évangiles; cent trente sur l'Écriture-Sainte; vingt autres Questions; Histoire de l'image de Beryte, et de la Passion de l'image de notre Seigneur Jésus-Christ crucifié à Beryte; elle ne peut être de saint Athanase, puisque l'histoire qui y est rapportée n'est arrivée, à ce qu'on prétend, que vers l'an 765; Sermon contre les Latins où l'on trouve l'addition au symbole Filioque; un corps de doctrine pour les clercs et les laïques; Institution de la vie mo-



nastique ; deux lettres à Castor ; une homélie sur la Nativité du Précurseur , sur Élisabeth et la Mère de Dieu ; un Sermon sur l'Annonciation ; et un sur la Naissance de Jésus-Christ ; un sur la Purification ; un sur l'Aveuglement ; plusieurs homélie sur ces paroles de saint Matthieu : *Ite in castellum* , et sur ces autres : *eunte autem illo* , etc. , sur la cinquième férie de la semaine-sainte ; un Discours sur le vendredi-saint ; une homélie sur les saints Pères et les prophètes ; un Sermon sur le jour de Pâque ; un autre sur le même sujet et sur les nouveaux baptisés ; un sur l'Ascension du Seigneur ; un sur saint André ; un autre sur les élémens de la vie spirituelle ; cinq Dialogues sur la Trinité ; deux contre les Macédoniens ; une lettre en forme de préface sur les étranges mouvemens qui se font dans l'Église , suivie de dix-sept chapitres ou questions , dans laquelle on réfute plusieurs hérésies : Garnier l'attribue à Euthère , évêque de Thyane , et Photius à Théodoret. Un ouvrage adressé à un certain politique où l'on explique quelques principes qui regardent la foi et la philosophie ; un Discours critique sur ceux qui renoncent au monde ; des Avis aux moines ; quelques écrits sur le temple et les écoles d'Athènes ; un Traité du corps et de l'âme ; huit livres sur la Trinité : c'est l'ouvrage de quelque Latin : le père Chifflet l'attribue à Vigile de Tapse , et les Pères bénédictins à Idatius

Clarus , évêque en Espagne. Dispute avec Arius en présence du juge Probus ; c'est une pièce de la façon du même Vigile. Une lettre du pape Libère à Athanase ; elle est en grec. La Réponse de saint Athanase à Libère , aussi en grec. La Vie de sainte Synclétique , une Exhortation aux moines ; une autre à l'époux de Jésus-Christ ; une lettre d'Athanase aux évêques de Perse ; une autre de Denis d'Alexandrie à Paul de Samosate. Ces quatre dernières pièces sont en latin , le symbole *quicumque* , vulgairement nommé de *saint Athanase*. Les anciens n'en parlent point. Il n'en est rien dit ni dans la lettre du pape Jules à ceux d'Antioche où il leur rend raison pourquoi il avait regn à sa communion saint Athanase ; ni dans Théodoret , ni dans Socrate , ni dans Sozomène ; qui avaient tout lieu d'en parler à l'occasion du concile de Rome dont ils font mention. Quelques uns l'attribuent à Vigile de Tapse qui se plaisait à faire passer ses écrits sous le nom de quelque Père , et il se trouve effectivement sous son nom dans un ancien manuscrit de Fleury , avec quelques autres de ses écrits contre Nestorius et Eutichès. Ussérius , Vossius , le père Quesnel , M. Antelmi sont aussi du sentiment que ce Symbole n'est point de saint Athanase ; mais ils pensent différemment sur l'auteur auquel on doit l'attribuer. Seconde formule d'interprétation du symbole *qui-*

*cumque*. Troisième formule du même en grec : quatrième formule grecque et latine : deux autres formules en vieux français : un Commentaire sur ce symbole qui a bien cinq cents ans, et intitulé : *Traité de la foi catholique*, un opuscule grec et latin sur la Trinité, un autre sur la Pâque.

Après que les Bénédictins eurent achevé leur édition des ouvrages de saint Athanase, le Père Montfaucon ramassa plusieurs autres opuscules et fragmens sous le nom de ce père qu'il fit imprimer avec des remarques sur la vie et les écrits de saint Athanase, dans sa nouvelle Collection des Pères grecs en 1706, tom. 2. Voici ces écrits, suivant l'ordre qu'il leur a donné : un long Sermon sur la foi, pour prouver la divinité de Jésus-Christ contre les Ariens. Théodoret en cite trois endroits dans son dialogue 1, *de Immutab.*, tom. 4; savoir, deux fragmens historiques, l'un de Paul de Samosate; l'autre d'Étienne d'Antioche : une lettre aux moines sur la communion avec les Ariens ; le texte grec y est joint ; des extraits des commentaires sur saint Matthieu qui pouvaient fort bien être de saint Athanase, quoiqu'aucun des anciens n'assure que ce Saint ait fait des Commentaires sur saint Matthieu ; des extraits des Commentaires sur saint Luc : je les crois de saint Athanase ; une Homélie sur le Cantique des cantiques que le père Montfau-

con regarde comme une pièce indigne d'un si grand homme ; un sermon sur la patience qui n'a rien du style du Saint ; un discours sur le dimanche des Rameaux ; deux opuscules, un sur ces paroles de saint Paul : *novi hujusmodi hominem raptum* ; l'autre sur celles-ci : *datus est mihi stimulus*, etc. Une hypothèse ou argument sur les Psaumes, suivi de quelques supplémens, d'un commentaire sur les Psaumes tirés des chaînes et des différens ouvrages de saint Athanase, que le père Montfaucon avait déjà donnés dans son édition ; un fragment contre les Macédoniens, un autre contre les Novatiens, enfin un sur les enchantemens ; et une courte exposition de la foi. Nous n'avons pas dessein de faire ici l'analyse de tous les ouvrages de saint Athanase, cela passerait les bornes que nous nous sommes prescrites dans un Dictionnaire où la matière ne manque pas. Nous nous contenterons de donner une idée de ses principaux écrits que nous distinguerons ici en historiques, en dogmatiques et moraux. Les Apologies doivent être mises au rang des premiers : la première Apologie écrite aussi-tôt après qu'il fut chassé d'Alexandrie, est adressée à l'empereur Constance ; il réfute les calomnies dont s'étaient servis ses ennemis pour le rendre odieux auprès de Constance. Pour s'insinuer dans l'esprit de cet empereur, il commence son discours en disant

que c'est avec beaucoup de confiance qu'il se défend devant un empereur qui est chrétien depuis long-temps, et dont les ancêtres ont embrassé la vraie religion ; qu'ayant à se servir pour sa défense des paroles de saint Paul, il le prend comme pour son intercesseur auprès d'un empereur qui l'écoute favorablement. Il dit ensuite qu'il ne lui est pas nécessaire de se purger des accusations ecclésiastiques que ses ennemis avaient formées autrefois contre lui, puisqu'il en était assez justifié par le témoignage d'une infinité d'évêques, et par la rétractation d'Ursace et de Valens qui avaient reconnu que toutes ces accusations étaient de pures calomnies qu'ils avaient inventées pour le perdre ; et que quand cela ne serait pas ainsi, l'on ne devrait avoir aucun égard à une information faite en son absence par ses ennemis, qui devrait être nulle suivant les lois divines et humaines. Ainsi, sans s'arrêter à ces anciennes accusations, il réfute dans cette Apologie celles dont on s'était servi depuis son retour pour le noircir dans l'esprit de Constance. On l'accusait premièrement d'avoir dit du mal de cet empereur à son frère Constans. Il prend Dieu à témoin qu'il ne l'a jamais fait, et il dit qu'il eût fallu qu'il eût été fou pour avoir osé entreprendre de le faire ; que Constans ne l'eût jamais souffert ; qu'il n'avait pas été assez puissant auprès de lui pour lui par-

ler contre son frère ; qu'il ne lui avait jamais parlé qu'en présence de plusieurs personnes qui étaient témoins de tout ce qu'il lui avait dit ; mais pour prouver invinciblement la fausseté de cette accusation, il lui fait un récit fidèle de ce qu'il fit dans son voyage d'Italie : il dit qu'il partit d'Alexandrie pour mettre sa personne et sa réputation sous la protection de l'Eglise de Rome ; qu'il y assista aux assemblées des fidèles ; qu'il n'a écrit que deux fois à Constans lorsqu'il était encore à Alexandrie, la première fois pour se défendre contre des lettres pleines de calomnies que ses ennemis lui avaient écrites, et la seconde fois pour lui envoyer des exemplaires de l'Ecriture ; qu'il ne l'était venu trouver que deux fois et par son ordre. Enfin, il dit que l'Empereur peut juger par la manière dont il lui a parlé de ses plus grands ennemis, s'il a été capable de parler mal de lui à son propre frère. La seconde accusation n'était pas moins atroce : on l'accusait d'avoir écrit une lettre au tyran Magnence, et l'on soutenait que l'on avait l'original de sa lettre. Saint Athanase dit que cette accusation n'a aucune vraisemblance, qu'il n'a jamais ni vu ni connu Magnence, qu'il n'a jamais eu occasion de lui écrire ; qu'il avait tous les sujets du monde de le détester, et de n'avoir aucun commerce avec lui ; et que la première calomnie détruisait celle-ci, puis-



qu'il était incroyable qu'un homme qui eût été si fort dans les intérêts de Constans, eût été du parti d'un tyran qui s'était révolté contre lui, et qui l'avait tué cruellement ; enfin , sur ce que ses ennemis se vantaient d'avoir cette lettre, il dit qu'il ne faut pas s'étonner qu'ils aient trouvé quelque faussaire , puisqu'on en trouve bien pour contrefaire les lettres des empereurs. Il prie Constance d'examiner d'où ils ont eu cette lettre , et qui la leur a donnée , de faire venir les secrétaires de Magnence , et de s'informer s'ils l'ont reçue ; il le conjure d'examiner sa cause , comme si la vérité était présente à son jugement : car , dit-il , si l'on m'accusait devant quelque juge , j'en appellerais à l'Empereur ; mais étant accusé devant l'Empereur , à qui en puis-je appeler , si ce n'est au père de celui qui s'est appelé la vérité , c'est-à-dire à Dieu ? Il lui adresse donc une prière vive et éloquente , afin qu'il éclaire l'esprit de Constance pour juger une cause qui regarde toute l'Église. La troisième accusation était sur ce qu'il avait célébré les saints mystères dans la grande église avant qu'elle fût consacrée. Il dit qu'il n'a point célébré la dédicace de cette église ; mais il avoue qu'il y a célébré les divins mystères avant sa consécration. Il s'excuse sur l'affluence du peuple qui était venu à Alexandrie le jour de la fête de Pâque. Il dit que les anciennes églises étant pe-

tites et en petit nombre , et que le peuple demandant avec instance de s'assembler dans la grande église , et d'y faire les prières pour le salut de l'Empereur , il avait eu beau le prier de différer et de faire plutôt les assemblées avec incommodité dans les autres églises , il ne voulut point lui obéir , et qu'au contraire il s'apprêtait de sortir d'Alexandrie pour s'assembler dans les champs ; que ce fut cette raison qui l'obligea de célébrer dans la grande église avant qu'elle fût consacrée , d'autant plus que pendant le Carême plusieurs personnes avaient été incommodées dans la foule du peuple ; qu'il n'était pas sans exemple qu'on eût célébré dans une église avant la dédicace ; que son prédécesseur l'avait fait dans l'église de Saint-Thomas qu'il avait bâtie , et qu'il l'avait vu faire à Aquilée ; qu'il avait été bien plus à propos de célébrer dans un lieu destiné pour les assemblées des fidèles , quoiqu'il ne fût pas encore consacré , qu'au milieu des champs , ou dans plusieurs églises où le peuple eût été en péril d'être étouffé. Il remarque que quand bien même cela n'eût pas été à craindre , il était plus à propos que tous les fidèles offrissent ensemble leurs prières dans un même lieu , quoiqu'il ne fût pas encore consacré. On l'accusait encore de n'avoir pas obéi aux ordres de l'Empereur quand il lui avait commandé de sortir d'Alexandrie ; il répond qu'il n'a point

été rebelle à ses ordres ; mais que Montanus lui ayant apporté des lettres par lesquelles l'Empereur lui permettait de sortir d'Alexandrie pour aller en Italie, supposant qu'il lui en avait demandé permission, il n'avait pas cru que l'intention de l'Empereur fût qu'il se retirât, prévoyant bien que ses ennemis lui avaient fait entendre qu'il voulait se retirer ; qu'ensuite Diogènes était venu à Alexandrie sans apporter de lettre ni aucun ordre de la part de l'Empereur ; qu'à son arrivée l'on avait bien publié qu'il fallait qu'il se retirât, mais qu'on ne lui avait point donné l'ordre de la part de l'Empereur, ni verbal, ni par écrit ; qu'il avait toujours dit qu'il était prêt de se retirer quand l'Empereur lui écrirait ou lui ordonnerait de le faire ; que l'on était convenu de ne point troubler l'Église jusqu'à ce que l'on eût reçu ses ordres ; mais que vingt-trois jours après, Syriacus, commandant l'armée d'Égypte, était entré dans l'Église avec des soldats, le peuple étant en prières, la veille qu'on devait célébrer les divins mystères ; qu'il y avait commis des violences excessives qui l'avaient obligé de se retirer dans la solitude ; qu'ainsi, il n'est point coupable de sa fuite, ni rebelle aux ordres de l'Empereur. Il dit que s'il se fût retiré plutôt, il aurait été coupable devant Dieu et devant les hommes, parce que c'est un grand crime à un évêque d'abandonner son troupeau quand

il n'est point contraint absolument de le faire. Il ajoute qu'il avait eu dessein d'aller trouver l'Empereur, et qu'il était sorti de sa solitude dans ce dessein ; que quoiqu'il eût appris les mauvais traitemens qu'on avait faits aux évêques qui n'avaient pas voulu signer contre lui, et la violence qu'on avait exercée contre ceux d'Alexandrie qui soutenaient son parti, il n'avait pas laissé de continuer son voyage ; mais qu'ayant vu un ordre de l'arrêter, envoyé aux magistrats d'Auxume, il avait appréhendé la fureur de ses ennemis, et qu'il s'en était retourné se cacher dans sa solitude.

Dans la première apologie de sa fuite, il se justifie contre les Ariens qui l'accusaient de timidité ; il décrit les effets funestes de leur fureur, et les maux qu'ils avaient fait souffrir aux plus grands évêques du monde, comme à Osius, à Libère, à Paul de Constantinople, et à plusieurs autres. Il montre, par les exemples de Jacob, de Moïse, de David, d'Élie, de saint Paul et de Jésus-Christ, et par le précepte de Jésus-Christ en saint Matthieu, chap. 10, qu'il est permis de fuir la persécution, et qu'il est même souvent plus utile de le faire que de s'exposer au péril. Il remarque que les Saints qui se sont livrés eux-mêmes aux persécuteurs, l'ont fait par inspiration du Saint-Esprit. Il demande à ses adversaires où ils ont appris qu'il est permis de persécuter, et qu'il n'est pas

permis de s'enfuir. Il leur reproche que le démon est auteur de la persécution, et que Jésus-Christ a conseillé la fuite; enfin, il se plaint de la violence qu'ils ont exercée contre lui, et des maux qu'ils font souffrir à l'Église.

Dans la seconde apologie, il se justifie des anciennes accusations formées contre lui, en rapportant les jugemens rendus en sa faveur dans les conciles d'Égypte, de Rome et de Sardique, dont il rapporte les lettres tout au long : ces monumens sont très-considérables pour l'histoire de ce temps-là. On y trouve des remarques particulières sur la discipline de l'Église : on apprend, par exemple, dans la lettre du synode d'Alexandrie, que l'évêque d'Alexandrie était élu par le peuple, et ordonné par les évêques de tout le diocèse d'Égypte; que les lois ecclésiastiques défendent la translation des évêques; qu'on cachait soigneusement le mystère de l'Eucharistie à ceux qui n'étaient pas chrétiens; que c'était une impiété de briser un calice et de répandre le sang de Jésus-Christ; qu'on donnait aux laïques l'Eucharistie sous les deux espèces; qu'on la consacrait le dimanche, et qu'on la réservait; qu'il n'y avait que les prêtres légitimement ordonnés qui la pussent consacrer et distribuer; que l'évêque avait un trône ou un siège plus élevé que les autres. Le pape Jules soutient dans sa lettre qu'on peut examiner de

nouveau dans un synode ce qui a été ordonné par un autre synode; il allègue l'exemple plutôt que l'autorité du concile de Nicée. Il prétend qu'il a ce pouvoir; il se plaint qu'on ait condamné saint Athanase sans lui écrire; il blâme les Eusébiens d'avoir envoyé de près de soixante lieues loin d'Alexandrie un homme étranger pour occuper le siège épiscopal de cette ville. Il rapporte ensuite deux lettres du concile de Sardique, l'une adressée à l'Église d'Alexandrie, et l'autre à tous les évêques du monde, qui contiennent une ample justification de saint Athanase; la dernière contient les signatures de plusieurs évêques qui souscrivirent dans le concile. Ces lettres sont suivies de trois lettres de Constance à saint Athanase qui lui mande de revenir; d'une lettre de Jules à l'Église d'Alexandrie, dans laquelle il congratule les Alexandrins du retour de leur évêque; des lettres de recommandation que Constance lui donna pour retourner à Alexandrie; de la lettre du synode de Jérusalem à l'Église d'Alexandrie en faveur de saint Athanase; enfin de la rétractation d'Ursace et de Valens adressée à Jules, dans laquelle ils déclarèrent que tout ce qu'on a dit contre saint Athanase est faux, qu'ils reconnaissent Arius pour hérétique, qu'ils anathématisent son erreur, et d'une lettre de ces mêmes évêques adressée à saint Athanase, par laquelle ils lui déclarent qu'ils



sont de sa communion. Saint Athanase, après avoir ainsi produit les pièces de son absolution, voulant montrer qu'on n'a rien fait pour lui par faveur, remonte jusqu'à l'origine du schisme de Méléce et de l'hérésie d'Arius, et décrit tout ce qui s'était passé sur son sujet jusqu'à son exil, rapportant les actes authentiques pour justifier tout ce qu'il avance.

Il raconte cette même histoire avec plus d'ordre, et la conduit plus loin dans l'ouvrage qu'on appelle la *Lettre aux Solitaires*. Saint Athanase, après y avoir raconté tout ce qui s'était passé sur le sujet de l'Arianisme jusqu'au concile de Sardique, s'arrête aux circonstances de l'exil du pape Libère; il dit que les Ariens ne l'ont point épargné; qu'ils n'ont point eu de respect pour la ville de Rome, métropole de tout l'Empire romain, ni pour le Saint-Siège apostolique; qu'à leur persuasion, l'Empereur a envoyé un évêque à Rome pour lui persuader de condamner Athanase; que Libère l'ayant refusé, avait répondu qu'il était contre les règles de condamner un homme absent qui avait été jugé digne de la communion pendant qu'il était présent à Rome; que si l'Empereur voulait terminer les querelles de l'Eglise, il devait assembler un concile libre où il n'y eût ni prince, ni personne de cour; où l'on jugeât tout suivant la crainte de Dieu et la doctrine des apôtres; où enfin l'on suivît la foi du concile de Nicée, et

d'où l'on exclût ceux qui ne faisaient point profession de la suivre; et qu'alors ce concile pourrait examiner les faits en contestation. Il ajoute que l'eunuque étant entré dans l'Eglise de Saint-Pierre pour y offrir les présens qu'il avait apportés à Libère, pour le faire souscrire contre saint Athanase, cet évêque l'ayant appris, reprit le sacristain de les avoir reçus, et les jeta hors du temple comme une offrande sacrilège; que ces choses ayant été rapportées à l'Empereur, il fit amener Libère à Constantinople; et que ce pape lui ayant parlé encore plus fortement qu'il n'avait fait à Rome, fut envoyé en exil, où il fut enfin forcé de souscrire par la crainte de la mort, après avoir résisté pendant deux ans. Il décrit ensuite la chute d'Osius; il dit que Constance, sollicité par les Ariens qui voulaient faire entrer dans leur parti un évêque qui avait autant d'autorité que celui-là, l'exhorta de souscrire; mais que ce Saint ne put pas seulement supporter cette proposition, et qu'ayant persuadé l'Empereur de le laisser en repos, il se retira dans sa patrie; mais que les Ariens ayant continué de solliciter l'Empereur, il lui avait écrit plusieurs lettres pleines tantôt de caresses, tantôt de menaces, pour l'obliger de condamner Athanase; que ce généreux vieillard lui avait répondu par une lettre que saint Athanase rapporte, dans laquelle il lui déclarait qu'il avait souffert

sous l'empire de Maximien pour la foi ce qu'il était encore prêt de souffrir, et de verser son sang pour la défense de l'innocence et de la vérité ; qu'il lui conseille de ne point écouter les Orientaux non plus qu'Ursace et Valens ; qu'il était mortel, et qu'il devait craindre le jour du jugement ; qu'il ne lui était non plus permis de se mêler des choses ecclésiastiques, qu'aux évêques des choses temporelles. Ces paroles sont excellentes. *Souvenez-vous*, lui dit-il, *que vous êtes mortel ; craignez le jugement , conservez-vous dans la pureté pour y paraître au nombre des élus ; ne vous mêlez point des affaires ecclésiastiques , et ne nous commandez rien sur ces choses , mais apprenez-les de nous. Dieu vous a mis la puissance de l'Empire entre les mains , et il nous a confié à nous , ce qui regarde l'Eglise ; et comme celui qui envahit votre Empire , agit contre l'ordre de Dieu , prenez garde de ne pas vous rendre coupable d'un crime très-énorme , en vous rendant maître de ce qui est de la juridiction ecclésiastique. Il est écrit : « Rendez à César ce qui appartient à César , et à Dieu ce qui appartient à Dieu ; il ne nous est donc pas permis de gouverner l'Empire de la terre ; et vous , Sire , vous n'avez point de pouvoir sur les choses sacrées.* Saint Athanase rapporte ensuite la violence qu'on fit à Osius pour le faire souscrire , et comme l'Empereur le fit venir à Sirmich où il le retint jusqu'à ce qu'il eût

communiqué avec Ursace et Valens. Le reste de cet ouvrage est une déclamation sanglante contre les violences et les persécutions de Constance et des Ariens. On y a joint une protestation du peuple d'Alexandrie touchant les violences exercées contre saint Athanase.

Le livre des *Synodes* de Rimini et de Séleucie, contient non-seulement l'histoire des conciles, mais aussi celle des principales formules de foi faites par les évêques du parti d'Arius depuis celle du concile de Nicée qu'il rapporte tout au long. A leur occasion, il traite du terme de *consubstantiel* ; il le défend contre les Ariens, avouant toutefois qu'il ne faut pas traiter comme hérétiques ceux qui ont quelque peine à s'en servir, quoiqu'ils reconnaissent de bonne foi la divinité du Fils. Il explique en quel sens ce terme a été condamné dans le concile d'Antioche, tenu contre Paul de Samosate, et il rapporte le témoignage des deux Denys qui s'étaient servis de ce terme.

Outre ces ouvrages, qui contiennent la suite de l'histoire de ce temps-là, il y en a encore quelques autres qui concernent des faits particuliers. Le premier est le livre de la Définition du Concile de Nicée, dans lequel il défend la décision de ce concile, et en remarque des circonstances considérables. Il dit que les évêques du concile, qui étaient environ au nombre de trois cents, demandèrent aux Ariens avec

douceur qu'ils se justifiasse, mais qu'à peine ceux-ci eurent-ils commencé de parler que tous les évêques les désapprouvèrent ; que ces hérétiques ne s'accordèrent pas même les uns avec les autres ; qu'ils furent obligés de se taire ; et qu'alors les évêques firent la formule de foi qui fut signée par les Eusébiens ; qu'Eusèbe de Césarée en Palestine qui avait refusé de la signer la veille, l'approuva le lendemain, et en écrivit à ceux de son église. Il combat ensuite l'impiété des Ariens qui étaient retombés dans leur ancienne erreur ; il prouve que le fils de Dieu est de toute éternité ; il défend les termes dont le concile de Nicée s'est servi dans sa formule de foi ; il dit que le terme de consubstantiel a un très-bon sens, et qu'il n'y en avait point de plus propre pour condamner nettement l'erreur des Ariens ; qu'au reste, ce terme n'était point nouveau ; que Théognoste, Denys d'Alexandrie, Denis de Rome et Origènes s'en étaient servis long-temps avant le concile de Nicée ; que ce synode n'avait point établi une nouvelle doctrine, mais confirmé celle qui était approuvée de l'Écriture et de la tradition. Il remarque que sur la foi il n'avait point décidé comme sur la célébration de la Pâque, *il nous plaît, nous le voulons ainsi* ; mais qu'il avait seulement dit : *C'est la foi de l'Eglise catholique. Ita credit catholica Ecclesia.*

Le second ouvrage de cette nature, est la lettre aux évêques d'Égypte, qui est intitulée mal à propos, *Discours premier contre les Ariens*. Il y décrit les violences que les Ariens exerçaient contre les catholiques ; il exhorte ses confrères à éviter leurs pièges ; il les avertit de ne point souscrire à leur profession de foi, quelque catholique qu'elle leur paraisse, mais de s'arrêter à celle du concile de Nicée, dans lequel l'impiété d'Arius a été condamnée ; il rapporte ensuite tous les principaux chefs de son erreur, et les réfute par des témoignages de l'Écriture-Sainte ; il décrit la fin malheureuse de cet hérétique ; il finit en exhortant les catholiques à défendre la foi jusqu'à la mort, leur représentant qu'on n'est pas seulement martyr quand on meurt pour ne pas offrir aux idoles, mais aussi quand on meurt pour ne pas trahir la vérité.

La lettre à tous les évêques orthodoxes est écrite vers le même temps, et elle est sur le même sujet : il décrit l'introduction violente de Georges dans l'église d'Alexandrie, et il y dépeint la fureur des Ariens et les maux qu'ils font souffrir à l'Église.

Dans les deux lettres à Lucifer, il décrit aussi les persécutions que les Ariens exerçaient contre les catholiques, et y dépeint l'état pitoyable de l'Église.

Dans la lettre à Sérapion de la mort d'Arius, il raconte la fin malheureuse de cet hérétique



qui périt dans les latrines la veille du jour qu'il devait rentrer dans l'Église. Saint Athanase dit qu'il a appris cette histoire par la relation du prêtre Ma-caire.

On peut mettre la lettre écrite par saint Athanase, touchant l'opinion de Denys d'Alexandrie sur la Trinité, au nombre des livres historiques, parce qu'elle nous apprend un point d'histoire ecclésiastique qui est très-considérable, et que nous eussions ignoré si saint Athanase ne l'eût rapporté; savoir, que Denys d'Alexandrie écrivit contre les Sabelliens de la Pentapole; qu'en les combattant, il se servit d'expressions qui pouvaient faire croire qu'il favorisait l'erreur opposée; qu'il en fut accusé dans un synode tenu à Rome; qu'il écrivit au pape un *Traité intitulé, Réfutation et Apologie*, dans lequel il se défendait et attaquait ses adversaires; et qu'enfin il enseignait dans ce livre une doctrine toute contraire à celle des Ariens. C'est ce que saint Athanase prouve dans ce *Traité*, en rapportant des passages du livre de Denys d'Alexandrie.

La lettre du concile d'Alexandrie à ceux d'Antioche concerne l'état de l'église d'Antioche après la mort de Constance. Saint Athanase et les autres évêques de ce concile recommandent à ceux d'Antioche de recevoir les Ariens qui condamnent nettement leur erreur, de se joindre à Paulin et à ceux de son parti, de recevoir à leur communion ceux qui te-

naient leurs assemblées dans la vieille ville, c'est-à-dire ceux du parti de Méléce, sans exiger d'eux d'autre profession de foi que celle du concile de Nicée. Ils les avertissent qu'il n'y a point eu de formule de foi faite dans le vrai concile de Sardique; ils leur conseillent de ne point avoir de dispute entre eux sur le sujet des hypostases, puisque ceux qui en reconnaissent trois dans la Trinité, et ceux qui n'en reconnaissent qu'une, sont du même sentiment, et ne diffèrent que dans la manière de l'exprimer. Saint Athanase tient la même chose sur le sujet de la réception des Ariens, dans la lettre à Rufinien où il fait mention de la décision de ce synode.

Dans la lettre à l'empereur Jovien, saint Athanase et les autres évêques d'Égypte lui proposent la formule de foi du concile de Nicée, comme la seule véritable: ils disent que la foi qu'elle contient est celle qui a été tenue par tant de Saints martyrs qui sont maintenant avec Jésus-Christ; qu'elle fût demeurée sans adversaires, si la malice des hérétiques n'eût tâché de la corrompre. Mais qu'Arius et ses sectateurs ayant voulu introduire une nouvelle doctrine contraire à la vérité, le concile de Nicée l'avait condamnée, et avait fait une confession de foi pour l'établir, et pour éteindre l'embrasement excité par ses sectateurs; que cette formule de foi avait été lue et crue sincèrement dans toutes les églises, jusqu'à ce

que quelques évêques, voulant renouveler l'erreur des Ariens, commencèrent à la mépriser, sans toutefois se déclarer ouvertement contre elle, mais en expliquant de travers la consubstantialité, et en disant des blasphèmes contre le Saint-Esprit. Après avoir ainsi expliqué le symbole de Nicée, ils le rapportent, et disent à l'Empereur que c'est la seule formule de foi à laquelle il faut s'attacher. Je ne parle point des conférences des Ariens et de saint Athanase devant Jovien, parce qu'elles ne contiennent rien de remarquable.

L'Épître catholique aux évêques d'Égypte, d'Arabie, de Syrie, de Cilicie, Phénicie, est encore écrite, aussi bien que les précédentes, au nom d'un synode d'évêques d'Égypte, auquel présidait saint Athanase; ils exhortent les évêques à qui ils écrivent de se séparer des Ariens, d'agir d'intelligence pour défendre la foi, de ne point dissimuler la vérité par crainte ou par ambition, et de reconnaître la divinité du Saint-Esprit. Enfin, ils leur proposent, comme le symbole, la marque de la vraie foi, *la Trinité consubstantielle*.

La lettre aux Africains est écrite sur le même sujet au nom de saint Athanase, et de quatre-vingt-deux évêques d'Égypte. Ils y recommandent la foi du concile de Nicée, établie par trois cent dix-huit évêques, publiée et reçue par toute la terre, parce que ce synode avait suivi

dans sa décision la doctrine et la manière de parler de l'Écriture et des Pères.

Dans la lettre à Jean et Antiochus, prêtres, saint Athanase se réjouit de ce qu'il a appris par leurs lettres écrites de Jérusalem qu'il y a un grand nombre de frères qui se réunissent en une même communion; il reprend ceux qui veulent troubler l'Église par des disputes de mots. Il s'étonne qu'il y en ait qui osent reprendre la doctrine de saint Basile.

Dans la lettre suivante à Palladius, il le loue de ce qu'il est orthodoxe; il approuve qu'il demeure avec Innocent; il reprend des moines qui ne voulaient pas obéir à saint Basile; il loue cet évêque; il dit qu'il est la gloire de l'Église; qu'il combat pour la vérité, qu'il enseigne ceux qui ont besoin de doctrine, et qu'il ne faut pas que des catholiques aient aucune dispute avec lui. Il dit qu'il a écrit à ses moines de lui obéir comme à leur père, et qu'ils ont tort de se plaindre de lui. C'était apparemment sur la question des hypostases que ces moines avaient quelques disputes avec saint Basile.

Après avoir parlé des ouvrages historiques, venons maintenant aux dogmatiques.

Les premiers de ses ouvrages sont les deux Traités contre les païens, dont le second est intitulé présentement, *de l'Incarnation*. Dans le premier de ces deux livres, il combat l'idolâtrie et établit le culte du vrai

Dieu. Il fait voir que la source de l'idolâtrie vient de la corruption du cœur de l'homme, lequel ayant été créé à l'image de Dieu est tombé dans le péché d'Adam, et dans une malheureuse inclination au péché que la volonté suit fort souvent, quoiqu'elle soit libre d'y résister. De ce principe, il conclut premièrement contre les hérétiques qu'il n'est pas nécessaire qu'il y ait deux principes ou deux dieux, l'un bon, auteur du bien, et l'autre méchant, auteur du mal; il réfute cette impiété par raison et par autorité, et il conclut que le péché n'est point une substance, mais qu'il est entré dans le monde par la chute du premier homme. Il remarque que c'est là la source de l'idolâtrie; parce que les hommes déchus de leur premier état n'ont plus élevé leur cœur et leur esprit aux choses spirituelles, mais les ont attachés aux choses terrestres et sensibles. Il réfute ensuite les différentes espèces d'idolâtries; il fait voir qu'on ne peut adorer ni reconnaître pour des divinités, ni les dieux des poètes, ni le monde, ni aucune de ses parties. Après avoir combattu l'idolâtrie, il établit l'existence et le culte du vrai Dieu; il montre qu'on peut le connaître naturellement; 1<sup>o</sup> par nous-mêmes, c'est-à-dire, par la connaissance de notre pensée qui n'est ni corporelle, ni mortelle; et par la beauté de l'univers qui fait connaître l'existence et l'excellence de celui qui en est l'au-

teur. Il fait voir que ce Dieu est le père de Jésus-Christ, et qu'il a tout créé et gouverné tout par son Verbe.

Le second Traité contre les Gentils est celui qui porte pour titre, *de l'Incarnation de Jésus-Christ*, parce qu'il y traite de ce mystère. Pour en expliquer les causes, S. Athanase remonte jusqu'au commencement du monde; il montre qu'il n'a point été fait par hasard, ni fabriqué d'une manière éternelle; mais que c'est Dieu le père qui l'a créé par son Verbe. Il parle ensuite de la chute de l'homme, lequel ayant été créé à l'image de Dieu, s'est porté aux biens corruptibles et périssables, et est ainsi devenu l'auteur de sa perte et de sa corruption. Il dit que cette chute du genre humain, et le dessein de Dieu de la réparer, a été cause de l'incarnation du Verbe; parce que Dieu, ayant pitié de l'homme, résolu d'envoyer son Fils pour le sauver et lui donner le moyen d'acquiescer l'immortalité qu'il avait perdue. C'est sur ce principe qu'il fonde la nécessité de l'incarnation du Verbe; qu'il prouve premièrement que le Fils étant l'image essentielle de son Père, il n'y avait que lui qui pût rendre l'homme semblable à Dieu, comme il l'était avant sa chute. Secondement, parce que, comme Verbe, il est la raison et la sagesse de son Père, et qu'il n'y avait que lui qui pût enseigner les hommes et les détromper des erreurs où ils étaient. Des causes de l'incarnation il passe



à ses effets, et après avoir expliqué les grâces que le Verbe a méritées aux hommes par son incarnation, il parle de sa mort, et il fait voir qu'il devait mourir comme il est mort par le supplice de la croix, afin que par sa mort il domptât la mort, et dans lui-même et dans nous. Il prouve enfin la résurrection de Jésus-Christ par les effets merveilleux qui ont suivi sa mort, et par le mépris de la mort qu'il a inspiré à ses disciples. Après avoir expliqué la doctrine des chrétiens, il réfute les juifs et les païens. Les premiers, en montrant par les prophètes que Jésus est le Messie promis dans l'ancien Testament, et les seconds, par les miracles de Jésus-Christ, par la destruction de l'idolâtrie et par l'établissement de la doctrine de l'Évangile, laquelle, quoique contraire aux sens et aux passions des hommes, a été reçue sans peine et en peu de temps de la plupart du monde. Il conclut le discours en avertissant son ami Macaire, à qui ils sont adressés, d'avoir recours à l'Écriture-Sainte qui est la source d'où il a puisé ces choses, remarquant que pour l'entendre il faut mener une vie semblable à celle de ceux qui ont écrit ces livres saints.

Saint Athanase n'a écrit que ces deux traités contre les Gentils; les autres traités dogmatiques sont, un sur la Trinité, un sur l'Incarnation. Les quatre discours contre les Ariens font le principal de ses ouvrages dogma-

tiques. Dans le premier qui est appelé le second, il convainc d'hérésie la secte des Ariens; pour le faire, il se sert premièrement de l'argument qu'on a employé contre tous les hérétiques qui est la nouveauté de leur secte et le nom qu'elle porte; ensuite, il expose leur doctrine et fait voir qu'elle est impie, pleine de blasphèmes, et qu'elle approche de celle des juifs et des païens; il réfute leurs raisons, et éclaircit quantité de difficultés qu'ils proposaient contre la doctrine de l'Église. Dans le second traité qui est le troisième dans les éditions ordinaires, il explique quelques uns des passages que les Ariens alléguaient pour prouver que le Fils est une créature, et il s'arrête principalement sur celui du chapitre 8 des Proverbes : *le Seigneur m'a créé dès le commencement de ses voies*, etc. « Il dit vers la fin que les Ariens « courent risque de n'avoir plus « de vrai baptême; parce que, « pour donner valablement ce « sacrement, il ne suffit pas de « prononcer les mots, mais qu'il « faut encore les bien entendre, « et avoir une foi droite. Il ajoute « que si le baptême des autres « hérétiques qui prononcent les « mêmes termes est nul, parce « qu'ils n'ont point la foi, il est « à croire qu'on doit porter le « même jugement de celui des « Ariens qui deviennent les plus « méchans de tous les hérétiques. »

Dans le troisième discours qu'on compte pour le quatrième,

il prouve que le Père et le Fils n'ont qu'une même substance et qu'une même nature, et ne sont qu'un seul Dieu, quoiqu'ils soient deux personnes distinctes. Il fait voir ensuite que tout ce qui est dit de Jésus-Christ dans l'Écriture qui semble indigne de la divinité, doit s'appliquer à la nature humaine, parce que le Christ étant une personne composée de la nature divine et de la nature humaine, on peut lui attribuer les propriétés de ces deux natures. Enfin, il examine dans la dernière partie de ce discours une question proposée par les Ariens, savoir : *si le père engendrait son Verbe volontairement ou nécessairement*, il répond qu'il l'engendre naturellement et non point par contrainte; qu'ainsi en un sens il l'engendre volontairement, parce qu'il veut l'engendrer, quoiqu'il ne puisse pas ne le point engendrer.

Dans le dernier discours, il réfute les Ariens en prouvant que le Verbe est éternel et consubstantiel au Père; les Sabelliens qui niaient que le Fils fût une personne distincte de celle du Père; les Paulianistes qui distinguaient le Verbe du fils de Dieu et le paraclet du Saint-Esprit.

Le discours sur ces paroles de l'Évangile de saint Matthieu, ch. 11, *mon père m'a donné toutes choses, etc.*, contient une réfutation de la fausse conclusion que les Ariens tiraient de ces paroles, en disant, que si le Père avait donné toutes choses dans le temps à son Fils, il y avait donc

eu un temps qu'il n'avait pas toutes choses, et par conséquent qu'il n'avait pas toujours un souverain empire sur les créatures; d'où il s'en suivait qu'il n'était pas égal au Père. Saint Athanase répond qu'il ne s'agit point dans ce passage du pouvoir absolu de Dieu sur les créatures, mais qu'il concerne le mystère de l'incarnation; que le Père a donné le genre humain à Jésus-Christ comme on abandonne un malade à un médecin pour le guérir; que l'homme ayant péché, et la mort ayant été la peine de son péché, le Verbe s'était fait homme, et que Dieu lui avait donné les hommes afin qu'il les guérît et qu'il leur rendît la vie et la lumière qu'ils avaient perdue.

Dans la lettre à Adelphius, saint Athanase prouve contre les Ariens, qu'il faut adorer le Verbe de Dieu dans la personne de Jésus-Christ.

Dans la lettre à saint Maxime, il montre que Jésus-Christ est véritablement Dieu et véritablement homme. Les titres des lettres à Sérapion en font connaître le sujet; voici ce qu'ils portent : *Contre ceux qui disent que le Fils et le Saint-Esprit sont une créature*. Le traité contre les sectateurs de Sabellius, est un recueil des passages de l'Écriture qui prouvent la Trinité des personnes et la divinité du Verbe. Le dessein du traité de l'union et de la nature humaine avec le Verbe, est plutôt de prouver la divinité du fils de Dieu, que d'expliquer l'incarnation. L'exposition de la

foi qui est dans le premier volume, pag. 240, est une explication de la formule de foi du concile de Nicée sur la Trinité et sur l'incarnation. Le discours abrégé contre les Ariens est un écrit de même nature. La lettre à Épictète est le principal traité de saint Athanase touchant l'incarnation de Jésus-Christ. Il y réfute l'erreur et les argumens de ceux qui soutenaient que la chair de Jésus-Christ était de même essence que sa divinité; que la divinité était changée en l'humanité ou l'humanité en divinité; que le Verbe avait adopté un corps sans y être naturellement uni; que ce corps n'était point pris dans le sein de la Vierge; que la divinité avait souffert, ou enfin que le Verbe était une personne différente de l'homme. En un mot, il y réfute les fondemens de l'erreur des Apollinaristes et des Eutychiens et le principe des Nestoriens, faisant voir que Jésus-Christ est une personne composée de la nature divine et de la nature humaine, dans laquelle se trouvent toutes les propriétés de ces deux natures. Il réfute les mêmes erreurs dans les livres de l'incarnation contre Apollinaire, dans lesquels il prouve particulièrement contre cet hérétique, que Jésus-Christ a pris une nature humaine entière et parfaite qui n'était point dénuée d'âme ni d'entendement et de volonté.

Il y a peu de traités de morale parmi les ouvrages de saint Athanase. L'épître à Draconce est un

des principaux. Draconce était un moine qu'on avait élu évêque; mais soit qu'il craignît la persécution, soit qu'il se crût indigne de gouverner un évêché, il s'enfuit et se cacha, de peur d'être obligé de prendre soin du peuple dont il avait été ordonné évêque. Saint Athanase le reprend dans cette lettre de son peu de courage, et l'exhorte à retourner dans son évêché. Il lui représente que sa conduite scandalise plusieurs personnes; qu'étant ordonné évêque, il n'est plus à lui, mais à ceux pour qui il est ordonné; qu'il est obligé d'avoir soin d'eux, et qu'il sera responsable du salut de ceux qui périront faute d'instruction; qu'il doit faire valoir le talent que Dieu lui a donné, et avoir soin du troupeau qu'on lui a confié; que si c'est la crainte de la persécution qui lui fait fuir l'épiscopat, c'est une faiblesse bien grande, et que si c'est un dégoût des fonctions épiscopales, c'est un mépris injurieux de l'autorité et du ministère de Jésus-Christ; qu'il ne pouvait s'excuser en disant qu'il avait fait vœu du contraire, puisque Jérémie et Jonas avaient été obligés de faire le contraire de ce qu'ils avaient résolu; qu'au reste plusieurs moines qu'il nomme avaient accepté l'épiscopat, et que cette profession n'était point un obstacle à l'ordination; que l'épiscopat, bien loin d'être une occasion de péché, comme on le voulait persuader à Draconce, était un moyen de se sanctifier en imi-



tant les apôtres ; que cet état n'empêchait point qu'on observât les pratiques du cloître. Il finit en l'exhortant de retourner à son évêché avant la fête de Pâque, afin que son peuple ne fût pas abandonné et obligé de célébrer cette fête sans lui.

Dans la lettre au moine Ammon, il réfute l'erreur de quelques moines qui condamnaient l'usage du mariage ; il montre par l'Écriture qu'il est permis, et que c'est une impiété que de le condamner, quoique la virginité soit un état plus parfait, et qui mérite de plus grandes récompenses.

La vie de saint Antoine peut être mise au nombre des écrits de morale ; elle contient d'excellentes instructions pour tous les moines.

Il faut mettre encore au nombre des ouvrages de morale de saint Athanase, son Homélie de la circoncision et du sabbat ; il y traite de l'institution du sabbat, et il prétend que la fin principale de sa célébration ne fut point le repos, mais qu'il fut institué pour faire connaître le Créateur ; que la raison pour laquelle on l'a abrogé dans la loi nouvelle, et établi en sa place la fête du dimanche, est que le premier a été la fin de la première création, et le second le commencement de la nouvelle. C'est pour cette même raison qu'il prétend que la circoncision a été établie au huitième jour pour être la figure de la génération qui se fait par le baptême.

Enfin, pour dire un mot des traités de saint Athanase sur l'Écriture-Sainte, l'Abrégé de la sainte Écriture est un traité fort utile ; il y fait d'abord le dénombrement des livres canoniques du vieux Testament, suivant le catalogue des Hébreux qui n'en contient que vingt-deux ; il y ajoute ceux qui ne sont point canoniques, mais qui se lisent aux cathécumènes qui sont, selon lui, la Sagesse, l'Ecclésiastique, Esther, Judith et Tobie ; remarquant que quelques uns mettent les livres d'Esther et de Rhut au nombre des canoniques. Dans le catalogue des livres canoniques du nouveau Testament, il y met tous ceux que nous reconnaissons présentement. Après avoir donné ces catalogues, il fait un abrégé fort fidèle de ce qui est contenu dans chaque livre ; il y rend raison du nom qu'il porte et parle de l'auteur qui l'a écrit. Il fait ensuite un catalogue des livres apocryphes qui n'ont aucune utilité. Il parle en particulier des quatre Évangiles, de leurs auteurs, et des lieux où ils ont été composés. Il traite en peu de mots des versions grecques de l'ancien Testament, et enfin il fait un catalogue de quelques livres cités dans l'Écriture qui ont été perdus. Le fragment de la trente-neuvième lettre festale est sur le même sujet ; il contient aussi un catalogue des livres canoniques de l'ancien et du nouveau Testament, et de ceux qui sont utiles, quoiqu'ils ne soient pas

canoniques , qu'il distingue des apocryphes supposés par les hérétiques ; il suit le même catalogue qui est dans l'abrégé , mais il ajoute au nombre des livres qu'on peut lire aux cathécumènes , la doctrine des Apôtres et le Pasteur.

Le livre à Marcellin sur les Psaumes est contre un ouvrage de même nature. Saint Athanase y fait voir l'excellence du livre des Psaumes , et rapporte le sujet de plusieurs , soit qu'ils regardent l'histoire , soit qu'ils concernent la morale ; il y remarque que le livre des Psaumes a rapport à toutes les histoires de l'ancien Testament ; qu'il renferme toutes les prophéties de Jésus-Christ ; qu'il exprime tous les sentimens qu'on doit avoir ; qu'il contient les prières qu'on doit faire ; et qu'il comprend tous les préceptes de morale. Il fait observer qu'il y en a d'historiques , de moraux , de prophétiques , de prières et de louanges. Il les distingue tous , et les met en leur rang. Il fait voir que les Psaumes représentent à chacun des fidèles l'état de son âme , que chacun s'y voit dépeint , et y peut remarquer dans les différens mouvemens qui y sont exprimés de toutes parts ce qui se passe dans le fond de son cœur , et que dans quelque état qu'il soit , il trouve dans ce divin livre des paroles conformes à sa disposition présente , des règles pour sa conduite et des règles pour ses maux ; c'est pourquoy il partage les Psaumes selon

les différentes matières dont ils traitent , afin que chacun s'en puisse servir suivant ses besoins et suivant les différens états où il se rencontre. Il ajoute à ceux qui les chantent d'avoir l'esprit libre et en repos , afin que la mélodie du chant s'accorde avec l'harmonie de l'esprit ; enfin , il ne veut point qu'on change les termes des Psaumes qui paraissent simples , sous prétexte de les rendre plus élégans.

Le traité sur ces paroles de Jésus-Christ , *quiconque aura dit quelque parole contre le Saint-Esprit , son péché ne lui sera remis , ni en ce monde , ni en l'autre* , est une explication de cet endroit difficile de l'Écriture. Il remarque premièrement qu'Origène et Théognoste ont cru que le péché contre le Saint-Esprit était le péché de ceux qui , après avoir été baptisés , perdaient la grâce du baptême par leurs crimes. Saint Athanase soutient que cette explication n'est pas naturelle , parce que ceux qui violent les vœux de leur baptême ne pèchent pas davantage contre le Saint-Esprit que contre le Père et le Fils , au nom desquels se donne le baptême. Et pour montrer que l'opinion des anciens n'est pas soutenable , il remarque que ces paroles de Jésus-Christ s'adressent à des Pharisiens qui n'avaient point été baptisés , et qui péchaient toutefois contre le Saint-Esprit , en disant que Jésus-Christ chassait les démons au nom de Béelzébut. Il ajoute que si cette ex-

plication avait lieu , on donnerait gain de cause à Novat. Il explique le passage de saint Paul aux Hébreux où cet apôtre dit qu'il est impossible que ceux qui ont une fois été baptisés soient renouvelés de nouveau ; *ce qui n'exclut pas*, dit saint Athanase , *la pénitence après le baptême , mais un second baptême*. Après avoir rejeté cette explication , il en rapporte une nouvelle , et il prétend que pécher contre le saint-Esprit , c'est nier la divinité de Jésus-Christ , en attribuant au démon , comme faisaient les Pharisiens , ses actions toutes divines. Voici comme il s'explique : « Ceux , dit-il , « qui considérant les actions humaines de Jésus-Christ , le considéraient comme un homme , « étaient en quelque manière excusables. Ceux même qui , considérant ses actions divines , « doutaient qu'il fût homme , « n'étaient pas si coupables ; « mais ceux qui voyant ces actions toutes divines nient sa « divinité , en attribuant ces actions au démon , comme les « Pharisiens et les Ariens , commettent un crime si énorme , « qu'ils ne doivent pas espérer de « pardon. Les premiers pèchent « contre le Fils de l'homme , c'est-à-dire , contre l'humanité de « Jésus-Christ , et les derniers « contre l'esprit , c'est-à-dire « contre sa divinité. » Voilà en peu de mots le sommaire de l'explication que donne S. Athanase aux paroles de l'Évangile dont il s'agit. Enfin , l'on peut

encore ajouter à ces traités de saint Athanase sur l'Écriture-Sainte les fragmens qui se trouvent à la fin du second volume , et particulièrement celui qui est tiré du sixième concile sur ces paroles de Jésus-Christ : *mon âme est beaucoup troublée*.

Venons maintenant au caractère du style de saint Athanase et aux éditions de ses ouvrages. Le style de saint Athanase , dit Photius , est clair , simple , plein de sens , de vivacité et de force. Ses lettres surtout et ses apologies sont écrites avec beaucoup de netteté , d'élégance et de noblesse. Il est court et précis dans ses Commentaires , mais sans obscurité ; naturel et coulant dans ses ouvrages historiques , vif et animé dans les polémiques. Il a une abondance et une facilité admirables ; un fonds de logique , non dénuée d'ornemens , mais noble , ornée , digne d'un homme grave et véritablement habile. Dans tous ses ouvrages , il sait proportionner sa manière d'écrire au sujet qu'il traite et aux personnes à qui il parle : assaisonnant son discours de tant de grâces , de force et de modestie , qu'on entre naturellement dans les vérités qu'il établit.

Nous avons trois éditions principales des ouvrages de S. Athanase ; la première est celle de Commelin , imprimeur de Heidelberg , en 1601 , en deux volumes in-folio , grec et latin ; la seconde , aussi grecque et latine , est celle qui fut faite à Paris en 1627 , et à Leipsick en 1686 ; la



troisième et la meilleure, est celle qui fut publiée à Paris en 1698, chez Jean Anisson, en trois volumes in-folio qui ne font néanmoins que deux tomes, par les soins du savant Dom Bernard de Montfaucon, bénédictin de la congrégation de Saint - Maur. (Photius, au volume 140 de sa Bibliothèque. Dupin, *Biblioth. Dom Ceillier, Hist. des Auteurs eccles.*, tom. 5, pag. 150 et les suiv. Hermant, *Vie de saint Athanase.*)

ATHANASE, prêtre d'Alexandrie, vers le milieu du cinquième siècle, était fils d'Isidora, sœur de saint Cyrille d'Alexandrie. Il souffrit beaucoup de la part de Dioscore nouvellement fait évêque, qui, après l'avoir dépouillé de tous ses biens, le déposa du sacerdoce, le chassa d'Alexandrie et de toute l'Égypte, lui fit souffrir divers tourmens et la prison; de sorte qu'il fut obligé de mener une vie errante, manquant des choses nécessaires à la vie jusqu'à l'an 451, qu'il porta ses plaintes au concile de Chalcédoine. Nous avons cette plainte contre Dioscore au quatrième tome des Conciles, pag. 403.

ATHANASE le jeune, surnommé *Hermiosus*, succéda sur le siège d'Alexandrie à Pierre Monge vers l'an 490, lorsque les esprits étaient le plus échauffés sur le concile de Chalcédoine. Élevé à cette grande place, il se donna bien des mouvemens pour concilier les parties, mais il ne put réussir, la division augmenta toujours de plus en plus; ce qui

fit qu'ayant envoyé des lettres synodiques à Palladius, évêque d'Antioche, il adopta l'hénotique de l'empereur Zénon, et conserva dans les dyptiques le nom de Pierre, son prédécesseur. De plus, si nous en croyons Léontius, il anathématisa le concile de Chalcédoine. Quoi qu'il en soit, le diacre Libératus, et Nicéphore, patriarche, l'ont regardé depuis ce temps comme hérétique. Il mourut vers l'an 497, après avoir fait bâtir plusieurs belles églises à Alexandrie, comme nous l'apprenons de Batri-cides, patriarche de la même ville. Outre les auteurs ecclésiastiques qui en parlent, Léontius, Libératus, en font mention aussi bien que le vieux calendrier des Coptes rapporté par Selden, et un autre qui nous a été donné par Ludolf. Dans l'un et l'autre, Athanase est appelé le second patriarche. Euthalius, qui lui donne de grandes louanges, lui dédia l'ouvrage qu'il avait fait, n'étant encore que diacre, sur l'Épître de saint Paul, et ce qu'il fit ensuite étant évêque de Sulce, sur les Actes des Apôtres et sur les Épîtres canoniques. Nous ne savons point qu'il ait écrit lui-même, y ayant peu d'auteurs qui parlent de lui; mais nous nous portons à croire qu'il pourrait bien être l'auteur de quelques ouvrages qu'on a attribués autrefois à saint Athanase, et dont nous avons parlé dans l'article de ce Saint, en particulier, de cet Abrégé de l'Écriture-Sainte, qu'on a regardé comme

un chef-d'œuvre pour l'érudition et la beauté du style. Euthalius dit qu'Athanase avait un goût particulier pour les livres saints, qu'il en faisait ses délices, qu'il les méditait nuit et jour ; que c'est à sa persuasion qu'il a commencé et fini son ouvrage, et qu'en cela il a voulu lui donner des marques du plus parfait dévouement. Or, si on se donne la peine de comparer l'ouvrage d'Euthalius, je veux dire ce qu'il a fait sur les Actes des Apôtres et les Épîtres du nouveau Testament, avec l'Abrégé de l'Écriture attribué à saint Athanase, on trouvera entre eux une si grande conformité, qu'on ne pourra s'empêcher de croire que ces deux ouvrages ne peuvent venir que de deux auteurs, aussi semblables dans leurs inclinations que l'étaient Euthalius et le jeune Athanase. Les réponses et questions à Antiochus pourraient bien être de la même main, au moins la plus grande partie ; car le reste n'est ni de l'un, ni de l'autre Athanase. Les deux opuscules du Verbe de Dieu paraissent être aussi du jeune Athanase qui a vécu après la naissance des hérésies de Nestorius et d'Eutichès. Le corps de doctrine adressé aux clercs et aux laïques, qu'on attribue au saint patriarche, ne peut convenir qu'à l'auteur dont nous parlons, aussi bien que le livre de la Virginité que les manuscrits attribuent à un Athanase. Or, ce ne peut être le défenseur de la foi contre les Ariens. Il faut donc

que ce soit le jeune, et nous n'en trouvons aucun autre dans la liste des patriarches d'Alexandrie, auquel ces ouvrages puissent être plus raisonnablement attribués. Il y a plus de difficulté pour l'Histoire de la Passion de l'image de Jésus-Christ à Béryte. Si ce que dit Sigebert est vrai, que cette histoire n'est arrivée qu'en 765, il est évident qu'on ne la peut attribuer à aucun des deux Athanases, qui sont plus anciens de deux cents ans au moins. Il faudra dire, ou qu'elle est d'un troisième Athanase, beaucoup plus jeune, ou que le second concile de Nicée, dans lequel on en fit la lecture, n'ayant pas bien examiné quel en était l'auteur, s'est contenté du merveilleux de cette histoire, qui, pour n'être pas de saint Athanase, n'en était pas moins propre à confirmer les fidèles dans la pratique où était toute l'Église de respecter les images. Bellarmin, Baronius, Lambecius auraient bien dû nous apprendre quel était ce jeune Athanase qu'ils font auteur de cette histoire, et dans quel temps il vivait ; et comment accorder avec leur sentiment le titre de cette pièce qui porte *S. Pater noster Athanasius* : ce qui est conforme aux manuscrits de la bibliothèque Palatine, et à ceux de la bibliothèque Césarienne, comme Lambecius l'avoue lui-même. Au reste, nous attendons que quelque plus habile critique nous développe cette énigme qui n'a pas encore été bien ex-

pliquée jusqu'à présent. Les protestans, toujours hardis à décider sur les pièces qui les convainquent d'erreur, tranchent le mot, et disent que celle-ci est de l'invention du concile : mais on leur répond qu'il n'est pas permis d'accuser ainsi de mauvaise foi une assemblée respectable qui n'avait pas besoin de cette histoire pour juger l'affaire des images, ayant toute l'antiquité pour garant de sa foi. (*Voyez Concile de Nicée. Baron. Bellarm. Lambecius. Cave, nouv. édit.*)

ATHANASE (saint), diacre de Jérusalem, martyr, eut le corps déchiré à coups de fouets, et mourut d'un coup d'épée par l'ordre de Théodose, moine impie et scélérat, défenseur furieux d'Eutichès, qui s'était rendu maître de l'église de Jérusalem où il exerçait des cruautés inouïes contre les catholiques. Le Martyrologe romain moderne fait mention de saint Athanase le 5 de juillet. (*Nicéphore. Baillet, 5 juillet.*)

ATHANASE, religieux Picpuce, est auteur d'une Histoire du socinianisme divisée en deux parties où l'on voit son origine et les progrès que les Sociniens ont faits dans différens royaumes de la chrétienté; avec les caractères, les aventures, les erreurs et les livres de ceux qui se sont distingués dans la secte des Sociniens. (Paris, 1723, vol. in-4°. *Journal des Savans, 1723.*)

ATHANASIE (sainte), martyre en Égypte, compagne de saint

Cyr et de saint Jean. (*Voyez SAINT CYR.*)

ATHANASIE (sainte), veuve, abbesse de Tymie dans la Grèce, naquit vers les commencemens du neuvième siècle, dans l'île d'Égine, de parens riches, nobles et pieux. Elle fut mariée d'abord contre son gré à un officier des armées de l'Empire, qui fut tué très-peu de temps après son mariage dans un combat contre les Sarrasins. L'empereur Michel-le-Bègue ayant ordonné par un édit à toutes les filles nubiles et à toutes les jeunes veuves de se marier, Athanasie fut encore obligée de prendre un second mari, avec lequel elle s'exerça dans toutes les œuvres de pénitence et de charité qu'elle aurait pu pratiquer seule, jusqu'à ce qu'elle lui persuada de renoncer entièrement au monde; ce qu'elle fit elle-même en changeant sa maison dans une communauté régulière, dont elle fut abbesse, et qu'elle gouverna sagement pendant quatre ans. Au bout de ce terme, elle se retira avec ses sœurs dans un lieu plus solitaire, auquel on donna le nom de *Tymie*, c'est-à-dire, lieu honoré et respecté. Elle fut ensuite appelée à Constantinople par l'impératrice Théodore, d'où elle ne revint, après sept ans, que pour mourir à Tymie entre les bras de ses sœurs. Les Grecs l'honorèrent le 14 d'août. (*Surius. Baillet, 14 août.*)

ATHANASSUS ou ATHANASSUM, ville épiscopale du diocèse d'Asie dans la Phrygie Paca-



tienne, sous la métropole de Laodicée, a eu trois évêques.

1. Philadelphie, pour lequel Nunéchiüs, de Laodicée, souscrivit aux actions sixième et septième du concile de Chalcédoine.

2. Christophe, au septième concile général.

3. Philotée, au concile de Photius.

ATHAR (hébr., *prière*, ville de la tribu de Siméon. (*Josué*, c. 19, v. 7.)

ATHÉE, *Atheus*. On distingue deux sortes d'athées, le *pratique* et le *spéculatif*. L'athée *pratique* est celui qui ne croit pas l'existence d'un Être immatériel et suprême, modérateur de toutes choses, afin de s'abandonner à ses passions librement et sans remords. L'athée *spéculatif* est celui qui ne croit pas l'existence d'un Être suprême, sans que cette non-croyance soit fondée sur la corruption de son cœur. L'athée spéculatif est ou *néгатif* ou *positif*. L'athée spéculatif *néгатif* est celui qui vit dans la non-croyance de l'existence d'un Être suprême, par stupidité ou par défaut d'attention, soit parce qu'il n'y a jamais réfléchi. L'athée spéculatif *positif* est celui qui nie formellement l'existence de l'Être suprême par raisonnement et par réflexion. Il est trop certain qu'il y a des athées *pratiques*, c'est-à-dire, des hommes aveugles et corrompus qui s'étourdissent sur l'existence de Dieu, et qui la nient pour n'être pas troublés dans la jouissance de leurs plai-

sirs. Sans parler des autres pays, il y a en Turquie une société nombreuse d'athées composée de cadis, de personnes savantes dans les livres arabes, et de chrétiens renégats qui, pour éviter les remords qu'ils sentent de leur apostasie, s'efforcent de se persuader qu'il n'y a rien à craindre ni à espérer après la mort. (*Ricaud, État présent de l'Empire Ottoman*, tom. 2, l. 2, ch. 12.)

Pour ce qui est des athées spéculatifs, soit négatifs, soit positifs, il ne paraît pas qu'il puisse y en avoir de bonne foi.

Les sources de l'athéisme ou les motifs qui engagent les athées dans leurs erreurs, sont de deux sortes; les uns intérieurs, les autres extérieurs. Les motifs intérieurs de l'athéisme sont ceux qui se tirent des dispositions de l'esprit des incrédules; les motifs extérieurs sont ceux qui viennent de la nature du Dieu qu'on propose aux athées, ou de ce qu'ils remarquent dans les Théistes. L'athéisme *pratique* a pour principe ou motif intérieur la corruption des mœurs. L'athéisme *spéculatif négatif* a pour principe le défaut d'instruction ou la stupidité d'esprit qui fait qu'on ne réfléchit sur rien. Les sources de l'athéisme *spéculatif positif* sont les préjugés de l'éducation, de l'instruction et d'une étude peu réfléchie; l'obscurité de l'esprit, la paresse à s'instruire, la corruption du cœur. Les motifs extérieurs de l'athéisme consistent dans la nature incompréhensible d'un Dieu souverainement

bon ; mais juste vengeur du crime, rémunérateur de la vertu, infini en toutes sortes de perfections ; dans les disputes des Théistes touchant la nature divine, etc. Tous ces motifs sont frivoles, et nous les réfuterons en parlant de l'existence de Dieu.

Voyez DIEU.

ATHEÏSME. Voyez le livre intitulé : *Branche différente de ceux qui prétendent le soutenir*, et dont les chefs sont Anaximandre, Leucippe, Démocrite, Épicure et Zénon, avec une idée de leurs systèmes, 1755.

ATHÉNAGORE, philosophe illustre d'Athènes, n'était pas moins instruit de la théologie chrétienne que de la science des païens. Il se distingua particulièrement vers l'an 177. Eusèbe, saint Jérôme ne nous en disent rien. Méthodius de Patara est le seul des anciens qui en fait mention dans ses Extraits du livre de la résurrection des morts, qu'on trouve dans saint Épiphanes, *hérésie* 64, et dans Photius, *cod.* 234. Quoique les savans ne paraissent pas ajouter beaucoup de foi aux particularités que raconte d'Athénagore un auteur du cinquième siècle, nous ne laisserons pas de les rapporter ici. Cet auteur dit donc qu'Athénagore, étant encore païen, s'appliqua à combattre la religion chrétienne ; mais que s'étant adonné à la lecture des livres saints pour y puiser de plus forts argumens contre ceux qui en faisaient profession, il se sentit touché inté-

rieurement de la grâce qui lui fit embrasser la foi de Jésus-Christ qu'il cherchait à détruire. Il quitta Athènes, et alla à Alexandrie, où non-seulement il enseigna la philosophie de Platon, mais où il se fit un devoir d'attirer au christianisme le plus de prosélytes qu'il pourrait. Ainsi, sans cesser de porter l'habit de philosophe, il fit ouvertement profession d'être chrétien. Nous apprenons toutes ces circonstances d'un fragment d'un discours sur la religion chrétienne de Philippe Sidétas, rapporté par Nicéphore Calixte, et que M. Dodwel nous a donné dans sa Dissertation sur saint Irénée, d'après un manuscrit dans lequel on voit aussi la succession de tous les maîtres qui enseignèrent à Alexandrie les lettres chrétiennes. Athénagore y tient le premier rang, non pas qu'avant lui personne n'ait enseigné la religion chrétienne à Alexandrie, mais peut-être parce qu'il se trouve le premier dans le catalogue de Rhodon, d'où Philippe paraît avoir tiré le sien. Nous le rapportons d'après lui : Athénagore, Clément d'Alexandrie, Pantène, Origène, Héraclas, Denis, Piérius, Théognoste, Sérapion, Pierre Martyr, Macarius Politicus, Didyme, Rhodon. Je crois qu'on ne nous saura pas mauvais gré si à cette occasion nous nous étendons un peu sur l'origine et l'établissement de cette école, dont nous n'aurons peut-être pas ailleurs sujet de parler. Il est certain que ja-

mais la religion chrétienne n'a été plus brillante que depuis qu'on a établi des écoles non-seulement particulières dans les églises , comme il y en a toujours eu , mais encore publiques dans les villes , pour y apprendre les dogmes sacrés et pour les défendre contre les païens , et qu'on y a préposé pour l'instruction des fidèles les plus savans et les plus habiles maîtres. La ville d'Alexandrie a été de tout temps celle qui l'a emporté sur toutes les autres , et pour les grands hommes qui se sont chargés d'y instruire , et pour le nombre des auditeurs qui venaient en foule y prendre des leçons ; et pour remonter plus haut , on sait que du temps des Ptolomées , il y avait dans le palais des Rois une académie superbe , fondée et rentée pour l'instruction de ceux qui avaient du goût pour les sciences , et dans laquelle les maîtres vivaient en commun et à la même table , ayant à leur tête un préfet qui devait toujours être un prêtre , et que le Roi seul avait pouvoir de nommer. Là , comme autour d'une source de toutes les sciences , venaient de tous côtés , pour y puiser , ceux qui aimaient l'étude , y apprenaient la grammaire , la rhétorique , la philosophie , la musique , la médecine , et les élémens de toutes les autres sciences pour lesquelles chacun trouvait un maître particulier. Les écoles platonicienne et aristotélicienne y fleurissaient à l'envi l'une de l'autre. Messieurs Jonse

et Vossius nous ont donné la succession des professeurs qui y enseignaient. Cette académie était située dans un quartier de la ville appelé Bruction , qui fut , dit Ammien Marcellin , longtemps le domicile des plus savans hommes de l'univers. Ptolomée Philadelphie le fit bâtir , et il subsistait encore à la fin du cinquième siècle depuis Jésus-Christ ; et si nous en croyons Léon l'Africain , les Sarrasins qui bouleversèrent toute cette grande ville , ne purent empêcher qu'on y vît encore de son temps , au même endroit , plusieurs collèges où l'on venait s'instruire. Ce fut donc à l'imitation des Rois d'Égypte que dès les premiers siècles de l'Église on établit à Alexandrie une école publique pour y enseigner à la jeunesse les premiers élémens de la religion chrétienne , et à ceux qui étaient dans un âge plus avancé les sublimes mystères de la théologie. Saint Marc qui fut le premier qui fit cette fonction , fut suivi par les plus habiles maîtres qui aient été dans l'Église , comme Eusèbe le dit en particulier de Pantène , qui , de vive voix et par écrit , expliquait à ses auditeurs les dogmes sacrés , et leur apprenait à répondre aux fausses subtilités des païens. Voilà l'origine de cette fameuse école dont parlent souvent les auteurs ecclésiastiques , et à laquelle ont présidé tant de grands hommes , Athénagore , Pantène , Clément Alexandrin , et ceux que nous avons



ci-dessus rapportés, qui ont, dit Eusèbe, rempli l'Église de leurs lumières, et qui l'ont édifiée par leurs savans ouvrages jusqu'à ce jour. Sozomène assure que cet établissement subsistait encore sous les empereurs Constant et Julien, et on ne peut douter qu'il n'ait aussi duré jusqu'au temps de Théodose-le-Grand, quoique bien différent de ce qu'il était autrefois, et pour les maîtres et pour les disciples. Mais pour revenir à Athénagore, voici ses ouvrages. Le premier est une Apologie qu'il présenta à l'empereur Marc-Aurèle et Luce-Aurèle-Commode, son fils, sous le titre de *Légation pour les Chrétiens*. Il y réfute les trois principales calomnies qu'on faisait contre les chrétiens ; savoir, 1<sup>o</sup> qu'ils étaient des athées ; 2<sup>o</sup> qu'ils mangeaient de la chair humaine ; 3<sup>o</sup> qu'ils commettaient des crimes infâmes dans leurs assemblées. Il répond à la première accusation que les chrétiens n'étaient point des athées, puisqu'ils reconnaissaient et adoraient un seul Dieu en trois personnes, et qu'ils vivaient conformément à ses lois et à ses commandemens, croyant qu'il voit tout et qu'il connaît tout ; qu'ils n'adoraient point les idoles, et qu'ils ne leur offraient point de sacrifices, parce qu'ils étaient persuadés qu'elles n'étaient point des divinités. Il répond aux deux dernières objections en montrant que la vie, les lois et les mœurs des chrétiens sont très-éloignées de

l'homicide et des crimes infâmes dont on les accusait. Il établit clairement l'unité de l'essence de Dieu et la Trinité des trois personnes divines. Il dit que le Verbe, qui avait été de toute éternité dans Dieu, est sorti pour ainsi dire de Dieu pour faire et pour gouverner toutes choses. Il établit le culte des Anges, et il dit qu'ils ont été créés pour avoir soin des choses d'ici-bas. Il dit que les démons se sont perdus par l'amour qu'ils ont eu pour les femmes. Il admet le libre arbitre dans toute son étendue. Il fait plusieurs peintures de la sainteté des mœurs des chrétiens. Il loue la virginité. Il condamne les secondes noces, et les appelle un honnête adultère. Il parle de la résurrection et du jugement dernier. Le second ouvrage d'Athénagore est un Traité de la résurrection des morts, dans lequel il prouve que la résurrection non-seulement n'est point impossible, mais qu'elle est même fort croyable ; 1<sup>o</sup> par la fin que Dieu s'est proposée en créant l'homme, qui est de le faire vivre éternellement ; 2<sup>o</sup> par la nature même de l'homme composé de corps et d'âme, qui doivent être punis ou récompensés tous les deux.

Les écrits d'Athénagore l'ont fait passer pour un excellent auteur. On y trouve en effet beaucoup d'esprit, d'érudition, d'éloquence, et une connaissance profonde des mystères les plus relevés de notre religion. Il est

peu d'auteurs dans l'antiquité qui se soient expliqués avec autant de précision que lui, sur la divinité, l'unité de substance, et la distinction des trois personnes, sur la génération éternelle du Verbe, et sur la procession du Saint - Esprit. Ses raisonnemens sont soutenus et bien suivis. Il écrit avec méthode, mais son style est un peu trop diffus et trop coupé par des parenthèses. Ses ouvrages ont été imprimés séparément : le premier en grec et en latin, à Paris, in-4<sup>o</sup>, en 1541, de la traduction de Nannius; le second, aussi en grec et en latin, de la traduction de Conrad Gesner, à Zurich en 1557, in-8<sup>o</sup>, et à Bâle en 1558, in-8<sup>o</sup>. On les a insérés dans les bibliothèques des Pères, et à la fin des OEuvres de saint Justin. Il est inutile de remarquer que Scultet s'est trompé en attribuant à Athénagore douze livres de sa vie, puisque Gesner, sur l'autorité duquel il s'appuie, n'en dit pas un mot dans sa Bibliothèque à l'article d'ATHÉNAGORE. ( Tillemont, *Mém. ecclés.*, Dupin, *Biblioth. eccles.*, deuxième siècle. Dom Ceillier, *Hist. des Auteurs sacrés et ecclés.*, tome 2, pag. 112 et les suivantes.)

ATHÈNES, ville considérable du temps même d'Homère; ville libre, dit Pline, et qu'on n'avait pas besoin de louer pour en faire connaître le mérite. Il est donc inutile de s'étendre ici à en faire une plus longue description. Voici ce que nous dit Théodose

Zygomalas de sa situation présente, in *Epist. de Constantinop. cladib.* Les montagnes voisines d'Athènes, savoir, l'Hymettus, l'Arilissus, le Licabanitus, le Parnéthius et le Corydalus, font de cette ville un séjour admirable par la tempérie de l'air qu'on y respire, par la santé dont les hommes y jouissent, par la mémoire, l'élégance des expressions dont se servent ses habitans, et différentes commodités qu'on y trouve pour passer agréablement la vie. On y sent continuellement une odeur merveilleuse qui provient des fleurs et des simples qui y naissent toujours, sans cesser jamais. Le Céphise et l'Ilisse sont des fleuves qui servent à arroser des milliers d'oliviers qu'on y cultive, et on peut dire qu'il s'y fait autant d'huile qu'à Constantinople et dans toutes les autres villes des environs. Pline dit à peu près la même chose, excepté qu'il donne à quelques unes de ces montagnes des noms différens, et qu'il ajoute aux rivières dont parle Théodose celles de Larine et de Callerhoë. Saint Paul étant venu de Thessalonique à Athènes, y annonça au milieu de l'aréopage le Dieu qu'ils ignoraient, et en convertit plusieurs à la foi, parmi lesquels furent Denys l'Aréopagiste et une dame nommée Damaris, et beaucoup d'autres, dit saint Luc, *Acte* 17. Mais le paganisme avait jeté dans cette ville des racines trop profondes pour que la foi y persévérât long-temps; elle s'y

éteignit au bout de quelques années, et elle n'y prit tout-à-fait racine que vers le milieu du deuxième siècle. Athènes était alors la métropole de toute l'Attique pour le temporel; mais pour le spirituel elle était soumise à Corinthe. On lui donna le titre d'archevêché vers le temps de Photius, et nous la voyons enfin métropole dans la notice de l'empereur Léon; Jacob Spon, dans ses *Voyages*, dit que les chrétiens y possèdent cinquante-deux églises qui ont chacune leur papas, ou prêtre, et que la principale est appelée catholique par les Grecs.

#### *Evêques d'Athènes.*

1. Denys l'Aréopagiste.
2. Publius, selon Eusèbe, l. 4, c. 23.
3. Quadratus, *ibid.* Il présenta une Apologie pour la religion chrétienne à l'empereur Adrien, selon saint Jérôme, *in Script. Ecclesiæ*, et souffrit le martyre.
4. Piste, au concile de Nicée.
5. N... (*Acta SS.*, 13 febr. *in vitâ sancti Martiniani*.)
6. N... (Georg. Alex., *in vitâ sancti Joan. Chrysost.*)
7. Athanase, vers le temps du concile de Chalcédoine.
8. Anatolius, au décret synodal de Gennade contre les Simoniens.
9. Léonides, dont les Grecs font mémoire le 15 avril.
10. Jean, au sixième concile général.

11. Nicéas I, qui défendit généreusement la cause de saint Ignace de Constantinople.

12. Sabas, au concile de Photius.

13. Anastase, qui traita fort mal le pape Jean VIII pour avoir permis à Photius de remonter sur son siège.

14. Théodège, en 997, sous le patriarche Sisinnius.

15. Michel, qui souscrivit aux décrets du patriarche Alexis en 1023 et 1024.

16. Léon, qui souscrivit à la sentence que prononça en 1054 Michel Cérulaire contre les légats du Saint-Siège.

17. Nicéas II, qui assista à l'assemblée solennelle des grands de l'Empire et des évêques, sous l'empereur Alexis Comnène, pour l'union au sujet des saintes images.

18. Georges, en 1156, sous Luc Chrysoberge, pour déposer Soterich.

19. Nicolas, qui souscrivit au décret du même patriarche pour empêcher les noces dans le septième degré.

20. Michel II, métropolitain d'Athènes, au commencement du treizième siècle.

21. Méléce, qui prit le parti des Grecs contre ceux qui demandaient l'union avec l'église romaine du temps du patriarche Jean Beccus.

22. Anthime, que les Latins au quatorzième siècle firent enfermer dans l'île de Crète pour les railleries qu'il faisait de leur foi.



23. Théodore, dont Marc d'Éphèse fait de grands éloges pour s'être récrié le premier contre le concile de Florence. (Papadop., *Præn. mystag.*, pag. 24.)

24. Isidore, vers l'an 1450. (*Voyez* Phranza, l. 2, c. 19.)

25. Sophrone 1, un de ceux qui déposèrent en 1564 le patriarche Joasaph.

26. Nicanor, dont nous avons une lettre à Théodose Zigomale, protonotaire de la grande église, l. 4, *Turco-græc.*, pag. 325.

27. Théophanes, transféré à Constantinople.

28. Néophytus, transféré à Constantinople.

29. Daniel, assista au concile de Constantinople, en 1638, où furent condamnées les erreurs de Cyrille Lucaris.

30. Sophrone 11, souscrivit aux lettres du vieux Parthénus, patriarche, sur l'ordination de Laurent évêque de Cassandre.

31. Anthime 11, souscrivit à la réponse du patriarche Denis au sujet des erreurs des calvinistes. Il siégeait encore en 1676.

32. Jacques 1, après lequel...

33. Cyrille.

34. Méléce.

35. Jacques 11, siégeait encore en 1721. (*Or. Chr.*, tom. 2, pag. 167, et tom. 3, pag. 839.)

#### *Archevêques latins.*

Baudouin, après la prise de Constantinople en 1204, mit le siège devant Athènes, mais inutilement. Boniface, marquis de Montferrat, et Otton de La Roche furent plus heureux : le

premier emporta Thessalonique, et s'en fit déclarer Roi ; le second se rendit maître d'Athènes. C'est depuis ce temps qu'on y a mis des évêques du rit latin. Les papes ont accordé depuis de grands privilèges à celui d'Athènes, en particulier Innocent 111, qui lui donna onze suffragans, et qui ordonna que cette église suivrait le rit de celle de Paris.

1. Bérard, succéda à Michel Choniate, évêque grec qui se retira de lui-même aussitôt que les Latins se furent rendus maîtres de la ville. On a plusieurs lettres d'Innocent 111 à ce Bérard.

2. N... vers l'an 1243. Innocent 114 lui écrivit pour le prier de faire tenir à Constantinople les décimes de son église, pour continuer la guerre sainte.

3. N..., auquel écrivit Urbain 114, aussi bien qu'aux évêques voisins, de faire leurs efforts pour réparer la perte de Constantinople, reprise par Michel Paléologue sur les Latins en 1261.

4. Étienne Mangiaterus, dominicain, vers l'an 1300. (*Fontan., Theat. Domin.*, pag. 58.)

5. Antoine 1, de Talensis.

6. Francischin, moine de Cîteaux et abbé de Sanval en Italie, en 1139, à la place d'Antoine. (*Ughel.*, tom. 5, *Ital. sac.*, col. 207.)

7. Nicolas, qui ordonna Jean de Bologne, carme, évêque d'André, dans la grande église de la ville de Négrepont. (*Specul. Carmel.*, tom. 2, pag. 933, n° 3268.)

8. François, de l'Ordre des Frères-Mineurs, élu par le Chapitre d'Athènes, et que, sans égard à l'élection, Urbain v nomma de son autorité le 21 août 1365. ( Wadd. , t. 4, p. 105. )

9. Jean.

10. Antoine, tous les deux de l'Ordre de Saint-François. ( Wadd. , ad an. 1370, p. 142. )

11. Antoine de Genebreda, Espagnol dominicain, nommé par Urbain vi en 1382.

12. Louis Alliot du Pré ou du Prat, siégeait en 1409. ( Ughel. , t. 1, *Ital.*, col. 375, n° 56. ) On prétend qu'un carme lui succéda, et qu'il refusa, ayant été fait procureur-général de son Ordre par le Chapitre qui se tint à Bologne en 1411. Il faut donc qu'il n'ait pas été ordonné.

13. Ange.

14. Antoine iii d'Omosa, dominicain, nommé par Nicolas v le 16 décembre.

15. Antoine iv Tubeta ou Trombetta, de l'Ordre des Frères-Mineurs, souscrivit aux neuf premières sessions du concile de Latran comme évêque d'Urbain, et à la dixième qui se tint en 1515, comme archevêque d'Athènes.

16. Charles de Veches, au temps de l'abbé Michel Justiniani. ( Fontan. , in *Append. Th. Domin.*, pag. 681. )

ATHENOBIOUS, fils de Démétrius, fut envoyé par Antiochus Sidètes, roi de Syrie, vers Simon Macchabée, pour lui demander des tributs et plusieurs villes qu'il tenait ; mais il en

reçut une réponse qui le mécontenta et qu'il rapporta fort en colère à Antiochus qui faisait le siège de Dora. ( 1. *Macc.*, c. 16, v. 1, etc. )

ATHENOGENES, martyr très-célèbre, était contemporain de Clément d'Alexandrie. Saint Basile dit qu'il finit sa vie par le feu. Avant de mourir, il composa deux hymnes, une du matin et l'autre du soir, qu'il laissait à ses disciples comme un adieu qu'il leur disait. Il est surprenant qu'Eusèbe, saint Jérôme, Photius, ne nous parlent point d'un homme dont la vie et la mort n'ont pas dû être inconnues. ( Saint Basile. Fabr. , *Bibl. græc.*, l. 5, c. 1. )

ATHERSATA, nom de Néhémie à raison de son emploi ; car Athersata signifie *Échanson du Roi*. ( Voyez *Néhémie*, c. 8, v. 9. )

ATHIAS ( Isaac ), rabbin, Espagnol, au moins d'origine, a écrit en cette langue un livre où il explique avec netteté les six cent treize préceptes de la loi de Moïse. Ce livre, qui a été imprimé à Venise et à Amsterdam, est intitulé : *Thesoro de preceptos adonde se encierran las joyas de los 613 preceptos, que encomando el senor a su pueblo Israël*. Ceux qui veulent avoir quelque connaissance de de la créance et des cérémonies des juifs modernes, doivent lire cet ouvrage, dit Moréri, d'après Richard Simon.

ATHIAS ( Joseph ), célèbre rabbin, et imprimeur d'Amsterdam,

mort en 1700, donna en 1661 et en 1667, à Amsterdam, in-8°, deux éditions de la Bible hébraïque, pour lesquelles les états-généraux lui firent présent d'une chaîne d'or et d'une médaille, par un décret du 10 juin 1667. Le rabbin Nathan avait le premier divisé les chapitres par versets; mais Athias fit deux changemens à l'ancienne manière : 1° au lieu que les versets n'étaient marqués que de cinq en cinq, il a marqué tous les versets. 2° Il a marqué en chiffres romains ces versets nouvellement distingués, et n'a laissé les lettres hébraïques, qui servent de chiffres, qu'à chaque cinquième verset, comme elles y étaient auparavant. C'est cette distinction de versets, jointe au papier et aux caractères, qui sont assez beaux, qui a donné de la réputation à cette Bible qui, quoique corrigée par Jean Leusden, professeur en langue hébraïque à Utrecht, et des plus versés dans les minuties de la grammaire, est cependant si peu correcte, que David Clodius en a corrigé six cents fautes dans l'édition dont il a pris soin, et Jablonskius deux mille, au rapport de Wolfs. L'auteur de la *Biblioth. magn. eccles.*, dit que la seconde édition faite à Amsterdam en 1667 est la plus correcte; mais l'auteur du *Journal des Savans* assure au contraire qu'elle n'est ni si belle, ni si correcte que la précédente, et qu'elle a seulement cela de particulier, que Leusden en a chargé et embar-

raissé les marges extérieures de notes ou petits sommaires latins, assez inutiles à ceux qui entendent l'hébreu, et de nul usage à ceux qui ne le savent pas. Athias a encore donné : *Cæcus de coloribus*, id est, Is. Athia *justa defensio contra ineptam, absurdam et indoctam reprehensionem vivi caleb*. D. Sam. Marerii, *qua judicat tanquam cæcus de præstantissima et ubique celebrata bibliorum hebraicorum editione anni 1667*, etc. Athias a aussi imprimé la Bible en espagnol, en allemand et en anglais. (Prideaux, *Hist. des Juifs*, tom. 2. Le Long, *Biblioth. sacr.*, *Journal des Savans*, 1707, supplém. de la première édit., pag 232.)

ATHLÈTE. Les Athlètes étaient des hommes qui s'exerçaient sur tous les jeux publics, pour remporter les prix qu'on y proposait. Leur vie était fort dure. Ils s'abstenaient de toute délicatesse; et c'est à quoi saint Paul fait allusion lorsqu'il dit : *Qui in stadio currit, ab omnibus se abstinet*. (1. Chor., c. 9, v. 25.)

ATHLONE, ville épiscopale d'Irlande sous la métropole de Toam, est située dans le comté de Roscommon, et traversée par la rivière de Shannon qui la divise en deux parties.

ATHMATHA (hébr., *lésar* ou *limaçon*), ville de la tribu de Juda. (*Josué*, c. 15, v. 54.)

ATHON, ville frontière d'Arabie prise par Alexandre Janinée sur Arétas, roi d'Arabie.



(Joseph., *Antiq.*, l. 14., c. 2.)

AHRIBE, une des principales villes d'Égypte, capitale de la préfecture de ce nom au milieu du Delta sur le Nil. Toutes les Notices en font mention. On l'appelle encore aujourd'hui du même nom. Voici ses évêques :

1. Théodore, assista et souscrivit au concile de Sardique.

2. Isidore.

3. Athanase. Théoph. d'Alex. *Homil. Pasch.* 3, dit qu'il ordonna Athanase après la mort d'Isidore, évêque d'Athribe.

4. Stratégus, au premier concile d'Éphèse.

5. Euloge, se joignit à Dioscore au concile de Chalcedoine.

6. Apollonius, au décret synodal de Gennade contre les Simoniaques.

7. Chail, jacobite, assista à l'ordination de Michel, patriarche des jacobites.

8. Zacharie, jacobite, emprisonné avec d'autres par les Sarrasins, à l'occasion du patriarche Chail, soupçonné de trahison. (*Hist. Patr. d'Alex.*, pag. 227.)

9. Mennas, jacobite.

10. Abraham, jacobite, ordonné par Marc II patriarche des jacobites, à la place de Mennas.

11. Jean, jacobite, assista à l'élection du patriarche Cyrille II.

12. Théodore, en 1086, à l'assemblée tenue en présence du Visir, contre le patriarche Cyrille II. (*Hist. Patr. d'Alex.*, pag. 458. *Or. Chr.*, tom. 2, pag. 553.)

ATHYRA, ville épiscopale du diocèse de Thrace dans la province d'Europe, sous la métropole d'Héraclée, bâtie sur la mer, et réédifiée par Justinien. On croit qu'elle a été ainsi appelée du fleuve du même nom qui a sa source proche de Byze, et à l'embouchure duquel elle est dans la notice de l'empereur Léon : elle est le dix-septième évêché de la province d'Europe qui a été uni à un autre. Nous n'en connaissons que deux évêques.

1. N....., au concile de Constantinople, sous le patriarche Calliste qui condamna Barlaam et Acyndine, et établit le dogme de Palama.

2. Procope, qui fut tout à la fois évêque de Mètre et d'Athyre. Voyez MÈTRE.

ATHYTE, sacrifice sans victime ou sans fumée. C'étaient ceux des pauvres qui n'avaient pas le moyen d'offrir des victimes.

ATINO, ville ancienne du royaume de Naples, autrefois épiscopale, en latin, *Atina*. On a supprimé son évêché, et ce n'est plus qu'un village dans la terre de Labour, à trois lieues de la ville d'Aquino, du côté du nord. Voici les évêques qu'elle a eus jusqu'à la suppression de ce siège :

1. Marc de Galilée, ordonné par saint Pierre, siégea cinquante ans, et souffrit le martyre sous Domitien.

2. Fulgence, ordonné l'an 95 de Jésus-Christ par le pape saint

Clément, siégea seize ans sept mois vingt-huit jours.

3. Hilaire, ordonné la dernière année du pontificat d'Anaclet, siégea vingt ans.

4. Urbain, siégea quarante-un ans.

5. Luce, ordonné par le pape Anicet en l'an 173, siégea douze ans.

6. Salomon, ordonné par Eleuthère en 185, siégea trente-six ans.

7. Démétrius, ordonné par le pape Calliste en 221, siégea jusqu'en 237.

8. Carus, ordonné en 237, siégea jusqu'en 257.

9. Vigilantius, ordonné par le pape Étienne en 257, siégea vingt-sept ans.

10. Prudence, ordonné par le pape Caius en 284, siégea vingt-neuf ans.

11. Maxime, ordonné par Melchiade, pape, en 313, siégea vingt-quatre ans.

12. Eugène, ordonné par le pape Jules en 337, siégea jusqu'en 378.

13. Romain, ordonné par le pape Damase en 378, mourut en 420, et le siège vaqua quarante trois ans.

14. Boniface, élu en 464.

15. Vindemius, en 498.

16. Félix, vers l'an 592.

17. Gaudence, après 625.

18. Léon.

19. Jean.

20. Gaidulphe, en 965.

21. Léon II, 1044.

22. Palumbe, 1072.

23. Jean, 1087.

24. Sigebert, en 1129.

25. Rufin, 1180. Depuis ce temps, c'a été un prévôt qui a gouverné cette église, et l'évêché a été éteint.

ATOCHIENS, hérétiques du treizième siècle qui croyaient que l'âme mourait avec le corps et que tous les péchés étaient égaux. (*Cant. Magd.*, cant. 13, cap. 5.)

ATTACANTI ou ATAVANTI (Paul), religieux de l'Ordre des Servites, natif de Florence, d'une très-noble et très-ancienne famille, entra dans cet Ordre en 1427, et y fit de tels progrès dans les sciences, qu'il devint en peu de temps grammairien, orateur, cosmographe, chronographe, théologien et jurisconsulte de grande réputation. Il enseigna la théologie à Florence et à Sienne, et prit le bonnet de docteur en l'un et l'autre Droit. Il était si éloquent, que l'on dit que Marsile Ficin l'entendant discourir, s'écria avec admiration : « L'Éloquence de notre » Paul n'est pas moins propre » que le chant d'Orphée à animer et à transporter les pierres. » Il fut provincial de la province de Toscane, et le pape Pie II le chargea de la direction de l'hôpital du Saint-Esprit à Rome. Mais l'amour de l'étude obligea Atavanti de quitter cet emploi pour s'en retourner à Florence, où il mourut âgé de quatre-vingts ans en 1499. Ses ouvrages sont : 1° *Dialogus ad Petrum Medicem* (fils du vieux Côme de Médicis) de origine et progressu

*ordinis Servorum*, imprimé par les soins de M. Lami en 1741, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Médicis, avec des estampes. L'éditeur a mis au commencement un discours touchant la vie et les ouvrages d'Atavanti. 2° *Vita B. Joachimi et Francisci Senensium ord. Servorum*, dédiées au pape Pie II, manuscrit dans la bibliothèque des Servites de Florence. 3° *Breviarium decreti, decretalium, sexti, et clementinarum*. C'est peut-être le même ouvrage que Possevin cite sous le titre de *Breviarium totius juris canonici*. 4° *Thesaurus concionatorius*; à Milan, 1479. C'est un volume de Sermons pour le Carême. 5° Il en fit imprimer un autre sous le titre de *Paulinus ad Antonium Alabanthem* (général des Servites); mais la mort de l'auteur, survenue pendant l'impression de cet ouvrage, fit qu'il demeura imparfait. 6° *Comment. in duodecim Prophetas minores, in Apocalypsin S. Joannis*, en 1583 et 1588. 7° *Sermones de Sanctis*. 8° L'Explication de l'Oraison Dominicale pour la duchesse de Milan (apparemment en italien). 9° Un Opuscule latin à la louange de saint Philippe Beniti ou Benizzi, cinquième général des Servites. 10° L'Explication des sept Psalmes de la Pénitence, en italien. 11° Une Explication en italien des Litanies, composée par la duchesse de Ferrare, et dédiée à Léonard Piatti, citoyen et chanoine de Milan. 12° Le Récit de

l'histoire et des miracles de l'Imag SS. *Nunciatae* de Florence, manuscrit dans la bibliothèque de Médicis. Il a aussi fait imprimer la vie de sainte Catherine de Sienne, composée par Nicolas Barghèse, et l'a dédiée au pape Pie II. (Jul. Negri, *Hist. script. Florent.*, pag. 445. *Magna biblioth. eccles.*, pag. 694 et 695. *Journal des Savans*, 1741, pag. 431.)

ATTACANTI ou ATAVANTI (Jacques), religieux du même Ordre des Servites, d'une famille noble de Florence, se distingua d'une façon plus qu'ordinaire par son excellent génie et par sa science. Il soutint des thèses avec un très-grand applaudissement dans les Chapitres-généraux de son Ordre, à Vérone, à Florence, à Cesène et à Bologne. Le grand-duc de Toscane, Côme I de Médicis, lui donna une chaire de théologie dans l'Université de Pise, où il fut aussi théologien de Pierre-Jacques Bourbon, archevêque de cette ville, et du cardinal de Farnèse. Le pape, vers lequel il avait été député au nom de l'archevêque par la ville de Pise, pour lui demander sa bénédiction apostolique, l'établit général de son Ordre, qu'il gouverna très-bien, et qu'il augmenta encore en fondant divers couvens dans l'Italie et l'Allemagne. Il y fit aussi fleurir les études, et rassembla plus de trois mille volumes dans la bibliothèque de son couvent de Pise où il mourut estimé des savans, et chéri des peuples et des



princes , à l'âge de quatre-vingt-un ans , le 6 août 1607. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages qu'il n'ont point encore vu le jour ; savoir , entre autres : 1<sup>o</sup> *Piu volumè di predichè*. 2<sup>o</sup> *Trattato spettante all'ore canoniche*. 3<sup>o</sup> *De viti di sepelire i cadaveri*. 4<sup>o</sup> *La vita de S. Bernardo, Abbate di Chiaravalle*. 5<sup>o</sup> *Dell' origine velle sua religiosa famiglia*. 6<sup>o</sup> *Confezzione salutare per conservare la sanita della coscienza*. 7<sup>o</sup> *Un orazione recitata col Papa , a nome dall' Arcivescovo , e città di Pisa*. 8<sup>o</sup> *Resolutiones variorum casuum sibi propositorum*. 9<sup>o</sup> *De divinis nominibus*. 10<sup>o</sup> *Lectiones super epist. D. Pauli ad Hebr.* 11<sup>o</sup> *Comment. in epist. ad Rom.* 12<sup>o</sup> *In 4 libr. sentent.* 13<sup>o</sup> *Catalogus omnium auctorum qui super magistrum sententiarum scripserunt*. 14<sup>o</sup> *Genealogia ab Adamo ad Christum*. 15<sup>o</sup> *Tractatus de veritate et mendacio practico*. 16<sup>o</sup> *Tractatus de virtutibus et vitiis*. 17<sup>o</sup> *Tractatus de sacrificio misæ*. 18<sup>o</sup> *De correctione anni* (du temps de Grégoire XII) , manuscrit dans la bibliothèque des jésuites de Rome. 19<sup>o</sup> *Comment. in epist. D. Jacobi Apost.* 20<sup>o</sup> Un ouvrage sur les Psaumes de David , adressé aux religieuses de son Ordre , et probablement écrit en italien. 21<sup>o</sup> *Observationes logicales et naturales*. 22<sup>o</sup> *Expositio super octo libros physicorum , priorum et posteriorum*. 23<sup>o</sup> Un grand ouvrage intitulé *Abraham*, dans lequel on trouve rassemblé tout ce qui a été dit

sur le saint patriarche. 24<sup>o</sup> *Regula ex SS. Patribus , ad intelligendam sacram Scripturam*. 25<sup>o</sup> Un ouvrage immense intitulé , *Agar domini* , dans lequel sont renfermés les trésors de la sagesse et de la science de Dieu , en 25 volumes. Possevin , in *App. sacr.*, verbo *Jacobus Attavantus*, cite cet ouvrage , sous le titre de *Quæstionib. theologic.* 26<sup>o</sup> Plus de trois cents Oraisons qu'il a prononcées en conférant, les degrés à ses écoliers. ( Jules Negri , *Hist. script. Florent.* , pag. 321. )

ATTACHE, lettres d'attache , sont des lettres jointes à d'autres pour les faire mettre à exécution. Il y en avait de plusieurs sortes.

1. Il y avait des lettres de la grande chancellerie , appelées *lettres d'attache* , et plus communément encore *lettres patentes* , que le Roi donnait sur des bulles du pape , ou sur des ordonnances d'un chef d'ordre du royaume , pour les mettre à exécution ; sans quoi elles n'avaient aucun effet en France.

2. On nommait *lettres d'attache* des lettres des cours , nécessaires dans certaines provinces du royaume pour l'exécution des bulles , brefs , rescrits et provisions de cour de Rome ; on appelait *anneac* au parlement de Provence , ce qu'on appelait *attache* dans les parlemens de Metz , de Besançon , en Flandre et en Artois. Dans cette dernière province , les lettres d'attache étaient nécessaires pour faire va-

liser les résignations en faveur , suivant la déclaration d'avril 1673 , enregistrée au conseil ; la même chose avait lieu dans les trois évêchés de Metz , Toul et Verdun. Par un usage pratiqué dans la Franche-Comté , et confirmé par un arrêt de règlement du parlement de cette province , du 29 avril 1712 , il fallait , pour mettre à exécution les expéditions de cour de Rome , obtenir du Roi des lettres d'attache adressées au parlement , et qu'elles y fussent enregistrées avant que le pourvu se fît mettre en possession. Dans les autres provinces du royaume , les expéditions de Rome , pour les affaires ordinaires , s'y exécutaient sans lettres ni arrêts. (*Mém. du Clergé* , tom. 12 , pag. 1538 et suiv. ; tom. 10 , pag. 324 et suiv. M. Durand de Maillane, *Diction. de Droit can.* au mot ATTACHE.)

3. On appelait *lettres d'attache* les lettres de *pareatis* qui s'obtenaient en chancellerie , et qui contenaient une commission ou permission de mettre à exécution un jugement dans l'étendue d'une autre juridiction que celle où il avait été rendu.

4. Les ordonnances que donnait un gouverneur de province pour faire mettre à exécution les ordres du Roi qui lui étaient présentés , s'appelaient aussi *lettres d'attache*. Enfin , on appelait de ce nom les commissions expédiées à la chambre des comptes ou ailleurs , pour l'exécution de quelques ordonnances

ou arrêts. (M. de Ferrière, *Dictionn. de Droit et de Pratique* , au mot ATTACHE.)

ATTALE , roi de Pergame. Il y a eu plusieurs rois de ce nom dans Pergame. Celui dont il est parlé dans le premier livre des Macchabées , et auquel les Romains écrivirent en faveur des juifs , est Attalus , surnommé *Philadelphie* , qui gouvernait le royaume en la place de son neveu Attalus III , Philométor , fils d'Eumènes , roi de Pergame. Attalus Philadelphie commença à gouverner en 3845 ; il gouverna pendant vingt-un ans , et remit en 3866 le royaume à son neveu Philométor. Ce dernier mourut sans enfans l'an du monde 3871 ; avant Jésus-Christ 129.

ATTALE (saint) , l'un des martyrs de Lyon. Voyez SAINT POTHIN.

ATTALE , ATTALAS ou ATTALA (saint) , second abbé de Bobbio , était de Bourgogne. Il se retira dans le monastère de Lérins , et ensuite dans celui de Luxeu , sous la discipline de saint Colomban dont il fut tendrement aimé , et qu'il suivit dans ses disgrâces jusqu'au nouveau monastère de Bobbio qu'il fonda , l'an 612 , aux extrémités du Milanais. Après la mort de saint Colomban , saint Attale fut élu abbé de Bobbio. Beaucoup de moines , ne pouvant souffrir sa régularité , se retirèrent en différens endroits , et revinrent ensuite , épouvantés de la mort tragique de quelquesuns d'entre eux. Depuis ce temps , la discipline mo-

nastique devint très-florissante par les soins d'Attale qui joignait à la force de l'exemple une pénétration d'esprit et une intelligence particulière pour résoudre toutes les difficultés qu'on lui proposait. Il mourut comblé de mérite le 10 mars de l'an 627, après avoir fait des miracles dès son vivant. (Bollandus. Mabillon, *deuxième Siècle Bén.* Baillet, 10 mars.)

ATTALIE, ville épiscopale du diocèse d'Asie, dans la province de Lydie, sous la métropole de Sardes, bâtie par Attalus Philadelphie, aussi bien qu'Attalie de Lydie ou de Pamphylie, qu'on appelait anciennement *Agroira* ou *Alloira*. Nous en connaissons sept évêques qui suivent :

1. Théodore, qui assista au concile d'Éphèse.

2. Symmaque, au brigandage suivant.

3. Denis, au concile de Chalcédoine.

4. Jean, qui souscrivit à la relation du concile de Constantinople au pape Hormisdas, au sujet de l'ordination d'Épiphané.

5. Jean, au septième concile général.

6. Siméon, au concile qui rétablit Photius.

7. Nicolas, en 1156, au concile de Luc Chrysoberge, contre Soterich d'Antioche. (*Or. Chr.*, tom. 1, pag. 885.)

ATTALIE, ville épiscopale de la seconde Pamphylie, sous la métropole de Sides, appelé aujourd'hui *Satalia*, est la quatrième de cette province dans la

Notice d'Hiérocès : elle est qualifiée de métropole dans les actes du concile d'Éphèse ; mais c'est une faute de copiste, puisqu'elle ne l'est devenue que vers l'an 1084, sous Eustathe, patriarche de Constantinople, par l'ordre d'Alexis Comnène. Nous pouvons inférer de ce que dit saint Luc dans les actes, c. 14, v. 24, que les apôtres Paul et Barnabé y établirent une église. Nous voyons dans les Tables ecclésiastiques, au 26 febr., que les saints Papias, Diodore, Conon, etc., y souffrirent le martyre sous l'empereur Dèce. Présentement, le nombre des chrétiens y est si petit, que le métropolitain de Pysidie, qui se nomme exarque de Sides, de Myre et d'Attalie, en prend soin. Nous ne pouvons donner les noms que de cinq de ses évêques :

1. Eustathe.

2. Théodore. Les actes du concile d'Éphèse font mention de ces deux évêques qui se sont suivis immédiatement. (*vers. finem.*)

3. Jean, au concile de Constantinople, au sujet de l'ordination d'Épiphané.

4. Siméon, au concile de Photius.

5. Nicolas, au concile tenu par le patriarche Luc Chrysostôme, sous l'empereur Michel Comnène, contre Soterich, patriarche d'Antioche, qui errait sur le sacrifice de Jésus-Christ. (*Or. Chr.*, tom. 1, pag. 1027.)

ATTARD (Pierre), savant prêtre de l'Oratoire, né à Gergenti en Sicile l'an 1645, se livra à



l'étude avec tant d'ardeur, qu'il ne prenait qu'un court sommeil, la tête appuyée sur ses livres. Il avait la mémoire si heureuse, qu'il retenait tout ce qu'il lisait, et qu'il dictait ses leçons de philosophie, de théologie, de médecine et de droit, sans cahier, à ses écoliers. Son vaste et profond savoir lui fit la plus brillante réputation, et le rendit très-cher en particulier à François-Marie Rini, évêque de Gergenti, qui l'employa dans les affaires les plus importantes et les plus épineuses de l'épiscopat. Il lui offrit aussi plus d'une fois les plus riches canonicats de sa cathédrale; mais Attard les refusa toujours, et entra enfin dans la congrégation de l'Oratoire de Gergenti où il fut préfet des études du séminaire. On le chargea aussi de l'office d'examineur synodale, de commissaire de la Cruciade et de général de sa congrégation. Le cardinal Léandre Colloredi le consultait souvent sur les difficultés qui se rencontraient dans la pénitencerie. François Ramirey, évêque de Gergenti, qui l'estimait infiniment, eut bien de la peine à lui faire accepter l'office du grand-vicaire de son diocèse, et il ne céda aux instances du prélat qu'à condition que cet emploi ne l'arracherait point à sa cellule, et qu'il ne lui procurerait ni honneur, ni profit. Il vivait encore en 1714, que Mongitore écrivait de lui : « Il vit ce » rare et excellent homme ; il » gouverne cette province avec

» un applaudissement général,  
 » et l'on a recours à lui de toutes  
 » les parties du diocèse, comme  
 » à l'oracle de la science et de la  
 » sagesse. Si son humble modes-  
 » tie ne l'en empêchait, il enri-  
 » chirait le monde littéraire de  
 » ses doctes productions : car,  
 » comme le disait à sa louange  
 » l'évêque François Rinis, quoi-  
 » qu'il y ait à Rome un grand  
 » nombre de savans, chacun en  
 » quelque genre particulier,  
 » Pierre brille, éclate en tous les  
 » genres, et semble les surpasser  
 » tous par l'éclat et la variété de  
 » ses connaissances universelles.»  
 Nous n'avons néanmoins de ce  
 savant illustré, et peut-être trop  
 modeste, que ce peu d'ouvrages :  
 1° *Constitutiones diœcesanæ synodi illustr. et rever. D. Francisci Ramirey, Episcopi Agrigentini*; à Gergenti, 1704, in-4°.  
 2° *Lectiones et Antiphonæ S. Gregorii et S. Gerlandi, episcoporum Agrigentinarum à sacra congregatione rituum approbatæ atque laudatæ*; à Rome.  
 3° *Argomenti dulle lettere spirituali della ven. Serva di Dio suor Maria croicifissa della concezzione, dell' ordine di S. Benceditto nol monastero di Palma*. Cet ouvrage parut à Gergenti en 1704, in-4°, avec les lettres de cette sainte religieuse, dont Attard avait été long-temps le confesseur. (Mongitore, *Biblioth. sicil.*, tom. 2.)

ATTENTION, application de l'esprit à quelque chose. On en distingue de quatre sortes : l'attention actuelle, virtuelle, habi-

tuelle et interprétative. L'attention actuelle est celle par laquelle on pense en effet à la chose que l'on fait dans le temps qu'on la fait ; la virtuelle est celle qui subsiste en vertu de l'actuelle qui a précédé et qui n'a point été interrompue ni révoquée , telle qu'elle est dans une personne , par exemple , laquelle ayant commencé sa prière avec une intention actuelle de louer Dieu , est ensuite involontairement distraite , une telle personne a une attention virtuelle à la prière , c'est-à-dire , une attention qui subsiste en vertu , ou par la force et l'influence de l'attention actuelle qu'elle a eue d'abord , et qui lui a échappé malgré elle. L'attention habituelle , ainsi nommée improprement , est une facilité et une disposition habituelle à se rendre attentif , telle qu'elle est dans un homme qui a pensé fréquemment à une chose , et qui pense actuellement à toute autre chose , ou même qui ne pense à rien , étant plongé dans le sommeil. L'attention interprétative est celle qui a pour objet une chose considérée non en elle-même , mais dans une autre qui la renferme. En pensant au ciel , par exemple , on est censé penser au soleil qui y est renfermé.

Par rapport à l'office divin , on distingue encore trois sortes d'attentions : l'attention aux paroles qu'on récite , au sens de ces paroles , à Dieu qui est la fin de la prière. La première attention , qu'on appelle extérieure , con-

siste à prononcer distinctement toutes les paroles de l'office , sans en omettre aucune ; la seconde , à faire réflexion au sens et à la signification de ces paroles ; la troisième , à s'occuper de Dieu , et de ce qu'on lui demande , sans penser précisément au sens des paroles. Cette première sorte d'attention ne suffit pas pour prier comme il faut , ni pour exempter de péché ceux qui sont obligés à la récitation de l'office divin , parce qu'elle ne sert qu'à prier de bouche tandis qu'il faut aussi prier de cœur : la seconde est donc nécessaire , ou la troisième qui est la plus parfaite ; mais il n'est pas nécessaire que l'une ou l'autre soit toujours actuelle ; il suffit qu'elles soient virtuelles ; et elles le sont quoiqu'on soit distrait , pourvu que ce soit involontairement , tant du côté de la distraction actuelle que du côté de sa cause ; car une distraction peut être volontaire ou en elle-même ou dans sa cause. Elle est volontaire en elle-même , lorsqu'on s'y arrête librement et avec réflexion. Elle est volontaire dans sa cause lorsqu'on y a donné volontairement occasion en faisant une chose non nécessaire propre à l'exciter , quoiqu'on n'y consente pas dans le temps qu'on l'a , et qu'on fasse effort pour la rejeter ; comme si , par exemple , un ecclésiastique s'entretenait de choses vaines et frivoles avant que de commencer à dire son bréviaire , ou qu'il le dit dans un endroit exposé aux distractions ,

comme la rue, le marché, une voiture ou une promenade publique, etc. (Saint Thomas, 2. 2. q. 83, art. 13, *in corp.* et *ad 3*; et *in 4*, *dist.* 15, q. 4, art. 2, *Quæstionc.* 4, *in corp.*)

ATTÉRISSEMENT, est le canal et le lit que la rivière a quitté. Suivant la disposition du Droit romain, les fonds que la rivière navigable ou non navigable a tout d'un coup abandonnés appartiennent aux propriétaires des héritages voisins. Mais autrefois, en France, les grands fleuves et les rivières publiques et navigables appartenant au Roi en pleine propriété, par le seul titre de sa souveraineté, tout ce qui se trouvait renfermé dans leur lit, et les attérissemens qu'elles font, appartenaient aussi au Roi, et personne n'y pouvait prétendre aucun droit sans un titre exprès et une possession légitime. Il n'en était pas de même des attérissemens qui se faisaient dans les rivières non navigables; car, comme ces rivières appartenaient à des seigneurs hauts-justiciers ou autres, les attérissemens qui s'y faisaient appartenaient aux propriétaires de ces rivières. *Toy.* l'édit du mois d'avril 1683; la déclaration du mois d'août 1689; et l'édit du mois de février 1710. *Toy.* aussi Bacquet, *des Droits de Justice*, ch. 30.

ATTERSOL (Guillaume), Anglais de nation, a donné: 1° un Commentaire anglais sur l'Épître à Philémon, in-fol., à Londres, 1612 et 1633; 2° un Commen-

taire sur l'histoire de Balac et de Balaam, en anglais, in-4°; 3° un Commentaire in-fol. sur le livre des Nombres, à Londres, en anglais, 1618; et en flamand, à Amsterdam, 1667; 4° la Trompette de Dieu, à Londres, en anglais; 5° *de Sacramentis*, in-4°; 6° *in Jonamo*; 7° *Catechismus*. (Le Long, *Biblioth. sacr.*, pag. 618. Lipenius, *Biblioth. Theolog.*, tom. 2, p. 149 et 699. Hottinger, *Bibliotheca quadri.*, pag. 36.)

ATTESTATION de vie, mœurs et doctrine, est un témoignage sur la religion et bonne conduite d'une personne. Par l'article 13 de la déclaration du 13 décembre 1698, personne ne devait être reçu en aucune charge de judicature dans toutes les cours et justices; dans celles des seigneurs hauts-justiciers, même en celles des Hôtels-de-Ville qui ont été érigées en titre d'office, ensemble en celles de greffiers, procureurs, notaires, huissiers, sans avoir une attestation de vie et mœurs du curé de la paroisse dans laquelle il demeurait, ou du vicaire; ensemble de l'exercice qu'ils faisaient de la religion catholique, apostolique et romaine. La même attestation était requise par l'article 14 pour les licences des étudians en Droit et en médecine.

ATTESTATION, BÉNÉFICES. Dans le conclave de 1700, où Clément xi fut élu pape, on arrêta que désormais on n'admettrait plus à Rome des résignations de cures et autres bé-



néfices à charge d'âmes, ou sujets à résidence, si à la procuration *ad resignandum*, n'était joint un certificat donné par l'évêque, de la vie, mœurs et doctrine du résignataire. Mais, selon notre ancienne jurisprudence, l'usage d'exiger une attestation d'idoneité du résignataire, introduit par les officiers de cour de Rome, était abusif, si les provisions ne devaient pas être expédiées *in forma gratiosa*; et sur le refus qu'ils faisaient d'expédier des provisions, faute de le produire, l'impétrant pouvait se pourvoir par appel comme d'abus, ou même par requête au parlement, qui le renvoyait à l'ordinaire pour en obtenir les provisions nécessaires. (M. Pialès, *Traité des Collations*, tom. 2, ch. 10; M. Durand de Maillane, *Diction. de Droit can.*, au mot ATTESTATION.) Les attestations de vie et de mœurs, en matière bénéficiale, étaient sujettes à l'insinuation. Les attestations des évêques diocésains sont encore nécessaires aux prêtres pour dire la messe dans les autres diocèses.

ATTESTATION (*Voyez* CONFESSEUR, DIMISSOIRE, EXAMEN.)

ATTICUS, patriarche de Constantinople, était né à Sébaste en Arménie. Dès ses premières années, il fut élevé dans un monastère, et instruit par des partisans de Macédonius; étant ensuite plus avancé en âge, il entra dans l'église catholique. Il fut fait prêtre de Constantinople, et se joignit à ceux qui en voulaient à saint Chrysostôme; en-

fin, après la mort d'Arsace, il monta sur le siège de cette grande ville du vivant même de ce Saint. Mais parce qu'il avait contribué à sa condamnation, qu'il avait usurpé son siège, et qu'il refusait après sa mort de remettre son nom dans les dyptiques, les évêques occidentaux le séparèrent de leur communion, et il n'y fut point admis qu'il n'eût auparavant remis son nom dans les tables ecclésiastiques; il mourut en 427 après vingt-un ans d'épiscopat. Socrate, qui avait une estime toute particulière pour cet évêque, nous le dépeint comme un homme médiocrement savant, mais extrêmement sage et prudent; qui avait beaucoup de piété, de douceur et de charité; qui n'avait pas seulement soin des catholiques, mais qui attirait aussi les hérétiques par ses manières douces et agréables. Il ajoute qu'étant prêtre, il apprenait par cœur ses sermons; que depuis qu'il fut évêque, il s'était accoutumé à parler sur-le-champ, mais que ses discours n'étaient pas assez beaux pour attirer les applaudissemens du peuple, ni pour mériter d'être mis par écrit, tant il est vrai qu'il faut qu'un discours soit étudié pour plaire. Socrate, au liv. 7 de son *Hist.*, chap. 25, rapporte une lettre qu'Atticus écrivit à Calliopius, prêtre de Nicée, par laquelle il lui mande qu'il lui envoie 300 écus d'or pour soulager les nécessités des pauvres de la ville de Nicée; il l'avertit en même

temps d'assister les pauvres honteux, et de ne rien donner à ceux qui font un métier de demander l'aumône; il ne veut pas que dans cette distribution on ait égard à la religion, mais au seul besoin. Théodoret, dans son second Dialogue, cite le fragment d'une autre lettre qu'Atticus écrivait à Eupsychius touchant l'incarnation. Il a écrit une lettre à saint Cyrille d'Alexandrie, pour le persuader de remettre dans les dyptiques le nom de saint Chrysostôme, comme nous l'apprenons de la réponse que lui fait saint Cyrille, rapportée dans le quatrième livre de Facundus, qui nous fait connaître qu'Atticus était aussi modéré que saint Cyrille était échauffé sur ce sujet; nous avons la lettre d'Atticus et la réponse de saint Cyrille parmi les lettres de ce dernier. Les fragments des œuvres d'Atticus nous font connaître que Socrate a jugé fort sainement de son caractère, de son style et de son génie. Gennade dit qu'il avait fait un excellent livre touchant la foi et la virginité, adressé aux princesses, filles d'Arcadius, dans lequel il condamnait par avance l'erreur de Nestorius. Saint Cyrille en cite un passage dans son écrit aux Impératrices qui est encore répété avec un autre dans le concile d'Éphèse, quoique Vincent de Lérins ne mette point Atticus au nombre de ceux qui avaient été allégués pour témoins de la foi de l'Église dans le concile d'Éphèse, et que ces

passages ne se trouvent pas dans quelques manuscrits du concile. (Tillem., *Mém. eccles.*, vol. 12. Dupin, cinquième siècle. Cave, nouv. édit.)

ATTIGNY, *Attiniacum*, ville de Champagne, sur la rivière d'Aisne, au diocèse de Reims. Il s'y est tenu quelques conciles.

Le premier, l'an 765. On ignore ce qui s'y passa. (*Reg.*, 17. Lab., 7, Hard., 3. Mansi, 1.)

Le second, l'an 822, sous le pape Paschal 1<sup>er</sup>. L'empereur Louis-le-Débonnaire y fit pénitence publique, pour avoir laissé périr Bernard, roi d'Italie, son neveu, condamné par une diète. (*Reg.*, 21. Lab., 7. Hard., 4.)

Le troisième, l'an 870. Charles II le Chauve, roi de France, y assista avec trente évêques de dix provinces, et y fit juger son fils Carloman. Hincmar, évêque de Laon, y prêta obéissance au roi Charles. (*Reg.*, 22. Lab., 8.)

ATTILLY, village du territoire de la ville de Narbonne. L'an 902, il y eut un concile qui déclara que l'église de la sainte Vierge, appelée de *Quadranginta*, ne dépendait pas de celle de Cruzy. (*Gall. Christ.*, t. 6, pag. 192.)

ATTINGANTS, nommés autrement *Pauliciens* ou *Pauli-Joannites*, hérétiques du huitième siècle qui se servaient, pour la forme du baptême, de ces paroles : *Ego sum aqua viva*; et pour l'Eucharistie, de celles-ci : *Accipite et bibite*. Ils suivaient aussi les erreurs des Va-

lentinien et des Manichéens. (Pratéole. Sandère.) *Voyez PAULICIENS.*

ATTO (le bienheureux), natif de Badajoz en Espagne, ou, selon d'autres, de Florence, passa, de l'Ordre de Vallombreuse qu'il avait gouverné en qualité de général, sur le siège épiscopal de la ville de Pistoie en 1133. Il ne gouverna pas avec moins de sagesse et de sainteté, durant l'espace de vingt ans, l'église de Pistoie, qu'il avait gouverné l'Ordre de Vallombreuse, et mourut comblé de mérites et de bonnes œuvres, en 1153. Reynier, diacre de Pistoie, rapporte dans ses lettres, qu'ayant demandé un jour des nouvelles de l'état de l'Église romaine à Matthieu, cardinal de Saint-George, ce cardinal lui répondit que l'Église de Rome serait heureuse si elle était gouvernée par Atto. Nous avons de ce saint évêque : 1° La Vie de saint Jean Gualbert, fondateur de l'Ordre de Vallombreuse, dédiée au cardinal Benoît, et imprimée en 1612 par les soins de Thesaurus Vélius, abbé de Sainte-Praxède de Madrid, du même Ordre de Vallombreuse. 2° La Vie de saint Bernard, abbé du monastère de Sainte-Salve, et général de Vallombreuse, évêque de Parme et cardinal, dédiée au cardinal Farnèse par le même Vélius. 3° Un petit traité intitulé : *Quæ S. Bernardus, etiam cardinalis existens, pro sua religione gesserit.* Ce traité est différent de la vie du même saint

Bernard, évêque de Parme et cardinal. 4° Un livre de Lettres. 5° Un livre de la Translation des reliques et des miracles de l'apôtre saint Jacques. Wion, *in ligno vitæ*, cite mal cet ouvrage sous ce titre : *De Translatione capitis S. Jacobi Apostoli ad suam ecclesiam ex Hispaniâ.* Chrysostôme Talenti, Florentin, moine de Vallombreuse, prononça le panégyrique d'Atto, qui fut imprimé au commencement du vingt-septième siècle. (Nic-Antonio, *Biblioth. hisp.*, tom. 2, pag. 16. Jules Negri, *de Script. Florent.*, pag. 72.)

ATTON, évêque de Verceil, était fils d'Aldegaire ; il fut fait évêque en 945, et mourut vers l'an 960. Ses ouvrages qui avaient été long-temps cachés dans la bibliothèque du Vatican, ont été donnés au public par le père Dachery dans le huitième tome de son Spicilege. Le premier est un Capitulaire pour le clergé de son diocèse, contenant cent articles presque tous tirés et copiés des conciles de Laodicée, de Carthage, de Tolède et d'autres ; des Décrétales des papes, tant vraies que fausses, et du capitulaire de Théodulphe, à l'exception d'un très-petit nombre dont il est peut-être l'auteur. Ceux-ci sont le quatrième, dans lequel il ordonne à ses prêtres, diacres et sous-diacres de savoir par cœur la foi catholique, c'est-à-dire le Symbole de saint Athanase. Le cinquième, qui est un avertissement général aux ecclésiastiques de faire leur devoir



et de vivre exemplairement. Le dixième, par lequel il est ordonné que l'on ne consacrerait point le corps de Jésus-Christ qu'avec une oblation entière, c'est-à-dire, un pain qui ne soit point rompu, et que les prêtres ne célébreront point la messe qu'ils ne soient à jeun. Les autres regardent l'administration des Sacrements, les conférences des prêtres, le célibat dans les Ordres sacrés. Le Traité suivant, sur les vexations qu'on faisait aux ecclésiastiques, est divisé en trois parties : dans la première, il dit que les évêques accusés n'ont pas la liberté de se défendre juridiquement ; qu'on les oblige ou de faire venir de leurs confrères pour jurer qu'ils sont innocents, ou de fournir un champion qui combatte pour eux. Conduite, dit-il, très-équivoque en elle-même, et qui ne peut décider de rien ; mais encore plus contraire à la discipline de l'Église. Dans la seconde, il remarque que les élections ne sont pas faites par ceux à qui elles appartiennent selon les canons, mais que les princes en sont les maîtres, et c'est pour cela que tant de gens indignes occupent des postes qui ne leur conviennent pas, jusque-là qu'on voit des enfans élevés à l'épiscopat. Dans la troisième partie, il reprend l'abus qui était en usage de son temps de piller les biens de l'Église quand le siège épiscopal était vacant ou par la mort ou par l'expulsion d'un évêque. Ces traités

sont suivis d'onze lettres dont les unes sont adressées à des évêques particuliers, d'autres aux fidèles de son diocèse, d'autres enfin sur différentes affaires ecclésiastiques. Il y avait encore dans le manuscrit de Rome un autre ouvrage d'Atton, intitulé *le Poliptique*, ou *le Perpendiculaire*, qui sert à reprendre les vices et à établir la vertu ; et dix-sept Sermons que l'on n'a pu transcrire, parce que le manuscrit était tellement défectueux et gâté en cet endroit, qu'il était impossible de le lire ; il y a même plusieurs lacunes dans les ouvrages que l'on a copiés. Tout cela aurait pu être suppléé par le manuscrit qu'on dit être dans les archives de l'église de Verceil ; mais jamais les chanoines de cette église ne l'ont voulu communiquer, ni en laisser tirer copie, quelque instance que leur en ait faite le père Dachery par le cardinal Bona, et par l'ambassadeur du duc de Savoie auprès du Roi, soit qu'ils ne sussent où était ce trésor, soit qu'ils voulussent qu'il demeurât caché. Les ouvrages de cet auteur ne sont presque qu'un tissu de citations de l'Écriture, des canons et des Pères, et qui viennent fort à propos à son sujet. Ce qui est de lui est écrit avec esprit et d'une manière vive et naturelle. (Dupin, *Biblioth. eccl.*, dixième siècle.)

ATTOUCHIEMENT. Voyez *Décalogue*, sixième précepte.

ATTRIBUT, *Attributum*, terme de théologie qui signifie une

perfection en Dieu. Les théologiens distinguent plusieurs sortes d'attributs, *positifs, négatifs, absolus, relatifs*. 1° Les attributs positifs sont ceux qui s'expriment par des noms affirmatifs, qui marquent en Dieu une perfection formelle, comme la justice, la bonté; les négatifs sont ceux qui s'expriment par des noms qui éloignent de Dieu quelque imperfection, comme l'incorporéité, l'infinité, qui nient que Dieu soit corporel ou fini. 2° Les attributs absolus sont ceux qui ne renferment aucun rapport des personnes divines entre elles, ni à l'égard des créatures, comme l'unité, la simplicité; les relatifs sont ceux qui renferment un rapport des personnes divines entre elles; comme la paternité, la filiation, ou à l'égard des créatures, comme la toute-puissance, la providence, etc.

Les théologiens ont coutume de parler, dans le traité des attributs de l'existence de Dieu, de son essence, de la distinction des attributs entre eux; et à l'égard de l'essence divine, de la vision de Dieu, de sa science, des attributs en particulier, l'unité, la simplicité, l'immutabilité, l'éternité, l'immensité, etc., de la volonté de Dieu, de sa puissance, de sa providence, de la prédestination, de la réprobation. Nous traiterons toutes ces matières au mot DIEU, excepté la providence, la prédestination et la réprobation, que

nous traiterons sous leurs lettres propres.

ATTRITION. Voyez CONTRITION.

ATTYDA, ville épiscopale du diocèse d'Asie, dans la Phrygie Pacatienne, sous la métropole de Laodicée, et marquée la quatrième de cette province dans la notice d'Hiérocle. Voici cinq de ses évêques :

1. Hermolatus, au concile d'Éphèse.

2. Symmaque, pour lequel Numécius de Laodicée souscrivit à l'action sixième et seizième du concile de Chalcédoine.

3. Étienne, aux canons de *Trullo*.

4. Nicetas.

5. Arsène. Ces deux derniers contribuèrent au rétablissement de Photius. (*Oriens Christ.*, t. 1, pag. 825.)

AUBAIN, étranger qui habite dans un pays où il ne s'est point fait naturaliser. Ce nom vient ou de *alibi natus*, selon Nicod, ou de *advena*, selon Cujas, ou de *Albanus*, selon Caseneuve, après M. Ducange. On donnait le nom d'*Albanus* aux Écossais ou Hybernais, qui autrefois avaient coutume de voyager dans les pays étrangers et de s'y habiter. On les appela *Aubains* en France; ce qui s'est étendu à tous les autres étrangers. Les Aubains ne peuvent posséder ni charges, ni bénéfices dans le royaume, à moins qu'ils n'aient obtenu des lettres de naturalité. Les biens des aubains morts sans

enfans et sans héritiers appartiennent au Roi, par l'ordonnance de saint Louis. Les aubains peuvent disposer de leurs biens par donation entre-vifs, mais non point par testament. On excepte de cette loi, 1<sup>o</sup> les ambassadeurs qui ont droit de tester en quelque pays qu'ils se trouvent; 2<sup>o</sup> les marchands étrangers qui fréquentent les foires de Lyon et de Champagne, auxquels il est permis de tester par les ordonnances de nos Rois, faites en 1463, 1569 et 1583; 3<sup>o</sup> les habitans de certains pays étrangers, à qui nos Rois ont accordé le droit de régnicoles, c'est-à-dire, de naturels français, tels qu'étaient alors ceux de la ville d'Avignon et du Comtat-Venaissin, à qui ce privilège avait été accordé par des lettres-patentes de Louis XII, du 8 mai 1479. Voyez Pontas, aux mots *Dépôt*, *Testament*, *Héritier*.

AUBAINE. Succession d'un étranger qui meurt dans un pays où il n'est pas naturalisé. L'origine de ce droit est incertaine. Quelques auteurs le font descendre de la loi salique, et d'autres des Lombards, qui défendaient à l'étranger quand il n'avait point d'enfans légitimes, d'aliéner ses biens sans la permission du Roi. M. de Laurière, dans ses Notes sur Ragueau, prétend que le droit d'aubaine vient de ce qui arriva vers le commencement de la troisième race de nos Rois, lorsque les seigneurs, après avoir ôté la liberté à leurs sujets, la ravirent aussi aux Épaves et aux Au-

bains qui vinrent dans leurs terres, d'où il arrivait que leurs successions, quand ils étaient morts sans enfans légitimes nés dans le royaume, appartenaient aux seigneurs. Nos Rois, dans la suite unirent ce droit à leur couronne avec d'autant plus de justice qu'il n'y avait qu'eux qui pussent accorder des lettres de naturalité. Les preuves de ce sentiment se tirent d'un cartulaire de Philippe Auguste, de l'ancien coutumier de Champagne, des ordonnances de Charles VI. Outre les peuples du Comtat-Venaissin dont on a parlé à l'article précédent, les Suisses, les Savoyards, les Écossais, les Portugais, ne sont point sujets au droit d'aubaine, et sont réputés naturels et régnicoles. Chaque siècle voit disparaître peu à peu ce droit, d'après les conventions particulières que les circonstances font naître entre les souverains. Bacquet a fait un Traité du Droit d'aubaine. Dufrène, en son *Journal des Audiences*, en a fait plusieurs. M. Dupuy en a fait un qu'on voit à la fin de ses autres Traités touchant les droits du Roi. L'aubaine, en quelques coutumes, est appelée *espavité*, et les aubains *espaves*. Le père Bouhours et M. Dupuy écrivent *Aubeine*, et non pas *Aubaine*. (*Dictionn. univ.*)

AUBE, *alba*, tunique de toile blanche qui descend jusqu'aux pieds, d'où vient que les Grecs l'appelaient *poderis*, et les Latins *talariis*. Elle servait autrefois à l'usage commun chez les



Romains ; chez les chrétiens , les évêques , les prêtres , les diacres , les sous-diacres et les lecteurs en étaient revêtus dans leurs fonctions. Ils la portaient même dans l'usage commun , en France , en Italie , comme il paraît par une Homélie de Léon IV , *de curâ pastorali* , par les statuts ou capitulaires de Riculphe , évêque de Soissons ( c. 7 ) ; par Réginon ( c. 66 ) , où il est dit que l'évêque doit s'informer si les prêtres célèbrent sans aube ou avec l'aube qu'ils portent tous les jours. En Afrique , il n'y avait que les prêtres et les évêques qui pouvaient porter l'aube hors l'église. ( Conc. 4 , *Carthag.* , c. 41. ) Comme l'aube était incommode dans l'usage commun , il y a apparence que les clercs la raccourcissent pour leur commodité ; de là les rochets et les surplis. ( Bocquillot , *Liturg. sacr.* , p. 142 et suiv. ) L'aube n'est d'usage aujourd'hui que pour les clercs dans les fonctions ecclésiastiques.

On appelait aussi *Aube* l'habit blanc que l'on donnait aux nouveaux baptisés la veille de Pâques , et qu'ils devaient porter huit jours , d'où vient qu'on appelait la semaine de Pâques *Alba* ; le dimanche qui la terminait , auquel les nouveaux baptisés quittaient leurs habits blancs , *Dominica in albis depositis*. L'aube est l'image de la pureté par sa blancheur.

AUBE ( M. ) , maître des requêtes , a donné : *Essai sur les Principes du Droit et de la Morale* , in-4<sup>o</sup> , à Paris , chez Ber-

nard Brunet fils , 1743. L'auteur s'est proposé de faire connaître les principes du Droit par une méthode qui étant la moins sujette à l'erreur , soit en même temps la plus claire et la plus facile ; il a porté dans cet ouvrage l'esprit géométrique en posant des principes certains , et suivant après cela le chemin par où les conséquences qu'il a cru plus immédiates l'ont conduit. Il annonce qu'il s'est tenu en garde contre l'érudition , et qu'il n'a cherché qu'à raisonner conséquemment. Sa préface sert d'introduction aux premiers principes sur lesquels il a élevé tout son édifice : il fait voir que les *carnéades* anciennement et *hobbes* de nos jours ont mal défini le droit naturel. L'ouvrage est divisé en deux parties : dans la première , il établit et développe les premiers principes du droit naturel , et dans la seconde il tire les conséquences de ces mêmes principes , appliquées à ce qu'on appelle le droit des gens. Cet ouvrage qui a pour objet le bonheur du genre humain ne peut venir que d'un bon citoyen. ( *Journal des Sav.* , 1743 , pag. 423. )

AUBEPIERRE , *Alba-Petra* , abbaye de l'Ordre de Cîteaux , située dans la Marche , au diocèse de Limoges. Elle est fille de Clairvaux , et fut fondée vers l'an 1147. Elle reconnaît pour ses principaux bienfaiteurs le comte de La Marche et de Châteauroux , et Henri II , roi d'Angleterre , duc d'Aquitaine et de

Normandie. Le pape Innocent iii, par sa bulle de 1206, accorde de grands privilèges à l'abbé, et confirme tous les dons faits au monastère par les Rois et les Princes. L'église d'Aubepierre est une des plus belles du royaume. Le couvent est très-bien bâti, de même que la maison abbatiale.

AUBERI ( Claude ), auteur dont Casaubon parle dans son épître 60. Il y dit qu'Auberimourut à Dijon au mois d'avril 1596. Il ajoute qu'il avait beaucoup travaillé sur Hippocrate et sur Aristote. Casaubon met encore entre les ouvrages de Claude Auberi : *Orationes de immortalitate animæ, resurrectione mortuorum et de charitate et de terræ motu*. Il en fait un grand éloge et le regrette beaucoup. Il en parle encore dans son épître 1006. ( Moréri , édit. de 1759. )

AUBERIVE, *Alba-Ripa*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, située à quatre ou cinq lieues de Langres, proche la source et sur la rivière d'Aube, son nom étant formé de celui de la rivière et marquant sa situation. Elle est de la situation de Clairvaux, et fut fondée en 1135 ou 1136 par Villençon, évêque de Langres, suivant le nouveau *Gal. christ.*, tom. 4, col. 833. Il y a, dit-on, dans l'église d'Auberive une chose assez singulière : le Saint-Sacrement n'y est point conservé au grand-autel, mais dans un tabernacle ou armoire qui est dans le fond de l'église, du côté de soixante-quatorze ans, et re-

de l'Épître et qui n'est fermé que d'une grille de fer; en sorte que tout le monde peut voir le saint-ciboire.

AUBERMONT (Jean-Antoine), dominicain des Pays-Bas, de la maison des comtes de Ribaucourt d'Aubermont, prit l'habit religieux à l'âge de vingt ans, en 1632, dans le couvent des dominicains de Gand : il fit ses études à Cologne, et enseigna la philosophie à Louvain en 1643. Il fut appelé à Calcar, dans la Westphalie, pour y enseigner la théologie morale, en 1645. Il l'enseigna aussi depuis dans son couvent de Gand, d'où il alla à Louvain pour y être d'abord second, et ensuite premier professeur en théologie. Il prit le degré de docteur en théologie dans cette Université le 20 octobre 1652. Comme il était très-éloquent, et qu'il avait une grande facilité à s'enoncer tant en latin qu'en flamand, il s'appliqua aussi avec beaucoup de succès au ministère de la prédication, qu'il exerça pendant plusieurs années dans les principales chaires des Pays-Bas. Son zèle pour la foi et pour la réforme des mœurs le fit nommer missionnaire apostolique dans la Hollande; et lorsqu'il eut rempli cet office durant plusieurs années, le général de son Ordre le fit premier régent des études à Louvain. Il fut agréé au collège de l'étroite faculté de l'Université de Louvain en 1668, et mourut subitement, dans la même ville, le 22 novembre 1686, âgé

gretté de tout le monde , surtout de l'Université à laquelle il avait toujours été également cher et utile. Ses ouvrages sont : 1° *Oratio panegyrica in S. Thomam de Aquino*, prononcée, en présence de l'Université de Louvain, le 7 mars 1650, et imprimée la même année in-4°. 2° *Epitaphium Eugenii Alberti d'Allamant, Gandensium episcopi*, etc., à Gand, 1674, in-4°. 3° Une édition de l'Opuscule de saint Thomas d'Aquin contre Guillaume de Saint-Amour et ses partisans qui combattaient le culte de Dieu et la religion ; à Louvain, 1676, in-4° avec une préface de l'éditeur. 4° *Luctus ecclesiæ Gandavensis in funera episcopi sui D. francisci van Horenbeck*, comte de Éverghen, etc., ib., 1679, in-4°. 5° *Doctrina quam de primatu, autoritate ac infallibilitate Romani pontificis tradiderunt Lovanienses, ubi doctorum Lovaniensium sententiam propriis ipsorum verbis exprimit, per doct. A. S. theolog. professorum* ; à Liège, 1682, in-4°. 6° *Responsio historico-theologica ad cleri gallicani de protestate ecclesiasticâ declarationem*, Parisiis, 19 martii 1682 factam, ex summorum pontificum decretis ac gestis excepta per quemdam sacr. theologiæ professorem ; à Cologne, 1683, in-8°. Il y en a qui attribuent cet ouvrage à Nicolas Dubois, professeur de Louvain. 7° *Mantissa celebrium in Belgio et Gallia scriptorum ad doctrinam lovaniensem de pri-*

*matu, etc., declarationi cleri gallicani opposita*. On y ajoute : *Dissertatio de immediatâ episcopalis et synodalis jurisdictionis origine* ; à Liège, 1683, in-4°. *Expunctio appendicis R. P. Dan. Papabrochii officium corporis Christi à S. Thoma de Aquino compositum denegantis*, à Gand. 9° Une nouvelle édition de la Vie de sainte Rose de Lima, composée par le père Léon. Hanger ; à Louvain, 1688, in-12. 10° *Analecta privilegiorum regularium*. 11° *Catholicæ veritatis amussis*. 12° *Quæstiones quodlibeticæ*. 13° *Resolutiones casuum*. ( Le père Échard, *script. Ord. Prædic.*, tom. 2, p. 709.)

AUBERT (saint), *Audebertus*, *Autpertus*, évêque de Cambrai et d'Arras, l'une des principales lumières de France dans le septième siècle, fut mis pour sa vertu sur le siège de Cambrai, auquel était joint pour lors celui d'Arras, l'an 633. Le roi Dagobert le visitait souvent, et le saint prélat n'en était ni moins humble, ni d'un moins facile accès à tout le monde, et surtout aux pauvres, aux malades et à tous les malheureux, en faveur desquels il fit plusieurs miracles. Il convertit un grand nombre de personnes de la première qualité, qu'il engagea à embrasser la vie religieuse, et fit fleurir la religion dans tout le Hainaut. Il fonda ou dédia diverses églises de monastères, et fit la translation de saint Vaast en 666. Il mourut l'an 668, et fut enterré au faubourg de Cam-



brai dans l'église de Saint-Pierre dont on a fait depuis l'abbaye de Saint-Aubert. Sa fête est marquée au 13 décembre dans les Martyrologes. (Surius. Baillet, 13 décembre.)

AUBERT (S.-), *Sanctus-Aubertus*, abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, située dans la ville de Cambrai. Elle porta d'abord le titre de Saint-Pierre, et fut desservie par des chanoines séculiers que saint Waast y établit, dit-on, en 530. Saint Aubert qui en est aujourd'hui le patron, aussi bien que de toute la ville, y fit de grands biens, et y choisit sa sépulture. L'évêque Aubert, un de ses successeurs, y fonda huit prébendes l'an 963. Herluin 1<sup>er</sup>, comte de Cambrésis, en répara les ruines comme avait fait auparavant l'évêque d'Odilon. Odoard, Burchard 1<sup>er</sup>, et quelques autres évêques de Cambrai contribuèrent aussi à son rétablissement. Ce fut l'évêque Liébert qui y mit des chanoines réguliers l'an 1066. Les bâtimens de cette abbaye sont magnifiques, et l'église et le cloître sont autant admirables par leur structure qu'en leurs ornemens et riches reliques. Cette abbaye a été anciennement si renommée, que les plus grands seigneurs de la province tenaient à grand honneur de voir leurs enfans y prendre l'habit; ce qui fit qu'elle fut nommée *l'abbaye des nobles* et qu'elle était regardée comme le séminaire des évêques. (La Martinière, *Dict. géogr.*)

AUBERT, docteur en théologie de la Faculté de Paris, principal du collège de Laon, a donné une nouvelle édition des œuvres de saint Cyrille d'Alexandrie. Il fut chargé en 1648, par le clergé de France, de travailler à corriger celle de saint Jean Damascène; ce qu'il ne put exécuter.

AUBERT (Pierre), né à Lyon le 9 de février 1642, fit paraître de bonne heure qu'il avait du goût et des dispositions pour les belles-lettres. Après ses études, il vint à Paris pour y apprendre l'usage du monde, et s'y former dans la belle littérature. De retour à Lyon, il s'attacha à la jurisprudence et prit le parti du barreau. Il plaida avec beaucoup de succès; mais la délicatesse de son tempérament, et de fréquentes indispositions, l'obligèrent de se borner aux consultations. Il fit pendant plusieurs années la fonction de procureur du Roi dans la juridiction de la conservation des privilèges des foires de Lyon. En 1700, la ville de Lyon le choisit pour un de ses échevins. Il fut nommé quelque temps après procureur du Roi de la police de cette ville; charge qu'il a exercée jusqu'à sa mort, de même que celle de juge de l'archevêché et comté de Lyon. Tous ces emplois ne l'empêchèrent pas de cultiver toujours les belles-lettres. Il fut du nombre de ceux qui commencèrent à faire à Lyon des assemblées académiques qui furent établies en forme d'acadé-

mie réglée par des lettres-patentes du Roi de l'an 1724, sous le titre d'*Académie des Sciences et des Belles-Lettres*. Il amassa une bibliothèque nombreuse et bien choisie, qu'il donna de son vivant encore, en 1731, à la ville de Lyon, à condition qu'elle servirait à l'usage du public. La ville lui en laissa l'usage pendant sa vie, et lui assigna 2,000 livres de pension viagère, et cinq cents écus de rente, après sa mort, à M. Duchel, son neveu. M. Aubert mourut le 18 de février 1733, âgé de quatre-vingt-onze ans. On voit son éloge dans le *Mercur* de mai 1733. Ses ouvrages sont : 1<sup>o</sup> un Recueil de *factums* et mémoires sur plusieurs questions importantes de Droit civil, de coutumes, et de discipline ecclésiastique ; Lyon, 1710, in-4<sup>o</sup>, deux tomes. 2<sup>o</sup> Dictionnaire de la langue française ancienne et moderne, de Pierre Richelet ; augmenté de plusieurs additions d'histoire, de grammaire, de critique, de jurisprudence, et d'un nouvel Abrégé de la vie des auteurs cités dans l'ouvrage ; Lyon, 1728, trois volumes. Aubert est auteur des additions qui vont à un tiers de l'ouvrage : mais l'abrégé de la Vie des Auteurs est de M. l'abbé Leclerc. ( Le P. Nicéron, *Mém. des Hom. illust.*, t. 35, p. 270 et suiv. )

AUBERY ou AUBRI (Antoine), célèbre avocat au parlement et aux conseils du Roi, est auteur de plusieurs ouvrages qu'il a donnés au public dans le dix-septième siècle. Il fut con-

duit dans ses études par les avis d'un frère beaucoup plus âgé que lui, ecclésiastique d'une piété exemplaire qui fut successivement chanoine de Saint-Jacques de l'Hôpital, du Saint-Sépulchre et de la Sainte-Chapelle de Paris. Quand il eut appris le latin et le grec, qu'il eut achevé son cours de philosophie, et pris quelque teinture du Droit, il s'appliqua à l'histoire ; et étant encore fort jeune, eut dessein de traduire Ciaconius : mais depuis, trouvant plus d'avantage à écrire de son chef qu'à s'assujettir aux pensées d'autrui, il entreprit de composer une histoire générale des cardinaux, et y travailla sans relâche ; de sorte que dès le mois de janvier de l'année 1642, il eut l'honneur d'en dédier le premier tome in-4<sup>o</sup> au cardinal de Richelieu, et de le lui présenter. Il commence au pontificat de Léon IX, qui vivait en l'onzième siècle. Les années suivantes, il en publia quatre autres, et les dédia au cardinal Mazarin, qui en reconnaissance lui donna une pension de quatre cents livres, dont il a joui plus de cinquante ans. Il fut aidé dans ce travail de quantité de relations, d'oraisons funèbres, de généalogies et d'autres pièces imprimées et manuscrites que M. Naudet lui fournit par l'ordre de cette éminence, outre celles que lui communiqua M. Dupuy, au cabinet duquel il se trouvait tous les jours avec quantité d'hommes célèbres par leur dignité et par leur érudition. Il étudia alors l'italien,

l'espagnol et l'anglais , et se mit en état de lire les livres écrits en ces trois langues. En l'an 1649 , il mit au jour un *Traité historique de la prééminence de nos Rois et de leur préséance sur l'Empereur et sur le roi d'Espagne* , et le dédia à M. le chancelier Séguier. Dans la première partie, il rapporte les tentatives que fit Philippe II pour usurper le premier rang à Venise, à Rome et au concile de Trente; montre la possession ancienne où les rois de France ont toujours été de précéder les rois d'Espagne; et prouve d'ailleurs leur droit par le titre de très-chrétien, par celui de fils aîné de l'Église, et par celui de Roi des rois que leur donne Matthieu Paris, par les prérogatives de leur sacre, et enfin par trois qualités qui rendent un gouvernement accompli, qui sont, la succession masculine, l'autorité absolue, et l'indépendance de toute autre puissance. Dans la seconde partie, il examine les prétentions de l'Empereur, remarque que Charles-Quint et François 1<sup>er</sup> furent traités d'égaux par Paul III dans la bulle de convocation du concile de Trente; et, sans s'arrêter à la possession, vient au pétitoire, et fait voir que l'Empereur n'étant plus couronné, il n'est pas seulement en état de disputer la préséance à un roi de France qui précède de tout temps le roi des Romains et qui est empereur dans son royaume, comme Pépin l'a été qualifié dans une an-

cienne médaille. Il dit d'ailleurs que l'Empereur est peu absolu dans ses États, qu'il ne parvient à sa dignité que par l'élection, ne la transmet point à ses proches, n'a aucun pouvoir en France, comme il parut à l'entrevue de l'empereur Charles IV et du roi Charles V qui ne lui accorda nulle marque de souveraineté, point d'ornemens impériaux, point de cheval blanc, non plus que François 1<sup>er</sup> à Charles-Quint lorsqu'il passa par la France. Enfin, il prétend que l'ancienneté décide la question, puisque le titre d'empereur d'Allemagne n'a guère plus de huit cents ans. Il avance que la Saxe, la Thuringe et d'autres provinces étaient les conquêtes et l'héritage inaliénable de nos Rois; d'où il conclut qu'ils sont empereurs d'Allemagne. En 1654, Aubery donna au public l'*Histoire du cardinal de Joyeuse*, avec la généalogie de cette maison, et un recueil de lettres écrites de Rome au roi Henri III par ce cardinal. En 1660, il mit au jour l'*Histoire du cardinal de Richelieu* in-fol., qui contient les principaux événemens du règne de Louis XIII. Elle est accompagnée de deux autres volumes de titres, de lettres, de dépêches, d'instructions et de mémoires qui servent de preuves. On dit que Bertier le libraire n'ayant osé imprimer cette histoire sans une autorité et une protection particulière de la reine-régente, parce qu'il y avait plusieurs personnes bien remises en cour dont



la conduite n'avait pas été régulière , et que l'auteur en parlait désavantageusement, cette princesse lui répondit : « Allez , travaillez en paix , et faites tant de honte au vice, qu'il ne reste plus que la vertu en France. » Il fit sept ans après un livre des justes prétentions du Roi sur l'Empire , et le dédia à Sa Majesté. Les Princes de l'Empire en firent des plaintes , et pour leur donner quelques satisfaction, l'auteur fut mis pendant quelques jours à la Bastille. En 1673 , il donna au public un Traité de la dignité de cardinal, et en expliqua le sujet dans l'épître dédicatoire au duc de Mazarin. Il dit qu'ayant entrepris fort jeune l'Histoire générale des Cardinaux , et que n'ayant pu alors mettre une préface à la tête pour informer ses lecteurs du mérite de son dessein , il s'était résolu de le faire dans ce petit volume à part. Cinq ans, après il fit imprimer un traité de la Régale , qu'il avait composé quelques années auparavant pour M. l'avocat-général Lamoignon , auquel il le dédia. Ce Traité a quatre parties. La première est de l'ancienne institution des évêques , à l'occasion de quoi il parle de la pragmatique-sanction et du concordat. La seconde est de l'origine et du progrès de la Régale. La troisième est de la soumission uniforme de toutes les provinces à ce droit ; et la quatrième , de l'extension de la Régale aux abbayes. Le dernier ouvrage dont il ait fait présent au public , est l'Histoire du car-

dinal Mazarin , tirée pour la plus grande partie des registres du parlement , sur lesquels il avait long-temps travaillé avec M. le président de Lamoignon , et dont il s'était encore avantageusement servi depuis la mort de cet illustre magistrat pour fixer quantité d'événemens de notre histoire ; et pour rétablir des dates où nos meilleurs auteurs s'étaient trompés. Il était prêt de communiquer au public ce qu'il avait recueilli de ces antiques monumens de choses passées , lorsque la mort le surprit. Personne ne s'étonnera qu'il ait fait imprimer tant d'ouvrages , et qu'il ait laissé tant de Recueils manuscrits, quand on saura que le temps lui était extrêmement précieux et qu'il en ménageait tous les momens. Il se levait tous les jours à cinq heures , et travaillait toute la matinée , à l'exception du temps nécessaire pour entendre une messe. Il continuait sans relâche l'après-dînée jusqu'à six heures qu'il allait chez M. Dupuy, et après la mort de ce savant, chez M. de Thou et M. de Villevault. Tous les soirs, pour se délasser de ses études sérieuses , il lisait quelques pages des remarques de Vaugelas , et se perfectionnait dans notre langue. Il ne faisait presque aucune autre visite , et en recevait encore moins qu'il n'en faisait. Quoiqu'il eût été reçu avocat au conseil , il n'en fit presque aucune fonction , et préféra toujours le commerce tranquille de ses livres à l'exercice tumultueux des affaires. Ayant ainsi mené

une vie longue et uniforme , il mourut par un accident imprévu. Un soir qu'il s'en retournait chez lui , au commencement du mois de décembre 1694, il tomba sur le pont Saint-Michel , et fut tellement blessé par la pesanteur de sa chute , qu'il ne put jamais s'en relever. Il languit près de deux mois dans son lit sans se faire pourtant aucun remède , n'y étant pas accoutumé , et n'ayant en besoin d'aucun médecin depuis plus de cinquante ans. Après avoir reçu les sacrements de l'Eglise dont il avait constamment écouté la voix et observé les préceptes , il mourut le 29 janvier 1695, à l'âge de soixante - dix - huit ans huit mois onze jours. ( *Journal des Savans*, 1695, pag. 123 et suiv. Moréri, édition de 1759. Dupin, *Bibliothèque ecclésiastique*, dix-septième siècle. )

AUBETERRE, *Alba-Terra*, petite ville dans l'Angoumois, sur la Dronne, au diocèse de Périgueux. Il y avait une abbaye séculière sous le titre de Saint-Sauveur. C'était autrefois un monastère fondé, dit-on, par saint Maur, et qu'on avait sécularisé et changé dans la suite en une église collégiale. Le Chapitre était composé d'un abbé que le Roi nommait, d'un chantre et douze chanoines. ( *Gallia Christ.*, t. 2, col. 1488.)

AUBESPINE (Gabriel de l'), de l'ancienne maison de ce nom, naquit à Paris en 1547, le 1<sup>er</sup> août, commença ses études à Paris, et les acheva à Padoue. Après avoir possédé les premières charges de l'État et s'être employé avec suc-

cès à différentes négociations, il succéda à Jean de l'Aubespine, son parent, dans l'évêché d'Orléans en 1604. Il n'oublia rien pour faire observer la discipline dans son diocèse. Il assembla un synode en 1606, et se trouva à l'assemblée des évêques de la province de Sens, tenue à Paris en 1612. Il fut fait commandeur des Ordres du Roi en 1619. Il accompagna le roi Louis XIII dans un voyage qu'il fit à Lyon en 1639, et mourut en revenant à Grenoble le 15 août de la même année. Il nous a donné le premier un plan juste de l'ancienne discipline de l'église sur l'administration des sacrements de la Pénitence et de l'Euchariste, et sur d'autres rites anciens, comme on peut le voir dans ses *Observations ecclésiastiques*, écrites en latin ; dans son livre français de l'ancienne police de l'Eglise sur l'administration de l'Eucharistie, et dans ses notes sur les canons de plusieurs conciles ; sur quelques endroits des ouvrages de Tertulien ; et sur les livres d'Optat Milévitain. Ses observations sont divisées en deux livres. Le premier contient des observations sur la communion ecclésiastique et sur quelques rites anciens des fidèles. Celles du second livre regardent les cathécumènes et les pénitens. (Du Saussay, *Hist. d'Orléans*. Saint-Marthe, *Gall. Christian*. Dupin, dix-septième siècle.)

AUBIERGE (sainte) ou ÉDILBURGE, *Edelberga et Edilburgis*, troisième abbesse de Farmoutiers, était Anglaise de

nation. Ayant été envoyée en France vers le même temps que sainte Artongathe, sa vertu la fit choisir pour abbesse de Farmoutiers après la mort de la bienheureuse Sethrid qui avait succédé l'an 655 à sainte Fare. Elle mourut vers l'an 695 en odeur de sainteté, et l'on se confirma dans cette pensée sept ans après sa mort qu'on trouva son corps entier sans corruption. On le transporta dans l'église de Saint-Étienne où l'on commença dès-lors à célébrer sa fête le 7 de juillet. (Bède, *Hist. d'Angl.* Baillet, 7 juillet.)

AUBIGNAC, *Albinicum*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, au diocèse de Bourges, dans l'archiprêtré d'Argenton, sur la rivière de Cher, près de Saint-Benoît du Sault. Elle était de la filiation de Dalon, et fut fondée l'an 1138. Les papes Eugène III et Adrien IV en font mention; le premier en 1145, et le second en 1158. Il y a eu un abbé d'Aubignac fort connu par ses ouvrages, qui se nommait François Hédelin, prêtre du diocèse de Paris, et fleurissait en 1669. (*Gallia Christ.* t. 2, col. 217.) D. Vaissette, dans sa *Géographie hist.*, etc., tom. 6, p. 568, se trompe en mettant l'abbaye d'Aubignac dans le diocèse de Limoges.

AUBIN (saint), évêque d'Angers, né de famille noble et ancienne dans le territoire de Vannes en Bretagne, l'an 469, se retira dans le monastère de Tintillant, qu'on nommait alors Cincillac. Là, oubliant la noblesse et la dignité de sa maison, il ne pensa qu'à ré-

duire son corps en servitude par toutes les sortes d'austérités qu'il jugeait plus propres à ce dessein, et devint bientôt pour tous les religieux un modèle d'humilité, de mortification, d'obéissance. Ils le choisirent pour abbé, et pendant vingt-cinq ans qu'il les gouverna, il fit refleurir la discipline régulière avec un éclat qui répandit au loin sa réputation. L'an 529, les Angevins l'allèrent enlever avec une espèce de violence pour le mettre sur le siège épiscopal de leur ville. Il fut dans cette place ce qu'il avait toujours été, c'est-à-dire, un homme humble, mortifié, doux, vigilant, zélé, charitable. Il se trouva à divers synodes avec beaucoup de fatigues et de dangers où il marqua un grand courage contre les incestueux, principalement dans le troisième d'Orléans, dans lequel il sollicita le règlement contre les mariages incestueux. Il mourut saintement le 1<sup>er</sup> jour de mars de l'an 550. Son corps fut enterré dans l'église de Saint-Pierre. Il fut transféré six ans après dans une autre église bâtie par les ordres du roi Childébert et dédiée sous le nom de Saint-Étienne qui prit dans la suite celui de Saint-Aubin; ce qui donna lieu à l'établissement d'une seconde fête publique de notre Saint au 30 juin, qui était celui de cette première translation. On en fit encore quelques autres dans les siècles postérieurs; une l'an 1070 le 25 d'octobre, par l'évêque d'Angers, nommé Eusèbe, avec les reliques de saint Clair qu'on faisait évêque de Nan-



tes, et de quelques autres Saints; l'autre l'an 1128, le 1<sup>er</sup> mars. (Fortunat, dans Surius et Bollandus. Baillet, 1<sup>er</sup> mars.)

AUBIN D'ANGERS (saint), abbaye de bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, dans la ville d'Angers, fut fondée au sixième siècle par le roi Childébert. Elle fut occupée d'abord par des chanoines; mais on y mit ensuite des religieux de l'Ordre de Saint-Benoît, vers l'an 960. Il paraît, par quelques chartes, que les rois Pépin et Charles son fils firent beaucoup de bien à cette abbaye. (*Gallia Christ.*)

AUBIN DE CHARTRES. L'ancien auteur de la vie de saint Lubin, que M. Adrien Valois attribue à Venance Fortunat, dit que quelque temps après que le Saint eût été établi abbé de Brou, le B. Ethère, évêque de Chartres, lui persuada d'aller trouver saint Césaire, évêque d'Arles, pour chercher les moyens de s'avancer dans la perfection; que S. Lubin étant arrivé à Arles avec le bienheureux Aubin, compagnon de son voyage, saint Césaire lui demanda pourquoi il était venu de si loin; que le bienheureux Aubin répondit que pour lui il était venu seulement à dessein de le voir, et que pour le B. Lubin, il avait laissé les religieux qu'il gouvernait pour aller à Lérins où il désirait être soumis à tout le monde : *Ad quem cum pervenisset S. Leobinus, pariterque cum eo beatus Albinus, qui comes ejus itineris fuerat, requisitus à beato Cesario cur tanti itineris laborem assumpsisset, respondit*

*B. Albinus....* Tous les savans entendent ceci de saint Aubin, évêque d'Angers. Cependant, il paraît qu'on doit l'entendre d'un autre Aubin, religieux de Brou ou de Chartres, que saint Lubin mena avec lui. 1<sup>o</sup> Parce que Fortunat dit, dans la Vie de saint Aubin, évêque d'Angers, que ce saint évêque alla consulter saint Césaire d'Arles touchant les mariages incestueux; au lieu que l'auteur de la vie de saint Lubin assure expressément que le bienheureux Aubin, compagnon de Lubin, répondit à saint Césaire qu'il n'était venu à Arles que pour le voir, 2<sup>o</sup> parce que l'auteur de la Vie de S. Lubin semble parler de S. Aubin comme d'un homme inférieur à saint Lubin qui n'était qu'abbé de Brou, en disant que saint Lubin arriva à Arles, ayant avec lui le B. Aubin qui avait été compagnon de son voyage. Cela convient à un religieux qui se servit de l'occasion du voyage de saint Lubin pour voir saint Césaire, mais non pas à saint Aubin, évêque d'Angers, et par conséquent supérieur à saint Lubin; 3<sup>o</sup> parce que toute l'histoire se termine à S. Lubin, et qu'il n'est plus parlé de son compagnon. Il paraît donc que la différence des motifs du voyage d'Arles, la supériorité attribuée à saint Lubin sur saint Aubin son compagnon dans ce voyage, et toutes les circonstances de la narration doivent faire distinguer deux saints Aubin, l'un évêque d'Angers qui alla à Arles pour consulter saint Césaire sur les mariages incestueux; l'autre,

religieux de Brou ou de Chartres même, qui y alla pour accompagner saint Lubin et pour se procurer la satisfaction de voir saint Césaire, cet évêque si célèbre dans l'Occident. (*Voy. l'ouvrage intitulé : Aménités de la Critique*, tome 2, pag. 20.)

AUBIN DES BOIS (saint), *sanc-tus Albinus de Bosco*, abbaye réformée de l'Ordre de Cîteaux, diocèse de Saint-Brieux en Bretagne. On met sa fondation en 1137, mais on en ignore les auteurs. Cette abbaye fut entièrement brûlée l'an 1240, et rétablie peu à peu par les libéralités de Denise, dame de Matignon. (*Hist. de Bretagne.*)

AUBRAC, *Altobracum*, fameux hôpital avec titre de domerie au diocèse de Rhodéz. La tradition populaire est qu'Adalard, vicomte de Flandres qui revenait vers l'an 1120 du pèlerinage de Saint-Jacques de Galice, marchant accompagné de trente soldats dans des montagnes affreuses où cette maison est bâtie, Notre-Seigneur lui apparut, et lui faisant remarquer le danger auquel les voyageurs étaient exposés dans l'horreur de ces déserts où il s'était commis un grand nombre de vols et de meurtres, il lui ordonna de bâtir une église et un hôpital, ce qui fut exécuté par ce seigneur qui procura, soit par des acquisitions qu'il fit, soit par le concours des aumônes, un fonds qui vaudrait présentement près de quarante mille livres de revenu. Ce qu'il y a de constant, c'est qu'environ ce temps-là il y avait

en ce lieu une compagnie de gens de bien qui s'étaient retirés pour servir les pauvres ; mais ils n'eurent de règle certaine qu'en 1162, que Pierre, évêque de Rhodéz, leur donna celle de S. Augustin, avec quelques additions et interprétations qu'il y fit, et que Clément IV confirma l'an 1267. Le même évêque fit beaucoup de bien à la maison d'Aubrac ; les rois d'Aragon, les comtes de Toulouse, de Rhodéz, de Valentinois, de Cominges, d'Armagnac, les seigneurs de Canillac, de Castelnan, de Roquelaure, d'Estaing et autres ; ont aussi beaucoup contribué à la grandeur et à la splendeur de cette maison. Les Templiers firent des efforts du temps de Boniface VIII pour s'en rendre les maîtres ; et leur Ordre ayant été aboli peu de temps après, les chevaliers de l'Ordre de St.-Jean-de-Jérusalem suivirent cet exemple mais inutilement ; ainsi la maison d'Aubrac se maintint dans son indépendance et dans ses privilèges. Les biens de cette domerie étant mal administrés par des prêtres, ou religieux hospitaliers qui avaient pour chef un supérieur connu sous la qualité de dom d'Aubrac, M. de Noailles, archevêque de Paris et cardinal, à qui cette domerie avait été donnée, ne négligea rien pour y établir un meilleur ordre ; ce qui fut achevé heureusement sous M. de Noailles, évêque de Châlons, frère de ce cardinal, qui lui succéda. Celui-ci y établit des religieux de l'Ordre de Saint-Augustin de la réforme de Chan-

celade. Par le concordat passé avec ces religieux, la manse domale devait être d'environ 15,000 livres, quittes de toute charge. Outre cette portion, il y en devait avoir une de 6,000 livres par an destinée pour les aumônes, le reste des revenus demeurant dans leur manse pour leur entretien et pour les réparations. (La Martinière, *Dict. géog.* Héliot, *Hist. des Ord. relig.* etc.)

AUCANDA, ville épiscopale du diocèse d'Asie dans la province de Lycie, est appelée par Pline *Ascandalis*. Nous n'en connaissons qu'un seul évêque. Pannœtius souscrivit à la lettre synodale de la métropole de Myre à l'empereur Léon, sur la mort de saint Protère d'Alexandrie.

AUCÉL (Victorin), bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin, natif de Messine, se distingua singulièrement dans le monastère de Saint-Martin-de-Scalis à Palerme, par la régularité de sa conduite et par sa science. Il fut très-souvent maître des novices et plusieurs fois prieur. Mais il renonça à toutes ces charges pour vaquer uniquement à la contemplation des choses célestes et à l'étude des livres saints qui firent toute son occupation et toutes ses délices pendant l'espace de vingt ans. Il mourut très-sainte ment à Palerme en 1642, âgé de quatre-vingts ans. Il était savant théologien, bon poète et excellent orateur. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits dans son monastère de Palerme; savoir : 1° de *Educatione*

*tyronum*. 2° *Hymnis sacri*. 3° *Tragœdia sanct. Flavice V. et M.* 4° *Martyrium S. Placidi et Fratrum*. 5° *De partu B. Virginis, seu de nativitate Domini, dialogi*. 6° *De judicio universali tragœdia*. 7° *Tragœdia martyrii S. Catharinæ*. 8° *De SS. Eucharistiæ sacramento, libri 2.* 9° Quatre volumes de Sermons. 10° *Sonetti sacri*. 11° *Itinerario d'Italia*. Rocchus Pirrus, *Siciliæ sacr.*, lib. 4, page 199. Anton. Tornamira, in *Script. Marianis Ord. S. Bened.*, p. 144, et in *origin. et progr. Congreg. casinens.*, tom. 1, lib. 2, cap. 1, p. 137. (Mongitore, *Bibl. sic.*)

AUCHI ou AUXI-LES-MOINES, *Alciacum*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située sur la rivière de Ternois, près d'Hesdin, au diocèse de Térouanne en Artois. Adalscar et Anéglie sa femme la bâtirent sous le nom de la Vierge, vers l'an 700, et y mirent une communauté de religieuses sous la conduite de leur fille Sichierède qui y prit le voile. Cette abbesse orna magnifiquement le tombeau de saint Sylvin qui fut enterré dans son église vers l'an 717, et dont le monastère prit ensuite le nom. L'abbaye d'Auchi ayant été ruinée par les Normands dans le neuvième siècle, elle fut rétablie et donnée à des religieux; et c'est pourquoi, pour la distinguer du château d'Auxi, on l'appelle *Auxi-les-Moines*. La réforme de Cluny s'y introduisit l'an 1101. Cette abbaye dépendit d'abord, après son rétablissement,



de celle de Saint-Bertin, et elle en reçut ses supérieurs. L'auteur de la chronique de Saint-Bertin le dit expressément, et voici ses termes : « Héribert, notre abbé, « dit-il à l'année 1072, envoya « Suelger, moine de ce lieu (Saint-Bertin), à celui d'Auxi qui nous « appartient, et l'y établit premier abbé : il y fut à peine « deux ans. Après sa mort, Héribert lui donna pour successeur Gervain, moine de ce lieu « (Saint-Bertin). Après la déposition de celui-ci, Héribert y « établit Norbert, l'un de nos « moines, l'an 1077. » Cet usage de prendre les abbés d'Auxi d'entre les moines de Saint-Bertin fut confirmé par les papes Paschal II, Eugène III, Alexandre III, Clément III et Innocent III, et il subsistait encore dans le dernier siècle, suivant les auteurs *Gallia Christ.*, tome 10, col. 1598. (Voyez La Martinière, *Diction. géogr.*)

AUDARD ou THODART (St.), *Theodardus*, évêque de Narbonne, patron de Montauban, né sous le règne de Louis-le-Débonnaire, dans le territoire de Toulouse, fut emmené à Narbonne par Sigebod qui en était évêque, et lui succéda l'an 885. Étant tombé malade après cinq ans d'un épiscopat laborieux, il se fit porter à Montauban où l'on dit que son père avait fondé l'abbaye de Saint-Martin. Il y mourut saintement le premier jour de mai de l'an 893, et fut enterré dans ce monastère qui fut depuis appelé de son nom

l'abbaye de Saint-Thodart, et qui fut changé dans la suite des temps en église cathédrale, lorsque la ville de Montauban fut érigée en évêché. Cette cathédrale ne laisse pas d'être toujours dédiée sous le nom de Saint-Martin, et l'on dit que le corps de saint Thodart s'y est conservé jusqu'à présent. (Baillet, 1<sup>er</sup> mai.)

AUDAX (saint), martyr, était magicien. Il fut converti par sainte Anatolie, vierge romaine, et souffrit généreusement la mort par l'ordre de Faustinien, gouverneur du pays des Sabins qui l'avait voulu employer contre la sainte. (Baillet, 9 juillet.)

AUDEBERT (Étienne), jésuite français, de Bélac dans la Marche, entra chez les jésuites en 1613, chez lesquels il enseigna la philosophie, l'hébreu, la théologie morale et scholastique. Ensuite, le talent qu'il avait pour la prédication le fit destiner à traiter la controverse contre les calvinistes. Il les combattit à la Rochelle, dans l'île de Ré et ailleurs, et composa divers traités contre leurs erreurs. Voici leurs titres : *Explication des endroits de saint Augustin qui regardent l'Eucharistie*, à la Rochelle, 1630, in-12. *Théodore expliqué*, etc., avec le livre de Gélase, *de duabus naturis*, in-8°. *Le triomphe de la Vérité sur la transsubstantiation et le Purgatoire*, etc. (Sotwel, *Script. soc. Jesu.*)

AUDÉE, hérésiarque, chef des Audéens ou Audiens, a vécu dans le quatrième siècle, sous

l'empire de Constance , vers l'an 345, et était de Mésopotamie. Il célébrait la Pâque à la façon des juifs, et attribuait à Dieu une figure humaine , sur laquelle l'homme fut créé à son image et à sa ressemblance. Audéemourut l'an 370, et sa secte fut éteinte dans le cinquième siècle. (Saint Épiph., hér. 70. Saint Augustin, hér. 50. Tillem.)

AUDEENS ou AUDIENS, que saint Augustin appelle Vadiens par erreur. (*Voyez* AUDÉE.)

AUDIFAX (saint), martyr, fils de saint Marius ou Maris et de sainte Marthe, aussi martyrs. (*Voyez* MARIUS.)

AUDIFFRET (Hercule), général de la congrégation de la doctrine chrétienne, a été un des bons orateurs de son temps. Il naquit à Carpentras le 15 mai 1603. Il trouva l'éloquence de ses compatriotes peu naturelle, peu proportionnée à la chaire, et plus propre à des dissertations qu'à des discours de morale. Il tâcha de leur donner un meilleur goût; et montrant qu'il en avait, il s'étudia à proportionner son style et ses mouvemens, à ce qu'il disait, et il apprit à ses successeurs le chemin de la véritable éloquence. Il mourut le 16 avril 1659. On a imprimé après sa mort des ouvrages de piété en trois volumes qui contiennent seulement des pièces faites à la hâte et que l'auteur n'avait pas sans doute destinées à l'impression. Le père Le Long cite dans sa *Bibliothèque sacrée* ses questions spirituelles et cu-

rieuses sur les Psaumes, in-12, en 1668. L'oraison funèbre qu'il prononça aux obsèques de Marguerite de Montmorenci, princesse de Condé, et une autre faite à la louange du duc de Candale, sont deux pièces assez estimées. Le père Audiffret était oncle et maître de M. Fléchier, depuis évêque de Nîmes : mais le disciple a bien surpassé le maître en éloquence. (*Mémoires de Trévoux*, nov. 1711. *Mém. du temps*. Moréri, éd. de 1759.)

AUDITEUR. (*Voyez* CATHÉCUMÈNE.)

AUDITEUR DE ROTE, *Auditor Rotæ*. Juge du tribunal de la Rote à Rome. (*Voyez* ROTE.)

AUDITEUR DE LA CHAMBRE APOSTOLIQUE à Rome. *Auditor Camerae Apostolicæ*, juge de la cour romaine. Les auditeurs de la chambre apostolique sur la direction de tous les domaines du pape, dont les finances consistent en ce qu'on nomme les revenus de la chambre apostolique. (*Voyez* CHAMBRE APOSTOLIQUE.)

AUDOUL (Gaspard), Provençal, avocat au parlement de Paris et au conseil du Roi, est auteur d'un *Traité de l'origine de la Régale et des causes de son établissement*, imprimé à Paris chez Collombat, en 1708, in-4°. Cet ouvrage est curieux et savant; il est divisé en huit livres, et à la tête de chacun il y a une vignette qui en représente le sujet principal. Il établit d'abord la justice de ce droit contre ceux qui l'ont combattu; il fait voir

ce droit établi, non-seulement sur la possession, mais encore sur un titre primordial qui remonte jusqu'à Clovis, premier roi chrétien; il établit ce titre avec beaucoup de sagacité, et réfute fortement les raisons qu'on y oppose; il établit ensuite le droit des investitures; il fait voir la fermeté avec laquelle le droit de régale a été défendu en France dans tous les temps; qu'il a été confirmé par le concile de Lyon et par le pape Grégoire x; que saint Louis a exercé les droits de régale. Enfin, il pose de saines maximes sur les justes bornes des puissances ecclésiastiques et des puissances séculières. (*Journal des Savans*, 1708, suppl.)

AUDRY (sainte), reine de Northumberland en Angleterre, vierge, abbesse d'Ély, était fille d'Anne, roi des Anglais orientaux. Elle fut mariée deux fois sans qu'il en coûtât rien à sa virginité, ayant vécu avec ses deux maris comme avec deux frères. Elle obtint de son second mari la permission de se retirer dans l'abbaye de Colude ou Coltingham, et fit bâtir ensuite un monastère dans une petite île de rivière appelée Elge ou Ély, sur un fonds qui lui appartenait. Ayant été faite abbesse de ce nouveau monastère par saint Wilfrid, évêque d'York, elle y mit une exacte régularité, donnant elle-même l'exemple de toutes les vertus et particulièrement d'une humilité profonde qui faisait qu'elle se regardait comme la moindre de ses infé-

rieures. Elle mourut le 23 juin de l'an 679, d'une maladie contagieuse qu'elle avait gagnée en servant celles de ses sœurs qui en étaient attaquées. Son culte public fut établi peu de temps après sa mort dans l'église d'Angleterre. (Bède, *Hist. d'Anglet.* Mabillon, *deuxième siècle Bénédictin*, Baillet, 23 juin.)

AUFRÉRI (Étienne), dit *Aufrerius Tolosanus*, célèbre juriconsulte, vivait dans le quinzième siècle. Il fut docteur-régent et official, ensuite conseiller, enfin président au parlement de Toulouse. On a de lui plusieurs ouvrages; savoir: 1<sup>o</sup> *Repetitio clementinæ primæ ut Clericorum, de officio et potestate judicis ordinarii. Accessit tract. de potestate sæcularium super ecclesiis ac personis et rebus ecclesiasticis. Item de potestate ecclesiæ super laicis et personis, et rebus eorum, et alia opuscula*, Paris, 1514. Le premier de ces deux ouvrages est aussi imprimé dans le second tome du recueil intitulé: *tractatus tractatum juris*, imprimé à Venise en 1584, et le second dans le premier tome de cet ample recueil. Ces deux ouvrages sont fort estimés des connaisseurs, à cause que l'étendue et les droits des juridictions ecclésiastiques et civiles y sont soigneusement examinés, à l'égard des conflits de l'une et de l'autre qui étaient encore fréquens sous les règnes de Charles vii et Louis xii. 2<sup>o</sup> *Decisionis curiæ archiepiscopalis tolosanæ, dictæ decisiones Capellæ tolosa-*



*na editio auctor*, à Lyon, 1616, in-4°. Cet ouvrage, aussi important que les deux précédens, traite non-seulement des matières ecclésiastiques, de la forme de procéder dans les cours d'église, mais encore de plusieurs matières civiles, telles que les conventions de mariage et les testamens, lorsqu'elles se trouvent unies aux choses ecclésiastiques. 3° Des notes sur l'ancien style du parlement. 4° *Tractatus de recusationibus*, imprimé dans le recueil des œuvres de l'auteur, et dans le troisième tome du *Tractatus tractatum Juris*, etc. (Catel, *Mémoire du Languedoc*. Pontas, *Table des Auteurs cités dans son Dictionnaire des Cas de Conscience*. (Moréri, édit de 1759.)

AUGE (Daniel d'), en latin *Agentius*, né à Villeneuve-l'Archevêque, au diocèse de Sens, succéda en 1578 à la chaire de professeur royal en grec vacante par la mort du savant Louis-le-Roi (dit *Regius*). Il mourut en 1595. On a de lui les ouvrages suivans : 1° l'Institution d'un prince chrétien, traduite du grec de Synèse, évêque de Cyrène, avec une oraison de la vraie noblesse, traduite du grec de Philon, juif, imprimée à Paris en 1554. 2° Quatre homélies de saint Macaire, Égyptien, traduites et imprimées d'abord à Paris, et ensuite à Lyon en 1689. 3° Traduction française des Sentences et belles manières de parler des Épîtres familières de Cicéron, à Paris 1556, in-8°. C'est

une traduction de l'italien de Christophe Capharo. 4° Une édition du poème de Sannazar, de *Morte Christi*, avec des notes, à Paris 1557, in-4°. 5° *D. Gregorii Nissæ, pontificis, magni Basilii fratris, de immortalitate animæ cum sua sorore Macrina dialogus, nunquam ante hac neque græcè neque latinè excusus*, *Daniele Agentio interprete*, Paris, 1557, in-8°. 6° Oraison consolatoire sur la mort du chancelier François Olivier, à Paris, 1560. 7° Deux dialogues de l'invention poétique, de la vraie Connaissance de l'Art oratoire et de la fiction de la Fable, à Paris, 1560. 8° Discours sur un arrêt du parlement de Dôle qui condamne un homme convaincu d'être loup-garon. 9° Épître à noble et vertueux enfant Antoine Thélin, fils de noble Guillaume Thélin, auteur du livre intitulé : *Opusculæ divins*, en laquelle est traité du vrai patrimoine et succession que doivent laisser les pères à leurs enfans. Cette Épître est au commencement des *Opusculæ divins* de Thélin, imprimés à Paris en 1561. (La Croix du Maine et du Verdier, *Biblioth. française. Mém. [manusc. de M. Grosley, avocat à Troyes. Mém. manusc. de M. l'abbé Goujet. Moréri, édit de 1759.]*)

AUGEARD (Mathieu), écuyer, reçu au serment d'avocat le 29 novembre 1703, et en 1735, secrétaire du Roi du grand-collège, a donné au public un recueil d'arrêts en trois volumes in-4°,

intitulé : *Arrêts notables de différens tribunaux du royaume sur plusieurs questions importantes du Droit civil, de coutume, de discipline ecclésiastique et de Droit public.* Le premier volume, imprimé en 1710, contient des arrêts intervenus depuis le 29 mars 1696 jusqu'au 5 juin 1709; le second, imprimé en 1713, commence au 15 juillet 1681, et finit au 5 août 1710; le troisième, imprimé en 1718, commence au 25 janvier 1690, et finit au 14 août 1710. En sorte que l'auteur repasse dans chaque volume en partie sur le même temps, et l'on voit qu'il a donné ces arrêts à mesure qu'il a eu de quoi former un volume. Ce recueil est utile et estimé. L'auteur fut secrétaire du sceau sous M. Chauvelin qui fut garde-des-sceaux depuis le 17 août 1727 jusqu'au 20 février 1737. Il mourut à Paris le 27 décembre 1751. (M. Boucher d'Argis, *Mém. manusc.* Moréri, édit. de 1759.)

AUGER (Edmond), né à Alesman, village proche de Sezanne dans le diocèse de Troyes, de parens laboureurs, fut élevé chez un oncle curé, d'où il alla à Lyon trouver son frère qui y exerçait la médecine, et qui, le destinant à être jésuite, l'envoya à Rome avec une lettre de recommandation au célèbre père Le Fèvre, mais avec si peu d'argent qu'il fut contraint de demander l'aumône dans une partie du chemin. Ayant trouvé le père Le Fèvre mort lorsqu'il arriva à Rome, il s'avisait d'aller, avec une

écritoire, au champ de Flore où se rangent ceux qui font profession d'écrivains; et ayant vu passer un jésuite, il accourut à lui et lui parla d'une manière si touchante que ce Père, qui était procureur de la maison professe, l'emmena avec lui. Quoique le jeune Auger eût fait d'assez bonnes études, il accepta néanmoins de servir à la cuisine dans cette maison; mais les éloges que les novices faisaient de son esprit ayant engagé saint Ignace à le vouloir connaître, il fut bientôt tiré de ce vil emploi pour entrer au noviciat. On dit que le Saint, après une assez longue conversation, lui demanda une épigramme, et qu'Auger l'ayant pris lui-même pour sujet, il lui demanda s'il croyait de bonne foi qu'il eût toutes les belles qualités qu'il lui donnait, à quoi le jeune homme répondit, avec sa vivacité ordinaire : *Ce n'est pas là mon affaire; mais si vous ne les avez pas, vous devez les avoir.* Après son noviciat où saint Ignace se plut à le conduire avec une attention particulière, on l'appliqua à enseigner la poésie et la rhétorique à Pérouse, à Padoue et dans le collège romain. On observe qu'il ménageait, sur les excercices de la classe, le temps de faire le catéchisme, et qu'il faisait dès-lors admirer son éloquence par des exhortations dans les rues, suivant l'usage d'Italie; mais ce fut en France qu'il eut particulièrement occasion de déployer ses talens. Quelques évêques de ce

royaume, étonnés du progrès de l'hérésie, avaient demandé du secours au père Laynez, général de la compagnie, qui destina aussitôt Auger pour Pamiers où il arriva sur la fin de l'an 1559 avec deux autres jésuites ; et depuis ce temps-là, il ne cessa de travailler avec un zèle infatigable, non-seulement dans cette ville, mais en plusieurs autres, quoiqu'il fût exposé continuellement à être maltraité ou même à perdre la vie. Le baron des Adrets, dont les cruautés sont célèbres, l'arrêta à Valence en Dauphiné, et le condamna à être pendu ; mais le discours qu'il prononça sur l'échelle attendrit jusqu'au ministre qui, se flattant de le gagner, demanda sa grâce et l'obtint ; et les catholiques de cette ville trouvèrent peu après le moyen de le faire évader. Ce danger ne rendit son zèle que plus ardent et plus efficace ; toute l'Auvergne s'en sentit, et dans la seule ville d'Yssuire plus de quinze cents huguenots touchés par ces discours, reconnurent et abjurèrent leurs erreurs. La ville de Lyon lui doit encore plus que toutes les autres ; ce fut lui qui en 1563 fut chargé de la cérémonie du rétablissement de la religion catholique dans cette ville : il dit la première messe dans l'église métropolitaine, et on admira sa prudence et sa modération dans le discours qu'il prononça ensuite ; mais sa charité brilla encore davantage à l'occasion d'une cruelle peste ; et il eut le bonheur de découvrir

et de rendre inutile une nouvelle entreprise des huguenots sur la ville. On ne peut le suivre dans toutes les autres villes ; il y fut toujours le même, c'est-à-dire, un homme également zélé et prudent. Il prêcha le Carême dès l'an 1567, devant Charles ix. En 1575, Henri III le prit pour son prédicateur et son confesseur ; ce qui lui attira depuis de fâcheuses affaires. Ces processions de pénitens, auxquelles le Roi assista vêtu d'un sac, ayant déplu à beaucoup de gens, et le blâme en étant tombé sur le père Auger, son attachement à la personne du Roi le rendit odieux à tous ceux des catholiques qui étaient entrés dans la ligue. Il pouvait se mettre à couvert des dangers en acceptant un évêché que Henri III lui offrait ; mais il le refusa constamment, et il se détermina à demander son congé qu'il n'obtint qu'après des instances souvent réitérées. Il se retira d'abord à Lyon d'où les ligueurs, craignant qu'il ne ramenât à l'obéissance du Roi une ville où il avait tant de crédit, l'obligèrent de sortir et de se réfugier à Tournon. De là, sur un ordre de son général, il partit pour Rome ; et après avoir parcouru quelques autres villes d'Italie, il mourut à Côme le 19 janvier 1591, dans sa soixante-unième année. On assure qu'il a converti plus de quarante mille hérétiques. Il a laissé quelques ouvrages de controverse. On connaît aussi de lui un livre intitulé : le *Pédagogue d'Armes*,



pour instruire un prince chrétien à bien entreprendre et heureusement achever une bonne guerre, etc. in-8°, 1568. Quelques exemplaires portent 1574 ; mais c'est la même édition. *Voyez* sa vie par le père Dorigni, imprimée en 1716. (Moréri, édit. de 1759.)

AUGÉRI (Gaspard), eut pour patrie la ville d'Aix. Il s'occupa pendant sa vie à la composition de plusieurs ouvrages historiques ; il se qualifiait protonotaire apostolique et prédicateur du Roi. Ses ouvrages sont : le Portrait du vrai Prélat, le révérend Père en Dieu, Jean-Baptiste Gault, avec le Tableau du vrai chrétien, Aix, 1643, in-8°. Le Trésor de Lérins, ou Abrégé de la Chronologie de Lérins, de Vincent Barralis, Aix, 1644, in-8°. La Charité persécutée, ou saint Mitre, martyr à Aix, avec un abrégé de l'histoire de cette ville, de son temps, Aix, 1646, in-8°. Vie de saint Honoré, Aix, 1651. Vie du Solitaire provençal François Galaup de Chasteuil, Aix, 1657. La deuxième édition est de 1673. Vie de Catherine de Jésus Ranquet, religieuse Ursuline à Lyon ; Lyon 1670. Vie de M. Ignace Cotelendi, de la ville d'Aix, évêque de Metellopolis, vicaire apostolique en la Chine occidentale, Aix, 1673, in-8°. Cette vie a été traduite en italien sous ce titre : *Vita d'Ignatio Cotelendi, della città d'Aix, Vescovo di Metellopoli, vicario apostolico nella China occidentale, transportata del Francese*

*nel Toscano*, 1681, in Livorno, in-4°. Augeri n'écrivait pas bien, mais son motif était de louer la vertu, la faire estimer et la faire suivre. (Le Long, *Bibl. hist. de la France*. Bougerel, *Mém. manusc.* Moréri, édit. de 1759.)

AUGIER (Amauri), de Béziers, de l'Ordre de Saint-Augustin, chapelain du pape Urbain v au quatorzième siècle, a écrit en abrégé les Vies des Papes depuis saint Pierre jusqu'à Jean xxii. Cet abrégé a été donné d'abord par M. Eccard, ensuite par M. Muratori qui a consulté pour cela plusieurs manuscrits. Cette histoire ou chronique a été connue de divers savans. Henri de Sponde, évêque de Pamiers, dans ses *Annales ecclésiastiques*, et Vossius, dans ses *Historiens latins*, en ont parlé avec assez d'éloge. Cependant M. Muratori n'en fait pas grand cas, excepté ce qui regarde l'histoire des souverains pontifes, depuis Innocent iii jusqu'au temps où Amauri Augier termine son ouvrage. (*Journal des Savans*, 1739, pag. 51.)

AUGIER (Pierre). Nous avons de lui la vie de Jean Vialan, chanoine de Reims, sous le titre de l'*Idée d'un parfait Chanoine et véritable Ecclésiastique*, etc., à Reims, 1649, in-12. (Le Long, *Biblioth. histor. de la France*, n° 4752.)

AUGIEA, ville épiscopale de la Lybie inférieure, sous le patriarchat d'Alexandrie, dans laquelle on voyait autrefois un temple bâti à Jupiter Ammon, et un autre à Alexandre de Ma-

cédoine. L'empereur Justinien y envoya des prédicateurs, et eut le bonheur de voir ses peuples embrasser la religion chrétienne. Il y fit bâtir une église qui fut dédiée à la sainte Vierge. Théodore est le seul évêque de cette ville dont nous avons connaissance. Il souscrivit au cinquième concile général.

AUGSBOURG, ville d'Allemagne, capitale de la Souabe, proche la rivière de Leck, est fort marchande, et remplie d'artisans qui travaillent en ouvrages d'orfèvreries, et en toutes les curiosités qu'on envoie d'Allemagne en d'autres pays; elle est fort ancienne. L'empereur Auguste y envoya une colonie romaine, et c'est de là qu'elle porte le nom d'*Augusta Vindelicorum*. C'est une ville libre et impériale : son sénat est composé de quarante-cinq patriciens, dont il y en a trente-un nobles; toutes les charges y sont mi-parties entre les catholiques et les protestans depuis le changement de religion en Allemagne. Les luthériens appellent leur confession de foi du nom de cette ville, à cause qu'elle y fut proposée et publiée en 1530. L'évêque n'a aucun pouvoir dans cette ville, et c'est pour cela qu'il fait ordinairement sa résidence à Dillingen sur le Danube. Augsbourg est encore célèbre par plusieurs diètes de l'Empire qui s'y sont tenues, et par les cérémonies de l'élection et couronnement de l'empereur Ferdinand IV, élu roi des Romains en 1653, et

de l'empereur Joseph élu pareillement roi des Romains en 1690.

L'évêché d'Augsbourg, suffragant de l'archevêché de Mayence, est très-ancien; les premiers évêques firent leur résidence dans l'abbaye de Saint-Ulric et Sainte-Afre, conjointement avec les religieux; mais l'an 1012, ce monastère ayant un abbé particulier de l'Ordre de Saint-Benoît, l'évêque transféra son siège à l'église de Notre-Dame, qui devint alors la cathédrale, et les chanoines cessèrent vers le même temps de vivre en commun. Il y a maintenant un Chapitre de quarante chanoines, tous capitulaires; les docteurs et les licenciés y sont reçus; il n'y a que deux dignités électives de prévôt et de doyen; mais il y a d'autres offices annexés aux chanoines, comme de coustre, d'écolâtre, d'archidiaque, de cellérier, de suffragant, de vicaire-général, d'officiel, de pénitencier, etc.

Le diocèse d'Augsbourg comprend, outre l'archidiaconé de la ville, trente-trois doyennés ruraux, dix églises collégiales, dont deux sont aux luthériens, et dix-huit abbayes.

#### *Evêques d'Augsbourg.*

On croit que l'évêque saint Narcisse et son diacre Félix ont été les premiers prédicateurs de la foi chrétienne à Augsbourg, vers la fin du troisième siècle, lorsqu'ils fuyaient la persécution de Dioclétien. Ces deux Saints ont souffert ensuite le martyre à Gironne en Catalogne. Ils avaient

converti à Augsbourg saint Denis avec sa sœur Hilaire, et sa nièce Afre avec ses trois compagnes, Digne, Eunomie et Eutrope, qui y avaient mené, dit-on, une mauvaise vie : ils y reçurent ensuite tous ensemble la couronne du martyr vers l'an 303. Saint Denis avait été ordonné prêtre par saint Narcisse, et même quelques catalogues d'Augsbourg le nomment pour premier évêque.

1. Saint Sosyme, rétablit la foi à Augsbourg où elle s'était éteinte. Il mourut vers l'an 608.

2. Wernolphe ou Berwelphe, mort l'an 614.

3. Dagobert, mort en 630.

4. Mannon, mort vers l'an 649. On trouve aussi Mannon qualifié évêque de Neubourg sur le Danube, et plusieurs autres du même nom qui lui ont succédé ; mais l'opinion commune est que Neubourg et Augsbourg ne faisaient qu'un même évêché.

5. Wichon, mort vers l'an 667.

6. Bricon, comte de Bregents, vers l'an 687.

7. Zayzo, mort vers l'an 708.

8. Marcoman, mort en 738.

9. Siant Wicterp, moine bénédictin et abbé d'Elwangen en Bavière, mort en 752.

10. Saint Tosson, curé à Waldenhoven, nommé par le roi Pépin, mourut en 768. On fait sa fête le 16 janvier.

11. Saint Symbert, moine bénédictin et abbé de Morbach en Alsace, fut mis sur le siège d'Augsbourg par l'empereur Charlemagne dont il était neveu ; il mou-

rut l'an 809. Le pape Nicolas <sup>v</sup> le canonisa en 1450. On fait sa fête le 15 octobre.

12. Hauton, comte d'Andegff, mourut en 840. Quelques uns mettent ici pour évêques, l'an 850 et 864, Walther et Adalger ; mais ils n'ont été que suffragans ou régionnaires.

13. Saint Nidgaire ou Néodegaire, moine bénédictin et abbé d'Ottebeurn, mort l'an 369.

14. Udelman, mort l'an 876.

15. Saint Widger, moine et abbé d'Ottebeurn, quitta son évêché pour aller prêcher dans la Suisse. Il mourut l'an 902.

16. Lanto, fit les fonctions d'évêque pendant l'absence de saint Widger.

17. Saint Adalberon, comte de Dillingen, moine bénédictin et abbé d'Elwangen, précepteur de l'empereur Louis III, et abbé de Laurisheim, mort l'an 909.

18. Hiltin, mort l'an 923.

19. Saint Udalric ou Ulric, comte de Dillingen, chanoine d'Augsbourg, nommé par l'empereur Henri I<sup>er</sup>, défendit lui-même sa ville épiscopale contre l'invasion des Hongrois, abdiqua en 972, et mourut l'année suivante. (Voyez *Hist. eccl.* Fleury, tom. 12.) On fait sa fête le 4 juillet.

20. Henri, comte de Geysenhausen, tué dans une bataille contre les infidèles en 982.

21. Étillon, comte d'Altorf, mort en 988.

22. Luitorphe, mort en 996. Il fit rebâtir la cathédrale par la



libéralité de l'impératrice Adélaïde.

23. Gebhard, prévôt de la cathédrale et chapelain de l'évêque saint Ulric, devint ensuite abbé d'Elwangen, d'où il fut mis sur le siège d'Augsbourg. Il mourut l'an 1002.

24. Sigefroy, mort en 1009. Jusqu'à lui, les évêques d'Augsbourg avaient été aussi abbés, et tenaient leur siège dans l'abbaye de Saint-Ulric et Sainte-Afre.

25. Brunon, frère de l'empereur saint Henri II, et beau-frère de saint Étienne, roi de Hongrie, mourut l'an 1029.

26. Eberhard ou Gebhard, mort en 1048.

27. Henri, neveu d'Arnoul, duc de Bavière, archichapelain et chancelier de l'empereur Henri III, mort en 1063.

28. Émicho ou Embricon, comte de Leyningen, grand prévôt de Mayence, mort en 1077.

29. Sigefroy, comte de Dornberg, fut mis sur ce siège par la faveur de l'empereur Henri IV dont il tenait le parti, aussi bien que de l'antipape Guibert. Les prélats catholiques d'Allemagne l'excommunièrent l'an 1085, et déclarèrent ses ordinations nulles : il fut même longtemps retenu prisonnier, et enfin remis sur son siège. Il mourut l'an 1096.

30. Wigold, chanoine d'Augsbourg, fut mis sur ce siège vers l'an 1085, par Otton, évêque d'Ostie, légat du pape Grégoire VII. Ce prélat souffrit avec son Chapitre bien des traverses

de la part de l'empereur et de ses adhérens. Il mourut l'an 1088; ensuite le pape conféra l'évêché d'Augsbourg à Wernher qui en était chanoine, puis à Eggenhard, comte de Nellenbourg, abbé de Reichenaw, et à Conrad Newbrunner et d'Osterack, abbé de Kempten; mais les deux premiers moururent peu de temps après, et Sigefroy ayant été rétabli, le troisième se retira en Italie.

31. Herman, comte de Witeltsbach ou de Schyren, devint évêque par simonie. Il mourut en 1133.

32. Walther, comte palatin de Tubingen, résigna l'an 1150, et se fit moine dans l'abbaye de Seligenstadt près de Francfort où il mourut en 1153.

33. Conrad, comte de Lutzelstein, abdiqua pour se faire moine de Saint-Ulric, en 1155, et mourut en 1167.

34. Harduic de Lierheim, auparavant moine et prieur de l'abbaye de Saint-Ulric, mort en 1184.

35. Udelschale, comte de Thennenloe ou Eschenlohe, grand-prévôt d'Augsbourg, mort en 1202.

36. Harduic ou Hirnhaim, mort en 1208.

37. Sigefroy, comte de Reichenberg, grand-prévôt d'Augsbourg, mort en 1227 en Italie, dans l'armée de l'empereur Frédéric III.

38. Siboton, baron de Gundelfingen, abdiqua en 1252 pour se faire moine dans l'abbaye de Keisersheim, de l'Ordre

de Cîteaux, où il mourut en 1261.

39. Hartman , comte de Kyburg et de Dillingen, dernier de sa famille, donna tous ses biens à l'évêché d'Augsbourg, et mourut en 1286.

40. Sigefroy d'Erlichshausen, mort en 1288.

41. Woolrad de Rodt , chanoine de Mayence, mort en 1300.

42. Degenhard , baron de Helffensteyn, prévôt de Saint-Maurice à Augsbourg, mort en 1307.

43. Frédéric Speth de Feymingen, mort l'an 1330.

44. Ulric, comte de Schoneck, fut long-temps sans pouvoir obtenir sa confirmation de Rome, parce qu'il tenait le parti de l'empereur Louis de Bavière contre le pape. Il mourut l'an 1336.

45. Henri , comte de Schoneck , grand - prévôt d'Augsbourg et chancelier de l'empereur Louis de Bavière, succéda à son frère en 1339. Le pape Benoît xi le priva de son évêché en 1349, parce qu'il était trop passionné pour le parti de l'empereur. Il mourut en 1368.

46. Marquard de Randeck , natif de Nordlingen en Bavière, grand - prévôt de Bamberg et Coustre d'Augsbourg, obtint cet évêché moyennant une grosse pension qu'il paya à son prédécesseur. En 1364, il devint patriarche d'Aquilée par la faveur de l'empereur Charles iv qui le fit son vicaire-général en Italie.

Il abdiqua l'évêché d'Augsbourg, et mourut en 1381.

47. Wautier , comte de Mindelheim et de Hohenschlitz , neveu de Marquard, fut tué en 1369 d'un coup de flèche en assiégeant son château de Mindelheim.

48. Jean Schadeland , natif de Hamelen en Saxe, docteur en théologie, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, fut premièrement évêque de Culm en Pologne, puis pourvu par le pape de l'évêché de Hildesheim, ensuite de celui d'Augsbourg en 1369, et peu de temps après de celui de Worms. Il mourut l'an 1378.

49. Burchard d'Ellebach, mort en 1404.

50. Éberard, comte de Kirchberg, mort en 1411.

51. Anselme de Nenningen, grand-Coustre d'Augsbourg, fut élu par quelques capitulaires; cependant, l'empereur Sigismond ayant fait élire Frédéric de Grafeneck; ils plaidèrent pour l'évêché pendant plus de neuf ans. L'un et l'autre se firent sacrer, et occupèrent chacun une partie du diocèse; mais ils furent enfin obligés de résigner tous deux l'an 1421, et Anselme se retira à l'abbaye de Blauwbeurn, au diocèse de Constance où il mourut en 1428.

52. Frédéric de Grafeneck, abbé de Sarchsar en Hongrie, devint en 1421 évêque de Brandebourg.

53. Pierre, comte de Schaumburg, chanoine de Bamberg et

de Wirtzbourg, et camérier du pape Martin v, fut mis sur ce siège en 1421 par le pape, pendant que les capitulaires étaient partagés pour deux autres, et que Jean d'Ehrenfels, grand-prévôt de Mayence, n'avait pas voulu accepter cet évêché. Ce prélat fut fait cardinal en 1439 par le pape Eugène iv. Il devint aussi abbé de Kempten et d'Elwangen.

54. Jean, comte de Werdenbergh, coadjuteur du précédent, et précepteur de l'empereur Maximilien 1<sup>er</sup>, mourut en 1486.

55. Frédéric, comte de Zoltern, grand-doyen de Strasbourg, mort en 1505.

56. Henri de Lichtenaw, écolâtre d'Augsbourg, mort en 1517.

57. Christophe de Stadion, docteur en Droit, grand-doyen d'Augsbourg et coadjuteur du précédent, mourut l'an 1543.

58. Otthon Trusches de Walpurg, grand-doyen de Trente et chanoine de Spire, devenu évêque d'Augsbourg en 1543, cardinal l'année suivante, prévôt d'Elwangen en 1553, comme aussi prévôt de Wirtzbourg et de St.-André à Frisingue. Il a encore obtenu les évêchés d'Albano et de Sabines. Il fonda aussi en 1549 l'Université de Dilingue, dont les évêques ses successeurs devinrent ses chanceliers, et les premiers docteurs qui y enseignèrent furent appelés de l'Université de Louvain. Ce prélat mourut à Rome en 1573.

59. Jean Égolfc de Knorin-

gen, grand-Coustred d'Augsbourg, mort en 1575.

60. Marquard de Berg, chanoine de Mayence, grand-prévôt de Bamberg et d'Augsbourg, et de Notre-Dame d'Alt-Cappel à Ratisbonne, mort en 1591.

61. Jean Otthon de Gemmingen, grand-doyen d'Augsbourg et chanoine d'Aichstad, après avoir refusé l'évêché d'Aichstad, accepta celui d'Augsbourg où il mourut en 1598.

62. Henri de Knoringen, chanoine d'Augsbourg et d'Elwangen, mourut en 1646.

63. Sigismond-François, archiduc d'Autriche, fils de Léopold, archiduc d'Inspruck, et de Claudine de Médicis, obtint, outre l'évêché de Gurc, la coadjutorerie de celui d'Augsbourg l'an 1646, et celui de Trente l'an 1659. Il quitta ses bénéfices l'an 1665 pour épouser Marie-Hedwige, princesse palatine de Sulsbach; mais il mourut le 25 juin de la même année, âgé de vingt-cinq ans, avant d'avoir consommé son mariage.

64. Jean-Christophe de Freyberg, fut aussi prévôt d'Elwangen, et mourut en 1690.

65. Alexandre-Sigismond, prince palatin de Bavière, fils de Philippe-Guillaume, électeur palatin, et d'Élisabeth-Amélie landgrave de Hesse, naquit en 1663. Il fut premièrement grand-prévôt de Constance, et chanoine d'Aichstad et de Munster; puis, en 1681, coadjuteur d'Augsbourg où il succéda l'an 1690.

Jean-Fréd. Schenck de Stauff-



semlberg, évêque de Constance, élu coadjuteur d'Augsbourg l'an 1714; mais il y eut procès pour cette élection. (*Hist. eccl. d'Allemagne*, imprimée à Bruxelles en 1724, tom. 1, pag. 114.)

*Conciles d'Augsbourg.*

Le premier se tint l'an 952, le 7 août, sur la discipline, sous le pape Agapite II et l'empereur Othon. Frituric, archevêque de Mayence, y présida à la tête de vingt-trois évêques, dont l'un des plus illustres était saint Udalric. L'on y fit onze canons.

Le premier dépose les évêques, les prêtres, les diacres et les sous-diacres qui se marient, et leur défend d'avoir des femmes chez eux.

Le troisième ordonne qu'on dépose les évêques, les prêtres et les diacres qui jouent aux jeux de hasard, s'ils ne veulent pas y renoncer : on leur défend aussi d'avoir des chiens ou des oiseaux de chasse.

Le sixième enjoint aux moines d'être soumis à leurs évêques, et de recevoir leur correction.

Le septième ordonne aux clercs d'obtenir la permission de l'évêque pour se faire moines.

Le dixième veut que les évêques connaissent de la distribution des dîmes.

Le onzième porte que généralement tous les clercs parvenus à un âge un peu avancé, vivront dans la continence. (*Reg.*, t. 25, Lab., 9. Hard., 6.)

Le second concile se tint l'an 1548, le 12 novembre, sur la réforme du clergé, sous le pape

Paul III. Othon, cardinal du titre de Sainte-Balbine, et évêque d'Augsbourg, y présida. On y fit trente-trois canons.

Le cinquième ordonne un examen sévère de ceux qui doivent être ordonnés, tant sur la foi que sur les mœurs.

Le sixième défend d'admettre aux fonctions ecclésiastiques les prêtres ou les moines voyageurs, sans lettres de leurs évêques ou de leurs supérieurs.

Le septième regarde les devoirs des archidiaques.

Le huitième regarde les qualités et les fonctions des curés. Le neuvième, celles du doyen et des chanoines. Le dixième, la vie des ecclésiastiques.

Le onzième condamne la pluralité des bénéfices.

Le douzième regarde la réforme des religieux, religieuses et chanoinesses.

Le treizième donne des règles pour la prédication. Le quinzième et les six suivans, pour l'administration des sacremens.

Le vingt-deuxième défend de ne rien exiger pour l'administration des sacremens.

Le vingt-cinquième ordonne à tous les curés de lire distinctement l'oraison dominicale, la salutation angélique, le symbole des apôtres et le décalogue, tous les dimanches après le sermon, pour que leurs paroissiens puissent les retenir par mémoire.

Le vingt-sixième défend de confier l'instruction à aucune personne suspecte d'hérésie. (*Hard.*, tom. 9.)

Il y eut aussi à Augsbourg une assemblée contre le concile de Pise l'an 1511.

AUGUESTA (Nicolas), dominicain de Venise, se rendit recommandable dans le quinzième siècle par sa piété, son érudition et son expérience dans les affaires. Il avait gouverné la province de la Lombardie inférieure, alors nommée la province de Saint-Dominique, lorsque le pape Eugène IV, instruit de son mérite, le nomma à l'évêché de Tricerico, suffragant d'Acerenza dans le royaume de Naples, le 24 octobre 1438. Il mourut en 1446, après avoir composé les ouvrages suivans, que l'on conserve manuscrits dans la bibliothèque du couvent des saints Jean et Paul, à Venise. 1° *Postillæ super sacra Biblia ferè omnia*. 2° *Plura de theologia scholastica*. 3° *Commentaria in libros logicos Aristotelis, et concordantia antilogiarum hujus Philosophi*; Altamura, ad an. 1446. (Échard, *Script. ord. Prædic.*, tom. 1, pag. 806.)

AUGURE. Ce terme signifie principalement l'action de ceux qui se mêlent de prédire l'avenir par le vol, ou le chant, ou le manger des oiseaux, et se prend aussi généralement pour tous ceux qui prédisent l'avenir en quelque manière que ce puisse être, soit par la vue des oiseaux, du ciel, des animaux, des élémens, du tonnerre, des entrailles des victimes, de l'eau, des baguettes, etc. C'est en ce sens général que se trouve le

mot d'augure dans l'Écriture. Les Orientaux qui ont toujours été fort superstitieux, donnaient cours à la plupart des augures; ce sont des impostures également condamnées par l'Écriture et l'Église. Ainsi, quand on lit dans l'Écriture que Joseph se servait d'une coupe pour tirer des augures, cela veut absolument dire que Joseph se servait de cette coupe pour offrir des libations au Seigneur, lorsqu'il le consultait sur l'avenir. On peut dire aussi que les officiers de Joseph qui emploient cette expression en parlant à ses frères, parlent selon l'opinion du peuple d'Égypte, qui tenait Joseph pour un grand devin. (*Gen.*, c. 44, v. 5.)

AUGURE, *Augurium*, *Auspicium*. Divination que l'on fait par l'observation du vol, du chant et de l'appétit des oiseaux avec certaines cérémonies. Voy. Aldrovandus de Bologne, dans les *Prolégomènes de son Ornithologie*.

AUGURIUM. Il est fait mention de ce siège dans un diplôme d'Eugène IV, donné le 22 décembre 1434, rapporté dans le Bullaire des Frères-Prêcheurs, tom. 3, pag. 218. Fontana, dans son Théâtre des Dominicains, titre 64, et plusieurs autres, croient que cette église est en Angleterre; mais le révérend père Bremond, général de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, pense, dans son Bullaire, que ce siège est celui d'Ancyre, appelé communément Anguri, et plus correctement Angyre en Phrygie,

sous l'archevêché d'Hiéraple. Baudrand dit, après un manuscrit grec de Ptolémée, qu'Ankyre ou Angyre est une ville de l'Asie mineure dans la Phrygie Pacatienne qui est évêché sous Hiéraple, et qu'elle est éloignée de trente milles de Nicée au midi; mais il ajoute qu'il y a aussi une autre ville du même nom que les Turcs appellent *Engouri*, et qui est métropole de Galatie. Quoi qu'il en soit, celle dont nous parlons a eu les deux évêques qui suivent :

1. François.

2. Gonzalve, nommé pour succéder à François, par Eugène IV, le 22 décembre 1434. Ce Gonzalve était dominicain. (*Ex Arch. apostol.*, l. 51, f. 249.)

AUGUSTAMNIQUE, province d'Égypte, est la partie de cette région comprise entre l'Arabie Petrée au levant, le petit Delta au couchant, la mer Méditerranée au nord, et l'Arcadie au midi. On l'appelle aujourd'hui Errif ou basse Égypte. Elle est divisée en deux, la première et la seconde.

L'Augustamnique première comprend les évêchés suivans.

Pehuse....., appelé présentement Belbais ou Damiette, Setræthes, Tanis, Thmuis, Rhinocura, appelée Faramida, Ostrace ou Stragiani, Casium, Aphthæum ou Aphnæum, Hepheste, Panephyse, Gerrum, Itagerus, Thénesus, Phacusa, Pentaschænon.

Dans l'Augustamnique seconde, on comptait les églises de

Léontople, d'Atribe, d'Héliople, de Bubaste ou Basta, de Carbethe ou Pharbète, de Babylone, de Scènes Mandrorum, d'Antiochous, de Sela, d'Arabie.

AUGUSTE (César), fut le second des Empereurs romains, successeur de Jules-César. Il devint maître de tout l'Empire par la bataille d'Actium, qu'il gagna sur Marc-Antoine l'an du monde 3985, quinze ans avant Jésus-Christ. Ce fut cet Empereur qui ordonna le dénombrement marqué dans saint Luc, qui obligea Joseph et Marie d'aller à Bethléem où Jésus-Christ vint au monde. (*Luc.*, c. 2, v. 1.) Auguste vécut encore dix-sept ans après la naissance du Sauveur, et mourut l'an 14 de l'ère commune. Le titre d'Auguste qui signifie quelque chose de majestueux, de sacré et de divin, lui fut donné après que le sénat l'eût confirmé dans la puissance absolue, et il sert encore aujourd'hui à le distinguer des Empereurs qui lui ont succédé, quoiqu'ils l'aient tous porté. Empereur et Auguste étaient deux mots synonymes.

AUGUSTE, ville épiscopale du diocèse d'Antioche, de la première Cilicie, sous la métropole de Tarbes. On l'appelle aussi Augustople; elle était autrefois sur la mer proche du fleuve Pyrame. Voici quelques uns de ses évêques.

1. Pison, au concile d'Antioche, en 363.

2. Tatien, en 434, au concile de Tarse.



3. Théodore, à celui de Chal-cédoine.

AUGUSTE, duc de Brunswick, de la maison de Lunebourg, né à Wolfenbutel, le 10 avril 1579, succéda au duc Frédéric Ulric en 1634. Ce prince était savant et éloquent en tout genre. Nous avons de lui : 1° un ouvrage intitulé, *Harmonie ecclésiastique-évangélique*, écrite en allemand, et imprimée en dernier lieu à Wolfenbutel en 1646, in-4°. 2° *Orationes et edicta*. 3° Trois Lettres écrites en allemand en 1619 et 1620, qui se trouvent dans les *Amœnit. litter.*, tom. 3, pag. 251 de l'édition de Francfort, et de celle de Leipsick, 1725. 4° Placcius, in *Anonymis*, n° 316 et 1715. (Rollius, *Biblioth. nobil. theol.*, pag. 39. Herm. Conrigius, in *epist. ad Boineburgium de Biblioth. august.*, pag. 155 et seq.)

AUGUSTIN (saint), évêque d'Hyppone, né à Tagaste, ville de la province de Numidie dans l'Afrique, de parens distingués par les charges qu'ils avaient possédées dans la ville, eut pour père Patrice, et pour mère Monique, que sa sainteté ne rendait pas moins recommandable. Il vint au monde le 13 novembre de l'an 354, et fit ses premières études à Madaure, ville voisine de Tagaste. Il était âgé d'environ quinze ans, lorsque, de retour à la maison de son père, les voluptés commencèrent à le dominer tyranniquement. On l'envoya à Carthage en 370; il y étudia la rhétorique sous un

nommé Démocrate, et tint bientôt le premier rang parmi ses condisciples. Ce fut dans cette ville, et vers l'an 374, que cet esprit vif et ardent, que la religion occupait moins que l'envie de se distinguer parmi les savans de son temps, tomba dans l'hérésie des Manichéens, la plus extravagante de toutes et la plus contraire au bon sens. Il enseigna la rhétorique à Tagaste, puis à Carthage jusqu'en 383 qu'il alla à Rome, d'où il sortit l'année suivante pour se rendre à Milan qui manquait d'un professeur en éloquence. Ce fut là qu'il se sentit touché par les discours de saint Ambroise, et dès-lors il résolut de se convertir et de quitter la secte des Manichéens. Il découvrit ce dessein à sa mère qui l'était venu trouver à Milan. La conversion de Victorin qui lui fut racontée par le prêtre Simplicien, homme d'une grande vertu et père spirituel de saint Ambroise, le confirma dans sa résolution, et la lecture des Épîtres de saint Paul acheva ce grand ouvrage la trente-deuxième année de son âge avant les vacances de l'an 386. Il attendit encore seulement quelques jours, afin d'achever les leçons publiques qui lui restaient à faire, après quoi il se retira à Cassiaque, ou Cassiciaque, dans la maison d'un ami nommé Vérécundus, où il s'appliqua sérieusement à chercher la vérité et à se préparer au baptême, qu'il reçut à Milan des mains de saint Ambroise la veille

de Pâques, et le 24 d'avril de l'an 387, après avoir renoncé entièrement à sa profession. Il prit ensuite le dessein de retourner dans son pays; il demeura quelque temps à Rome, et vint pour s'embarquer à Ostie où il perdit sa mère. Il ne laissa pas de continuer son voyage, et arriva en Afrique sur la fin de l'an 388, après avoir passé par Carthage, où il logea chez un magistrat appelé Innocent; il alla demeurer à Tagaste où il vécut trois ans en communauté avec quelques uns de ses amis, s'exerçant par des jeûnes, par des prières, par d'autres œuvres de piété. Étant allé à Hyppone en 391 pour y voir une personne de qualité qui voulait se donner à Dieu sous sa conduite, l'évêque de cette ville, nommé Valère, l'ordonna prêtre malgré sa résistance aux vives instances du peuple. Pour se préparer aux fonctions du sacerdoce, saint Augustin se retira quelque temps dans la solitude, et lorsqu'il en fut sorti, Valère le fit prêcher non-seulement à sa place, mais même en sa présence, quoique ce ne fût pas la coutume de l'Eglise d'Afrique qu'un prêtre prêchât devant les évêques. Ce fut alors que saint Augustin établit un monastère dans un jardin de l'église où il rassembla diverses personnes avec lesquelles il mena la vie que les premiers chrétiens menaient à Jérusalem du temps des Apôtres. On met au nombre de ses disciples Alypius, Évodius, Possi-

dus, et plusieurs autres qui furent tirés de ce monastère pour être élevés à l'épiscopat. Ce fut alors aussi qu'il commença à combattre de vive voix et par écrit les Manichéens, les Donatistes, les Circoncellions, les Pélagiens, et tant d'autres hérétiques qui affligeaient l'Eglise. Il assista au concile de Carthage en 393, et les évêques assemblés l'obligèrent de parler en leur présence, ce qu'il fit en expliquant le symbole de la foi, mais avec une dignité et une éloquence qui le firent juger digne d'un rang supérieur dans l'Eglise. Valère, craignant qu'on ne lui enlevât un si riche trésor, se hâta de se l'associer dans l'épiscopat; il en écrivit aux évêques d'Afrique, et de leur consentement il le fit ordonner évêque d'Hyppone, en 395, par Mégalius, primat de Numidie. Ce n'était pas l'ordinaire que du vivant d'un évêque on lui donnât un successeur, le concile de Nicée l'avait défendu; mais Augustin méritait bien que pour lui on passât sur les règles ordinaires, et la chose d'ailleurs n'était pas sans exemple; on en alléguait plusieurs à saint Augustin pour vaincre sa résistance. La grâce de la consécration anima de nouveau son zèle pour la gloire de l'Eglise et pour la défense de ses dogmes sacrés: il attaqua l'hérésie jusque dans ses derniers retranchemens; il confondit les Donatistes à Carthage et à Césarée; Félix le Manichéen fut obligé de se rendre à la force

de l'esprit qui parlait par sa bouche; le comte Pascentius et Maximin, évêque, tous deux chefs du parti arien, succombèrent sous les coups qu'il leur porta : il employa dix ans à combattre les Pélagiens. Il assista à plusieurs conciles dont il fut toujours l'âme : il se trouva au quatrième de Carthage en 398; à celui d'Afrique en 401; à celui de Carthage en 403; à un autre de toute l'Afrique en 407; à une conférence de Carthage avec les Donatistes en 411; au synode de Cirte contre les mêmes, en 412; au second concile de Milève contre les Pélagiens en 416; de Carthage contre les mêmes en 418; au sixième de Carthage sur le sujet des appellations en 419; au septième sur le même sujet, tenu la même année. Je ne parle point des autres auxquels il n'a point assisté. Enfin les Vandales s'étant répandus dans toute l'Afrique, et y mettant tout à feu et à sang, saint Augustin, les voyant proche d'Hyppone, demanda à Dieu, ou qu'il délivrât son peuple de la fureur de ces barbares, ou qu'il le retirât de ce monde. Trois mois après il se sentit attaqué de la fièvre, se mit au lit, et mourut au bout de quelques jours, le 28 août 430, âgé de soixante-seize ans, dont il avait passé trente-cinq dans l'épiscopat. Sa mémoire est en bénédiction dans toute l'Eglise, et il s'est acquis une gloire immortelle, non seulement par la sainteté de sa vie depuis sa conversion, mais en-

core par le grand nombre des excellens ouvrages qu'il a composés.

*Ouvrages de saint Augustin.*

Les ouvrages de saint Augustin ont été souvent imprimés. La meilleure édition est celle qui a été donnée par les soins des révérends Pères bénédictins de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés à Paris, en 11 volumes in-folio, dont le dernier, publié en 1700, renferme les tables avec la vie de saint Augustin. Nous suivrons l'ordre observé dans cette belle édition en donnant le catalogue des ouvrages de ce saint docteur, après que nous aurons remarqué qu'il y a eu deux impressions à Paris des deux premiers volumes, l'une en 1679, et l'autre en 1689. On en peut connaître la différence par l'épître dédicatoire, qui, dans la première édition, n'a que cinq lignes à la 1<sup>re</sup> page, au lieu que l'autre en a neuf.

*Premier tome.*

Le premier tome contient les œuvres que saint Augustin a composées étant jeune et avant qu'il fût prêtre; mais on a jugé à propos de faire précéder les livres de ses Rétractations et de ses Confessions, comme une introduction à ses autres ouvrages, afin que le lecteur vît dans les Rétractations combien saint Augustin avait de modestie et d'amour pour la vérité, et dans les Confessions quelle était sa douleur de s'être écarté si long-temps des voies du salut. Les Rétrac-



tations sont divisées en deux livres : dans le premier il fait la revue des ouvrages qu'il a écrits avant que d'être évêque, et dans le second il parle de ceux qu'il a écrits depuis jusqu'à l'an 427, qui est le temps qu'il a composé ses livres des Rétractations : il y marque avec soin ce qu'il trouve à corriger ou à expliquer dans ses autres ouvrages. Son exactitude va jusqu'à faire connaître le titre, la matière, l'occasion de chaque ouvrage, et le lieu même où il a été écrit. Les Confessions de saint Augustin sont un tableau admirable de sa vie. Il s'y peint lui-même avec des traits vifs et naturels ; il y fait le portrait de son enfance, de sa jeunesse et de sa conversion. Il y découvre ses vices et ses vertus, et fait voir à nu les plus secrets replis de son cœur, et les différens mouvemens dont il a été agité. Ces Confessions sont divisées en treize livres, dont les dix premiers traitent de ses actions, et les trois derniers contiennent des réflexions sur le commencement de la *Genèse*. Dans le premier, il décrit son enfance, l'éloignement qu'il avait pour l'étude, l'amour du jeu, son goût pour les fables, son aversion pour la grammaire, et particulièrement pour l'étude de la langue grecque. Il dit qu'étant tombé malade, et que craignant de mourir, il désira d'être baptisé ; mais que s'étant trouvé mieux on différa de lui donner le baptême, parce que les péchés que l'on commet après avoir

reçu ce sacrement sont beaucoup plus grands que ceux que l'on a commis avant de le recevoir. Dans le second il commence à décrire les déréglemens de sa jeunesse ; il dit que, n'ayant encore que seize ans, il se laissa emporter à la débauche. Il s'accuse d'avoir volé des pommes. Dans le troisième, il raconte qu'étant allé à Carthage pour y achever ses études il fut emporté par les feux de l'amour charnel ; qu'ayant lu un livre de Cicéron intitulé *Hortense*, il avait pris du goût pour la sagesse, mais que, n'y ayant point vu le nom de Jésus, il avait eu recours à l'Écriture-Sainte, dont le style simple le rebuta ; qu'alors il se laissa séduire par les Manichéens, dont il décrit ensuite les erreurs grossières. Dans les autres livres il nous apprend comment il se convertit, les combats et les agitations qu'il sentit avant de rompre ses liens, la joie et la tranquillité qu'il goûta après, et la parfaite félicité d'une âme qui n'aime que Dieu. Comme nous ne devons parler ici que des ouvrages dogmatiques qu'il a composés, nous nous contenterons de citer seulement ceux qu'il a faits sur d'autres matières : trois livres contre les Académiciens, en 386 ; un livre de la Vie heureuse, en 386 ; deux livres de l'Ordre, la même année ; deux livres des Soliloques, en 387 ; un livre de l'Immortalité de l'âme, la même année ; un livre de la quantité de l'Âme, en 388 ; six livres de la Musique, en 388.

et 389; un livre du Maître, en 389; trois livres du Libre Arbitre, commencés en 388 et finis en 389. Saint Augustin traite dans le premier cette question si difficile de l'origine du mal, et après avoir expliqué ce que c'est que mal faire, il montre que tout le mal vient du libre-arbitre qui suit, sans nécessité, les mouvemens de la cupidité; dans le second livre il cherche à accorder la liberté avec la prescience de Dieu. Il demande quelle est la cause des péchés; il n'y en a point d'autre, répond-il, que la volonté même qui se porte librement et avec connaissance à faire le mal; car si on ne pouvait résister au péché, si on ne pouvait le connaître, ni l'éviter, il n'y aurait point de péché. Il examine ensuite comment une âme innocente devient sujette au péché par l'union qu'elle a avec le corps. Saint Augustin distingue quatre opinions sur l'origine des âmes : la première est que les âmes sont formées par celles des parens; la seconde, que Dieu en crée de nouvelles dans la naissance de tous les hommes; la troisième, que les âmes étant déjà créées, Dieu ne fait que les envoyer dans les corps; la quatrième, qu'elles y descendent d'elles-mêmes. Comme il croyait que ces opinions étaient également probables, et qu'il n'y avait rien de décidé, il laisse la liberté de choisir celle qui paraît mieux convenir à l'idée que nous avons du péché originel. Saint Augus-

tin remarque dans ses Rétractations qu'on ne doit pas abuser de quelques expressions dont il s'est servi dans cet ouvrage, où il n'avait pas dessein de traiter de la Prédestination et de la Grâce; qu'au reste, il n'y a rien dit de contraire à ses autres ouvrages, et que même il y assure positivement que tout bien vient de Dieu, et que l'homme ne peut être délivré de l'ignorance et du péché que par le secours de Dieu. Deux livres de la *Genèse* contre les Manichéens, vers l'an 389. Il y réfute les impertinentes difficultés que les Manichéens faisaient sur les trois premiers chapitres de la *Genèse*, en y donnant des explications raisonnables; deux livres, un des Mœurs de l'église catholique, l'autre des Mœurs des Manichéens, en 387, peu de temps après son baptême. Il traite dans le premier de l'amour de Dieu; c'est par cet amour surtout qu'il dit que les mœurs des chrétiens sont réglées; et il en donne pour preuve la vie des solitaires, des religieux, des saints prélats, des vertueux ecclésiastiques; au lieu, dit-il dans le second, que les mœurs des Manichéens sont déréglées et vicieuses, comme on les en a convaincus plusieurs fois. Le livre de la véritable Religion, le dernier de ceux que saint Augustin a écrits avant sa prêtrise, vers l'an 390. Il prouve dans ce livre que la religion chrétienne est la seule véritable, et il réfute les erreurs des autres religions, et principalement celle

des Manichéens au sujet des deux natures. Il établit pour principe que la véritable religion doit nous conduire à la vérité, à la vertu et à la béatitude ; d'où il conclut qu'il ne la faut point chercher parmi les philosophes païens, qui nous présentent des erreurs, qui enseignent la vaine gloire, et qui ne peuvent nous conduire au vrai bonheur ; ni parmi les hérétiques, qui n'ont point de droit aux Sacremens de l'Église, ni parmi les schismatiques qui se sont eux-mêmes séparés de l'Église ; ni parmi les juifs, qui n'attendent de Dieu que des récompenses temporelles et passagères ; mais dans l'Église répandue généralement partout la terre, et qui fait servir l'également des autres à son propre bien : car, dit-il, les hérétiques sont une preuve de sa pureté, les schismatiques de sa fermeté, les juifs de son excellence. Le premier fondement de la religion chrétienne est l'histoire et la prophétie, dont la providence de Dieu s'est servie dans le cours des temps pour le salut des hommes. Il entre ensuite dans le détail des mystères : il explique la différence des deux Testamens, et il traite de la nature et de l'origine du mal, des remèdes qu'on y peut apporter. Il fait voir quel usage on doit faire de l'autorité et de la raison pour guérir l'homme ; il se sert de l'une et de l'autre pour le détacher des créatures ; il recommande la lecture de l'Écriture - Sainte, et donne des règles pour son intel-

ligence. Il parle de ce livre dans ses Rétractations, mais il n'y fait que quelques remarques de peu de conséquence. Sa Règle aux serviteurs de Dieu est la dernière pièce de ce premier tome. Il est certain qu'il l'avait composée pour des religieuses. Quelqu'un l'a tirée de l'Épître cent neuvième, et l'a rendue propre pour des hommes. Nous ne parlerons point des ouvrages qui sont supposés à ce saint docteur, et qu'on a rejetés dans l'*Appendix*.

### *Second tome.*

Le second tome des OEuvres de saint Augustin contient ses lettres au nombre de deux cent soixante - dix, selon le temps qu'elles ont été écrites et divisées en quatre classes. Les treize ou quatorze premières de la première classe sont sur des matières philosophiques dont saint Augustin s'entretenait avec ses amis au commencement de sa conversion. Nous ne parlerons ici que de celles qui contiennent des points de doctrine, de discipline et de morale. La quinzième lettre s'adresse à Romanien, qu'il exhorte à se dégager des soins du monde pour mieux penser à l'éternité. La seizième est un écrit de Maxime qui disait que c'était le même Dieu qu'adoraient les païens et les chrétiens, mais sous différens attributs, et qu'il ne pouvait souffrir qu'on préférât des martyrs aux dieux immortels. Il prie saint Augustin de lui apprendre quel est ce



Dieu particulier que les chrétiens s'imaginent être partout présent. Il répond dans la dix-septième que dans la religion chrétienne on n'adore point les morts, ni aucune créature, mais le seul Dieu vivant qui a tout créé. Il n'y a rien d'intéressant pour le dogme ou pour la discipline dans les quatre suivantes. La vingt-deuxième adressée à Aurèle, évêque de Carthage, est de l'an 392. Saint Augustin y déplore l'abus des festins qui se faisaient en Afrique dans les cimetières et sur les tombeaux des martyrs, sous prétexte de religion ; il conjure Aurèle d'y mettre ordre, comme on a fait en Italie, et il dit que cela convient à la prééminence de son siège. Il reprend ensuite les ecclésiastiques des différens qu'ils avaient entre eux. La vingt-troisième est adressée à un évêque Donatiste auquel il demande s'il est vrai qu'il ait rebaptisé un diacre de l'Eglise qui avait passé dans son parti ; en quel cas il lui propose une conférence de vive voix sur la séparation de l'Eglise catholique. Les vingt-quatrième et vingt-cinquième sont deux lettres de Paulin à Alype et à saint Augustin écrites l'an 394. La vingt-sixième et la vingt-septième n'ont rien de particulier. La vingt-huitième à saint Jérôme est le commencement de leur querelle. Saint Augustin lui conseille de traduire plutôt en latin les meilleurs ouvrages des Grecs que de faire une nouvelle version de l'Ecriture sur le texte

hébreu. Il commence aussi la dispute sur cet endroit de l'Epître aux Galates où il est parlé de la dissimulation de saint Pierre ; et il reprend saint Jérôme d'avoir approuvé le mensonge officieux. Cette lettre est de l'an 395. La vingt-neuvième lettre est pour apprendre à Alype, alors évêque de Carthage, de quelle manière il est enfin venu à bout d'abolir dans l'Eglise d'Hyppone l'usage des festins que l'on faisait dans l'Eglise aux fêtes des martyrs ; elle est de l'an 395. La trentième est une lettre de saint Paulin à saint Augustin. Voilà toutes les lettres de la première classe.

La seconde classe en contient quatre-vingt-treize qui sont écrites depuis qu'il fut fait évêque jusqu'à la conférence de Carthage, avant la découverte de l'hérésie pélagienne en Afrique, c'est-à-dire, depuis l'an 396 jusqu'à l'an 410. Cette seconde classe commence par la trente-unième adressée à Paulin ; c'est une réponse à la précédente. La trente-deuxième est une réponse à Paulin. La trente-troisième est à Proculien, évêque donatiste à Hyppone, à qui il propose une conférence. La trente-quatrième est une plainte qu'il fait à Eusèbe de ce que le même Proculien avait reçu dans sa secte et rebaptisé un jeune homme qui frappait sa mère, et qui l'avait menacée de la tuer. Il fallait que cet Eusèbe fût quelque préfet ou gouverneur de province ; car il répondit qu'il ne pouvait être

juge dans ces sortes de questions, et saint Augustin lui marque dans la trente-cinquième qu'il ne s'agit pas de juger, mais seulement de s'informer du fait. Il lui raconte ensuite que cet évêque ne faisait aucune difficulté de recevoir dans sa communion et de rebaptiser des catholiques déréglés qui ne voulaient pas se soumettre à la pénitence canonique. La lettre trente-sixième à Casulan est sur le jeûne du samedi qu'un Romain soutenait devoir être observé. Saint Augustin dit qu'il faut sur ces sortes de chose suivre la coutume de l'église dans laquelle on se trouve. La trente-septième à Simplicien est une espèce de préface des livres qu'il a adressés à cet évêque en 397. Dans la trente-huitième à Pro-futurus, saint Augustin le prie de lui marquer qui est-ce qui a succédé dans la primatie de Numidie, après la mort de Mégalius? La trente-neuvième est un billet de saint Jérôme qui lui recommande Présidius et salue Alype. La quarantième est écrite à saint Jérôme à l'occasion de leur différent sur l'action de saint Pierre. La quarante-unième est adressée à Aurèle, évêque de Carthage, et la quarante-deuxième à Paulin, par laquelle saint Augustin le prie de lui envoyer son ouvrage contre les païens. Les lettres quarante-troisième et quarante-quatrième à Glorius Eleusius, contiennent le récit d'une conférence que saint Augustin avait eue dans la ville de

Tubursique avec des Donatistes, l'an 397 ou 398. Il y défend l'innocence de Cécilien, et remarque que les Donatistes souffrent parmi eux des personnes très-déréglées; que c'est un grand crime que de se séparer ou de demeurer séparé de l'Eglise. La lettre quarante-cinquième est un billet à Paulin. La quarante-sixième, de Publicola à saint Augustin, contient plusieurs cas de conscience que ce seigneur lui propose sur le serment que l'on faisait faire à des barbares par leurs Dieux, sur l'usage des viandes et autres choses offertes aux idoles, et sur le meurtre de celui qui nous attaque ou qui nous vole. La quarante-septième est une réponse de saint Augustin sur tous ces cas. Il dit qu'on ne peut exiger un tel serment; que ce serait un scrupule mal fondé que de ne vouloir pas se servir des choses qui ont eu quelque usage profane, quand on ne témoigne point le faire par respect; qu'il n'est jamais permis de tuer, mais qu'on peut se défendre contre la violence. La quarante-huitième est adressée à Eudoxe, abbé du monastère de l'île de Cabrière. La quarante-neuvième est à Honorat, évêque donatiste, auquel il demande comment il se pouvait faire que l'Eglise catholique qui doit être répandue dans toute la terre, fût renfermée en Afrique dans le seul parti de Donat? La cinquantième regarde l'enlèvement d'un Hercule des païens, pour lequel ils avaient tué soixante chrétiens. Les cin-

quante - unième , cinquante-deuxième, cinquante-troisième, sont contre les Donatistes. Il dit dans celle-ci que le parti des Donatistes ne peut être l'Église , 1<sup>o</sup> parce qu'ils n'ont point de succession d'évêques depuis les apôtres , comme il y en a une des évêques de Rome depuis saint Pierre jusqu'à Anastase ; 2<sup>o</sup> il allègue les actes faits par Minutius Félix, qui font voir que Silvain, qui a été le prédécesseur de l'évêque donatiste de Cirthe , a été un traditeur ; 3<sup>o</sup> il lui oppose tous les jugemens rendus contre les Donatistes ; 4<sup>o</sup> il montre qu'il peut y avoir des méchans dans l'Église , et objecte aux Donatistes l'affaire des Primitianistes et des Maxiministes. Les lettres cinquante-quatrième et cinquante-cinquième, écrites à Januarius vers l'an 400 , contiennent plusieurs décisions très-utiles sur la discipline de l'Église, sur le nombre des Sacrements , sur le temps où il faut communier , et les dispositions qu'on doit apporter à la fréquente communion , sur les usages de certains pays qu'on doit observer , lorsqu'on s'y rencontre , pour ne pas troubler la paix , sur l'heure du sacrifice qu'on offre à jeun , quoique Jésus-Christ l'ait institué le soir après souper, sur les cérémonies de l'Église, sur le Carême observé partout , sur l'*alleluia* , sur la posture où l'on doit être en priant , sur le lavement des pieds, sur les superstitions de ceux qui s'abstiennent de manger de certaines

viandes , ou qui , pour savoir ce qu'ils ont à faire , ouvrent au hasard le livre des Évangiles. Les vingt-cinq suivantes n'ont rien de remarquable. La quatre-vingt-deuxième est la dernière lettre de saint Augustin à saint Jérôme sur leurs contestations. Il y fait voir que la correction de S. Paul envers saint Pierre a été sérieuse, parce que saint Paul le dit dans son épître aux Galates , dans laquelle il proteste qu'il ne ment point , et que Dieu est témoin qu'il dit la vérité. Saint Jérôme avait dit qu'il n'était pas possible que saint Paul eût repris saint Pierre d'une chose qu'il faisait lui-même. Saint Augustin répond que les circonstances étaient différentes ; que les cérémonies de la loi n'étaient ni bonnes ni mauvaises en elles-mêmes , l'usage en devient bon ou mauvais, suivant le temps et les occasions ; qu'elles ont été nécessaires aux juifs avant J. C. ; qu'aussitôt après sa venue , il a fallu les laisser éteindre et mourir d'elles-mêmes ; mais qu'on ne devait plus les regarder comme nécessaires au salut ; que la timidité de saint Pierre l'ayant porté à les faire observer dans des circonstances qui pouvaient faire croire qu'il les croyait nécessaires, saint Paul avait eu raison de l'accuser de ne pas marcher droit selon la vérité de l'Évangile, et d'obliger les Gentils à judaïser ; au lieu que l'on ne pouvait pas faire ce reproche à saint Paul, puisqu'il ne les avait observées que pour faire connaître qu'il ne les con-



damnait pas; qu'enfin il n'était plus permis de les observer sous quelque prétexte, ni dans quelque vue que ce pût être. Il laisse indécise la question du mensonge officieux. Saint Jérôme avait cité plusieurs auteurs pour son sentiment; saint Augustin lui oppose saint Cyprien et saint Ambroise; il finit par des complimens sur ses versions de l'Écriture-Sainte; mais il lui témoigne que les peuples accoutumés à celle des Septante, autorisée par les apôtres, auront bien de la peine à s'en servir. La quatre-vingt-troisième regarde un moine de Tagaste, nommé Honoré, que les habitans de Thiave, auparavant Donatistes, avaient choisi pour leur prêtre. Ce moine avait son bien auquel il n'avait pas encore renoncé: la question était à qui ce bien devait appartenir, ou au monastère de Tagaste, ou à la belle église de Thiave. Alype prétendait qu'il fallait au moins le partager; mais saint Augustin lui témoigne qu'il n'est point de son avis, et il adjuge tout à l'Église, s'offrant de dédommager le monastère à la première occasion. Les seize suivantes n'ont rien de remarquable. La cent deuxième est mise dans les Rétractations au nombre des ouvrages composés avant l'an 411. Saint Augustin y répond à six questions qui avaient été proposées par un païen à un prêtre appelé *Deo gratias*. La première est touchant la résurrection, comment elle se fera, ou comme celle du Lazare, pour être encore

sujet à la mort et aux infirmités, ou comme celle de Jésus-Christ, pour être entièrement délivré de tous les maux corporels. Saint Augustin répond que nous ressusciterons comme Jésus-Christ dans une chair incorruptible. La seconde question, si l'on ne peut être sauvé que par Jésus-Christ, qu'ont fait ceux qui ont vécu avant sa venue, que sont devenues tant de millions d'âmes à qui l'on ne peut rien reprocher, puisque Jésus-Christ n'avait point encore paru parmi les hommes, pourquoi le Sauveur n'est-il pas venu plus tôt? Saint Augustin répond que Jésus-Christ n'a voulu paraître dans le monde et y faire prêcher sa doctrine que dans le temps et dans les lieux où il savait que devaient être ceux qui croiraient en lui, et qu'il prévoyait que dans tous les autres temps et tous les autres lieux où son Évangile n'a pas été prêché, les hommes devaient être tels qu'ils ont été, quand même l'Évangile leur eût été annoncé. Cette pensée était fort favorable aux sémi-Pélagiens: aussi ils ne manquèrent pas de s'en servir, comme il paraît par la lettre d'Hilaire à saint Augustin; mais ce Père leur répondit dans le ch. 9 du livre de la Prédestination des Saints, qu'il ne s'était servi du seul mot de prescience que parce qu'il avait cru que cela suffirait pour convaincre l'infidélité des païens qui faisaient cette objection, et qu'il avait laissé ce qui est caché dans les conseils de Dieu des motifs

de cette conduite; qu'ainsi, quand il a dit que Jésus-Christ n'a voulu se montrer et faire prêcher l'Évangile que dans les lieux et dans les temps où il a su que devaient être ceux qui croiraient en lui, c'est comme s'il avait dit que Jésus-Christ ne s'est montré aux hommes et ne leur a fait prêcher l'Évangile que dans les lieux et dans les temps où il a su que devaient être ceux qui ont été élus avant la création. Il explique encore au même endroit ce qu'il avait dit dans cette lettre, que la religion chrétienne n'a jamais manqué d'être annoncée à ceux qui en étaient dignes, et que si elle a manqué à quelques uns, c'est qu'ils n'en étaient pas dignes, en disant qu'il ne s'était pas déclaré sur ce qui rend les hommes dignes d'avoir part à ce bien-là, si c'est la grâce de Jésus-Christ ou leur propre volonté. Voilà la troisième question : Pourquoi condamner les victimes, les sacrifices, puisque dès les premiers temps l'on a honoré Dieu de cette manière, et qu'on nous le représente comme demandant les prémices de la terre? Saint Augustin répond que Dieu n'a pas besoin de nos offrandes, qu'il a changé les anciens sacrifices, et que ce changement avait été prédit; que le nouveau Testament est établi sur le sacrifice du souverain - prêtre, c'est-à-dire, l'effusion du sang de Jésus-Christ même, et présentement tous les chrétiens offrent un sacrifice qui convient à la manifestation de la nouvelle alliance.

La quatrième question est sur l'éternité des peines de l'enfer que ces paroles de l'Évangile semblent combattre : *Vous serez mesurés à la même mesure que vous aurez mesuré les autres*; or, toute mesure est bornée. Saint Augustin explique ces paroles, et dit que les péchés et les peines ne se mesurent pas par le temps, mais par la qualité de la volonté; que les peines du péché sont éternelles; parce que comme le pécheur aurait voulu jouir éternellement du plaisir, il est juste qu'il soit puni éternellement. La cinquième est sur ce qu'on prétendait que Salomon avait dit qu'il n'y avait point de Dieu. Saint Augustin répond que Salomon n'a jamais dit cela, et qu'il a dit le contraire. La dernière est une réponse sérieuse aux railleries que faisaient les païens sur l'histoire de Jonas. Les quatorze suivantes sont sur différens sujets qui ne regardent point cet ouvrage.

La troisième classe comprend les lettres que saint Augustin a écrites depuis l'an 411 jusqu'à la fin de sa vie. Nous passons les dix premières. La cent trente-cinquième est de Volusien qui lui propose quelques difficultés qui aboutissent toutes à cette objection : *Comment il se peut faire que Dieu se soit abaissé jusqu'à se faire homme*? La suivante qui accompagnait celle-ci est de Marcellin qui propose aussi des difficultés que faisaient les ennemis de la religion chrétienne. Ils disaient que c'était par ennui ou

par inconstance que Dieu avait aboli l'ancienne loi ; que la doctrine de l'Évangile était contraire aux États ; que les Empereurs chrétiens avaient fait beaucoup de tort aux affaires de la république. Dans la lettre cent trente-septième, saint Augustin répond aux difficultés de Volusien , et dit que le Verbe s'étant fait homme, n'a pas quitté pour cela le soin des choses de la terre, qu'il n'a point cessé d'être partout , et de gouverner toutes choses ; en un mot, d'être Dieu, de même que l'âme unie au corps ne cesse pas d'être spirituelle. Il rapporte ensuite les motifs les plus puissans pour porter les hommes à croire l'incarnation du Verbe de Dieu et la vérité de la religion chrétienne ; l'origine des Israélites, la conduite de Dieu sur son peuple favori , les cérémonies et les lois de l'ancien Testament qui se rapportent toutes à Jésus-Christ ; les prédictions des prophètes, la vie, les actions et la mort de Jésus-Christ, l'établissement de l'Église, son agrandissement et sa conservation, la grandeur et l'excellence de la morale qu'elle enseigne, le style simple de l'Écriture, quoiqu'il s'y trouve des profondeurs que peu d'esprits peuvent pénétrer. Dans la lettre suivante, saint Augustin répond aux difficultés de Marcellin. Sur la première, il dit que Dieu est immuable en ce qui le regarde, et que ce n'est que pour l'avantage des hommes qu'il change ses lois. Sur la seconde, que la

morale de l'Évangile, bien loin d'être contraire aux États, est très-propre pour y entretenir l'union et la paix ; qu'elle ne défend pas absolument de se défendre ou de punir, mais qu'il le faut faire en patience et en charité. Sur la troisième, il dit que les païens ont reconnu eux-mêmes que la décadence de l'Empire ne venait que du dérèglement et des vices des Romains. Il compare ensuite les miracles de Jésus-Christ avec les prestiges d'Apollonius et d'Apulée, et il fait voir combien ceux-ci sont ridicules. La cent quarante-cinquième comprend la plupart des principes de saint Augustin sur la justification. Elle est adressée à Anastase, et il y dit que la volonté de l'homme est libre, et qu'elle a besoin du secours de la Grâce ; que la loi sert à nous faire connaître notre impuissance ; que l'amour de la justice doit aller plus loin que l'amour du péché, et que rien ne nous doit séparer de l'amour de Jésus-Christ et de la justice ; que c'est le Saint-Esprit qui répand cette charité dans nos cœurs, et que nous ne l'avons point de nous-mêmes. La cent quarante-sixième est une lettre à Pélage, dont il ne connaissait pas encore bien les sentimens sur la Grâce. La lettre cent cinquante-sixième est écrite de Syracuse par un nommé Hilaire qui prie saint Augustin de lui faire savoir ce qu'il doit penser des propositions suivantes que quelques uns débitaient à Syracuse, que l'homme



peut se conserver pur de tout péché ; qu'il lui est aisé, s'il le veut, d'observer les commandemens de Dieu ; que les hommes naissent sans péché, et qu'ainsi il serait contre la justice de Dieu que les enfans morts sans baptême périssent. Il y a bien du rapport entre cet Hilaire qui était alors à Syracuse, et celui qui se joignit à saint Prosper pour combattre les semi-Pélagiens, et qui écrivit à saint Augustin la lettre deux cent vingt-sixième : au moins le style est fort semblable. Quoiqu'il en soit, saint Augustin répond dans la lettre suivante, et traite à fond du péché originel, de la corruption de la nature, de la justification et de la grâce de Jésus-Christ. Il dit, 1<sup>o</sup> que personne n'est exempt de péché en cette vie, ce qu'il n'étend pas à la sainte Vierge ; 2<sup>o</sup> qu'on ne peut accomplir la loi sans la grâce de Jésus-Christ qui s'obtient à force de travailler et de prier ; 3<sup>o</sup> que la Grâce ne détruit point la liberté ; 4<sup>o</sup> que saint Paul nous apprend que tous les enfans qui descendent d'Adam naissent dans le péché et périssent éternellement s'ils ne sont sanctifiés par le baptême. La lettre cent soixante-quinze au pape Innocent est une épître synodique du concile de Carthage, tenu l'an 416, par laquelle les évêques de ce concile, au nombre de soixante-huit, informent le pape de ce qu'ils avaient fait dans ce concile contre Pélage et contre Célestius ; ils réfutent ensuite en peu de

mots les principales erreurs des Pélagiens contre la Grâce et contre le péché originel. Ils ajoutent que quand Pélage aurait été justement absous dans le concile de Palestine, on doit présentement anathématiser l'erreur qui se glisse et qui se répand dans tout le monde ; enfin que, quoique Pélage et Célestius aient pris le parti de désavouer leurs écrits, il faut toujours prononcer anathème contre quiconque ose enseigner et soutenir que pour éviter le péché et accomplir les commandemens de Dieu, les forces naturelles de l'homme lui peuvent suffire, et quiconque ose dire que les enfans n'aient plus besoin d'être délivrés par Jésus-Christ de la perdition par le baptême, et qu'ils puissent sans ce sacrement avoir part à la vie éternelle. La cent soixante-seizième lettre est encore une épître synodique du concile de Milève, de soixante évêques, au pape Innocent, sur le même sujet. Les trois suivantes sont de saint Augustin sur le même sujet. La cent quatre-vingt-sixième de saint Augustin est écrite à Paulin, évêque de Nole, contre Pélage, dont il réfute les sentimens touchant l'état des enfans qu'il prétendait être dans un état qui tenait le milieu entre le royaume des cieux et la damnation, lequel il appelait *vie éternelle*. Il montre que le libre-arbitre est enclin au mal, et qu'il ne peut faire le bien sans le secours de la Grâce. Il avertit saint Paulin que Pélage a sou-

tenu le contraire dans ses premiers livres; qu'ensuite il semble avoir rétracté ses erreurs dans le concile de Diospole, dont il avait reçu les actes; que depuis il a biaisé; que quelquefois il a reconnu la nécessité de la grâce, mais que souvent il a avancé que la volonté avait d'elle-même la force de s'empêcher de pécher. De sorte que le secours de Dieu, selon lui, ne nous était donné que par surabondance pour faire le bien avec une plus grande facilité. La cent quatre-vingt-huitième est un avertissement que donne saint Augustin à Julienne, mère de Démétriade, de ne se pas laisser surprendre par le venin caché dans la lettre adressée à sa fille, dont il ne savait pas encore que Pélage fût auteur. Il lui fait voir que cette lettre donne tout au libre-arbitre, au lieu que la piété chrétienne rapporte tout à Dieu. La cent quatre-vingt-onzième, cent quatre-vingt-douzième et cent quatre-vingt-treizième, sont sur le même sujet. La deux cent unième est un ordre des empereurs Honorius et Théodose, adressé à Aurèle, évêque de Carthage, par lequel ils lui enjoignent de faire savoir à tous les évêques qu'ils aient à souscrire à la condamnation de Pélage et de Célestius qu'ils avaient fait chasser de Rome. Cette lettre est datée du 8 de juin 419. La suivante est de saint Jérôme à Alype et à saint Augustin, pour le féliciter de la victoire qu'il venait de remporter sur les ennemis de la grâce de

Jésus-Christ. La deux cent vingt-quatrième, aussi bien que les deux suivantes, sont sur le même sujet, à l'occasion des troubles survenus dans le monastère d'Andrumet. La deux cent vingt-septième est écrite à Vital qui croyait que le commencement de la foi n'était pas un don de Dieu, mais un pur effet de la volonté de l'homme. Saint Augustin réfute cette opinion par les prières de l'Eglise, par le témoignage de saint Cyprien, dans son livre de l'Oraison dominicale et par plusieurs passages de l'Ecriture. La lettre deux cent vingt-cinquième est de saint Prosper qui avertit saint Augustin que plusieurs fidèles de la ville de Marseille, ayant vu ses ouvrages contre les Pélagiens, avaient cru que ce qu'il y enseignait de la vocation des élus était contraire à la doctrine des Pères, et qu'ils s'étaient encore plus éloignés de ses sentimens après avoir vu le livre de la correction et de la Grâce. La lettre suivante, deux cent vingt-sixième, est d'un Hilaire qui avait été disciple de saint Augustin. Elle est sur le même sujet. Cest deux lettres sont écrites en 429. La lettre deux cent vingt-huitième à Honoré est pour savoir quand il est permis de fuir dans la persécution. Ou la persécution, dit saint Augustin, attaque les ministres seulement, ou les ministres et les fidèles ensemble. Dans le premier cas, les ministres peuvent fuir, mais non pas dans le second, où les fidèles se trouve-

raient privés des secours qui leur sont nécessaires, et qu'ils ne peuvent recevoir que de leurs pasteurs. Cette troisième classe contient cent huit lettres. La quatrième en contient trente-neuf qui n'ont rien de remarquable.

*Première partie, tome troisième.*

Le troisième tome des OEuvres de saint Augustin renferme ses Traités sur l'Écriture - Sainte. L'on a mis au commencement les quatre livres de la doctrine chrétienne, qu'il commença en 397, et qu'il ne finit qu'en 426. Il dit dans le premier qu'il n'y a que les trois personnes divines dont on doit jouir, parce qu'elles sont ce Dieu ineffable que l'on considère comme l'Être souverain, et cette sagesse immuable que l'on préfère à toutes les autres; qu'on ne peut jouir des créatures, ni les considérer comme fin dernière; qu'on doit les aimer par rapport à Dieu. Il parle ensuite de l'amour de Dieu et du prochain. Dans le second livre, saint Augustin fait voir par quels degrés on parvient à la connaissance parfaite de la sagesse contenue dans les livres saints. Dans le troisième, il donne ensuite le catalogue de ces livres. Il établit des règles pour en éclaircir les difficultés et pour en distinguer les différens sens. Dans le dernier, il traite de la manière d'expliquer aux autres l'Écriture - Sainte.

Ce traité est suivi de son livre

imparfait sur la *Genèse*, où il s'était proposé de montrer, contre les Manichéens, que l'histoire de la *Genèse*, prise à la lettre, n'est pas ridicule. Il y a ajouté depuis douze autres livres où il examine plusieurs questions sur la chute des anges et de l'homme, sur les Mystères du nombre de six, sur l'Enfer et le Paradis, sur les Visions, etc. Sept livres des façons de parler qui sont particulières aux livres saints, et qui ne se rencontrent pas ordinairement dans les autres. Cet ouvrage est de l'an 419. Comme il y rencontra quelques difficultés, il composa sept autres livres pour les expliquer. Cet ouvrage est très - curieux et très - utile. Les notes sur Job sont un ouvrage fort imparfait. Il l'avoue lui-même dans le chapitre 13 du second livre de ses *Rétract.* Le Miroir de l'Écriture n'est qu'un simple Recueil de passages tirés de l'ancien et du nouveau Testament, contenant des préceptes et des instructions sur les mœurs.

*Seconde partie.*

La seconde partie du troisième tome contient les livres suivans : l'Accord des quatre Évangélistes, divisé en quatre livres. Dans le premier, il réfute ceux qui refusent d'ajouter foi à l'Évangile, parce qu'il n'a point été écrit par Jésus - Christ, mais par les apôtres, qu'ils supposent s'être éloignés de la doctrine de leur maître, en le faisant passer pour Dieu. Mais, leur dit-il, de quatre



qui ont écrit la vie et les actions de Jésus-Christ, deux en ont été témoins, et les deux autres ont appris ce qu'ils ont écrit par ceux qui avaient vu de leurs propres yeux, et ils disent tous quatre la même chose. Il parle ensuite de chaque évangéliste en particulier. Saint Matthieu, dit-il, s'est principalement proposé de rapporter la race royale de Jésus-Christ, et de le représenter selon la vie humaine qu'il a menée parmi les hommes. Saint Marc a fait l'abrégé de cet Évangile. Saint-Luc s'est attaché au sacerdoce de Jésus-Christ; c'est pour cela qu'il ne fait pas remonter sa généalogie au roi David par Salomon, comme saint Matthieu, mais par Nathan, et qu'il rapporte que la Vierge Marie était parente d'Élisabeth, qui était de la race sacerdotale et femme du prêtre Zacharie. Saint Jean s'élève au-dessus des actions humaines de Jésus-Christ pour parler de sa divinité. Saint Augustin fait après cela, aux évangélistes, l'application des quatre animaux de l'Apocalypse. Les trois autres livres sont pour accorder les contradictions apparentes qui se trouvent entre eux. Deux livres du Sermon de Jésus-Christ sur la montagne. Saint Augustin y corrige quelque chose dans ses Rétractations. Deux livres de Questions sur quelques endroits de saint Matthieu et de saint Luc. La plupart de ces réponses sont des explications mystiques et morales. Dix-sept questions sur saint Matthieu.

Cet ouvrage n'est point mis par Possidius dans la table des ouvrages de saint Augustin. Les cent vingt-quatre Traités sur saint Jean sont autant d'Homélies où il attaque les Ariens, les Donatistes, les Pélagiens. Dix Homélies sur l'Épître de saint Jean. L'explication de plusieurs endroits de l'Épître aux Romains, pour satisfaire aux difficultés qu'on lui proposait. Saint Augustin reconnaît, dans ses Rétractations, que cet ouvrage n'est pas exact, parce qu'il y fait entendre que le commencement de la foi vient de l'homme, et non pas de Jésus-Christ. Il entreprit un autre Commentaire sur cette Épître, qu'il intitula : *Commencement de l'explication de l'Épître aux Romains*; mais il ne l'acheva pas. Il y dit entre autres que le péché contre le Saint-Esprit est l'impénitence finale. Nous avons encore de lui un Commentaire sur l'Épître aux Galates, dans lequel il éclaircit le texte, sans s'éloigner de son sujet.

#### *Tome quatrième.*

Le quatrième tome des OEuvres de saint Augustin contient des explications sur tous les psaumes. Il y suit la version des Septante. Elles sont pleines d'allusions et d'allégories mêlées quelquefois d'exhortations et d'instructions qui peuvent être utiles à ceux qui s'adonnent à la prédication.

#### *Tome cinquième.*

Le cinquième tome contient des sermons au nombre de trois

cent quatre-vingt-quatorze. Il est divisé en cinq classes. La première renferme les sermons sur l'ancien et le nouveau Testament. La seconde les sermons du temps; la troisième les sermons des Saints; la quatrième les sermons sur différens sujets; la cinquième les sermons qui ne paraissent pas être de saint Augustin.

*Tome sixième.*

Le sixième tome comprend les ouvrages dogmatiques de saint Augustin sur divers points de morale ou de discipline. Le premier est le Recueil des réponses à quatre-vingt-trois questions qu'il avait résolues, après qu'il fut de retour en Afrique, vers l'an 388, et qu'il fit ensuite recueillir quand il fut évêque. La plupart sont philosophiques, et regardent peu le fonds de la religion. Les deux livres de Questions adressés à Simplicien, évêque de Milan, qui succéda à saint Ambroise l'an 397, sont les premiers que saint Augustin ait écrits étant évêque. Dans le premier, sur quelques endroits du ch. 7 et du ch. 9 de l'Épître aux Romains, il établit la nécessité de la Grâce pour toutes les bonnes œuvres, et même pour le commencement de la foi et la vocation toute gratuite. Dans le second, il répond à cinq questions sur l'ancien Testament.

Dulcitius, tribun en Afrique, lui en proposa huit autres sur des matières qu'il avait déjà traitées. Saint Augustin répond ce

qu'il en avait déjà dit dans ses autres ouvrages (*Traité de la foi*), savoir, que ceux qui meurent dans le péché (*mortel*), seront éternellement exclus du royaume des cieux; que les prières qu'on fait pour les morts servent à ceux qui ont mérité pendant leur vie que ces prières leur pussent être de quelque utilité (*Manuel à Laurent; Cura pro mortuis*); que tous les hommes ne mourront pas avant le jugement. Il avoue cependant que cette question est difficile. Les cinq autres questions sont sur quelques endroits difficiles de l'Écriture. Dans le petit *Traité de la créance des choses*, il fait voir que l'Église seule est une preuve constante de la doctrine de Jésus-Christ. Le *Traité de la Foi et du Symbole* est une Explication plus étendue que celle qu'il en avait déjà faite dans un concile d'évêques d'Afrique, tenu à Hyppone. Dans le livre de la *Foi et des bonnes Oeuvres*, saint Augustin combat quelques erreurs qu'il avait lues dans des écrits qu'on lui avait envoyés. On y assurait qu'il fallait baptiser indifféremment tous ceux qui se présentaient, en se contentant de les instruire de la foi; que tout homme qui avait reçu le baptême serait infailliblement sauvé. Saint Augustin convient qu'on doit souffrir les méchants dans l'Église, mais non pas les y admettre, et il prouve que ceux qui meurent sans pénitence dans le péché mortel seront éternellement damnés. Ce *Traité*

a été composé en 413. Le Manuel ou Traité de la Foi, de l'Espérance et de la Charité, fut écrit à la prière de Laurent, grand seigneur de Rome et frère de Dulcitius, qui avait prié saint Augustin de lui envoyer un abrégé de la religion chrétienne. Ce qu'on doit croire y est expliqué suivant l'ordre du Symbole. On y trouve de très-belles maximes sur les vertus théologiques. Le livre intitulé *Combat du Chrétien*, est dans le même goût. Le livre de l'instruction de ceux qui ne savent point notre religion contient la méthode de faire des catéchismes utiles et agréables. Le traité de la continence est un discours sur le psaume 140, où il enseigne que la vraie continence consiste à réprimer les passions, et où il recommande la nécessité de la Grâce. Les deux Traités suivans sont écrits contre l'erreur de Jovinien. Cet ennemi de la virginité avait détourné plusieurs filles de Rome du dessein qu'elles avaient pris de demeurer vierges, et les avait portées à se marier. On rejeta à Rome ce sentiment, et les disciples de cet hérétique faisaient courir le bruit que l'on ne pouvait le réfuter sans blâmer le mariage. Saint Augustin, pour désabuser les personnes prévenues de cette opinion, avant de parler de l'excellence de la virginité, fit un livre qu'il intitula, *du Bien du Mariage*, dans lequel il dit premièrement que l'union de l'homme et de la femme est la plus ancienne et la plus natu-

relle. Il trouve quatre biens dans le mariage, la société des deux sexes, la procréation des enfans, le bon usage de la cupidité, et la fidélité de l'homme et de la femme. Il entre ensuite dans un plus grand détail, et il dit que ce n'est pas un mariage, quand on ne s'unit ensemble que pour contenter une passion brutale. Il n'excuse pas de péché véniel les hommes et les femmes qui se proposent une autre fin dans le mariage que celle d'avoir des enfans. Il convient que le mariage est un bien en soi, mais un de ces biens que l'on ne doit rechercher que pour avoir un autre plus grand bien ou pour éviter un grand mal; qu'avant Jésus-Christ, les plus continens pouvaient se marier pour multiplier le peuple dont devait naître le Messie, mais que présentement ceux qui veulent garder la continence font bien de ne se pas marier. Ce livre est de l'an 401. Celui de la sainte Virginité suivit bientôt celui du Bien du Mariage. Saint Augustin y fait voir que la virginité est un des plus excellens dons de Dieu, et il montre que l'humilité est nécessaire pour le conserver. Il relève l'excellence des vierges consacrées à Dieu par l'exemple de la virginité de la mère de Dieu qu'il prétend avoir fait vœu long-temps avant que l'ange lui apparût. Il réfute ceux qui condamnent le mariage et ceux qui l'égalent au célibat. La virginité n'est point de précepte, elle n'est que de conseil; mais,



il prouve par un passage de saint Paul, qu'elle est d'un grand mérite devant Dieu, qui la récompensera dans le ciel d'une manière particulière.... Suivent les avantages de la viduité que saint Augustin enseigne devoir être préférée au mariage, non pas qu'il condamne les secondes noces. Ce livre est rempli d'instructions et d'exhortations pour Julien, et pour sa fille Démétride qui avait déjà fait profession de virginité, comme il est marqué dans le ch. 19. Ainsi il est écrit en 414.

Dans les deux livres des mariages qu'on ne peut excuser d'adultère, saint Augustin traite cette question si difficile et si délicate, s'il est permis à un mari ou à une femme de se marier après un divorce fait pour cause de fornication : saint Augustin soutient que non. Toute la difficulté roule sur les sens du passage de saint Matthieu qui excepte la cause de la fornication, et sur celui de saint Paul dans la première *Épître aux Corinthiens*, chap. 7, qui dit que le lien du mariage n'est dissolu que par la mort du mari, et que si la femme en épouse un autre de son vivant, elle commet un adultère. Saint Augustin s'étend beaucoup sur le sens de ces passages : il tâche d'accorder le premier avec son opinion qu'il établit principalement sur le dernier. Il avoue dans ses *Rétractations* qu'il n'a pas encore bien éclairci cette matière, et qu'il y reste des difficultés considérables. Il y expli-

que encore un autre passage du même chapitre de la même *Épître* de saint Paul touchant la dissolution du mariage des infidèles, que Pollentius, à qui il adresse ce *Traité*, entendait comme si saint Paul eût absolument défendu aux maris fidèles de faire divorce avec leurs femmes infidèles, au lieu que saint Augustin soutient que ce n'est qu'un conseil. Il finit ce livre par une autre question touchant les cathécumènes qui n'ont pas reçu le baptême, auxquels il veut qu'on le donne s'ils sont en danger de mort. Il ajoute une question semblable à l'égard des pénitens qu'on ne doit pas laisser mourir sans leur offrir la paix. Le second livre est aussi sur l'indissolubilité du mariage.

Les deux livres suivans sont écrits sur le Mensonge. Saint Augustin y agite cette question célèbre de son temps, s'il y a des occasions où il soit permis de mentir. Il dit d'abord que les ironies ne sont pas des mensonges. Il remarque ensuite que tous ceux qui ne disent pas la vérité ne mentent pas pour cela, s'ils croient que ce qu'ils disent soit vrai ; et que pour mentir, il faut dire autre chose que ce qu'on pense, dans le dessein de tromper les autres. Comme ceux qui étaient du sentiment qu'on pouvait mentir dans certaines occasions, s'autorisaient de quelques exemples tirés de l'ancien Testament ; il les explique, et dit que les justes qui paraissent avoir menti, n'ont pas eu dessein de tromper, mais que par un

esprit de prophétie ils ont voulu faire comprendre les choses significées par les signes mêmes ; et qu'à l'égard des autres personnes qui ne sont pas au nombre des justes , l'Écriture-Sainte n'approuve leur action qu'en la comparant avec un plus grand mal. Il répond ensuite à Consentius qui lui avait demandé s'il n'était pas permis de se servir du mensonge pour découvrir les Priscillianistes qui cachaient leur erreur en mentant , qu'il n'est jamais permis de trahir la vérité pour un bien , quelque grand qu'il soit , parce qu'il n'est jamais permis de pécher , et que si le mensonge était une fois permis , on se permettrait bientôt le parjure et le blasphème. Le livre du Travail des Moines est une satire contre les moines paresseux et fainéans qu'il appelle des hypocrites. Le livre suivant est écrit touchant les prédictions des démons. Le livre du soin que l'on doit avoir pour les morts est une réponse à saint Paulin , évêque de Nole , sur une question qu'il avait proposée à saint Augustin l'an 421 ; savoir , s'il sert de quelque chose à un mort d'être enterré dans l'église de quelque saint martyr ? Cette question se trouve jointe avec une autre , à quoi servent les prières de l'Église pour les morts , puisque , selon la maxime de l'Apôtre , tous les hommes seront jugés sur ce qu'ils auront fait en cette vie ? Saint Augustin répond que les livres des Macchabées établissent l'usage de la

prière pour les morts , et que quand l'on ne trouverait rien sur cela dans l'ancien Testament , l'usage de l'Église qui prie dans le sacrifice de l'autel pour les morts , suffirait pour justifier cette pratique. A l'égard de l'honneur de la sépulture , il est persuadé qu'elle ne fait ni bien , ni mal à l'âme du mort ; il conclut enfin que de tout ce que nous faisons pour les morts , rien ne leur sert en l'autre vie que l'oblation du sacrifice de l'autel , les prières et les aumônes. Le Discours de la Patience est plus dogmatique que pathétique : il y distingue la vraie patience qui est une vertu , de la fausse qui est un vice , et il parle par occasion de la Grâce. Ce discours a été fait en 418. Après suivent quelques sermons que les pères Bénédictins ont fait imprimer en petit caractère.

### *Tome septième*

Le septième tome renferme l'excellent ouvrage de saint Augustin sur la Cité de Dieu , adressé à Marcellin. Il le commença en 413 , et le finit en 426 : il est divisé en vingt-deux livres. Saint Augustin l'entreprit après que Rome fut prise par Alaric , roi des Goths , pour réfuter les païens qui rejetaient ce malheur sur la religion chrétienne. Dans les cinq premiers livres , il réfute ceux qui croient que le culte des dieux est nécessaire au bien du monde , et qui soutiennent que tous les malheurs qui étaient arrivés depuis peu ne venaient que

de ce qu'on l'avait aboli. Il dit que les Romains sont redevables à la religion de Jésus-Christ de ce que les barbares ont épargné ceux qui s'étaient retirés dans les églises. Chose, dit-il, dont il n'y a point encore eu d'exemple. Il montre que la seule corruption des mœurs, autorisée de l'exemple des faux dieux, a attiré ce malheur sur la ville de Rome; puis, remontant à la prise de Troie, et parcourant les principaux événemens arrivés au peuple romain, il fait voir que les dieux n'ont garanti aucun de leurs adorateurs des malheurs et des calamités que les païens veulent présentement imputer à la religion chrétienne. Dans le cinquième livre, il avoue que Dieu a récompensé les vertus morales des Romains par les victoires qu'ils ont remportées sur leurs ennemis, et en donnant à leur république ce grand éclat où on l'a vue pendant plusieurs siècles; et il conclut : Quelle sera donc la récompense qu'il doit donner aux vertus chrétiennes, s'il récompense si bien les faibles vertus des païens ? Les cinq livres suivans sont contre ceux qui demeurent d'accord que ces malheurs sont arrivés dans tous les temps, mais qui prétendent que le culte des divinités du paganisme est utile pour l'autre vie. Les douze autres livres sont pour prouver directement la vérité de la religion chrétienne. Cet ouvrage est très-agréable, et on en admire l'érudition. On trouve à

la fin de ce volume plusieurs lettres dans lesquelles il est fait mention des miracles que Dieu a opérés pour honorer les reliques de saint Étienne.

*Tome huitième.*

Le huitième tome comprend les écrits de saint Augustin contre les hérétiques, à l'exception de ceux qui sont contre les Donatistes et les Pélagiens. Le premier est un petit Traité des hérésies, composé l'an 428, à la prière du diacre : *Quod vult Deus*. Il contient quatre-vingt-huit hérésies, commençant par les Simonien, et finissant aux Pélagiens. Ce n'est guère qu'un extrait de saint Épiphane et de Philastre. Le Traité contre les Juifs est pour montrer que leur loi devait finir. Le Traité de l'unité de la Foi est pour désabuser son ami Honoré des erreurs des Manichéens où il avait été engagé. Il y prouve que la foi est nécessaire, tant pour la vie civile que pour la sagesse ; d'où il conclut qu'il faut s'en rapporter à l'Église qui s'est toujours soutenue par la succession des évêques dans les sièges apostoliques, malgré les vains efforts des hérétiques qu'elle a condamnés par ses décisions. Le livre des deux Ames a été composé contre une des principales erreurs des Manichéens qui soutenaient qu'il y avait deux âmes dans l'homme, une bonne et une mauvaise. Saint Augustin prouve que tout le mal vient de nous et du mauvais



usage que nous faisons de notre liberté. Il y a dans cet ouvrage quelques endroits qui donnent beaucoup au libre-arbitre, et qui pouvaient donner quelque atteinte à la Grâce et au péché originel; saint Augustin les relève dans ses Rétractations. Ce livre est de l'an 391. La conférence avec Fortunat est une dispute que saint Augustin eut avec un prêtre d'Hyppone, nommé Fortunat, célèbre Manichéen qui avait séduit plusieurs habitans de cette ville : elle ne dura que deux jours. Le premier jour, le Manichéen se défendit assez bien, mais il ne put répondre aux objections que saint Augustin lui fit le lendemain; ce qui l'obligea de sortir de la ville. Cette conférence se tint le 26 août l'an 392. Vers le même temps, saint Augustin écrivit contre Adimante, disciple de Manichée, qui rejetait la loi et les prophètes comme contenant des choses contraires aux préceptes de l'Évangile et des apôtres. Saint Augustin concilie dans cet ouvrage ces contradictions apparentes : il est de l'an 394. Le livre contre l'Épître de Fondement, dont Manichée était auteur, est pour faire voir qu'elle ne contient que des faussetés et des absurdités; il y propose ensuite les motifs qui l'attachent à l'église catholique. Elle seule, dit-il, m'offre la vérité, et je la trouve; mais parmi vous autres Manichéens, je n'entends que de vaines promesses. Le plus considérable de tous les ouvrages de saint Augustin contre les Ma-

nichéens est son *Traité contre Fauste*, divisé en trente-trois disputes ou sujets, dans lesquels il rapporte le texte des livres de ce Manichéen qui contenait la plupart des blasphèmes et des impiétés des hérétiques de cette secte contre l'ancien et contre le nouveau Testament, que saint Augustin repousse avec beaucoup de force et de solidité : cet ouvrage a été achevé vers l'an 400, et envoyé à saint Jérôme quatre ans après. Conférence de saint Augustin avec Félix; elle se tint à Hyppone, et dura trois jours : Félix, convaincu, se convertit, et anathématisa Manichée. Le traité de la nature du bien contre les Manichéens, pour montrer que tout ce que Dieu a fait était bon, et que le mal n'est venu que du libre-arbitre. Le livre contre Secondin est une réponse que saint Augustin fit à ce Manichéen qui l'avait exhorté à ne plus écrire contre les Manichéens. Le *Traité* suivant est contre un hérétique encore pire que les Manichéens, qui avait fait un écrit dans lequel il soutenait que Dieu n'avait point fait le monde, ni donné la loi : saint Augustin le réfute sous le nom de l'adversaire de la loi et des prophètes dans les deux livres qui ont ce titre, composés vers l'an 420. Le livre intitulé, *Contre les Priscillianistes et les Origénistes*, est pour prouver que l'âme n'est pas d'une nature divine; que les tourmens des démons et des damnés seront éternels; que le règne de Jésus le

sera aussi ; que les âmes et les anges ne sont pas purifiés en ce monde ; que les astres ne sont pas animés ; que les anges ne commettent plus de péchés. Les autres Traités qui suivent sont contre les Ariens : dans le premier, saint Augustin prouve la divinité du Fils et du Saint-Esprit ; le second contient les Actes d'une conférence avec Maxime qui se tint à Hyppone l'an 428. Les livres de la Trinité, au nombre de quinze, commencés en 400, et finis en 416, sont autant de tableaux et de portraits de ce mystère.

*Tome neuvième.*

Le neuvième tome des Oeuvres de saint Augustin contient les Traités contre les Donatistes : le premier n'a rien de remarquable. Le suivant est contre l'Épître de Parménien, successeur de Donat dans le siège de Carthage qui accusait toute l'Église de s'être souillée en communiquant avec des personnes coupables de plusieurs crimes. Saint Augustin, après avoir prouvé que Cécilien et la plupart des autres accusés par les Donatistes avaient été reconnus pour innocens, ajoute que quand les crimes dont il accuse ces particuliers seraient bien avérés, l'Église ne cesserait pas d'être la vraie Église, quoiqu'elle ne les eût pas séparés de la communion, parce qu'elle est mêlée de bons et de méchans, et qu'elle peut même tolérer ceux-ci pour le

bien de la paix : ces livres ont été composés vers l'an 400. Les sept livres du baptême contre les Donatistes, furent aussi composés par saint Augustin vers le même temps. Ces hérétiques se servaient de l'autorité de saint Cyprien pour défendre leur opinion touchant la nullité du baptême donné par les hérétiques. Saint Augustin leur montre que si ce Saint semble leur être favorable sur ce point, sa conduite et sa doctrine les condamnent sur leur séparation. Il réfute aussi les raisons que ce Saint et ses collègues avaient apportées pour prouver qu'il fallait réitérer le baptême des hérétiques. Trois livres contre la Lettre de Pétilien, vers l'an 400 ou 402. La lettre de saint Augustin aux catholiques, touchant la secte des Donatistes, est un peu douteuse, comme l'avouent les Pères bénédictins. Les quatre livres contre Cresconius, grammairien de la secte de Donat, ont été écrits l'an 406. Le livre du seul baptême contre Pétilien est écrit après la conférence de Carthage : la principale question que saint Augustin y traite, est, de la validité du baptême conféré par les hérétiques. Abrégé de ce qui s'est passé dans les conférences contre les Donatistes en l'an 413. Sermon prêché en présence d'Émèrite au peuple de régence de Carthage : saint Augustin y pressa si fort cet évêque Donatiste qu'il ne sut que répondre. Deux livres contre Gaudence, Donatiste, en 420 : saint Augustin y justifie

l'Église contre les calomnies de cet évêque.

*Tome dixième.*

Nous rapporterons ici fidèlement l'analyse que M. Dupin a faite des ouvrages de saint Augustin contenus dans ce dixième tome. Ils sont tous contre les Pélagiens. Les trois livres des Mérites et de la Rémission des Péchés où il est traité du baptême des enfans, adressés à Marcellin, doivent y être mis les premiers : car il n'avait encore attaqué jusqu'alors les Pélagiens que dans ses Sermons ou dans ses Conversations, comme il le remarque lui-même en faisant la revue de ses ouvrages. Il écrivit ceux-ci en 412, pour répondre aux questions des Pélagiens que le comte Marcellin lui avait envoyées de Carthage. Il y parle principalement du baptême des enfans, nécessaire pour remettre le péché originel, et de la nécessité de la grâce de Jésus-Christ qui nous justifie ou nous rend justes, quoique nous ne puissions pas en cette vie accomplir si parfaitement la loi de Dieu, que nous ne soyons obligés de dire tous les jours dans nos prières : « Re- » mettez-nous nos péchés. » Ce sont là les principales vérités que les Pélagiens combattaient. Saint Augustin les écoute sans en nommer les auteurs, et il parle en assez bons termes de Pélage, parce que plusieurs personnes faisaient cas de sa vertu ; il n'avait pas même encore soutenu ses dogmes en son nom : il s'é-

tait contenté de les proposer sous le nom des autres, dans ses Commentaires sur saint Paul. Ce sont les explications qu'il avait données aux passages de cet apôtre qui prouvent le péché originel, que saint Augustin réfute dans le premier livre.

Le comte Marcellin ayant reçu ces trois livres de saint Augustin, lui écrivit qu'il y avait trouvé un endroit qui lui faisait de la peine. Saint Augustin y avait avancé que l'homme pouvait, avec le secours de la Grâce, vivre sans péché, quoique personne ne fût parvenu en ce monde à cette perfection, et que personne même n'y dût parvenir : Marcellin pria saint Augustin de s'expliquer là-dessus. Il répond en peu de mots que Dieu peut faire plusieurs choses qu'il ne fait point, et il attaque fortement ceux qui avaient avancé que l'on peut accomplir les commandemens, être juste et vertueux sans le secours de la Grâce : ce livre est de l'an 413. L'année d'après, deux jeunes religieux, Timace et Jacques, envoyèrent à saint Augustin un des livres de Pélage, dans lequel il défendait les forces de la nature au préjudice de la grâce de Jésus-Christ ; saint Augustin y opposa son Traité de la Nature et de la Grâce, où il fait voir que la nature de l'homme étant affaiblie par le péché d'Adam, elle a besoin de la Grâce pour réparer ses forces, année 415. Le livre de la Perfection de la justice de l'homme est adressé aux évêques Eutrope et



Paul , en 415. Il est contre Célestius , et saint Augustin y soutient que Dieu n'accorde pas même aux plus grands Saints la grâce de passer cette vie sans l'offenser , bien loin qu'ils puissent en venir à bout par les seules forces du libre-arbitre , comme Pélagé et Célestius le pensaient. Le livre des Actes de Pélagé fut fait par saint Augustin vers l'an 416 , pour faire voir que Pélagé avait trompé les Pères du concile de Diospole , tenu en Palestine en 415 , en faisant profession d'une doctrine qu'il avait combattue dans ses écrits : Célestius avait trompé de même le pape Zozime. Le premier livre du mariage et de la concupiscence est une réponse de saint Augustin à cette objection des Pélagiens contre le péché originel : si la concupiscence est un mal ; si les enfans naissent dans le péché , comment peut-on approuver le mariage ? Saint Augustin répond que , quoique la concupiscence soit un défaut et une suite du péché du premier homme qui demeure dans les personnes baptisées , on doit néanmoins approuver la chasteté conjugale qui fait un bon usage d'une chose mauvaise. Le second livre traite le même sujet. Les quatre livres de l'Ame et de son origine ne sont pas proprement écrits contre les Pélagiens , quoique saint Augustin y traite des questions qui ont du rapport avec les disputes qu'il avait avec eux. Il s'agit principalement de savoir si Dieu

formait à tout moment de nouvelles âmes ; ce qu'un appelé Victor soutenait être très-facile à décider , en blâmant saint Augustin de ce qu'il hésitait à dire là-dessus son sentiment. Quatre livres contre les deux lettres des Pélagiens au pape Boniface : saint Augustin y fait voir , contre les calomnies de Julien , que les catholiques ne nient point le libre-arbitre ; qu'ils ne condamnent point le mariage , ni la procréation légitime des enfans ; qu'ils ne condamnent point les Saints de l'ancien Testament ; qu'ils n'avancent pas que les apôtres aient été souillés par des désirs déréglés , mais qu'ils soutiennent que l'homme ne peut être juste que par la Grâce ; que les enfans naissent dans le péché ; que les mouvemens involontaires de la concupiscence sont un effet du péché ; que la grâce de Jésus-Christ n'aide pas seulement l'homme pour le bien , quand il le veut , mais qu'elle le lui fait vouloir. Les deux livres suivans sont sur le même sujet. Dans le troisième , il justifie les catholiques contre ce que disaient les Pélagiens , qu'ils introduisaient le destin ; que , selon eux , la loi n'avait pas été donnée pour justifier l'homme , mais pour le rendre plus pécheur. Saint Augustin dit sur cet article que les Pélagiens n'entendaient pas le sentiment de l'Eglise ; que la loi a été donnée pour apprendre ce qu'on doit faire , mais que c'est la Grâce qui fait obéir à la loi ; qu'ainsi , la

loi fait bien connaître la justice, mais qu'elle ne la fait pas pratiquer. Dans le dernier livre, saint Augustin réfute les dogmes pélagiens, auxquels il oppose plusieurs témoignages de saint Cyprien et de saint Ambroise. Les six livres contre Julien sont de 422, ou environ. Saint Augustin, comme dans les précédens, y répond aux calomnies de cet hérétique qui accusait ce saint d'approuver la doctrine des Manichéens, parce qu'il avait enseigné que tous les hommes héritaient d'Adam le péché originel qui est remis par le baptême. Saint Augustin prouve cette vérité par les Pères; et sur ce que Julien en appelait aux Pères grecs, il emploie encore l'autorité de ceux-ci, et des évêques de Palestine qui avaient condamné Pélage; il réfute ensuite les principaux argumens des Pélagiens, toujours appuyé sur l'autorité des saints Pères, et il dit que ce qui rend leur autorité plus considérable, c'est qu'ils avaient dit ces choses sans préoccupation, avant que l'hérésie des Pélagiens fût née, suivant en cela le sentiment de l'Eglise. Le sujet qu'il poursuit dans les quatre livres suivans, est du péché originel, de la concupiscence, des vertus des païens, de la nécessité du baptême, et de la Grâce.

Le livre de la Grâce et du Libre-Arbitre fut écrit par saint Augustin l'an 427, à l'occasion d'une dispute arrivée dans le monastère d'Adrumet contre ceux

qui, ayant peur qu'on ne nie le libre-arbitre en défendant la Grâce, ruinent eux-mêmes la Grâce en défendant le libre-arbitre, parce qu'ils supposent que la Grâce est donnée suivant les mérites. C'est cette dernière erreur que saint Augustin combat, principalement dans ce livre, en faisant voir que le commencement de la Foi et de la bonne volonté est un effet de la Grâce. La lecture de ce livre ne mit pas encore la paix parmi ces moines; car quelqu'un s'avisa de proposer une objection qui vient naturellement à l'esprit: si l'on ne peut faire le bien sans la grâce de Dieu, et que l'on ne puisse mériter cette grâce, il ne faut plus reprendre, ni corriger personne de ce qu'il ne fait pas son devoir, puisqu'il n'est pas en son pouvoir de le faire, parce qu'il n'a point la Grâce et qu'il ne la peut mériter. Saint Augustin qui sentait la difficulté de cette objection, composa pour la résoudre le livre de la Correction et de la Grâce, dans lequel, sans rien retrancher de ce qu'il avait avancé, il soutient que l'on doit se servir de remontrances: 1<sup>o</sup> parce qu'il se peut faire que Dieu touchera le cœur de celui que l'on reprend; 2<sup>o</sup> parce que ceux qui pèchent le font librement, et qu'ils ne peuvent pas se plaindre de ce que Dieu ne leur a point donné sa grâce ou le don de persévérance, puisqu'il ne doit ses grâces à personne; il ne se contente pas de répondre à cette objection, il ex-

plique et il confirme ses principes sur la différence de la grâce d'Adam dans l'état d'innocence , et de celle qui est nécessaire à l'homme dans l'état de nature déchue , sur le don de la persévérance qui n'est pas donnée à tous, sur l'efficacité de la Grâce , et sur la prédestination gratuite des élus.

Il traite encore la même matière avec plus d'exactitude et sur les mêmes principes dans les deux livres qu'il écrivit pour répondre aux lettres d'Hilaire et de Prosper ; le premier est de la prédestination des Saints , et le second du don de la persévérance. Il y fait voir que le commencement de la Foi et de la bonne volonté est un don de Dieu , et qu'ainsi notre prédestination ou notre vocation ne dépend point de nos mérites. Il fait voir la même chose au sujet de la persévérance. Saint Augustin a composé ces Traités vers l'an 429.

Le dernier effort de saint Augustin contre les Pélagiens tomba sur Julien , son ancien adversaire qui , pour soutenir la querelle qu'il avait commencée , avait composé huit livres contre le second livre de saint Augustin , touchant le mariage et la concupiscence. Saint Augustin en ayant reçu cinq d'Alype , se mit à les réfuter , et il en était déjà au quatrième quand il écrivit la lettre : *quod vult Deus* , l'an 428. Il y a apparence qu'Alype lui envoya les trois autres ; mais saint Augustin n'en réfuta

que six , et cet ouvrage est demeuré imparfait , tel que nous l'avons. Ces livres sont écrits en forme de dialogues ; saint Augustin y rapporte les termes mêmes des livres de Julien , auxquels il répond simplement et en peu de mots.

Voilà tous les véritables ouvrages que nous avons de saint Augustin. On trouvera dans l'onzième volume de sa vie , les témoignages des anciens qui le concernent , les Éloges qu'on lui a donnés , et des tables très-amplées et très-utiles.

#### *Jugement des Ouvrages de saint Augustin.*

Les ouvrages que saint Augustin a composés contre les philosophes païens sont admirables , soit par la pureté et l'élégance du style , soit par la justesse et la solidité des raisons et des pensées , soit par la clarté des solutions qu'il donne aux difficultés les plus épineuses , et que les plus habiles avaient inutilement tenté d'éclaircir avant lui. Quelle pénétration d'esprit , quelle force et quelle variété de raisonnemens dans ses livres contre les Manichéens ? On ne peut lire son livre de la vraie religion sans en concevoir une haute estime , et sentir de l'éloignement pour toutes celles qu'il combat. L'humilité , la modestie , la reconnaissance , une tendre piété et un vif amour de Dieu brillent de toutes parts dans ses Confessions et ses Rétrac-



tations. On voit dans ses lettres un fond de génie surprenant , joint à une vaste étendue de connaissances ; une éloquence naturelle, une prudence consommée , une bonté bienfaisante qui ne se refuse à personne , un zèle ardent pour les intérêts de l'Église et de la vérité. La plupart de ses lettres peuvent être regardées comme des Traités achevés. On y trouve presque entière l'Histoire ecclésiastique de son temps , surtout celle du schisme des Donatistes et de l'hérésie pélagienne, avec quantité de points très-importans touchant le dogme , la discipline et la morale. Ses commentaires renferment d'excellentes règles pour l'intelligence de l'Écriture dont il donne le sens littéral, moral, et souvent allégorique. Ses discours sont des homélies familières propres à éclairer l'esprit et à enflammer le cœur. Quant à ses œuvres morales, elles sont remplies d'un grand nombre de bonnes règles pour la pratique de la vertu et la fuite du mal. On ne peut lire trop souvent le livre qui a pour titre, *Manuel à Laurent*, et ceux de la Cité de Dieu. On ne sait qu'y admirer davantage, ou les maximes de la religion les plus sublimes et les plus parfaites, ou la science de la philosophie, ou la profonde connaissance de l'histoire, ou une éloquence pleine d'agréments qui ravit et qui charme. La lecture des livres de la Foi et des bonnes œuvres et le Traité du Symbole sont encore très-utiles.

Mais aucun des anciens n'a mieux réussi que lui à établir les vérités de la religion et à les défendre contre les novateurs : il fait l'un et l'autre en s'appuyant de l'autorité de l'Écriture , de la tradition , et de toutes les forces de la raison. Aucune des subtilités de ses adversaires ne lui échappe ; il les suit dans tous leurs détours , et ne laisse pas un de leurs raisonnemens sans en faire sentir le faible. Il les traite néanmoins avec douceur , avec bonté , avec politesse , cherchant non à les insulter , mais à les gagner et à les convertir.

Autant les matières de la Grâce sont épineuses et difficiles à traiter, autant saint Augustin s'est-il rendu recommandable par la manière dont il les a traitées. Ce qu'il en a écrit contre les Pélagiens surpasse tout ce qu'en ont dit les Pères latins qui l'ont précédé, et dont, de l'aveu des plus célèbres théologiens, il doit être regardé comme le prince. ( Le père Petau , lib. 9 de *Deo*, cap. 6, num. 1. ) Après les écrits de ce Saint et de cet éloquent évêque, disait saint Jérôme, il n'est plus nécessaire que je travaille contre les Pélagiens ; car , ou je dirais les mêmes choses que lui, ce qui serait inutile ; ou , si j'en voulais chercher de nouvelles, ce grand esprit a déjà dit ce qui se peut dire de meilleur et de plus excellent sur ce sujet. ( Saint Jérôme, *Dialog.* 3, *advers. Pelagian.* ) Les conciles généraux ont approuvé sa doc-

trine sur ce point par leurs définitions ; les saints Pères par les témoignages honorables qu'ils lui ont rendus ; les théologiens par leurs ouvrages , et toute l'Église par l'utilité qu'elle en a reçue. C'est des lettres à Prosper et à Hilaire que le pape Hormisdas veut qu'on apprenne ce que l'Église romaine et catholique croit et tient de la Grâce et du libre-arbitre. (Hormisdas Papa, *Epist. ad possessorem.*) C'est que la doctrine de ce Père, comme le dit saint Prudence, évêque de Troyes , est très-conforme en tous ses points à l'autorité des Écritures sacrées , et que nul des docteurs de l'Église n'en a étudié les mystères avec plus de soin , n'en a recherché le sens et l'intelligence avec plus d'exactitude ; ne les a pénétrés avec plus de lumières ; ne les a expliqués avec plus de vérité ; ne les a éclaircis avec plus de grâce ; ne les a établis avec plus de justice ; ne les a défendus avec plus de force ; ne les a traités avec plus d'étendue et d'abondance. Il ajoute que cette doctrine lui a été donnée par une si haute et si magnifique effusion de la grâce du ciel , qu'elle ne peut plus être arrachée du sein de l'Église par les efforts de quelque personne que ce soit , puisque la sublimité du siège apostolique et l'unité de l'Église catholique l'ont approuvée et établie d'un commun consentement par leur autorité et par leur puissance ; en sorte qu'on ne doit point s'appuyer sur elle comme sur une doctrine particu-

lière , mais comme sur la doctrine universelle de l'Église catholique. (Prudent, *Epist. ad Hincmarum et Pardulum.*)

Il faut cependant remarquer que saint Augustin ne s'est pas toujours expliqué d'une manière uniforme sur les matières de la Grâce. Avant son épiscopat , il suivait l'erreur des semi-Pélagiens ; il la rétracta depuis. Si donc il se trouve quelque opposition entre les écrits qu'il a faits sur cette matière étant jeune et ceux qu'il composés dans un âge plus avancé , c'est à ceux-ci qu'il faut s'attacher , suivant qu'il l'exige lui-même de ses lecteurs. Nous finirons le jugement de ses ouvrages par cet éloge qui se trouve dans les vers de saint Prosper , *carmine de ingratis.*

Les fleuves découlans en ses écrits  
divers ,  
Par un heureux déluge inondent  
l'univers ,  
Et sortant de sa bouche épandent  
sa doctrine  
Partout ce qu'en son cours le soleil  
illumine.  
Les cœurs humbles et doux , de la  
Grâce altérés ,  
Vont étancher leur soif en ces ruis-  
seaux sacrés ;  
Et l'âme y vient goûter , d'un saint  
plaisir ravie ,  
Cette eau rejaillissante en l'éter-  
nelle vie.

(Voyez Possidius , in *vita Aug.* Prosper , in *Chronic.* La *Vie de saint Augustin*, par M. de Tillemont , imprimée en 1702. Dupin , dans sa *Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques du quin-*

zième siècle. Dom Ceillier, dans son *Histoire des Auteurs sacrés et ecclés.*, tom. 11 et 12.)

AUGUSTIN ( saint ), premier évêque de Cantorbéry en Angleterre, dans le sixième siècle, était Romain de naissance, moine et disciple de saint Grégoire-le-Grand qui l'avait fait prieur ou prévôt du monastère de Saint-André de l'Ordre de Saint-Benoît, qu'il venait de bâtir à Rome. Comme ce saint pape pensait depuis long-temps à attirer les Anglais à la foi de Jésus-Christ, il jeta les yeux sur Augustin pour l'employer à cette mission, l'an 596, et lui donna pour compagnons plusieurs autres religieux, avec ordre de lui obéir comme à leur abbé. Mais à peine les missionnaires avaient fait quelques journées de chemin qu'ils pensèrent à s'en retourner, et renvoyèrent Augustin à Rome pour représenter leurs difficultés à saint Grégoire. Ce saint pape l'encouragea et le renvoya chargé d'une lettre par laquelle il ordonnait aux missionnaires de poursuivre leur voyage sous la protection et sous la conduite du Seigneur. Cette lettre est du 23 juillet 596. Ayant donc continué leur route et traversé toute la Gaule, ils arrivèrent dans la Grande-Bretagne, aux côtes de la province de Kent, et prirent terre dans l'île de Tanet. Ils étaient au nombre de quarante, tant prêtres français que moines romains. Le roi Éthelbert leur ayant permis de s'établir dans la ville de Doroverne sa capitale,

aujourd'hui Cantorbéry, ils convertirent un grand nombre d'Anglais, et le Roi lui-même qui fut baptisé. Augustin voyant de si heureux commencemens, passa en France, afin de se faire ordonner évêque par saint Virgile, archevêque d'Arles, selon l'ordre qu'il en avait reçu du pape; après quoi étant de retour en Angleterre, il baptisa, à la fête de Noël de l'an 597, plus de dix mille personnes. Comme il n'y avait que lui d'évêque en Angleterre, le pape lui permit d'ordonner lui seul d'autres évêques, et l'établit métropolitain sur douze d'entre eux qu'il lui ordonna de consacrer pour divers endroits. C'est ce qu'il lui manda en lui renvoyant le prêtre Laurent et le moine Pierre qu'Augustin lui avait envoyés pour l'informer de tout ce qui s'était passé, pour lui demander de nouveaux missionnaires, et pour le consulter sur plusieurs difficultés qui se présentaient dans l'établissement de cette nouvelle église. Augustin fonda près de Cantorbéry le monastère de Saint-Pierre et de Saint-Paul. Il mit aussi des moines dans sa cathédrale, et vécut avec eux dans la pratique des exercices monastiques. Il travailla, quoique sans succès, à réunir les Bretons avec l'église romaine, dont ils différaient sur la célébration de la Pâque et sur quelques autres pratiques. Il fonda plusieurs évêchés dans le royaume d'Angleterre, et mourut à Cantorbéry le 26 mai de l'an 607. Il fut en-



terré dans l'abbaye de Saint-Pierre qu'il avait fondée, mais dont l'église ne fut achevée et dédiée qu'après sa mort, et qui porta depuis son nom L'Angleterre l'a reconnu pour son apôtre, son docteur, et l'un de ses principaux patrons jusqu'au schisme; et sa fête s'y observait de précepte le 26 mai avec toute la solennité des plus grandes fêtes de l'année. Nous ne connaissons point d'ouvrages de saint Augustin, que quelques lettres qu'il écrivit à saint Grégoire, pape, pour le consulter sur différentes difficultés, distribuées en onze articles. Elles se trouvent à la suite des lettres de ce pape avec les réponses qu'il y fit, et dans l'histoire ecclésiastique de Bède, liv. 1, c. 27, avec la version saxone. (Bède, ibid., Grégoire de Tours, liv. 4, c. 26. Dom. Mabillon, *acta SS. Benedict.* Baillet, *Vie des Saints*, au 26 mai. Dom Ceillier, *Hist. des Auteurs sacrés et eccl.*, tom. 17, pag. 143 et les suiv.)

AUGUSTIN D'ANCÔNE. *Triumphus.*

AUGUSTIN DE GAZOTHES (saint), de l'Ordre de Saint-Dominique, évêque de Zagrab dans l'Esclavonie, ensuite de Nocera dans le royaume de Naples, naquit à Trau, ville de Dalmatie, vers l'an 1259. Nicolas de Gazothès, père de notre Saint, et sa mère appelée Dreslave, étaient issus de l'ancienne maison des Dragovits; mais la piété et la religion donnèrent encore un nouveau lustre à la noblesse de leur

origine. Ils eurent un grand soin de l'éducation du jeune Augustin qui sut si bien mettre à profit les sages instructions de ses pieux parens, qu'il fit bientôt paraître une sagesse au-dessus de son âge. Dieu lui fit comprendre dès sa jeunesse quel bonheur il y a de se détacher de toutes les choses terrestres pour se donner tout à lui. Plein de cette vérité, Augustin quitta sa famille, et renonça à sa liberté pour se consacrer au service de Dieu dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs en 1277 ou 1278. Toujours docile aux divines inspirations, il mérita d'éprouver la vérité de ce qu'a dit Jésus-Christ, que son joug est doux, et sa charge légère à ceux dont le cœur est rempli de foi et d'amour. Il l'aima, ce joug infiniment glorieux; et parce qu'il le portait avec ferveur, on le vit toujours marcher avec autant de rapidité que de joie dans la voie des divins commandemens. Sa douceur, son humilité, son recueillement, sa modestie et son assiduité à la prière devinrent bientôt un objet d'admiration pour les plus avancés. Il fut envoyé aux études à Paris en 1286, dans lesquelles il ne fit pas moins de progrès que dans la vertu. La méditation des livres saints, l'amour et l'étude de la religion, le silence, la retraite, le mépris de soi-même, l'oubli du monde, mais surtout une intime union avec Dieu, furent les moyens qu'il employa pour se préparer à annoncer avec fruit aux peuples

ples la parole de Dieu. Il l'annonça en effet, et elle fut toujours efficace dans sa bouche. Ses exemples touchaient les cœurs encore plus que ses paroles, et le mirent en état de rendre des services importants à l'Église. Pour rendre solides les conversions que le Seigneur accordait aux mérites de ses prières ou à la vertu de sa parole, et pour les multiplier toujours, il prit la sage précaution de fonder plusieurs monastères de son Ordre en différentes villes de Dalmatie. Il passa en Italie où il ne se distingua pas moins par la vivacité de son zèle. Il parcourut la Bosnie, y attaqua avec force les Manichéens qui y répandaient leurs erreurs, ramena au sein de l'Église plusieurs qui s'étaient déjà laissé séduire, et convertit un grand nombre d'hérétiques. Il fit une autre mission dans la Hongrie où, par sa charité, ses discours, ses travaux, sa modération et son zèle infatigable, il para les coups mortels que les païens et les hérétiques se préparaient à porter à la religion catholique, à la faveur des troubles survenus entre les princes du pays qui, chacun de son côté, prétendait à la couronne après la mort du roi Ladislas. Le pape Benoît XI l'appela à Rome où il le sacra évêque de Zagrab. La situation actuelle des provinces du septentrion ne pouvait être plus triste, selon l'abbé Ughel; les Tartares y avaient fait plusieurs incursions; ils avaient mis tout à feu et à sang, brûlé les

livres saints et autres monumens sacrés propres à instruire les peuples. L'ignorance était extrême dans le clergé, et la corruption des mœurs ne pouvait être portée plus loin parmi les simples fidèles. Le bienheureux Augustin, plein de foi et de confiance, après avoir gémi devant le Seigneur de tous ces désordres, et imploré le secours de sa grâce toute-puissante, commença par réformer son clergé. Il sut le gagner par ses manières pleines d'adresse et de charité, par sa douceur, son affabilité et sa patience. Tous les ans il assemblait son synode, et faisait à pied la visite de son diocèse; par ces moyens il le rétablit dans une exacte discipline. Il s'attira également l'affection des simples fidèles par la sainteté de ses exemples, par ses abondantes aumônes, par ses instructions familières, mais pathétiques, aussi bien que par ses miracles. Malgré ses grandes occupations il se retirait de temps en temps au couvent de son Ordre qu'il avait fait bâtir auprès de son palais pour y écouter Dieu dans le silence de l'oraison, pour y puiser de nouvelles lumières, et se renouveler dans la ferveur de l'esprit. L'an 1308, le pape Clément V l'associa au cardinal Gentili de Montefiori pour aller rétablir la paix dans le royaume de Hongrie; il réussit heureusement en portant les princes et les nobles par la sagesse de ses discours à reconnaître Charles Robert pour leur légitime souverain. Il as-

sista au concile général de Vienne qui se tint en 1311. Il fut transféré par le pape Jean xxii à l'évêché de Lucera en Italie en 1317. Par ses discours également touchans et pathétiques il réussit à déraciner les restes du mahométisme qui s'y était introduit à l'occasion du séjour que les Sarrasins firent dans le pays sous l'empereur Frédéric II. Il avait une solide dévotion envers la très-sainte Mère de Dieu, et il s'efforçait par ses ferventes exhortations d'inspirer la même dévotion à son peuple. L'humilité, sa vertu favorite, lui faisait souvent rechercher les lieux écartés et les ténèbres de la nuit pour dérober aux yeux des créatures la plus grande partie de ses pratiques de mortification et de pénitence. On admirait surtout sa tendresse envers les affligés, sa charité sans bornes pour les pauvres, sa vigilance continue à conserver ou à rétablir dans le clergé les lois de la discipline ecclésiastique. Il mourut saintement le 3 août en 1323, après vingt ans d'épiscopat. Son corps fut inhumé dans le couvent de Saint-Dominique qu'il avait fait construire. Il se fit un très-grand nombre de miracles à son tombeau. Le pape Jean xxii mit avec solennité le nom du bienheureux Augustin dans le catalogue des Saints, et permit qu'on célébrât sa fête avec office propre le 3 août. Par un décret de la sacrée congrégation des Rits, confirmé par le pape Clément xi, son culte a été

étendu à toute la province ecclésiastique de Bénévent, de même qu'aux diocèses de Spalato, de Trau dans la Dalmatie, de Zagrab en Esclavonie, et enfin à toutes les maisons des Frères-Prêcheurs dans toutes les provinces du monde chrétien. Les habitans de la ville de Nocera, ou Lucera, par une délibération publique, l'ont mis au nombre des principaux patrons et protecteurs du diocèse. (Le père Touron, dans ses *Hommes illustres*, tom. 2.)

AUGUSTIN D'ARCOLI, ainsi nommé du lieu de sa naissance, dans la Marche-d'Ancône, religieux de l'Ordre des Augustins, fleurissait vers l'an 1385. Il fut docteur en théologie et prédicateur célèbre. On a de lui : 1° *Comment. in 4 libros sententiarum*. 2° *Super Evangelia dominicalia*. 3° *Super Genesim quædam moralia*. 4° *Lectiones in universam scripturam*. 5° *Super libros ethicarum Aristotelis*, manuscrits dans les bibliothèques de Bologne, de Padoue et de Florence, (Elssius, in *Encom. Augustin.*, pag. 91.)

AUGUSTIN PATRICIUS, de la famille des Piccolomini, évêque de Pienza dans le quinzième siècle, a écrit la vie de Fabien Bence, et la relation de la réception de l'empereur Frédéric III dans Rome par Paul II. Ces deux pièces nous ont été données par le père Mabillon dans le premier tome de son cabinet d'Italie. Ce même Patricius étant maître des cérémonies sous le pontificat



d'Innocent VIII, dressa un livre des cérémonies du pape et de l'église de Rome, que Cristophe Marcel, élu archevêque de Corfou, s'attribua dans la suite, et qu'il fit paraître sous son nom sous le pontificat de Léon X, comme il en fut accusé par Pierre de Crassis. Le père Mabillon nous a donné, dans le second tome du même recueil, l'épître dédicatoire de cet ouvrage par Patrice de Sienne à Innocent VIII, datée du 1<sup>er</sup> mars 1488, et la lettre de Pierre de Crassis qui rapporte ce qui s'est passé au sujet de la publication de cet ouvrage par l'archevêque de Corfou. (Dupin, *Bibl. ecclés.* quinzième siècle. Cave.)

AUGUSTIN PATRICIUS, chanoine de Sienne, secrétaire de de François Piccolomini, cardinal de Sienne, a écrit, outre la relation de ce qui s'était passé à l'assemblée de Ratisbonne où il avait été avec le cardinal de Sienne, que le pape Paul II y avait envoyé pour demander du secours contre les Turcs, une Histoire des conciles de Bâle et de Florence tirée des mémoires qu'il avait trouvés à Bâle; elle est exacte et fidèle, écrite avec beaucoup d'ordre et d'une manière nette et facile. Elle a été insérée dans le treizième tome des Conciles du père Labbe. Son Histoire de l'assemblée de Ratisbonne est parmi les historiens d'Allemagne de Fréherus. (Trithème, *de Script. eccl.* Dupin, quinzième siècle. Cave.)

AUGUSTIN DIT DE PAVIE, parce

qu'il était de cette ville, en fut chanoine régulier de la congrégation de Latran. Il mourut en 1520. Nous avons de lui la vie de sainte Monique, mère de saint Augustin, une exposition de tous les Ordres religieux, dans laquelle il s'étend beaucoup sur celui des Augustins, sur la vie, la doctrine et les vertus de saint Augustin, et où il fait voir que les Ermites de cet Ordre sont beaucoup après les chanoines réguliers; la Règle de saint Augustin, jointe à la Vie de saint Guérin, évêque de Preneste et cardinal; cette vie se trouve en particulier dans Surius, au 6 février. Ces ouvrages ont été imprimés à Bresse en 1511. On lui attribue encore un abrégé du Mirror de la Croix, un Commentaire sur le psaume, *Deus in nomine tuo salvum me fac*; un Traité de la docte ignorance, imprimés à Milan en 1603; un Traité de la langue hébraïque, à Leipsick, 1620, in-8°. On devrait avoir aussi du même auteur une grande chronique; il faut qu'elle soit cachée dans quelque bibliothèque. (Cave. Trithème. Possevin. Vossius, *de Hist. lat.*, l. 3, c. 11, pag. 667. *Magna Bibl. eccl.*)

AUGUSTIN DE ROME. Voyez FAVARONI.

AUGUSTIN (Antoine), archevêque de Tarragone, naquit à Sarragosse le 25 février 1516, d'Antoine Augustin, vice-chancelier d'Aragon, et d'Isabelle, duchesse de Cardonne. Il étudia à Alcalá, à Salamanque, à Bo-

logne , à Padoue , à Florence , et se rendit très-habile dans la connaissance du Droit civil et canon, dans les belles-lettres, dans l'histoire ecclésiastique, dans les langues, et dans toutes sortes d'antiquités saintes et profanes. Paul III le fit auditeur de Rote, à la demande de l'empereur Charles-Quint, en 1544, et Jules III l'envoya en Angleterre en qualité de nonce en 1554. Paul IV l'ayant nommé évêque d'Alife dans la terre de Labour, le députa à l'empereur Ferdinand I<sup>er</sup> en 1557, et Philippe II, roi d'Espagne, le nomma à l'évêché de Lérida en 1558. Il parut avec éclat au concile de Trente en 1562 et en 1574; il fut pourvu de l'archevêché de Tarragone qu'il gouverna jusqu'en 1586, qu'il mourut âgé de soixante-dix ans. C'est un des plus grands hommes que l'Espagne ait produits, et qui n'avait pas moins de sagesse et piété que de science et d'érudition. On admira toujours en lui une intégrité, une constance et une grandeur d'âme qui le faisaient respecter de tout le monde. Il vivait avec une tempérance et une chasteté exemplaires. Il était doux, affable, humain, et si charitable envers les pauvres qu'il ne faisait pas difficulté d'engager les vases sacrés, et de vendre ses livres qu'il estimait plus que tous les trésors, pour les soulager. Il avait une mémoire presque incroyable, un esprit élevé, un jugement solide. Il possédait si bien le Droit,

qu'on croyait voir revivre en sa personne les Paul, les Ulpien, les Papinien. Nous ne transcrivons ici que les titres de ceux de ses ouvrages qui appartiennent aux sciences ecclésiastiques, savoir :

1°. *Tres antiquæ collectiones Decretalium*, cum notis *Ant. Aug.*, et une Épître dédicatoire à Grégoire XIII dont Possevin recommande la lecture, imprimées en divers endroits, et en particulier à Paris en 1610 et 1631, in-fol.

2°. *Constitutiones provinciales et synodales Tarraconensium*, libris 5, à Tarragone, 1580, in-4°.

3°. *Cænones pœnitentiales*, cum notis, *ibid.*, 1582, à Venise, 1584, in-4°; à Paris, 1641. Cette dernière édition renferme aussi l'*Epitome juris pontificii*, et plusieurs pièces de différens auteurs.

4°. *Epitome juris pontificii veteris*, in tres partes divisa, à Rome, 1611 et 1614; à Paris, 1641, 2 tomes in-fol.

5°. *De quibusdam veteribus canonum ecclesiasticorum collectoribus judicium ac censura*. Cet ouvrage se trouve à la fin de la seconde partie de l'*Epitome*.

6. *Dialogi 40 sive libri duo de emendatione Gratiani*, à Tarragone en 1586; et à Paris en 1672, in-8°, avec les notes d'Étienne Baluze.

7°. *Bibliothecæ Ant. Aug. librorum mss. græcæ et latinæ index*, à Tarragone, 1586, in-4°.

8°. *Epistola ad Hieron. de*

*Cæsar - Augustanæ communis patriæ Episcopis atque Conciliis.* Elle se trouve au premier tome des Conciles d'Espagne du cardinal d'Aguirre.

9°. *Notæ in canones LXXII ab Hadriano, papa I adversus falsos accusatores et oppressores Episcoporum et Pontificum*, etc. On les trouve au cinquième tome de la collection de Binius, à Cologne, 1606, pag. 567 et seq.

10°. *De Pontifice maximo, Patriarchis et Primatibus*, etc., à Rome, 1617, in-fol.

11°. *De perfecto Jurisconsulto et Episcopo*, à Paris, 1607, in-4°.

12°. *Breviarum, horæ et ordinarium ecclesiæ Ilerdensis.*

13°. *Institutiones Juris canonici.*

14. Une Histoire des conciles grecs et latins.

Les plus grands hommes ont fait les plus magnifiques éloges d'Augustin Antoine. Tels sont entre autres, Paul Manuce, Laurent Pignorius, Covarruvias, Jérôme Blancas, Grutère, Panvinius, Turnèbe, Menochius, Le Mire, Pighius, Baronius, Leunclavius, M. du Bosquet, Scaliger, le cardinal Bona, etc. (Voyez André Schot et Nicolas Antonio, *Biblioth. Hispan.* Ciaconius et Gesner, *in Bibl. suis.* M. de Thou, dans ses *Éloges des Hommes savans*, avec les additions d'Antoine Teissier. Baillet, au tome 2 de ses *Jugemens des Savans*, pag. 158 et 328, édition de Paris, 1722. Dupin, *Nouvelle Biblioth. des auteurs ecclésiastiques* du sei-

zième siècle. Le père Nicéron, au tome 9 de ses *Mémoires. Magna bibliotheca ecclesiastica, sive notitia Scriptorum ecclesiasticorum veterum ac recentiorum*, à Genève, 1734, verbo AUGUSTINUS ANTONIUS.)

AUGUSTIN D'ALFELDE, ville de l'évêché d'Hildesheim, dans la Basse-Saxe, religieux de l'Ordre de Saint-François, vivait dans le seizième siècle. C'est mal à propos que M. Dupin le dit Normand dans le troisième tome de sa Table universelle des Auteurs ecclésiastiques, p. 214 de l'édition de Paris, 1704. On a de lui les ouvrages suivans :

1°. *Liber quo contrà Mart. Lutherum contendit, divino jure institutum hoc esse, ut totius Ecclesiæ christianæ caput, romanus sit Pontifex*, 1520, in-4°.

2° *Epistola ad Carolum Miltitium, sive de Militis, canonici Moguntinum, nuncium apostolicum.* 3° *Theses*, an. 1522, *Vinariæ disputatæ.* 4° *Malagma adversus Joann. Lonicum, Prof. Marpurgensem, et Martin. Luther. Lipsiæ*, 1527.

5° *Pia collatio cum Luthero super biblia nova Alveldens*, Alveldæ, 1528, in-4°. 6° *Oratio de ecclesia bipertita, et Lutheri ac Lutheranorum ruinoso fundamento*, 1528, in-8°. 7° *Epistola ad Lutherum.* 8° *Pro Missa contrà Lutherum.* 9° *De Communionem sub utraque specie adversus eundem.* 10° *Expositio cantici, Salve Regina, cujus autor est Hermannus, à membris contracti dictus contractus, Mc-*



*nachus ord. S. Bened., sæc 11.*  
 11° *Sermo de confessione sacramentali.* 12° *de Matrimonio.* (Possevin, *in App. Le Mire, in Script. sæculi* 16, cap. 34. Le-long, *Bibl. sacr.*, pag. 619. Goh. Christ. Beemani, *Catal. Biblioth. Francof.*, pag. 14.)

AUGUSTIN (Jean), surnommé *Bassanensis*, du lieu de sa naissance, dans le Vicentin en Italie, religieux de l'Ordre des Augustins, mort à Bergame le 10 janvier 1557, dans la soixante-dixième année de son âge, a laissé un catéchisme pour la ville de Naples, imprimé en 1577, et un Commentaire sur les Épîtres de saint Paul à Timothée, selon Possevin, *in App. sacr.* Le père Le Long dit que c'est un commentaire sur toutes les Épîtres de saint Paul. (Le Long, *Biblioth. sacr.*, pag. 628.)

AUGUSTIN, né à Mantoue dans le seizième siècle, chanoine régulier de la congrégation de Saint-Sauveur, a écrit une Apologie contre les calomniateurs de sa congrégation, imprimée à Venise, in-4°, en 1566. (Ciacconius, *Bibl.*, pag. 307.)

AUGUSTIN DIT DE LA TRINITE, religieux portugais de l'Ordre des Augustins, dans le seizième siècle, enseigna la théologie à Conimbre en Portugal, puis à Toulouse où il mourut l'an 1589. On a de lui quelques écrits sur le Maître des Sentences, sur saint Thomas, un Traité de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge, etc. (Antoine de la Purification, *in Chron. August.*

*Portug.*, lib. 7. Nicolas Antonio, *in Biblioth. hispan.*)

AUGUSTIN (Joseph), jésuite de Palerme, né en 1573, enseigna la philosophie à Rome pendant six ans, et la théologie à Lyon et à Avignon, avec un si grand concours d'auditeurs qu'il était obligé de faire ses leçons dans les églises. Étant retourné à Palerme, il y devint censeur et examinateur synodal du Saint-Office, et y mourut le 29 mai 1643. On a de lui, 1° *Nucleus Casuum conscientiae, sive brevis notitia eorum quæ scitu vel necessaria vel valdè utilia sunt Confessariis in primo ingressu ad audiendas confessiones*, à Palerme, 1638, in-16, et réimprimé plusieurs fois depuis en différents endroits. 2° Deux volumes de Commentaires sur la Somme de saint Thomas, imprimés in-f. à Palerme en 1639 et 1643. 3° Plusieurs traités de théologie manuscrits. Mongitor, *Biblioth. sicul.* Alegambe, *Bibl. soc. Jesu*, pag. 521.)

AUGUSTIN (Prosper d'), prêtre séculier, Napolitain, originaire d'Espagne, et docteur en l'un et l'autre Droit, a fait imprimer l'ouvrage d'Étienne Quaranta, archevêque d'Amalsi, intitulé: *Summa bullarii, earumve summorum pontificum constitutionum*, avec des additions et des notes de l'éditeur, à Venise, 1607, in-4°, et à Lyon, 1622. (Nicolas Toppi, *Biblioth. Napolit.* Lippenius, *Biblioth. Theolog.*, tom. 1, pag. 187.)

AUGUSTIN (Marie - Madeleine

de Saint-), religieuse Carmélite déchaussée, d'une très-noble famille de Palerme, s'appelait dans le monde *Cecile Fardella*. Elle fit sa profession dans le monastère de Sainte-Anne et de Sainte-Thérèse à Palerme, le 28 août 1636, et gouverna ce monastère avec une rare prudence et une exacte régularité jusqu'à six fois. Elle mourut comblée de mérites, et dans une grande réputation de sainteté, le 20 novembre 1694. On a d'elle: 1° *Fondatione, e translatione del monastero di S.-Teresa delle Carmelitane scatze nella felice città di Palermo*, à Venise, 1672, in-4°. 2° *Riffossioni sopra la regola e costituzioni delle Carmelitane scatze*, manuscrit. 3° *Esortazioni domestiche*, manuscrit. (*Voy.* sa vie, élégamment écrite par le père Blaise, de la Purification, et imprimée à Rome en 1703. *Voyez* aussi Mongitore, *Biblioth. sic.*)

AUGUSTIN (Octave d'), prêtre de Palerme, docteur en théologie et en l'un et l'autre Droit, abbé et protonotaire apostolique, naquit en 1615. Il se livra tout entier à l'étude; et sa science, jointe à la douceur de ses mœurs et de son caractère, lui concilia la bienveillance du cardinal Jules qui en fit son auditeur et son ami particulier. Sa réputation porta le pape Innocent x à le nommer à l'évêché de Lipari qu'il refusa, de même que le vicariat apostolique de l'église de Miléto. Il fut juge de la visite du diocèse de Palerme, et visiteur des églises du même dio-

cèse, examinateur synodal et député de plusieurs monastères et d'églises, examinateur dans le tribunal de la monarchie de Sicile, censeur royal, premier avocat et consultant de l'Inquisition, etc. Le pape Clément x le fit aussi consultant de la congrégation de l'*Indice*, et lui offrit les évêchés de Massa et d'Ischia qu'il ne voulut point accepter. Dans tous ces différens emplois, Augustin donna toujours des preuves éclatantes de son savoir, de sa prudence, de sa bonté, de son esprit et de son goût pour les belles-lettres qui lui procurèrent des places dans plusieurs académies d'Italie, et en particulier dans celle des *Reaccensi* de Palerme. Il mourut en cette ville le 23 mai 1682. Ses ouvrages sont: 1° Un panégyrique de saint Octave, martyr, en italien, à Rome, 1644. 2° *Compendio della vita di S. Octavio, martyre*, que l'on trouve dans le livre intitulé: *La fiede coronata nel martyrio de sancti Octavio, e compagni, del Sig. D. Giuseppe Riccio*, à Venise, chez Nicolas Pezzana, 1659, in-8°. 3° Plusieurs épigrammes, manuscrit in-fol., à Palerme. 4° *Tractatus de legatis piis*. 5° *De iudiciis conservatoribus liber*. 6° *Panegyrici*. (Mongitore, *Biblioth. sic.*)

AUGUSTIN, capucin de Narbonne, théologien et prédicateur du dix-septième siècle, a laissé, 1° trois tomes in-4° de Sermons sur l'Eucharistie pour le Carême et l'Avent. 2° *Jesus-Christus in Eucharistia prædicatus, per oc-*

*tavam festi corporis Christi*, 1688, in-4°. 3° *Jésus-Christ*, ou *Mystère de la vie*, 1689. 4° Des sermons pour les dimanches après la Pentecôte, 1690. (Dionysius Genuensis, *Bibl. capuc. p. 43.*)

AUGUSTIN (Dominique d'), prêtre et docteur en théologie, de Palerme, où il mourut octogénaire le 20 février 1692, était un homme de probité et très-versé dans l'Écriture-Sainte et des Pères de l'Église. On a de lui : 1° *Discorsi della SS. Eucharistia*, tom. 3, à Palerme, 1688, 1689 et 1690, in-12. 2° *Sermones*, part. 2, ibid., 1691, in-12. (Mongitore, ibid.)

AUGUSTIN (Grégoire d'), dominicain de Palerme en Sicile, bachelier en théologie, distingué par son érudition dans le dix-septième siècle, a laissé : 1° *Decade terza dell' historia di Sicilia, o vero supplemento all' historia di Sicilia*, di F. Tomaso Fazello, du même Ordre, manuscrit dans la bibliothèque des dominicains de Palerme. 2° *Vita del B. Pietro Geremia Palermitano, dell' Ordine de' PP. Predicatori*, manuscrit. 3° *Discorso intorno alla divisione del regno di Sicilia, nel quale si tratta con autorità d'el vecchio e nuovo Testamento, con testimonii di santi Padri, con esempi e similitudini, quanta utilità apporta l'unità e quanto danno caggiona la divisione nelli regni*, manuscrit, in 4°. (Mongitore, *Biblioth. sic.* tom. 1. Le Père Échard, *Script. Ord. Prædic.* tom. 2, p. 471.)

AUGUSTIN (Michel de Saint-),

né à Bruxelles le 15 avril 1621, entra dans l'Ordre des Carmes, où il fit profession le 14 octobre 1640. Il y enseigna la philosophie, y fut maître des novices, prieur, définiteur, assistant du provincial, et enfin trois fois provincial. On a de lui : 1° *Introductio in terram Carmeli, seu ad vitam verè carmelitanam*, à Bruxelles, 1659, in-12, et en flamand, in-8°. 2° *Pia vita in Christo, pro incipientibus, proficientibus et perfectis*, à Bruxelles, 1663, in-12.

Il avait déjà été imprimé au même lieu en 1661, in-8°. 3° Une instruction en flamand pour l'entière abnégation de soi-même et de toutes les créatures, et pour la vie déiforme, à Malines, 1669, in-8°. 4° *Institutionum mysticarum libri 4*, à Anvers, 1671, in-4°. 5° La vie du vénérable frère Arnould de St.-Charles Borromée, et l'abrégé de cette vie, plusieurs fois réimprimé. (*Specul. Carmel.*, tom. 2, pag. 1112 et 1031.)

AUGUSTIN DE LA VIERGE-MARIE, religieux carme, natif de Léon en Bretagne, nommé dans le siècle Guillaume de Goazmoal, prononça ses vœux à Rennes en 1640; il professa d'abord la philosophie et la théologie, et gouverna ensuite quelques maisons de son ordre en qualité de prieur. Il mourut le 27 juin. On a de lui : 1° *Theologiæ thomisticæ cursus*, Paris, 1660, 6 vol. in-12. 2° *Privilegia omnium religiosorum*, Lyon, 1661, in-8°. 3° *Philosophiæ aristo-thomisticæ cursus*, Lyon, 1664, 6 vol. in-12. 4° *Breviarium juris cano-*



nici, manuscrit. (*Biblioth. Carmelit*, tom. 1, col. 208.)

AUGUSTIN (Hilaire de Saint-), carme déchaussé, prieur du couvent de Bruxelles et vicaire provincial des Pays-Bas et de Bourgogne, a donné l'ouvrage intitulé : *Vox tubæ angeli lucis ad revocandum à tenebris calvinismi Emanuele Portugalæ*, à Bruxelles, 1635. (*Speculum carmeli*, tom. 2, pag. 1129.)

AUGUSTIN DE LIMOGES (S.) *S.-Augustinus Lemovicensis*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située dans un faubourg de Limoges. Elle était ancienne et servait de sépulture commune pour l'église de Limoges, dès le commencement du christianisme en cette ville. Saint Martial, l'apôtre de l'Aquitaine et premier évêque de Limoges, en fit la bénédiction, ainsi que de la chapelle qui y était sous le titre de Saint-Sauveur, ; Atricus, quatrième évêque de Limoges, l'augmenta ; et Ruricius qui occupait le même siège vers la fin du cinquième siècle et au commencement du sixième, y fonda un temple sous l'invocation de saint Augustin ; ce qui a fait croire à quelques uns que ce monastère, du temps de Ruricius, avait été possédé par des chanoines réguliers de Saint-Augustin ; mais c'est une erreur ; car du temps de Ruricius on ignorait la différence des chanoines réguliers d'avec les séculiers. Bien plus, le nom de chanoine n'était pas en usage, et ce n'était pas la coutume de ce temps-là d'établir hors les

villes des communautés de clercs, mais de moines. Ce monastère ayant été détruit dans la suite par les Normands, Turpion, évêque de Limoges, prélat recommandable par sa naissance et par sa piété, le rétablit en 734. Il y plaça des reliques de saint Augustin qu'il avait apportées d'Italie ; il y rassembla des moines sous la règle de Saint-Benoît et leur donna de grands biens. L'abbaye de Saint-Augustin était régulière et la première de France qui eût embrassé la réforme de la congrégation de Saint-Maur. (*Gall. Christ.*, tom. 2, col. 575.)

AUGUSTIN DE TÉROUANE (saint), *sanctus Augustinus Tervanensis*, abbaye élective et régulière de l'Ordre de Prémontré, était située près de Térouane, au diocèse de Saint-Omer. Elle était fille de l'abbaye de Sélincourt, au diocèse d'Amiens, et fut fondée l'an 1131 par Milon, évêque de Térouane qui était du même Ordre de Prémontré. L'abbé de Saint-Augustin de Térouane avait séance aux États d'Artois. (*Gall. Christ.*, tom. 3.)

AUGUSTIN DE LA VICTOIRE, religieux, prêtre de l'Ordre de la Charité, a écrit la vie de saint Jean-de-Dieu, instituteur des religieux de la Charité à Paris, 1691, in-4°. L'auteur n'avance rien de lui-même, il ne fait que suivre ceux qui l'ont précédé. François Castro, prêtre-administrateur de l'hôpital de Grenade, a écrit le premier en espagnol la Vie de frère Jean-de-Dieu vingt-cinq ou trente ans après sa mort. Elle

a été traduite en français par feu M. de Harlay, archevêque de Rouen, en latin et en italien par d'autres. En 1630, Antoine Govea, évêque de Cirène et visiteur apostolique dans la Perse, composa une autre Vie où il mit plusieurs choses qui n'étaient pas venues à la connaissance de Castro. Quelque ample que fût cette vie, elle n'a pas laissé d'être augmentée par le père Augustin de la Victoire. M. l'abbé de Loyac publia une autre Vie de frère Jean de-Dieu en 1661. Enfin, l'auteur de celle-ci, informé de plusieurs particularités qu'on ne savait pas encore, s'est trouvé en état de faire un récit plus étendu des actions de frère Jean-de-Dieu que les autres n'avaient pu faire. (*Journal des Savans*, 1691, pag. 286 de la première édition, et pag. 217 de la seconde.)

AUGUSTINS, Ordres religieux qui reconnaissent saint Augustin pour fondateur. Ce saint docteur vivait en commun avec les clercs d'Hyppone, et cette société a été la source d'un grand nombre de chanoines réguliers qui suivent la règle de Saint-Augustin. On dispute encore aujourd'hui pour savoir si saint Augustin a institué les ermites qui portent son nom, aussi bien que ces clercs réguliers. Quoiqu'il en soit, il est certain que le pape Alexandre IV, l'an 1256, assembla diverses congrégations d'ermites qui vivaient à la campagne, pour n'en faire qu'un même corps et un même Ordre sous la règle de Saint-Augustin. Cet Ordre,

qui a produit beaucoup de Saints et de grands hommes, s'est divisé en plusieurs branches. Il a eu aussi ses réformes, entre autres celle qu'on appelle la *communauté de Bourges* ou la *province de saint Guillaume* et celle des *Augustins-Déchaussés*, dits *Petits Pères*, parce que François Amet et Matthieu de Saint-François, tous deux de petite stature, qui ont le plus travaillé à l'établissement de leur réforme, s'étant présentés à Louis XIII, ce prince demanda en les voyant qui étaient ces *Petits-Pères-là*. Ce nom leur est resté. (*Voyez* Possidius, in *Vita S. August.* Baronius. Sponde. Bzovius. Jacques de Bergame, in *Chron.* Le Mire. Le père Augustin Lubin. M. Ferrand. La Vie de saint Augustin, par les Pères bénédictins, et le livre intitulé : *Augustini monachus propugnatus*, par le père Bonaventure de Sainte-Anne, Augustin-déchaussé.)

AUGUSTINES, religieuses qui reconnaissent S. Augustin pour leur père et qui suivent la règle que ce saint docteur composa pour le monastère d'Hyppone, dont sa sœur était supérieure. Elles sont répandues particulièrement en Espagne et en Italie, où elles forment diverses congrégations, telles que la congrégation de la Pénitence de J.-C., celle de Sainte-Catherine de la Rose, celle de Sainte-Marthe qui se consacre entièrement au service des malades, celle du Mont-Calvaire répandue dans la Flandre pour le service des hôpitaux, celle de

Sainte-Catherine établie à Paris, rue Saint-Denis, qui loge les pauvres, etc. (*Voyez* le père Augustin Lubin. Hermant, *Hist. des Ordres religieux*, etc.)

AUGUSTINIENS, *Augustiniani*, *Augustinenses*, nom que l'on donne dans les écoles aux théologiens qui font profession de suivre la doctrine de saint Augustin, principalement sur les matières de la Grâce et de la Prédestination : Voici leur système.

1°. Ils distinguent entre l'état d'innocence, dans lequel Adam fut créé, et l'état de nature tombée dans lequel nous naissons, entre les œuvres naturelles et les œuvres surnaturelles.

2°. Ils soutiennent que toutes les créatures libres dans l'un ou l'autre de ces deux états ont besoin du concours actuel de Dieu pour chaque action naturelle.

3°. Que ce concours n'est pas antécédent ni physiquement déterminant, mais simultané, indifférent, versatile et flexible au choix de la volonté ; en sorte que Dieu concourt à telle ou telle action, parce que la volonté se détermine à agir, et si elle ne s'y détermine pas, Dieu ne prête pas son concours.

4°. Que quant aux œuvres surnaturelles, les mêmes créatures libres, en quelque état qu'on les suppose, ont besoin d'un secours spécial et surnaturel de la Grâce.

5°. Que dans l'état de nature innocente, cette Grâce n'a pas été efficace par elle-même et de sa nature, comme elle l'est maintenant, mais versatile et dépen-

dante pour son efficacité, du consentement du libre-arbitre. C'est cette Grâce qu'ils appellent *adjutorium sine quo*, secours sans lequel la créature libre ne pouvait faire aucune œuvre surnaturelle, et qui par conséquent lui était nécessaire pour ces sortes d'œuvres, mais qui cependant ne l'y déterminait pas efficacement, à la différence de l'*Auxilium quo* ou de la Grâce efficace par elle-même et de sa nature, telle qu'elle est dans l'état présent.

6°. Que dans ce même état de nature innocente, il n'y a point eu de décrets absolus, efficaces antécédens au consentement libre de la volonté de la créature, et par conséquent nulle prédestination à la gloire avant la prévision des mérites, nulle réprobation qui ne supposât la prévision des démérites.

7°. Que dans l'état de nature tombée ou corrompue par le péché, la Grâce efficace par elle-même est nécessaire pour toutes les actions qui sont dans l'ordre surnaturel, à cause de la faiblesse seulement de la volonté humaine blessée par le péché d'Adam, et non à cause du souverain domaine de Dieu sur la créature et sur la dépendance essentielle de la créature envers le Créateur, comme le veulent les Thomistes.

8°. Quoiqu'ils avouent que Dieu a une infinité de moyens inconnus à l'homme pour déterminer librement la volonté, ils font consister la nature de la Grâce efficace dans une certaine délectation et suavité victorieuse, par



laquelle Dieu incline et détermine infailliblement la volonté au bien, sans toutefois blesser sa liberté; ce qu'ils expliquent différemment: car les uns, comme les pères Bellelli et Berti, font consister l'efficacité de la Grâce dans une délectation victorieuse même indélébile, même relativement et par degrés, mais néanmoins non nécessitante, parce qu'elle laisse toujours la liberté d'indifférence et un vrai pouvoir de résister; les autres font consister l'efficacité de la Grâce dans une délectation victorieuse, non par degrés et relativement, mais simplement et absolument.

9°. Outre la Grâce efficace, ils en admettent encore une autre suffisante, Grâce réelle et proprement dite qui donne à la volonté assez de force pour pouvoir, soit médiatement, soit immédiatement, produire des œuvres surnaturelles et méritoires, relativement aux circonstances présentes, mais qui pourtant n'a jamais son effet sans le secours d'une Grâce efficace.

10°. Quand Dieu appelle quelqu'un efficacement, il lui donne, selon eux, une Grâce efficace par elle-même; et il accorde aux autres une Grâce suffisante pour accomplir ses commandemens, ou au moins pour obtenir des Grâces plus abondantes et plus fortes, afin de les accomplir.

11°. Ils soutiennent que, quant à l'état de nature tombée, il faut admettre, avec la volonté de sauver tous les hommes, des décrets absolus et efficaces par eux-mêmes,

pour les œuvres qui sont dans l'ordre surnaturel.

12°. Que la prescience de ces mêmes œuvres est fondée sur ces décrets absolus et efficaces.

13°. Que toute prédestination, soit à la Grâce, soit à la gloire, est entièrement gratuite.

14°. Que la réprobation positive se fait en vue des péchés actuels; et la réprobation négative en vue du seul péché originel. (*Voyez le père Berti, Théologie. Disciplin.*, tome 3; et dans son apologie intitulée: *Augustinianum systema de gratia ab iniqua Baiani et Janseniani erroris vindicatum*, etc.

On divise les Augustiniens en rigides et relâchés ou mitigés. Les rigides sont ceux qui soutiennent tous les points que nous venons d'exposer. Les relâchés sont ceux qui, dans les œuvres surnaturelles, en distinguant de faciles et de difficiles, n'exigent de Grâce efficace par elle-même que pour ces derniers, et soutiennent que pour les autres, telles que la prière, par laquelle on peut obtenir des Grâces plus abondantes, la Grâce suffisante suffit réellement et a souvent son effet sans avoir besoin d'autre secours. C'était le sentiment du cardinal Noris, du père Thomasin, etc.

AUGUSTINIENS, hérétiques du seizième siècle, disciples d'un sacramentaire nommé Augustin, qui disait que le ciel ne serait ouvert à personne avant le dernier jour. (Lindan.)

AUGUSTINIENS, disciples

d'Augustin Marlorat, moine apostat de l'Ordre des Augustins. *Voyez* MARLORAT.

AUGUSTOPLE, ville du diocèse de Jérusalem, dans la troisième Palestine, sous la métropole de Pétra, ne nous est connue que par les notices ecclésiastiques et quelques évêques qui ont assisté aux conciles.

1. Jean, au concile d'Éphèse, en 431.

2. Jean II, à la lettre synodale de Pierre, patriarche de Jérusalem, contre Anthime, en 536.

AUGUSTOPLE, *Augustopolis*, ville épiscopale du diocèse d'Asie, dans la Phrygie salulaire, est la patrie du grammairien Eugène. Elle a eu quatre évêques sous Synnademet.

1. Philcade, qui souscrivit avec Acace de Césarée et Georges d'Alexandrie, dans le concile de Séleucie, à la formule de foi des Ariens.

2. Diogène, pour lequel un appelé Meri souscrivit au cinquième concile.

3. Nicétas, au septième concile général.

4. Constantin, au huitième.

AULNAI ou AUNAI, *Alnetum*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, fille de Savigny, était située assez près de la rivière d'Odon, à six lieues de Caen, entre Harcourt-Thury et Thorigni, dans le diocèse de Bayeux. Elle fut fondée et dotée vers l'an 1131 par Jourdain de Saye et Luce, sa femme, sous l'épiscopat de Richard II, évêque de Bayeux. L'église qui est très-bien bâtie, fut

dédiée à la Vierge en 1190 par les évêques de Bayeux et de Coutances. Il y avait autrefois un grand nombre de religieux. Ils étaient encore quarante sous l'abbé Thomas de Manois qui mourut en 1351. Il y avait fondé cinq chapelles, et les noms de ces quarante religieux sont écrits avec le sien dans la chapelle de la sainte Vierge où il fut inhumé. Cette abbaye souffrit beaucoup dans le seizième siècle pendant les ravages des calvinistes. Elle a embrassé la réforme en 1652, et elle valait environ 12,000 l. de rente, tant pour l'abbé que pour les religieux. M. Huet, évêque d'Avranches, a été abbé d'Aulnai et a rendu cette abbaye célèbre par les ouvrages qu'il y a composés dans les longs séjours qu'il y fit quelques années de suite dans la belle saison. (Moréri, édit. de 1759. *Gallia Christ.*, tome II, col. 443, nouv. édit.)

AULON, vallée qui s'étend le long du Jourdain depuis le Liban jusqu'au désert de Pharan. On appelle aussi *Aulon* le grand champ et la vallée qui est entre le Liban et l'Anti-Liban.

AUMALE ou SAINT MARTIN D'AUMALE, *Alba-Marla*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située en Normandie, à quatorze lieues de Rouen sur la gauche de la Bresle. L'église de Saint-Martin fut bâtie sous Richard III, duc de Normandie, par un seigneur nommé Guérinfroi, qui y établit des chanoines au nombre de six dans un lieu qu'on appelle Acy, de *Alceio*,

c'est pour cela apparemment qu'elle porte aussi le titre de Saint-Martin-d'Acy. Cette église fut cédée aux moines de Saint-Lucien de Beauvais par Étienne, comte d'Aumale, en 1096, et le comte Guillaume, son fils, la fit ériger en abbaye en 1130 par Hugues, archevêque de Rouen, qui approuva ce nouvel établissement, à condition que le premier abbé qu'on y mettrait serait pris d'entre les moines de Saint-Lucien, et qu'il promettait obéissance à l'archevêque de Rouen. L'abbaye de Saint-Martin-d'Aumale étant presque entièrement ruinée sur la fin de l'autre siècle, elle fut parfaitement réparée par les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur qui s'y établirent depuis 1704. (*Gallia Christ.*, tom. 11, col. 275, nouv. édit.)

AUMONE (l'), ou petit Cîteaux, *Eleemosyna*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, dans le comté de Dunois au diocèse de Blois, était située dans la forêt de *Marche-Noir*, entre Chartres et Blois. Elle fut fondée l'an 1121 par Thibaud IV, comte palatin de Champagne, de Blois, etc. Le pape Calixte III, par une bulle de l'an 1445, permit à l'abbé de l'Aumone d'officier pontificalement. (*Gallia Christ.*, tom. 7, col. 1397.)

AUMONE, secours temporel qu'on donne aux indigens. L'aumône est de précepte pour ceux qui sont en état de la faire; et ce précepte est fondé sur l'Écriture, les Pères, l'amour naturel

que nous devons au prochain. Jésus-Christ proteste dans l'Évangile qu'il condamnera les réprouvés au feu éternel pour n'avoir pas fait l'aumône. (*Matth.*, c. 25, v. 41.) Et saint Jean nous avertit que ceux qui manquent d'assister leurs frères dans leurs besoins, lorsqu'ils le peuvent, n'ont point en eux l'amour de Dieu. (1. *Joan.*, c. 3, v. 17.) Les Pères n'ont qu'une voix sur cet article. *Superflua divitum, necessaria sunt pauperum. Res alienæ possidentur, cum superflua possidentur*, dit saint Augustin. (*August.*, in *Psal.* 147, n°. 12.) *Aliena rapere convincitur, qui ultra necessaria sibi retinere probatur*, dit saint Jérôme. (Saint Hieron, in *Reg. Monach.*, c. de *Paupert.*) *Pasce fame morientem*, dit saint Ambroise, *si non pavisti; occidisti*. (Ambros., 1. de *Offic.*, in *Can. pasce.*, 21 dist.)

Pour la pratique de ce précepte, il faut distinguer trois sortes de nécessités des pauvres; la nécessité commune, la nécessité pressante et la nécessité extrême. La nécessité commune est celle que souffrent ordinairement tous les pauvres. La nécessité pressante est celle des pauvres qui ne peuvent se procurer le nécessaire sans courir risque de leur salut, de leur honneur ou de leur santé. La nécessité extrême est celle où se trouve un pauvre qui est dans un danger évident de mourir s'il n'est secouru promptement. Il faut savoir aussi qu'il y a deux



sortes de nécessaires, celui de la vie et celui de l'état. Le nécessaire de la vie, c'est ce qu'il faut pour vivre et pour s'habiller. Le nécessaire de l'état, c'est ce qu'il faut pour se soutenir dans sa condition sans luxe et sans cupidité. Dans les nécessités communes, on est obligé de donner tout le superflu de l'état, en gardant néanmoins ce qu'il faut pour l'entretien et l'établissement honnête de ses enfans, et pour les cas fortuits, pourvu qu'ils doivent probablement arriver, ce qui entre dans le nécessaire de l'état. Mais on n'est pas obligé de donner tout d'un coup son superflu, ni aux premiers pauvres qui se présentent. On peut et l'on doit même examiner avec prudence les nécessités des pauvres, en commençant toujours par ceux qui sont dans un plus grand besoin. Quand les besoins sont égaux, il faut préférer les parens aux étrangers, ceux du lieu où l'on demeure à ceux qui n'en sont pas, ceux qui ont de la piété à ceux qui en manquent, etc. Dans les nécessités pressantes, il faut retrancher avec prudence quelque chose du nécessaire de l'état, plus ou moins, à proportion des nécessités plus ou moins grandes. Dans les nécessités extrêmes, il faut donner aux pauvres tout le nécessaire de l'état, tout ce qui reste après le nécessaire de la vie, ou bien après ce qu'il faut absolument pour s'habiller modestement et vivre frugalement. L'aumône n'est pas

moins avantageuse et méritoire que nécessaire lorsqu'elle se fait avec les conditions requises, c'est-à-dire volontiers et avec joie, avec prudence, humilité, charité, justice, en ne donnant que ses biens propres, et dont on a la libre disposition.

AUMONERIE, office claustral dans les anciennes abbayes et les anciens prieurés conventuels, dont le titulaire doit avoir soin de faire les aumônes du revenu affecté à cet effet. Les aumôneries sont des titres de bénéfice que les congrégations réformées ont supprimées, et dont elles ont réuni le revenu à la mense conventuelle.

AUMONIER, est un officier ecclésiastique qui sert le Roi, les princes et les prélats dans les fonctions du service divin. On appelle aussi de ce nom les prêtres qui sont à la suite d'un régiment, sur un vaisseau, dans des places fortes, ou auprès des seigneurs particuliers, pour s'acquitter des fonctions de leur état, selon les besoins spirituels de ceux auprès desquels ils sont placés.

Les aumôniers des régimens, des vaisseaux, et autres semblables, doivent être approuvés de leur évêque diocésain ou de leur supérieur régulier, s'ils sont religieux. ( Art. 1 du tit. 2 de l'ordonnance de la marine de 1681. ) Ce même article veut que dans les navires qui feront des voyages de long cours il y ait un aumônier. L'art. 3 dit que l'aumônier célébrera la messe,

du moins les fêtes et dimanches; qu'il administrera les sacremens à ceux du vaisseau, et fera tous les jours matin et soir la prière publique où chacun sera tenu d'assister s'il n'a empêchement légitime. L'article 4 et dernier de ce même titre défend, sous peine de vie, à tous propriétaires, marchands, passagers, mariniers et autres, de quelque religion qu'ils soient, qui se trouveront dans les vaisseaux, d'apporter aucun trouble à l'exercice de la religion catholique, et leur enjoint de porter honneur et révérence à l'aumônier, à peine de punition exemplaire. Il y a de semblables réglemens touchant les aumôniers des régimens et des garnisons.

Par lettres-patentes du 5 juin 1717, registrées au parlement, il était ordonné que tous les négocians qui feraient équiper dans les ports du royaume des vaisseaux pour des voyages de long cours, dont les équipages seraient de quarante hommes et au-dessus, seraient obligés d'y embarquer des aumôniers, à peine de deux cents livres d'amende.

Grand-aumônier de France, est le premier officier ecclésiastique de chez le Roi. C'est un prélat revêtu ordinairement de la pourpre romaine, qui semble représenter cet ancien archichapelain ou chancelier qui avait autrefois tant de droits et de pouvoir dans la cour de nos Rois.

Un des principaux droits qui ont appartenu au grand-aumô-

nier est cette juridiction étendue que nos rois lui avaient conservée sur les aumôneries, hôpitaux, maladeries, et autres lieux pitoyables du royaume. Le grand-aumônier avait sur ces hôpitaux le droit de nommer et pourvoir à toutes les places et bourses qui y sont attachées; mais le Roi avait à cet égard le droit de prévention, et le premier nommé par Sa Majesté était préférable au nommé postérieurement par le grand-aumônier. (*Biblioth. can.*, au mot RÉGALE, n. 2. *Conférence des Ordonnances*, l. 1, tit. 2, par. 3.)

Il y avait cependant plusieurs hôpitaux du royaume qui étaient exempts de la juridiction du grand-aumônier. Le pape Grégoire xv, par sa bulle du dernier mai 1622, donnée à la réquisition de M. le cardinal de La Rochefoucault, grand-aumônier de France, et du consentement du Roi, soustrait toutes les religieuses hospitalières de France, à la réserve seulement de celles de la ville et faubourgs de Paris, de la juridiction du grand-aumônier, et les soumet à celle des évêques diocésains, et particulièrement à leur visite, correction et autres droits de supériorité. (*Mém. du Clergé.*, t. 4, pag. 1689 et suiv.) Il paraît néanmoins que cette bulle n'a point eu son exécution, ou qu'on y a dérogé dans la suite par rapport à quelques Hospitalières de Paris, puisque les Hospitalières de sainte Catherine, rue Saint-Denis, et celles du faubourg

Saint-Marcel, etc., étaient sous la juridiction de l'archevêque de Paris.

Le grand-aumônier de France jouissait de plusieurs prérogatives qui le distinguaient des autres prélats, entre autres de celui d'officier dans tous les diocèses de France devant le Roi, parce qu'il est l'évêque de la cour et le chef de la chapelle royale qui est partout où le Roi assiste au service divin. Il jouissait encore de tous les privilèges accordés aux officiers et commensaux de la maison du Roi. Il faut voir à ce sujet une déclaration du 7 juillet 1570 qui règle les gages et les droits du grand-aumônier de France. (Voyez aussi l'histoire de la Chapelle des Rois de France par M. l'abbé Archon, in-4°, Paris, 1704, 1711. Voyez aussi sur cet article l'ouvrage de Sébastien Rouillard, intitulé : *le Grand-Aumônier*, et imprimé en 1687.)

Le père Le Long, dans sa *Bibliothèque historique de la France*, p. 705 et suiv., indique toutes les histoires des grands-aumôniers de France, entre autres : 1° le *Grand-Aumonier de France*, par Sébastien Rouillard, avocat au parlement, in-8°; Paris, chez Douceur, 1607. 2° *Mémoire manuscrit touchant la charge de grand-aumônier de France, et des divers titres attribués à cette charge*. Ce *Mémoire* est au volume cent-quatre-vingt-neuvième des manuscrits de M. Colbert de Croissy, évêque de Montpellier. 3° *Nomen-*

*claturamagnorum Franciæ Eleemosynariorum: per Petrum Frizon, doctorem theologum*. Ce catalogue est imprimé dans son histoire des cardinaux français intitulée : *Gallia purpurata*, in-fol., Paris, 1638. 4° L'Histoire ecclésiastique de la cour, ou Antiquités et Recherches de la chapelle ou oratoire du Roi de France depuis Clovis 1<sup>er</sup> jusqu'à notre temps, par Guillaume du Peyrat, aumônier du Roi, in-fol., Paris, chez Sara, 1645. 5° Description de la chapelle du château de Versailles, in-12, Paris, 1711. Voyez aussi Du Cange et Galland, dans la vie de saint Pierre Chastelain.)

AUMUCE, *pellicum ac villosum amiculum*. Fourrure que les chanoines portent sur le bras. Autrefois en France, non-seulement les chanoines, mais aussi les laïques, se couvraient la tête que d'aumuces et de chaperons. Ce ne fut que sous Charles v qu'on commença à abattre l'aumuce sur les épaules et ensuite sur le bras. (Le Gendre.)

AUNAIRE (saint), *Aunarius* ou *Aunacharius*, évêque d'Auxerre, était d'une famille riche et noble de la ville d'Orléans. Il se mit sous la discipline de Syagre, évêque d'Autun, après avoir suivi quelque temps la cour de de Gontran, roi de Bourgogne. Il fit un si grand progrès dans la science et la piété, sous ce grand homme, qu'en 571 ou 572 il fut choisi pour succéder à saint Éthère, évêque d'Auxerre. Il se trouva à plusieurs conciles où il



eut bonne part aux sages réglemens qui s'y firent. Il assembla aussi dans la ville d'Auxerre un synode d'abbés et de prêtres dans lequel il dressa quarante-cinq statuts très-salutaires. Il fit beaucoup d'autres choses remarquables dans son diocèse, travaillant de toutes ses forces à rétablir partout la pureté des mœurs et celle de la foi. Il eut aussi beaucoup de part à la pacification des troubles de Poitiers, excités vers l'an 589 dans le monastère de Sainte-Radegonde par quelques religieuses rebelles, et mourut de la mort des justes le 25 septembre de l'an 605, jour auquel les Martyrologes marquent sa fête. (Labbe, *Biblioth.*, tom. 1. Baillet, 25 septembre.)

AURAN, canton situé à l'orient septentrional de la Terre-Sainte. (*Ezéch.*, 47, v. 16.) On prétend que c'est la même que l'Iturée. Saint Luc dit que Philippe, fils d'Hérode, était maître de l'Iturée et de la Trachonite. (c. 3, v. 1.) Et Joseph dit qu'il possédait la Batanée, la Trachonite et l'Auranite où l'on voit que l'Auranite et l'Iturée sont mises l'une pour l'autre.

AURAT (François), prêtre, prieur de Saint-Allyre, habitué en l'église de Lyon, donna en 1693 le *Cantique des cantiques expliqué dans son sens littéral*, à Lyon, in-8°. Il y a une infinité d'explications allégoriques du Cantique des cantiques. Celle de M. François Aurat est littérale. L'auteur avait travaillé, pour son instruction particulière, à des

explications semblables sur les autres livres de l'Écriture. Nous ignorons si elles ont été imprimées.

AURE ou AURÉE, (sainte), *Aurea*, abbesse de Saint-Martial dans Paris, Française de naissance, se fit connaître par sa vertu du temps des rois Dagobert I et Clovis II. Saint Éloy, vivant à la cour du premier avant son épiscopat, fonda vers l'an 633 un monastère de filles dans Paris, en l'honneur de saint Martial de Limoges, pour lequel il avait conçu une dévotion particulière. Il y ramassa trois cents religieuses, et leur donna pour abbesse sainte Aure qui les gouverna saintement jusqu'à l'an 666 qu'elle mourut de la peste avec cent soixante de ses religieuses. On conservait son corps dans l'église de l'abbaye de Saint-Martial qui fut changée dans la suite, dédiée en partie sous le nom de Saint-Éloy, et donnée aux Barnabites. Sa fête se célébrait autrefois le 4 octobre que l'on croit être le jour de sa mort; mais depuis que le jour a été destiné à celle de saint François, elle a été remise au lendemain dans le bréviaire de Paris, où elle est d'office semi-double pour tout le diocèse. (Saint Oüen, *Vie de saint Éloy*, liv. 1, chap. 17 et 18; et liv. 2, chap. 51. Le Père Dubois, *Histoire de l'Église de Paris*. Baillet, 4 octobre.)

AURE ou AURÉE (sainte), vierge et martyre en Espagne, était religieuse dans le monastère de Cudeclar, près de Cor-

doue, lorsque ses propres parens qui étaient des Sarrasins nobles et qualifiés, la déférèrent eux-mêmes au juge comme chrétienne, l'an 856. Ce juge, qui était son parent, l'intimida si fort qu'elle lui promit de faire tout ce qu'il voudrait; mais s'étant bientôt repentie de sa faute, et montrant plus d'ardeur que jamais pour le christianisme, le juge lui fit trancher la tête le 19 de juillet de l'an 856. (Saint Euloge de Cordoue, *Mémorial*, liv. 3. Baillet, 19 juillet.)

AURÈLE (saint), martyr d'Espagne dans le neuvième siècle, sous les Sarrasins, compagnon de saint Georges, diacre. (*Voyez SAINT GEORGES.*)

AURÈLE (saint), évêque de Carthage, né en Italie ou dans les Gaules, se retira en Afrique pour se donner entièrement à Dieu. Il fut choisi pour être évêque de Carthage après la mort de Généthlius qui arriva vers le commencement de l'année 392 ou à la fin de la précédente. Il écrivit peu de temps après son élection à saint Augustin, avec lequel il était déjà lié d'amitié, pour lui demander le secours de ses prières et de ses conseils. L'an 393, il assembla dans Hyppone même un concile général de toute l'Afrique, dans lequel on fit plusieurs canons qui servirent de modèle aux conciles suivans. On y travailla aussi à la réunion des Donatistes. Il en tint ensuite plusieurs autres à Carthage, dans lesquels on fit divers réglemens très-sages, et

l'on obtint l'abolition des restes de l'idolâtrie en Afrique. L'an 398, il assembla aussi à Carthage ce célèbre concile national que l'on appelle communément le quatrième concile-général de l'Afrique, dans lequel on régla tout ce qui regardait la discipline ecclésiastique. L'an 403, 404 et 405, il assembla encore trois autres conciles à Carthage pour la réunion des Donatistes. L'an 411, il assista à la fameuse conférence qui se fit entre les catholiques et les Donatistes, dont tout l'avantage demeura aux catholiques. Il combattit aussi les Pélagiens dans deux conciles tenus à Carthage l'an 412 et l'an 416, et mourut saintement l'an 425 ou 426. Le jour de sa fête est marqué au 20 de juillet dans l'ancien calendrier de l'église de Carthage. *Conciles de Carthage.* Saint-Augustin, dans ses *Lettres et ses autres ouvrages contre les Donatistes et les Pélagiens.* (Baronius. Baillet, 20 juillet.)

AURÉLIE, vierge, parente de saint Adrie, martyr à Rome l'an 257, était venue de Grèce à Rome où elle passa treize ans à veiller et à prier jour et nuit au tombeau de saint Adrie, au bout desquels elle mourut saintement et fut enterrée auprès de lui. Le Martyrologe romain en fait mémoire le 2 décembre. (Baronius. Surius. Baillet, 2 décembre.)

AURÉLIEN (saint), évêque d'Arles, l'un des plus grands et des plus saints prélats de France du sixième siècle, succéda à

Auxane, évêque d'Arles, l'an 546. Le pape Vigile, par estime pour sa personne, lui envoya le *pallium* sans attendre qu'il le lui demandât, et le fit son vicaire et son légat dans toute l'étendue du royaume de Childeberr, fils du grand Clovis. Aurélien se servit utilement du crédit de ce prince pour soutenir ou rétablir la discipline, et de ses libéralités pour faire divers établissemens dont les principaux furent deux monastères qu'il bâtit dans Arles, l'un pour des hommes, où il mit saint Florentin pour abbé, et l'autre pour des filles. Il dressa pour les uns et pour les autres une règle double que nous avons encore. L'an 549, il assista au cinquième concile d'Orléans assemblé des trois royaumes de France, et eut part à tout ce qui s'y fit pour la réformation des mœurs et de la discipline. Il mourut le 16 de juin l'an 550. Les Martyrologes font mention de lui en ce jour : c'est mal à propos que quelques uns le confondent avec Aurélien évêque de Lyon, comme s'il n'y avait point eu d'Aurélien, évêque d'Arles. Aurélien évêque de Lyon, ne vivait qu'à la fin du neuvième siècle, et n'a reçu le titre de Saint que par quelques particuliers. (Holtzénus. Le père Lecoigne D. Mabillon, *troisième siècle Ben.* Baillet, 16 juin.)

AURÉLIOPLE, ville épiscopale de l'Asie mineure, sous l'archevêché d'Éphèse, à soixante milles au nord de cette métropole, a eu pour évêques :

1. Nicolas, présent à Rome quand Jean Paléologue, empereur des Grecs, y fit sa profession de foi le 16 octobre 1359. (Wadd., tom. 4, pag. 120.) Ce Nicolas était de l'Ordre des Frères-Mineurs.

2. Ferdinand Vaqueirus, du même Ordre, nommé par Clément VII, le 27 novembre 1531. (Wadd., tom. 8, pag. 511.)

AURÉLIOPLE, ville épiscopale du diocèse d'Asie, dans la province de Lydie sous la métropole de Sardes. On l'appelle aussi *Péricomé*. Elle a eu cinq évêques de notre connaissance.

1. Antiochus, au concile de Nicée.

2. Jean, au concile d'Éphèse.

3. Eutropius, qui souscrivit au décret de Gennade de Constantinople contre les Simoniaques.

4. Théodote, aux canons de *Trullo*.

5. Nicolas, au septième concile-général où il est appelé évêque de Péricomé.

AURÉOLE, *Auréola*. C'est une récompense spéciale donnée aux martyrs, aux vierges, aux docteurs, et aux autres Saints, à cause de quelques œuvres de surérogation qui demandaient beaucoup de courage et qui renfermaient une excellence particulière. Cette récompense consiste dans une certaine joie accidentelle et surajoutée à la gloire et au bonheur essentiel qui vient de la vision béatifique. Le mot d'*Auréole* vient de *laurus*, *laurier*.



AURIFEX ou AAURIFIC ou ORIFICIC (Bonfilius Nicolas), carme de Sienne en Italie, se rendit recommandable dans le seizième siècle par son érudition. On ignore le temps de sa mort, mais on sait qu'il vivait encore l'an 1592, et qu'il était pour lors âgé de soixante ans. Nous avons de lui : 1° *Novum examen ordinandorum*; à Venise, 1567 et 1570; et à Florence, 1586 et 1589. 2° *Epitome controversorum dogmatum, et commentarius de dignitate, vita et moribus clericorum*. 3° Un Traité de la Passion de notre Seigneur, en italien; à Venise, 1567. 4° *Syllava orationum*, recueillie des anciens Pères; à Venise, 1569; à Milan et ailleurs. 5° *Piè e devoto orationi, raccolte da diversi sancti dottori, per il R. P. Luigi da Granada*, etc., et *sparce in diversi luoghi delle sue opere, nuovamente poste insieme, et ordinate secundo i bisogni della vita humana*, dal P. F. Nicolo Aurifico... *con una breve regola di ben vivere, et alcuni esercizi spirituali*; à Venise, 1573 et 1574, in-12. Le père Échard croit que c'est le même ouvrage que Nicolas Antonio cite sous le titre de *Flores Coronæ spiritualis*, composé aussi en italien, et imprimé la même année au même endroit. 6° *Speculum missæ*; à Venise, 1578, in-8°. On y a joint : 7° un Traité de *Antiquitate, dignitate, veritate et ceremoniis Missæ*, tiré des Pères. 8° Huit tomes de méditations, tirées des Pères, écri-

tes en italien; les trois premiers tomes ont été imprimés à Venise en 1582. 9° *Tabula præparatoria ad missam, cum utilitatibus ex SS. Patribus collectis*; à Florence, 1591. 10° Le Miroir des religieuses, en italien, à Florence, 1591. 11° *Summarium indulgentiarum et gratiarum confratrum et sororum ordinis carmelitarum*; à Florence, 1592. 12° La Somme orifique, en italien, 1603. 13° *Institutio Mercatorum de cambiis et contractibus*. 14° Un Traité italien du Voile des femmes. 15° *Speculum episcoporum*. 16° *Examen Confessorum*. 17° *Lectiones in quartum sententiarum*. 18° *Expositiones Evangeliorum quadragesimalium*. 19° *Index S. Scripturæ, cum expositione SS. Patrum*. 20° *Institutio carmelitica, ubi dialogisticè ordinis regula exponitur*. 21° *Vita Elisæi, Carmelitarum Ducis secundi*. 22° *Historia carmelitica*. Notre auteur a aussi travaillé à corriger les OEuvres de Thomas Waldensis, carme anglais. (Possevin, in *App. sac.* Le Mire, de *Script. sæc.* 16, cap. 90. Lucius, in *Bibl. carmel.* Alègre, in *Parad. carmel.*)

AURILLAC, ville de la Haute-Auvergne, à dix lieues de Saint-Flour. Il s'y est tenu deux conciles.

Le premier se tint l'an 1278, contre les exemptions. On y défendit la célébration des offices divins et l'administration des Sacremens dans les lieux non exempts, interdits par l'ordinaire. quoique habités par des

personnes exemptes. (Martène, *Thes.*, tom. 4.)

Le second l'an 1294, pour secourir le Roi dans les besoins de l'État. Simon, archevêque de Bourges, y présida. On y accorda le dixième des biens ecclésiastiques de la province du Berry pendant deux ans, à cause des besoins pressans de l'État, à Philippe-le-Bel, qui protesta par une lettre adressée au concile, que les Pères lui accordaient ce secours par un effet de leur libéralité et par une grâce toute pure, *ex sola gratia et mera liberalitate*. (Martène, *Thes.*, tom. 4, pag. 214.)

AURILLAC, *Aureliacum*, ancienne abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située dans la ville du même nom, au diocèse de Saint-Flour dans la haute-Auvergne. Elle fut fondée sous l'invocation de saint Pierre, par Gérard (le S.), seigneur d'Aurillac, l'an 894. L'église de ce monastère était très-belle et très-vaste avant que les calvinistes en eussent détruit une partie, et ce qui en reste annonce quelle était la magnificence de cet édifice. Saint Gérard fut inhumé dans cet église qui porte aujourd'hui le nom de ce Saint. Les miracles qui se faisaient sur son tombeau y attirèrent des dévôts de toutes parts. Le pape Urbain II, Jean, comte d'Auvergne, et Marie de Montpellier, reine d'Aragon, y vinrent visiter les reliques du même Saint. En 1536, Jean de Cardaillac, abbé de Saint-Géraud d'Aurillac, fit faire une belle châsse d'argent, dans la-

quelle il déposa ce qui restait de ces précieuses reliques ; mais en 1567, les calvinistes emportèrent la châsse, et jetèrent au feu ce qui était dedans. L'abbaye d'Aurillac a été long-temps célèbre, tant par la sainteté que par la science de ses moines qui y avaient une académie et une école fameuse pour les bonnes lettres. Elle l'était encore vers l'an 1200, comme Jean de Salisbéry, évêque de Chartres, nous l'apprend dans ses lettres. Depuis son établissement jusqu'en 1561, cette abbaye suivit constamment la règle de saint Benoît ; mais elle fut sécularisée par une bulle du pape Pie IV, datée du 13 mai de la même année 1561. Il ne s'est point fait dans le royaume de sécularisation plus authentique et plus générale. Les trois Ordres de la haute Auvergne la demandèrent, les rois Henri II et Charles IX la sollicitèrent successivement, et elle fut enfin accordée aux instances du dernier de ces Monarques, sur la supplique de l'abbé et des religieux. Cette abbaye était soumise immédiatement au Saint-Siège. L'abbé était seigneur de la ville et prenait le titre de comte. Il avait une juridiction presque épiscopale sur son territoire, comme le pouvoir de donner la tonsure, les quatre Ordres mineurs, et des dimissoires pour prendre les Ordres. Du moment que l'abbaye de Saint-Géraud fut sécularisée, la communauté régulière de cette abbaye le fut aussi, et devint

un Chapitre séculier. Outre l'abbé, on comptait dans ce Chapitre deux dignités qui étaient le doyen et le chantre ; deux personnat, l'aumônier et le sacristin ; neuf canonicats, et deux semi-prébendes. L'abbé conférait seul les deux dignités, les deux personnat, et les deux semi-prébendes. Quant aux neuf canonicats, la nomination en appartenait en commun à l'abbé et au Chapitre qui exerçaient alternativement le droit de collation. (M. l'abbé Expilly, *Dictionnaire géographique, historique, etc.* Voyez le *Gallia christ.*, tom. 2, col. 439.)

AURIOL ou D'AURIOL (Blaise), en latin *Auriolus* et par d'autres *Aureolus*, jurisconsulte célèbre et poète français, était né à Castelnaudari. Il étudia le Droit à Toulouse et y prit le grade de docteur. La faculté de Droit canon y était alors séparée de celle du Droit civil, et chacune avait ses régens ou professeurs particuliers. D'Auriol eut la chaire ou régence de Droit canon. Il avait embrassé l'état ecclésiastique et avait pris tous les Ordres sacrés, et il fut revêtu de quelques bénéfices, entre autres de la dignité de doyen de l'église de Pamiers. On trouve aussi qu'il fut référendaire en la chancellerie du parlement de Toulouse. Lorsque le roi François 1<sup>er</sup> fit son entrée dans Toulouse, au mois d'août 1533, d'Auriol, alors professeur du Droit canon, eut l'honneur de haranguer Sa Majesté au nom de

l'Université ; et le Roi, sur ses représentations, accorda à cette Université le titre de noble, et aux professeurs le privilège de faire des chevaliers. M. de Lamignon de Basville rapporte ce fait dans ses *Mémoires pour servir l'histoire de Languedoc*, pag. 69, où on lit ce qui suit : « François 1<sup>er</sup> aimait si fort les » Lettres et les Sciences qu'il fit » marcher à Toulouse le recteur » à son côté préférablement à » tous autres ; et, par ses lettres- » patentes du mois d'août 1533, » il donna le droit de chevaliers » aux professeurs de cette même » Université. L'un d'eux, appelé » Blaise d'Auriol, reçut l'anneau » d'or, l'épée et les éperons dorés. Les professeurs se font encore enterrer avec ces marques d'honneur. » Il était juste que d'Auriol fût le premier décoré de ce titre de chevalier, puisque c'était à lui qu'en était due la concession, appelée dans l'Acte qui en fut dressé, *privilegium creandi milites*. La cérémonie en fut faite avec beaucoup d'appareil le 1<sup>er</sup> de septembre suivant, dans les écoles de Droit, par Pierre Daffis, docteur-régent et comte-ès-loix (*Comes Legum*), titre que l'on donnait aux docteurs qui avaient régenté vingt ans. Cette cérémonie fut annoncée par le bedeau de l'Université avec congé pour tout ce jour-là aux étudiants. Ce fut Daffis qui mit à d'Auriol les éperons dorés, la chaîne d'or au cou et l'anneau au doigt. La Rocheflavin qui nous a conservé dans ses *Arrêts*



*Notables*, liv. 5, l'acte que l'Université dressa d'un événement qui lui était si glorieux, rapporte le discours latin que d'Auriol prononça en cette occasion, la réponse que lui fit Daffis, la formule du serment prêté par d'Auriol, etc. Dans la réponse, Daffis dit entre autres à d'Auriol : « Vous » êtes le premier d'entre les prêtres qui ait été pourvu de la charge de référendaire dans la chancellerie de Toulouse ; le premier de votre nom (de Blasius) qui ait écrit sur le Droit ; le premier qui ait enseigné l'art d'écrire sur l'art oratoire en langue française, etc. » Nous ne connaissons pas ces écrits de d'Auriol sur l'art de l'éloquence en notre langue, supposé que l'on veuille dire, par les paroles rapportées, qu'il a écrit sur ce sujet. Le 5 mars 1539, d'Auriol demanda à se démettre de sa régence, et proposa à l'Université, pour le remplacer, Jean Boyer qui fut accepté. Les ouvrages qui nous restent de Blaise d'Auriol sont : *Additiones et apostillæ ad lecturam Guillelmi de Montelauduno in sextum decretalium*, imprimées à Toulouse en 1524 ; une interprétation latine, *in cod. cum re de rescript. in Antiquit.*, en 1532, in-8°, traduction de latin en prose, et partie en rimes, des joies et douleurs de Notre-Dame, avec une Oraison à Notre-Dame par équivoques latins et français ; autre Oraison à sainte Anne, de même. Confessionnal pour savoir les péchés et leurs

circonstances, par lettres et par vers ; vers par signifiante de lettres doubles ; Épître de la beauté de Jésus ; autre, de la beauté et état de la sacrée Vierge Marie.

#### AUROUX DES PÔMMIERS

(Matthieu), prêtre, docteur en théologie, conseiller-clerc en la sénéchaussée de Bourbonnais, et siège présidial de Moulins. Nous avons de lui : 1° Coutumes générales et locales du pays et duché de Bourbonnais, avec le commentaire ; Paris, 1732, in-fol. Ce commentaire est proprement une conférence de tous les commentaires, tant imprimés que manuscrits, sur cette coutume, que M. Auroux a pu recouvrer, à laquelle il joint ses propres observations, avec son jugement sur l'avis des auteurs qui ont écrit avant lui. 2° Additions au nouveau commentaire de la coutume de Bourbonnais, 1741, in-fol. 3° Traité sur la nécessité de s'instruire de la vérité de la religion et sur les moyens de s'en assurer, etc., 1742, in-12. Ce n'est qu'un essai d'un plus grand ouvrage où l'auteur se propose de donner une exposition de la foi de l'Église, dégagée des termes et des disputes de l'école, et conciliée avec la raison, dont il conserve tous les droits en les renfermant dans leurs justes bornes. (*Journal des Savans*, 1733, pag. 453 ; 1741, pag. 251 ; 1742, pag. 384.)

AUSONE (saint), premier évêque d'Angoulême, était disciple de saint Martial de Limoges, que

l'on peut appeler l'apôtre de l'Aquitaine. Il vivait sous l'empire de Gallien , dans le temps que Chrocus , roi des Allemands , étant venu fondre dans les Gaules , fit divers martyrs , du nombre desquels fut saint Ausone. On fait sa fête le 11 juin. (Bollandus. Baillet , 11 juin.)

AUSTER, *le midi*. Dans l'Écriture , *Négeb* , le *midi* , marque l'Arabie - Pétrée , ou l'Idumée méridionale , ou la partie méridionale de Juda. (*Deutéron.* , c. 33 , v. 23.)

AUSTREBERTE (sainte), vierge , abbesse au pays de Caux en Normandie , naquit l'an 633 au pays d'Artois , dans le territoire de l'ancienne ville de Térouane. Elle était fille de Badefroy ou Béfroy , comte palatin , c'est-à-dire seigneur de la cour , parent du roi Dagobert et de sainte Frametilde ou Frameuse qui était du sang royal. L'an 649 , elle s'enfuit auprès de saint Omer , évêque de Térouane , qui lui donna le voile sacré des Vierges , pour rompre le mariage auquel on voulait l'engager. Elle se retira ensuite dans l'abbaye du Port , au-dessous d'Abbeville , et elle y fut prieure. Quelques années après , elle fut établie abbesse d'un monastère dont nous ne connaissons pas le nom , où elle eut beaucoup à souffrir de la part de quelques religieuses indociles , pour l'établissement de la discipline régulière. Enfin l'an 672 , elle prit la conduite d'un monastère de filles bâti par saint Filebert , abbé de Jumièges , dans un lieu de Nor-

mandie appelé Pavilly , au pays de Caux , où il y a maintenant un bourg de ce nom et un prieuré de bénédictins qui semble être issu de cette ancienne abbaye de filles. La communauté devint extrêmement nombreuse sous son administration , avec les soins et les secours de S. Ouen , évêque de Rouen , qui la bénit et la constitua première abbesse du lieu. Elle donna pendant trente ans les plus rares exemples d'austérité , de mépris du monde , d'humilité , de pauvreté , et enfin de toutes les vertus qu'elle posséda dans un éminent degré , et dont elle alla recevoir la récompense le 10 de février de l'an 704. (Mabillon , *troisième siècle Bénéd.* Baillet , 10 février.)

AUSTRÉGISILE ou OUTRILLE (saint) , évêque de Bourges , naquit dans cette ville le 29 de novembre de l'an 551. Son père Augin ou Gondin trouva moyen de le faire entrer dans la maison du roi Gontran qui la prit en affection. Un nommé Bethelin , convaincu d'avoir détourné les finances du Roi , voulut en rejeter la faute sur Austrégisile ; et comme ils disputaient ensemble sans convenir de rien , le Roi ordonna qu'ils se battraient en duel pour terminer leur différend. Austrégisile mettant toute sa confiance en Dieu , allait attendre son adversaire dans le champ du combat , lorsque celui-ci mourut d'une chute de cheval. Austrégisile , par reconnaissance de cette grâce qu'il avait reçue de Dieu , hâta l'exécution du

dessein qu'il avait déjà conçu de quitter la cour, et se retira auprès de saint Aunaire, évêque d'Auxerre, qui le fit élève de son église; il alla ensuite trouver Éthère, évêque de Lyon, qui le fit prêtre et abbé de Saint-Nizer. Il passa plus de vingt ans dans cet emploi, donnant à tout le monde de grands exemples de piété, de mortification, de charité, jusqu'à ce qu'il fut sacré évêque de Bourges le 15 de février de l'an 612. Il fit alors admirer son zèle, sa vigilance, son ardente charité qui s'étendait continuellement à tous les besoins spirituels et corporels du prochain; de sorte qu'après avoir gouverné saintement son église durant l'espace de douze ans, il mourut de même le 20 de mai de l'an 624, jour de sa fête. (Labbe, *Bibl.*, t. 2. Bollandus. Mabillon, *deuxième Siècle Bénédictin*. Baillet, 20 mai.)

AUSTREMOINE, *Stremonius* ou *Strymonius* (saint), apôtre et premier évêque d'Auvergne, est l'un des sept illustres missionnaires apostoliques qui furent envoyés dans les Gaules par les évêques de Rome, vers le milieu du troisième siècle de l'Église. Il s'arrêta principalement dans l'Auvergne, et il a été regardé comme le premier évêque de la ville qui portait alors le nom d'Auvergne, de même que la province dont il était l'apôtre, et dont le siège fut mis à Clermont vers le huitième siècle. Saint Grégoire de Tours, qui était d'Auvergne, s'est

contenté de nous dire que la ville d'Auvergne avait reçu pour la première fois la parole du salut, par le ministère de notre Saint, et qu'après s'être rendu recommandable par la sainteté de sa vie, et par les travaux et les fruits de sa prédication, il mourut en paix. L'église d'Auvergne ne laisse pas de l'honorer comme martyr le premier jour de novembre. (Grégoire de Tours, l. 1, *Hist. et de gl. Conf.* Baillet, 1<sup>er</sup> novembre.)

AUSTRUDE ou OSTRU, *Austrudis* (sainte), vierge, abbesse à Laon, était fille du bienheureux Blandin-Bason et de sainte Salaberge. Elle naquit au diocèse de Toul vers l'an 634. A l'âge de douze ans, elle prit le voile de religieuse dans un monastère de la ville de Laon, dont sa mère était abbesse, et elle s'y avança si vite dans toutes les vertus, qu'à la mort de sa mère qui arriva l'an 654, elle fut choisie, malgré sa jeunesse, par les suffrages de toutes les religieuses, au nombre de plus de trois cents, pour gouverner cette grande communauté, et même celle des hommes qui y était jointe, en qualité d'abbesse. Elle s'acquitta parfaitement de toutes les obligations de sa charge, sans rien perdre de son application continuelle à Dieu, à laquelle elle rapportait généralement toutes ses démarches. Hors le dimanche et le jour de Noël, elle ne mangeait qu'à trois heures après-midi, et les jours de jeûne sur le soir, après avoir



fini les offices de la journée , le psautier, avec des hymnes et des cantiques spirituels. Ses veilles étaient si longues, qu'à la fin elle se passa de lit. Une telle vertu devait passer par le feu de la tribulation. On lui supposa un crime d'État qui fit accourir en fureur Ébroin , maire du palais à Laon , auquel la sainte abbesse n'opposa que sa douceur et l'exposition de son innocence. Elle pensa être assassinée quelques jours après par un furieux. Elle fut inquiétée par son propre évêque , nommé Madelgar ou Mauger qui voulait s'approprier son abbaye. Enfin, elle mourut de la mort des justes l'an 688 ou 707, et sa mort fut suivie de plusieurs miracles qui attestèrent sa sainteté. Ses reliques se conservent dans l'abbaye de Saint-Jean de Laon où les bénédictins ont succédé aux religieuses. (Mabillon, *second Siècle*. Bulteau, *Hist. Bénéd.*, tom. 1. Baillet, 17 octobre.)

AUTEL. Les premiers autels que Dieu ordonna à Moïse de lui élever, devaient être de terre ou de pierres brutes , sans fer ni autre métal, et il y a toute apparence que ceux qui furent bâtis ensuite par Samuel , Saül et David, étaient de même matière.

L'autel du temple de Salomon était d'airain, celui que Zorobabel, et ensuite les Macchabées, rebâtirent à Jérusalem, n'était que de pierres brutes. (2 *Par.*, c. 4, v. 1. 1; *Macch.*, c. 4, v. 47.)

Il y avait trois autels principaux dans le temple de Jérusa-

lem ; celui des parfums , celui des pains de proposition et celui des holocaustes. L'autel des parfums était une petite table de bois de séthim couverte de lames d'or, ayant une coudée de long, une coudée de large et deux coudées de haut. Il avait aux quatre coins quatre espèces de corne, et tout autour un petit rebord ou couronne par-dessus. Tous les matins et tous les soirs, le prêtre qui était de semaine et désigné par le sort pour cet office, offrait sur cet autel un parfum d'une composition particulière, et entraînait pour cela avec l'encensoir fumant ; et rempli du feu de l'autel des holocaustes, dans le saint où cet autel était placé, vis-à-vis l'autel des pains de proposition. C'est cet autel qui fut caché par Jérémie avant la captivité. Le prêtre ayant mis l'encensoir sur cet autel se retirait hors du saint.

L'autel des pains de proposition était une petite table de bois de séthim , couverte de lames d'or, avec un petit rebord orné de sculpture à jour par-dessus tout autour. Elle avait deux coudées de long, une coudée de large et une coudée et demie de haut. Elle était placée dans le saint. On mettait tous les jours de sabbat, sur cette table, douze pains avec de l'encens et du sel.

L'autel des holocaustes était une espèce de coffre de bois de séthim couvert de lames de cuivre. Il avait cinq coudées en carré sur trois de hauteur. Aux quatre coins de cet autel s'éle-

vaient comme quatre cornes , couvertes de même métal que le reste de l'autel. Au-dedans du creux de l'autel était une grille d'airain , sur laquelle on faisait le feu , et au travers de laquelle tombait la cendre à mesure qu'elle se formait sur l'autel , et était reçue en bas dans une cuvette placée sous l'autel. Aux quatre coins de cette grille étaient quatre anneaux et quatre chaînes qui la tenaient suspendue aux quatre cornes de l'autel. Cet autel était portatif , et , pour le porter , il y avait aux côtés des anneaux , dans lesquels passaient des barres de bois de séthim couvertes de lames de cuivre. Tel était l'autel des holocaustes du tabernacle dressé par Moïse dans le désert ; celui du temple de Salomon était beaucoup plus grand.

AUTEL , chez les chrétiens , est une table carrée consacrée à Dieu , élevée et ornée pour célébrer la messe. C'est en mémoire de la sainte Eucharistie qui fut instituée sur une table par Jésus-Christ , qu'ils ont donné à leurs autels la forme d'une table. Du temps des persécutions , les autels étaient de bois sans être fixes , afin qu'on pût les transporter d'un lieu à un autre : mais depuis la paix donnée à l'Église par Constantin , on fit des autels de toutes sortes de matières , d'or , d'argent , de marbre , de jaspe , de pierre. Le concile de Paris , tenu en 509 , ordonne qu'on ne consacrera point d'autel qui ne soit de pierre.

Les autels étaient creux anciennement comme des espèces de coffres , et dans ces creux ou vides on y mettait des reliques de Saints , et quelquefois des corps entiers de Saints qu'on pouvait voir par de petites ouvertures qu'on laissait derrière l'autel ou à ses côtés ; mais on n'exposait point sur l'autel les reliques des Saints ; cela ne commença qu'au neuvième siècle : on n'y exposait que l'Évangile. Pour ce qui est d'y mettre des images , des chandeliers , des vases de fleurs , cet usage ne commença qu'au dixième siècle , et peut-être plus tard , puisque Léon iv qui mourut vers l'an 847 , et après lui le concile de Reims , défendent de rien mettre sur l'autel que les classes des reliques des saints et les quatre Évangiles. (*Hom. de cura Past.* , t. 2 , *Conc. ult. edit. Nihil super eo ponatur , nisi capsæ cum sanctorum reliquiis et quatuor Evangelia. Apud Burchard* , l. 3 , *Decret.* , c. 97.) On n'y doit mettre encore aujourd'hui ni bonnet , ni calotte , ni gants , ni mouchoir , rien de cette nature ; cet usage est un véritable abus et une profanation de l'autel du Seigneur. Il n'y eut d'abord qu'un autel dans chaque église ; mais bientôt il y en eut plusieurs , puisque saint Grégoire-le-Grand qui vivait dans le sixième siècle , écrivant à Palladius , évêque de Saintes , compte jusqu'à treize autels que cet évêque avait fait élever dans son église. Charlemagne ordonna de n'en point

souffrir des superflus. (Bocquillot, *Liturg. sacr.*)

On ne peut, sans péché mortel, célébrer la messe sur un autel de bois, ni sur un autel de pierre non consacré, même dans le cas où les fidèles seraient privés de la messe, si on ne la célébraient de cette sorte, parce que l'Église a défendu de célébrer sur tout autre autel que sur un autel de pierre consacré ou béni par l'évêque. Il est encore nécessaire qu'il y ait des reliques dans cet autel, selon l'usage présent de l'Église. Un autel qui a perdu sa consécration n'est pas censé consacré, parce qu'on y a célébré le saint sacrifice de la messe, comme le serait un calice non consacré avec lequel on aurait célébré; parce que le corps de Jésus-Christ ne touche pas immédiatement la pierre de l'autel, comme son sang touche immédiatement le calice, qui par cette raison devient véritablement consacré. (Sainte Beuve, tom. 1 et 2. De Genet., *Theol. mor.*, tom. 3. *Confér. de Luçon*, tom. 5, conf. 16, q. 1. (Voyez MESSE, § des ornemens et des autres choses nécessaires pour dire la messe, n° 7.)

AUTEL portatif. Pierre consacrée qu'on peut transporter où l'on veut, *altare mobile*. On l'appelle aussi quelquefois *autel itinéraire*, *altare itinerarium*.

AUTEL isolé, est un autel qui n'est adossé ni contre un mur ni contre un pilier, et qui a une contre-table, *ara insularia*.

AUTEL privilégié, est un autel

auquel sont attachées quelques indulgences particulières, *ara prærogativa*. On appelle proprement autel privilégié celui où il est permis, par un privilège du pape, de dire des messes de morts certains jours qu'il n'est pas permis d'en dire aux autres autels, selon les règles de l'Église, et où l'Église applique d'une façon particulière les mérites de Jésus-Christ et des Saints aux âmes du Purgatoire; mais non pas où l'on délivre infailliblement une âme du Purgatoire à chaque messe que l'on y dit, comme quelques uns le pensent peut-être, puisque les indulgences ne profitent aux morts que par voie de suffrages, et dépendamment de la libre application que Dieu leur en fait comme il lui plaît. M. Thiers, et après lui les auteurs des *Cérémonies religieuses*, tom. 2, p. 43, auraient pu nous donner cette notion des autels privilégiés, sans se borner à quelques contes vagues et plaisans qui ne nous apprennent rien. (Voyez les Théologiens, et entre les autres le père Drouin, *de re Sacram.*, tom. 2, pag. 162, et M. Collet, *Traité des Indulg.*, tom. 1, pag. 276.)

L'origine des autels privilégiés, selon quelques auteurs, ne remonte pas plus haut que le pontificat de Grégoire XIII, élu en 1572 et mort en 1585. Mais la congrégation des Indulgences a prouvé, par un monument authentique, que Jules III en accorda de semblables le 1<sup>er</sup> mars 1552; et Biel montre que Pascal 1<sup>er</sup> qui



fut élu en 817, en donna aussi un à l'église de Sainte-Praxède, où l'on croit posséder la colonne à laquelle Jésus-Christ fut attaché chez Pilate. Les souverains pontifes en ont donné depuis à un grand nombre d'églises et de chapelles. Il n'y en a cependant point eu jusqu'ici à Saint-Jean-de-Latran à Rome, non plus qu'en plusieurs cathédrales illustres, telles que celles de Paris, de Lyon, de Sens, de Chartres, etc., qui n'en ont point voulu. (*Voy. INDULGENCE.*)

**AUTOCÉPHALES.** Les Grecs donnaient ce nom aux évêques qui n'étaient point soumis à la juridiction des patriarches, et qui étaient indépendans aussi bien qu'eux. Tels étaient, dans l'église orientale, l'archevêque de Bulgarie et quelques autres métropolitains qui prétendaient ne point dépendre des patriarches de Constantinople, et dans l'église occidentale, les archevêques de Ravenne qui prétendaient aussi ne point dépendre des papes. Dans l'origine, tous les métropolitains étaient *autocéphales*, c'est-à-dire indépendans, quant à l'ordination des évêques, d'un patriarche ou exarque. Mais, dans la suite, les évêques des grandes villes de l'Empire s'attribuèrent des droits sur les provinces qui étaient de leur diocèse; savoir, d'ordonner les métropolitains, de convoquer le synode du diocèse, d'avoir inspection générale sur toutes les provinces qui en dépendaient. Tels furent les droits de l'évêque

de Rome sur le diocèse du vicariat de Rome, ou sur les provinces suburbicaires, et de celui d'Alexandrie sur les provinces d'Égypte, de Lybie et de Thébaïde. (Du Cange, *Glossar. latin.* Dupin, *de Antiqua Ecclesiæ disciplina.*)

**AUTORISATION.** Une femme a besoin de l'autorisation de son mari pour que les actes qu'elle passe soient valides, parce qu'elle est sous sa tutelle par les lois du mariage. La vente d'un bien d'un mineur est sujette à l'autorisation d'un tuteur. Lettres d'autorisation, sont des lettres qu'une femme obtient du Roi ou des juges, pendant l'absence, ou au refus de son mari, pour administrer son bien.

**AUTPERT, AUSBERT** ou **ANSBERT** (Ambroise), abbé de Saint-Vincent-sur-Voltorne en Italie, était né en France vers l'an 716. Après avoir été quelques temps à la cour du roi Pépin, il passa en Italie et se fit religieux dans le monastère de Saint-Vincent-sur-Voltorne, ainsi appelé parce qu'il était bâti près des sources de cette rivière, au diocèse de Venafre ou d'Isernie, dans la terre de Labour. Autpert fut si fidèle observateur de la règle de ce monastère qu'il était très-austère, qu'on l'en fit abbé l'an 777; mais comme Poton avait aussi été élu par le parti des Lombards, la cause fut portée au pape Adrien II qui les manda l'un et l'autre à Rome. Autpert mourut en chemin le 19 juillet, l'an 778. Il avait composé plusieurs Commentaires sur

l'Écriture-Sainte, dont il ne nous reste que dix livres sur l'Apocalypse. Le livre du Combat des vertus et des vices qui était parmi les œuvres de saint Augustin, et qui porte le nom de saint Ambroise dans quelques manuscrits, est de cet auteur. Il a fait les vies des saints Paldon, Tajon et Taton, premiers abbés de Volterre; plusieurs homélies, une sur la Transfiguration de notre Seigneur, une autre sur l'Assomption de la sainte Vierge qui était la dix-huitième parmi les sermons de saint Augustin sur les Saints. Il y en a une sur la Purification, imprimée parmi les sermons attribués à saint Ambroise, qui se trouve insérée dans une homélie sur la même fête, attribuée à Alcuin. (Paul, Diacre, l. 6 de *gest. Longob.* c. 40. Du Chêne, t. 3, p. 672. Sigebert. Dupin, septième siècle. Baillet, 19 juillet.)

AUTREY, abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin située dans la Lorraine, au diocèse de Toul, environ à une lieue de Remberillet, et à peu près à pareille distance de Bruyères. Elle fut fondée en 1144 par Étienne de Bar, évêque de Metz. Thierry, aussi évêque de Metz, en confirma la fondation en 1176. Cette abbaye a été unie à la congrégation de Saint-Sauveur, en 1656. (*Histoire de Lorraine*, tom. 3.)

AUTRUCHE, en latin *struthio*. Il était défendu par la loi des juifs. Le mot hébreu *Jaanah*, que la Vulgate rend par l'*autruche*, est entendu de la chouette,

*ulula*, par plusieurs nouveaux interprètes, et par d'autres, du *cygne*.

AUVERGNE. Les conciles d'Auvergne sont les mêmes que ceux de Clermont. (*Voy. CLERMONT.*)

AUVIGNI (N. Castres d'), était né dans le Hainaut. Après la mort d'un oncle qui lui avait donné de l'éducation, il vint à Paris en 1728, et fut recommandé à M. l'abbé Guyot des Fontaines avec qui il a demeuré quelque temps. Il entra dans la suite auprès de M. d'Hozier pour travailler à l'*Armorial général*, que celui-ci avait entrepris et dont il donna plusieurs volumes. M. d'Auvigni est entré depuis dans la compagnie des chevaux-légers de la garde, et il a été tué dans le combat d'Ettinghen le 27 juin 1743, à l'âge de trente-un ans. Il est auteur de quelques ouvrages que l'on estime : il publia en 1730 un abrégé de l'*Histoire de France et de l'Histoire romaine*, in-12. Il est par demandes et par réponses, et précédé d'une préface judicieuse. L'ouvrage est dédié à M. le prince de Conti. En 1735, il mit au jour l'*Histoire de la ville de Paris*, en cinq volumes in-12, mais la moitié du quatrième volume et tout le cinquième sont de feu M. de La Barre, de l'académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres. L'ouvrage le plus considérable de M. d'Auvigni est celui qui a pour titre : *les Vies des Hommes illustres de la France* depuis le commence-

ment de la monarchie jusqu'à présent : il en a vu paraître durant sa vie huit volumes in-12 ; le neuvième et le dixième ont paru depuis sa mort en 1744. Au commencement du tome neuvième, on trouve un avertissement qui contient un court éloge de l'auteur, par M. son frère, chanoine régulier de l'Ordre de Prémontré. M. l'abbé Pérau, connu dans la république des lettres, a continué cet ouvrage en suivant l'ordre chronologique ; ce que son prédécesseur n'avait pas observé. Il a donné le onzième et le douzième volumes d'après les mémoires manuscrits de M. d'Auvigni. Toute la suite, depuis le treizième inclusivement jusqu'au vingt-deuxième qui a paru en 1756, appartient au continuateur. (Moréri, épit. de 1759. Voyez aussi *le Journal des Savans*, 1730, pag. 305 ; 1739, pag. 511 ; 1743, pag. 254 ; 1744, pag. 62 ; 1745, pag. 125 ; 1746, pag. 128 ; 1747, pag. 379 ; 1749, pag. 126, etc.)

AUXBOEUFF (Pierre), religieux de l'Ordre des Frères-Mineurs et théologien de l'Université de Paris, fleurit depuis l'an 1390 jusqu'après l'an 1430, et se fit une grande réputation de savoir et d'éloquence. Le cardinal de Savoisy ayant commis par ses émissaires des insolences considérables contre la procession de l'Université qui s'était rendue de l'église de Saint-Mathurin à celle de Sainte-Catherine-de-la-Couture, le 14 juillet 1704, pour demander la guéri-

son du roi Charles vi, le père Auxbœuff obtint du Roi par un beau discours, que ledit cardinal réparerait l'injure qu'il avait faite à l'Université. Ce discours, dont l'anonyme de saint Denis relève la beauté et l'excellence, au ch. 8 du livre 24 de la Vie du roi Charles vi, se trouve manuscrit dans la bibliothèque du Roi. Auxbœuff, par son mérite, devint ensuite confesseur d'Isabelle de Bavière, épouse de Charles vi, et prononça plusieurs sermons d'une grande beauté dans les principales églises de Paris. Il les traduisit depuis en latin, et ils ont été imprimés pour la première fois à Paris, chez Josse Badius Ascensius, en 1521. On les réimprima à Anvers, chez Guillaume Lestunius, en 1643, in-4°. On les garde manuscrits dans la bibliothèque Colbertine, cod. 2452. (Oudin, *de Script. eccles.*, t. 3, p. 1277. *Magna Bibliotheca eccles.*, pag. 111.)

AUXENCE ou AUXENT (saint), abbé en Bithynie, Persan d'origine, et Syrien de naissance, était fils d'Abdas, que la persécution du roi Sapor avait obligé d'abandonner le pays pour sa religion, et de venir s'établir en Syrie où ils s'était marié. L'an 432, Auxence vint à Constantinople. Il eut un emploi à la cour, dans la quatrième compagnie des gardes, qui ne l'empêcha pas de pratiquer la vertu à un point qui lui mérita le don des miracles et les louanges de tout le monde ; ce qui le fit résoudre à se cacher



sur une montagne de Bythinie nommée *Oxie*, à trois lieues et demie de Chalcédoine, où il ne prit point d'autre habit qu'une peau, et se mit à pratiquer de grandes austérités. L'empereur Marcien ayant convoqué un concile œcuménique à Chalcédoine contre les Eutychiens, Auxence y fut comme traîné malgré lui, et souscrivit à ses décrets. A son retour, il se fit conduire sur la montagne de Siope, beaucoup plus haute, mais moins éloignée de Chalcédoine que celle d'*Oxie*. Il n'y diminua rien de ses premières austérités, qui ne l'empêchèrent point de souffrir les plus horribles tentations. La continuation des faveurs qu'on obtenait du ciel par son moyen, fit que la montagne fut couverte de monde presque en tout temps. Il y convertit par ses vives exhortations un grand nombre de personnes de l'un et l'autre sexe, dont plusieurs pratiquèrent son genre de vie, autour de sa cellule et sur les montagnes voisines. Il mourut l'an 470. Les Grecs et les Latins célèbrent sa mémoire le 14 février. (Sozomène. Baillet, 14 février.)

AUXENCE (saint), évêque de Mopsueste en Cilicie, était d'abord soldat sous l'empereur Licinius. Il aima mieux quitter l'épée et renoncer à la profession militaire que d'offrir des raisins à Bacchus, et fut fait évêque de Mopsueste en Cilicie vers l'an 321. Il se rendit recommandable par ses vertus, et mourut saintement. (Suidas, *Lexicon histo-*

*rique*. Baronius. Baillet, 18 décembre.)

AUXENCE (saint), martyr du quatorzième siècle, dans la petite Arménie, compagnon de saint Eustrate. (*Voy.* EUSTRATE.)

AUXILIUS, auteur du *neuvième Siècle*. On ne sait au juste de quel pays il était. Il dit seulement qu'il est venu à Rome d'un pays éloigné. Le père Morin de l'Oratoire, et dom Mabillon, conjecturent qu'il était Français de nation. Quoi qu'il en soit, il fut ordonné prêtre par le pape Formose; et comme on désapprouvait cette ordination, il composa trois traités pour la soutenir aussi bien que toutes les autres que ce pape avait faites. Le premier, suivant l'édition du père Morin, et le second, dans celle du père Mabillon, est divisé en quarante chapitres. C'en est qu'un recueil de réglemens ecclésiastiques et de passages des Pères, pour prouver qu'un évêque dépouillé de son évêché, peut être intronisé dans une autre église, quand c'est pour le bien et l'utilité, et avec la permission du pape. Or, Formose se trouve dans ce cas. Il avance de plus que quand la translation de Formose ne serait pas légitime, on n'en pourrait rien conclure contre son ordination, parce qu'on trouve dans l'antiquité de pareilles translations, et que le concile de Nicée ne les a pas toutes condamnées, mais seulement celles qui se font par un motif d'ambition et qui troublent l'Église. On lui objectait que les

ordinations de Formose n'étaient pas valides ; mais le concile de Nicée , répond-il , n'a-t-il pas reçu les ordinations faites par les Novatiens ? Il remarque que s'il y a quelque défaut dans la translation de Formose , ce n'est pas à lui qu'on doit s'en prendre , mais au clergé et aux grands de Rome qui l'ont choisi et reconnu pour évêque. Le second traité d'Auxilius est écrit en forme de dialogue par demandes et par réponses. Il le composa à la prière de Léon , évêque de Nole , ordonné aussi par Formose , lequel étant pressé de reconnaître que le sacerdoce qu'il avait reçu de ce pape était nul , après avoir consulté là-dessus des Français et des Bénéventins qui lui firent réponse qu'il ne devait pas faire cette faute , envoya prier Auxilius de prendre leur défense commune , et de répondre aux objections de ceux qui attaquaient les ordinations faites par Formose. Auxilius se chargea de le faire , et il l'exécuta avec beaucoup de fermeté et de liberté. Son traité est précédé d'une question générale qui lui sert de préface ; savoir , si ceux qui ont été ordonnés malgré eux , et qui consentent ensuite à cette ordination , doivent être réordonnés ? Il y répond que comme on ne rebaptise point les enfans , ni ceux qui ont été baptisés par force , on ne doit point non plus réordonner ceux qui ont été ordonnés malgré eux. Dans le cours du traité , il se propose les raisons des ennemis de Formose , et

y répond qu'il en est tout au plus de ses ordinations comme de celles des hérétiques qu'on n'a jamais réitérées ; et sur ce qu'on lui objecte que Formose lui-même avait été réordonné depuis qu'il avait fait les ordinations , il répond que cela est faux , et que c'est une calomnie de ses ennemis. Après quoi il exagère la cruauté exercée par le pape Étienne contre la mémoire de Formose , dont il fit déterrer le corps pour le traîner à un concile ; et après l'avoir dépouillé de ses habits pontificaux , le fit revêtir d'habits de laïques , et lui ayant coupé deux doigts de la main droite , le fit enterrer dans un cimetière d'étrangers , d'où on le précipita dans le Tibre.

Dans le troisième traité , que dom Mabillon compte pour le premier , Auxilius fait l'éloge du pape Formose , disant que pendant toute sa vie il n'avait goûté ni vin , ni chair ; qu'il avait vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans dans une continence parfaite , etc. Il ajoute qu'ayant été rétabli dans son siège , il a pu faire toutes les fonctions épiscopales , etc. Il règne dans ces traités d'Auxilius beaucoup d'érudition , de force et de liberté , mais souvent peu de solidité. Il avance , par exemple ( lib. 3 , *in Præfatione* , et cap. 32 ) , contre le sentiment des théologiens , que l'ordination reçue par force est valable , et qu'il en est de même du baptême donné par violence à un adulte. Son style est simple , mais dur , quelque-

fois embarrassé et chargé de termes barbares. Le père Morin fit imprimer deux livres d'Auxilius dans son *Traité des Ordinations*, à Paris en 1655, et réimprimé à Anvers en 1695. Ils ont passé de là dans le dix-septième volume de la bibliothèque des Pères. On les trouve aussi dans les *Analectes* de dom Mabillon, de l'impression de Paris, 1722, in-fol., avec un troisième qu'il compte pour le premier, et qu'on ne peut contester à Auxilius, tant parce qu'on y voit son génie et son caractère, que parce qu'on y trouve les mêmes preuves et en mêmes termes que dans les deux autres. (Dupin, *Biblioth. des Aut. ecclés. du neuvième siècle*, p. 154 et 157, in-4°. Dom Ceillier, *Histoire des Aut. sacr. et ecclés.*, t. 19, p. 474 et les suiv.)

AUXILIUS. Le père Le Long, dans sa *Bibliothèque sacrée*, dit qu'on trouve dans la bibliothèque du Mont-Cassin cent trente-sept questions *in Hemaxeroni* (sur la *Genèse*), d'un prêtre nommé Auxilius.

AVA, nom de pays ou de faux Dieu. Il est dit dans le quatrième livre *des Rois*, que les Sépharvaïms adoraient Ana et Ava: *ubi est Deus Sepharvaïm, Ana et Ava?* (4. Reg., c. 18, v. 34.) De là quelques interprètes pensent qu'Ana et Ava sont deux faux dieux, et les mêmes qu'Anamélech et Adramélech, dieux de Sépharvaïm dont il est parlé dans le quatrième livre *des Rois*, ch. 17, vers. 31. D'autres croient

qu'Ana et Ava sont des noms de lieux ou de provinces, et traduisent ainsi le passage du dix-huitième chapitre du quatrième livre *des Rois*; « où est le Dieu de » Sépharvaïm, d'Ana et d'Ava? » Ce qui est confirmé par le quatrième livre *des Rois*, ch. 19, v. 13, où il est dit: *ubi est Rex civitatis Sepharvaïm, Ana et Ava?*

AVANCIN (le père Nicolas), jésuite, a donné: *Vita et doctrina Jesu-Christi ex quatuor Evangelistis collecta et in piarum commentationem materiam ad singulos totius anni dies distributa*, à Paris, nouvelle édition, 1695. (*Journal des Savans*, 1695, pag. 132.)

AVANNE (Victor), chanoine de Tours. (*Voy. Jouan*, t. 3.)

AVANTAGE. En terme de jurisprudence, c'est ce qu'on donne à quelqu'un de plus qu'à un autre en partage, en succession ou autrement: *præcipuum quid, jus prærogativum*. Généralement parlant, les avantages que les pères et mères font à certains de leurs enfans, au préjudice des autres, sont odieux et la source de bien des maux dans les familles. Ils sont contraires à l'amour paternel qui doit être égal à l'égard de tous les enfans, et dont saint Ambroise recommande l'égalité en ces termes: *frequenter amor ipse patrius, nisi moderationem teneat, nocet liberis, si aut nimia diligentia affectum resolvat, aut prælatione unius ceteros ab affectu germanitatis avertat. Plus acquiritur filio,*



*cui fratrum amor acquiritur. Hæc præclarior munificentia patrum ; hæc ditior hereditas filiorum. Jungat liberos æqualis gratia quos junxit æqualis natura. Lucrum pietas nescii pecuniæ, in quo pietatis dispendium est. Quid miraris, si propter fundum aut domum, oriuntur inter fratres jurgia, quando propter tunicam inter Jacob sancti filios exarsit invidia ?* (S. Ambros., l. de Joseph. Patriarcha, cap. 2.) Pour ce qui est de savoir en particulier quand et comment les pères et les mères peuvent avantager leurs enfans, les maris leurs femmes, et les femmes leurs maris, etc., il faut consulter la coutume du pays où l'on vit, et s'y conformer. Il y a des coutumes qui défendent expressément aux pères et mères d'avantager aucun de leurs enfans, soit en héritages ou en meubles, excepté la nourriture et l'entretien des enfans, les frais des festins des noces, la dépense des études jusqu'au doctorat ; tout cela n'étant point sujet à rapport. Telle était la coutume de Normandie. (*Cout. de Normand.*, art. 434.) Celle de Paris défendait la même chose, excepté aussi les dépenses inégales qu'on peut faire dans l'entretien et l'éducation des enfans. (*Cout. de Paris*, art. 267 et 303.) Cette même coutume de Paris défendait encore au mari et à la femme de s'avantager l'un l'autre, ni directement, ni indirectement, en quelque manière que ce fût, excepté par le don

mutuel qui leur est permis, lorsqu'ils n'ont point d'enfans de leur mariage. (Ferrière, *sur la Cout. de Paris*, tit. 13, art. 282, n° 20.)

**AVARICE.** C'est l'amour déréglé des biens temporels ; c'est l'attache qu'on a à ces faux biens ; attache qui ne consiste pas seulement à les rechercher avec avidité, ou à se les procurer par des moyens injustes, mais à les aimer, à s'y complaire, lors même qu'ils sont légitimement acquis. Un riche est avare qui aime les biens mêmes qu'il possède justement ; un pauvre l'est aussi qui souhaite passionnément les biens qu'il n'a pas, et qui s'afflige de sa pauvreté comme d'un malheur. L'avarice est un péché mortel de sa nature ; c'est une espèce d'idolâtrie, selon saint Paul ; c'est un vice qui exclut du royaume des cieux ; c'est la racine de tous les maux, *radix omnium malorum cupiditas.* (*Ephesiens.*, 5°. 1. *ad Tim.*, c. 5.) De là naissent en particulier sept péchés, que saint Grégoire-le-Grand appelle les sept filles de l'avarice ; savoir, les trahisons, les fraudes, les mensonges, les parjures, les inquiétudes, les violences, l'endurcissement de cœur sur les misères des pauvres. (S. Grég., *Morales sur Job*, liv. 31, ch. 17.) L'avarice est mortelle lorsqu'on est disposé à perdre la grâce et l'amour de Dieu par le violent de quelque précepte plutôt que de perdre ses biens ; elle n'est que vénielle quand, quoi-

qu'on aime trop ses biens , on ne les préfère cependant pas à l'amour de Dieu , et qu'on ne voudrait pas les conserver aux dépens de la Grâce. ( S. Thom., 2, 2, q. 118, art. 4, *in corp.* ) On connaît que l'on est avare lorsqu'on se réjouit beaucoup de la possession des biens du monde et qu'on s'afflige beaucoup de leur privation; quand on se les procure , ou qu'on les conserve par des voies injustes; quand on les recherche avec trop d'empressement , ou qu'on les possède avec trop de plaisir et de complaisance; quand on se refuse le nécessaire , ou qu'on passe les bornes de ce nécessaire; quand on ne donne point aux pauvres son superflu. Les causes les plus ordinaires de l'avarice, c'est l'orgueil, la curiosité et la sensualité , puisque pour l'ordinaire on ne souhaite des biens que pour contenter quelqu'une de ces passions , ou ces trois passions à la fois. Les remèdes de l'avarice, c'est la prière, l'aumône, la pauvreté volontaire, la considération de la fragilité des biens de la terre, de la brièveté de la vie, de la proximité de la mort.

AVEILLON ( Jean-Joseph ), prêtre de l'Oratoire , né à Lyon, se rendit recommandable par sa piété, sa modestie et sa prudence. Il fut assistant du général et supérieur de la maison de l'institution , et de celle de la rue Saint-Honoré à Paris. Le père Colonia, jésuite, dit que le grand évêque de Meaux, M. Bos-

suet, l'honorait de son estime , et qu'il l'obligea presque malgré lui à mettre au jour les Conférences qu'il faisait à la maison de l'institution lorsqu'il en était supérieur. Il mourut le 29 mai 1713, âgé de soixante-dix-huit ans, dans une maison du Roule qui appartient aux pères de l'Oratoire de la rue Saint-Honoré. Nous avons de lui : *Exercices spirituels pour une retraite de dix jours*, à l'usage des communautés ecclésiastiques, par un père de l'Oratoire, à Paris, chez de Nulli, 1699, in-12. ( Le père Colonia, *Hist. littéraire de Lyon*, tom. 2, pag. 816. *Magna biblioth. eccles.*, p. 711.)

AVELLINO, *Abellinum*, ville du royaume de Naples dans la principauté ultérieure avec évêché et suffragant de Bénévent. Cette ville a été presque entièrement ruinée par un tremblement de terre le 8 septembre 1694. Elle est placée sur un lieu élevé, au bas duquel coule le fleuve appelé *Sabato*, au pied du Mont-Vierge, éloigné de Bénévent de seize milles et de trente de Naples. C'est aujourd'hui une principauté de l'illustre maison Caracciola. Quelques uns prétendent que l'Evangile y a été prêché du temps même des apôtres. Cependant, nous ne trouvons que quatre évêques qui y aient siégé avant Timothée, qui assista en 501 au concile de Rome, sous le pape Symmaque. Paul II, en 1467, y unit à perpétuité le siège de Fridenti, et l'évêque prend le nom de ces deux villes. La ca-

thédrale d'Avellino est dédiée à l'Assomption de la sainte Vierge. Elle est très-bien bâtie et ornée des reliques de saint Modestin , évêque d'Antioche , qui y a prêché la foi ; d'une épine de la couronne du Seigneur ; d'un morceau de la vraie Croix ; de quelques parties du corps de saint Laurent , et de plusieurs autres martyrs. Elle est desservie par onze chanoines , dont trois sont en dignités , l'archidiacre , l'archiprêtre et le primicier ; par plusieurs prêtres et autres clercs. On compte cinq monastères d'hommes dans la ville , quatre de mendiants et un de moines du Mont-Vierge. Il n'y en a qu'un de filles. Le diocèse dans son étendue , comprend dix-neuf petites villes. Les deux évêchés unis ensemble ont chacun leur cathédrale, dix collégiales-cures, vingt-quatre paroisses et autant de couvens , etc.

*Evêques d'Avellino.*

1. Sabin , envoyé par saint Pierre.
2. N.....
3. Saint Alexandre.
4. Modestin.
5. Timothée,
6. Hormisdas.
7. Sylvère.
8. Joannicius.
9. N...., suivant la chronique de Bénévent.
10. Jean , en 1124 , mort en 1132.
11. Robert , en 1132.
12. Guillaume , dont il est fait mention depuis 1166 jus-

qu'en 1189. Il acheva en 1167 la cathédrale que son prédécesseur avait commencée.

13. Roger , siégeait en 1219.
14. Jacques , nommé par Clément iv , abdiqua.
15. Jean , élu par le Chapitre , se démit entre ses mains.
16. Léonard , archidiacre , fut élu par le Chapitre ; mais l'archevêque de Bénévent ne voulut pas le confirmer. Il céda son droit sous Nicolas iv qui nomma....
17. Benoît , évêque de Bisacène , en 1288 , mort en 1294.
18. François , évêque de Terracine , sous Boniface viii , en 1295.
19. Gotifrède de Tufo , en 1310 , siégea seize ans , et fut transféré à Tricarico.
20. Fr. Natinbène , de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin , en 1326 , transféré à Trivento en 1334.
21. Nicolas , évêque d'Olona en 1334 , mort en 1551.
22. Fr. Raimond , de l'Ordre des Frères-Mineurs , succéda à Nicolas en 1351.
23. Albert Albertini en 1357.
24. Fr. Nicolas , siégeait en 1374 , mourut en 1391.
25. Matthieu , curé de la paroisse de Saint-Magne de Fricenti en 1391 , mort sous le pape Martin v.
26. Cicchus ou François Palumbus , de Naples , moine de Saint-Benoît , nommé par Martin ven 1420 , transféré au siège de Melphi en 1431 , au mois de décembre.



27. Fuccius, citoyen et chanoine de Melphi, élu le 30 janvier 1432, mort en 1466.

28. Baptiste de Ventura, de Naples, évêque de Fricenti et d'Avellino tout ensemble, en 1466, mort en 1492.

29. Antoine de Pyrrho, de Bary, évêque de Castellaneta, nommé le 8 octobre 1492, mort en 1503.

30. Bernardin, cardinal Carvajal, fait administrateur le 28 juillet 1503.

31. Antoine de Caris, de Bary, par la démission du précédent, en 1503, transféré à Nardo le 26 octobre 1507.

32. Gabriel Setarius, de Naples, transféré de Nardo, succéda le 26 octobre 1507. Il consentit que Jules II nommât un évêque particulier à Fricenti, à condition cependant que l'union subsisterait après la mort de l'un des deux. Ce pape nomma le neveu de Setarius qui, après la mort de son oncle arrivée en 1510, jouit d'Avellino.

33. Jean-François Setarius, neveu du précédent, nommé le 11 février 1510. Il assista au concile de Latran sous Jules II, et mourut sous Léon X en 1516.

34. Fr. Archange Madriganus, de Milan, le 18 août 1516. Il consentit aussi que ce siège fût divisé à la même condition, et prit pour lui le siège de Fricenti.

35. Sylvius Messalia, de Milan, moine de Cîteaux, ci-devant évêque d'Avellino, le devint aussi de Fricenti par la

mort de son prédécesseur arrivée le 28 mars 1520.

36. Jérôme Albertin, de Nole, nommé par Paul III en 1545, le 19 janvier. Il remercia au bout de trois ans, sans s'être fait ordonner.

37. Barthélemi, cardinal della Quera, Espagnol, administra cette église depuis le 12 septembre 1548 jusqu'au 10 mars suivant 1549.

38. Ascan Albertin, de Nole, neveu du précédent, le 10 mai 1549, mort en 1580.

39. Pierre Antoine de Vicedominis, évêque de Saint-Ange de Lombardie, transféré le 4 novembre 1580, abdiqua en 1591.

40. Fulvius Passerinus, de Cortone, le 21 mai 1591, transféré à Pistoie le 21 mai 1599.

41. Thomas Vannucci, de Cortone, le 21 mai 1699, mort le 5 mai 1609.

42. Mutius Cinquinus, de Pise, le 10 juin 1609, abdiqua en 1626, et mourut à Rome l'année suivante.

43. Barthélemi Justiniani, fils d'Augustin et de Diane Justiniani co-seigneur de l'île de Chionommé par Urbain VIII le 9 février 1626, siégea jusqu'en 1653.

44. Laurent Pollicinus, de Bologne, en 1653, siégea trois ans, et mourut de la peste qu'il avait gagnée au service des malades, le 7 juillet 1656.

45. Thomas Brancaccius, de Naples, nommé par Alexandre VII, le 16 octobre 1656, fut transféré à Nardo en 1664.

46. Jean B. Lanfranchi, de

Naples , clerc régulier théatin , nommé le 30 juin 1670, et mourut le 3 janvier 1673.

47. Charles Pellegrini, de Casano , succéda à Lanfranchi le 13 mars 1673, et mourut le 4 mai 1678.

48. François Scanegatta, nommé par Innocent XI le 12 juin 1679, siégea jusqu'en 1700.

49. Emmanuel Cicatelli, nommé le 28 mai 1700, siégea trois ans.

50. Pierre-Alexandre Procacini, transféré de Ripa-Trasone le 15 décembre 1704, siégeait encore en 1720. (*Ital. sacr.*, tom. 8, pag. 188.)

AVENAR ( Jean ), vulgairement *Habermann*, savant luthérien, né à Égra, ville de Bohême, vers l'an 1516, commença à exercer l'office de pasteur en 1550. Il exerça ensuite l'office de prédicateur de l'après-midi dans la principale église de Freyberg, ville d'Allemagne dans la Misnie, et y enseigna l'hébreu, ce qu'il fit aussi à Jena dans le duché de Weimar en Thuringe. Il prit dans cette Université le degré de docteur en théologie le 10 février 1574, et la même année il alla professer à Wittenberg. Il fut surintendant *episcopatus Cizensis*. Il mourut âgé de soixante-quatorze ans, le 5 septembre 1590. Jean Ortellus prononça son oraison funèbre qui fut imprimée en allemand. On a de lui : 1° *De dictionibus hebraicis, quæ in bibliis aliter scribuntur, aliter leguntur*, à Wittenberg, 1562, in-8°. 2° *Ge-*

*bet - Blichlein* ; Falckenavia , 1567 ; Argentorati, 1595, in-12 ; 1605, in-24 ; 1613, in-16 ; 1628, in-12 ; Amstel. , 1630 ; Ulmæ , 1666, in-8°. Il s'en est fait trois éditions latines, dont la première est de Leipsick, in-4°, sous ce titre, *Breviarium, complectens preces christianas, per singulos septimanæ dies, pro omnibus statibus et ordinibus hujus vitæ dicendas*. Cet ouvrage a été aussi traduit en français et publié à Leipsick en 1617, et à la Haye en 1650, in-12 ; et à Leyde en 1650, in-12. 3° *Trost-Büchlein, darinnen XX Trost-Schiffren für die Krancken betriibte und ange soehtene Christen, auss Heil Schrifft Zusammen verfast.*, livre de consolations, etc., à Nuremberg, 1570-1571, in-8°, à Leipsick, 1591 ; et à Erfort, 1605 et 1623, in-12. 4° *Grammaticæ hebreæ, partes 3*, à Wittenberg, 1570, 1575 et 1581, in-8°. 5° *Vita Jesu-Christi, qua continetur integra Evangelica historia Jesu-Christi, tribus libris distincta. His accesserunt SS. Apostolorum vitæ, Dan-Crinibæ*, à Bâle, 1583 et 1588, in-12 ; et à Leipsick, 1616, in-8°. 6° *L'Histoire de la Passion de Jésus-Christ, en vingt-huit sermons, traduite de l'allemand en latin, et publiée à Wittenberg en 1613, in-8°. 7° Des Explications des Épîtres des dimanches et des fêtes, en deux parties, et en allemand, in-8°, à Wittenberg, 1586, et à Leipsick, 1595. 8° Un Dictionnaire hébreu, à Witten-*

berg, 1588, in-fol. Il n'avait rien paru jusqu'alors de plus parfait en ce genre, si l'on en croit Meric Casaubon, et les rabbins eux-mêmes ne pouvaient se lasser d'admirer qu'un homme du pays de l'auteur connût si bien ce qui concernait les Hébreux, qu'il possédât leur langue si parfaitement, et qu'il l'écrivît avec tant de netteté et d'exactitude. 9° *Epistel Predigten*, à Wittenberg, 1596, in-8°. 10° Une explication des Évangiles des fêtes, en allemand, *ibid.*, 1599, in-8°. 11° Une Explication du livre des Juges, en allemand, 1617, in-4°. (Le Long, *Bibliot. sacr.*, pag. 618, *vita Professor. Jenens.*, classe 1, pag. 90. *Magnabiblioth. eccles.*, pag. 712 et 713.)

AVENDANNA (Alphonse), religieux de l'Ordre de Saint-Dominique dans le seizième siècle, était de Bénévent, petite ville autrefois du royaume de Léon, et à présent de l'Estramadure de Portugal, et passa pour un des plus excellens prédicateurs de son temps. Il laissa des Commentaires sur l'Évangile de saint Matthieu et sur le psaume 118. Il mourut en 1596. (Nicolas Antonio, *Bibl. Script. hisp.*)

AVENDANNA (Christophe), Espagnol, religieux de l'Ordre des Carmes dans le dix-septième siècle, fut estimé pour ses sermons et pour ses écrits, dont on a imprimé une partie après sa mort; comme *Aurea corona sanctuarii*; *Litanie æterni Patris luminum*, etc. Il mourut à

Madrid en 1628 ou 1629. *Alègre, in Parad. Carmel.* Nicolas Antonio, *Bibl. Script. hisp.*)

AVENDANO (Diégo d'), jésuite espagnol de Ségovie, était à Lima dans le Pérou, et déjà maître-ès-arts, quand il se fit jésuite. Il y enseigna long-temps avant la philosophie et la théologie, et il gouverna le collège de Chuquito, deux fois celui de Lima, et deux fois la province. On a de lui quelques traités de théologie, l'explication des psaumes 44 et 88, etc. Son ouvrage le plus considérable et le plus utile est son *Thesaurus indicus pro regimine conscientie in iis quæ in Indias spectant*, deux tomes in-fol., à Anvers, 1668. (Sotwel, *Script. soc. Jesu*, etc.)

AVENET ou ABYDE, appelée présentement *Aveo* et *Aidos* par les Turcs, est une ville épiscopale de la Phrygie mineure ou de la Misie, sur la côte du Bosphore de Thrace, vis-à-vis Seston de Thrace. La mer, entre ces deux villes, a quarante stades de distance. Elle était autrefois épiscopale sous la métropole de Cyzique, d'où elle était éloignée de vingt-un milles. Elle est aujourd'hui métropole elle-même. (Baudrand, t. 1, p. 6, col. 1.)

#### *Évêques d'Avenet.*

1. Pierre.
2. Jean.
3. Louis. Après la mort de Pierre, Sixte IV, nomma le 16 avril 1477, Fr. Jean Robiller, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs. (Voyez Bull. des Frères-Prê-



cheurs , tom. 3 , pag. 640. ) Louis Combonet , du même Ordre , fut aussi élevé à la même dignité par Paul in, le 28 juillet, en 1528. ( Fontan. , *Théat. domin.* , pag. 134 , tit. 63 , *Act. consist.* Paul, 3. )

AVENT. ( *Voy.* ADVENT. )

AVENTIN ( saint ), de Troyes, né à Bourges dans le cinquième siècle , se retira à Troyes, attiré par la réputation de saint Loup, évêque du lieu, qui le reçut dans son séminaire. L'évêque Camélien ou Camillan, successeur de saint Loup, le fit économe de son église, et rien ne fut ni plus sage, ni plus charitable que son administration ; mais l'amour de la solitude le porta à se cacher dans une petite île déserte de la rivière de Seine, à deux lieues de la ville de Troyes, où il passait les jours et les nuits dans la prière et dans le jeûne, portant un cilice très-rude et un habit très-pauvre. Il rassembla des disciples, et mourut dans son monastère de l'île en 537 ou 540, le quatrième jour de février. Ses reliques sont dans l'église collégiale de Saint-Étienne de Troyes. ( Baillet, 4 février. )

AVENTIN ( saint ), de Châteaudun, fut fait évêque de Chartres, après que saint Souleigne, qu'on avait élu malgré lui, eut pris la fuite pour éviter cette dignité. Ce dernier ayant été ramené dans son église, Aventin fut fait co-évêque ou inspecteur de Dunois, avec pouvoir d'exercer l'épiscopat dans toute l'étendue de son territoire. On trouve

son nom dans les souscriptions des conciles de son temps, avec la qualité d'évêque, tantôt de Chartres et tantôt de Châteaudun. Ceux qui prétendent qu'il devint évêque de Chartres après saint Souleigne mettent sa mort à l'an 528. ( Baillet, 4 février. )

AVENTURE, grosse aventure. ( *Voy.* SOCIÉTÉ, USURE. )

AVERANI ( Joseph ), professeur ès-lois dans l'Université de Pise. Nous avons de lui : 1<sup>o</sup> *Lezioni sopra la Passione del Signore*, etc. Cet ouvrage est plein d'érudition choisie, sacrée et profane ; il roule sur les principales circonstances de la passion ; et celle que l'auteur semble avoir traitée avec le plus d'étendue est la fameuse éclipse du soleil qui arriva au temps de la mort du Sauveur, que M. Averani soutient avoir été et générale et contre le cours de la nature. 2<sup>o</sup> *Lezioni Toscane del Avvocato Giuseppe Averani, Accademico della Crusca, in Firenze*, 1744, in-4<sup>o</sup>. M. Gori, qui est l'éditeur de cet ouvrage, a mis à la tête du premier volume un abrégé de la vie de l'auteur, et vingt une leçons toscanes. Voici le titre de quelques unes qui feront juger des autres, ainsi que du goût et du plan de tout ce qui est compris dans ce volume. Première et seconde dissertation : *Si spiega un verso d'Omero sopra il sole, et si discorre della Divinità*. Troisième dissertation : *Che gli attributi delle divine persone son rappresentati mirabilmente del sole*. Quatrième dis-

sertation : *Che gli antichi savi , anche Gentil credevano un sol Dio* , etc. Les dix dernières dissertations regardent la passion de Jésus-Christ : nous en donnerons pareillement quelques titres. Dixième et onzième dissertations : *Della flagellazione*. Douzième et treizième dissertations : *Della coronazione di spine , e se la corona di spine fosse testuta di giunchi marini* , etc. (*Journal des Savans* , 1740 , pag. 122 ; 1744 , pag. 632. )

AVERSA, ville du royaume de Naples dans la terre de Labour , entre Naples et Capoue. Elle est bâtie sur les ruines de l'ancienne Atella , dont parlent Sylius, Strabon , Ptolémée , Cicéron , etc. , et dont les habitans furent contrainsts par le sénat de se retirer en Styrie. On croit communément que Robert Guiscard , duc des Normands qui passèrent en Italie , s'apercevant que la ville de Naples en voulait à Capoue , dont il était le maître , aussi bien que de la Pouille et de la Calabre , fit bâtir sur les ruines d'Atella un fort qui devint dans la suite une ville qu'on appela *Adversa* , comme une barrière qui tenait en respect les Napolitains. On la nomme aujourd'hui *Aversa* ou *Anversa*. Charles 1<sup>er</sup> , roi de Naples , ruina depuis cette ville qui s'était révoltée contre lui. On la répara bientôt. Elle a titre d'évêché qui y fut transféré d'Atella , sous Robert Guiscard et le pape Léon ix.

Les évêques d'Atella sont saint Épicide , sous l'empereur Arca-

dus ; Pierre , Félix et Eusèbe. Depuis que la ville fut rebâtie , plusieurs siècles après , les évêques ont pris le nom d'évêques d'Aversa. Ils prétendent même ne dépendre que du Saint-Siège , comme ils en dépendaient autrefois. Voici leur succession comme elle est rapportée par Ughel.

#### *Évêques d'Aversa.*

1. Azolin , ordonné par Léon ix vers 1050 , mourut sous Victor II.

2. Wimond , ordonné par Victor II , en 1056.

3. Goffride , assista à la dédicace du Mont-Cassin en 1071. Quelques uns lui donnent Gauthier pour prédécesseur.

4. Guismond , Français , moine bénédictin de Leufroy en Normandie , nommé évêque d'Aversa sous le pontificat de Grégoire VII , comme il le dit lui-même dans son livre du Corps et du Sang de Jésus-Christ.

5. Jean , succéda à Guismond.

6. Robert , ordonné par Gélas II. Il y a des catalogues qui lui donnent un autre Robert pour successeur.

7. Jean , sous Innocent II.

8. Jean , succéda sous Célestin II.

9. Gauthier , sous Alexandre III. Falcon lui succéda.

10. Jules , vers 1191.

11. Gentilis , sous Célestin III.

12. Basintius , sous Innocent III.

13. Jean Lambert , sous Honoré III , vers 1225.

14. Simon de Paltineriis , de

Padoue, dont il était chanoine, établi administrateur par Innocent iv en 1254 jusqu'en 1261, qu'il fut fait cardinal par Urbain iv. Il avait eu Frédéric pour prédécesseur en 1254.

15. Fidentius, vicaire du duché de Spolette, sous Urbain iv, mort sous Grégoire x. Jean l'avait précédé en 1259.

16. Adam, curé ou recteur de l'église de Bingo, était du diocèse d'Amiens. Il fut élu par le Chapitre en concurrence avec Pierre de Galgano, chanoine d'Aversa, qui renonça à son droit. Adam fut confirmé par Jean xxi en 1276.

17. Landulphe Brancatius, de Naples, succéda à Adam.

18. Léonard Patrassus, oncle de Boniface viii, évêque d'Alatri, puis d'Aversa et transféré à Capoue en 1300; enfin cardinal. Il eut quelque temps après l'évêché d'Aversa en commendé.

19. Pierre, évêque d'Anagnin, transféré sur ce siège par Boniface viii en 1300, mourut en 1309.

20. Pierre, maître de la chapelle du roi de Sicile, élu par le Chapitre et confirmé par Clément v en 1309. Il fut fait depuis patriarche de C. P. et commendataire d'Aversa, par la démission de Léonard. Il mourut en 1324.

21. Guillaume, de l'Ordre des Frères-Mineurs, évêque de Pouzol, transféré par Jean xxii en 1324, mort en 1326.

22. Fr. Raïmond-François de Maussac, de Marseille, de l'Or-

dre des Frères-Mineurs, évêque de Chiési (Théate), transféré en 1326, mort en 1336.

23. Barthélemi, archidiacre de Patras et chapelain de Benoît xii, nommé par ce pape en 1336, au mois de juillet, mourut en 1341.

24. Jean, chantre de l'église de Saint-Nicolas de Bary, postulé par le Chapitre, et confirmé par Benoît xii en 1341, mourut en 1357.

25. Ange de Ricasolis, noble florentin, évêque de Sorano, transféré à ce siège par Innocent vi en 1357, fut fait archevêque de Florence en 1370.

26. Poncellus Ursinus, Romain, nommé par Urbain v en 1370. Urbain vi le fit cardinal du titre de Saint-Clément en 1378. Il mourut en 1395.

27. Nicolas, évêque de Lucéra, nommé par l'anti-pape Clément vii en 1378, à la place du cardinal Ursin qui ne lui était pas agréable.

28. Marin de Judice, citoyen et archevêque d'Amalfi, ensuite de Tarente, nommé commendataire de l'église d'Aversa par Urbain vi, qui le fit cardinal en 1381. Il fut chargé, du temps de ce pape, de plusieurs légations; mais s'étant rendu coupable du crime de lèse-majesté, il fut tué à Gênes en 1385. Quelques uns lui donnent Barthélemi pour prédécesseur.

29. Erecce ou Arethe, élu en 1386, sous Urbain vi.

30. Rainald Brancatius, de Naples, fait administrateur per-



pétuel par Martin v en 1418 , mort en 1427 , à Rome.

31. Pierre Caraccioli , de Casano , nommé après l'abdication de Brancatius par Martin v en 1422.

32. Jacques , 18 mai 1431 , mort sous Paul II.

33. Pierre Bruna , nommé par Paul II en 1467 , mort en 1473.

34. Jean-Paul Vassalus , en 1473 , mort en 1501.

35. Louis d'Aragon , neveu de Ferdinand , roi de Naples , cardinal-diacre sous Alexandre VI , administrateur de cette église en 1501 , mort en 1518.

36. Silvius Pandonus , fils de François , comte de Venafro , évêque de Boïano , transféré par Léon X le 21 juin 1515 , que Louis d'Aragon abdiqua.

37. Antoine Scaglioni , patrice d'Aversa , par Léon X , le 28 février 1519.

38. Pompée Colonne , cardinal , administrateur en 1529 , se démit un mois après en faveur du suivant.

39. Fabius Colomne , fils d'Octavien , neveu du précédent , patriarche de C. P. , succéda à son oncle le 24 septembre 1529 , et mourut à Rome en 1554.

40. Baudouin de Balduinis , de Pise , évêque de Mariana Rovinata en l'île de Corse , transféré sur ce siège le 30 mars 1554 , alla au concile de Trente en 1581.

41. Georges Mauzulus , de Bologne , fils du comte Hercules , référendaire des deux signatures , nommé par Grégoire XIII en 1581 , mort en 1591.

42. Pierre Ursin , Romain , évêque de Spolète , transféré le 5 avril 1591 , mort en 1598.

43. Bernard Murra à Clavasco , Piémontais , vicaire-général de Milan , nommé par Clément VIII , le 7 octobre 1598 , mourut avant d'avoir pris possession. Le pape Léon XI nomma Philippe Gucciardin de Florence , qui n'eut point de bulles par la mort de ce pape qui arriva le vingtième jour de son pontificat. Paul V , nomma celui qui suit.

44. Philippe , de la famille des Spinelli , de Naples , archevêque de Coloéz , clerc de la chambre apostolique , ensuite cardinal , transféré le 6 juillet 1605 , mort le 25 mai 1616.

45. Charles Caraffa , de Naples , nommé par Paul V en 1616 , mourut en 1644.

46. N..... Caraffa , succéda le 13 juillet de la même année.

47. Charles Caraffa , de la même maison , fils du prince de Rocella , et de diane Victoire , nièce de Paul V , nommé le 13 juillet 1644 par la mort de son oncle , fut fait cardinal et résigna son église. Il mourut le 10 octobre 1680.

48. Paul Caraffe , clerc régulier , théatin , nommé par Alexandre VII pour succéder à son frère , le 16 juin 1665 , mourut à Naples le 7 mars 1686.

49. Fortunat , de la même famille , cardinal , succéda à Paul , et mourut le 16 janvier 1696.

50. Innicus Caraccioli , de Naples , nommé le 25 février 1697 ,

fut fait cardinal par Clément xi en 1715. (*Italia sacra*, tom. 1, pag. 485.)

AVERSA (Raphaël), de l'Ordre des Clercs réguliers mineurs, était de San-Severo près de Salerne dans le royaume de Naples. Son rare mérite le fit choisir jusqu'à cinq fois pour être général de son Ordre, et il le gouverna autant de fois durant l'espace de dix-huit ans avec un applaudissement universel et une singulière édification. Régulier, zélé, et néanmoins doux, affable, sage, prudent, il sut se concilier le respect, la tendresse et l'amour de tous ses inférieurs. Sascienceégalait toutes les autres qualités, et ce concert admirable de doctrine et de piété le rendit infiniment cher à tous les hommes distingués de son temps, soit par les talens, soit par le caractère ou l'autorité, et aux souverains pontifes eux-mêmes. Innocent x lui offrit l'évêché de Nocera, et Alexandre vii celui de Nardo; mais rien ne fut capable de vaincre sa modestie; il refusa constamment la prélature. Il avait été élu pour la cinquième fois général de son Ordre lorsqu'il mourut pendant l'assemblée du Chapitre même qui l'avait choisi, à Rome le 10 juin 1657. Il était âgé de soixante-huit ans lors de son décès, comme il paraît par l'épithaphe que lui dressa le cardinal Jean-Baptiste Palletta, protecteur de l'Ordre des Clercs réguliers mineurs, qui avait connu par une longue expérience le mérite d'A-

versa. Il était aussi habile philosophe que savant théologien, comme le prouvent ses ouvrages, dans lesquels on trouve réunies la profondeur et la clarté, la brièveté et la subtilité. Ces ouvrages sont : 1° *Logica, institutionibus præviis quæstionibus contexta*, à Rome, chez Mascandi, 1623, in-8°. 2° *Philosophia, metaphysicam physicamque complectens, quæstionibus contexta, in duos tomos distributa*, ibid., 1625 et 1627, in-4°; et à Bologne, 1650. 3° *Sacra Theologia cum doctore angelico, in tres partes distributa, quæstionibus contexta. Prima secundæ, in qua de Deo, ultimo fine, et mediis ad eum assequendum accurate disseritur*, à Rome, 1631 et 1635, in-4°. 4° *Sacra Theologiæ pars tertiæ, in qua de Deo incarnato, ejusdemque Christi Domini mysteriis, et sacramentis ab eo institutis*, à Gênes, chez Farroni, 1640, in-4°. 5° *De Ordinis et matrimonii sacramentis tractatus theologicæ ac morales*, à Bologne, 1642, in-4°. 6° *De Eucharistiæ sacramento et sacrificio, de Pœnitentiæ sacramento, et Extrema Unctione tractatus theologicæ ac morales, speculativam simul et practicam doctrinam accuratè ac dilucidè complectentes*, à Bologne, 1642, in-4°. 7° *De fide, spe et charitate Tractatus theologicæ, speculativam simul ac practicam doctrinam complectentes*, à Venise, 1660, in-4°. (Nicolas Tappi, *Biblioth. neapol.*, pag. 266. Al-latius, *Apes urb.*, pag. 232.

Lippen. , *Biblioth. théologiq. et phil.* Le Mire , de *Scriptor. sæc.*, 17. )

AVEZAN ( Jean d' ). Nous avons de lui : *Lib. de censuris ecclesiasticis, cum dissertatione de pontificia et regia potestate.* (Aurel., 1654, in-4°. Lippen. , *Biblioth. theolog.* )

AVEZZAN ( Sébastien ), religieux carme , natif de Césène dans la Romagne, province de l'État de l'Église en Italie , professa la théologie , et fut deux fois provincial de sa province. Il mourut à Rimini au mois de juillet de l'an 1580 en réputation de sainteté. On a de lui : 1° *Discorsi predicabili, con tre prediche, della incarnatione, della nativita, e della resurrezione di N. Signore*, à Venise, 1587, in-8°. 2° *De Sacramentis.* 3° *Digressiones prædicabiles, varii argumenti.* 4° *Brevis institutio ad logicam Aristotelis.* 5° *Opusculum de ratione studiorum theolog.* (Possevin, in *App. sacr.* Lippenius, *Biblioth. theolog.*, tom. 2, pag. 90. *Speculum Carmeli*, tome 2. pag. 1070.)

AVIANO ( Marc . ), capucin italien , ainsi nommé d'Aviano , bourg du Frioul , entre Bellune et Udine , lieu de sa naissance , s'est rendu célèbre dans le dernier siècle par la vie sainte et apostolique , toute consacrée au salut de âmes. On a de lui un ouvrage en italien et en français sur l'énormité du péché mortel , imprimé à Paris en 1680. ( Dyonisius Genuensis, *Bibl. capuc.* , pag. 231. )

AVIGNONE ( Barthélemi ), né en Aragon , et religieux de l'Ordre de Saint-Dominique , après avoir enseigné la théologie avec succès , fut envoyé à Rome pour procurer la canonisation de saint Louis Bertrand. Il était dans cette ville en 1623 ; et ayant recueilli les vies de ce Saint , écrites par Vincent-Justinien Antist et Balhasard-Jean Rocca , avec ce qu'il joignit des actes du procès de la canonisation , il vint à en faire une histoire très-exacte qu'il fit aussitôt traduire en italien par Jules-César Boltifango. Cette histoire parut à Rome en 1623 , in-8°. On ne sait si l'original espagnol a été imprimé. ( Échard , *Script. ord. Præd.* , tom. 2. )

AVILA , *Abula, Arbacula, Arbicella*, ville épiscopale d'Espagne sous la métropole de Compostelle , est située sur l'Adaja qui la traverse dans une belle et large plaine, environnée de montagnes fertiles, vers les fontières du royaume de Léon , et à quatorze lieues de Madrid vers le couchant. Elle est célèbre par ses manufactures de draps , et pour avoir donné la naissance à sainte Thérèse. Alphonse VI , roi de Castille , la reprit sur les Sarrasins à la fin du onzième siècle, la repeupla, et y fit rebâtir la cathédrale de Saint-Sauveur où il établit des bénédictins pour la desservir. Le Chapitre fut ensuite sécularisé ; il consiste en huit dignités , vingt chanoines , vingt prébendiers , etc. Il y a deux à trois mille feux dans la



ville , partagés en huit paroisses , une Université fondée en 1445 , dix communautés religieuses d'hommes , sept de filles et neuf hôpitaux. Les principales communautés sont les abbayes de Notre-Dame de l'Antigna de bénédictins de la congrégation de Valladolid et du Saint-Esprit , Ordre de Prémontré ; le collège des jésuites , les carmélites , etc.

Le diocèse contient cinq cent trente-sept paroisses partagées en vingt-quatre archiprêtres , et plusieurs abbayes , dont les principales sont Hondo , de chanoines réguliers , Saint-Pierre de Montès , et Saint-Martin de Castagnera , des bénédictins de la congrégation de Valladolid ; et de Valdiglesias , de l'Ordre de Cîteaux.

### *Évêques d'Avila.*

Plusieurs auteurs soutiennent que l'évêché d'Avila ne fut fondé qu'au commencement du septième siècle , parce , disent-ils , qu'il n'est fait mention d'aucun évêque qui ait gouverné cette église avant Justinien qui assista en qualité d'évêque d'Avila au concile de Tolède de l'an 610 ou 611. D'autres néanmoins , qui sont suivis par Jean de Ferreras , dans son *Histoire générale d'Espagne* , prétendent que l'église d'Avila est une des plus anciennes de ce royaume , et rapportent sa fondation à saint Second , Espagnole et disciple de saint Jacques-le-Majeur en l'année 57 de Jésus-Christ. C'est d'après cet

historien , le meilleur d'Espagne , que nous allons mettre les évêques d'Avila selon l'ordre où nous les trouvons dans son histoire et dans le Théâtre ecclésiastique des églises cathédrales d'Espagne.

1. Saint Second , qui mourut martyr l'an 82 de Jésus-Christ.

2. Jules , succéda à saint Second.

3. Justinien , qui se trouva au concile de Tolède de l'an 610 ou 611.

4. Théodige , qui se trouva au concile de Tolède de l'an 633.

5. Maurisius , qui se trouva au concile de Tolède de l'an 646.

6. Amaturus , qui se trouva au concile de Tolède de l'an 653.

7. Asphalius , qui se trouva au concile de Mérida de l'an 666 , et à celui de Tolède de l'an 681.

8. Uniger , qui se trouva au concile de Tolède de l'an 683.

9. Jean 1 , qui se trouva aux conciles de Tolède des années 688 et 693. Ce prélat est le dernier des évêques goths qui gouvernèrent cette église. Nous n'avons point la suite des évêques qui lui succédèrent.

10. Pierre 1 , gouvernait cette église vers l'an 802 , sous le règne du roi Ramire.

11. Dominique , l'an 1087.

12. Jérôme.

13. Pierre Sanchez Curraquines. De son temps , le roi Alphonse vi fit construire l'église cathédrale. Le pape Urbain ii accorda pour cet effet beaucoup d'indulgences à tous ceux qui

contribueraient de leurs biens à la construction de cette église.

14. Suéro, siégeait en 1130.

15. Jean II, l'an 1133.

16. Inigo, était déjà évêque en 1142. Il vivait encore en 1153.

17. Pedro.

18. Diego de Lugo 1<sup>er</sup>. Il en est fait mention en l'année 1159.

19. Sanchez II, fut fait évêque sous le pontificat du pape Luce III. Il rendit de grands services à l'État.

20. Dominique Blasco II.

21. Diego II. On ne sait autre chose de lui, sinon qu'il mourut l'an 1187.

22. Dominique III.

23. Dominique IV, mourut en 1190.

24. Diego III, ou Jacques en français, suivit le roi don Alphonse IX dans le voyage qu'il fit à Pégnañel l'an 1196. Il mourut l'an 1203.

25. Benoît 1<sup>er</sup>, fonda en 1209 le couvent du Saint-Esprit de l'Ordre de Prémontré, et mourut l'année suivante.

26. Pierre Instancio. Il consacra l'église de Saint-Barthélemi l'an 1211, le premier de son épiscopat. Il eut l'honneur d'accompagner le Roi dans le voyage qu'il fit à Bordeaux. Il consacra aussi l'église des dominicains d'Avila, et mourut l'an 1213.

27. Jean III, vivait sous le règne du roi de Castille don Henri 1<sup>er</sup>. Il est mort en 1216.

28. Pierre. Il en est fait mention dans les archives de l'église de Saint-Isidore d'Avila.

29. Dominique Dentudo. On

croit qu'il a vécu jusqu'en 1229.

30. Benoît II, se trouva avec le roi Alphonse IX dans le monastère de Montalluna où il consacra l'autel de Saint-Jean en 1255.

31. Dominique Suarez, qui fut envoyé à la cour de Rome en 1263, par le roi don Alphonse, pour soutenir son élection à l'Empire. Il est mort en 1271.

32. Sanchez III.

33. Aymar, religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, fut envoyé à Rome vers le pape Grégoire X en qualité d'ambassadeur du roi Alphonse-le-Sage, pour représenter au pape le droit que ce Roi avait à l'empire d'Allemagne. Ce prélat mourut en 1284.

34. Fernando 1<sup>er</sup>, accompagna le roi Sancho à Valladolid l'an 1290. Il est mort le 15 août l'an 1292.

35. Sancho d'Avila, fils de Blasco Ximeno, gouvernait cette église en 1332. Il est mort en 1353.

36. Gonzalez de la Torre, était évêque en 1358.

37. Alphonse de Cordoue 1<sup>er</sup>, vivait sous le règne de Henri II. Il gouvernait cette église en 1369.

38. Alphonse de Cordoue II, fut un insigne bienfaiteur de son église. Il est mort en 1378.

39. Diego ou Jacques de los Roëles, natif de Tolède, a fondé en 1378 le couvent des Carmes dans la ville d'Avila. Il est enterré dans sa cathédrale.

40. Diego de Fuensalida, vivait

en 1390. Il accompagna la reine de Castille dans le voyage qu'elle fit à Carmona dans le temps que le roi Jean II faisait la guerre au roi maure de Grenade.

41. Alphonse de Cordoue, III, vivait en 1397.

42. Jean IV, de Guzman, était évêque en 1398. Il est mort le 6 octobre l'an 1424.

43. Jean Cervantes, cardinal du titre de Saint-Pierre-aux-Liens, né à Séville, fut transféré à Burgos, puis à Ostie, et enfin à Séville sa patrie. Il mourut en 1450.

44. Lopez de Barrientos, religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, conseiller et confesseur du roi Jean II, et précepteur du prince don Henri, fut transféré de l'église de Ségovie à celle d'Avila, et de cette dernière à celle de Cuença.

45. Alphonse III, de Fonséca, siégeait en 1453.

46. Alphonse Tostado. (Voy. *Alphonse Tostat.*)

47. Don Martin Bilche, natif de Madrigal, mort le 5 juillet 1468.

48. Ildephonse de Fonséca, passa de l'évêché d'Avila à celui de Cuença en 1485.

49. Diègue de Saldagna, de l'Ordre de la Mercy.

50. Ernand de Talavera, de l'Ordre de Saint-Jérôme, confesseur de la reine Élisabeth, fut transféré à l'archevêché de Grenade l'an 1500.

51. François de la Fuente, chanoine et grand-vicaire de Zamora.

52. Alphonse Carrillo, neveu du cardinal Carrillo, archevêque de Tolède, mort en 1514.

53. François Ruyz, mort en 1528.

53. Roderic de Mercado, de la ville d'Oniate dans la Biscaye, grand théologien, cosmographe orateur et canoniste, mourut à Valladolid le 29 janvier 1548.

55. Diègue d'Alava, esquivel de la ville de Vitrona en Biscaye, grand-canoniste, mort en 1562.

56. Diègue d'Alava, de la ville d'Ubeda, fut transféré à l'église de Jaën.

57. Alvare de Mendoza, fils du comte de Rivadavia, mort à Valladolid le 19 avril en 1586, après avoir été transféré à l'évêché de Palence. De son temps, sainte Thérèse établit sa réforme à Avila.

58. Antoine-Maurice de Pacos, natif de Pontevedra, inquisiteur de Séville et de Tolède, fut transféré à Cordoue en 1578.

59. Pierre-Fernandez Temino, natif de la Pointe dans le diocèse de Burgos, chanoine de Tolède et inquisiteur, mourut en 1590.

60. Jérôme Manriquez, grand-inquisiteur d'Espagne, mort en 1595.

61. Jean Cuevas, dominicain, provincial de sa province, et confesseur du prince cardinal Albert d'Autriche, mort en 1596.

62. Jean Alvarez, natif de Cal-dace dans le royaume de Léon, chanoine de Cuença, inquisiteur de Madrid et réformateur



de l'Université de Salamanque , fut transféré de l'église d'Oviedo à celle d'Avila. Il mourut en 1615.

63. François Gomara, visiteur de l'archevêché de Tolède et curé du palais du Roi, passa successivement des évêchés des Canaries, Astorga et Carthagène à celui d'Avila, en 1616.

64. Diègue d'Arce et Reynoso, inquisiteur-général d'Espagne, évêque de cette église, transféré à Plaisance le 8 janvier 1641.

65. Jean Belez de Valdivieso, prit possession le 29 mai 1641, et fut transféré à Murcie le 15 novembre 1645.

66. Joseph Argaiç d'Atora, évêque d'Almería, prit possession de cet évêché le 24 avril 1646, et fut transféré à Grenade le 22 novembre 1654.

67. Bernardin Ataïde, premièrement évêque d'Astorga, fut transféré à cette église d'Avila le 5 décembre 1654, et mourut le 20 décembre 1656.

68. Martin de Bonilla, premier professeur de l'Université et chanoine de l'église de Salamanque, auditeur de la chancellerie royale de Valladolid, et conseiller des finances d'Espagne, prit possession de cet évêché le 23 février 1657, et mourut le 21 octobre 1662.

69. François de Rojas Borja, docteur en Droit canon de l'Université de Salamanque, du grand collège de l'archevêque, et auditeur de Rote, prit possession le 21 juin 1663, et fut transféré à Murcie.

70. Frère Jean Asensio, mathurin, gouverneur de Castille, évêque d'Avila, fut transféré à l'église de Jaën dans l'Andalousie.

71. Frère Diègue Bentura Fernandez d'Angulo et Sandoval, de l'Ordre de Saint-François, archevêque de Cagliari et vice-roi de l'île de Sardaigne, prit possession de cette église le 19 juin 1683, et mourut dans le village de Bonilla, appartenant à la chambre épiscopale, le 17 mars 1700.

72. Grégoire de Solorzano et Dicastillo, conseiller du grand-conseil de Castille, prit possession de cette église le 19 juin 1700, et mourut le 17 juillet 1703.

73. Balthasard de la Pena et Aviles, abbé du Mont-Sacré de Grenade et professeur de l'Université, prit possession le 5 février 1704, et mourut le 7 février 1705.

74. Frère Froilan Diaz, de l'Ordre de Saint-Dominique, professeur de l'Université d'Alcala, fut nommé à cet évêché, et mourut sans prendre possession dans son couvent de Notre-Dame d'Atocha, l'an 1709.

75. François Solis, de l'Ordre de la Mercy, d'abord évêque de Lérida, fut nommé à cet évêché le 13 février 1709, et transféré à l'archevêché de Grenade avant que d'avoir pris possession de l'évêché d'Avila.

76. Frère Julien Cano et Tevar, de l'Ordre des Carmes, d'abord évêque d'Urgel, dans la

principauté de Catalogne , fut transféré à cette église le 26 avril 1714 , et mourut le 20 avril 1719.

77. Joseph Yermo , et Santivanez , docteur et premier professeur , chancelier et doyen de l'Université d'Alcala , prit possession de cet évêché le 21 mai 1720 , et fut transféré à l'archevêché de Compostelle le 3 mars 1728.

78. Frère Pierre Ayala , de l'Ordre de Saint-Dominique , natif du village d'Arénas , professeur de l'Université d'Alcala , prit possession de cet évêché le 5 mai 1728. Le pape Clément xii le nomma nonce et légat à latere de la cour d'Espagne , et il se démit de tout l'an 1738 pour aller au petit couvent de son Ordre , près du bourg de Mombeloran , où il mourut en odeur de sainteté le 12 mai 1742.

79. Narcisse de Queralt , de la très-illustre maison des comtes de Sainte-Coloma , natif de Barcelone , doyen de l'Université de Zerbera et archidiacre de Lérida , prit possession de cette église le 30 août 1738 , et mourut dans le village d'Osso en faisant sa visite , le 13 janvier 1743. Son corps fut porté à Avila et inhumé dans le couvent des religieuses de Sainte-Marie , de l'Ordre de Saint-Augustin.

80. Pierre Gonzalez Garcia , d'abord évêque d'Angélopolis dans l'Amérique septentrionale , natif de Torrelaguna , archevêché de Tolède , fut transféré à cette église et prit possession le

24 juin 1743. Il est mort le 7 avril 1758.

81. Romualdus Velarde et Cienfuegos , natif d'un village de la principauté des Asturies , issu d'une noble famille , chanoine et trésorier de l'église de Tolède , et député à la cour de Madrid par toutes les églises du royaume , auditeur de l'audience royale de la Corogne et du grand collège de l'archevêque de l'Université de Salamanque , prit possession de cet évêché le 22 novembre 1758 , et gouverna ensuite son église avec la plus grande sagesse , chéri et aimé de tous en général. (*Mémoire tiré des archives de l'église d'Avila , et fourni par le R. P. prieur des dominicains de la même ville.*)

AVILA ( Jean d' ) , surnommé *l'Apôtre de l'Andalousie* , dans le seizième siècle , naquit à Almodovar del Campo , petite ville d'Espagne et de l'archevêché de Tolède , située non dans la Castille vieille , comme le dit Moréri , mais dans la Castille neuve , comme le disent Baydrand , Corneille et La Martinière. Il fit sa théologie à Alcala sous le célèbre Dominique Sot. Ses parens étant morts lorsqu'il avait déjà embrassé l'état ecclésiastique , il distribua ses biens aux pauvres et se livra tout entier à la prédication , pour laquelle il se sentait une vocation extraordinaire. Il parcourut l'Andalousie , prêchant partout avec le zèle d'un autre saint Paul , et faisant partout aussi des fruits merveilleux , parmi lesquels on doit compter

la conversion de saint François de Gorgia, du bienheureux Jean-de-Dieu, et la vocation de sainte Thérèse. Louis de Grenade, l'un de ses historiens, assure que les murs mêmes étaient ébranlés et tremblaient à la voix, ou plutôt aux foudres et aux tonnerres qui sortaient de la bouche de cet homme apostolique, surtout quand il déclamaient contre le vice infâme de l'impureté. Il commença à l'âge de cinquante ans à être éprouvé par diverses maladies très-aiguës qu'il souffrit avec une patience exemplaire durant l'espace de dix-sept ans, et dont il mourut à Montilla dans l'Andalousie le 10 mai 1569, dans sa soixante-dixième année. Il fut inhumé dans l'église des jésuites de la même ville où l'on voit son épitaphe. Il a laissé en espagnol plusieurs ouvrages qui ont été traduits en différentes langues; savoir, 1<sup>o</sup> un Commentaire sur ces paroles du psaume quarante-quatrième, *Audi, filia, et vide*, etc., imprimé à Alcalá en 1379. Plantin l'a donné traduit en français et en flamand, in-12, à Anvers, avec le Catéchisme de Pierre Canisius; 2<sup>o</sup> des Lettres spirituelles imprimées à Alcalá en 1579, in-4<sup>o</sup>, traduites en italien, et imprimées à Florence en 1596, traduites en français par le père Simon-Martin, minime, et imprimées in-12 à Paris en 1653. Ces Lettres sont pleines d'onction, et contiennent d'excellens avis pour les prédicateurs. 3<sup>o</sup> Vingt-sept Traités sur l'Eucharistie, le Saint-Es-

prit, l'Incarnation, etc., imprimés à Séville en 1603, in-4<sup>o</sup>, et ailleurs; 4<sup>o</sup> un Traité qui regarde les prêtres, imprimé à Cordoue, 1595, in-8<sup>o</sup>; un Traité sur la réformation de l'état ecclésiastique, et des notes sur le concile de Trente, qui sont restés manuscrits. Louis de Munoz et Louis de Grenade ont écrit en espagnol la Vie de Jean d'Avila, et cette dernière a été donnée en français à Paris, 1641, in-12, par le père Jean-Baptiste de Saint-Jure, jésuite. (*Voyez Le Mire, in App. sacr.* Nicolas Antonio, *in Biblioth. hisp.*, pag. 484. Le premier tome de la *grande Bibliothèque ecclésiastique*, imprimé à Genève en 1734, p. 782, etc.) On a travaillé fortement à sa béatification, et l'on a donné à Madrid en 1759 une nouvelle édition de ses ouvrages, en trois volumes in-4<sup>o</sup>.

AVILA (François d'), Espagnol, né à Bellmunt en Catalogne, chanoine de la collégiale et docteur en théologie, a laissé des Sermons et quelques autres ouvrages dont un a pour titre : *Figuræ Bibliorum veteris Testamenti, quibus novi veritas prædicatur et adumbratur*. A Grenade, 1574, in-8<sup>o</sup>. (Nicolas Antonio, *Biblioth.*, tom. 1, p. 410.)

AVILA (François d'), dominicain, était d'une famille noble d'Avila en Espagne. Ayant été appelé à Rome par le cardinal François d'Avila, son cousin, il y fut consultant de la congrégation de l'Index, et y mourut l'an 1604. Il est auteur de deux



ouvrages ; le premier, imprimé à Rome , in-4°, en 1599, intitulé : *de Gratia et libero arbitrio* ; le second aussi à Rome, même année , et à Douai en 1623 in-8°, a pour titre : *Dissertatio de confessione per litteras sive per internuncium, capitibus 23 complexa.* (Le père Échard , *Script. Ord. Præd.*, tom. 2, pag. 353.)

AVILA (Joseph Marie), pieux et savant dominicain , était de Rome et enfant du couvent de la Minerve. Il possédait si bien l'hébreu que le pape Urbain viii le choisit en 1640 pour être le prédicateur des juifs. Il fut aussi provincial de sa province , et évêque de Campagna au royaume de Naples où il mourut de la peste le 24 septembre 1656. On a de lui un Panégyrique de saint Thomas d'Aquin , imprimé à Rome en 1634. (Échard , *Script. Ord. Præd.*, tom. 2, pag. 584.)

AVILA (Diégo d'), de l'Ordre des Trinitaires , natif de Séville en Espagne où il mourut le 22 avril 1611, savait le latin , le grec et l'hébreu. C'était un grand prédicateur et un grand écrivain. Il avait composé plus de quarante volumes sur l'Écriture , sans permettre qu'on en imprimât aucun. (Nicolas Antonio , *Biblioth. hisp.*)

AVIL ou D'AVILA (Sanche) , évêque de Plazença ou Plaisance en Espagne , où il mourut l'an 1525 ou 1526 , était d'Avila. Il fut confesseur de sainte Thérèse , docteur de Salamanque , et composa divers ouvrages ; des Traités de piété , des Sermons , la

Vie de saint Augustin et celle de saint Thomas. (Nicolas Antonio.)

AVILA (Étienne) , jésuite espagnol , mort le 14 avril 1601, à Lima , capitale du Pérou où il enseigna la théologie , a laissé , 1° un Abrégé du Manuel de Navarre , imprimé in-16 à Lyon , 1609 , et à Paris 1620 , sous le titre de *Compendium summae, seu Manualis Doctoris Navarri, in ordinem alphabeti redactum* ; 2° un excellent Traité des Censures , à Lyon , in-4°, 1608 et à Cologne , 1622. (Alegambe , *Bibl. Script. societ. Jesu.* Nicolas Antonio , *Biblioth. hisp.*)

AVILA (Louis d') , Espagnol , de l'Ordre de Saint-Augustin , professeur en théologie et célèbre prédicateur , fit imprimer à Tolède où il était prieur en 1603 , *Discursos morales del sanctissimo Sacramento del Altar* , in-4°. (Nicolas Antonio , *Biblioth. hisp.*)

AVILA (Augustin-Bernal d') , jésuite espagnol , de la ville de Magallon , diocèse de Sarragosse , docteur en théologie et professeur de l'Université de la même ville , possédait bien les langues grecque et latine. Il mourut le 13 septembre 1642 , et laissa , 1° *Disputationes de divini Verbi incarnatione* , à Sarragosse , 1639 , in-fol. ; 2° *Lucubrationes de Philosophia universa* ; 3° *Disputationes de Sacramentis in genere, et de Eucharistia, et de ordine in particulari* , à Lyon , in-fol. , 1651. (Nic. Antonio , *Bibl. hist.*)

AVILA (d') , historien. Voyez DAVILA.

AVILA ( Gilles - Gonzalez ) ,  
*Voyez* GONZALEZ.

AVILA ( Jean Roa de ) , *Voyez*  
 ROA.

AVIM , ville de la tribu de Benjamin. (*Josué*, c. 18, v. 23.)

AVIS. En matière de collation, de nomination et autres actes semblables, il était important de distinguer l'avis du consentement. Le collateur, qui n'était tenu que de prendre l'avis d'un autre, ne laissait pas d'avoir la collation qu'on appelle pleine et entière, parce qu'il pouvait conférer contre cet avis; ce que ne pouvait faire le collateur obligé de conférer avec le consentement d'un tiers.

AVIS, Ordre militaire de Portugal, institué en 1147 ou 1162 par Alphonse 1<sup>er</sup>, roi de Portugal, en mémoire de la prise d'Évora sur les Maures; d'où vient que les chevaliers de cet Ordre s'appelèrent d'abord les chevaliers de Sainte-Marie-d'Évora, parce que le roi Alphonse attribua ses heureux succès à la protection de la sainte Vierge. Ils s'appelèrent ensuite les chevaliers d'Avis, d'un lieu ainsi nommé où ils bâtirent une forteresse l'an 1181. Ces chevaliers suivaient la règle de Cîteaux avec des constitutions particulières. Ils devaient défendre, par les armes, la religion catholique, garder la chasteté, porter un habit de religion, consistant en un capuce et un petit scapulaire, fait de façon qu'il ne pût les empêcher de combattre. Leur habit de cérémonie est un manteau

blanc sur lequel il y a, du côté gauche, une croix verte fleurdelisée, au pied de laquelle il y a deux oiseaux; et ils ont pour armes une tour accompagnée aussi de deux oiseaux. Ils possèdent environ quarante commanderies en Portugal, et la grande maîtrise de leur Ordre est unie à cette couronne depuis l'an 1550, sous le roi Jean III et le pape Paul III, auteur de cette union. (*Angelus Manriquez, Annal. Ord. Cister.*, tom. 2. *Hist. des Ordres monast.*, pag. 65.)

AVISON ( Jean d' ), auteur français du seizième siècle, licencié en l'un et en l'autre Droit, a écrit un ouvrage intitulé : *Miroir de l'Église, auquel on pourra voir les professeurs de la vraie foi, et les discerner d'avec les prédicants de la fausse doctrine*, etc., divisé en deux livres, in-8°, à Louvain, 1571. (Du Verdier, *Biblioth. française*, pag. 612.)

AVIT (Sextus Alcinus Edicus ou Ecditius Avitus), saint, évêque de Vienne, était Français, né à Vienne en Dauphiné. Son père Hesyquius était sénateur et fut archevêque de Vienne; son frère, nommé Apollinaire, était évêque de Valence. On le dit aussi neveu de l'empereur Avitus. Il succéda à son père sur le siège de Vienne l'an 490, et porta avec lui, sur le siège épiscopal, toutes les vertus que saint Paul demande dans un évêque, et surtout une foi vive, un zèle ardent, une charité consommée. Il écrivit l'année suivante à Clovis pour le féliciter de ce qu'il avait

reçu le baptême. Il mérita l'estime de Gondebaud, roi des Bourguignons, quoiqu'Arien, et contribua beaucoup à la conversion de Sigismond, son fils et son successeur, auquel il persuada de rétablir le monastère d'Agaune ou de Saint-Maurice-en-Vallais, et d'y faire pénitence, pour avoir fait mourir son fils Sigéric. Il combattit toujours les hérétiques avec succès, soit par écrit, soit de vive voix. Il assista au concile d'Epaone en 517, et mourut le 5 de février de l'un des ans 518, 523, 524, 525 ou 527. Ennode de Pavie le qualifie très-excellent entre les évêques des Gaules, et dit de lui, que l'érudition semblait l'avoir choisi pour en faire le lieu éclatant de sa demeure. Nous avons de lui un grand nombre de Lettres, des Homélies et des Poèmes. Parmi ses Lettres, il y en a cinq au roi Gondebaud; une à Victorius, évêque de Grenoble; une à Jean de Cappadoce, archevêque de Constantinople; une à Eustorge, évêque de Milan; une à saint Césaire, évêque d'Arles; une à Magnus, évêque de Milan; deux à son frère Apollinaire, évêque de Valence; une à Contumeliosus, évêque de Riez; une seconde à Victorius, évêque de Grenoble; une au prêtre Viventius, qui était venu du désert du Mont-Jura à Lyon; une encore à Gondebaud, sur ces paroles : *la loi sortira de Sion*, etc., et sur celles-ci du troisième livre des Rois : *Chacun se reposera sans crainte sous sa vigne et sous*

*son figuier*; une lettre à Sigismond; deux à Apollinaire, fils de saint Sidoine; une à Étienne, évêque de Lyon; une autre à son frère Apollinaire, évêque de Valence; une, qui est la vingt-sixième, à un évêque qu'il ne nomme point; une au pape Symmaque; la vingt-huitième au roi Gondebaud, sur la divinité de Jésus-Christ; la vingt-neuvième et trentième au roi Sigismond; une à Fauste et à Symmaque, les deux principaux sénateurs de Rome; une au patrice Senarius, ministre du roi Théodoric; une à Pierre, évêque de Ravenne; une au pape Hormisdas; une à l'évêque Eufrasius, et une autre au roi Gondebaud; la quarante-unième à Clovis, roi de France; et plusieurs autres, dont la plupart n'ont rien de bien remarquable, à différentes personnes, jusqu'au nombre de quatre-vingt-huit en tout.

Saint Avit fit lui-même un Recueil de ses Homélies, dont il ne nous reste que deux en entier; l'une sur le premier, l'autre sur le troisième jour des Rogations, qu'il dit avoir été instituées dans le siècle même où il vivait par saint Mamert, l'un de ses prédécesseurs. Nous avons seulement les titres des autres Homélies, ou quelques fragmens, dont les plus considérables nous ont été conservés par Florus, diacre de Lyon, dans son Commentaire sur les Épîtres de saint Paul. Les poésies de saint Avit consistent en plusieurs épigrammes qui sont perdues; en un poème sur



l'histoire de Moïse , divisé en cinq livres ; en un autre poëme de six cent soixante-six vers héroïques, intitulé, *de la Louange de la Chasteté*, et adressé à Fuscine sa sœur. Il en avait composé plusieurs autres, et on en trouve quelques uns sous son nom dans divers manuscrits, mais fort imparfaits.

Les écrits de saint Avit seront toujours des preuves de son esprit, de son savoir et de son éloquence ; car quoiqu'il y ait de la dureté dans ses expressions et de l'obscurité dans son style ; il ne manque ni de noblesse, ni de politesse, ni d'agréments, surtout dans ses vers qui ont plus de douceur et de beautés que sa prose. Ses Lettres sont admirables et très-propres à confondre les hérétiques qu'il y a combattus. Cela nous doit faire regretter ses Traités contre les Ariens, dont nous n'avons que quelques fragmens, et dans lesquels il faisait paraître sans doute autant de force et de solidité qu'il en montra dans la conférence qu'il eut à Lyon avec les évêques Ariens, qu'il réduisit au silence en présence du roi Gondebaudo, et où il parla avec tant de grâce et d'éloquence, qu'on le prit pour un autre Tullius. Il savait le grec, et avait, ce semble, quelque connaissance de l'hébreu. Il ne faut pas le confondre, comme ont fait quelques uns, avec le poëte Alphius Avitus. La meilleure édition des œuvres de saint Avit est celle du père Sirmond, à Paris, en 1643,

in-8°, avec des notes très-recherchées, qui a été insérée dans la Bibliothèque des Pères de Lyon en 1677, et dans le second tome des œuvres du père Sirmond, à Paris en 1696. On n'y trouve pas cependant l'Homélie sur le troisième jour des Rogations, qui ne fut découverte que depuis par dom Martène, et qu'il inséra dans le tome cinquième, pag. 49 de son *Thesaurus anecdot.*, imprimé en 1717. (Ennodius, *in vit. Epiphan.* Grégoire de Tours, lib. 2, *Hist. Franc.*, c. 34. Adon de Vienne, *in Chronic.* Trithème. Sixte de Sienne. Dupin, sixième siècle. Baillet, *Jugemens des Savans sur les poëtes*, t. 6, p. 532. Dom Ceillier, *Hist. des Auteurs sacr. et ecclés.*, tom. 15, p. 389 et les suiv.)

AVIT ou AVI (saint), troisième abbé de Micy ou de saint Mesmin, près d'Orléans, était fils d'un laboureur de Beausse, et d'une étrangère venue d'Austrasie en mendiant son pain. Ayant été reçu dans l'abbaye de Micy, il y parut si humble, si docile, si simple, qu'il passa pour stupide dans l'esprit de quelques religieux, qui manquaient sans doute de lumière pour ne pas voir que c'était l'esprit de Dieu qui conduisait Avit. Le désir de s'avancer davantage dans la perfection le porta à se retirer avec saint Lié dans un désert du pays de Sologne, d'où il fut rappelé à Micy par l'abbé saint Maximin, auquel il succéda vers l'an 520. Il donna plusieurs avis salutaires à Clo-

domir, l'aîné des fils que Clovis avait laissé de sainte Clotilde, et lui prédit que s'il faisait mourir Sigismond, roi de Bourgogne, il ne vivrait pas long-temps lui-même; ce que l'événement justifia. On ne sait plus rien de saint Avi depuis ce temps. (Surius. Baillet, 17 juin.)

AVIT (saint), abbé de Châteaudun, était un artisan de la première Aquitaine. Il fut d'abord religieux de Menat, et ensuite de Micy près d'Orléans, dans le temps que saint Maximin y faisait fleurir la discipline monastique. Il sortit encore de ce dernier monastère avec saint Calais, pour se retirer auprès de Châteaudun, dans le diocèse de Chartres où il bâtit un monastère qu'il gouverna saintement jusqu'à sa mort qui arriva vers l'an 530. Il fut enterré à Orléans; et les fidèles bâtirent depuis sur son tombeau une église où il se fit des miracles. (Surius. Baillet, 17 juin.)

Le père Le Cointe prétend qu'il n'y a eu qu'un saint Avit, abbé de Micy, puis dans le Perche ou le Dunois. Ce sentiment est fondé sur les Actes de saint Avit donnés par Henschenius l'an 1701. On y voit que Léthal-dus, savant moine de Micy, reconnaît que saint Avit, abbé de son monastère, en avait quitté le gouvernement peu de temps après son élection, pour aller former une communauté dans le Dunois. Cette autorité paraît très-forte pour exclure la distinction des Avits. Voyez l'ou-

vrage intitulé : *Aménités de la critique*, tom. 2, pag. 8.)

AVITABILE (Corneille d'), dominicain du couvent della Sanita de Naples, se rendit célèbre dans le dernier siècle par sa doctrine et par sa piété. Il fut vicaire-général de la congrégation della Sanita, et provincial de Sicile. Il mourut dans son couvent de Naples en 1636. Le Chapitre général de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, tenu à Rome en 1644, le compte parmi ceux qui sont morts en odeur de sainteté. Il était professeur en théologie, et a laissé un *Traité de la vie religieuse* avec quelques sermons, écrits en italien et imprimés à Naples en 1605, in-8°. (Toppius, *Biblioth. Neapol.* Le P. Échard, *Script. Ord. Prædic.*, tom. 2, pag. 485.)

AVITABILE (Blaise Majoli d'), avocat de Naples, est auteur de l'ouvrage suivant : *Lettere apologetiche Theologico-morali scritte da un Dottor Neapolitano à un Letterato Veneziano, dedicata all' A. S. d'Emmanuel Maurizio di Lorena, principe d'Elbeuf, e Commandante della cavalleria nel regno di Napoli*, in Avignone, 1709, in-8°. Cet ouvrage renferme deux lettres imprimées à Naples sous le nom d'Avignon. La première lettre n'est qu'un extrait de l'ouvrage de Blaise Visconti, professeur en théologie de l'archi-collège royal de Naples, intitulé : *Synthesis apologetica Theologico-moralis, secundum Ethicæ christianæ doctrinam, generales morum regn-*

*las continens.* La seconde Lettre est une défense de l'apologie des Pères, du père Ciaffoni. (*Giornale, de Letterati di Venetia*, tom. 1, pag. 261. *Diar. eruditor.* Paris, feb., 1711, p. 225 et 226.)

AVITH, capitale d'Adad, roi d'Idumée. (*Gen.*, c. 36, v. 35.)

AVOCAT. Un avocat ne peut entreprendre la défense d'une cause injuste; et s'il l'entreprend et qu'il la gagne, il est obligé à restitution tant envers son client pour l'argent qu'il en a reçu, qu'à l'égard de la partie adverse pour le tort qu'il lui a fait, puisqu'il est la cause injuste de ce tort, et qu'on ne peut, sans péché mortel et sans être obligé à restitution, soutenir une injustice connue pour telle; que s'il croyait d'abord la cause juste et qu'il en découvre l'injustice dans la suite, il est obligé de l'abandonner au moment de cette découverte. Si par ignorance il défend une cause injuste, il sera plus ou moins coupable selon que son ignorance sera plus ou moins criminelle; en sorte que si son ignorance est absolument innocente, comme elle pourrait l'être en effet s'il s'agissait d'une matière très-difficile, et qu'il eût apporté tous ses soins pour en connaître la justice, il serait excusé de péché. Tous les avocats et autres semblables, sont obligés d'être suffisamment instruits des devoirs de leur profession et de les remplir fidèlement; en sorte que s'ils y manquent par malice, ou par négligence, ou par ignorance, ou par imprudence, par une faute en

un mot de la nature de celles que le Droit appelle légères, et que le prochain en souffre dommage, ils sont obligés à la restitution de ce dommage, parce qu'ils en sont la cause, étant obligés d'être instruits des devoirs de leur profession et de les observer fidèlement, ou bien d'y renoncer.

Les prêtres ne peuvent sans dispense faire la fonction d'avocat plaidant en cour séculière, parce qu'il y a plusieurs canons qui le leur défendent et qui sont encore en vigueur, fondés sur ces paroles de saint Paul : *Nemo militans Deo, implicat se negotiis secularibus.* (*Conc. Later. sub Alex. III, tit. de postulando*, ch. 1 et 3.) Cependant, si un prêtre faisait la profession d'avocat, même sans dispense, il n'encourrait aucune censure, parce que les canons, qui le lui défendent, ne portent point cette peine. (Voyez Gibert, *Instit. eccles. et benef.*, pag. 894.)

AVOCAT. (Voyez *Règles pour former un avocat*, avec un index des livres de jurisprudence, nouvelle édition in-12, 1742. Il y en a une postérieure.)

AVOLD, ou AVAULD par corruption, pour NABOR (saint), petite ville de Lorraine au diocèse et à dix lieues de Metz, vers le levant, avec une abbaye de bénédictins de la congrégation de Saint-Vanne, fondée d'abord sous le nom de Saint-Hilaire de Poitiers par saint Fridolin, vers l'an 590. On la nomma longtemps *Saint-Hilaire de Moselle*, quoique fort loin de la Moselle



et beaucoup plus proche de la Sarre. Elle fut nommée encore *Neuzelle* ou *Nova-Cella*, comme l'appelle Raban de Mayence, jusqu'à ce qu'enfin elle a pris le nom de saint Nabor, dont le corps y avait été transféré de Rome l'an 765, par les soins de saint Chrodegang, évêque de Metz. M. Baillet a raison de dire que ce lieu est trop loin de la Moselle pour avoir été nommé *Saint-Hilaire de Moselle*. Aussi n'en est-ce pas le nom, c'est *Saint-Hilaire de Mosellane*. La Mosellane est un des noms de la Lorraine, et Saint-Hilaire de Mosellane ne veut dire que Saint-Hilaire de Lorraine; ce qui est fort juste. (La Martinière, *Dict. géogr.*)

AVORTEMENT. L'avortement peut être procuré directement ou indirectement. On le procure directement lorsqu'on prend une potion dans l'intention de tuer son fruit. On le procure indirectement lorsqu'on prend une potion capable à la vérité de tuer son fruit et qui le tuera probablement, mais non pas dans l'intention de le tuer et seulement dans l'intention de sauver sa vie. Quelques auteurs, tel que celui de la *Morale de Grenoble*, pensent qu'une femme enceinte et dangereusement malade peut se procurer indirectement l'avortement en prenant une médecine qui probablement tuera son fruit, non dans l'intention de le tuer, mais dans l'intention de sauver sa vie, lorsque le fœtus n'est pas encore animé. (Tom. 6, *Traité* 6, ch. 1, n° 12.) Mais il est

sûr et plus probable de dire qu'il n'est jamais permis de procurer l'avortement ni directement, ni indirectement, ni quand le fœtus est animé, ni quand il ne l'est pas, parce qu'une telle action est mauvaise en soi, étant contraire à la nature et à la fin naturelle de la génération, qui tend à la production parfaite de l'homme.

AVOTH-JAIR. L'hébreu *avoth* ou *havoth*, signifie les cabanes ou les maisons des Arabes, qui sont ramassées en rond et dont l'assemblage produit un hameau ou un village. Celles de Jaïr furent ainsi nommées, parce que Jaïr, fils de Manassé, en fit la conquête. (*Num.*, c. 32, v. 41.) Elles étaient dans la Batanée au-delà du Jourdain, dans le pays de Galaad, et appartenaient à la demi-tribu de Manassé. (*Josué*, c. 13, v. 31.)

AVRIGNI (Hyacinthe-Robilard d'), jésuite, né à Caen en 1675, entra dans la société à Paris le 15 septembre 1691, et y fit dans la suite ses quatre vœux. Il mena presque toujours une vie languissante à cause de la délicatesse de sa complexion et mourut à Caen ou à Quimper le 24 avril 1719. On a de lui: 1° *Mémoires pour servir à l'histoire de l'Europe, depuis 1600 jusqu'en 1716, avec des réflexions et des remarques critiques*, imprimés en quatre tomes in-12, à Paris et à Amsterdam, en 1725, et réimprimés en 1757. 2° *Mémoires chronologiques et dogmatiques, pour servir à l'histoire ecclésiastique depuis 1600 jusqu'en 1716*,

avec des réflexions et des remarques critiques, quatre vol. in-12, 1720. (*Voyez* le premier tome des nouveaux Mémoires d'histoire, de critique et de littérature, de M. d'Artigni, chanoine de Vienne en Dauphiné sa patrie, qui ont paru en six tomes in-12, l'an 1749.)

AVRIL ; quatrième mois de l'année pendant lequel le soleil parcourt le signe du Taureau. *Aprilis*. Ce mot vient de *Aperilis*, du verbe *aperire*, parce qu'en ce mois la terre semble s'ouvrir pour produire toutes choses. (*Nicod.*)

AVRILLON ( Jean-Baptiste-Élie ), religieux minime, né à Paris en 1652, fit profession le 3 janvier 1671 dans le couvent des minimes de Nigeon dits *Bons - Hommes* près de cette ville. Après ses cours de philosophie et de théologie qu'il fit en différentes maisons de son Ordre, ses supérieurs lui conseillèrent de s'appliquer au ministère de la chaire pour lequel il avait de grands talens et d'heureuses dispositions. Le P. Avril lon ne s'y prépara pas seulement par une étude sérieuse de l'Écriture et des Pères, il voulut encore apprendre l'hébreu pour mieux entendre l'ancien Testament. Il commença à prêcher en 1676, et continua cet exercice jusqu'en 1728, c'est-à-dire l'espace de cinquante-trois ans, pendant lesquels il fut toujours également suivi et goûté, soit en province, soit à Paris où il passa au moins les trente dernières

années de sa vie, et où il mourut le 16 mai 1729, âgé de soixante-dix-huit ans. Ses travaux apostoliques ne l'empêchèrent pas de composer un grand nombre d'ouvrages de morale et de piété dont la plupart ont été imprimés plusieurs fois. Ces ouvrages sont : 1° *Réflexions théologiques, morales et affectives sur les attributs de Dieu, en forme de méditations pour chaque jour du mois*, avec une préface sur les perfections et les noms de Dieu, à Paris, 1754, nouvelle édition in-12. 2° *L'Année affective, ou Sentimens sur l'amour de Dieu tirés du Cantique des cantiques* pour chaque jour de l'année, in-12. 3° *Commentaire affectif sur le grand précepte de l'amour de Dieu*. 4° *Commentaire affectif sur le psaume Miserere*, pour servir de préparation à la mort, in-12. 5° *Méditations et Sentimens sur la sainte Communion pour servir de préparation aux personnes qui s'en approchent souvent*, augmentées d'actions de grâces à la fin de chaque méditation, in-12. 6° *Retraite de dix jours pour les personnes consacrées à Dieu, et pour celles qui sont engagées dans le monde*, dans laquelle on trouve une ample instruction sur cette sainte pratique, des lectures tout au long sur le sujet des méditations, des préparations différentes, des visites du Saint-Sacrement pour chaque jour, in-12. 7° *Conduite pour passer saintement le temps de l'Avent*, in-12. 8° *Conduite*

*pour passer saintement le Carême*, où l'on trouve pour chaque jour une pratique, une méditation et des sentimens sur l'Évangile du jour, des sentences de l'Écriture et des saints Pères avec la collecte de la sainte messe et un point de la Passion de notre Seigneur Jésus-Christ, in-12. 9° *Conduite pour passer saintement les octaves de l'Ascension, de la Pentecôte, du Saint-Sacrement et de l'Assomption*, in-12. 10° *Sentimens sur l'Amour de Dieu, ou les trente Amours sacrés*, pour chaque jour du mois, in-12, 1737. 11° *Sentimens sur la dignité de l'âme, la nécessité de l'adoration, les avantages des afflictions, et sur les différens abandons de Dieu*, in-12, 1738. 12° *Réflexions, sentimens et pratiques sur la divine enfance de Jésus-Christ tirées de l'Écriture et des Pères*, in-12. 13° *Réflexions et sentimens d'un solitaire en retraite pendant l'octave du Saint-Sacrement*, in-24. 14° *Traité de l'amour de Dieu à l'égard des hommes, et de l'amour du prochain*. 15° *Pensées sur divers sujets de morale* qui font partie d'un Dictionnaire moral qui a été imprimé en 1741 avec un avertissement contenant l'éloge de l'auteur. Tous ces ouvrages qui se trouvent à Paris chez la veuve Pierres, libraire rue Saint-Jacques, sont remplis des vives lumières et de l'onction qui faisaient le caractère du père Avrillon, et qui engageaient tant de personnes ou à l'écouter

lorsqu'il prêchait, ou à se mettre sous sa direction et à le prendre pour leur guide dans la vie spirituelle.

AWHAU (Isaac), vulgairement *Abuhal* ou *Aboab*, disciple du rabbin *Isaac Kanpanton*, fut chassé du royaume de Castille avec les autres juifs en 1492, et mourut en Portugal âgé de soixante ans, en 1493. On a de lui : 1° *Menorath hammaar* (le chandelier de la lumière) à Venise, 1544, in-fol., et avec augmentation en 1595, et encore en 1623. On a retranché dans cette édition divers endroits injurieux à Jésus-Christ. La dernière édition est celle d'Amsterdam, avec un long commentaire du rabbin Moïse, fils de Siméon, sous le titre d'*Ame de Juda*. Cet ouvrage d'Aboab est un livre moral divisé en sept lampes ou traités, dont chacun contient plusieurs chapitres. 2° *Le Chandelier d'or*. 3° *Nahar Piscion*, (le Fleuve de Pison) à Constantinople, 1529, in-4°. Ce sont des sermons partie sur l'Écriture, partie sur le Talmud. 4° Un livre disposé selon l'ordre du Décalogue qui contient une table des rites que l'on doit prendre dans les endroits convenables de l'un et l'autre Talmud. On y a joint deux commentaires, l'un intitulé *l'Arche de témoignage*, et l'autre, la *Table des faces*. Cet ouvrage n'a point été imprimé. 5° *L'Explication du commentaire du rabbin Moïse, Bar Nachman sur le Pentateuque*, à Venise en 1548. 6° Un Écrit sur



Nachmanide. 7<sup>o</sup> Un Commentaire sur quelques sections du Talmud. (Bartolucci, *Biblioth.*, *Rabbin. Magna Bibliotheca eccles.*, pag. 816.)

AXA, (hébr., *rupture de voile*) fille de Caleb, fut promise par son père à celui qui prendrait *Cariat-Sepher*, qui lui était échue en partage. Othoniell l'ayant prise, épousa Axa.

AXAPH ou ACSAPH. (*Voyez* ci-devant ACSAPH.)

AXEL (Jean-Honorius ou Honoré d'), seigneur de Seny, jurisconsulte, était d'Utrecht. Après avoir acquis le titre de docteur en Droit canon et en Droit civil il se fixa à Rome où il exerça les fonctions d'avocat. Il mourut dans cette ville, et y fut inhumé dans l'église de l'hôpital dit d'Utrecht dont il avait eu l'administration, et dans lequel il recevait avec beaucoup d'attention les Hollandais, et en particulier ceux de ses compatriotes que quelques affaires amenaient à Rome. Il avait une mémoire si prodigieuse, qu'il citait sur-le-champ toutes les lois, les maximes, les décisions et les réponses de presque tous les jurisconsultes ; mais Janus Nicius Erythræus, ou le Rossi, l'accuse de n'avoir pas eu de jugement, et dit que sa tête était une bibliothèque mal rangée. On ne connaît de lui qu'un Abrégé de tout le Droit canon ou petite Somme sur les cinq livres des Décrétales accommodées aux décrets du concile de Trente. Cet ouvrage écrit en latin a été im-

primé à Cologne en 1630 et 1656, in-8<sup>o</sup>. (*Voyez Jan. Nic. Erythræi pynacotheca ; tractatum eruditum* de Burman et les auteurs cités dans ce dernier. Moréri, édit. de 1759.)

AXINOMANTIE. *Axinomantia*. Ce mot vient du grec *αξιν* *ascia*, hache, et de *μαντεία*, *divinatio*, *divination*. Il signifie cette espèce de divination qui se fait par la hache.

AXIOPLE, ville épiscopale du diocèse de Thrace dans la Mœsie inférieure sous la métropole d'Hadrianople, située à droite du Danube. Nous n'en connaissons qu'un évêque nommé Cyrille. (Papebroch., *Act. ss.*, tome 2, de mai.)

AXONIUS (Joachim), natif de Grave, dans le Brabant hollandais, fut poète, philosophe et docteur en l'un et l'autre Droit. Il parcourut l'Italie, l'Espagne, la France, l'Allemagne, la Grèce, la Médie et la Terre-Sainte. Il mourut fort âgé à Anvers le 25 août 1605. On a de lui : 1<sup>o</sup> *De libero hominis arbitrio, contra Martin. Lutherum et Joannem Calvinum*. 2<sup>o</sup> Une Traduction latine de l'oraison grecque de Maxime Planudes sur le Tombeau de Jésus-Christ, à Dillingen, 1559, in-4<sup>o</sup>. 3<sup>o</sup> Une Traduction du dialogue de Grégoire Palamas, intitulé : *Procès entre l'âme et le corps, et le jugement de Dieu qui le termine*. 4<sup>o</sup> Il a aussi traduit les Avis ou Préceptes des mœurs adressés par Agapet à l'empereur Justinien. (Sveert, *Athen. Belg.*, p. 384.)

AXUM, ville autrefois épiscopale et capitale de l'Abyssinie, n'est plus aujourd'hui qu'un village de cent feux où l'on voit encore la cathédrale sous le nom de Saint-Michel. ( Voyez ABYSSINIE pour ses évêques. )

AYALA ( Martin Perez d' ), archevêque de Valence en Espagne, né en 1504 à Hieste dans le diocèse de Carthagène de parens nobles mais pauvres, étudia la philosophie et la théologie à Alcalá, et entra dans l'Ordre militaire de Saint-Jacques-de-l'Épée à Salamanque. Il enseigna la philosophie à Tolède et la théologie à Grenade, et prit les degrés académiques de ces deux Universités. Dom François de Mendoza, évêque de Jaen, l'ayant pris pour son confesseur, il suivit ce prélat en Italie et ensuite dans les Pays-Bas, où il apprit le grec et l'hébreu à Louvain. Après la mort de l'évêque de Jaen il alla en Allemagne pour combattre les protestans, et à son retour dans les Pays-Bas il expliqua les Épîtres de saint Paul dans un monastère d'Anvers, et commença son Commentaire pour la défense des traditions apostoliques. L'empereur Charles v l'envoya au concile de Trente, et le rappela ensuite en Allemagne. Le même prince le nomma évêque de Guadix en 1548, et il assista en cette qualité à trois sessions du concile de Trente tenues sous le pape Jules III. Neuf ans après il fut transféré à l'église de Ségovie et il assista pour la troisième fois

au concile de Trente. A son retour il fut nommé à l'archevêché de Valence, et il gouverna cette église depuis le 6 septembre 1564 jusqu'au 5 d'août 1566 qu'il mourut dans sa soixante-deuxième année. Son principal ouvrage est celui qui a pour titre : *De divinis, apostolicis atque ecclesiasticis traditionibus, deque autoritate ac vi earum sacrosanctæ assertiones, seu libri decem* ; à Cologne et à Paris en 1549, à Venise, 1551 ; et encore à Paris, 1562. On a aussi de lui : *Commentaria in universalis Porphyrii*, imprimés à Grenade en 1537 in-fol. ; et un grand nombre d'autres ouvrages écrits en espagnol, comme sur l'Ordre de Saint-Jacques, sur la Confession, sur la Doctrine chrétienne, etc. ( Nicolas Antonio, *Biblioth. hispan.* Possevin, in *Ap. sacr.*, verb. MARTINUS PEREZIUS. *Magna Bibliotheca ecclesiastica*, pag. 819. )

AYALA ( Luc Fernandez d' ), dominicain espagnol, né à Murcie où il embrassa l'Ordre de Saint-Dominique, fut prédicateur, professeur en théologie, consultant et commissaire du Saint-Office. Il fut aussi prieur à Oran, ville d'Afrique, dans la Barbarie, et il remplissait cette charge en 1644 qu'il fut nommé prédicateur-général dans le Chapitre tenu cette même année à Rome. On a de lui : 1° *Historia de la perversa vida y horrenda muerte del Antecristo*, à Murcie, 1635, et à Madrid, 1649, in-4°. 2° *Hortus augustissimi*

*nominis Mariæ, variis areolis et aromatibus consitus, sive elucidatio ad verba Lucæ, 1, 27, et nomen Virginis Mariæ, à Madrid, 1648.* (Nicolas Antonio, *Biblioth. hispan.* Le père Échard, *Script. Ord. prædic.*, tome 2, pag. 560.

AYALA (Pierre), dominicain espagnol, né le 10 mars 1676 d'une famille honnête dans le bourg d'Arénas, diocèse d'Avila, vint au monde sans aucun signe de vie; ce qui porta la servante de la maison à lui enfoncer secrètement une grosse épingle dans la tête pour voir s'il vivait ou non. La mère de l'enfant, femme pieuse et animée d'une vive foi, l'ayant fait mettre sur l'autel d'une chapelle de Saint-Pierre d'Alcantara, il commença à remuer, et on lui ôta l'épingle qu'on lui avait enfoncée dans la tête. On espéra dès-lors pour ses jours, et il vécut en effet avec toute la sagesse d'un homme fait dans sa plus tendre enfance, n'ayant de goût que pour la prière et ses devoirs. Après ses humanités il reçut l'habit de Saint-Dominique dans le couvent d'Avila, y enseigna la philosophie, et passa ensuite à Alcalá où il fut maître des écoliers dans le collège de Saint-Thomas et professeur en théologie. Ce fut dans cette célèbre Université qu'il lia avec le pieux et savant père Fabardo, cordelier, une étroite amitié qui faisait dire tout publiquement à ceux qui les voyaient ensemble : *Voilà saint Thomas et saint Bonaventure.*

Devenu maître ou docteur de son Ordre, Ayala se retira dans un couvent plus régulier où l'on voit encore aujourd'hui dans la cellule qu'il y occupa des marques édifiantes de sa pénitence, et où il croyait s'ensevelir pour toujours. La Providence en avait disposé autrement, et il fut obligé par l'ordre de ses supérieurs d'accepter l'évêché d'Avila qu'il avait d'abord refusé en alléguant avec la plus sincère humilité son défaut de talens pour une place si éminente au roi Philippe v qui la lui avait offerte. Il se rendit à pied à sa ville épiscopale accompagné seulement d'un religieux de son Ordre, et prit possession de son église le 5 mai 1728. Il serait difficile de raconter les biens sans nombre qu'il fit à son diocèse. Il le visitait à pied comme il y était entré, et ses visites ne furent jamais stériles; les abus supprimés, les scandales arrachés, les prêtres ramenés à l'esprit de leur vocation, les peuples instruits et éclairés, édifiés, touchés, en étaient les heureux fruits. Son palais était un couvent où les heures de la prière, de l'étude et des autres exercices étaient réglées. Aussi sage et prudent politique que pasteur vigilant et zélé, il eut le bonheur de terminer une affaire très-sérieuse qui divisait les cours de Rome et d'Espagne. Le pape Clément xii, instruit de sa capacité, l'avait nommé à cet effet son nonce à la cour d'Espagne avec le titre et les pouvoirs des légats à latere,



et dans les trois ans que dura cette honorable mais délicate commission, il ne réconcilia pas seulement les deux cours, il réforma encore la nonciature d'Espagne. Des services si importans demandaient une récompense ; le prélat la souhaitait, il la demanda, il la brigua et l'obtint : ce fut la permission d'abdiquer son évêché ; ce qu'il fit le 18 septembre 1738. Humble de bonne foi, et pauvre par goût, il choisit pour le lieu de sa retraite le plus pauvre couvent de son Ordre en Espagne, appelé de *Sainte-Rose*, près du village de Montbeltran. Ce fut là qu'il se retira suivi des regrets de son troupeau et d'une pension de quinze cents ducats pour soulager cette pauvre communauté. Il y vécut comme le dernier de ses frères, sans affecter d'autre distinction qu'une plus exacte régularité, une pénitence plus austère et un zèle plus ardent à annoncer la parole sainte. Il y mourut aussi en odeur de sainteté le 20 mai 1742. Ce digne prélat n'était pas moins savant que vertueux ; il laissa en mourant plusieurs Instructions pastorales, et plusieurs Traités sur la théologie morale pleins d'érudition. On peut voir dans sa vie imprimée in-4° par un historien de son Ordre les traits les plus brillans qu'on admira autrefois dans les grands évêques de l'Eglise primitive. (*Mémoire fourni par M. l'abbé Giron, Espagnol, docteur en Droit civil et canon de l'Université de Paris, proto-*

*notaire apostolique, et très-affectonné à l'Ordre de Saint-Dominique.* )

AYBERT (saint), prêtre reclus, bénédictin en Hainault, vint au monde vers l'an 1060, dans le village d'Espain, au diocèse de Tournay en Flandres. Résolu de se consacrer pour toujours à la pénitence, il alla trouver un prêtre religieux du monastère de Crespin en Hainault, qui s'était reclus dans une cellule écartée, et se mit sous sa discipline. Ils vivaient ensemble d'herbes sauvages toutes crues, ne se chauffaient jamais, et s'acquittaient avec une ferveur admirable de la prière et des autres exercices de la vie solitaire. Après avoir fait le voyage de Rome, pieds nus, couvert d'un cilice, et sans aucune provision, il se retira dans l'abbaye de Crespin où il passa vingt-cinq ans, au bout desquels il obtint la permission de se bâtir une cellule au milieu d'un désert fort stérile, dans laquelle il passa les vingt-cinq dernières années de sa vie, qui ne fut qu'un martyre perpétuel jusqu'à sa mort qui arriva le jour de Pâque de l'an 1140. Les Martyrologes marquent sa fête au 7 d'avril qui est le jour de sa mort. Ses reliques se conservent dans une chapelle de son ermitage, dédiée, l'an 1568, sous le nom de la sainte Croix, de la sainte Vierge et de saint Aybert. (Bollandus. Baillet, 7 avril.)

AYGLER (le cardinal), Lyonnais, au quatorzième siècle, a

composé plusieurs ouvrages pour les moines, entre autres, une exposition de la règle de saint Benoît; le Miroir des Moines. Il avait été long-temps moine de Savigny. (*Journal des Savans*, 1731, pag. 323.)

AYMA (Jean d'), jurisconsulte célèbre, né à Bayonne, professa long-temps le Droit canon à Poitiers, à Bourges et à Toulouse. Il fut collègue de Rebuffe dans cette dernière ville. D'Ayma a fait un commentaire latin sur le concordat, imprimé à Lyon en 1535, in-8°. Il mourut la même année. Dans son ouvrage sur le concordat, imprimé pour la première fois avant 1536, il soutient vivement le concordat. (Leclerc, *Biblioth. de Richelet*.)

AYMAR (le père), cordelier italien. Nous avons de lui : *Exercitationes theologico-morales de actibus humanis et peccatis, juxta veriora doctoris subtilis principia, scholastica methodo ad usum studiosæ juventutis accommodatæ*, etc., à Venise, chez Zatta, 1762.

AYROLI (Jacques-Marie), jésuite italien, et professeur des langues orientales dans le collège des jésuites de Rome en ce siècle, a donné : 1° *Dissertatio biblica, in qua scripturæ textus aliquot insigniores, adhibitis lingua hebraïca, syriaca, chaldaïca, arabica, græca et latina, dilucidantur*; à Rome, 1704, in-4°. 2° *De præstantia linguæ sanctæ oratio*, in-4°, ibid., 1705. 3° *Synopsis dissertationis biblicæ in 70 Danielis hebdomadas*, dé-

dié au pape Clément XI, ibid., chez Georges Blachi, 1705. 4° Une édition de la grammaire hébraïque du père Édouard Slaugter, jésuite anglais. Cette grammaire avait paru à Amsterdam en 1699. Le père Ayroli la fit réimprimer à Rome en 1706. 5° *Liber 70 hebdomadarum resignatus, seu Danielis* (cap. 9) *vaticinium celebrimum, ex vulgata editione et hebraïco textu enodatum et illustratum*; à Rome, chez Georges Blachi, in-4°. 6° *Explicatio primi versiculi*, cap. 12, lib. 1, *Reg.* (LeLong, *Biblioth. sacr.*, pag. 620. *Journal de Trévoux*, novembre 1705, p. 1821 - 1840. ibid., 1706, pag. 330, et 1806. Février, 1713, pag. 296; 1721, pag. 1369. *Acta erudit. lips.*, 1717, pag. 428.)

AZA. Ses enfans retournèrent de Babylone avec Zorobabel. (1. *Esdr.*, c. 2, v. 49.)

AZA. On donne quelquefois ce nom à la ville de Gaza et à celle d'Azoth. Joseph parle d'une montagne nommée *Aza*, auprès de laquelle Juda Macchabée combattit contre Bacchide dans la dernière bataille où il mourut. (*Antiq.*, l. 12, c. 19.) Dans le premier des *Macchabées*, c. 9, v. 15, ce même lieu est nommé *la montagne d'Azoth*.

AZA, ville d'Éphraïm (1. *Par.*, c. 7, v. 28.)

AZAEL, roi de Syrie. Voyez HAZAEL.

AZANI, ville épiscopale du diocèse d'Asie, dans la Phrygie Pacatienne, sous la métropole de Laodicée, a eu pour évêques :

1. Pistique , au concile de Nicée.

2. Pélage , au concile de Constantinople , au sujet de Sévère d'Antioche , en 518 , et au cinquième général , en 533.

3. Grégoire , au concile de Trullo.

4. Jean , au septième général.

5. Théophanes , au huitième , et à celui de Photius , sous le pape Jean VIII.

AZANOTH-THABOR , ou simplement AZANOT ou AZNOTH , ville dans la plaine des environs de Diocésarée , selon Eusèbe. (*Josué*, c. 19, v. 34.)

AZARIAS (hébr., *secours* ou *parvis du Seigneur*), grand-pontife des juifs qui succéda à Achimaas , et eut pour successeur Johanan. (1. *Par.*, c. 6, v. 9.)

AZARIAS , fils de Johanan , grand-prêtre des juifs , peut-être le même que Zacharie , fils de Joïada , tué en 3164. (1. *Par.*, c. 6, v. 10.)

AZARIAS , grand-prêtre des juifs sous le règne d'Ozias , roi de Juda. Il s'opposa courageusement à ce prince qui voulait offrir l'encens au Seigneur. (1. *Par.*, c. 26, v. 17.)

AZARIAS , grand-prêtre des juifs sous le règne d'Ézéchias. Il était père d'Elcias. (2. *Paral.*, c. 31, v. 10.)

AZARIAS , père de Saraïas , dernier grand-prêtre des juifs avant la captivité , sous les derniers rois de Juda. (1. *Par.*, c. 6, v. 14.)

AZARIAS , fils du grand-prêtre Sadoc. (3. *Reg.*, c. 4, v. 2.)

AZARIAS , fils de Nathan , capitaine des gardes de Salomon. (3. *Reg.*, c. 4, v. 5.)

AZARIAS ou OZIAS , roi de Juda , fils d'Amazias , fut un prince pieux.... (4. *Reg.*, c. 15, v. 1, etc.) Il ne détruisit cependant pas les hauts-lieux. C'est lui qui ayant voulu présenter l'encens au Seigneur , fonction qui n'appartenait qu'aux prêtres , fut frappé de lèpre , et demeura hors de la ville , séparé des autres hommes jusqu'à sa mort qui arriva l'an du monde 3246 ; avant Jésus-Christ 754. (2. *Par.*, c. 26, v. 16, etc.) Il avait commencé de régner à l'âge de seize ans , et il en régna cinquante-deux avec beaucoup de gloire et de grands avantages qu'il remporta sur les Philistins , les Ammonites et les Arabes. Il avait toujours trois cent sept mille cinq cents hommes de troupes réglées. Il ne fut pas enterré dans les tombeaux des Rois , à cause de sa lèpre , mais dans le champ où étaient ces tombeaux.

AZARIAS , fils de Jéhu et père de Hellès. (1. *Par.*, c. 2, v. 39.)

AZARIAS , fils d'Uriel , autrement appelé *Sophonias*. (1. *Par.*, c. 6, v. 36.)

AZARIAS , prophète , fils d'Obed , fut envoyé par le Seigneur au-devant d'Asa , roi de Juda , comme il retournait victorieux de Zara , roi de Chus , pour l'encourager à la persévérance dans le bien , et lui promettre le secours et les récompenses du Seigneur. (2. *Par.*, c. 15,



v. 1 , etc. ) Son discours eut un tel effet sur l'esprit d'Aza , qu'il conçut un nouveau zèle pour le culte du vrai Dieu , et commença à détruire tous les restes des idoles qui étaient dans ses États. C'est tout ce que l'on sait du prophète Azarias. Ceci arriva l'an du monde 3063 , avant Jésus-Christ 937. )

AZARIAS , fils d'Obed , un de ceux à qui le grand-prêtre Joïada découvrit que le jeune prince Joas était en vie , et qui contribua beaucoup à le placer sur le trône. ( 2. *Par.* , c. 23 , v. 1 , etc. ) Il se trouve aussi , même verset , un autre Azarias , fils de Jéroboam qui fut également mis dans la confidence.

AZARIAS. C'est le nom de deux fils de Josaphat , roi de Juda. ( 2. *Par.* , c. 21 , v. 2. )

AZARIAS. L'ange Raphaël prit ce nom lorsqu'il conduisit le jeune Tobie à Ragès. ( *Tob.* , c. 5 , v. 18. )

AZARIAS , fils d'Ozaïas , accusa le prophète Jérémie de tromper le peuple , en le dissuadant d'aller en Égypte , et l'y fit aller lui-même avec Baruc. ( *Jérem.* , c. 43 , v. 2. )

AZARIAS , ayant été laissé par Judas Macchabée à la garde de Jérusalem , avec un autre capitaine nommé Joseph , voulut se signaler comme Judas en allant combattre ses ennemis ; mais il fut battu par Gorgias , près de Jamnia , et perdit deux mille hommes , l'an du monde 3841 ; avant J.-C. 159. ( 1. *Macch.* , c. 5 , v. 56 , etc. )

AZARIAS , autrement ABDE-NAGO , un des trois enfans hébreux qui furent jetés dans la fournaise ardente par Nabuchodonosor , pour n'avoir pas voulu adorer la statue qu'il avait fait ériger l'an du monde 3444 ; avant J.-C. 556. ( *Dan.* , cap. 3 , v. 49. )

AZARICAM , fils d'Hasabias , lévite. ( 2. *Esd.* , c. 11 , v. 15. )

AZAU , fils de Nachor et de Melcha. ( *Genèse* , c. 22 , v. 22. )

AZAZ , fils de Samma , de la tribu de Ruben. ( 1. *Par.* , c. 5 , v. 8. )

AZAZEL , ou HAZAZEL , en latin , *Emissarius*. C'est le bouc émissaire. ( *Voyez* BOUC ÉMISSAIRE. )

AZAZIAS ( la Vulgate écrit *Azarias* ) , lévite zélé pour la loi du Seigneur. ( 2. *Par.* , c. 31 , v. 13. )

AZBAI , père de Naari , un des trente braves de l'armée de David. ( 1. *Par.* , c. 11 , v. 37. )

AZBOC , père de Néhémias , habitant de Jérusalem du temps de Néhémie. ( 2. *Esd.* , c. 3 , v. 16. )

AZÉCA , ville de la tribu de Juda. ( *Josué* , cap. 15 , v. 38. ) Les Philistins , dans l'armée desquels était Goliath , étaient campés entre Soco et Azéca. ( 1. *Reg.* , c. 17 , v. 1. )

AZEM ou ÉZEM , ville de la tribu de Siméon. ( *Josué* , c. 19 , v. 3. )

AZER , fils de Josué , prince de Maspha. ( 2. *Esd.* , cap. 3 , v. 19. )

AZEVEDO ( Sylvestre d' ) Portugais , religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, ayant été envoyé à Malaca dans les Indes orientales , passa dans le royaume de Cambaye vers l'an 1580, et fléchit tellement l'esprit du souverain par sa patience , qu'il obtint de lui la permission de prêcher l'Évangile. Il s'en servit avantageusement pour convertir quelques courtisans et un grand nombre de gens de toute condition ; et, en mourant vers l'an 1589, il eut la consolation de laisser la porte ouverte aux missionnaires qui voudraient le suivre. On dit que le Roi, en lui laissant la liberté de prêcher, lui demanda un Traité des mystères de la religion en la langue de Cambaye , et qu'il s'en acquitta très - heureusement en 1585. Cet ouvrage n'est pas connu en Europe. ( Échard , *Script. Ord. Præd.* , tom. 2.)

AZEVÉDO ( Ignace d' ) , naquit en 1527 à Porto , ville maritime de Portugal , d'une des plus illustres familles du royaume. Il eut de la piété dès son enfance , et n'en fit pas moins de progrès dans les lettres humaines. Sa naissance et les richesses qu'il devait espérer ne l'aveuglèrent point ; il fit de bonne heure le sacrifice de tout ce que le monde lui offrait ; et ayant remis ses droits d'aînesse à François son second frère , il entra au noviciat des jésuites à Coimbre le 28 décembre 1548. Après avoir rempli le temps destiné aux premières épreuves,

il s'appliqua successivement à l'étude de la philosophie et à celle de la théologie , et à faire des missions. Quelque temps après et lorsqu'il fut élevé aux saints Ordres , on l'envoya dans le collège de Saint - Antoine , nouvellement établi à Lisbonne ; dans lequel on a vu dès le commencement des professeurs de réputation , et dont le père Azevédo fut nommé recteur par saint Ignace. Ce dernier étant mort , et les députés des provinces s'étant réunis à Rome pour l'élection d'un nouveau général , le père Michel de Torrès qui gouvernait alors la province de Portugal , chargea en partant le père Ignace de remplir sa place. Déchargé ensuite de cet emploi , il reprit ses études théologiques dans la maison professe de Lisbonne , et ce fut de là que le célèbre dom Barthélemi des martyrs , dominicain , archevêque de Brague , le tira pour se l'associer dans les visites de son diocèse. En 1560 , on établit à Brague un collège de la Société , et le père Ignace en fut nommé supérieur. En 1565 , il fit sa profession solennelle des quatre vœux , c'est-à-dire , des trois vœux substantiels de religion , et de plus du spécial engagement de s'employer aux missions auxquelles le destinerait l'ordre du pape. Jacques Lainez , général de la Société , étant mort durant le cours de la même année , le père Ignace fut un des députés de Rome , avec le titre de procu-

reur-général des Indes et du Brésil, pour conférer en cette qualité des affaires des missions. Il obtint lui-même la permission d'aller au Brésil, avec la commission et l'autorité de visiteur et non avec celle de simple missionnaire, comme il l'aurait souhaité. Ses courses durèrent plus de trois années, pendant lesquelles il montra un zèle infatigable. Revenu en Portugal et ayant fait, pour ainsi dire, une recrue de missionnaires, il alla à Rome pour rendre compte de ce qu'il avait fait, dans sa première mission, au nouveau général qui était François de Borgia, depuis canonisé. Ayant demandé et obtenu la permission de retourner au Brésil avec un plus grand nombre de missionnaires, il repassa en Portugal, et le 5 juin 1570 il s'embarqua avec trente-neuf de ses compagnons sur le Saint-Jacques, et distribua le reste de sa troupe sur les vaisseaux de l'escadre qui fit voile en même temps. Après que son vaisseau eut abordé et séjourné à l'île de Madère, le père Ignace s'embarqua avec ses compagnons pour l'île de Palma et fut obligé de relâcher à la Tiercecourt. S'étant mis de nouveau en route pour l'île de Palma, son vaisseau fut attaqué et pris par des corsaires qui firent mourir toute la troupe en haine de la vraie religion. Cela arriva le 15 juillet 1570. Le père Ignace Azevédo et ses compagnons sont honorés comme martyrs. Le dernier décret sur ce sujet est du

pape Benoît XIV, et du 21 septembre 1742. En 1744, le père Gilles-François de Beauvais, jésuite, a fait imprimer la vie du vénérable père Ignace Azevédo, l'histoire de son martyre et de celui de ses trente-neuf compagnons; le tout tiré des procès-verbaux dressés pour leur canonisation. C'est un volume in-12, dédié au roi de Pologne Stanislas 1<sup>er</sup>, grand-duc de Lithuanie, duc de Lorraine et de Bar. On trouve à la fin un extrait des procédures faites pour l'examen de la vie et de la cause de la mort de ces jésuites, et le décret concernant leur béatification et canonisation. Dans la même histoire, on donne les noms des compagnons du martyre du père Azevédo, et une idée fort succincte de la vie de chacun. (Moréri, édit. de 1759.)

AZEVEDO (Louis d'), jésuite, naquit en 1573 à Chaves, petite ville de Portugal, et entra dans la Société en 1589. Après qu'il eût été pendant quelque temps recteur du collège de Tayne, il fut envoyé avec quelques autres en Éthiopie en 1604. On dit qu'il fut l'instrument d'un grand nombre de conversions. Il mourut en 1683. Il a traduit en langue éthiopienne le nouveau Testament, un catéchisme et une grammaire. Il a fait aussi imprimer quelques commentaires de Tolet et de François de Ribera, tous deux jésuites, sur les Épîtres aux Romains et aux Hébreux. (Alegambe, *Biblioth. script. soc. Jésus.*)



AZEVÉDO ( Emmanuel de ), jésuite portugais , éditeur des ouvrages du pape Benoît XIV. Il a recherché tous les ouvrages qui n'avaient point encore été imprimés , ou qui l'avaient été séparément , et il donne en latin ceux qui avaient été composés en italien.

AZIAZA , Israélite qui se sépara de sa femme qu'il avait épousée contre la loi. ( 1. *Esdr.* , c. 10 , v. 27. )

AZITORES ou AZORITES ( André d' ) Espagnol , natif de Palenzuela , se fit religieux de Cîteaux , dans le monastère du Val-des-Églises , diocèse de Tolède. Il professa la philosophie et la théologie avec la réputation d'un homme de beaucoup d'esprit et de jugement. Il mourut dans la Galice , et laissa : 1° *Theologia symbolica , sive hieroglyphica pro totius Scripturæ sacræ juxta primarium et genuinum sensum commentariis , aliisque sensibus facillè hauriendis* ; à Salamanque , 1597 ou 1598 , in-4°. Ce premier volume devait être suivi de sept autres qui sont demeurés manuscrits dans le monastère du Val-des-Églises , la mort ayant empêché l'auteur de les faire imprimer. 2° La Vie de saint Bernard , en vers élégans. On ne dit pas si c'est en latin ou en espagnol. ( Nicolas Antonio , *Bibl. hisp.* Charles de Wisch , *Bibl. cisterc.* , pag. 20. )

AZMAVETH ou AZMOTH ou BETHAZMOTH , ville apparemment dans la tribu de Juda , aux

environs de Jérusalem et d'Anathoth. ( 2. *Esdr.* , c. 12 , v. 29. )

AZMAVETH , fils de Béroï , un des trente braves de l'armée de David ( 2. *Reg.* , c. 23 , v. 31. )

AZMON ou ASMON ou ASMONA. ( *Voy.* ASMONA. )

ASMOTH , fils de Joïada , de la tribu de Benjamin , et de la famille de Saül. ( 1. *Par.* , c. 8 , v. 36. )

AZMOTH , fils d'Adiel. ( 1. *Par.* , c. 11 , v. 32. )

AZUCH ou AZUCHIS , ville de Galilée , pas loin de Séphoris. ( Joseph. , *Antiquit.* , l. 13 , v. 20. )

AZOLIN ( Décio ) , cardinal , mort en 1689 , a laissé : *Aphorismi politici , seu candidatus palis dignitatis cum commentario de electione romani Pontificis* , à Osnabrug , in-4°. ( *Journ. des Sav.* , 1691 , première édit. , p. 432 , seconde édit. , p. 327. )

AZOR ( *Voy.* ASOR ) , ville de Juda. )

AZOR , fils d'Éliakim. Son nom se trouve dans la généalogie du Sauveur. ( *Matth.* , c. 1 , v. 13. )

AZOR ( Jean ) , jésuite , natif de Louca , ville du diocèse de Carthagène en Espagne , était savant dans les langues , l'Écriture et la théologie morale. Il enseigna à Alcalá et à Rome où il mourut le 19 février 1603. On a imprimé ses œuvres de morale sous le titre d'*Institutionum Moralium* , en deux et en trois volumes. Il a aussi écrit sur l'Écriture , in *Cantica* , etc. ( Alegambe , *de Scriptor. societ. Jesu.*

Nic. Anton., *Biblioth. hispan.*.)

AZOT, ville célèbre et très-ancienne, assignée à la tribu de Juda, était une des cinq satrapies des Philistins. (*Josué*, c. 15, v. 47.) Étienne de Byzance dit qu'elle fut bâtie par un de ceux qui s'enfuirent de la mer Rouge, qui la nomma *Capra*, du nom de sa femme, ce qu'on a traduit par *Azoi*. Saint Jérôme dit qu'elle est située sur le bord de la mer. Ce n'est plus à présent qu'un village qu'on appelle en arabe *Esdud*, et vulgairement *Azdot*, entre Lod et Jobna, c'est-à-dire *Diospole* et *Jamnia*. C'était autrefois une ville épiscopale du diocèse de Jérusalem, dans la première Palestine, sous la métropole de Césarée, comme nous allons voir par ses évêques.

1. Silvain, au concile de Nicée.

2. Charise, souscrivit à la formule semi-arienne du concile de Séleucie en 359.

3. Héraclius, au brigandage d'Éphèse en 449. Il se rétracta à Chalcédoine deux ans après.

4. Lazare, au concile des trois Palestines contre Anthime en 536.

AZUBA, femme de Cabel. (*1. Par.*, c. 2, v. 18.)

AZUBA, femme d'Asa, roi de Juda, et mère du roi Josaphèt. (*3. Reg.*, c. 22, v. 42.)

AZUR, père du faux prophète Hananias. (*Jérém.*, c. 28, vers. 1.)

AZUR, père de Jézonias, prince du peuple. (*Ézéchiél*, c. 11., v. 1.)

AZURIN, *Azurinus*. Les Azu-

rins sont les chanoines de la congrégation de Saint-Georges *in alga*. Ils sont ainsi nommés de l'habit bleu qu'ils portent. (Papebroch, *Acta sanct.*, avril, tom. 3, pag. 618.)

AZYME, est originairement un mot grec qui signifie *sans levain*. On doit dire *pain azyne*. Les Hébreux s'en servaient pendant toute l'octave de Pâques, en mémoire de ce que leurs pères en sortant d'Égypte furent obligés d'emporter de la farine et de faire du pain à la hâte, parce que les Égyptiens, qui les pressaient de se retirer, ne leur donnèrent pas le temps de le façonner et de faire lever la pâte. Voici comme ils pratiquaient cette cérémonie : ils nettoyaient la maison de tout levain dès le 13 du mois de nisan ; ils cherchaient partout avec grand soin, de peur qu'il n'en restât quelque chose dans des recoins ou dans des armoires, et il fallait qu'il n'y en eût plus du tout le 14 après midi. Les juifs d'aujourd'hui ne sont pas moins rigides observateurs de cette loi. Ils nettoient leurs maisons quelques jours avant la Pâque, les blanchissent, les meublent d'ustensiles de tables et de cuisine tout neufs, ou d'autres qui ne servent que pour ce jour-là. Le 14 du mois de nisan, sur les onze heures, ils brûlent du pain ordinaire, pour marquer que la défense de manger du pain levé est commencée, et cette cérémonie est accompagnée de paroles par lesquelles le maître du logis déclare qu'il n'a

plus aucun levain en sa puissance. ( Léon de Modène , *Cérémonies des Juifs* , part. 3, c. 3. )

L'Église grecque se sert de pain levé pour la consécration de l'Eucharistie, et l'Église latine de pain azyme. Cet usage de l'Église latine est fondé sur l'exemple de Jésus-Christ qui institua l'Eucharistie dans un temps où il n'y avait plus de pain levé, et où il n'y en devait plus avoir parmi les juifs, selon l'ordre que Dieu en avait donné à Moïse. ( *Exod.* 12 , 15. ) Cependant les Latins ne condamnent pas l'usage des Grecs , et cet usage a été approuvé par le concile de Florence, qui a décidé qu'on consacrerait également avec du pain de froment levé ou non levé, et que chacun devait s'en tenir à l'usage de son Église. ( *Voy.* EUCHARISTIE. )

AZYMITES , nom que les schismatiques grecs donnent aux catholiques romains parce qu'ils se servent de pain azyme ou sans levain dans le sacrifice de la messe.

AZZI , fils de Banni , chef des Lévités de Jérusalem après le retour de la captivité. ( 2. *Esdr.* , c. 11, v. 22. )

AZZOGUIDI ( Valère Félix ), de Bologne en Italie, a donné : 1<sup>o</sup> *Chronologica et apologetica dissertatio super quæstiones in sacræ Genesis historiam excitatas* ; à Bologne, chez Rossi , 1720 , in-4<sup>o</sup>. 2<sup>o</sup> *Chronologica disquisitio de origine et vetustate civitatis Bononiæ , priscae regum Etruscorum sedis*, etc., ibid., 1716, in-4<sup>o</sup>. ( *Acta erud. lips.* , 1721, page. 246. Le *Journal de Venise* , t. 29 , p. 355. )



## B.

**B**AABHDIN MAHAMET GEBET AMELI, fameux docteur persan, auteur de l'Abrégé du Droit civil et du Droit canon qu'on appelle *la Somme d'Abbas*, parce que ce fut par les ordres d'Abbas-le-Grand qu'il le composa. Cet Abrégé est en vingt livres. Baahdin n'est proprement auteur que des cinq premiers livres; le reste est de son disciple; mais le plan, la division et les longs argumens de tout l'ouvrage sont de lui. (Chardin, *Voyage en Perse*, tom. 3, pag. 67.)

**BAAL** (hébr., *maître ou seigneur*), nom propre d'une idole dont il est souvent parlé dans l'Écriture. On joint d'ordinaire Baal avec Astaroth; et comme on croit qu'Astaroth marque la lune, on a raison de dire que Baal marquait le soleil. On joint aussi souvent le nom de Baal au nom d'une autre fausse divinité, comme Béalphégor, Béelséub, Balgad, Béelséphon, Baal-Berith. Baal était la plus ancienne divinité des Phéniciens ou Chananéens. Les Hébreux n'ont que trop souvent marché sur les pas des Chananéens en adorant Baal. Ils lui offraient des victimes humaines. (Jérémie, 32, 35, 19, 5. 4. Reg. 17, 16.) Ils lui bâtissaient des autels dans les bois, sur les hauteurs et sur les terrasses des mai-

sons. (4. Reg., 23, 4, 5, 12.) Baal avait des prêtres et des prophètes consacrés à son service. (3. Reg., 18, 22. 4. Reg., 10, 19.) On commettait dans les fêtes de Baal et d'Astarte toutes sortes d'impudicités et d'infamies. (3. Reg., 14, 24, 15, 12, 22, 47. 4. Reg., 23, 7. Osée, 4, 14.)

Quelques savans ont soutenu que le Baal des Phéniciens n'était autre que Saturne. On a trouvé que les victimes humaines que l'on offrait à Saturne avaient une grande conformité avec ce que l'Écriture nous apprend des sacrifices de Baal. D'autres ont cru que Baal était l'Hercule Phénicien ou Tyrien, divinité très-ancienne dans la Phénicie; mais il nous paraît beaucoup plus probable que Baal était le soleil: dans cette supposition, les caractères que l'Écriture donne à cette divinité s'expliquent aisément. Plusieurs critiques ont cru que le Bélus des Chaldéens ou des Babylo niens n'était autre que Nemrod, leur premier Roi; d'autres ont cru que c'était Bélus l'Assyrien, père de Ninus (*Vide Marsham; Can. chron. sæcul. 1*); d'autres que c'était un des fils de Sémiramis (*Vide Syn. Cell., pag. 97. Cedren., pag. 16, etc.*); enfin plusieurs ont prétendu que Pé-

lus était le même que Jupiter ; mais souvent le soleil désignait en général le grand dieu des Orientaux , et chez les Phéniciens et les Chananéens , Baal était le soleil ; ce qui paraît confirmer notre sentiment. A l'égard des Chaldéens et des Babyloniens , il est très-croyable que Bélus était un de leurs premiers Rois ; mais on ignore si c'est Assur ou Nemrod , ou Thuras , ou Bélus , père de Ninus , ou Bélus , fils de Sémiramis. ( Dom Calmet , *Dictionnaire* . )

BAAL, est aussi quelquefois un nom propre d'homme. ( 1. *Par.* , 8 , 30 , 9 , 36 . ) Un roi de Tyr , successeur d'Ithobal ou Ethibaal , est appelé Baal , soit que ce fût un nom appellatif et général , comme celui de Pharaon , ou que ce fût son nom propre. ( Joseph. , 1. 3 , *cont. app.* )

BAAL. On joint le nom de Baal à plusieurs villes de Palestine , soit qu'on y adorât le dieu Baal , soit que ces lieux fussent comme des capitales de canton.

BAAL était aussi un nom de lieu.

BAAL ou BAALAH ou BAA-LAT , autrement *Cariathiarim* ( *Josué* , 15 , 9 . 1. *Par.* , 13 , 6 ) , ou *Cariat-Baal* , ou simplement *Baal* ou *Baalim de Juda* , ou *Sedeïarim* et *Campi Sylvæ* , du psaume 131 , 6 , ne sont qu'une même ville située dans la tribu de Juda , pas loin de Gabaa et de Gabaon. L'Arche d'alliance fut transportée à Cariathiarim , lorsque les Philistins l'eurent renvoyée de leur pays. ( 1. *Reg.* ,

6 , 21 . ) Elle y demeura dans la maison d'Aminadab jusqu'à ce que David la fit transporter à Jérusalem.

BAAL ou BAALATH , dans la tribu de Siméon. ( *Josué* , 19 , 1 , et 1. *Par.* , 4 , 28 . ) Il nous paraît que c'est celle qui est marquée dans le dénombrement des villes méridionales de Juda ( *Josué* , 15 , 28 ) , et qui fut ensuite cédée à la tribu de Siméon. On la place entre Azem ou Asemon , et Chazar-Sual ; ainsi elle était fort avancée vers l'Arabie Pétrée.

BAALATH , ville de la tribu de Dan. ( *Josué* , 19 , 44 , et 3. *Reg.* 9 , 18 . ) Joseph parle de Baleth , pas loin de Gazara. ( *Antiquit.* , liv. 8 , c. 2 . )

BAALATH - BEER , ville au midi de la tribu de Siméon. ( *Josué* , 19 , 8 . )

BAALBACH , que les Grecs appellent *Héliopole de Syrie* , appelée aussi *Beth-Semes* ou *Médinat Sensa* , c'est-à-dire , *ville du soleil* , était autrefois située dans la Phénicie du Liban. On n'en voit plus aujourd'hui que les ruines , c'était une ville épiscopale des jacobites , dépendant d'Antioche , à laquelle étaient attachés tous ceux qui demeuraient aux environs jusqu'à Damase , et qui depuis que le nombre des jacobites a diminué , se sont réunis en un seul diocèse , c'est-à-dire à Damas. On voyait cependant encore un évêque jacobite au seizième siècle dans le monastère de Dériloomor , voisin d'Héliopole.

*Évêques de Baalbach.*

1. Anthime, l'an des Grecs 1101 ; de Jésus-Christ 790; mort en 792.

2. Théodose, succéda à Anthime en 793.

3. Jésu, en 1583. (Asseman., *Biblioth. orient., Dissert. de Monoph.*)

BAAL-BERITH, c'est-à-dire, *seigneur de l'alliance*, divinité des Sichimites. ( *Judic.*, c. 8, v. 3, et c. 9, v. 4.) Après la mort de Gédéon, les Israélites se donnèrent Baal-Bérith pour Dieu. Il y avait à Sichem un temple consacré à Baal-Berith où ils avaient mis de l'argent en dépôt qu'il donnèrent ensuite à Abimélech, fils de Gédéon. Diodore de Sicile, liv. 5, pag. 236 *seu* 342, parle d'une déesse des Crétois, nommée Britomartis, qui est apparemment la même que Baal - Berith. Britomartis vient de *Marath-Berith*, maîtresse de l'alliance.

BAAL-GAD, selon le sentiment le plus suivi, est une ville située au pied du mont Hermon ( *Josué*, 15, 17 ), au midi du Liban et de Damas, et au nord du mont Liban. Dans *Josué*, 11, 17, et 12, 7, on semble dire que le mont Hermon est au-delà du Jourdain ; mais on sait d'ailleurs très-certainement que cette montagne, et par conséquent Baal-Gad ; était au-delà du Jourdain. ( *Josué*, 12, 1 et 5. ) Gad était une fausse divinité qui était apparemment le soleil ou la bonne fortune. ( *Gen.*, 30,

11. ) Baal-Gad tirait son nom de cette divinité qui y était adorée. ( Dom Calmet, *Dictionn. de la Bibl.* )

BAAL-HAMON, nom de lieu. Il signifie, *qui a des peuples*, du mot Baal, *qui a*, *qui possède*, *qui domine*, et du mot Hamon, *peuple*, *multitude*, *trouble*, *richesses*. ( Saci, *Expl. des noms hébr.* )

BAAL-HAZOR, ville de la tribu d'Éphraïm où Absalom avait ses troupes. Ce mot signifie le parvis de l'idole, le parvis, autrement parvis de Baal. ( 2. *Reg.*, c. 13, v. 23. Saci. Dom Calmet, *Dictionnaire de la Bible.* )

BAAL-HERMON, montagne et ville que l'on place ordinairement au nord de la tribu d'Issachar et du Grand-Champ. Ce mot signifie, *qui est le possesseur ou l'auteur de la destruction*. Baal, *possesseur* ; Hermon, *anathème*. Il signifie aussi, *consacré et dévoué à Dieu*, et enfin, *des rets*. ( 1. *Par.*, 5, 23. *Judic.*, 3, 3. Saci. D. Calmet. )

BAALI, la Vulgate, *Baalim* ( Osée, 2, 17 ), *mon idole*. Baal, *idole*, *i*, *ma* ou *mon*, etc. ( Saci. )

BAALIA, un des trente braves de l'armée de David. Ce mot signifie, *seigneur de l'idole*, autrement, *le Seigneur Dieu est mon maître* ou *mon souverain*. ( 1. *Par.*, 12, 5. )

BAALIADA, fils de David ( 1. *Par.*, 14, 7 ), du mot Baal, *idole*, et iada, *manifeste*, ou *de la science*.

BAALIM. ( *Voy.* BAALI. )



BAALIM DE JUDA. C'est Baal-lach ou Cariathiarim.

BAALIM, nom d'une idole. (1. Reg., 7, 4.) C'est aussi le pluriel de Baal, c'est-à-dire, *idoles*, ou *faux dieux* en général.

BAALIS, roi des Ammonites qui envoya Ismaël, fils de Nathanas, pour tuer Godolias, lequel avait été établi sur les restes du peuple de Juda qui n'avait pas été envoyé captif à Babylone. (Jérém., 40, 14.)

BAAL-MÉON (hébr., *l'idole* ou *qui possède et domine la maison*; Baal, *qui possède, qui domine*; Mahon, *maison*, autrement, *qui domine par le péché*; de Baal, etc., et de Havon *péché*; autrement, *seigneur* ou *maître de la demeure*, ou *des prestiges*, du mot Baal, et du mot *Honen*). C'était une ville de la tribu de Ruben. (Num. 30, 38. 1. Par., v. 8.) Elle est quelquefois nommée *Beth-Baal-Méon*. Les Moabites la prirent sur les Rubenites, et ils en étaient maîtres du temps d'Ezéchiël, (Ezéchiël, 25.) Eusèbe et saint Jérôme placent Béelméon ou Béelmais à neuf milles d'Esbus ou d'Ésebon, au pied du mont Baaru ou du mont Abarim.

BAAL-PHARASIM (hébr., *maître des divisions* ou *des irruptions*, du mot Baal, et du mot *parats*, rompre, diviser), lieu où David mit en fuite les Philistins. Il était dans la vallée des Réphaims, et par conséquent

pas fort loin de Jérusalem. (2. Reg., 5, 20.)

BAAL-SALISA. Saint Jérôme et Eusèbe la mettent à quinze milles de Diospolis, vers le nord. (1. Reg., 9, 4; et 4. Reg., 4, 42.)

BAAL-THAMAR, signifie *idole*, ou *qui possède le palmier* ou *la palme*, du mot Baal, et du mot *Thamar*, *palmier*; autrement, *le changement*, du mot *mur*. C'est le lieu où les enfans d'Israël combattirent contre les Benjamites. Eusèbe dit que Baal-Thamar était près de Gabaa. (Judic., 20, 33.)

BAALTIS. C'est la même qu'Astarte ou la lune, la grande divinité des Phéniciens après Baal.

BAAL-SEPHON, *idole*. (Voy. BEELZEPHON.)

BAANA (hébr., *dans la réponse*; de la préposition *beth*, *dans*, et du mot *hana*, *répondre, être dans l'affliction* ou *le chant* ou, selon le syriaque, *la prière*), Baana et Rechab étaient fils de Remmon et officiers d'Isboseth, fils de Saül, lesquels étant entrés secrètement dans la maison de ce prince pendant qu'il dormait à midi, lui coupèrent la tête, et la portèrent à David qui, au lieu de les récompenser pour une si lâche action, leur fit couper les pieds et les mains, et les fit pendre sur la piscine d'Hébron. (2. Reg., 4, 2.)

BAANÈS, chef d'une secte de Manichéens nommés Baanites, sortis des Pauliciens. Il se disait disciple d'Épaphrodites, et en-

seignait le manichéisme dans le neuvième siècle, vers l'an 810. (Pierre de Sicile, *Hist. du manichéisme renaissant*. Baronius, à l'an 810.)

BAARAS ou BAARIS ou BARU. Eusèbe et saint Jérôme font mention d'un lieu nommé *Baru* ou *Baris*, auprès de Cariatha. Or, Cariatha est, selon eux, à dix milles de Medaba, vers l'occident; et ailleurs, ils disent que Béelmaüs ou Béelméon est à deux milles d'Esbu près de Baaru. Enfin, Joseph dit qu'au septentrion de Machéronte il y a une vallée nommée Baaras, où l'on trouvait une racine merveilleuse de même nom qui était de couleur de feu, et qui sur le soir jetait des rayons comme ceux du soleil. Il raconte plusieurs particularités de cette plante qui paraissait fort extraordinaires, et que bien des gens regardent comme fabuleuses. Toutefois le père Eugène Roger en parle comme témoin, et comme bien persuadé de ce que dit Joseph. (Eusèbe, *in Kariatthaim*. Hieronim., *ibid.*; et *in Béelméon*. Joseph., *de Bello*, l. 7, c. 25, pag. 981.)

BAASA (hébr., *dans l'ouvrage*; autrement, *dans la tige*; autrement, *dans la compression*; autrement, *qui cherche et demande*, ou *qui désole*), fils d'Ahas, général des armées de Nadab, fils de Jéroboam, roi d'Israël. Il tua son maître en trahison au siège de Gébéthon, ville des Philistins (an du monde 3051; avant Jésus-Christ 919;

avant l'ère vulgaire 953), et usurpa le royaume qu'il garda vingt-quatre ans entiers. (3. *Reg.*, 15, 27 et seq.) Il extermina toute la race de Jéroboam, ainsi que Dieu le lui avait ordonné: mais il encourut l'indignation du Seigneur par sa mauvaise conduite et par son idolâtrie. Dieu lui envoya le prophète Jéhu, fils d'Anani, pour l'exhorter à retourner à lui par une sérieuse conversion. (3. *Reg.*, 16, 1, 2, etc.) Baasa, bien loin de profiter de ces avis, s'emporta de colère contre le prophète et le tua. Baasa mourut et fut enterré à Thersa qui était alors capitale du royaume des dix tribus. (An du monde 3074, avant Jésus-Christ 926; avant l'ère vulgaire 930.) Ela, son fils, régna en sa place. (3. *Reg.*, 16, 7, 8.) On lit dans les Paralipomènes une circonstance du règne de Baasa qui ne se trouve point dans les livres *des Rois*. (2. *Par.*, 16, 1 et seq.) C'est l'entreprise que fit Baasa de fortifier Ramath contre Asa, roi de Juda. Ce dernier engagea Bénadad, roi de Damas, à faire irruption dans les terres de Baasa pour lui faire quitter son entreprise; ce qui lui réussit comme il l'avait prévu.

BABAS, de la race des Asmoniens. Hérode fit mourir les fils de Babas qui s'étaient opposés à son entrée dans Jérusalem du temps d'Antigone. (Joseph., *Antiq.*, liv. 15, c. 11, pag. 532.)

BABEL (hébr., *confusion* ou *mélange*), tour fameuse. On en

fixe la construction vers l'an du monde 1775, et cent vingt ans après le déluge. Comme à la construction de cette tour, Dieu confondit la langue des hommes qui travaillaient à cet édifice, en sorte qu'ils ne pouvaient plus s'entendre, on donna le nom de Babel à la ville et à la province de Babylone. ( *Genèse*, 11, 7, 8, 9, etc. ) On débite diverses conjectures sur la manière dont s'est faite la confusion des langues à Babel qui ne sont point de notre sujet. Il est difficile de regarder Nemrod, fils de Chus, comme le principal auteur de l'entreprise de cette tour, et de de croire qu'il ait voulu par-là se garantir d'un nouveau déluge et se mettre en état de venger, même contre Dieu, la mort de ses ancêtres, causée par le déluge. ( *Joseph.*, *Antiq.*, liv. 1, cap. 5. ) L'Écriture dit seulement que les hommes, pour rendre leur nom célèbre, voulurent faire une ville et une tour dont le sommet s'élevât jusqu'au ciel; que le Seigneur, connaissant leur dessein, confondit leur langage, et qu'ils furent contraints de se disperser et d'abandonner leur entreprise. ( *Genèse*, 11, 4, 5, 6, etc. )

On ne sait jusqu'à quelle hauteur cette tour avait été élevée : tout ce qu'on en trouve dans les auteurs ne mérite aucune créance. On dit qu'elle avait huit étages, quatre cent seize coudées de haut, et quatre ou cinq mille cent soixante pas de circuit au rez-de-chaussée.

Les nouveaux voyageurs varient dans la description qu'ils nous donnent des restes de la tour de Babel; et il y a apparence que tout ce que l'on raconte de cette tour, excepté ce que l'on en trouve dans l'Écriture, est fabuleux, et que les restes de quelques tours, que l'on montre dans la Babylonie, ne sont rien moins que les restes de la tour de Babel. ( *Voyez* D. Calmet, *Dict. et Com. in Genes.*, cap. 10, 4; et la *Dissert. sur la tour de Babel*, qui est à la page 315 du premier tome de la *Bible* imprimée en 1748. )

BABIA ou BABRA, siège épiscopal d'Afrique, dans la province de Numidie, sous la métropole de Cirté. ( *Not. Afr.* )

BABIN (François), né à Angers le 6 décembre 1651, était fils d'un avocat au présidial de cette ville. Après avoir brillé dans ses humanités et dans sa philosophie, il prit le degré de docteur en 1676, n'étant encore que dans sa vingt-cinquième année. Il enseigna la théologie pendant vingt ans. En 1684, il eut les dignités de maître-école et de chancelier d'Angers. En 1688, il fut reçu à l'académie de cette ville, et choisi en 1706 pour un des grands-vicaires de M. Poncet de La Rivière, évêque d'Angers. Le même prélat le chargea des conférences ecclésiastiques de son diocèse, et M. d'Armenonville, garde-des-sceaux, l'établit inspecteur de la librairie et censeur des livres dans toute la province d'Anjou.



Il était doyen de la Faculté de Théologie lorsqu'il mourut âgé de quatre-vingt-trois ans, le 19 décembre 1734, avec la réputation d'un profond théologien et d'un très-habile canoniste. On a de lui, 1<sup>o</sup> les Relations de ce qui s'était passé dans l'Université d'Angers, au sujet du jansénisme et du cartésianisme; c'est un volume in-4<sup>o</sup>, imprimé en 1679, sans nom d'auteur ni d'imprimeur; il renferme des pièces curieuses; 2<sup>o</sup> les Résultats des conférences d'Angers, imprimés pour la dernière fois en 1755, chez Dubé à Angers; et chez Guérin et Delatour, à Paris, en quatorze volumes in-12. M. l'abbé Vautier, chanoine de la cathédrale d'Angers, membre de l'Académie française de cette ville, a donné le tome qui traite des États. Cet ouvrage, l'un des plus estimés en ce genre, est écrit avec beaucoup d'ordre et de méthode. On y voit une grande connaissance de la théologie et de la morale, du Droit canon, des usages du royaume. C'est un livre excellent sur la morale, dit M. Collet, avec lequel on peut se passer de plusieurs autres conférences. L'édition d'Angers est préférable à celle d'Avignon. (M. Collet, *Bibliothèque d'un jeune Ecclésiastique*, troisième édition, 1761, pag. 20. *Journal de Trévoux*, 1743, pag. 2575.)

BABOLEIN (saint), premier abbé de Saint-Maur-des-Fossés. On ne saurait bien développer ce qui regarde particulièrement notre Saint. Outre qu'on l'a con-

fondé avec quelques autres personnes d'un nom semblable ou approchant, l'auteur de sa vie vivait quatre cents ans après lui; il était en même temps, et dépourvu de bons mémoires, et peu scrupuleux du côté de la vérité, de sorte qu'on ne peut même faire aucun fonds sur ce qu'on ne peut pas évidemment convaincre de fausseté dans son ouvrage. On l'a cru né en Bourgogne, de même que saint Babolein ou Bobulein, abbé de Bobbio. La conformité de nom l'a fait aussi passer pour disciple du célèbre saint Colomban, fondateur de l'abbaye de Luxeuil. On est effectivement fondé à croire qu'il fut élevé dans ce monastère sous lui ou saint Eustase, son successeur: il y vécut dans une grande perfection. Le nouveau monastère de Saint-Maur-des-Fossés venait d'être fondé (en 638) par Blidégisile, diacre de l'église de Paris, dans le vieux château des Bagaudes, sur la rivière de Marne, à deux petites lieues de la ville, par l'autorité et les libéralités du roi Clovis II. Le fondateur, dans le dessein de donner une grande réputation à ce pieux établissement, fit demander à Luxeuil le meilleur sujet de la maison, pour former celle-ci sur la règle et les exemples de saint Colomban et des anciens Pères. S. Valbert, successeur de saint Eustase, envoya Babolein à Blidégisile. D'autres pensent que ce fut de l'abbaye de Solignac en Limosin que notre Saint fut tiré. L'évêque de

Paris Audobert le bénit ou consacra , le soutint de toute son autorité , et favorisa toutes ses saintes intentions. Il répondit parfaitement aux grandes espérances qu'on avait conçues de lui, et gouverna saintement cette maison vingt-deux ans , ou , selon d'autres , trente-deux ; car les uns mettent sa mort en 660 , d'autres en 670. On s'accorde à la dater du 26 juin , auquel sa fête est marquée dans les Martyrologes qui font mention de lui. Il fut enterré dans l'église de son monastère, dédiée à la sainte Vierge , et aux apôtres saint Pierre et saint Paul. Son corps fut transféré le 7 décembre dans une nouvelle église que fit bâtir Benoît , un de ses successeurs , sous l'empereur Louis-le-Débonnaire. Sous le règne de Charles-le-Chauve on y apporta le corps de saint Maur, abbé de Glanfeuil en Anjou , pour le mettre à couvert de l'insulte des Normands. Ce Saint fit tant de bruit que son nom demeura à la maison : on parla moins de saint Babolein qu'auparavant. On rapporte cependant divers miracles faits encore depuis à son tombeau. L'abbaye a insensiblement négligé sa règle ; dans le seizième siècle, elle est devenue toute séculière , et a été changée en un Chapitre de chanoines.

On prétend que les reliques de saint Baboleins'y sont conservées jusqu'à l'an 1750 qu'elles furent transférées , le 30 d'août , à la paroisse de Saint-Louis-du-Louvre , à Paris. (Chifflet , *Vie du*

*Saint* , p. 357. Mabillon , *sæc.* 2 , p. 590. Dubois , *Hist. de Paris* , pag. 170. Le Cointe , à l'an 642 , n° 3. Baillet , tom. 2.)

BABON ou BAVON ou BONNON , abbé de Corbie ou Corvey en Allemagne dans la Westphalie , vivait sur la fin du neuvième siècle et au commencement du dixième. Il a écrit avec assez de soin l'histoire de son temps. (Adam de Brem , liv. 1 , c. 35. Possevin , in *Appar.* Vossius , de *Hist. lat.* , l. 2 , c. 38.)

BABYLAS, évêque d'Antioche et martyr , dit quelquefois par corruption saint Babel et saint Baible.

Saint Babyas est un des grands modèles de la fermeté sacerdotale. Il fut le douzième pasteur de la célèbre église d'Antioche depuis saint Pierre ; il succéda à Zébin vers le commencement du règne de Gordien (l'an 238.) Les belles actions de sa vie l'ont fait regarder comme l'un des plus grands et des plus saints prélats de son temps. Nous n'en connaissons qu'une qui fait son principal caractère , et qui suffit pour nous faire juger du reste de sa vie : c'est celle par laquelle il soumit un Empereur comme un simple particulier à la pénitence publique.

Philippe , qui fut depuis Empereur romain , naquit dans la Trachonite , canton de l'Arabie , tenant à la Palestine. Il semblait n'être chrétien que de nom , et pour être né dans un pays qui en était rempli. Il vivait en infidèle , et à faire horreur à d'hon-

nêtes païens. Il sacrifiait tout à son ambition , et la fortune était son unique idole. Peu content de s'être défait de Misi-thée, beau-père de l'empereur Gordien, par le plus noir parricide et par l'ingratitude la plus lâche, il fit ainsi tuer ce jeune Empereur son bienfaiteur et son pupille, et usurpa ainsi l'Empire. Il se fit donner le nom d'Auguste par les soldats, fit confirmer son élection par le sénat à qui il avait mandé que Gordien était mort de maladie, fit la paix avec Sapor, roi de Perse, retourna des bords de l'Euphrate à Rome, prit sa route par Antioche avec sa femme Sévère, chrétienne de nom comme lui, et arriva en cette ville vers le commencement d'avril de l'an 244. C'était vers le temps de Pâques. Cet Empereur, chargé de crime et fumant encore de son parricide, osa se mettre en devoir de participer aux prières qui se faisaient dans l'église la nuit qui précédait cette grande fête. Babylas, évêque du lieu, touché d'une juste douleur, et animé de ce zèle divin qui avait autrefois fait agir Élie et saint Jean auprès des princes, alla au-devant de Philippe pour l'empêcher d'entrer dans l'église. La qualité de souverain dont il le voyait revêtu, ne l'éblouit et ne l'intimida point; il arrêta ce prince, lui porta hardiment la main contre l'estomac, et lui déclara de la part de Dieu qu'il était indigne de s'unir au troupeau de Jésus-Christ, et de se

trouver dans l'assemblée des fidèles, après le scandale qu'il avait causé au monde par tant de crimes. On prétend qu'il traita l'impératrice avec la même rigueur. Philippe, humilié de la sorte, parut touché intérieurement de cette remontrance. On ajoute qu'il se réduisit sans résistance à tout ce que le saint évêque voulut exiger de lui; qu'il fit à ses pieds l'exhomologèse, c'est-à-dire la confession de ses fautes, et qu'il se mit au rang des pénitens publics. Il faut que la soumission extraordinaire et édifiante de cet empereur ne soit pas si assurée que la générosité de saint Babylas, laquelle a seule attiré l'admiration et les éloges de saint Chrysostôme.

Dieu se contenta alors de la disposition de saint Babylas, et lui réserva pour une autre occasion la grâce du martyre, dont cette grande action lui avait déjà sans doute acquis tout le mérite. Dèce dépouilla Philippe et son fils de l'Empire et de la vie; et plein de haine contre ce prince, et de chagrin de voir le culte des dieux aussi ralenti et négligé que la religion de Jésus-Christ avait fait de progrès sous son règne, il excita une persécution générale contre les chrétiens. On commença par les pasteurs des églises. Saint Babylas était un des plus considérés par la dignité de son siège et par le mérite de sa personne. Il fut arrêté vers la fin de l'an 250, et mourut au commencement de l'année suivante des incommodités de la



prison où on le jeta. Les Latins en font la fête le 24 janvier, et les Grecs le 4 septembre, quatre moiset troissemaines plustôt; ce qui peut faire douter si le Saint n'est point mort en ce jour. La diversité des circonstances de son martyre peut même porter à croire qu'il y aurait eu dans Antioche un autre Saint de ce nom avant Dioclétien, et qu'on aurait peut-être confondu les actions de l'un et de l'autre.

Quoi qu'il en soit, c'est à l'honneur et sous le nom de saint Babylas l'évêque, mort du temps de Dèce, qu'on érigea deux temples célèbres dans les faubourgs d'Antioche; l'un au-delà de la rivière d'Oronte; l'autre, de moins ancienne structure, bâti par Gallus-César, frère de Julien l'Apostat, dans le bourg de Daphné qui passait pour un faubourg d'Antioche, quoi qu'il en fût éloigné de deux lieues. Daphné était un lieu fameux par les superstitions du paganisme; il y avait un temple d'Apollon qui y subsistait avec éclat depuis bien des siècles. Gallus résidait ordinairement à Antioche. Ce prince religieux avait une vénération particulière pour les saints martyrs. Ce fut en vue de purger Daphné des abominations qui s'y commettaient qu'il y fit bâtir une église vis-à-vis le temple d'Apollon, et qu'il y fit transporter les reliques de saint Babylas qui, depuis la paix de l'Église, avaient été déposées dans la première église bâtie sur l'Oronte, à l'une des portes d'An-

tioche. Ce fut principalement en cette occasion que Dieu fit éclater la vertu qu'il avait donnée aux cendres de notre saint martyr pour accroître la célébrité de son culte. A l'approche de ces saintes reliques, le démon, qui résidait dans le temple d'Apollon, cessa, dit-on, de rendre ses oracles comme auparavant. On attribua d'abord son silence au mépris avec lequel on négligeait de lui offrir des victimes, et de lui rendre les honneurs accoutumés, depuis que Gallus était dans le pays; mais sous Julien, son frère, devenu maître de l'Empire par la mort de Constance, on se persuada que ce silence était l'effet de la proximité du saint martyr Babylas. Cet apostat vint à Antioche sur la fin de juin de l'an 362. Il rétablit les honneurs d'Apollon, lui immola des victimes en centaines, et ne put tirer de ce démon autre chose, sinon que le faubourg de Daphné était rempli de corps morts qui l'empêchaient de rendre ses oracles. Julien comprit le sens de l'énigme, et fit transporter les reliques du Saint dans leur ancienne église. Cette translation se fit avec pompe. Julien en fut indigné, fit arrêter plusieurs chrétiens; mais il modéra sa fureur qu'il voyait tourner à sa confusion. Supposé que la fourberie des prêtres idolâtres leur réussit à faire rétablir l'oracle d'Apollon, cet artifice n'alla pas loin. Trois mois après, la foudre du ciel tomba sur ce fameux temple d'Apollon, et un tremble-

ment de terre acheva de le ruiner. L'empereur en fut au désespoir ; mais les fâcheuses circonstances où il se trouva l'empêchèrent de brûler les os de saint Babylas.

On ne sait pas certainement ce que sont devenues ces saintes reliques , ni si elles sont demeurées à Antioche , surtout depuis que la ville changea de maîtres. Celle de Crémone en Lombardie se croit aujourd'hui en possession de ce précieux trésor , mais sans titres suffisans. On ne saurait non plus garantir quelque portion que l'on en montre dans le prieuré de Nanteuil-le-Haudoin , au diocèse de Meaux , à une journée de Paris , vers le nord-est , et que l'on croit apportée d'Orient du temps des croisades. (Eusèb. , l. 6 , c. 34 , 39. Chrys. , t. 1 , *Or. de S. Babyl.* , *item. or. cra. Gentil.* , à p. 656 et seq. sive tom. 5 , éd. sav. *Chron. Pascal.* , pag. 270. Till. , *Emp.* , tom. 3 , p. 303 ; et *Mém. eccl.* , t. 3 , p. 401. Chrys. , *sup. item. hom. de S. Babyl.* ; *item. orat. de eodem contra Gentiles.* Evagr. , l. 1 , *Hist.* , l. 16. Sozomen , *Hist.* , l. 5 , c. 19 , 20. Théodoret , *Hist.* , l. 3 , c. 30 , c. 10 ; l. 5 , c. 19. Ammo. Marcell. , l. 22 , c. 13 , p. 329. Van Dale , *de Orat. Ethnit.* Boll. , pag. 580. Tillem. , tom. 3 , p. 409. Baillet , tom. 1.)

BABYLONE (hébr. , *Babel* , *de même*) , ville célèbre de l'Orient. On la place ordinairement sur l'Euphrate , au-dessus de l'endroit où il se joint au Tigre ; mais on ne saurait marquer au

juste sa situation. Les vestiges de cette superbe ville sont entièrement effacés ; et confondre la ville de Bagdad avec l'ancienne Babylone est une erreur grossière. Babylone est la capitale du plus ancien Empire du monde ; on ne voit pas , ni dans l'Écriture , ni dans les auteurs profanes , que cet Empire ait eu de grandes suites. L'opinion la plus fondée est que Nemrod la fonda et en fut le premier Roi ; elle fut beaucoup augmentée et embellie par les successeurs de ce prince , par Bélus , et ensuite par Sémiramis. La plus ancienne description que nous en ayons , après celle qu'en fait l'Écriture en divers endroits , est celle qu'Hérodote en a faite dans son premier livre. L'enceinte de Babylone était de quatre cents quatre-vingt stades ; elle était carrée , et elle avait sur chaque côté cent vingt stades , ce qui fait vingt lieues de tour. Les auteurs qui lui en donnent le moins en mettent trois cent soixante , c'est-à-dire quinze lieues de tour. Tous les anciens , sans exception , disent que les murailles de Babylone étaient de brique. Ses murs étaient si larges que des chars à quatre chevaux y pouvaient passer de front sans s'incommoder. Ils avaient deux cents pieds de haut et trente-deux , ou selon d'autres , cinquante pieds de large par en haut. Ses murailles étaient flanquées de deux cent cinquante ou trois cents grosses tours qui avaient cinquante coudées de hauteur. Ces tours étaient éle-

vées de dix pieds plus haut que les murs. Elle avait cent portes de bronze massif, et un temple de Bélus très-magnifique. Les jardins que Sémiramis y éleva en terrasse, sur des voûtes ou plate-formes de pierres énormes, passaient pour une merveille du monde. L'Euphrate passait au milieu de la ville. Hérodote parle du pont que Nictocris y bâtit comme d'une autre merveille. Cette ville fut d'abord la capitale de l'Empire babylonien. Les Assyriens, dans la suite, réunirent les deux Empires dont elle fut encore la capitale. Les Perses s'en rendirent maîtres sous la conduite de Cyrus. Alexandre la prit, et enfin elle a été détruite de telle sorte que, selon les oracles des prophètes, il ne reste plus rien de tant d'ouvrages si superbes. (*Voyez* Marsham, *sæcul.* 13. Usser., ad an. 3323. Beros., *apud* Joseph., l. 1. *cont. Appion.*, pag. 1045. Hérodote, l. 3, c. ult. Strab., l. 16. Plin., l. 6, c. 27. Diodore, l. 2, c. 9.)

On prétend que c'est dans Babylone que l'idolâtrie prit naissance. Les Israélites du royaume de Juda, les deux tribus de Juda et de Benjamin furent emmenées captives en Babylone par Nabuchodonosor ; c'est ce qu'on appelle la captivité de Babylone qui dura soixante-dix ans, jusqu'à la première année du règne de Cyrus à Babylone.

On a toujours beaucoup vanté l'antiquité des observations astronomiques des Babyloniens. Elle est démentie par les Livres

saints, qui sont d'une autorité infiniment supérieure.

Babylone est prise, dans l'Ecriture, pour un lieu de désordre et de crimes. C'est de là que nous disons aussi en français, dans le même sens, c'est une Babylone, pour dire en général un lieu plein de trouble, de désordre, de débauches, de crimes, de confusion.

Il y eut un siège épiscopal à Babylone dès les premiers temps de l'Eglise, qui était par conséquent du diocèse de Chaldée. Voici deux de ses évêques :

1. Polychrone, martyr dans la persécution de Dèce. (*Martyrol. rom.*, 17 février. Pagi, ad an. 253.)

2. Lazare, dont nous avons une *Liturgie syriaque*.

BABYLONE D'EGYPTE, ville épiscopale de la seconde Augustinienne, dans le patriarcat d'Alexandrie, qui fut bâtie du temps du roi Sésostris, par des captifs, que ce prince avait amenés de Babylone, de Chaldée, et qui, accablés par les travaux qu'on leur imposait, s'étaient emparés d'une forteresse le long du fleuve, avaient fait la guerre aux Egyptiens leurs voisins, et enfin s'étaient maintenus dans ce lieu qu'ils nommèrent *Babylone*, du nom de leur patrie. Diodor. Sicul., l. 1. *Hist.* C'est sans fondement que quelques auteurs veulent que saint Pierre ait écrit sa première lettre dans cette ville. Elle était le siège d'un évêque dès le cinquième siècle. Le Caire s'est formé de ses ruines



sous les princes romains, et cette dernière ville est devenue le siège des émirs et des sultans d'Égypte. Les gens du pays l'appellent *Mesrara* ou *Misram*, du nom de *Mesraïm*, fils de Cham; c'a été depuis le siège d'un évêque jacobite auquel on a donné les droits de métropolitain.

### *Évêques de Babylone.*

1. Cyrus, se trouva au second concile d'Éphèse avec Dioscore d'Alexandrie, et agit conformément à ses sentimens.

2. Photius, souscrivit au décret de Gennade de C. P. contre les Simoniaques.

3. Zozime, de Cilicie, moine du Mont-Sina, nommé par Apollinaire d'Alexandrie, retourna bientôt après dans sa cellule.

4. Macaire, jacobite. (*Hist. Patr. Alex.*, pag. 207.)

5. Théodore I, jacobite. (*Ibid.*, pag. 204, 214, 234.)

6. Constantin, Melchite. (*Ibid.*, pag. 216.)

7. Georges, jacobite.

8. Marc, jacob. (*Ibid.*, p. 243.)

9. Chail, jacobite. (*Ibid.*, pag. 246.)

10. Théodore II, jacobite. (*Ibid.*, pag. 277.)

11. Jacques, Melchite, dont on lut une lettre dans le concile de Photius pour le rétablissement de cet intrus.

12. Isaac, jacobite. (*Ibid.*, pag. 281.)

13. Jean I, jacobite. (*Ibid.*, pag. 289.)

14. Philothée, jacobite.

15. Gabriel, jacobite. (*Ibid.*, pag. 473.)

16. Jacques, jacobite. (*Ibid.*, pag. 450.)

17. Sanuce, jacobite, mourut en 1117, l'an des martyrs 833: (*Ibid.*, pag. 473.)

18. Jean II, jacobite, succéda à Sanuce.

19. Paul, jacobite. Il était surnommé de Buch, village proche de Benesuof, dans le milieu de l'Égypte. Le père Vansleb, dominicain, dans le catalogue qu'il nous a donné des Auteurs de l'église jacobite, fait mention de sept sermons de cet évêque sur les solennités de la sainte Vierge, (*Oriens. Christ.*, tom. 2, pag. 556.)

BABYLONIE, province de la Chaldée ou de l'Assyrie, dont Babylone était la capitale. On l'appelle aujourd'hui *Yeract*. Il faut remarquer que quelques uns donnent le nom de Babylonie à toute cette étendue de pays qui est entre la Mésopotamie, l'Arabie, le Tigre et le golfe Persique, comme a fait Ptolémée, qui divise la Babylonie en trois contrées: celle qui est près de l'Euphrate, il la nomme *Auranitide*; celle qui avoisine l'Arabie déserte, *Chaldée*, et *Amordacie* ou *Amordocie* la contrée qui est remplie de marais. (Ptolémée, lib. 5, cap. 20. Cellarius, *Notitia orbis antiqui*, t. 2, lib. 3, cap. 16, n° 1 et 2.)

BABYLONIENS, peuples: ils ont été les premiers astronomes et les premiers idolâtres du monde. Les troupes babyloniennes

saccagèrent Jérusalem. (*Biblia sacra*, *passim*.)

BACA, lieu qui sépare les terres des Tyriens de la Galilée. Il y a aussi une ville de ce nom de la tribu d'Aser, au pied du Mont-Liban. (Joseph., l. 3, *de Bello*, c. 2; et l. 4.)

BACANARIA, siège épiscopal de la province de Mauritanie Césarienne en Afrique. (*For. Not. Afr.*)

BACANCELD ou BACENCELD ou BECCANCELD, lieu d'Angleterre au comté de Kent. Il y a eu trois conciles. Le premier l'an 692, sur les biens de l'Église. Le second l'an 697, sur les immunités de l'Église. Le troisième l'an 798, selon Spelman, ou 796, selon Wilkins, tom. 1, p. 158, pour la conservation des biens de l'Église.

BACATHA, ville ou bourg que saint Épiphané place dans l'Arabie, aux environs de Philadelphie, au-delà du Jourdain. (Épiphan., *advers. Hæres.*, liv. 2, pag. 397 et 489.) On trouve un évêque de Bacatha dans les souscriptions de quelques conciles. (Vide *Reland. Palæst.*, l. 3, pag. 612.) Charles de Saint-Paul, et après lui le P. Labbe, croient que Bacatha est la même que Bazcata, dans la tribu de Juda.

BACATHA, appelée aussi *Metrocomes* dans les anciennes notices, est une ville épiscopale de la troisième Palestine au diocèse de Jérusalem, sous la métropole de Petra. Quelques uns disent que c'en est qu'un bourg, comme le nom de *Metrocomes* qui veut

dire *le premier bourg*, semble le signifier. Quoi qu'il en soit, elle a eu les évêques suivans :

1. Alype, assista au deuxième concile d'Éphèse en 449, et fut favorable à Eutychès.

2. Grégoire, souscrivit aux lettres de Jean de Jérusalem contre Sévère d'Antioche, et les autres ennemis du concile de Chalcédoine, en 518, au commencement du règne de l'empereur Justin.

3. Barache, siégeait en 532, et prit soin de l'église que l'empereur Justinien fit faire à Jérusalem en l'honneur de la sainte Vierge, à la sollicitation de saint Sabas.

4. Antoine, siégeait en 649, comme il paraît par la cinquième lettre du pape Martin I, écrite au plus tard au commencement de l'année 650, à Jean de Philadelphie (tom. 6, *Concil. Labbe*, col. 20 et 24. *Oriens Chr.*, tom. 3, pag. 761.)

BACBACAS (hébr., *qui est vaine ou vide*; autrement, *de grand matin*.) C'est le nom d'un lévite qui fut employé à la construction du temple de Jérusalem. (1. *Paral.*, 9, 15.)

BACRUC (hébr., de même que *Bachbas*.) C'était un chef de famille. (1. *Esd.*, 2, 51.)

BACCALAUREAT, *Baccalaureatus*; c'est le premier des degrés qu'on donne dans les Universités pour les sciences de théologie, de médecine, de Droit civil et canon. (*For. BACHELIER*.)

BACCALLARD (doin Vincent), marquis de Saint-Philippe, vi-

comte de Fuente-Hermosa , du conseil de sa Majesté catholique, son grand écuyer pour le royaume de Sardaigne, envoyé extraordinaire auprès de la république de Gênes , est auteur d'une *Histoire de la Monarchie des Hébreux*, et des *Mémoires pour servir à l'Histoire d'Espagne*, sous le règne de Philippe v, traduits de l'espagnol, in-12, 4 volumes.

BACCETI (Nicolas), natif de Florence, abbé de Sainte-Luce, Ordre de Cîteaux, mort en 1647, à près de quatre-vingts ans, a laissé, *septimianæ historicæ*, lib. 7. *Dissertatio de jure historico. Adamus soporatus*, etc. (Charles de Visch, *Bibl. cisterc.*)

BACCHANALES, *Bacchanalia*. C'était autrefois une fête de Bacchus chez les païens. Un certain Melampus l'apporta d'Égypte en Grèce. Elle était simple dans les commencemens ; mais elle fut accompagnée dans la suite de tant de saletés, de fureur et d'emportement, que les Romains la défendirent dans l'Italie, et Julius Maternus nous apprend que les infamies qui s'y commettaient ayant été découvertes à Rome environ cent quatre-vingt-six ans avant la naissance de Jésus-Christ, par un jeune homme nommé Ébutius, le sénat les défendit sous de rigoureuses peines. (Julius Maternus Firmicus, lib. *ad Constantium et Constantem Augustos*.) Les Pères et les conciles s'élevèrent dans la suite avec beaucoup de zèle contre les Bac-

chanales. (Diodore de Sicile, liv. 1, *des Antiq.*, ch. 2. Meursius Pierre Castellan, liv. intitulé : *Eortologion*, imprimé in-8°, à Anvers.)

BACCHENOR, le même que Bacenor. (*Voy.* ci-après.)

BACCHERIUS (André-Éloi), jurisconsulte flamand, fut avocat à la cour souveraine de Flandre. Il mourut en 1562 à Bourges où il s'était marié, et où il était professeur en Droit. Il fit imprimer deux ans avant sa mort, en 1560, deux cent neuf thèses sous ce titre : *Rationes de jure, personis et rebus extra contractum acquirendis*. (Valère. André, *Bibliotheq. belg.*)

BACCHIARIUS. (*Voyez* BACCHIARIUS.)

BACCHIDES (grec, *ivrogne*.) Il était général des troupes de Démétrius Soter et gouverneur de Mésopotamie. (1. *Macch.*, 7, 8.) Il fut envoyé par Démétrius, avec le grand-prêtre Alcime, pour prendre connaissance des maux que l'on accusait Judas Macchabée d'avoir faits dans le pays. Judas et ses frères ne se fièrent point aux frauduleuses propositions de paix qu'il leur fit. (An du monde 3843 ; avant Jésus-Christ 157 ; avant l'ère vulg. 161.) Il fit mourir soixante, ou prêtres ou Assidéens, de ceux qui s'étaient rendus auprès de lui. Il quitta ensuite Jérusalem et alla camper à Bethzéca. Il envoya prendre quelques uns de ceux qui avaient quitté le parti des Syriens, les fit mourir, et les jeta



dans un puits. Il remit à Alcime toute la province , lui laissa des troupes pour se soutenir, et s'en retourna à Antioche auprès du Roi.

Bacchides, sur la fin de la même année, revint droit à Jérusalem. Il avait l'élite des troupes du Roi. (*Macch.*, 9, 1, 2, etc.) Il croyait y trouver Judas qui s'était retiré à Laïssa ou Lésen, où Bacchides l'alla chercher. Il le trouva, l'enveloppa de son aile gauche, l'opprima par la multitude de ses troupes, et le tua. (An du monde 3343 ; avant Jésus-Christ 157 ; et avant l'ère vulgaire 161.)

Alors tout le pays se soumit à Bacchides. (*Macch.*, 9, 24, etc.) Il en donna le gouvernement à des hommes impies qui exerçaient leur cruauté sur tous les amis de Judas. Jonathas fut choisi par le peuple pour succéder à Judas Macchabée, son frère. Bacchides fit tous ses efforts pour le saisir et le faire mourir. Il le poursuivit au-delà du Jourdain. Il le contraignit de se jeter dans ce fleuve, et de le passer à la nage avec ses gens. Bacchides perdit mille hommes à cette action, et il s'en retourna à Jérusalem. Il fortifia diverses places dans le pays, prit pour otages les enfans des principaux d'Israël, les mit dans la forteresse de Jérusalem ; et quelque temps après, Alcime étant mort, il quitta la Judée et se retira à Antioche. (*Même ann.*)

Deux ans après, Bacchides re-

vint en Judée. Les mauvais juifs du pays l'avaient rappelé. Jonathas évita les embûches qu'on lui dressait (*Macch.*, 9, 57, 58, 59, etc.), se retira et se fortifia à Bethbessen, où il se tint avec son frère Simon. Bacchides l'y vint assiéger. Jonathas sortit de la place, y laissa son frère Simon, et se mit en campagne avec quelques troupes. Simon de son côté fit des sorties sur l'ennemi, brûla ses machines, et l'obligea à lever le siège. Enfin, Jonathas envoya demander la paix à Bacchides qui la lui accorda, lui rendit ses prisonniers, et s'en retourna à Antioche, d'où il ne revint plus en Judée. Il est parlé (2. *Macchabées*, 8, 30.) de quelques combats de Judas contre Bacchides ; mais on n'en sait ni les particularités, ni le temps, si ce n'est qu'ils arrivèrent après l'an du monde 3840.

BACCHILLE, évêque de Corinthe, sur la fin du deuxième siècle, écrivit un Traité touchant la célébration de la fête de Pâques. Sa lettre était écrite au nom des évêques d'Achaïe ; ce qui a fait croire qu'il assembla un synode à ce sujet. (Hieron., *in Catal.*, c. 44. Eusèb., l. 5, c. 21. Baron., *A. C.*, 198, n° 1.)

BACCHINI ou BACCI (Benoît), bénédictin du Mont-Cassin, né le 31 août 1651 à San-Donnino, ville du duché de Parme, fit profession à Parme dans l'Ordre de Saint-Benoît en 1668. Ange-

Marie Arcioni, abbé de Saint-Benoît de Ferrare, l'ayant choisi pour son secrétaire, l'emmena successivement avec lui à Arezzo, à Venise, à Plaisance, à Padoue et à Parme. Le duc de cette dernière ville le fit son théologien en 1688. François d'Est II, duc de Modène, le fit venir à Modène même en 1691, et il y devint dans la suite consultant du Saint-Office et bibliothécaire du duc Renaud d'Est, oncle et successeur de François II. Il fut abbé de Saint-Pierre de Modène en 1711 où il fonda une académie de littérature ecclésiastique; abbé de Saint-Pierre de Reggio en 1713, et de Saint-Colomban de Bobio en 1719. Il mourut à Bologne le 1<sup>er</sup>, d'autres disent le 17 septembre de l'an 1721, âgé de soixante-dix ans. C'était un homme d'une grande érudition, d'un goût exquis, et très-versé dans l'histoire ecclésiastique et profane, et dans tous les genres de littérature. Il possédait également les langues grecque et hébraïque, la philosophie ancienne et moderne, les mathématiques, la chronologie, l'histoire, l'art de déchiffrer et de discerner les anciens caractères, les diplômes, les manuscrits, les médailles, et il passait d'ailleurs pour critique exact et pénétrant. Les ouvrages de Bacchini sont : une Oraison funèbre, en italien, de Marguerite de Médicis, duchesse de Parme, en 1679; un Panégyrique italien de saint Nicolas de Tolentin, en 1682; *Giornale de Letterati*,

à Parme, 1686, neuf vol. in-12, les cinq premiers à Parme et les quatre autres à Modène; l'édition des ouvrages de la célèbre *Cornelia Piscopia Comara*, de l'Ordre de Saint-Benoît, in-8°; à Parme; *Anonymi dialogi tres; de constantia; de dignitate tuenda; de amore erga rempublicam*, en 1691, in-12, à Modène; l'histoire du monastère de Saint-Benoît de Polirone au duché de Mantoue, 1696, in-4°; *de Ecclesiasticæ hierarchiæ originibus, dissertatio*, à Modène, 1703. M. Dupin a réfuté cet ouvrage dans sa Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques du dix-huitième siècle; *Isidorii clari, ex monacho Parmensis monasterii, episcopi Fulginatis epistolæ ad amicos.... accedunt duo opuscula*, etc., à Modène, 1705, in-4°; *Agnelli (qui et Andreas) Abbatiss sanctæ Mariæ ad Blachernas, et sancti Bartholomæi Ravennatis, liber pontificalis*, à Modène, 1708, deux volumes in-4°. Ce savant a laissé plusieurs ouvrages qui sont encore manuscrits entre autres : *Animadversiones in priora ecclesiasticæ historiæ sæcula; confutatione del libro del P. Germon*, (jésuite) en faveur du père Constant, bénédictin, etc. Voy. les Mémoires de sa vie écrits par lui-même, en latin, et insérés dans le trente-quatrième volume du *Journal de Venise*, p. 296. (*Bibliothèque italique*, tom. 8, pag. 158. Nicéron, même t. 12, page 258.)

BACCHUS. (Voyez Liber.)

BACCI (Jacques-Antoine), recteur du séminaire de Lucques. Nous avons de lui : *Ethicorum libri quinque, in tres tomos distributi, auctore Jacobo-Antonio Bacci, seminarii Lucensis rectore*, Luacæ ex typographia Jacobi Justi; 1760, in-4°, 3 vol. Le père Bacci, qu'une mort prématurée a enlevé depuis peu, dit l'auteur des *Annales typographiques*, mois de janvier, 1762, p. 39, a profité dans cet ouvrage de tout ce qu'ont donné de lumineux sur la morale, les Grotius, les Puffendorf, les Burlamaqui, les Montesquieu, les Muratoris, etc., et parmi les anciens, les Platon, les Sénèque, les Plutarque, les Cæcilius, les Épictète, les Confucius, etc. Son livre est divisé en trois volumes, comme le porte le titre. Le premier traite du bonheur de l'homme et du souverain bien; à quoi se rapportent les actions humaines, la conduite de la vie; il s'y agit en outre des actes humains, et de leurs règles. Le second traite de la vertu et des vices, d'abord en général et ensuite en particulier, Le troisième enfin a pour objet les affections humaines et les devoirs de la vie.

BACCIO (Pierre-Jacques), d'Arezzo, prêtre de l'Oratoire à Rome, a écrit en latin et en italien la vie de saint Philippe de Néri et d'autres ouvrages. (Le Mire, de *Scriptor. sac.* 17.)

BACENOR. (grec, *ivrogne* ou *qui aime le vin*.) C'est le même que Bacchenor. Il était père de Dosi-

thée dont il est parlé. (2. *Macch.*, 12, 35.)

BACHELIER, celui qui a le degré de Baccalauréat, *Baccalaurus*. Rhenanus croit que ce nom vient de *baculus* ou *bacillus*, bâton, parce qu'on leur mettait en main un bâton pour symbole de leur autorité, ou de la liberté qu'on leur donnait après la fin de leurs études. Mais cette opinion n'est pas fondée sur l'usage, puisqu'on ne voit pas que les Universités aient jamais créé leurs bacheliers en leur mettant un bâton à la main. De Laurière prétend qu'ils ont été ainsi appelés du nom que l'on donnait autrefois à ceux qui servaient à la guerre pour s'avancer.

Autrefois on distinguait deux sortes de bacheliers; savoir, les bacheliers simples qu'on appelait bacheliers courans, *Baccalarii cursores*, et les bacheliers formés, *Baccalarii formati*. ( Cette distinction commença au treizième siècle. ) Les bacheliers simples étaient ceux qui, après six ans d'étude, étaient admis à faire leur cours, d'où ils étaient appelés bacheliers courans ou faisant cours; et comme il y avait deux cours, dont l'un consistait à expliquer la Bible pendant trois ans, et l'autre à expliquer pendant un an, le Maître des Sentences, ceux qui faisaient le cours de la Bible étaient appelés *Baccalarii biblici*, bacheliers de la Bible, et ceux qui faisaient le cours des Sentences, *Baccalarii sententiarum*, bacheliers des Sentences;



et enfin ceux qui avaient achevé les deux cours, *Baccalarii formati*, bacheliers formés : et ces derniers avaient toujours étudié dix ans ; savoir, six avant que d'expliquer la Bible, trois en l'expliquant, et un en expliquant les Sentences. Cette distinction est nécessaire pour entendre les endroits de la pragmatique et du concordat où il est parlé des bacheliers formés. (De Laurière.)

Après que l'ordre des études eut été changé, quiconque obtenait degré de bachelier, suivant les formes reçues et autorisées dans le royaume, était regardé comme un bachelier formé, distingué des bacheliers de grâce, à qui certaines Universités donnaient des lettres de bachelier, sans temps d'étude ; et des bacheliers de privilège à qui les papes ou les légats donnaient la qualité et les privilèges des bacheliers. (Rebuffe, *sur le concordat*, dict., § 1. *statuimus*. *Mém. du Clergé*, tom. 3, col. 1139 et suiv., aux not. n° 7, *in fin.*)

Les nobles du côté paternel et maternel peuvent obtenir le degré de bacheliers en Droit civil et canon, après y avoir étudié trois ans, en prouvant cette noblesse par un certificat du juge ordinaire du lieu de leur naissance, fait sur la déposition en jugement de quatre témoins. De là on pourrait croire que la dispense de deux ans d'étude était un privilège affecté aux nobles, à l'exclusion des rotu-

riers ; cela était vrai en s'en tenant à la disposition du concordat, mais le concordat n'exigeait que cinq ans d'études que parce qu'il fallait avoir déjà étudié pendant cinq ans avant d'obtenir, dans les Universités, quelque degré que ce fût, et cet usage ayant été réformé et le règlement restreint à deux ans pour être maître-ès-arts, à trois pour être bachelier et même licencié au moins dans bien des Universités, sans être nobles, la différence qu'il y avait entre les nobles et les roturiers dans ces Universités, c'était qu'après trois ans d'étude en Droit, les nobles pouvaient, étant bacheliers, obtenir des lettres de nomination de l'Université, au lieu qu'il fallait cinq ans d'étude aux roturiers pour être ce qui s'appelait gradué en obtenant ces mêmes lettres de nomination.

BACHERIUS ou BAKÈRE (Pierre), était de Gand, d'une bonne famille. Il prit naissance en 1517, et se fit religieux dans l'Ordre de Saint-Dominique, âgé de vingt ans. Après sa profession, on l'envoya faire ses études à Dilinge où il eut pour maître le célèbre Pierre Soto. Il commença dès-lors à faire éclater son zèle contre les hérétiques, et plusieurs fois il se trouva exposé de leur part à perdre la vie, particulièrement à Binch. Il enseigna ensuite à Louvain, et il fut agrégé en qualité de docteur à cette Université. On l'appela successivement dans différentes maisons de son Ordre pour les gou-

verner, et il assista en qualité de définiteur au Chapitre général qui se tint à Rome en 1580. Il fut un des plus célèbres prédicateurs de son temps ; il ne cessa de combattre les hérétiques pendant soixante ans, dit Aubert Le Mire, et on peut le comparer à saint Pierre, martyr, dont il imitait le zèle pour la foi et le salut des âmes. Il mourut le 12 février 1601, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Maximilien Vrinilius lui dressa une épitaphe magnifique qu'on lit encore à Gand dans l'église de son Ordre où il fut enterré. Nous avons de lui plusieurs ouvrages : 1° deux livres intitulés, *Mysoliturgie*, ou contre ceux qui haïssent la messe. Dans l'un, il parle des sacrifices en général, tant de ceux des païens que de ceux des juifs. Dans le second, il traite particulièrement et plus au long du sacrifice des catholiques, imprimés à Gand, 1556, in-8°. 2° La discipline de la milice chrétienne, Louvain, 1562, in-8°, autre édition à Cologne 1592, in-8°, sous ce titre : *le Miroir de la Milice chrétienne*, dans lequel les Empereurs et les Rois, les princes, les généraux d'armées, les capitaines, et même les simples soldats peuvent apprendre la religion chrétienne et la manière de la pratiquer avec fruit. 3° La terreur panique répandue dans la Flandre au milieu de la plus grande tranquillité par des esprits brouillons, à Anvers, 1568, in-8°. C'est un poème héroïque de plus de six cents vers.

4° Homélies sur les Épîtres du Carême, Louvain, 1572, in-8°. Douai, 1599 ; imprimées au même endroit en 1604, sous cet autre titre, *le Son de la Trompette évangélique* ou *Trésor des Sermons sur les Epîtres du Carême* ; 5° Homélies sur tous les Évangiles des dimanches de l'année, deux volumes, à Louvain, 1576, in-8°. 6° Une table de vers sacrés et un manuel de prières recueilli de cent vingt poètes différens pour toutes sortes de fêtes que Jacques Lernutius a inséré dans les prières en vers qu'il a composées à Douai, 1579, in-8°. 7° Deux livres de dialogues dont le premier est intitulé : *Querelle conjugale entre l'homme et la femme* ; le second, *Dispute entre Cénophile et sa femme Eulalie*. Il traite dans ce dernier la secte des calvinistes de femme prostituée, et il appelle l'église des catholiques la vraie épouse de Jésus-Christ. 8° Apologie pour les morts contre ceux qui en parlent mal, Anvers, 1687. 9° L'éponge des ivrognes adressée à ceux qui se plaisent à boire : c'est un dialogue. Reynerius Wilichius l'a fait imprimer à Emmerich en Westphalie, 1592, in-8°. Il a fait encore plusieurs autres ouvrages qui sont restés manuscrits dans les Bibliothèques. (Père Échard, *Script. Ord. Præd.*, t. 2. Valère-André, etc.)

BACHIARIUS, philosophe chrétien vers le milieu du cinquième siècle, était Iibernais selon quelques uns et Anglais selon d'autres. Il fut élevé dans un monastère, et

se rendit très-habile dans les mathématiques. Gennade nous en parle comme d'un homme qui n'avait aucune attache à cette vie, et qui changeait souvent de demeure pour ne s'occuper que de Dieu seul. On dit qu'il a fait plusieurs petits ouvrages. Je n'ai vu de lui, dit Gennade, qu'un seul livre de la Foi adressé à l'évêque de Rome, dans lequel il se glorifie de sa manière de vivre, en faisant voir que ce n'est point la crainte des hommes qui lui a fait entreprendre une vie de voyageur; mais afin d'imiter Abraham en sortant de sa patrie, et en quittant sa parenté. Nous avons dans la bibliothèque des Pères une lettre de cet auteur adressée à l'évêque Januarius touchant la faute d'un moine qui avait abusé d'une religieuse. L'évêque à qui il écrit, ne voulait plus le recevoir ni l'admettre à la pénitence. Bacharius lui représente que cette sévérité est contraire à l'Écriture-Sainte et aux canons, et il exhorte ce moine à se séparer de cette religieuse et à faire pénitence. Cette lettre, intitulée quelquefois *Livre de la Pénitence*, est très-bien écrite. Il y a même de l'érudition, et on peut y remarquer qu'il savait parfaitement appliquer à un sujet les cérémonies et les histoires de l'ancien Testament. Quant à son écrit touchant la Foi, il a été imprimé pour la première fois à Milan en 1698, par les soins de M. Muratori, sur un manuscrit de la bibliothèque Ambrosienne de plus de

mille ans. Balæus lui attribue aussi un ouvrage d'astrologie judiciaire, mais il ne dit pas sur quel fondement il l'en fait auteur. (Gennade, *de script eccl.*, c. 24. Aub. Le Mir. Cave. Dupin, cinquième siècle. Dom Ceillier, *Hist. des Aut. eccl.*, tom. 10, pag. 533.)

BACHILLUS ou BACHILLE. (*Voyez* BACHYLE.)

BACHORIUS (Reinier ou Reinhard), habile jurisconsulte protestant, puis catholique, était d'une bonne famille de Cologne. Ils'acquit une grande réputation dans l'emploi de professeur en politique, et ensuite de professeur en Droit, à Heildeberg où il embrassa la religion catholique, comme il paraît par l'Épître dédicatoire à l'empereur Maximilien de Bavière, datée du premier juillet 1629, de son Commentaire latin sur la première partie des *Pandectes*, publié en 1630. Il y dit à ce prince, qu'après avoir été jusqu'alors *sectaire*, non par choix, mais par un effet de l'éducation, Dieu lui avait fait la grâce d'embrasser la religion catholique, et qu'il lui était très-sincèrement dévoué. Outre le commentaire dont on vient de parler, on a encore de Bachorius les ouvrages suivants : 1° *Disputationum miscellanearum de variis juris civilis materiis liber unus*; à Heildeberg, 1604, in-8°. 2° *Notæ in paratitla Wesembecii super Pandectas*; à Cologne, 1611, in-4°. 3° *Examen rationalium Antonii Fabri, ubi errores ejus de-*



*monstrantur*; 1612, in-8°. 4° *No-tæ et animadversiones ad disputationes Hieronymi Treutleri*; à Francfort, 1617, in-4°, et encore plusieurs fois depuis: la quatrième édition qui est de Cologne, 1688 est fort augmentée et en trois volumes in-4°. 5° Un *Traité de Actionibus*, 1623. 6° *Exercitationes ad partem posteriorem chiliados Antonii Fabri, de erroribus interpretum, et de interpretibus juris*, in-fol., 1624. 7° *Observationes ad Joannis Paponis arresta*; à Francfort, 1628, in-fol. 8° *In institutionum juris Justiniani libros 4, commentarii theorici et practici*; à Francfort, 1628, 1643, 1661, 1665, in-4°. M. Baye a parlé fort peu exactement de Bachorius dans son dictionnaire; et on relève solidement les fautes dans lesquelles il est tombé sur cet écrivain, soit dans la *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des Savans de l'Europe*, tom. 16, pag. 183 et suivantes, soit dans la *Bibliothèque française, ou Histoire littéraire de la France*, tom. 29, 2<sup>e</sup> partie, art. 1. (Voyez le père Nicéron, t. 41 de ses *Mémoires*.)

BACHUR, ou BAHURIM, ou BACHOR, ou BACHORA, ou CHORABA, ou CHORAMON; car on trouve ce lieu marqué de toutes ces manières. (Joseph., *Antiq.*, liv. 7, c. 8, 9.) C'était un village assez près de Jérusalem, tirant vers le Jourdain, où Séméï, fils de Gerra, vint au-devant de David, et le chargea d'injures et d'imprécations. (2. *Reg.*, 16, 5.)

BACHYLE, évêque de Corinthe, présida à un concile tenu dans cette ville l'an 197, et écrivit la lettre synodale que saint Jérôme appelle un fort beau livre sur la Pâque. (Saint Jérôme, *de Viris illustr.*, c. 44, pag. 119.)

BACKIUS (Renard), luthérien allemand, était docteur à Jéna, et surintendant à Grips-Wald. Il mourut en 1657, selon le père Le Long, dans la *Bibliothèque sacrée*, après avoir laissé: *Expositio evangeliorum dominicalium*, in-4°; un Amphithéâtre de la mort, et un Commentaire sur les Psaumes, in-fol., imprimé à Francfort en 1664. (König, *Bibl.*)

BACKOU. (Voy. BACOU.)

BACMEISTER (Luc), ministre luthérien, né à Lunebourg dans la basse Saxe, le 18 octobre 1530, étudia dans l'Université de Wirtemberg. Depuis, on le choisit pour être précepteur des princes de Danemark, fils du roi Christien III. Après la mort de ce prince, il devint prédicateur de la Reine, sa veuve, et fut encore ministre et professeur à Rostock et ailleurs. Il mourut le 9 juillet de l'an 1608, âgé de soixante-dix-huit ans. Il a laissé divers Traités de théologie, selon la doctrine des protestans: *de modo concionandi: theses de Sacramentis*, etc. (Melchior Adam, *in vita theolog. germ.*)

BACMEISTER (Luc), fils du précédent, naquit à Rostock en 1580, se rendit à Strasbourg en 1587, et trois ans après retour-

na dans sa patrie où il s'appliqua à la philosophie , à la jurisprudence et à la théologie. En 1600, le duc de Meckelbourg le nomma troisième professeur en théologie à Rostock ; et en 1604 ; il fut fait surintendant dans la même ville , puis docteur en 1605 , et enfin surintendant des églises du Gustrow en 1612. Il mourut en 1638. On a de lui : *Oratio de jubilæo ; in threnos Jeremiæ ; Explicatio septem psalmorum pœnit. necnon psalm. XVI et XXII explicatio typorum veteris Testamenti adumbrantium Christum ejusque personam , sacerdotium , sacrificium , beneficia ; Disputationes theologicæ 23 oppositæ decretis concilii Tridentini : Fasciculus quæstionum theologicarum , etc.* ( *Dictonn. historiq.* de l'édit. d'Amsterdam, 1740. )

BACON (Robert) , prêtre Anglais dans le treizième siècle, professeur de l'Université d'Oxford, a écrit des gloses sur toute l'Écriture, des Commentaires sur les Psaumes , des Sermons, et la vie de saint Edmond de Cantorbéry. ( *Matthieu Paris, in Hist. Nic. Trivet, Chron. Pitseus, de illust. script. Angl.* )

BACON ou BACONDORP et BACONTHORP (Jean), célèbre philosophe et théologien anglais du quatorzième siècle, était né à Baconthorp, petit village du comté de Norfolk. Il entra fort jeune chez les carmes de Blackney, à cinq milles environ de Walsingham où il étudia sous les plus savans hommes de son

Ordre. Il fit paraître tant de génie et de si heureuses dispositions , qu'on jugea à propos de l'envoyer à Oxford, et ensuite à Paris, pour y pousser ses études. Il fut reçu docteur en l'un et l'autre Droit et en théologie, dans l'Université de cette dernière ville, et fit admirer à tout le monde l'élévation de son génie, l'étendue de son savoir, et la solidité de son jugement. Il était fort attaché aux opinions d'Averroës, et on le regarda comme le chef des Averroïstes de ce temps-là. On l'honora du titre de *docteur résolu*. Étant retourné en Angleterre, il fut élu le douzième provincial de son Ordre, par les suffrages unanimes de l'assemblée générale, en 1329. Quatre ans après, il fut mandé à Rome pour y donner son avis sur quelques questions importantes touchant le mariage. Balée rapporte qu'il s'y fit d'abord siffler un jour qu'il disputait, non qu'il manquât d'esprit et de facilité dans la dispute, mais parce qu'il attribua au pape l'autorité de dispenser des lois divines au sujet du mariage. Le même historien ajoute qu'ayant été convaincu par la parole de Dieu, il avoua modestement qu'il s'était trompé, et prouva le contraire de ce qu'il avait avancé, par l'Écriture et par la raison : ce qui lui fit beaucoup d'honneur. De retour en son pays, il y travailla sans relâche à l'avancement des sciences et de la religion , jusqu'à sa mort arrivée sous le règne d'É-

douard III, l'an 1346, à Londres où il fut enterré. Trithème qui le nomme simplement *Bacon*, s'est donc trompé en disant qu'il florissait l'an 1350 sous l'empereur Charles IV et sous le pape Clément VI. Paul Pansa, auteur italien, cité par Balæus et par Pitséus, fait un portrait très-avantageux de Bacondorp. Il dit qu'il n'y a personne qui ait traité plus dignement quelui de la nature et des attributs de Dieu, et que ses ouvrages philosophiques ne sont pas moins excellens ; qu'il a défendu avec beaucoup de succès la religion chrétienne contre les attaques des juifs, des mahométans et des infidèles, et qu'il a confondu les hérétiques de la manière la plus forte ; qu'il a découvert les impostures de l'Antéchrist, expliqué les endroits obscurs de l'Écriture-Sainte, pénétré dans ses plus profonds mystères, et mis dans un plein jour ce qu'elle a de difficile. Pitséus prétend que ce portrait est pleinement justifié par les OEuvres de Bacondorp, et Balæus en parle aussi en termes fort avantageux. Il a composé une multitude prodigieuse d'ouvrages, dont les uns ont été imprimés, les autres sont demeurés manuscrits, et subsistent encore aujourd'hui ; d'autres enfin sont perdus, au moins pour la plupart.

*Ouvrages imprimés.*

1. *In libros 4. Magistri sententiarum, commentaria* ; Parisiis, in-fol., apud Guyot du Marchand, 1484, cura et studio

*magistri Bertrandi Stephani, provincie Turanie Carmelite alumni, cum præfatione mag. Francisci de Medicis, Carmelite, ad R. P. Mag. Laurentium Burellum, provincie Narbonæ provincialem.* Ce même ouvrage parut aussi à Lyon, la même année, le 1<sup>er</sup> janvier, in-fol., quatre tomes ; à Milau, 1510 et 1511 ; à Venise, 1527, et à Crémone, 1618, in-fol., avec les corrections *R. P. magistri Joannis Chrysostomi Marasci, sacr. theologie doctoris et professoris.*

2. *Quæstiones quodlibetales* ; Crémone, 1518, à la fin de l'ouvrage précédent, in-fol.

3. *Compendium legis Christi*, imprimé avec les questions quodlibétiques, à Venise, en 1527, in-fol.

4. *Expositio analogica regulæ Carmelitane*, lib. 1 ; à Venise, 1507, in-fol. ; à Paris, 1625, in-4°, chez Joseph Cotte-reau, avec les Commentaires latins de Jean Soréthius sur la règle des carmes, par les soins du R. P. Léon de Saint-Jean ; Anvers, 1662, chez Jacques Meursius, in vinea Carmeli, pag. 36 et seqq, in-4° ; et encore à Anvers, in-fol. chez Michel Knobbari, t. 1, speculi Carmelitani, p. 687, num. 2606 et seqq.

5. *Compendium Historiarum et jurium pro defensione institutionis, Confirmationis et intitutionis ordinis beatæ Virginis Mariæ de Monte Carmeli*, lib. 1 ; Venise, in-fol. 1507 ; in speculo ordinis Carmelitarum, pag. 57



et seqq. Anvers, in-fol., 1680, tom. 1, *speculi Carmel.*, p. 160, num. 715 et seqq.

6. *Tractatus de institutione ordinis Carmelitani, an venerationem beatæ Virginis Dei-paræ.* Venise, in-fol., 1507, in *speculo Ord. Carmel.* Anvers. in-4° 1662; in *vineâ Carmeli*, pag. 42 et seqq.; et encore à Anvers, in-fol. 1680, t. 1; *speculi Carmel.*, p. 164, num. 727 et seqq.

*Ouvrages manuscrits conservés jusqu'aujourd'hui, et jamais imprimés.*

1. *Codice 6555, in M. S. codicibus Caroli Theyeri, codice 185, Joannes Bacondorp super librum primum posteriorum.*

2. *Ibidem, codice 6656, in M. S. codicibus, ejusdem Theyeri, codice 286, num. 2. Joannes Bacondorp super Ecclesiam, et librum sapientiæ.*

3. *Inter M. S. codices Universitatis Cantabrigensis. Codice 538, in M. S. codicibus collegii Sanctæ Trinit., classe 25, serie tertia, cod. 13. Postilla Joannis Baconthorp, dubio procul in Evangelia quæ legebantur per annum, dit Oudin, tom. 3, Comment. de scriptor. sæculi 14, pag. 909.*

4. *In Evangelium Matthæi Commentaria.* On les conservait dans la bibliothèque des grands carmes de Saint-Paul de Ferrare.

5. *In epistolas ad Rom. ad Corinth.* 1 et 2, usque ad Galatas et ad Hebræos, lectura. On les conservait à Paris, chez les carmes de la place Maubert.

6. *De Conceptione beatæ Virginis Mariæ*, l. 1. On le gardait chez les carmes de Saumur en Anjou, avec le Traité de François Martin, de *Conceptione beatæ Virginis Mariæ.*

7. *Abbreviationes Summæ de civitate Dei D. Augustini*, in-fol. On les trouvait dans la bibliothèque des chanoines de Saint-Victor à Paris.

8. *Philosophia Baconis. cod. memb. sæculi 14.* On la trouvait dans la bibliothèque des bénédictins de Corbie en Picardie.

9. *De multiplicatione specierum*, lib. 1. Louis Jacob dit avoir vu cet ouvrage dans la bibliothèque des dominicains de Saint-Marc à Florence; mais il paraît qu'il est de Roger Bacon, auquel Oudin l'attribue, tom. 3, *Commentar. de scriptor. eccl.*, pag. 190.

#### *Ouvrages perdus.*

Les ouvrages qui sont perdus, au moins pour la plupart, roulent sur l'Écriture-Sainte, la Théologie et la Philosophie. Ceux qui roulent sur la Théologie se subdivisent en scholastiques, polémiques, moraux et juridiques ou canoniques.

#### *Ouvrages sur l'Écriture-Sainte.*

1. *In Genesim*, lib. 1, incip. *Tria debent in Universitate rerum attendi.*

2. *In Exodum*, lib. 1, incip. *Hic incipit secunda pars ante legem.*

3. *In Leviticum*, lib. 1, in-

incip. *Liberis te vocatur hebraïcè* (Vaijera.)

4. *In num. lib. 1, incip. In postilla quam feci super Matth.*

5. *In Deuteron. lib. 1, incip. Hic ultimus liber dividitur in tres.*

6. *In Josue, l. 1, incip. Factum est post mortem Moysi.*

7. *In Judic., lib. 1, incip. Judicum liber hebraïcè dicitur. Scaphetim.*

8. *In Ruth, lib. 1, incip. In diebus unius Judicis.*

9. *In libros Regum, lib. 4, incip. Fuit vir unus, etc.*

10. *In Paralip., lib. 2, incip. Adam, Seth, Enos.*

11. *In Esdram et Nehem, lib. 4, incip. In anno primo Cyri.*

12. *In Tobiam, lib. 1, incip. Tobias et tribu et civitate Nephthali.*

13. *In Judith, lib. 1, incip. Apud Hebræos liber Judith.*

14. *In Esther, lib. 1, incip. In diebus Assueri.*

15. *In Job, lib. 1, incip. Materia hujus libri duplex est.*

16. *In psalterium, lib. 1, incip. Beatus qui custodit verba prophetiæ.*

17. *In proverb. Salomon. lib. 1, incip. Parabolæ Salomonis.*

18. *In Ecclesiasten, lib. 1, incip. Verba Ecclesiastici.*

19. *In cantica cantic., lib. 1, incip. Osculetur me osculo oris sui.*

20. *In libr. sapientiæ, lib. 1, incip. Diligite justitiam qui judicatis.*

21. *In Ecclesiasticum, lib. 1, incip. Omnis sapientia à Domino Deo est.*

22. *In Isaïam, lib. 1, incip. Visio Isaïæ.*

23. *In Jeremiam, lib. 1, incip. Verba Jeremiæ.*

24. *In ejusd. Threnos, lib. 1, incip. Lamentationes Jeremiæ post. capt.*

25. *In Baruch, lib. 1, incip. Libellus iste qui Baruch nomine.*

26. *In Ezechielem, lib. 1, incip. Factum est in tricesimo anno.*

27. *In Daniel, lib. 1, incip. Anno tertio regni Joachim, Regis Judeæ.*

28. *In duodecim Prophet. min., lib. 12, incip. Sciendum est.*

29. *In Macchabæos, lib. 1, incip. Macchabæorum libri.*

30. *In Evangel. S. Matth., lib. 1, incip. Dicit prologus Paulus ad Hebræos.*

Ces Commentaires sont différens de ceux qui commencent ainsi : *Matthæus qui et Levi.*

31. *In Evangel. S. Marci, lib. 1, incip. Passio Christi.*

32. *In Evangel. S. Lucæ, lib. 1, incip. Hic prologus.*

33. *In S. Lucam postillæ, lib. 1, incip. Mons Sina.*

34. *In Evangel. S. Joannis, lib. 1, incip. Joannes Evangelista.*

35. *In D. Paulum ad Rom., lib. 1, incip. Christus factus est ex semine David.*

36. *Ad Corinth., lib. 2, incip. Ostenso in epistola ad Rom.*

37. *Ad Galat., lib. 1, incip. In hac epistola ad Galatas.*

38. *Ad Ephes., lib. 1, incip. Ad intelligendum hujus epistolæ.*

39. *Ad Philippenses, lib. 1,*

incip. *Ostenso superiùs in postilla quam feci.*

40. *Ad Colossenses*, lib. 1, incip. *Paulus, Apostolus Jesu-Christi.*

41. *Ad Timotheum*, lib. 2, incip. *Moïses dixit : tremebundus sum.*

42. *Ad Thessalonicenses*, lib. 2, incip. *Epistola hæc prima.*

43. *Ad Titum*, lib. 1, incip. *Titum instituit apostolus de suo.*

44. *Ad Hebræos*, lib. 1, incip. *In epistola ad Hebræos probatur.*

45. *Ad Philemonem*, lib. 1, incip. *Familiares Philemoni litteras.*

46. *In acta Apostolorum*, lib. 4, incip. *S. Evangelista Lucas, in.*

47. *In Apocalyp. S. Joan.*, lib. 1, incip. *Apocalypsis Jesu-Christi.*

48. *In epistolas canonicas*, lib. 7, incip. *De cultura cœlestium præcept.*

Le père Le Long parle de ces Commentaires en général, et en partie de ceux qui sont sur le nouveau Testament, dans sa *Biblioth. sacr.*, pag. 622, col. 1, A., d'après Sixte de Siennese, lib. 4, *Bibliothec. sanct.*

#### Ouvrages théologiques polémiques.

1. *De adventu Messiae*, lib. 1, incip. *An ex scripturis veteris Testamenti.*

2. *Concordia Christi et prophetarum*, lib. 1, incip. *Miracula quæ refert Matthæus.*

3. *De Judæorum perfidia*, lib. 1, incip. *Judæi an credere debeant prædicat.*

4. *Rationes contra Judæos*, lib. 1, incip. *Utrum in scriptura canonica Judæi.*

5. *Contra Joannem de Poliaco*, lib. 1.

6. *De dominio Christi*, lib. 1.

7. *De Christi paupertate*, l. 1. Ces deux Traités sont contre les ennemis du pape Jean xxii, comme le remarque Lézana, t. 4, ad ann. 1327, pag. 547.

8. *De beatorum visione*, lib. 1. Ce Traité est contre Jean xxii, comme le dit Fabricius, *Bibl. mediæ et infimæ latinitatis* t. 1, pag. 434.

9. *Quod in cœlo sit localis laus*, libri duo. Ces deux livres sont contre l'opinion de Jean xxii qui diffèrait la vision béatifique jusqu'après le jugement dernier. Car Bachontorp tenait le premier rang entre les carmes de Paris opposés sur ce point à Jean xxii, ainsi que l'observe Lézana, tom. 4, ad ann. 1333, num. 3, p. 555.

10. *Contra magicas artes*, lib. 1.

11. *Contra superstitiones*, lib. 1.

12. *Contra vanitates seculi*, lib. 1.

13. *Contra idololatriam*, lib. 1.

14. *De sphæra judiciali*, lib. 1.

15. *De astrorum scientia.*

#### Ouvrages théologiques scholastiques.

1. Outre les Commentaires sur le Maître des Sentences et les



questions quodlibétiques: *quæstiones ordinariæ*, lib. 1, incip. *Cum ex scripturis sacris colligi possit.*

2. *Placita theologica*, lib. 1, incip. *Utrum sola fide sit tenendum animam.*

3. *Determinationes theologicae*, lib. 1, incip. *In scriptura canonica.*

4. *De cessatione legalium*, lib. 1, incip. *Lex Christi statim post passionem.*

5. *De fide et Baptismo*, lib. 1.

6. *De æternitate Dei*, lib. 1.

7. *Annotationes in D. Augustini*, lib. 15, de Trinitate. incip. *Lecturus hæc quæ de Trinitate.*

8. *Annotationes in S. Anselmi librum de incarnatione Christi*, incip. *Anselmus in hoc libro.*

9. *Annotationes in S. Anselmi librum : cur Deus homo ?* incip. *Prima particula qualiter.*

Ouvrages théologiques-moraux.

1. *Regula christianæ fidei*, lib. 1, incip. *Prima regula totius christianæ fidei.*

2. *De præceptis et consiliis*, lib. 1, incip. *Præcepta continet lex christiana.*

3. *Compendium vitæ christianæ*, lib. 1, incip. *Ordinavit in me charitatem.*

4. *De peccatis et remediis*, lib. 1, incip. *Peccatum rationaliter Christus.*

5. *De perfectione justitiæ*, lib. 1, incip. *Utrum Christus et Apostoli.*

6. *De sanctificatione sectorum*, lib. 1, incip. *Universis præsens documentum.*

Ouvrages théologiques-canoniques.

1. *Canones pontificum*, lib. 1.

2. *De non ducenda fratris reliqua*, lib. 1, incip. *De non ducenda fratria.* C'est dans cet ouvrage que l'auteur chante la palinodie, comme nous l'avons dit plus haut.

3. *De jurisdictione claustralium*, lib. 1.

4. *De judicio generali*, lib. 1, incip. *Judicium de peccatis Christus constit.*

5. *De dignitate Ecclesiæ*, lib. 1.

6. *Sermonum libri duo*, incip. *Rationabiliter lex Christi per.*

7. *Sermonum liber alter*, incip. *Lex christiana timorem docet.*

8. *Sermones quadragesimales*, lib. 1.

9. *De ordine suo Carmelitano*, lib. 1, incip. *Omnibus Christi fidelibus in Domino.*

Les Traités philosophiques de Bachontorp consistent dans un grand nombre de Commentaires sur les ouvrages d'Aristote. On peut consulter sur ce savant carme, Trithème, *de Scriptorib. Eccles.* cap. 615. Évrard Rolewinck, *in fasciculo temporum.* Jacobus-Philippus Foresta Bergamensis, *in supplemento chronicorum.* Gesner, *Bibl. univer.*, pag. 386. Possevin, *in Appar. sacr.* Bellarmin, *de Scriptor. Eccles.*, ad ann. 1040. Philippus Labbe, *in Dissertatione histor. de Scriptor. Eccles.*, pag. 515. Aubert Le Mire, *in auctuario de*

*scriptor. eccl.*, pag. 406. Konig, in *Bibliotheca veteri et nova*, pag. 77. Warthon, in *appendice ad historiam litterariam Guillemi Cave*, pag. 18. Lelandus, Pitseus et Balæus, de *Scriptor. Angliæ*. Nicolaus Harpsfeldius, *Historiæ eccles. anglic.*, sec. 14, pag. 547. Pétrus Lucius, *Carmelitane Bibliothecæ*, pag. 38. Philippus à Santa Trinitate, in *Decore Carmeli*, part. 1, p. 174. Alégreus Cassanatus, in *Paradiso Carmelitici decoris*, pag. 294 et 327. Cet auteur distingue mal à propos Jean Baconthorp de Jean Bacon. *Bibliothecæ Carmelitane, notis criticis et dissertationibus illustratæ.*, tom. 1, pag. 743 et seqq.

BACON (François), était Catalan, de l'Ordre du Mont-Carmel. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude des Livres saints. Il fut un des plus grands philosophes de son temps, et il se fit, et par sa manière de disputer, et par les belles leçons qu'il donna dans l'Université de Paris, une si grande réputation, qu'on ne l'appelait point autrement que le docteur sublime. Entre les ouvrages qu'il a laissés, le plus excellent est un recueil des plus beaux passages des saints Pères à l'usage des prédicateurs pour leur aider à composer des Sermons. Il a aussi écrit quatre livres sur les Sentences. (Trithème. Dupin, quinzième siècle.)

BACON (François), fils de Nicolas Bacon, chancelier d'Angleterre sous le règne d'Élisabeth, baron de Vêrulam et

chancelier d'Angleterre comme son père, naquit à Londres le 22 janvier 1560, et mourut le 9 avril 1626, après avoir été dépouillé de ses biens et réduit à une extrême pauvreté. C'était un excellent philosophe, un savant théologien, un modeste historien, un jurisconsulte profond, un agréable poète, et l'un des plus beaux génies de son siècle. On a de lui plusieurs ouvrages, composés la plupart depuis sa disgrâce, savoir ; 1<sup>o</sup> *des Essais de Politique et de Morale*, qui ont été traduits en français, et imprimés à Paris en 1734. 2<sup>o</sup> *Tractatus de justitia universalis, sive de fontibus juris*, in-18. 3<sup>o</sup> *Tractatus de dignitate et augmentis scientiarum*. 4<sup>o</sup> Une lettre très-touchante à Jacques 1<sup>er</sup>, roi d'Angleterre, par laquelle il prie ce prince de le secourir, de peur, dit-il, qu'il ne soit forcé de prendre la besace ; et que lui qui n'avait souhaité de vivre que pour étudier, ne fût obligé d'étudier pour vivre, etc. Les Anglais ont donné une magnifique édition des ouvrages de cet auteur en 7 vol. in-fol. (*Biblioth. univers.*, tom. 15. *Bibl. des ouvrages des Savans de l'Europe*, tom. 5, part. 1, art. 1.)

BACON (Thomas), de Nortfolck en Angleterre, mort en 1637, a écrit sur la première partie de la Somme de saint Thomas, et une Analyse de la Foi divine. (Alegambe, p. 432.)

BACOU ou BACKOU, *Bacovia*, ville de la Moldavie sur le fleuve Arari, à trente milles

de Targoviste au nord , et un peu plus de Stéphanople, sur les confins de la Valachie, fut érigée en évêché par Clément VIII, en faveur des catholiques de ce pays, sous la métropole de Colocza et le patriarche de Constantinople.

### *Évêques de Bacou.*

1. Jean, B. Zamoyschi, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, de la province de Russie, nommé par Urbain VIII, siègea quinze ans, et mourut en 1649.

2. Jacques Goreschi, du même Ordre, nommé par Innocent XI en 1678, au mois de février. (*Gazette de France*, p. 190.)

3. Jean.

4. Arnould.

5. Damascène.

6. Thomas.

7. Raimond.

8. Jean-François Lousony, par Innocent XI, le 23 septembre.

9. Arnould ou Amand, de Vilne en Pologne, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, par Innocent XII, le 15 mars 1694.

10. Fr. Jean Damascène Lubinski, Polonais, du même Ordre, théologien de Casanate, nommé Clément XI en 1711.

11. Thomas Szklubiczaleski, Polonais, du même Ordre, par Clément XII.

12. Raimond Jésiérski, Polonais, du même Ordre, par le même pape, le 23 décembre 1737. (*Voy. Bull. Ord. Prædic.*, tom. 6, pages 435 et 519, et les *Gazettes*, 1680, pag. 564; 1733, pag. 236; et 1738, pag. 31.)

BACQUE (Léon), était natif de Casteljéloux dans la basse Guienne. Il abjura l'hérésie qu'il avait sucée avec le lait, se fit récolet, et fut sacré évêque de Glandève en 1672. Il fut transféré à l'évêché de Pamiers où il mourut le 13 janvier 1694. On remarque qu'il est le seul huguenot converti, qui soit parvenu à l'épiscopat, sous le règne de Louis XIV. On a de lui un poème imprimé à Toulouse en 1667, in-4°, sous ce titre : *Sanctissimo ac beatissimo patri Clementi IX carmen panegyricum*. 2° Un poème latin sur l'éducation d'un prince qui fut imprimé pour la première fois à Toulouse en 1670, sous ce titre : *Leonis Baccovii Delphinus, seu de prima principis institutione, libri 6*, Tolosæ, 1670, in-4°. 3° Une traduction de la Somme de Théologie morale et canonique, composée en espagnol par le père Henri de Villalobo, religieux de Saint-François. (*Voyez les Mémoires* de M. Amelot de La Housaye, tom. 1, pag. 362, édit. de 1731. *Voyez aussi le Journal des Savans*, du mois de janvier 1686.)

BACQUES (saint), vivait dans le troisième ou le quatrième siècle. Selon Adon de Vienne, il était des premiers d'une compagnie d'officiers qui suivait l'armée de Syrie sous l'empereur Maximien, apparemment le même que Galère Maximien ou Maximin Daïa, son neveu. On dénonça saint Bacques à ce prince comme chrétien; il voulut l'o-



bliger à se trouver à un sacrifice qu'il faisait faire à Jupiter, et à manger des viandes immolées à l'idole. Ne pouvant y réussir, il lui ôta sa casaque qui était la marque de sa dignité, et lui fit mettre sur le dos un manteau de femme avec une chaîne de fer au cou, le fit passer en cet état devant l'armée et le peuple de la ville jusqu'à son palais, lui fit de sanglans reproches, et le renvoya à Antioque, préfet d'Orient ou gouverneur de Syrie, pour le tourmenter jusqu'à ce qu'il changeât ou qu'il mourût. Antioque, après diverses tentatives, fit étendre Bacques sur le chevalet, et ordonna aux bourreaux de le battre jusqu'à ce qu'il eût rendu l'âme. Cette exécution se fit dans une petite ville de Syrie appelée Barbalisse sur l'Euphrate. Les bourreaux avaient laissé le corps de saint Bacques aux bêtes; il était en lambeaux; les fidèles du lieu l'enterrirent secrètement la nuit dans une caverne voisine. Il fut transféré à la paix de l'Eglise à Rasaphe, bourg situé à neuf lieues de Sure, dans les extrémités du pays de Palmire, mais dans le diocèse d'Hiéraple, et par conséquent dans la Syrie Euphratésienne, aussi bien que Barbalisse. On joignit son corps à celui de saint Serge, afin d'unir après leur mort deux amis et deux serviteurs de Dieu qui avaient été si étroitement unis de leur vivant, et afin que les honneurs qu'on devait rendre à leur mémoire leur fussent com-

muns. Il s'opéra quantité de prodiges à leur tombeau. On leur dédia une magnifique église. Ils ont été fort honorés non-seulement dans l'Orient, mais aussi dans l'Occident. Leur fête est marquée, d'un consentement unanime, le 7 octobre et le 27 mai. On en trouve une autre fête chez quelques Grecs, Égyptiens et Arabes, et en quelques endroits de l'Eglise latine. (*Voyez Serge*. Procop., *ædif.*, l. 2, c. 9. Evagr., l. 4, c. 17 et 21; l. 6, c. 28; et l. 9, c. 21. Tillem., *Mém. eccl.*, tom. 5, pag. 493. Menol. Baillet, tom. 3, pag. 98, etc.)

BACQUET (Jean), avocat du Roi de la chambre du trésor de Paris, sur la fin du seizième siècle, a composé des traités sur les Droits de justice, les transports de rente, la chambre du trésor, les droits et dépendances du domaine, le droit d'aubaine, de bâtardise, de deshérence, des francs-fiefs, nouveaux acquêts, ennoblissemens et amortissemens, et sur l'établissement de la chambre du trésor. Tous ces ouvrages ont été augmentés de plusieurs remarques par Claude de Ferrières, avocat au parlement, et imprimés en 1688.

BACULAIRES, secte d'anabaptistes qui s'éleva en 1528, et qui fut ainsi appelée parce qu'elle prétendait que c'était un crime de porter d'autres armes qu'un bâton, et qu'il n'était permis à personne de repousser la force par la force, puisque Jésus-Christ ordonne aux chrétiens de tendre la joue à celui qui les frappe. Ils

croyaient aussi qu'il était contre l'esprit du christianisme de citer quelqu'un en justice. Les Baculaires s'appelaient aussi Stebleviens du mot *steb*, qui signifie bâton. (Stockman, *Lex. Petrejus, Catal. et hæc.*)

BACUNÉ, *Bacuneus*. L'abbé Serenus appelle ainsi un démon qui tente les hommes de vanité.

BADACER (hébr., dans la componction ou dans la douleur perçante; autrement, la seule froidure ou levier froid), capitaine des gardes de Jéhu, roi d'Israël. Jéhu dit à Badacer de jeter le corps de Joram, fils d'Achab, dans le champ de Naboth de Jezraël. (4. Reg., 9, 25.)

BADAD (hébr., seul, solitaire; autrement, dans l'amitié ou dans le sein; père d'Adad, Iduméen (Genes., 36, 35.) Les Septante, dans la Genèse et dans les Paralipomènes, l'appellent Barad. (1. Par. 1, 46.)

BADAIAS (hébr., le seul Seigneur, le levier du Seigneur), l'un des enfans de Bani. Il fut un de ceux qui, après le retour de Babylone, se séparèrent de leurs femmes qu'ils avaient prises contre la loi. (1. Esdr., 10, 35.)

BADAJOZ, *Badajocium*, ville épiscopale d'Espagne, sous la métropole de Compostelle, est située sur une hauteur à une lieue des frontières de Portugal, sur la rive méridionale de la Guadiana, à quinze lieues de Mérida, et à quarante-deux de Lisbonne. On croit que c'est l'ancienne *Colonia Pacensis* ou *Pax-*

*Augusta*. Les Maures, après l'avoir conquise, la nommèrent *Baxogus*, par corruption de *Pax-Augusta*, d'où on a fait *Badajoz* ou *Badagos*, comme prononcent les Espagnols. Elle est divisée en haute et basse, et contient deux mille cinq cents maisons partagées en trois paroisses. La cathédrale de Saint-Jean, qui est très-belle, a un Chapitre composé de six dignités, quinze chanoines, quatorze prébendiers, dix semi-prébendiers, vingt chapelains, etc. Outre le collège des jésuites, il y a onze autres maisons religieuses des deux sexes, et trois hôpitaux. Le diocèse ne contient que soixante-trois paroisses partagées en deux archidiaconés.

#### *Évêques de Badajoz.*

1. Domitianus.
2. Aricius.
3. Palmatius, qui souscrivit au concile de Tolède l'an 579.
4. Laurus, qui souscrivit au concile de Tolède de l'an 599.
5. Modarius, a souscrit au concile de Tolède de l'an 633.
6. Adeodatus.
7. Jean 1<sup>er</sup>. De son temps arriva l'irruption des Maures en Espagne.
8. Isidore, est auteur d'une histoire d'Espagne. Il fleurissait en 806.
9. Jule.
10. Pierre Perez, siégea quarante ans.
11. Laurent Suarez.
12. Ferdinand 1<sup>er</sup>.
13. Gilles 1<sup>er</sup>, mort en 1287.

14. Jean II, ne siégea que six mois.

15. Alphonse I<sup>er</sup>.

16. Gilles II, Colonna.

17. Barnabé I<sup>er</sup>.

18. Simon.

19. Jean III, mort en 1335.

20. Ferd.<sup>uand</sup> II, mort en 1344.

21. Vincent Estevanez, chanoine de Badajoz, en devint évêque après Ferdinand II. On ignore l'année de sa mort.

22. Pierre Thomas, de l'Ordre des Carmes, grand prédicateur, patriarche de Constantinople et archevêque de Chypre, mourut en 1350. Il a écrit un Commentaire sur le Maître des Sentences.

23. Jean Garcias, siégea vingt-quatre ans.

24. Ferdinand III.

25. Ildephonse de Vargas, de l'Ordre des Augustins, docteur de Paris, fut transféré à Osma.

26. Ferdinand IV.

27. Philippe Hereda, carme, mort en 1404.

28. Pierre Tenorius.

29. Gonsalve, mort en 1407.

30. Diègue Bedan, transféré à Placencia.

31. Jean Moralez, dominicain, confesseur de la reine Catherine.

32. Laurent Figueroa, mort en 1447.

33. Pierre de Silva, de la maison de Siphœntès, premièrement évêque d'Orenze, et ensuite de Badajoz.

34. Gomez Suarez, mort en 1485.

35. Pierre Martinez, mort en 1495.

36. Bernardin Carvacal, natif de Cacerès, professeur en théologie dans l'Université de Salamanque, et ambassadeur de Sa Majesté catholique à Rome, nonce du pape en Espagne, et cardinal, fut transféré à Palence, et mourut à Rome l'an 1523.

37. Jean Médina, docteur de l'Université de Salamanque, inquisiteur, ambassadeur de Sa Majesté catholique auprès du roi de France, vice-roi et gouverneur de Castille, fut transféré de l'église de Badajoz à celles de Carthagène et de Ségovie.

58. Jean Fonséca, transféré à Cordoue.

39. Alphonse Manrique, aussi transféré à Cordoue.

40. Pierre Ruiz, grand théologien, transféré à Palence.

41. Bernard de Mesa, dominicain, premièrement évêque d'Elne, et ambassadeur auprès du roi d'Angleterre, mourut à Rome.

42. Pierre Sarmiento, premièrement évêque de Tuy, puis de Badajoz, ensuite de Palence, enfin archevêque de Compostelle et cardinal.

43. Jean I<sup>er</sup> Suarez, fut transféré de l'évêché de Mondoneda à celui de Badajoz; il devint grand-inquisiteur, et mourut à Valladolid en 1545.

44. Jérôme Suarez, transféré à l'archevêché de Valence.

45. Christophe de Rojas, docteur en théologie dans l'Université d'Alcala, transféré à l'archevêché de Séville, mourut en 1580.



46. Jean Ribéira , devint patriarche d'Antioche et archevêque de Valence où il est mort en odeur de sainteté.

47. Diègue Simancas , transféré à Zamora.

48. Diègue Gomez , transféré à Palence.

49. André , de Cordoue , mort en 1611.

50. Jean Beltrand Guévara , transféré à Compostelle.

51. Pierre Ponce Léon , de la maison d'Arcos , recteur de l'Université de Salamanque , dominicain , fut transféré de l'évêché de Ciudad-Rodrigo à celui de Badajoz. Il mourut en 1615.

52. Christophe Lovera.

53. Pierre Fernandez , premièrement évêque de Jaca , puis de Mondonedo , et enfin de Badajoz , l'an 1617.

BADAN (hébr., *seul* ou *levier* ; autrement, *dans le jugement*). Les Septante , au lieu de *Badan* , lisent *Barac*. Plusieurs l'ont confondu avec Samson qui était de la tribu de Dan. (*Judic.*, 10, 3.) Il nous paraît être le même que Jaïr. On trouve un Badan arrière-petit-fils de Machir (1. *Par.*, 2, 21, 22); et Jaïr était descendu d'une fille de Machir. (*Voyez* dom Calmet.)

BADARACA ou BADRAIA , de la province patriarchale au diocèse de Chaldée , onzième siège supprimé et uni à la métropole de Cascare , était proche de Séleucie. On l'appelait autrement *Dair-Cuni* en syriaque , et *Dai-Kena* en arabe. (*Voyez* tom. 2, *Biblioth. or.*, pag. 394.) Nous

n'en connaissons que deux évêques.

1. Mar-Aba , du temps de l'empereur Maurice et de Cosroës , roi de Perse.

2. Emmanuel , assista à l'ordination du catholique Élie. (*Voyez* tom. 2, *Biblioth. or.*, pag. 449.)

BADÈME (saint) , naquit dans le quatrième siècle , de parens fort riches , dans la petite ville de Bethlapat , vers les frontières de Mésopotamie , sous la domination des Perses. Il fut élevé dans la piété chrétienne et embrassa la profession religieuse qui fut établie et pratiquée dans ce pays presque aussitôt que la foi de Jésus-Christ. Il distribua presque tous ses biens aux pauvres ; il bâtit près du lieu de sa naissance un monastère où il se renferma pour se consacrer entièrement au service de Dieu. Il y vécut dans une grande mortification et un entier détachement des choses de la terre. Il tendait toujours de plus en plus à la perfection évangélique , et s'exerçait peu à peu au martyre par toutes sorte d'austérités. Il fut obligé de prendre la conduite de son monastère. Il gouverna ses religieux avec beaucoup de douceur , de prudence et de charité , et leur donna de grands exemples d'humilité , d'abstinence , de pureté , d'amour pour la pauvreté et de renoncement à soi-même.

La persécution qu'avait excitée Sapor II du nom , contre les chrétiens , l'an 343 , durait depuis trente-deux ans , lorsque

saint Badème fut arrêté avec sept de ses disciples et mis en prison pour la cause de Jésus-Christ. On l'y retint dans les fers quatre mois entiers, et il fut traité avec plus de cruauté que les autres, parce qu'on le regardait comme leur chef et leur maître. Rien ne put ébranler sa constance. Dans la même prison était détenu un confesseur de Jésus-Christ, nommé Nersan ou Narsès, seigneur ou gouverneur de la ville d'Arie, dans le pays de Bedgerme. Il avait déjà beaucoup souffert pour n'avoir pas voulu adorer le soleil. Il manqua de fidélité à Dieu, perdit courage et patience, succomba à la violence des tourmens, et renonça lâchement Jésus-Christ. Le Roi l'apprit avec joie; et se souvenant de l'intrépidité de Badème, il exigea de Narsan de tuer Badème de sa main, s'il voulait être mis en liberté et être rétabli dans ses biens. Cet apostat y consentit, mais il demeura d'abord immobile. Saint Badème fit alors des efforts inutiles pour le faire rentrer en lui-même; car Nersan se rassura et donna à notre Saint plusieurs coups de son épée, et le fit languir long-temps. Nersan reçut la récompense qui lui était promise, mais en jouit peu de temps; il tomba dans la disgrâce publique, mourut d'une mort violente, accablé de maux et de malédiction. Saint Badème mourut de ses plaies l'an 376, avec l'espérance de jouir bientôt de celui qui devait faire le comble de son bonheur et de sa gloire.

Les infidèles traînèrent le corps du Saint hors de la ville; les chrétiens l'enlevèrent ensuite secrètement, et l'ensevelirent avec honneur. Les Latins ne l'ont connu que tard. Lipoman et Surlius nous ont donné sa vie. Ceux qui en ont parlé après eux ont mis sa fête au jour marqué dans les actes de sa vie, c'est-à-dire le 8 d'avril. Les Grecs ne la célèbrent que le lendemain. (Ap. Boland., pag. 825, et Ruin., p. 680. Voyez aussi Baillet, tom. 1.)

BADET (Arnould), Français, religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, vivait vers l'an 1510 dans la province d'Aquitaine. Il publia à Avignon, en 1499, un Traité intitulé : *Breviarium de mirabilibus mundi*; en 1529, on imprima à Lyon deux autres de ses ouvrages: savoir : *Margarita virorum illustrium*, et *Margarita sacræ Scripturæ*; en 1532, on imprima à Paris un autre ouvrage intitulé : *Destructorium hæresum à R. P. inquisitore Tosano, F. Arnaldo de Badeto*. (Le Mire. Possevin. Fernandez. Percinus, in *Monum. Tolos.*, pag. 110. Échard, *Script. Ord. Præd.*, tom. 2, pag. 96.)

BADIA, siége épiscopal qu'on croit être de la Mauritanie-Césarienne en Afrique. Potentius, un de ses évêques, assista à la conférence de Carthage (ch. 121.) Un autre se trouva au concile de Carthage sous saint Cyprien. (Dupin, not. 37.)

BADIA, ville épiscopale de la province de Mosul, au diocèse de Chaldée, sous la métropole

de Mosul. C'est tout ce que nous en savons, à moins que ce ne soit Beth-Dial ci-après.

BADIA (Thomas), dominicain du couvent de Modène, sa patrie, enseigna la théologie avec beaucoup de réputation à Ferrare, à Venise, à Bologne, et ne se fit pas moins distinguer par sa piété que par sa doctrine. Appelé à Rome en 1520 par Garcias de Loaysa, général de son Ordre, il y fut honoré de la confiance des papes Léon x, Adrien vi, Clément vii et Paul iii. Il eut beaucoup de part à tout ce que fit le Saint-Siège pendant vingt-six ans contre le luthéranisme, soit en qualité de maître du sacré palais, soit comme nonce apostolique ou comme cardinal du titre de Saint-Sylvestre, au Champ-de-Mars. Il mourut à Rome le 6 septembre 1547, âgé de près de soixante-quatre ans, et fut inhumé dans l'église de la Minerve, auprès du tombeau du cardinal Cajétan. Il a écrit, entre autres ouvrages, un traité de la Providence, un de l'immortalité de l'Âme, quelques uns contre l'hérésie de Luther, dont on conserve les originaux dans la bibliothèque des Dominicains de Florence. (Échard, *Script. Ord. Prædic.*, tom. 2, p. 132. Le père Tournon, *Hist. des Hommes illustres de St.-Dominique*, tom. 4, pag. 116.)

BADICIUM ou BADICIA, que Wadingue dit être un siège épiscopal, suffragant de la métropole de Crète, auquel il prétend, *ad an.* 1530, que le pape Clément vii

nomina un de ses confrères appelé Jacques, le 23 septembre; mais il n'y en a aucun de ce nom parmi les suffragans de cette métropole.

BADIER (dom Jean-Étienne), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Dol au mois de mai 1650, et mort prieur de Corbie le 6 juillet 1719, est auteur de l'ouvrage suivant, in-12, qu'il publia à Tours, où il était prieur de Saint-Julien, en 1700 : *De la sainteté de l'état monastique, où l'on fait voir l'histoire de l'abbaye de Marmoutiers et de celle de l'église royale de Saint-Martin-de-Tours, pour servir de réponse à la vie de saint Martin, donnée par M. Gervaise, prévôt de l'église de Saint-Martin*, et depuis évêque *in partibus infidel.*, frère de dom Gervaise, ancien abbé de la Trappe. (Dom Le Cerf, *Biblioth. hist. et crit. des Aut. de la Congrég. de Saint-Maur.*)

BADIUS (Josse), *Jodocus Badius*, surnommé *Ascensius*, parce qu'il était d'Assche, bourg dans le territoire de Bruxelles, vint au monde en 1462. Il fit un très-grand progrès dans les langues, et principalement dans la grecque qu'il enseigna à Lyon et à Paris. Ce ne fut pas seulement un imprimeur célèbre, il composa lui-même divers ouvrages. Voici ceux qui sont de notre objet : *Sylva moralis contra vitia. Psalterium B. Mariæ versibus. Navicula stultarum mulierum. Vita Thomæ à Kempis.* Badius mourut âgé de soixante-



treize ans , en 1535. (Valère André, *Bibl. belg.* La Caille, *Hist. de l'Imp.*)

BADOU (Jean-Baptiste), prêtre de la congrégation de la Doctrine Chrétienne, fut un des plus zélés et des plus saints missionnaires de son temps. Il mourut, selon ses vœux, dans l'exercice de ses fonctions ordinaires pour le salut du prochain. Ayant commencé le 6 septembre 1727, à faire faire la retraite annuelle aux filles du Bon-Pasteur de Toulouse, une inondation survint, et fit périr la plus grande partie des filles qui étaient en retraite. Le père Badou fut de ce nombre. Il languit pendant quatorze heures sous les ruines de la maison, et ne cessa d'exhorter et d'encourager tant qu'on put entendre sa voix. On trouve un détail édifiant de ce qui se passa en cette occasion dans une brochure in-4° de quinze pages, imprimée à Paris chez Jean-Baptiste Delespine, en 1727. On a du père Badou un ouvrage fort solide, imprimé à Toulouse chez Jean Douladoure, en 1716, in-12, sous le titre d'*Exercices spirituels, avec un Catéchisme et des Cantiques pour aider les peuples à profiter des missions.*

BAECK (Joachim), prêtre, mort à Utrecht le 24 septembre 1619, a composé les ouvrages suivans : 1° un écrit sur la conscience, en français, imprimé à Bruxelles en 1610, in-12. 2° *L'Interprète, ou l'Avocat des vrais catholiques*, *ibid.*, 1610. 3° *L'Adversaire des mauvais catholiques*,

à Bois-le-Duc, 1614. 4° *Le Ban de tous les hérétiques, des politiques et des catholiques corrompus*, à Anvers, 1616. (Valère André, *Biblioth. belg.*)

BÆHR ou BÉRUS (Oswald), né dans le Tyrol vers l'an 1486, s'appliqua aux belles-lettres, à la théologie et à la médecine. Il régenta quelque temps dans le collège des Carmes à Strasbourg, et passa ensuite à Bâle où il fut nommé professeur. Il fut fait recteur de l'Université en 1529 et en 1532. Il mourut calviniste en 1568. Il a écrit un Commentaire latin sur l'Apocalypse de saint Jean, cité par le père Le Long dans sa *Bibl. sacr.*, édit. in-fol., p. 637, au mot BERTS.

BÆNGIUS (Pierre), fils d'Éric Bængius, ministre, naquit à Helsingbourg dans la Suède en 1633, et fit ses études à Stregnes Sudermanie, et ensuite à Upsal. Il voyagea en Danemarck, en Allemagne, dans les Pays-Bas, et visita onze Universités. Revenu en sa patrie, on lui donna une chaire de théologie à Abo en Finlande. En 1682, Charles IX le nomma à l'évêché de Wyborg dans la Carélie. Bængius y établit une imprimerie, et mourut en 1696. On a de ce prélat un Commentaire latin sur l'Épître de saint Paul aux Hébreux, imprimé à Abo en 1671, in-4°; la Vie de saint Anschaire; *Historiæ sueco-gothicæ ecclesiasticæ pars generalis*; un Traité des Sacramens; *Catecheta lutheranus*; *Disputationes variae*; des Oraisons funèbres et une Chronolo-

gie sacrée. Tous ces ouvrages sont en latin. (Pippingy, *Mém. théolog.*, tom. 3. Le Long, *Biblioth. sacr.*, édit. in-fol., pag. 522, au mot BANGIUS.)

BAETER ou BETHER ou BÆTHARUS. (Voyez BÉTHER.)

BAEZA ou BAEÇA (Diégo), Espagnol, entra dans la société de Jésus l'an 1600, âgé de dix-huit ans. Il fut un des plus grands prédicateurs de son temps. Il mourut le 15 d'août 1647, et laissa divers ouvrages; savoir: *Commentaria allegorica et moralia; de Christo in veteri testamento*; des Sermons en espagnol, etc. (Alegambe, *Bibl. soc. Jesu*. Nicolas Antonio, *Bibl. hisp.*)

BAGA, ou BAGAYE, BAGAÏA, BAGY, VAGA, VAGAI, ville de Numidie en Afrique. Primien, évêque donatiste de Carthage, y fit tenir un concile l'an 394, contre le diacre Maximin, son compétiteur. Trois cent dix évêques s'y trouvèrent et condamnèrent Maximin. (S. Augustin, l. 3 et 4, *contra Crescon*. Baron., an. 394, n° 43 et 44. Labbe, tom. 2.)

BAGAROTUS, jurisconsulte célèbre de Bologne, vers l'an 1200 et 1210, enseigna le Droit civil et canonique, et laissa divers traités sur le même sujet. *De Ordine judiciorum*, etc. (Alidosi, *de Jurisc. Bonon*. Bumaldi, *Bibl. Bonon.*)

BAGATHA (hébr., dans le *pressoir*), nom d'un eunuque. *Esth.*, 1, 10.)

BAGATHAN (hébr., dans le *pressoir*; autrement, qui donne à

manger); c'était un des officiers des gardes du roi Assuérus ou Darius, fils d'Hystaspe. Il conjura contre le Roi son maître, et fut découvert par Mardochée. Le Chaldéen et quelques exemplaires des Septante lui donnent Tharès pour compagnon. On ignore la cause de leur mécontentement. (*Esth.*, 2 et 21.)

BAGDAD, ville considérable de l'ancienne Chaldée sur le Tigre, bâtie sur les ruines de Séleucie et de Ctésiphon, par Almansor, second calife des Abasides, appelé Abugiafar Abdalla, roi des Arabes, l'an de l'égire 145; des Grecs 1074; de Jésus-Christ 763. Les Syriens l'appellent *Medinat-Salama*, ville de paix; d'autres la nomment Babylone, différente de l'ancienne Babylone qui est sur l'Euphrate. Cette ville a été long-temps le siège des califes; elle le fut aussi du patriarche des Nestoriens de Chaldée, après que Séleucie et Ctésiphon eurent été détruites. Les Grecs y eurent pareillement leur catholique. Elle appartient aujourd'hui au Turc.

#### *Évêques de Bagdad.*

1. Lazare, jacobite, déposé du consentement du calife Mamon, l'an des Grecs 1140; de Jésus-Christ 829.

2. N...., succéda immédiatement à Lazare.

3. Basile, appelé aussi Matthieu, siégeait en 1189.

4. Timothée, en 1265. (*Bibl. orient.*, tom. 2, pag. 251, 346,

453. *Oriens Christ.*, tom. 2, pag. 1569.)

*Évêques Latins.*

1. Timothée, carme-déchaussé, nommé à Rome le 6 septembre 1632.

2. Bernard de Sainte-Thérèse, Français, de Clamecy, carme-déchaussé, nommé en 1637; revint à Paris en 1647 où il mourut au séminaire des missions étrangères.

3. Placide-Louis du Chemin, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur en France, nommé évêque de Néocésarée et coadjuteur de Babylone ou Bagdad, en 1661.

4. Révérend-père Pidou, clerc régulier théatin, nommé en 1687.

BAGE, ville épiscopale de Lydie, dans le diocèse d'Asie. Elle se trouve dans les notices grecques; c'est tout ce qu'on en connaît. Voici deux de ses évêques:

1. Léonides qui souscrivit à la lettre des évêques de Lydie à l'empereur Léon.

2. Basile, au concile de Photius, sous le pape Jean VIII. (*Oriens Christ.*, tom. 1, p. 889.)

BAGEREAU (Nicolas), avocat au parlement, a donné au public: 1<sup>o</sup> diverses leçons sur l'ordonnance des criées, Paris, 1612, in-12. 2<sup>o</sup> Un Commentaire sur l'ordonnance des quatre mois. 3<sup>o</sup> Décisions sur les ordonnances des tailles et de la juridiction des élus, Paris, 1624, in-8<sup>o</sup>. (*Mém. manusc.* de M. Boucher

d'Argis, avocat, cités par Moréri, édit. de 1759.)

BAGHEDSECA, siège épiscopal des jacobites au diocèse d'Antioche, était une petite ville ou bourg du pays de Mardes, proche Caphartute. (Voyez *Bibl. orient.*, tom. 222 et 228.) Nous n'en connaissons qu'un évêque.

1. Jean, sous Ignace VII, patriarche.

BAGNAREA, petite ville de l'état ecclésiastique, dans le pays d'Orviète, entre la ville de ce nom et Monte-Fiascone, à six milles de l'une et de l'autre, et à dix de Viterbe. Elle est sur une colline près du ruisseau de Chiaro, et assez mal peuplée, quoiqu'elle soit épiscopale. Son évêché dépend immédiatement du Saint-Siège. Les auteurs latins l'appellent *Balneum Regis* ou *Balneoregium*. Paul, diacre, rapporte que Didier, roi des Lombards, avait ordonné qu'on la nommât *Rhoda*. Il y en a qui la prennent pour la *Novem Pagi* dont Pline fait mention. C'est le lieu de la naissance de saint Bonaventure, de l'Ordre des Frères-Mineurs. La cathédrale est dédiée à saint Donat, martyr, et elle est desservie par sept chanoines. Il n'y a qu'une église paroissiale dans la ville, trois monastères d'hommes, un de filles, un mont-de-piété et un séminaire. Le diocèse ne contient que douze petites villes et six bourgs ou villages. Nous n'en connaissons que les évêques suivants:



*Évêques de Bagnarea.*

1. Jean , élu par le peuple , reçut l'imposition des mains d'Euloge , évêque de Chiusi , par ordre de saint Grégoire , pape. (*Épist.* 34 , l. 8.)

2. Clarensis , souscrivit aux lettres du pape Agathon , dans le concile de Rome , en 680.

3. Ailfrède , assista en 826 au concile de Rome , sous le pape Eugène II.

4. Léon , en 853 , selon Baronius.

5. Romain , en 855. Il se sépara de Benoît III pour prendre le parti d'Anastase , par l'ordre duquel il chassa ce pontife de son siège , le dépouilla des ornemens pontificaux , et le chargea d'injures et d'opprobres au grand scandale des fidèles. (Voy. *Anast. le Bibl.* , dans la *vie de Benoît.*)

6. Saint Aldovrande , assista au concile de Rome sous le pape Adrien , en 869. On honore sa mémoire à Bagnarea le 12 août.

7. Jean , au concile de Rome , sous Benoît VIII , au 1015.

8. Girbert , alla au concile de Rome , sous Nicolas II , en 1059.

9. Jean , assista au concile de Latran , sous Alexandre II , en 1066.

10. Albert , fit bâtir et dédia une église en l'honneur de saint Clément hors la ville , dont il fit présent aux chanoines de Latran.

11. Rustique , de Monte-Fiascone , mort en 1270.

12. Simon , chanoine de la

cathédrale , choisi par Grégoire X le 28 août 1272 pour gouverner cette église , après avoir fait les fonctions de vicaire-général du patrimoine de saint Pierre pendant plusieurs années.

13. Fr. Étienne , surnommé Tascha , de l'Ordre de Saint-Dominique , postulé par le Chapitre qui avait élu Matthieu de Castro , de l'Ordre des Frères-Mineurs , fut confirmé par Boniface VIII en 1295. Il mourut en 1306.

14. Simon , chanoine de Florence , nommé par Clément V en 1306 , après avoir cassé l'élection de frère Monald d'Orviète , de l'Ordre des Frères-Mineurs. Il mourut en 1328.

15. Fr. Tramus Monaldescus , d'Orviète , de l'Ordre des Frères-Prêcheurs , en 1328 , au mois de septembre , et depuis transféré à Orviète la même année , au mois d'octobre.

16. Fr. Matthieu de Castro , de l'Ordre des Frères-Mineurs , le même dont nous venons de parler , fut nommé par Jean XXII en 1328 , au mois d'octobre. Il siégea quatorze ans , après lesquels il fut transféré en 1342 à Cerra dans la Campanie.

17. Jean , évêque de Cerra , prit sa place dans le mois de décembre.

18. Jean de Castellane , de l'Ordre des Mineurs , nommé par Clément VI en 1348.

19. Alain , élu le 15 décembre 1350.

20. Fr. Bonaventure , en 1362.

21. Ange , chanoine , nommé

par Alexandre v le 20 décembre 1409.

22. Fr. Benoît, le 10 mai 1438, mort en 1445.

23. Fr. Conrad, de l'Ordre des Frères-Mineurs, succéda à Benoît, et mourut dans l'année.

24. Nicolas de Rogeriis, de l'Ordre des Frères-Mineurs, élu en 1446, mort en 1449. Nicolas v unit cet évêché avec celui de Viterbe ; mais il les sépara peu de temps après.

25. Fr. Augustin, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, en 1449, mort en 1459.

26. Jean-Philippe de Landulphis, nommé par Pie II en 1459.

27. Ange, de Pise, en 1464.

28. Pierre Bucea, de Bagnarea même, nommé par Sixte IV en 1478.

29. Antoine, vicaire de l'église du Vatican en 1493, mort en 1497.

30. Barthélemy Martini, de Valence, évêque de Ségovie, cardinal sous Alexandre VI, fut nommé administrateur de cette église le 8 mars 1497, mourut à Rome en 1508.

31. Ferdinand, Espagnol, chanoine de Tolède, nommé par Alexandre VI, le 4 mai 1500. Il assista au concile de Latran, et mourut en 1521.

32. Conrad Manilius, auditeur de Rote, élu le 20 septembre 1521, mourut l'année suivante 1522.

33. Hugues Spina, auditeur de Rote, le 23 mars 1522, siégea peu de temps.

34. Mercure de Vipera, audi-

teur de Rote en 1523, mort en 1528.

35. François de Salis, Espagnol, chevalier de Saint-Jacques, nommé par Clément VII le 28 janvier 1528, mort en 1545.

36. Nicolas Vernsey ou Vineus, Lorrain, archidiacre de Metz et dataire du pape Paul III, nommé le 22 mai 1545, abdiqua en 1563.

37. Galéace Gegald, Français, chanoine de Saint-Pierre, référendaire de l'une et de l'autre signature, dataire du pape Pie VI, nommé le 15 octobre 1563, abdiqua en 1568.

38. Fr. Ubert Locatus, de Plaisance, de l'Ordre de Saint-Dominique, inquisiteur de la foi à Pavie et commissaire du Saint-Office sous le pape Pie V, nommé le 5 avril 1568, composa un catalogue des évêques de Plaisance. Il mourut à Rome en 1570, et fut enterré dans le couvent de la Minerve.

39. Thomas Spérandius, de Corbeilles, que Pie V avait fait évêque de Trau en Dalmatie, nommé par Grégoire XIII à Bagnarea pour succéder à Ubert, mourut en 1590.

40. François Gérinéus, nommé en 1590, mort en 1598.

41. Charles Tesattus, de Ferrare, nommé par Clément VIII, le 9 octobre 1598, mort en 1612.

42. Lélius, référendaire de l'une et de l'autre signature, nonce du pape auprès du roi de Pologne, nommé par Paul V, et ordonné à Cracovie par l'archevêque de Guesne, mourut en 1622.

43. Charles Bovius, de Bologne, parent de Grégoire xv qui le nomma le 24 janvier 1622, siégea douze ans à Bagnarea, et passa de là au siège de Sarsane dans la Romagne.

44. Pierre-Paul Phæbeus, nommé par Urbain viii le 9 juillet 1635.

45. Charles Azolin Firmano, nommé par Innocent x le 6 décembre 1649, abdiqua trois ans après.

46. Vincent Candiotte, le 23 août 1653, siégea jusqu'en 1680.

47. Jean-Paul Meniconi, de Pérouse, dont il était archidiaacre, nommé le 29 d'août 1680, mourut d'apoplexie en 1694.

48. Vincent d'Aptis, de Viterbe, élu le 24 janvier 1695, passa à Orviette.

49. Ulderico d'Arezzo, nommé le 21 juillet 1698, et mort en 1705.

50. Onuphre Éliset de Foligni, le 8 juillet 1705, siégeait encore en 1717. (*Ital. sacr.*, tom. 1, pag. 514.)

BAGNI (Jean-François), cardinal, célèbre par les éloges des gens de lettres dont il fut le protecteur. Il en avait toujours plusieurs dans sa maison, et entre autres Naudé qui fut son bibliothécaire. Le cardinal Bagni eut des commissions importantes sous les papes Clément viii, Grégoire xv et Urbain viii. Il mourut le 24 juillet 1641.

BAGNOLAIS ou BAZOLAIS, *Bagnolus* ou *Bajolus*. Les Bagnolais, ainsi appelés de la ville de Bagnols en Languedoc, selon

Raynerus, étaient des Manichéens du huitième siècle; mais ils déguisaient leurs erreurs, aussi bien que celles des Albanois, qu'ils tenaient aussi. (*Contr. Valdenses*, cap. 6.) Ils rejetaient l'ancien Testament et une partie du nouveau. Ils soutenaient que Dieu ne peut rien de lui-même; qu'il ne crée point les âmes quand il les met dans les corps; que le monde est éternel, etc. Les Bagnolais se nommaient aussi *Concordois* ou *Cazocois*. Dans le treizième siècle, une secte de Cathares fut appelée de même nom. (S. Antonin., *Summa hist.*, pag. 4, tit. 11, cap. 7. Pratéole, au mot BAGNOLAIS.)

BAGOAS. Ce terme se trouve assez souvent dans les histoires d'Orient. Il signifie un eunuque. C'est le même que Vagoa. (*Judith*, 12, 10; et Égeus ou Égaïos, dans *Esther*, 2, 3, 8, 15.)

BAGOT (Jean), jésuite de Rennes, enseigna la théologie pendant treize ans. Il fut censeur des livres à Rome, et théologien du général pendant trois ans. De retour en France, il fut supérieur de la maison professe à Paris, et y mourut âgé de plus de soixante-dix ans, le 22 d'août 1664. Il a laissé quelques ouvrages, dont le principal est l'*Apogeticus fidei*, 2 vol. in-fol., à Paris, 1645.

BAGUES et JOYAUX, sont les ornemens, comme les colliers, les pierreries, et autres choses semblables qui servent à la parure des femmes. Ces orne-



mens sont meubles, et considérés comme tels, de quelque valeur qu'ils soient. La raison est que ce n'est pas le prix des choses qui les rend meubles ou immeubles, mais leur nature et leur qualité. Ainsi, comme la substance d'une chose ne peut être changée par sa rareté ni par sa valeur, il s'ensuit qu'une chose qui est meuble par sa nature ne peut devenir immeuble, quoiqu'elle soit d'un prix considérable et d'une rareté extraordinaire. Cependant, dans les ventes quise font par suite de saisie et exécution de meubles, les bagues et bijoux de trois cents livres ou plus, ne peuvent être vendus qu'après trois expositions, à trois jours de marchés différens, si ce n'est que le saisissant et le saisi n'en conviennent par écrit, qui sera mis entre les mains du sergent pour sa défense, ainsi qu'il est porté en l'article 33 du titre 33. de l'ordonnance de 1667. La raison est qu'il est juste d'admettre plus de solennité dans la vente forcée qui se fait des choses précieuses, que dans celle qui se fait des choses ordinaires, afin que par un plus grand nombre d'expositions en public, elles puissent être prises à plus haut prix, et que les parties intéressées en souffrent moins de dommages. (M. de Ferrière, *Dictionnaire de Droit et de Pratique*, au mot BAGUES et JOYAUX.)

Il y a des bagues et bijoux de deux espèces qui appartiennent néanmoins toutes deux à la fem-

me, à cause du mariage. Les uns que le futur époux, ou ses parens, donnent à la future, et les autres que la femme a droit d'exiger sur les biens de son mari, s'il décède le premier. Nos coutumes, ni les lois romaines ne parlent point de la première espèce de bagues et bijoux; mais dans notre usage, si celui qui en a fait présent à sa future rompt le mariage en vue duquel ils ont été donnés, il ne peut les répéter, et il est encore tenu des dommages et intérêts envers sa future. Au contraire, si c'est par le fait de la future, ou de ses père et mère, que le mariage se rompt, ils doivent rendre les bagues et bijoux.

Si c'était par un cas fortuit que le mariage ne se pût célébrer; par exemple, si la fiancée était décédée avant que le mariage eût été célébré, ses héritiers seraient tenus de rendre les présens qu'elle aurait reçus de son fiancé, parce qu'il est censé ne les avoir donnés que sous condition que le mariage s'ensuivrait. Mais si le fiancé était décédé avant la célébration du mariage, la fiancée ne serait pas tenue de restituer les présens qui lui auraient été faits par son fiancé, selon le sentiment de M. de Ferrière, contre celui de M. Denisart, qui dit que c'est la jurisprudence du Châtelet, que dans le cas de la mort du futur époux avant la célébration du mariage, la fiancée doit rendre les présens. M. de Ferrière met néanmoins une exception;

savoir, quesi les bagues et joyaux que le fiancé aurait donnés à sa fiancée n'avaient pas été payés à l'orfèvre, celle-ci ne les pourrait pas garder au préjudice de l'orfèvre à qui ils seraient dus.

Quant aux bagues et joyaux de la seconde espèce, dans les pays où la communauté entre mari et femme n'a point lieu, les bagues et joyaux de la femme lui appartiennent. Ainsi, lorsqu'ils sont en nature au temps de la dissolution du mariage, elle les retient comme un bien qui lui est propre, quoique la dot par elle promise n'ait pas été passée au mari; mais s'ils ne sont plus en nature, elle ne peut les répéter que comme les autres effets de sa dot. (Ricard, *des Donations*, part. 3, ch. 9, glose 5, nombre 1346.)

Si c'est la femme qui décède avant son mari, les bagues et joyaux appartiennent aux héritiers de la femme, quoique dans le cas de prédécès de la femme, ses héritiers ne seront pas recevables à demander l'augment de dot; en quoi diffère l'augment de dot des bagues et joyaux, quoique d'ailleurs ils se règlent de même. (Basset, tome 2, liv. 4, tit. 5.)

Quand les bagues et joyaux ne sont plus en nature, et que le mari les a vendus, la femme ou ses héritiers sont reçus à prouver par témoins la vente des bagues et joyaux faite par le mari, pour le recouvrement de leur valeur sur les biens du mari. (Eonif., t. 1, l. 8, tit. 27, ch. 18.)

Dans les pays où la communauté de biens entre mari et femme a lieu, les bagues et joyaux de la femme tombent dans la communauté; ainsi elle ne les peut garder sans en tenir compte, à moins qu'il n'y eût dans le contrat de mariage quelque clause particulière qui lui permît de les prélever hors de part.

En pays de Droit écrit, entre les bagues et les joyaux qui se donnent en nature, il y a un droit de bagues et joyaux que la femme survivante prend en argent, suivant ce qui a été stipulé. Ce droit se règle à proportion de la dot; entre nobles, c'est ordinairement la dixième de la dot, et entre roturiers la vingtième. Ces bagues et joyaux sont compris sous le nom de donation, à cause de nocés, et font partie des gains nuptiaux; ils se règlent comme l'augment de dot, et ont le même privilège. (Henrys, tom. 1, liv. 5, ch. 4, quest. 66.)

En pays de Droit écrit, la femme a, pour ses bagues et joyaux donnés en gage par son mari, droit de poursuite contre le détenteur, sauf à lui son recours contre les biens du mari. (La Rocheffavin, liv. 6, tit. 41, article 16.)

Touchant les bagues et les joyaux. (Voyez ce qui en est dit dans le Recueil alphabétique de M. Bretonnier, au mot BAGUES et au mot SUBSTITUTION, vers la fin. Voyez aussi sur cette matière le Traité des Gains nuptiaux et de survie, par M. Bou-

cher d'Argis , principalement dans le chapitre 4 qui traite *ex professo* des bagues et bijoux.)

**BAGUETTES.** C'est l'usage dans certaines églises, comme à Lyon, Rouen, et dans certains monastères, comme dans ceux de Clugny, de porter à quelques processions, comme celles des Rogations, des baguettes blanches ou autres. Cet usage vient probablement de ce qu'autrefois on portait dans ces sortes de processions qui souvent étaient longues et fatigantes, des bâtons pour marcher et se soutenir. Le 12 de mai, jour de la subvention de saint Martin, les religieux de Marmoutiers vont processionnellement à l'église de Saint-Martin avec des baguettes blanches à la main (originellement des bâtons pour se soutenir), qu'ils quittent en entrant dans l'église, et qu'ils reprennent à la sortie, en reconnaissance de ce que les chanoines de Saint-Martin allèrent chercher et retirèrent dans leurs cloîtres ceux de ces religieux qui avaient échappé à la fureur des Normands et des Danois, après que la ville de Tours, que ces barbares assiégeaient au neuvième siècle, eut été délivrée par les prières de saint Martin. (Moléon, *Voyage liturg.*, pag. 131, 342, etc.)

**BAGUETTES SACRÉE.** Baguette que les Français donnent aux ambassadeurs qu'ils envoyaient à ceux avec qui ils étaient en guerre, comme la marque de leur com-

mission et legs de leur sûreté. (Le père Jourdan.)

**BAGUETTE DIVINATOIRE.** Branche de coudrier fourchue, par le moyen de laquelle on prétend découvrir les mines et les sources d'eau cachées sous la superficie de la terre. Il y a cent ans qu'on écrivait beaucoup sur la baguette divinatoire inconnue jusqu'au quinzième siècle. Jacques Aimar, paysan de Saint-Veran en Dauphiné, s'est rendu fameux par l'usage de cette baguette, avec laquelle on l'a vu découvrir les eaux souterraines, les métaux enterrés, les assassins mêmes, comme il fit à Beaucaire en 1692, où il distingua entre douze prisonniers l'un des meurtriers qui avaient tué un cabaretier de Lyon avec sa femme, après les avoir suivis partout où ils avaient passé.

On est partagé sur la baguette divinatoire. Les uns contestent les faits dont ils nient la possibilité; les autres les expliquent par des raisons physiques et naturelles de mouvement et de transpiration. D'autres, comme les pères Malebranche et Le Brun les attribuent au démon; et leur sentiment est le seul véritable. Car, 1<sup>o</sup> si la baguette tournait naturellement entre les mains de certaines personnes, l'intention de ces personnes ne contribuerait en aucune sorte ni à la faire tourner, ni à l'arrêter; et cependant il est prouvé par un grand nombre d'exemples que quand des personnes entre les mains desquelles la baguette



tournait, renonçaient à tout pacte avec le démon, et priaient Dieu de l'arrêter s'il y avait du mal à la faire tourner, elle s'arrêtait aussitôt, et qu'elle reprenait son premier mouvement dès que ces mêmes personnes souhaitaient qu'elle tournât, soit qu'il y eût du mal ou non à la faire tourner. 2° Il ne peut y avoir de raison physique pour que la baguette tourne plutôt auprès d'une pierre qui sert de borne à un champ, qu'auprès d'une autre pierre parfaitement semblable; et cependant, quand on voulait savoir si les bornes de quelques champs n'avaient point été transposées, on voyait tourner la baguette auprès de certaines bornes et non auprès des autres. 3° Un agent physique agit toujours de même dans les mêmes circonstances. Par exemple, supposé que l'eau, l'argent enterré, ou les mines cachées, aient la vertu naturelle de faire tourner la baguette, elle tournera toutes les fois qu'elle rencontrera de l'eau, de l'argent ou des mines dans les circonstances accoutumées, indépendamment de l'intention de celui entre les mains duquel on la voit tourner; cependant l'expérience prouve que si cette personne n'a intention que de chercher de l'eau, la baguette ne tournera pas, quoiqu'elle rencontre de l'argent ou des mines; d'où il est clair que ce tournoiement dépend de l'intention de la personne, et non d'aucune vertu physique de la baguette ou des choses dont la

rencontre occasione le tournoiement. ( Le père Le Brun, *Hist. critiq. des pratiques superstitieuses*. Tourneli, *Mor.*, t. 2, pag. 333. Voyez aussi la Physique occulte, ou Traité de la Baguette divinatoire, par M. de Vallemont, prêtre, docteur en théologie, nouvelle édition de 1710. )

BAHALIS ( hébr. , *dans la joie ou dans l'orgueil.* ) Il était roi des Ammonites. ( *Jérém.* , 40, 14. )

BAHEM ( grec , *branche ou rameau d'or de palmier* ; syriaque , *veste ou baudrier* ; hébr. , *en eux ou avec eux.* ) Le roi Démétrius écrivit au grand-prêtre Simon en ces termes : *Coronam auream et bahem quam misistis, suscepimus.* ( 1. *Macch.* , 13, 37. ) Il était assez ordinaire d'envoyer ainsi des couronnes et des palmes d'or aux Rois vainqueurs, en forme de présents.

BAHURIM Voyez BACHUR , nom de ville. ( Hébr. , *choisis ou jeunes hommes* autrement ; *dans les trous ou cavernes* autrement ; *dans les libertés.* ) ( 2. *Reg.* , 3, 16. )

BAIANA , siège épiscopal de la province de Numidie en Afrique, dont l'évêque, nommé Félix, assista au concile de Carthage sous Gratus. Béien évêque du même siège, fut condamné dans le concile de Pagaïe en 394.

BAIER ( Jean - Guillaume ) , né à Nuremberg le 11 novembre 1647, fut créé maître ès-arts dans l'Université d'Alfort en 1667. En 1669, il passa à Jéna,

prit le bonnet de docteur en 1673, et fut chargé l'année suivante d'enseigner publiquement l'histoire ecclésiastique. En 1682 on le choisit pour conférer avec l'évêque de Fina qui cherchait à réunir les protestans avec les catholiques. En 1694, il fut le premier recteur et professeur en théologie à Hall. L'année suivante 1695, on l'appela à Weimar pour y être conseiller du consistoire, chapelain du prince, pasteur de la ville, et surintendant-général. Il y arriva le 6 juin, mais fort indisposé, et mourut le 19 octobre. On a de lui : *Compendium theologiæ positivæ, homileticæ, historicæ, moralis et exegeticæ*, 1686, in-8°. *Collatio doctrinæ Pontificiorum et Protestantium; collatio doctrinæ Quackerorum et Protestantium*. (Pippingy, *Mémoires théolog.*, pag. 1614.)

BAIGNE, *Beania*, abbaye de l'Ordre de Saint Benoît et de la congrégation de Cluny, située près de Barbezieux, au diocèse de Saintes. Elle est sous l'invocation de saint Étienne, et fut fondée, à ce qu'on prétend, par Charlemagne. (*Gallia christ.*, tom. 2.)

BAIL, *locatio*. Convention que l'on fait pour donner à ferme, à loyer, à rente, un héritage, un droit, une maison, etc. Le bail ne transfère que l'usage et la jouissance, et non le domaine de la chose.

BAIL A FERME, *locatio fundi*. C'est le louage d'un fonds qui de sa nature produit quelque chose,

soit par la culture, comme les terres, les vignes; ou sans culture, comme un bois taillis, un pâturage, un étang, etc. On peut encore faire un bail à ferme d'une carrière, d'un lieu où l'on tire du sable, de la chaux, du charbon, etc. On peut encore donner par un bail à ferme un droit de pêche, de péage, le passage d'un pont, d'un bac, etc. Le propriétaire d'une terre ne peut expulser son fermier ni annuler le bail, sous prétexte d'en jouir par ses propres mains. (Brodeau.)

BAIL D'HÉRITAGES, est un traité par lequel on abandonne le fonds d'un héritage, moyennant une rente annuelle et foncière que le preneur s'oblige à payer, laquelle n'est point rachetable, et dont on ne peut se décharger qu'en abandonnant le fonds.

1°. Celui qui donne une chose à ferme ou à loyer doit faire en sorte que celui à qui il la donne, en puisse user et jouir librement. Sans cela, il ne peut exiger le prix du loyer, et il est même obligé de réparer le dommage que souffre le preneur, que l'on trouble, sans qu'il y ait de sa faute, dans la possession de la chose donnée, s'il ne l'empêche pas ce dommage, quand il le peut.

2°. Il est tenu de faire tout ce qui est nécessaire pour la conservation de la chose donnée, à moins que la coutume ou la convention réciproque ne l'ordonne autrement.

3°. Il ne peut expulser le pre-

neur de la chose donnée , à moins que ledit preneur n'ait manqué de payer pendant deux ans, ou qu'il n'ait notablement détérioré la chose , ou que cette chose ne demande une réparation incompatible avec la jouissance du preneur , ou que le donneur ne veuille habiter lui-même sa maison , s'il s'agit d'une maison louée.

4°. Le donneur doit courir le risque de la chose donnée , si elle vient à périr sans qu'il y ait de la faute du preneur , parce qu'il en est le maître.

5°. Le donneur doit avertir le preneur du défaut de la chose donnée qui pourrait lui causer du dommage ; autrement il est tenu à restitution de ce dommage quand il arrive.

6°. Il doit recevoir les fruits de ses terres , tels qu'ils croissent dans ces terres , et dans les années stériles faire la remise de ces mêmes fruits à proportion de la stérilité de ces années , aussi bien que de l'abondance ou de la stérilité des années précédentes.

7°. Il ne peut louer une maison à ceux qu'il sait devoir en abuser pour se livrer aux crimes , comme aux femmes prostituées , parce qu'il leur donnerait par là l'occasion et la facilité de leur infâme commerce.

Quant au premier , il doit conserver la chose donnée comme la sienne propre sans la détériorer , la rendre telle qu'il l'a reçue du donneur dans le temps marqué , sans qu'il puisse l'aban-

donner auparavant sans de fortes raisons , dont il est obligé d'avertir le donneur , et enfin ne s'en servir que selon les conventions faites ; d'où il suit que s'il avait placé du foin dans la maison louée , contre la convention , et que le feu , y ayant pris par hasard , eût brûlé la maison , il serait tenu de cette perte envers le donneur. *Voyez* LOCATION.

BAIL DES BIENS ECCLÉSIASTIQUES.

— Les baux à longues années sont défendus aux ecclésiastiques , s'ils n'observent les mêmes formalités que les canons demandent pour l'aliénation. *Voy.* ALIÉNATION.

Il est pareillement défendu de faire des baux par anticipation , et ces baux ont toujours été condamnés , à moins que le fermier ou le locataire ne fût entré en jouissance. C'est ce qu'il faut bien distinguer dans les arrêts cités par Brodeau sur Louet , lettre B. , som. 5.

Nul administrateur , ni les communautés , ne peuvent faire des baux de maisons par anticipation de plus de six mois. ( Arrêt du 26 février 1571. Carondas , l. 6 , rep. 23. Louet et Brodeau. )

Pour ce qui regarde les fermes des champs , les baux ne peuvent être faits par anticipation d'un an et demi ou de deux ans. ( Carondas , etc. )

Les baux à viesont censés baux à longues années , et requièrent les mêmes formalités. Ainsi jugé par arrêt du parlement , 14 mars 1725 , au sujet du bail à vie d'une maison appartenante à l'hôpital



des Quinze-Vingts de Paris, fait sans publication et sans enclenchement.

Les baux des biens ecclésiastiques doivent être passés devant notaires, sous peine de nullité, et contrôlés. ( Déclar. du Roi, 19 mars 1696, 14 juillet 1699, 20 mars 1708. )

Pour ce qui est de savoir quand le successeur au bénéfice peut expulser le fermier ou le locataire, l'usage et la jurisprudence sont de distinguer entre le successeur par résignation ou permutation, et le successeur par mort, ou autre vacance de Droit. Le successeur par résignation ou permutation est ordinairement tenu de continuer les baux faits par le prédécesseur. Le successeur par mort n'est pas tenu de la continuation du bail fait par son prédécesseur. Cependant il ne doit pas expulser le fermier à l'instant de sa prise de possession; mais il doit lui laisser achever l'année commencée, et recueillir les fruits en espèce, en payant le prix de sa ferme *pro rata anni*; et quand après cela il veut l'expulser, il faut qu'il l'avertisse judiciairement dès qu'il a pris possession, sans quoi il est obligé de le dédommager des frais de labour, s'il les lui laisse faire et qu'il l'expulse ensuite; et s'il le laisse semer sans l'avertir, il doit lui laisser faire la récolte. ( Brodeau, Dumoulin. )

À l'égard des maisons situées dans les villes, le successeur *per obitum* ou par dévolut doit donner six mois pleins au locataire, à compter d'un terme à un au-

tre, en le faisant avertir judiciairement six mois auparavant; car s'il laissait le locataire occuper la maison pendant trois ou six mois, son silence emporterait une tacite réconduction pour six autres mois, avant le commencement desquels il serait tenu de donner congé au locataire.

Si le fermier ou locataire a payé d'avance tout le prix de son bail, il ne peut rien répéter contre le successeur par mort ou par dévolut, et il doit se l'imputer, à moins que les deniers du bail n'aient été employés à l'utilité de l'Eglise, auquel cas le successeur est obligé d'entretenir le bail. ( Du Noyer, sur les *Définit. canon.*, p. 88. )

BAIL ( Louis ), docteur de la Faculté de Paris et sous-pénitencier de l'église métropolitaine, était né à Abbeville en Picardie. On assure qu'il était Anglais d'origine. Il prit le bonnet de docteur en 1628; l'an 1645 il donna une addition à la Somme des conciles de Coriolan en un volume in-fol., en latin; puis une Somme même; cette Somme a été imprimée en 1650 et 1672, à Paris, en 2 volumes in-fol. Cette dernière édition est la meilleure. On trouve au commencement de cet ouvrage un traité, *de triplici Verbo Dei*, c'est-à-dire, de l'Écriture, de la tradition et des conciles en général; et à la fin, les statuts synodaux du diocèse de Tulles en 1658, et ceux de Besançon en 1648. L'an 1651, M. Bail dédia

à M. Jean-François de Gondi, premier archevêque de Paris, son livre *de triplici examine ordinand. confess. et poenitent.*, in-8°. L'an 1666, il donna un ouvrage intitulé, *Sapientia foris prædicans*, qui est une bibliothèque, in-4°, des célèbres prédicateurs depuis l'origine du monde jusqu'au dix-septième siècle; il y rapporte succinctement l'histoire de leur vie, ce en quoi ils ont excellé, et les endroits les plus remarquables de leurs discours. On a encore de M. Bail un traité *de Beneficio crucis*, dans lequel il combat Jansenius sur la Grâce et la prédestination; une *Théologie affective*, dont la dernière édition in-folio est de 1686, chez Pèple, à Paris; une *philosophie affective*, Paris, in 12, 1657. (*Mém. du temps.* Salmon, *Traité de l'Étude des conciles*, p. 268 et 617. Gibert, *Jugem. des Sav. sur les auteurs qui ont traité de l'éloquence*, tom. 3, pag. 70 et suiv.)

BAILLET (Adrien), si connu par les ouvrages qu'il nous a donnés, était de la Neuville, village près de Beauvais. Il vint au monde le 13 juin 1649, et fut élevé dans un couvent de cordeliers voisin du lieu de sa naissance. Il étudia ensuite au collège de Beauvais où il fut bientôt jugé capable d'enseigner. En 1676, il fut admis aux Ordres sacrés. Il desservit ensuite pendant quelque temps une cure; mais ne se sentant point de goût pour ce ministère, il le quitta et passa au

service de M. de Lamoignon, alors avocat-général, qui le chargea du soin de sa bibliothèque. M. Baillet aimait l'étude, et trouva dans ce changement d'état de quoi contenter l'inclination qu'il se sentait pour les sciences. Il passa le reste de ses jours à la compagnie de cet illustre magistrat qu'on peut appeler le *Mécène* des gens de lettres, et uniquement appliqué à l'étude, il fit part au public des belles connaissances qu'il puisa dans le trésor qui lui était confié. Il mourut âgé de cinquante-sept ans, le 21 janvier 1706. Le premier de ses ouvrages est intitulé: *Jugement des Savans*. Rien ne montre plus l'érudition de M. Baillet, et combien il était versé dans la connaissance des auteurs. Le premier volume est comme la préface de tous les autres; il y donne des règles pour juger sainement d'un livre; les six autres contiennent les jugemens qu'il porte lui-même sur des ouvrages de tout genre, historiques, critiques, philosophiques, théologiques, grammairiens et poètes. Cet ouvrage a été revu, corrigé et augmenté par M. de La Monnaye, de l'Académie Française, et imprimé à Paris, en 7 volumes in-4°; en 1722, puis à Amsterdam, en 1725, en 17 vol. in-12. On trouve à la tête de ces deux additions l'abrégé de la vie de M. Baillet, qui est d'Augustin Frion, son neveu. En 1692, Baillet donna la vie de M. Descartes qu'il abrégéa depuis. Il travailla ensuite sur des matières de mo-

rale et d'histoire ecclésiastique. En 1693, il donna un *Traité de la dévotion à la sainte Vierge*, condamné à Rome le 17 septembre 1695. Il fut dénoncé à la Sorbonne dès qu'il parut, comme diminuant le culte de la Vierge, et contraire à la pratique de l'Eglise. Cette dénonciation fut sans effet, et la Faculté censura au contraire le livre de Marie d'Agreda, et on engagea M. d'Harlay, alors archevêque de Paris, de faire examiner le livre de M. Baillet. Ce dernier donna encore en 1695 un *Traité de la Conduite des Ames*, sous le nom de Daret de la Ville-Neuve, et sous le sien en quelques exemplaires. Tout le monde connaît le grand ouvrage des *Vies des Saints de l'ancien et du nouveau Testament*, dédié à M. le cardinal de Noailles, et précédé d'un discours plein d'érudition; on y trouve aussi l'histoire des fêtes mobiles, avec une chronologie et une topographie des Saints, et la critique des actes des auteurs dont il a tiré les vies des Saints. Le tout fut imprimé en 1701 en 4 vol. in-fol., et en 17 vol. in-8°, et réimprimé sous ces deux formats en 1704 et 1708. Ces dernières éditions sont les plus estimées.

Les ouvrages suivans sont aussi de M. Baillet : *La Vie de Richer, docteur de Sorbonne*, imprimée après la mort de l'auteur en 1714 et 1715, in-12. *Histoire de Hollande depuis la trêve conclue entre les sept Provinces et l'Espagne en 1609, jusqu'à la*

*paix de Nimègue en 1679*, 4 vol. in-12, à Paris, 1693. M. Baillet y prit le nom supposé de *Balthazard d'Hézenail de La Neuville*; anagramme de ces mots, *Adrien Baillet de La Neuville-en-Heze*. Plan de l'ouvrage qui a pour titre : *Jugemens des Savans. Vie de saint Étienne de Grandmont. Maximes de saint Étienne de Grandmont*, in-12, 1704. *La vie de Godefroi Hermant, docteur de la maison et société de Sorbonne, chanoine de Beauvais*, in-12, à Amsterdam, 1717. *Histoire des démêlés du pape Boniface VIII avec Philippe-le-Bel, roi de France*, in-12, 1718. *Satires personnelles*, 2 vol. in-12, contre l'anti-Baillet de M. Ménage, 1699, *Les auteurs déguisés*, 1669, in-12. *Les enfans devenus célèbres par les études*, 1688, in-12. Une suite manuscrite des *Jugemens des Savans*, et un *Catalogue raisonné de la bibliothèque de M. de Lamoignon*, en 32 vol. in-fol., aussi manuscrit. (Dupin, *Bibl. eccl.* dix-septième siècle, t. 4. *Journal des Savans*.)

BAILLI (Philibert-Albert), évêque d'Aost, d'une illustre famille du Genevois, quitta la cour où il était secrétaire du cabinet sous Christine, régente de Savoie après la mort du duc Victor Améi, pour se faire barnabite. Devenu évêque d'Aost, après avoir passé vingt-sept ou vingt-huit ans dans son Ordre, il s'appliqua tout entier à remettre la discipline dans son clergé, et il eut la consolation d'y réussir. Il s'était consacré au ministère de la prédication lors-



qu'il n'était encore que simple religieux , et il fut regardé comme l'un des plus grands prédicateurs de son temps. Il disputa aussi publiquement contre les hérétiques dans le pays de Bigorre où il était supérieur, et il a fait imprimer le détail de ses disputes dans un ouvrage intitulé : *Histoire des Conférences de controverse tenues dans le pays de Périgord entre les missionnaires catholiques et les ministres de la religion prétendue réformée* ; à Chambéry en 1688, 4 vol. in-4°. On a aussi du même auteur un cathéchisme pour le diocèse d'Aost, imprimé en 1684, in-12. Des Sermons pour l'Avent et pour le Carême, imprimés en 1687, in-12. Des lettres pastorales sur les matières du temps en un vol. in-4°. Un recueil de vers pieux, sérieux et burlesques, sous le titre de *Poète mêlé*. Les éloges funèbres de madame Christine, duchesse de Savoie ; de madame de Valois, première femme du duc Charles-Emmanuel II, et enfin du même duc Charles-Emmanuel. (*Mém. communiqués par M. l'abbé Bonardy.*)

BAIN. L'usage du bain a passé d'Orient où il est très-commun, en Occident ; on l'a même permis aux moines qui le prenaient en silence depuis prime jusqu'à complies seulement. Saint Théodore Sicéore reprenait ceux qui allaient au bain après la sainte communion. Les nouveaux baptisés s'abstenaient du bain ordinaire durant toute l'octave de Pâques, parce que pendant tout

ce temps ils ne pouvaient quitter leur robe blanche. Plusieurs Saints s'en absteaient aussi par un esprit de pénitence. Dans la primitive Église, on se baignait le jeudi-saint, afin que ceux qui devaient être baptisés le samedi suivant, se présentassent aux sacrés fonts le corps net. L'usage du bain est permis en soi, pourvu qu'on ne le prenne pas par volupté, mais par nécessité. (Saint Grégoire, lib. 11, *epist.* 3. *Acta sanct. bened. sæc.* 1, p. 612, et *sæc.* 4. Fleury. Le Vert, *Cérém. de l'Égl.*, tom. 1, préf., p. 15, et tom. 2, p. 429.) *Voyez* PACIAUDI.

BAIN, Ordre militaire en Angleterre, institué par Richard II, selon quelques auteurs, et augmenté par Henri IV, ou institué par Henri IV en 1399, selon d'autres auteurs. La marque des chevaliers du bain était l'écu de soie bleu-céleste en broderie, chargé de trois couronnes d'or avec ces mots : *tres in uno*, trois dans un, pour marquer les trois vertus théologiques. Ces chevaliers se baignaient, au commencement de leur Ordre, avant que de recevoir les éperons d'or ; c'est l'origine de leur nom. On ne faisait ces chevaliers qu'en temps de paix et avec de grandes cérémonies, du nombre desquelles étaient la messe, la confession et la communion. (*Voyez* Froissard, Matthieu Paris, Spenserus, Justiniani qui a ramassé tout ce que les autres ont dit de cet Ordre dans son *Histoire des Ordres militaires*, t. 1, édit. in-fol. qui est la meilleure et la plus an-

ple. Chamberlaine, *État présent d'Angleterre.*)

BAINES ou BAYNE (Rodolphe), évêque de Coventri et de Lichfield en Angleterre, du temps de la reine Marie, fit de si grands progrès dans les langues grecque et hébraïque, qu'étant allé en France, il fut choisi pour être professeur royal en hébreu à Paris. Il y composa un Commentaire en 3 livres sur les Proverbes; c'est un in-folio dédié au roi Henri II, et imprimé en 1555. On a encore de Bayne, *Prima rudimenta in linguam hebraeam*, in-4°, Paris, 1550, et *Compendium Michlol, hoc est, absolutissimæ grammatices Davidis Chimchi*, imprimé par Charles Étienne. C'est un abrégé de la grammaire hébraïque du rabbin David Kimki intitulé, *Michlol*. (Sixte de Sienne, *Biblioth. sanct.*, l. 4, p. 759. Le long, *Biblioth. sacr.*, pag. 630. Pitséus, *de illust. Angl. script.*, page 750.)

BAISEMAIN, se prend dans l'Écriture pour une marque d'adoration. Job, pour exprimer qu'il n'a point adoré le soleil et la lune, dit qu'il n'a point baisé sa main en les voyant, ce qui est, ajoute-t-il, un très-grand crime, et la même chose que de nier le Dieu très-haut, c'est-à-dire, d'en adorer d'autres que lui. (*Job*, c. 31, v. 27.) Il signifie aussi l'offrande qu'on fait à un curé en allant baiser la paix. (*Donarium.*)

BAISEMENT des pieds du pape. (*Voyez ÉLECTION DU PAPE.*)

BAISER. La coutume de donner le baiser est très-ancienne

non-seulement dans le commerce de la vie civile, mais aussi dans les cérémonies de l'Église. Saint Paul le recommande fréquemment dans ses Épîtres; saint Justin, les autres anciens Pères en parlent expressément, et les premiers chrétiens se le donnaient très-souvent et en différentes manières, ce chaste et saint baiser de paix, que saint Grégoire appelle un gage précieux de charité. Ils se le donnèrent d'abord avant l'offrande, et ensuite après la communion. On le donna aussi à toute administration de Sacrement et à toute transaction. L'évêque ou le supérieur le donnait aussi aux pénitens publics à leur réconciliation le jeudi-saint; aux chanoines en leur annonçant la résurrection le jour de Pâques, à matines ou à laudes. On baisait le prêtre aux épaules. On baisait la main des pauvres qui recevaient l'aumône, etc. (Saint Justin, *Apolog.*, 1. Saint Cyrille de Jérusalem, *Cathech. mystag.* 5. De Vert, *Cérémonies de l'Église*, tome 1, page 130, et tom. 2, p. 76. Moléon, *Voyage liturgique.*)

BAISER. On distingue trois sortes de baisers par rapport à la fin du baiser. 1°. Ceux qui ont pour fin la paix, l'honnêteté, la charité, etc. 2°. Ceux qui ont pour fin le seul plaisir sensible et organique qui naît du baiser. 3°. Ceux qui ont pour fin le plaisir sensuel et lascif. On verra dans les propositions suivantes ce que pensent les théologiens touchant ces différentes sortes de baisers.

## PROPOSITION PREMIÈRE.

*Les baisers honnêtes sont permis lorsqu'ils se font par amitié, par politesse, par charité, selon la coutume du pays où l'on se trouve.*

La raison est que ces sortes de baisers ne renferment rien d'indécent, et que ce sont de purs témoignages d'union, de paix, de civilité. Aussi les premiers chrétiens, même de différens sexes, se donnaient sans scrupule ces sortes de baisers. Saint-Antonin, 2. part., tit. 5, cap. 1, § 10. Sylvius, *in S. Th.*, 1, 2, q. 74, art. 4.)

## PROPOSITION DEUXIÈME.

*Les baisers honnêtes que l'on donne par badinerie, par légèreté, sans mauvaise intention et sans danger, ne sont que des péchés véniels.*

La raison est que ces sortes de baisers étant honnêtes en eux-mêmes, ils n'ont point d'autre malice que celle des causes qui les produisent; savoir, la légèreté, les jeux, les badineries inutiles qui ne sont que des péchés véniels. (Sylvius.)

## PROPOSITION TROISIÈME.

*Les baisers qui se donnent pour le plaisir ou la délectation sensible et organique qui naît du baiser même, sans aucun autre danger, ne sont non plus que des péchés véniels.*

La raison est qu'un baiser n'est péché mortel, que quand il est lascif, et qu'il n'est point lascif quand il se donne précisément pour la délectation organique qui en résulte, c'est-à-dire, pour le plaisir reçu immédiatement dans l'organe du baiser, dans la joue d'une mère, par exemple, qui embrasse son enfant. La proposition suivante condamnée par Alexandre VII, regarde la délectation lascive exprimée par le mot de charnelle, *carnalem: est probabilis opinio, quæ dicit esse tantum veniale, osculum habitum ob delectationem carnalem et sensibilem, quæ ex osculo oritur, secluso periculo consensus ulterioris et pollutionis.* (Saint Antonin. Wigger. Comitol. Le père Vincent Baron. Sylvius. M. Collet, *Moral.*, t. 6, pag. 288.)

Cette doctrine sur le baiser ayant attiré à nos auteurs des reproches de relâchement dans la morale, ils insérèrent dans leur supplément, édition in-folio, page 135, la réponse suivante: « Nous avons appris avec douleur que quelques personnes dont nous ne saurions trop louer la juste délicatesse avaient pris l'alarme à la vue de la proposition dans laquelle nous décidons que les baisers qui se donnent pour le plaisir purement organique, qui naît du baiser même, sans aucun autre danger, ne sont que des péchés véniels; nous n'eussions jamais imaginé qu'on dût regarder cette décision dans le point de vue d'un relâchement, dont, grâce au ciel, nous avons



peut-être plus d'horreur que ceux qui ont pu nous faire ces reproches peu flatteurs. Nous excusons leur intention ; nous applaudissons même à leur zèle ; et nous ne croyons pouvoir mieux leur prouver la sincérité de ces dispositions , qu'en nous expliquant d'une manière propre à les satisfaire et à apaiser les cris de leur conscience un peu trop précipitamment alarmée. Il s'en faut bien , comme on paraît le craindre et le supposer , que notre décision qui nous est commune avec un grand nombre d'auteurs de la plus sévère morale , favorise tant soit peu ce genre de péchés dont on devrait ignorer jusqu'au nom , tant ils sont honteux et dégradans. Nous sommes trop pénétrés des ravages épouvantables que fait parmi les chrétiens ce vice infâme que saint Paul appelle une passion d'ignominie , et qui ne devrait être ni nommé , ni connu dans le christianisme ; ce vice monstrueux , et qui est la racine et comme l'abrégé de tous les autres , le père de l'irréligion et de l'incrédulité , la mère de l'endurcissement et de l'impénitence , la source des plus terribles fléaux et la cause la plus générale de damnation des mortels ; ce vice qui tant de fois arma le ciel contre la terre , qui alluma les flammes et les feux , qui ouvre encore à chaque instant les fournaies ardentes et les gouffres embrasés , qui provoque la colère du Tout-Puissant , et qui exerce sa justice éternelle. Nous sommes encore trop convaincus

qu'il ne faut rien ou presque rien pour entamer la délicate pudeur , cette belle vertu que le plus léger souffle est capable de ternir , ce trésor précieux , mais porté dans un vaisseau fragile que le moindre choc peut briser. Justement pénétrés et de respect pour la délicate chasteté , et d'horreur pour le vice contraire , qu'avons-nous prétendu par notre décision ? Rien autre chose que de distinguer , comme l'exactitude le demandait , les baisers lascifs de ceux qui ne le sont pas , éclairer les personnes peu instruites qui se croient coupables de péchés mortels , en donnant des baisers même honnêtes , et permis selon l'usage des pays où l'on se trouve , sous prétexte qu'elles y ressentent quelquefois un plaisir sensible et organique contre leur intention , et sans aucun danger ni aucune mauvaise affection ; ne point damner tout de suite les pères et les mères auxquels il arrive souvent d'embrasser un peu trop légèrement ou un peu trop tendrement leurs enfans , tantôt pour les apaiser , tantôt pour les empêcher de pleurer , quelquefois pour les engager doucement à leurs devoirs : ne point mettre indistinctement au rang des crimes ces sortes d'embrassemens qui s'élancent , pour ainsi dire , du sein de la tendresse paternelle ou maternelle sur le visage des enfans , sans que les pères ou les mères se proposent pour fin la délectation qui peut s'y glisser , sans qu'elle soit voulue ni pensée. Tel est le

but, la valeur, le sens unique de notre décision; but, valeur, sens que nous avons cru suffisamment indiquer par l'exemple d'une mère que nous avons apporté, et par lequel nous avons prétendu l'expliquer et la restreindre. Loin donc, loin d'ici ceux et celles qui prétendraient s'étayer de notre décision pour se permettre à dessein des embrassemens par le motif et pour la fin du plaisir quel qu'il puisse être; rien ne serait plus dangereux, ni plus environné d'écueils, ni plus contraire à nos véritables sentimens.

#### PROPOSITION QUATRIÈME.

*Les baisers lascifs, sous quelque prétexte que ce puisse être, même entre personnes d'un même sexe, sont péchés mortels.*

La raison est que ces sortes de baisers ont un objet mortel, et qu'ils appartiennent à cette impureté dont parle saint Paul, qui exclut du royaume de Dieu. (*Saint Thomas*, 2, 2, q. 154, art. 4, et les autres théologiens.)

BAIUS ou BAY (Michel), né à Maline, dans le territoire d'Ath, en 1513, avait étudié à Louvain, et reçu le bonnet de docteur en théologie, lorsqu'en 1551 il fut choisi pour remplir la chaire de professeur de l'Écriture-Sainte, à la place de Jean Léonard Hessel qui était allé au concile de Trente avec plusieurs autres docteurs de Louvain. La méthode qu'il suivit dans ses leçons, différente de celle dont s'étaient servis ses prédécesseurs, déplut

à bien des gens. L'on trouva aussi dans ses écrits de quoi le punir de sa témérité. On rassembla dix-huit propositions qui furent portées à la faculté de théologie de Paris, et censurées par cette même Faculté, le 27 du mois de juin 1560. Voici les propositions censurées, et les qualifications de la censure. 1. Le libre-arbitre de l'homme n'a pas le pouvoir de faire les deux contraires, et cette puissance ne lui convient pas de sa nature. La première partie de cette proposition est déclarée hérétique, et la seconde fausse et contraire à la philosophie morale. 2. La liberté et la nécessité conviennent à une même chose, suivant le même rapport; et il n'y a que la violence qui répugne à la liberté naturelle. *Cens.* La première partie de cette proposition enveloppe une contradiction, et elle est hérétique. La seconde est fausse. 3. Le libre-arbitre n'est pas ce qui fait par soi-même qu'une action soit libre. *Cens.* Cette proposition est fausse, erronée et perniciieuse. 4. Le libre-arbitre n'a de soi que le péché, et toute action du libre-arbitre abandonné à lui-même est un péché mortel ou véniel. *Censure.* Cette proposition est hérétique dans ses deux parties. 5. L'homme pèche en ce qui dépend de lui, et ne peut pas ne point pécher. *Cens.* Cette proposition est hérétique. 6. Pouvoir pécher n'est pas de l'essence du libre-arbitre, et Dieu n'a

point donné ce pouvoir à l'homme. *Cens.* Cette proposition est hérétique. 7. Le libre-arbitre de l'homme ne peut pas éviter le péché sans une grâce spéciale de Dieu, ce qui fait que toutes les actions des hommes purement infidèles sont des péchés. La seconde partie de cette proposition est déclarée fausse et mal tirée, comme une conséquence de la précédente. 8. Le libre-arbitre veut librement tout ce qu'il veut, par sa volonté et de son gré; de sorte qu'un homme peut vouloir une chose librement et nécessairement. *Cens.* La seconde partie de cette proposition enveloppe une contradiction, et est hérétique. 9. Un schismatique et un hérétique, et un homme qui n'est pas purement infidèle, méritent quelquefois la vie éternelle d'un mérite de condignité. *Cens.* Cette proposition est hérétique. 10. Un homme étant en péché mortel, et coupable de la mort éternelle, ne laisse pas d'avoir la charité. *Cens.* Cette proposition est hérétique. 11. La contrition que l'on a ne remet pas le péché, quand on ne reçoit le sacrement de Baptême ou celui de la Pénitence, si ce n'est en cas de martyre ou de nécessité. *Cens.* Cette proposition est hérétique. 12. Si un pécheur fait ce qu'on lui ordonne, le péché ne lui est pas remis par la contrition et par la confession, si le prêtre ne lui donne l'absolution, quand même il la lui refuserait par malice et sans raison. *Cens.* Cette proposi-

tion est hérétique. 13. On ne peut pas, sans erreur pélagienne, admettre dans l'homme quelque bon usage du libre-arbitre avant la première justification; et celui qui se prépare à la justification pèche comme celui qui abuse de ses dons naturels; car, avant la justification, toutes les œuvres sont des péchés dignes de damnation. *Cens.* Cette proposition est hérétique dans toutes ses parties. 14. La Grâce n'est jamais donnée qu'à ceux qui s'y opposent. Il en est de même de la première justification; car la justification est la foi même, et c'est par la foi qu'un impie devient juste. *Cens.* Les deux premières parties de cette propositions sont hérétiques, et la dernière, fausse. 15. L'homme pèche nécessairement d'un péché qui mérite même la damnation. Les actes qu'il fait nécessairement sont des péchés; enfin, ce n'est pas une condition nécessaire pour pécher de se porter librement à une action. *Cens.* Cette proposition est hérétique dans toutes ses parties. 16. Personne n'est sans péché originel, à l'exception de Jésus-Christ seul. Ainsi la Vierge est morte à cause du péché qu'elle avait contracté dans Adam, et toutes les souffrances qu'elles a eues en cette vie sont comme celles des autres justes, des peines du péché originel ou actuel. Job et tous les martyrs ont souffert pour leurs péchés. *Cens.* Cette proposition est hérétique dans toutes ses parties, et injurieuse à la Vierge.



Marie et aux Saints. 17. Faites tout pour la gloire de Dieu ; c'est pourquoi je vous dis de ne point résister au méchant. Il faut prendre ces sentences comme des commandemens absolus. —

*Cens.* La seconde partie de cette proposition est déclarée fausse.

18. Toute bonne œuvre mérite la vie éternelle, et si quelque œuvre est récompensée d'un bien temporel, n'étant pas digne de la vie éternelle, elle doit être censée mauvaise, parce qu'il n'y a point d'œuvre méritoire que de la vie éternelle. *Cens.* Toute cette proposition répugne à l'Écriture-Sainte. Cette censure fut envoyée en Flandre, et Baïus fit quelques observations sur chaque proposition, et sur la censure qu'on y avait jointe.

Le cardinal de Granvelle, gouverneur des Pays-Bas, voyant que cette querelle s'échauffait, écrivit au pape Pie iv et lui demanda un bref qui lui donnât pouvoir d'ordonner aux parties ce qu'il jugerait à propos afin de les concilier. Baïus se prêta de tout son cœur à l'accommodement ; le général des cordeliers qui se trouva alors dans les Pays-Bas promit aussi de s'en rapporter au gouverneur. Ainsi on convint de part et d'autre que chacun demeurerait dans le silence, au moyen de quoi les troubles furent apaisés pour quelque temps. Tout cela se trouve dans la lettre du cardinal de Granvelle à Philippe II, roi d'Espagne, du 18 octobre 1651. Les cordeliers furent les pre-

miers à rompre l'accord. Ils présentèrent au cardinal Granvelle un nouveau mémoire qui contenait plusieurs propositions qu'ils attribuaient à Baïus : celui-ci en ayant eu communication désavoua plusieurs de ces propositions, et soutint que les autres étaient mal digérées et conçues en des termes ambigus et susceptibles d'un mauvais sens qu'il n'admettait pas. Cependant Baïus et Jean Hessels partirent pour le concile de Trente en qualité de théologiens députés de la Faculté de Louvain. Après leur retour, les cordeliers reprirent leurs disputes, et tirèrent de nouveau des propositions des livres de Baïus dont ils demandèrent la censure. Ils s'adressèrent pour cela à différentes Universités, et un cordelier de Liège, nommé Geoffroy, les présenta au pape Pie iv, et après la mort de ce pontife à son successeur Pie v. Ces propositions étaient au nombre de soixante-seize. Ce pape les condamna en gros et respectivement par une bulle datée du 1<sup>er</sup> octobre 1567 comme hérétiques, erronées, suspectes, téméraires, scandaleuses, et propres à offenser les oreilles pieuses. Le nom de Michel Baïus est épargné dans la bulle. Les soixante-seize propositions condamnées se peuvent rapporter aux principes suivans : que l'état de l'homme innocent est son état naturel ; que Dieu ne l'a pu créer dans un autre état ; que ses mérites en cet état ne doivent point être appelés des

grâces, et qu'il pouvait par sa nature mériter la vie éternelle ; que depuis le péché toutes les œuvres des hommes faites sans la Grâce sont des péchés ; qu'ainsi toutes les œuvres des infidèles et l'infidélité même négative sont des péchés ; que la liberté, selon l'Écriture-Sainte, est la délivrance du péché ; qu'elle est compatible avec la nécessité ; que les mouvemens de cupidité, quoique involontaires, sont défendus par le précepte, et qu'ils sont un péché dans les baptisés quand ils sont retombés en état de péché ; que la charité peut se rencontrer dans un homme qui n'a pas encore obtenu la rémission des péchés ; que le péché mortel n'est point remis par une contrition parfaite qui enferme le vœu de recevoir le baptême ou l'absolution, si on ne les reçoit actuellement ; que personne ne naît sans péché originel, et que les peines que la Vierge et les Saints ont souffertes sont des punitions du péché originel ou actuel ; que l'on peut mériter avant d'être justifié ; qu'on ne doit pas dire que l'homme satisfait par des œuvres de pénitence, mais que c'est en vue de ces actions que la satisfaction de Jésus-Christ nous est appliquée. Le pape ne fit point afficher cette bulle à Rome, il recommanda seulement au cardinal Granvelle de la faire lire à Baius et à la Faculté de Louvain, ce que celui-ci fit exécuter par son grand-vicaire Maximilien Morillon : mais on refusa de donner

copie de la bulle. Baius écrivit au pape pour se justifier. Il dit dans sa lettre que, quoiqu'on n'eût pas voulu donner des copies de sa bulle, on publiait partout les propositions qui y étaient condamnées ; qu'il était à craindre que cela ne fit quelque préjudice à la réputation de Sa Sainteté, tant à cause de la calomnie manifeste par laquelle on en impute quelques unes à des personnes qui ne les ont point soutenues, que parce que quelques unes de ces propositions sont des saints Pères et quant aux paroles et quant au sens. Il prie enfin le pape de déclarer s'il a donné cette bulle avec connaissance de cause, ou si elle a été obtenue subrepticement ; cette lettre est datée du 8 janvier 1569. Baius écrivit encore pour le même sujet au cardinal Simonette qu'il avait connu à Trente ; mais tout cela se termina à une réponse que fit le pape, qu'il avait suffisamment examiné l'affaire, et qu'il fallait se soumettre ; en sorte que Baius se crut obligé de faire une abjuration et de recevoir l'absolution des censures. Les parties de Baius l'accusèrent de ne pas être soumis à la constitution, et obtinrent du duc d'Albe que cette bulle serait publiée, et que tous les docteurs de Louvain seraient obligés d'y souscrire. La Faculté déclara dans une assemblée tenue le 17 avril que les soixante-seize articles devaient être regardés comme des propositions condamnées ; que tous les mem-

bres de la Faculté s'abstiendraient désormais de les enseigner, et qu'on notifierait cette défense à tout le monde. Baïus fut fait ensuite chancelier de l'Université de Louvain, doyen de l'église collégiale de Saint-Pierre, et conservateur des privilèges de l'Université. La même année, c'est-à-dire en 1578, les querelles qui semblaient apaisées se renouvelèrent ; car, d'un côté, Baïus fut accusé de tenir encore les erreurs condamnées, et de l'autre, on fit naître un doute si la bulle contre les soixante-seize articles était véritable ; quelques uns soutenant qu'elle était supposée, et d'autres qu'elle était subreptice. Le Roi catholique, et quelques théologiens de Louvain, sollicitèrent le pape Grégoire xiii qui avait succédé à Pie v d'apaiser ces contestations. Ce pape ne fit que publier de nouveau la bulle de son prédécesseur, en déclarant seulement qu'il l'avait trouvée dans le registre de Pie v, et qu'on devait y ajouter foi. Ce fut François Tolet, jésuite, et depuis cardinal, qui fut chargé de porter cette nouvelle bulle en Flandre et de l'y publier : ce qui fut fait dans une assemblée générale de l'Université le 20 du mois de mars. Après quoi, Tolet, s'étant tourné vers Baïus, lui demanda s'il ne condamnait pas les articles portés dans la bulle. Baïus fit réponse qu'il les condamnait selon l'intention de la bulle, et de la manière que la bulle les condamnait : *Damno*

*secundum intentionem bullæ et sicut bulla eos damnat.* Tous les assistans répondirent de même ; mais Tolet obligea en particulier Baïus de reconnaître qu'il avait soutenu plusieurs des soixante-seize propositions condamnées par la bulle, et qu'elles étaient censurées dans le sens qu'il les avait enseignées. Baïus se soumit à tout, et en donna acte le 24 mai 1580. Le pape fut satisfait et écrivit à Baïus une lettre très-obligeante en lui envoyant une copie de la bulle de Pie v qu'il avait demandée. Les ouvrages de Baïus sont de petits opuscules sur le péché originel et la manière dont il est remis ; sur les mérites des œuvres ; sur la justice originelle ; sur les vertus des impies ; sur la liberté ; sur la charité, la justice, la justification ; sur le sacrifice ; sur les indulgences ; sur les prières pour les morts ; sur les Sacramens en général. Il composa aussi plusieurs ouvrages de controverse sur l'Église, sur la puissance du pape, et quelques lettres. La plupart de ses Oeuvres ont été imprimées à Louvain en 1566 et en 1677, et toutes ensemble avec les pièces qui concernent son histoire, à Cologne en 1696. On a encore de lui des Commentaires sur le Maître des Sentences et sur les Psaumes qui n'ont point été imprimées. Il mourut le 16 septembre 1589. (Dupin, *Bibl. eccl.*, seizième siècle. *Vie de Baïus*, au com. de ses ouvr. *Collectio judiciorum de novis erroribus*, t. 2, an. 1568.



BAIUS ou BAY ( Jacques ), docteur et doyen de Saint-Pierre de Louvain, neveu de Michel Baius, et professeur royal du catéchisme, mourut en 1614, et laissa entre autres ouvrages : *de Eucharistiæ sacramento*, l. 3. ( *Instit. Christ. relig.*, l. 4. Valère André, *Biblioth. belg.* )

BAIZE ( Noël-Philippe ), prêtre de la congrégation de la Doctrine-Chrétienne, mort à Paris, sa patrie, le 24 janvier 1746, dans la maison de Saint-Charles, dont il était bibliothécaire, a laissé les ouvrages suivans : 1° l'Éloge historique du père Jean-Laurent le Sémelier, son confrère, imprimé dans le *Mercur de France*, juillet 1725. 2° Le Corps des statuts de la Congrégation, imprimé en 1734. 3° Les *Factums* dans l'affaire de la province de Paris contre le général, au sujet de l'élection du père Grenan au provincialat, en 1711 et 1712. 4° Les *Factums* dans l'affaire du définitoire contre la Congrégation, au sujet des bénéfices, terminée en 1726. 5° Cinq ou six Articles sur les hommes illustres de la congrégation, insérés dans le *supplément du Moréri* de 1735. 6° L'Histoire abrégée de la Congrégation de la Doctrine-Chrétienne et de ses généraux, imprimée dans le *Gallia christiana*, au titre de l'archevêché de Paris. On a imprimé cet article un peu changé dans le premier volume du *Mercur de France*, mois de juin 1736, sous le nom du père de Vismes, qui était de la congréga-

tion de la Doctrine-Chrétienne.

BAIZINE, siège épiscopal et métropolitain du diocèse de Servie.

BAJULE, officier de la cour dans l'empire grec. Il y avait le grand-bajule et les bajules. Le grand-bajule était comme le précepteur des princes, et les bajules étaient comme les sous-précepteurs. ( *Codinus*, cap. 11, n° 81. )

BAJULE, officier conventuel qui recevait et distribuait les legs et l'argent qui se donnait pour le service divin et les obits. *Bajulus obituum novorum.*

BAJULES CAPITULAIRES, dans l'Ordre de Malte, sont ce que nous appelons *Baillis capitulaires*, c'est-à-dire ceux qui possèdent les baillages de l'Ordre, et les bajules conventuels sont les baillis conventuels, c'est-à-dire les chefs des huit langues qui résident dans le couvent de la Religion à Malte.

BAJULES d'évêques et d'abbés, officiers domestiques des uns et des autres.

BAJULES, en terme d'église, *Bajuli cereostatarii, stauroferi*, etc. Officiers qui portent la croix, les chandeliers, etc., dans les processions.

BAKER ( Richard ), auteur de la *Chronique des Rois d'Angleterre*, naquit à Sissingherst, dans la province de Kent. Il était fils de Jean Baker de Londres, gentilhomme, et petit-fils du chevalier Jean Baker, chancelier de l'échiquier, et membre du

conseil privé du roi Henri VIII. En 1584, étant âgé de seize ans, il alla à Oxford, où il entra dans le collège du *Cerf*, et ensuite dans un des collèges de jurisconsultes. En 1594, après avoir voyagé dans les pays étrangers, il fut reçu en qualité de maître ès-arts ; et, le 17 de mai 1603, le roi Jacques le créa chevalier. En 1620, il était grand-shérif du comté d'Oxford, juge de paix, et seigneur du fief de Middée-Aston. Il mourut dans la prison de *La Fleet*, à Londres, le 18 de février 1645. Ce furent les dettes de la famille de sa femme, pour lesquelles il s'était engagé, qui causèrent sa ruine. Il était savant en plusieurs sciences, et particulièrement dans la théologie et dans l'histoire. Sa *Chronique des Rois d'Angleterre* parut à Londres, en 1641, in-fol., sous le titre de *Chronique des Rois d'Angleterre depuis le temps des Romains jusqu'à la mort du roi Jacques*, etc. L'auteur dit : « Elle a été recueillie avec tant » de soin et de diligence, que » quand toutes les chroniques » d'Angleterre seraient perdues, » celle-ci seule suffirait pour » instruire la postérité de ce qui » s'est passé de plus remarquable et de plus digne d'être su. » Mais M. Wood observe, « que » n'ayant point suivi l'ordre des » temps, pour plaire davantage » à toutes sortes de gens et aux » novices, il y a un grand nombre de choses essentielles, telles » que les noms, les dates, etc.,

» qui se trouvent absolument » fausses ; ce qui ne peut que » jeter dans la confusion et » brouiller ceux qui s'en servent, surtout s'ils sont curieux » et critiques ». Il en a paru une édition en 1653 ; une autre en 1658, et une quatrième en 1660, augmentée de l'Histoire du règne de Charles I<sup>er</sup>, et d'une continuation depuis sa mort jusqu'à l'an 1658, par M. Édouard Philips, neveu du poète Milton. En 1661, on donna une autre édition, augmentée des treize premières années du règne de Charles II, c'est-à-dire, depuis la mort de Charles I jusqu'au couronnement du roi Charles II, avec les circonstances de son rétablissement ; par Georges, duc d'Albemarle, tirées des mémoires de ce seigneur, etc. Il y a une sixième édition de cette *Chronique*, publiée aussi par M. Philips en 1684. En 1672, il parut à Oxford une petite pièce intitulée : *Remarques sur la Chronique* du chevalier Richard Baker, et sur la continuation, dans lesquelles on découvre quantité d'erreurs, et où l'on propose quelques vérités ; par T. B. Écuier. M. Nicholson, dans sa *Bibliothèque historique d'Angleterre*, à la p. 197, nous dit » que ce petit essai donné par » M. Blount, de la multitude » de fautes grossières qui se » trouvent dans cette *Chronique*, » aurait dû lui ôter tout crédit. » Et cependant, ajoute-t-il, nous » faisons si peu de cas de la vérité, quand une histoire est

» écrite agréablement, que la  
 » *Chronique* a été réimprimée  
 » depuis ce temps-là, et s'est  
 » aussi bien débitée que jamais,  
 » quoiqu'on n'ait fait aucun  
 » usage des remarques, et qu'on  
 » y ait laissé toutes les anciennes  
 » fautes sans les corriger. » En  
 1730, il a paru à Londres, in-f<sup>o</sup>,  
 une nouvelle édition de cette  
*Chronologie*, avec la continua-  
 tion jusqu'à l'an 1660, par  
 E. Philips; et une seconde con-  
 tinuation, contenant les règnes  
 de Charles II, depuis son réta-  
 blissement; de Jacques II, de  
 Guillaume III, et de la reine  
 Marie II; de la reine Anne, et  
 de Georges I<sup>er</sup>; par un auteur  
 impartial. On a encore de Ri-  
 chard Baker : 1<sup>o</sup> *Cato variega-  
 tus*, ou les distiques moraux de  
 Caton variés; Londres, 1636.  
 C'est un poème. 2<sup>o</sup> Méditations  
 et Recherches sur l'oraison-do-  
 minicale; Londres, 1637, in-4<sup>o</sup>.  
 Cet ouvrage a paru pour la qua-  
 trième fois, in-4<sup>o</sup>, en 1640.  
 3<sup>o</sup> Méditations et Recherches sur  
 les trois derniers psaumes de  
 David; Londres, 1639. 4<sup>o</sup> Mé-  
 ditations et Recherches sur le  
 psaume 1<sup>er</sup>; Londres, 1639.  
 5<sup>o</sup> Méditations et Recherches sur  
 les sept psaumes pénitentiels;  
 Londres, 1639, in-4<sup>o</sup>. 6<sup>o</sup> Mé-  
 ditations et Recherches sur le  
 psaume 1<sup>er</sup>; Londres, 1640,  
 in-4<sup>o</sup>. 7<sup>o</sup> Méditations et Recher-  
 ches sur les sept psaumes de  
 consolation de David, savoir,  
 les psaumes 23, 27, 30, 34, 84,  
 103 et 116. Ibid. 1649, in-4<sup>o</sup>.  
 8<sup>o</sup> Méditations et Prières sur

chaque jour de la semaine, ibid.  
 1640, in-16, que M. Wood croit  
 être le même ouvrage que celui  
 qui a pour titre : *Motifs à la  
 Prière*, pour chaque jour de la  
 semaine. 9<sup>o</sup> Apologie des Laïques  
 qui écrivent sur des matières de  
 théologie, Ibid., 1641, in-12.  
 10<sup>o</sup> Courte Méditation sur la  
 chute de Lucifer, imprimée avec  
 l'Apologie. 11<sup>o</sup> Soliloque de  
 l'Ame, ou Recueil de Pensées,  
 ibid., 1641, in-12. ( Wood,  
 Athon, *Oxon.*, vol. II, col. 72  
 et suiv. *Chauvignier*, *Nouv. Dict.  
 historique et critique*, tom. I,  
 pag. 42 et suiv. )

BAKERDA, siège épiscopal de  
 la province, et sous la métropole  
 de Nisibe, au diocèse de Chal-  
 dée, dans une île du Tigre à  
 douze milles de Mosul. Il a été  
 depuis érigé en archevêché; et  
 voici quelques uns de ses évê-  
 ques.

1. Héliodore, amené en cap-  
 tivité par Sapor, roi de Perse.

2. Dausa, ordonné par Hélio-  
 dore, et martyrisé pour n'avoir  
 pas adoré le soleil.

3. Théodore, transféré en 893  
 par Jean III, catholique, au siège  
 de Gondisapur.

4. N...., *Melchite*.

5. Jésuiab 1<sup>er</sup>, fut présent à  
 l'ordination d'Abjedsu III.

6. N..., présent à l'ordination  
 de Barsuma.

7. Jésuiab II, an 1148, fut fait  
 la soixante-douzième catholique.

8. Gabriel, en 1539.

9. Ebedjesu, auteur de la *Vie  
 de Siméon Sulac*, catholique des  
 Chaldéens, qui avait embrassé



la foi de Rome après un voyage qu'il y avait fait.

10. Joseph, souscrit à la lettre qu'écrivit le catholique Élie au pape Paul v, en 1616. (*Oriens Christ.*, tom. 2, pag. 1205.)

BAKERE (Pierre de), dominicain. *Voyez* BACHERIUS.

BALA (hébr., *qui est vieillie* ; autrement, *troublée* ou *confuse* ; autrement, *qui se répand*), servante de Rachel. (*Genèse*, 30, 3, 4, 5, etc.) Elle donna à Jacob deux fils, Dan et Nephtali. Ce fut à la prière de Rachel, jalouse de la fécondité de sa sœur, que Jacob la prit pour femme. Le testament des douze patriarches (*in Ruben.*, c. 3, *id. in Benj.*), livre ancien, mais apocryphe, dit que ce fut avec Bala, concubine de Jacob, que Ruben son fils commut un inceste qui lui est reproché d'une manière si terrible pour sa postérité (*Genèse*, 49, 3, 4), et que Rachel étant morte en travail de Benjamin, on donna ce fils à nourrir à Bala. Ces particularités ne nous paraissent point fondées.

BALA (hébr., *engloutie*, *qui engloutit*, *qui absorbe* ; autrement, *genisse*.) C'est la même ville que Ségor ou Salissa. (*Genèse*, 14, 2, 8.) *Voyez* SEGOR. Elle fut, dit-on, nommée Bala, c'est-à-dire, engloutie ; parce qu'aussitôt que Loth en fut sorti, elle fut engloutie et abîmée dans la terre. (*Voyez* Théodoret., q. 70, *in Genes.* Procop. Diodor. Hieron.)

BALA, ville de la tribu de Siméon (*Josué*, 19, 3.) Peut-

être la même que ci-dessus, qui était de la Pentapole.

BALAAM (hébr., *la vieillesse* ou *absorption du péché* ; autrement, *sans le peuple* ; autrement, *leur destruction*), prophète ou devin de la ville de Péthor sur l'Euphrate. (*N.* 22, 4, 5, etc.) Balac, roi des Moabites, ayant vu la multitude des enfans d'Israël, craignit qu'ils ne se jetassent sur son pays ; et ne se sentant pas assez fort pour leur résister par les armes, il prit le parti d'envoyer chercher le devin Balaam, afin qu'il les dévouât, et qu'il les maudit suivant une très-ancienne superstition qui était en usage chez les païens. Balac envoya donc des députés à Balaam, fils de Béor. Ces députés portaient avec eux de quoi payer le devin. Ils lui exposèrent les ordres dont ils étaient chargés. Balaam différa sa réponse au lendemain, et leur répondit que le Seigneur lui avait apparu la nuit et qu'il lui avait défendu d'aller avec eux. Balac lui envoya de nouveaux députés en plus grand nombre et plus qualifiés. Ils firent instance et promirent tout à Balaam. Ce devin leur répondit qu'il n'y avait ni or ni argent qui pût lui faire dire plus ou moins que le Seigneur ne lui aurait dit : il les remit au lendemain. Le Seigneur lui apparut la nuit, et Balaam, suivant les ordres de Dieu, se leva, prit son ânesse et alla avec les députés. Dieu qui lui avait dit de ne faire que ce qu'il lui ordon-

nerait, voyant les mauvaises dispositions de son cœur, entra en colère contre lui, et l'ange se mit dans le chemin pour l'empêcher d'avancer plus avant. L'ange avait l'épée nue à la main. L'ânesse le voyant se détourna du chemin et allait à travers les champs. Balaam la ramena. Une autrefois l'ânesse se serra contre un mur et froissa le pied de Balaam. Enfin dans un lieu fort étroit l'ânesse s'abattit sous les pieds du devin, et le Seigneur lui ayant ouvert la bouche, elle se plaignit à Balaam qui la frappait.

Alors le Seigneur ouvrit les yeux à Balaam; il aperçut l'ange et l'adora. L'ange lui reprocha les mauvaises dispositions de son cœur, et d'avoir battu son ânesse par trois fois. Balaam se reconnut coupable devant le Seigneur, et demanda à l'ange s'il devait s'en retourner. L'ange lui dit de continuer son chemin avec les députés de Balac, mais de prendre garde de ne rien dire que ce qu'il lui ordonnerait. Balac lui-même fut au-devant, le mena à Ar ou Kirhareseth, capitale de Moab, lui envoya des présents de bœufs et de brebis, le mena le lendemain sur les hauteurs consacrées à Baal, d'où il lui fit voir l'extrémité du camp d'Israël.

Balaam dit à Balac de lui faire dresser sept autels, et de lui préparer sept veaux et autant de moutons (*Num.* 23, 1, 2, etc.) On l'exécuta. Balaam fit demeurer Balac auprès de son holocauste, se retira à l'écart; Dieu

lui apparut, lui mit la parole dans la bouche. Il trouva à son retour Balac avec les princes de Moab, et donna mille bénédictions à Israël. Balac lui en fit des reproches. Balaam lui répondit qu'il ne pouvait dire que ce que le Seigneur lui mettait dans la bouche. Balac, pour lui faire voir le peuple d'Israël en entier, le conduisit au sommet du Mont-Phasga; Balaam y érigea sept autels, et mit sur chacun un veau et un belier. Il chercha le Seigneur à l'écart; le Seigneur lui mit la parole dans la bouche; et bien loin de maudire Israël, suivant les intentions de Balac, il le combla de nouveau de bénédictions.

Balac dit alors à Balaam de ne donner ni bénédiction, ni malédiction. Balaam lui répondit qu'il lui avait déjà dit qu'il ferait tout ce que Dieu lui ordonnerait. Balac, dans l'espérance que Dieu pourrait lui inspirer quelque autre chose, le mena sur le sommet du Mont-Phégor, et dressa sept autels comme auparavant; mais Balaam ne doutant plus de la volonté de Dieu, n'alla pas plus loin pour former ses augures; il se tourna du côté du désert, et donna à Israël encore plus de bénédictions qu'auparavant. (*Num.* 24, 1, 2, etc.) Balac se mit en colère et lui reprocha d'avoir béni par trois fois ses ennemis, et lui dit de s'en retourner. Balaam, avant son départ, donna des conseils au Roi, et l'informa de ce qui arriverait à ce peuple,

et prophétisa; et avant de sortir des terres de Moab, il dit à Balac et aux Madianites que s'ils voulaient se garantir des efforts des Hébreux, et même remporter sur eux quelque avantage, il fallait les engager dans l'idolâtrie et dans l'impudicité. (*Num.* 25, 17, 18.) Ce mauvais conseil fut suivi. Moïse en tira vengeance, tua cinq de leurs princes et un grand nombre d'autres personnes, du nombre desquelles se trouva Balaam. (*Num.* 31, 1, 2, 7, 8.)

Les rabbins racontent bien d'autres particularités de sa vie et de sa personne. Quelques Hébreux le confondent avec Élise, ami de Job. D'autres avec Laban. Quelques Pères ont aussi cru que les Mages, qui adorèrent Jésus-Christ, étaient les disciples et les descendants de Balaam, et qu'ils avaient appris de lui qu'au lever d'une étoile miraculeuse il paraîtrait un nouveau roi et le Messie dans Israël.

Balaam était-il un vrai prophète du Seigneur ou un simple devin, un magicien, un diseur de bonne aventure, *Ariolus*, ainsi qu'il est nommé dans les nombres 22, 5? On est partagé sur cette question. Origène, Théodoret, S. Cyrille d'Alexandrie, saint Ambroise, saint Jérôme, ne s'accordent point. Saint Augustin n'a osé décider cette question. Moïse dit expressément qu'il consulta le Seigneur. Nous avons vu qu'il avait béni Israël; qu'il avait véritablement prophétisé, et qu'il a-

vait fini par donner de mauvais conseils. (*Voyez* Tostat, dom Calmet, et les autres commentateurs de l'Écriture.)

BALAAM, ville de la tribu de Manassé, au-delà du Jourdain. Elle fut donnée aux Lévités de la famille de Caath. (1, *Par.* 6, 10.)

BALAAN (hébr., *qui est vieilli ou troublé*), il était fils d'Eser. (*Genès.* 36, 27.)

BALAAT, ville de la tribu de Dan. (*Josué*, 19, 44.)

BALAAT, ville qui fut bâtie par Salomon. (2. *Paral.*)

BALAC (hébr., *qui désole et qui détruit; autrement, qui lèche ou qui lape.*) Il était fils de Séphor, roi des Moabites (*Num.* 22, 23, 24, 25 et 31.) *Voyez* BALAAM. Il suivit le conseil que lui donna Balaam avant de sortir de Moab. Ce conseil fut également pernicieux à celui qui le donna, à ceux qui le suivirent, et à ceux contre qui il était donné. On ne sait rien de la mort de Balac, Dieu n'ayant pas permis que l'on attaquât les Moabites à cause de leur père Loth, neveu d'Abraham. (*Deut.*, 2, 9.)

BALADA, ville épiscopale de la province et sous la métropole de Nisibe, au diocèse de Chaldée. Il y en a cinq de ce nom qui veut dire *pays* en arabe. Celle dont nous parlons ici est dans le Diar-Rabia en Mésopotamie, sur la rive occidentale du Tigre, dans la campagne de Bekiao, qui conduit à Nisibe, éloignée de Mosul vers le septentrion de six ou sept parasanges.



*Évêques de Balada.*

1. Jésuiab, qui fut fait catholique. Il vivait sous Cosroès, fils d'Hormisda, en 592.

2. Sébarjesu 1<sup>er</sup>, transféré à Nisibe après la mort de Jean 1<sup>er</sup>.

3. Cyriaque, ordonné par le patriarche Timothée 1<sup>er</sup>.

4. Élie, transféré à Barda par Marès II, catholique.

5. Sébarjesu II, transféré à Gondésapur par Ebdjesu III, catholique.

6. N..., transféré à Wme par Élie II.

7. N..., présent à l'ordination de Barsuma.

8. Jacques 1<sup>er</sup>, en 1176.

9. Siméon 1<sup>er</sup>, assista à l'élection de Jaballaha III.

10. Jacques II, en 1287.

11. Siméon II, en 1318.

Il y eut à Balada en 1167 un évêque jacobite nommé Jean. (*Oriens Christ.*, t. 2, p. 1203.)

BALADAN (hébr., *vieillesse du jugement*; autrement, *sans jugement*; autrement, *sans commandement* (*Isaïe*, 39, 1 et 4. *Reg.* 20,

12.) Il est nommé par les profanes du nom de Bélésis ou Bélésius, ou Nabonassar ou Nanybrus. (*Voyez* Usser. *Annal. ad an. per Jul.* 3966 et 3967.) Il était roi de Babylone. Il n'en était d'abord que satrape. Il se ligua avec Arbacès, satrape de Médie, et se souleva contre Sardanapale, roi d'Assyrie. Ces deux généraux marchèrent contre Sardanapale avec une armée de quatre cent mille hommes. (L'an du monde 3254 de la *per. Jul.* 3964;

avant l'ère vulgaire 750.) Les conjurés perdirent les trois premières batailles; mais les Bactriens s'étant jetés dans leur parti, et ayant quitté celui du Roi, Baladan et Arbacès attaquèrent l'ennemi pendant la nuit, et prirent son camp. Après cet échec, Sardanapale se retira dans Ninive, et laissa le commandement de son armée à Salœmen son beau-frère. Les conjurés attaquèrent Salœmen, et le battirent dans deux grandes batailles; de là ils allèrent assiéger Ninive. Sardanapale soutint le siège trois ans; mais la troisième année le Tigre, s'étant débordé abattit vingt stades ou deux mille cinq cents pas de murailles; alors les conjurés y entrèrent, et Sardanapale se brûla, avec ce qu'il avait de plus précieux, sur un bûcher qu'il avait fait dresser dans son palais. Arbacès fut reconnu roi de Médie, et Baladan roi de Babylone. Berodac-Baladan, qui envoya des ambassadeurs à Ezéchiel, était fils de Baladan. (4. *Reg.* 20, 12.)

BALÆUS, auteur syrien, écrivit plusieurs Hymnes en vers pentamètres, et quelques vers en quatre et en sept syllabes; une de ces pièces était sur la Mort du grand-prêtre Aaron. Sôzomède dit qu'il n'y a aucun genre de poésie dans lequel Balæus n'ait composé quelque chose. Grégoire Carthébaeus, parlant des airs et des chants ecclésiastiques introduits dans l'Église depuis le concile de Nicée, dit que saint Ephrem fut le premier qui com-

posa, contre les hérésies de son temps, des Hymnes et des Odes pour être chantées; que diverses autres personnes doctes travaillèrent sur le même sujet, entre autres Isaac et Balæus; et qu'ils prirent pour matière de leurs cantiques les endroits des Psaumes de David qu'ils jugèrent les plus propres à leur dessein. Barthébæus ne doutait pas que Balæus n'eût été presque contemporain de saint Ephrem, puisqu'il ajoute que vers le temps du concile d'Éphèse, c'est-à-dire vers l'an 430, on vit d'autres personnes illustres par leur piété chez les Cuchites, qui, emportées par la ferveur du Saint-Esprit, composèrent aussi divers chants. Ce qui prouve encore l'antiquité de Balæus, c'est qu'il est cité avec saint Ephrem et Isaac dans un livre syriaque intitulé: *Beth-Gaza*, dont Hottinger fait mention dans sa *Bibliothèque orientale*, page 287. Au reste, il ne faut pas confondre ce Balæus avec le moine Bélaeus, maître de l'abbé Mios, dont on lit quelque chose dans les *Apophtegmes des Pères*, tom. 1, *Monum. Cotel.*, p. 570. Balæus vivait dans la Syrie, Bélaeus dans l'Égypte. Il ne faut pas non plus confondre Balæus avec un nommé Paulone, disciple de saint Ephrem, que ce Père rejette dans son testament comme un apostat de la vraie foi, puisque Balæus a toujours passé pour orthodoxe, et qu'il n'a rien écrit contre les vérités de la religion. Les accusateurs d'Ibas d'Édesse, dans le concile de Chal-

cédoine, formèrent leur cinquième chef d'accusation de ce qu'il avait ordonné prêtre un certain Balæus, homme d'une vie infâme. Mais il est à remarquer que dans l'édition grecque de ce concile, au lieu de Balæus, on lit Valentius. D'ailleurs, le Balæus dont nous parlons, étant placé par Barthébæus parmi les auteurs qui ont vécu avant le concile d'Éphèse, on ne doit pas le confondre avec le prêtre de même nom, ordonné par Ibas, qui n'a été élevé à l'épiscopat que depuis ce concile. (Sozomène, lib. 3, cap. 16. Genade, de *Scriptorib. eccles.*, cap. 3. *Concil. Chalced.*, act. 10. Don Ceillier, *Hist. des Auteurs ecclésiast.*, tom. 10, pag. 464.)

BALAIA, fils de Melchia, lévite, issu du second fils de Gerson. (1. *Par.*, 6, 40.)

BALAN (hébr., *vieillard* ou *troublé*), fils de Jadiel et père de Jéhu. (1. *Par.*, 7, 10.)

BALANAN (hébr., *grâce* ou *don de l'idole*; autrement, *Dieu lui fait grâce*), fils d'Achobor. Il succéda à Saul dans le royaume d'Edom ou d'Idumée, et en fut le septième roi. (*Genès.*, 36, 38; et 1. *Par.*, 1, 49.)

BALANDE, ville épiscopale de la province de Lydie dans le diocèse d'Asie. Il n'en est parlé que dans les conciles. Nous n'avons les noms que de trois de ses évêques.

1. Phæbus, de la faction des Ariens, qui se sépara des évêques assemblés à Séleucie, et si

gna la formule d'Acace de Césarée.

2. Élie, souscrivit au concile de Chalcédoine.

3. Onésiphore, à la lettre synodale de sa province à l'empereur Léon.

BALANEA, ville épiscopale de la seconde Syrie au diocèse d'Antioche, sous la métropole d'Apamée. Quelques uns la mettent sur la mer. Saint Jean Chrysostôme semble croire que c'était le lieu de la naissance du philosophe Porphyre, lorsqu'il l'appelle *Bataniotes*, sans doute pour *Balanæotes*. On l'a placée dans la Théodoriale, nouvelle province que l'empereur Justinien établit; mais cette province n'a point eu de lieu dans ce qui regarde la distribution de l'État ecclésiastique. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un méchant village sur la mer de Sourie.

#### *Évêques de Balanea.*

1. Euphratien, assista au concile de Nicée, et fut déposé par les Ariens au concile d'Antioche en 335.

2. Timothée, assista au second concile d'Éphèse, et rétracta à Chalcédoine ce qu'il y avait fait.

3. Théodore, siégeait en 536, sous l'empereur Justinien, auquel il présenta une requête contre Sévère, Pierre d'Apamée, son métropolitain et quelques autres. (*Act. 5, Synod. sub monn.*)

4. Étienne, assista et souscrivit au cinquième concile général.

Nous n'en connaissons qu'un évêque latin du temps d'Innocent III. (*Oriens Christ.*, t. 2, pag. 922 et 923.)

BALBASTRO ou BARBASTRO ou BARBASTRE, ville épiscopale d'Espagne, sous la métropole de Sarragosse, est située dans l'Aragon sur la rivière de Véro, et a son embouchure dans le Cinca. On l'appelait autrefois *Bergidum* et *Belgida*. Le siège épiscopal de cette ville fut établi d'abord à Gistau, puis transféré à Roda, et son évêque fut appelé évêque de Ribagorza. Le même siège fut encore transféré à Urgel, puis à Lérida, selon Vayrac, dans son *État de l'Espagne*, tom. 2, p. 399. Roda ayant été reprise sur les Maures en 1040, Errivald, évêque d'Urgel, se plaignit au roi Ramire 1<sup>er</sup> de ce qu'on avait séparé cette église et celle de Ribagorza de la sienne, et ce prince ordonna qu'elles fussent restituées à la sienne. Mais après sa mort, Sanche, son fils, en rétablit le siège à Roda. Le roi dom Sanche Ramire ayant repris Balbastro sur les Maures, en 1865, donna l'église de cette ville à Salomon, évêque de Roda, lequel prit le titre d'évêque de Roda et de Balbastro; mais il ne le porta pas long-temps, car dom Pedro ou Pierre 1<sup>er</sup>, roi d'Aragon, ayant repris une seconde fois la ville de Balbastro, fit ériger son église en cathédrale en 1090, ce qui fut confirmé par une bulle du pape Paschal II, datée du 24 avril de l'an 1101. On croit que les



fondateurs de Balbastro furent les Iligertes , anciens peuples d'Espagne. On la nommait Bigastro, du temps des Goths. Dom Pierre II, roi d'Aragon , y fit la convocation des États l'an 1196. Cette ville a été honorée d'un grand nombre de privilèges par les rois catholiques. Elle est une de celles qui ont voix à leur cour. Elle est petite, mais fort jolie et fertile en bled , vin , huile , fruits et poissons.

*Succession chronologique des évêques de Balbastro.*

1. Poncius , abbé de Saint-Victorien, l'an 1085, fut nommé évêque de Roda en 1101, et confirmé évêque de Balbastro dans la même année ; il gouverna son église trois ans et huit mois , et mourut l'an 1104 en odeur de sainteté, comme il paraît par les leçons de saint Raymond.

2. Saint Raymond , patron de la ville et évêché de Barbastre , naquit à Durban, village de la juridiction de Toulouse en France. Il fut d'abord chanoine régulier de l'Ordre de Saint-Augustin dans le couvent de Saint-Antoine-de-Frédalécio , puis prieur du couvent de Toulouse , et enfin élu évêque de Barbastre par le Chapitre en 1104. Cette élection fut approuvée par les rois dom Pierre et dom Alphonse ; il gouverna son église jusqu'à l'an 1113 qu'il fut expulsé par Étienne , évêque de Stuesca , protégé du roi dom Alphonse. Ce saint prélat fit sa résidence à Roda avec beaucoup

de patience, et accompagna ce Roi dans plusieurs batailles contre les Maures , surtout à la conquête de Sarragosse. Il lui donna un bras de saint Valère , évêque de cette église , dont le corps se conserve à la ville de Roda ; cette donation se fit l'an 1121. Saint Raymond mourut l'an 1126, le 10 avril , et un de ces bras fut transféré à Barbastre , l'an 1595. On le révère parmi les fidèles.

3. Étienne , prit possession de cette église en 1126, accompagna aussi le roi dom Alphonse dans plusieurs batailles contre les Maures , et mourut à Roda l'an 1130.

4. Pierre , de l'Ordre de Saint Benoît , dans le monastère de Tomeras , juridiction de la ville de Narbonne , fut très-estimé du roi dom Alphonse , lequel le mit en possession de son église. Ce prélat mourut l'an 1134.

5. Ramire , second fils du roi dom Sanche d'Aragon , et frère du roi dom Alphonse , d'abord abbé du monastère de Sahagurs , fut nommé évêque de Burgos et de Pampelune , et dans l'année 1134 élu évêque de Barbastre , mais non sacré. Ses deux frères étant morts , il fut couronné à Huesca roi d'Aragon , l'an 1136 , âgé de cinquante ans. Il épousa Agnès , fille du duc de Poitiers , laquelle fut mariée avec Raymond de Bélenguer , comte de Barcelone ; peu de temps après , le Roi se retira au monastère de Saint-Pierre de Huesca , et mourut le 16 août 1147, et fut enterré dans le cloître.

6. Gaufredus , gouverna son diocèse depuis 1138 jusqu'à 1143 qu'il mourut en odeur de sainteté. Il fit écrire la vie de saint Raymond par un chanoine de l'église de Roda , et on la voit aujourd'hui dans ses archives.

7. Guillaume Perez , prit possession de cette église en 1143 , et mourut l'an 1151 que le comte de Barcelone gagna sur les Maures la ville de Lérida , où fut transféré l'évêché de Barbastro ; cette translation causa des dommages très - grands ; le procès dura jusqu'à 1571 ; et dans tout ce temps , cette église fut gouvernée par l'évêque de Huesca ; mais Philippe II obtint du pape saint Pie V la restitution , le 18 juin dudit an , et nomma évêque.....

8. D. F. Philippe Vries , de l'Ordre de Saint - Dominique , issu de la noble maison de Ayerbé , professeur en théologie de l'Université de Valladolid , et l'un des Pères qui assistèrent au concile de Trente. Il prit possession de son église le 14 août 1573 , tint un synode , gouverna avec beaucoup de sagesse , et mourut en odeur de sainteté l'an 1585.

9. Michel Cercito , docteur et professeur de l'Université de Salamanque et chanoine de Sarra-gosse , prit possession de cette église le 29 janvier 1586 , célébra aussi un synode , et mourut dans le village de Graus en faisant sa visite le 15 août 1595.

10. Charles Munoz , chanoine doctoral de Taragone , commissaire apostolique du Saint-Siège et régent du grand - conseil d'A-

ragon , prit possession de cet évêché le 24 octobre 1596 , fonda le couvent de Saint-Dominique à Graus , embellit son église cathédrale , fit bâtir le palais épiscopal , et mourut le 14 mars 1604.

11. Jean Moriz de Salazar , natif de Valladolid , docteur et professeur en Droit canon de cette Université et chanoine de Salamanque , prit possession de l'évêché le 22 décembre 1604 , et ayant célébré un synode et fondé diverses chapelles , il en construisit une d'un goût supérieur où il fut inhumé le 10 septembre 1616.

12. D. F. Jérôme-Baptiste Lanuza , de l'Ordre de Saint-Dominique , professeur en théologie de l'Université de Sarra-gosse et deux fois provincial d'Espagne , prit possession de cette église le 1<sup>er</sup> décembre 1616. L'année suivante , il célébra un synode , et mourut en odeur de sainteté en 1622. Il laissa six volumes in-fol. sur l'Écriture - Sainte qui sont remplis de piété et d'érudition. Saint Louis Bertrand disait de lui , *qu'il avait le don de science et de jugement*. La vie édifiante de ce grand prélat compose un vol. in-fol. , et l'on sollicita du pape sa béatification.

13. Pierre Apaolaza , fut nommé le 19 novembre 1622 ; il célébra un synode , et publia un ouvrage en plusieurs volumes , intitulé : *Mensa Eucharistica*. Il mourut regretté de son troupeau qui le nommait *le Père des pauvres*.

14. D. F. Alphonse Requesens et Fenollet, cordelier, prit possession de cet évêché le 17 du mois de septembre 1625 ; deux ans après, il célébra un synode, et fit bâtir à ses dépens la grande chapelle de Notre-Dame-de-Pueyro qu'il fit graver dans ses armes.

15. Bernard la Cabra, évêque de Balbastre en 1640, depuis le 11 de janvier.

16. Diègue Chueca, chanoine de Sarragosse, prit possession de cette église le 16 décembre 1643, et célébra un synode le 8 mai 1645.

17. D. F. Michel Descartin, du conseil-d'État de Sa Majesté, prit possession le 31 août 1647, et écrivit plusieurs ouvrages de piété. Il mourut en 1655.

18. Diègue-Antoine, d'Urriti-goity, doyen de Taragone, archiprêtre de Sarragosse et chancelier, prit possession de l'évêché le 8 juin 1656. Ce prélat publia divers ouvrages très-estimés, fonda le couvent des Capucines à Barbastre, et fit à son église plusieurs dons.

19. D. F. Inigue Royo, bénédictin, abbé de Saint-Victorien, d'abord archevêque de Calers dans l'île de Sardaigne, puis évêque de Jaca, d'Albarracin, et ensuite de Barbastre depuis le 16 février 1674. Il tint un synode et mourut à Sarragosse, président d'Aragon, l'an 1680.

20. D. F. François-Lopez Urraca, cordelier, provincial d'Aragon, professeur de théologie à Huesca, qualificateur de la

Suprême, fut d'abord évêque d'Algher et Bossa en Sardaigne, et ensuite de Barbastre le 28 juillet 1681. Il tint un synode, et mourut dans la même année en odeur de sainteté, et pleuré de tous les habitans de son diocèse.

21. D. F. Jérôme Lopez, de l'Ordre de Saint-Dominique, ayant rempli avec grand éclat divers emplois de son Ordre, prit possession de cette église le 23 janvier 1696, et mourut le 21 juin de la même année, très-estimé de son Chapitre et regretté du public.

22. Joseph Martinez de Villar, chanoine, dignitaire et professeur du Droit canon dans l'Université de Huesca, siégea depuis le 24 février 1697 jusqu'au 8 du mois d'août 1699. Il fut enterré dans la chapelle de Notre-Dame-de-Pueyro.

23. D. F. François de Paule Garcès, qualificateur de la Suprême, visiteur des bibliothèques du royaume d'Espagne, prédicateur du Roi et provincial de l'Ordre des Minimes, prit possession de cet évêché le 21 septembre 1699, et fut transféré à Huesca en 1708.

24. Pierre de Padilla, natif d'Alama, juridiction de Calatayud, et doyen de Sarragosse, fut nommé évêque de Barbastre le 21 janvier 1709 et transféré à Huesca en 1714.

25. Pierre-Théodore Granel, vicaire de Saint-Martin-de-Valence, prit possession de cette église le 16 décembre 1714 et mourut le 7 juin 1717.



26. Charles Alaman et Ferrer, natif de Naval dans cet évêché, chanoine de Sarragosse et évêque de Barbastre le 5 décembre 1717. Il est mort le 10 mai 1739, et a été inhumé dans le lieu de sa naissance.

27. François-Antoine de Bus-tamante, chanoine théologal de Calahorre, prit possession de cette église le 14 février 1740, et fut transféré à Placenzia le 9 septembre 1747.

28. D. F. Benoît Marin, bénédictin, prit possession de Barbastre le 22 mars 1748, et fut transféré à Jaen le 6 juin 1750.

29. D. F. Jean Ladron de Gue-vare, natif de Pedraza, évêché de Ségovie, de l'Ordre des Carmes-de-l'Observance et professeur en théologie de l'Université de Salamanque, prit possession de cette église le 12 septembre 1750, et mourut le 9 mars 1755.

30. D. F. Diègue de Rivera, général de l'Ordre de la Merci, a pris possession de cette église le 9 de septembre 1755.

(Mémoire fourni par le révérend père M. Fr. Vincent Bea, prieur du couvent de Sarragosse, de l'Ordre de Saint-Dominique.

BALBECH. C'est l'ancienne ville d'Héliopolis dans la Célé-Syrie.

BALBI ou DE BALBIS (Jean), né à Gênes, entra dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs. On ne sait pas bien le temps de sa naissance, ni celui auquel il renonça au monde; mais les annalistes nous apprennent qu'il fleurissait en 1286, et qu'il vivait en-

core en 1298. Ils disent que c'était un homme très-recommandable pour la connaissance qu'il avait de l'Écriture-Sainte et des saints Pères, et pour la sainteté de sa vie. Ils ajoutent que l'on voit dans l'église des dominicains de Pavie son image entre celle des Saints. Il composa un livre de théologie qui est un dialogue entre l'âme et l'esprit, sous le titre de *Liber quæstionum theologicarum animæ ad spiritum*; une Somme grammaticale intitulée, *Catholicon*, c'est-à-dire, *universel*, parce que c'est tout ensemble une grammaire, une espèce de rhétorique et un dictionnaire; un Traité de la manière de trouver les fêtes mobiles, *Postilla in quatuor evangelia*, etc. Il n'y a d'imprimé que son *Catholicon*, à Mayence, 1450, lorsque l'impression commençait à être en usage. On ne se servait point alors, dit Trithème, de caractères détachés; mais de tables de bois dans lesquelles on gravait les lettres. On a confondu mal à propos cet auteur avec Jacques de Voragine. (Trithème, *Chronol. hirsaug.* P. Échard, *Script. Ord. Præd.*, tom. 1, pag. 462, M. Marchand, *Histoire de l'imprimerie*, à La Haye, 1740, in-4°, pag. 35.)

BALBIN (Bohuslaus), jésuite de Bohême, né à Konisgrats en 1611, et mort vers 1694, a donné l'histoire de quelques églises de son pays et des provinces d'alentour, dédiées à la sainte Vierge, et célèbres par les miracles qui s'y sont faits; la

Vie du vénérable Ernest, premier archevêque de Prague, et celle du B. Hiznate, martyr, de l'Ordre de Prémontré, etc.; quelques ouvrages de poésie; un Abrégé de l'Histoire de Bohême, imprimée sous son nom à Prague en 1677, in-fol.; l'Histoire des collèges de sa Compagnie en Bohême. On trouve à la pag. 443 du premier tome des œuvres posthumes de M. Bossuet, une lettre de M. Léibnitz à ce prélat, au sujet du père Balbin.

BALBISSA ou BARBALISSI, ville épiscopale du diocèse de Pont, et de la seconde Cappadoce. Nous voyons que vers l'an 1143, Bazile de Thyanes dénonça, dans un concile où présidait le patriarche Michel Oxita, Clément de Sasèmes et Léonce de Barbalissi, comme coupables de l'hérésie des Bogomiles. Ils furent pour cela déposés tous les deux, selon le décret que rapporte Leo Allatius, liv. 3, *de consens.*, cap. 12. Léonce, aussi bien que Clément, furent obligés d'avouer qu'ils avaient été ordonnés contre les lois de l'Eglise. (*Oriens Christ.*, tom. 1, pag. 406 et 407.)

BALBURA, ville épiscopale de la province de Lycie, dans le diocèse d'Asie, sous la métropole de Rhodes. Toutes les notices en font mention. Voici trois de ses évêques :

1. Hermée, assista au premier concile de Constantinople.
2. Philippe, à celui de Chalcédoine.
3. Nicolas, souscrivit à la let-

tre synodale de sa province à l'empereur Léon. (*Oriens Chr.*, tom. 1, pag. 987.)

BALCEA, *Balcea*, que Pline appelle *Balecia*, est une ville épiscopale de la province d'Asie, sous la métropole d'Éphèse, au milieu des terres et assez éloignée de la mer, comme Pline semble le marquer; c'est une de celles que les Myses occupèrent après qu'ils eurent quitté la Thrace pour passer en Asie. Nous n'en connaissons qu'un seul évêque.

Chrysaphius qui assista au premier concile d'Éphèse. (*Oriens Christ.*, tom. 1, pag. 733.)

BALDACHIN ou BALDAQUIN, *Umbella*, dais ou poêle qu'on porte sur le Saint-Sacrement ou sur la tête du pape dans les grandes cérémonies. On appelle aussi *baldaquin* un ouvrage d'architecture qu'on élève en forme de dais ou de couronne sur plusieurs colonnes, pour servir de couverture à un autel. Borel croit que *baldechimum* est un vieux mot français qui signifiait la plus riche étoffe tissée de fil d'or; et l'on tient qu'il a été ainsi nommé à cause qu'il venait de Baldac ou de Babylone en Perse.

BALDAD (hébr., *vieille amitié*; autrement, *vieil* ou *vieux*, *mouvement*.) Baldad de Such était un des amis de Job, de la race de Sué, fils d'Abraham et de Céthura. (*Job*, 2, 11. *Gen.*, 25, 2.) Les descendants de Sué demeuraient dans l'Arabie déserte, à l'orient de la Terre-Sainte.

BALDE DE UBALDIS, célèbre jurisconsulte de Pérouse, mort en 1400, ou selon d'autres en 1423, a laissé divers ouvrages : *super codice*, lib. 9 ; *super ff. novo*, lib. 12 ; *super ff. veteri*, lib. 24 ; *super ff. infortiati*, lib. 14 ; *super 2 Decretalium*, lib. 1, *Concilia*, etc. ( Paul Jove , in *elog.* , c. 8. Trithème et Bellarmin, de *Script. Eccles.* )

BALDE ( Ange ), frère du précédent, et non moins habile jurisconsulte que lui, a laissé plusieurs gros volumes sur le Droit. Ange, second du nom, son petit-fils, a écrit sur le Digeste, le Code, les Instituts, etc.

BALDELLI ( Nicolas ), jésuite italien de Cortone, fut pénitencier au Vatican, et mourut à Rome le 16 décembre 1655. On a de lui deux tomes in-fol. de Cas de conscience, imprimés à Lyon.

BALDERIC ou BAUDRY ( S. ), était frère de sainte Beuve, et beaucoup plus âgé qu'elle. Il bâtit et fonda le monastère de Montfaucon dans le diocèse de Reims pour des hommes, et quelque temps après, en 627, en fonda un de filles dans un des faubourgs de la ville de Reims. Baudry se servit de son autorité pour porter sainte Beuve sa sœur à prendre la conduite de cette communauté. Il résidait ordinairement en son monastère de Montfaucon ; on prétend même qu'il en avait la conduite. Il vint à Reims rendre visite à sa sœur Beuve, et sa nièce sainte Dode ; il y fut arrêté par une maladie

dont il mourut vers l'an 673. On ne sait ni le lieu, ni même précisément le temps de sa naissance ; on prétend qu'il était de sang royal, et qu'il était parent de Dagobert. Le corps de saint Baudry fut transporté dans le monastère de Montfaucon. ( *Anonyme ap. Boll. Hensch. Flodoard*, lib. 2, cap. 10 ; et liv. 4, c. 38. Baillet, tom. 1, avril, p. 322. )

BALDERIC ou BAUDRI, évêque de Noyon et de Tournai, était né à Noyon même dont il fut élu évêque en 1098. Il mourut en 1113. On a de lui quatre lettres que M. Baluze a données dans le cinquième tome de ses *Miscellanea*, et plusieurs chartes en faveur des églises et monastères dont il fut bienfaiteur qui se trouvent dans le huitième tome du Spicilège, pag. 169, 171 ; dans le premier tome de la grande Collection de dom Martenne, pag. 599, et dans les Annales de Noyon de Le Vassor, pag. 796, 797, 800, 801, 805, 815. Les autres ouvrages qu'on a attribués à Baudri, évêque de Noyon, sont de Baudri, chantre de Téroüane, que l'on a longtemps confondu avec l'autre. ( D. Rivet, *Hist. litt. de la France* tom. 8, p. 400, et t. 9, p. 579, 583. )

BALDOMER ( saint ). Voyez GARMIER.

BALDRIC, natif d'Orléans, fut premièrement moine, ensuite abbé de Bourgueil vers l'an 1089. Il assista au concile de Clermont, et fut fait évêque de Dol en 1114. Il mourut fort âgé



en 1131. Nous avons de lui une histoire de Jérusalem en quatre livres, dans lesquels il décrit tout ce qu'ont fait les chrétiens de l'Occident dans la Terre-Sainte, depuis le premier voyage qu'ils y firent en 1095 jusqu'à la prise de Jérusalem, et la mort du roi Godefroi en 1100. Cette description est belle et agréable, et se trouve entre les faits de Dieu par les Français, tom. 1, pag. 81. M. Du Chêne rapporte aussi plusieurs poèmes de cet auteur dans son recueil des Historiens français, tom. 4. Baldric a encore écrit la Vie de Hugues, archevêque de Rouen; elle est dans Neustria-Pia d'Artur Du Moustier, pag. 282. Une longue relation du monastère de Fécamp, ibid., pag. 227. La Vie de Robert d'Arbrisselles, fondateur de l'Ordre de Fontevault. Surius et Bollandus la rapportent au 26 février. La translation et les miracles du chef de saint Valentin, martyr, dans Bollandus, 24 février. La Vie du bienheureux Sanson, évêque de Dol, et un livre de la visite des malades. Ces deux derniers ouvrages sont demeurés manuscrits. (Le Mire, Vossius, *Hist. lat.*, l. 3, part. 2, c. 6, Cave.)

BALDWIN. (Voyez BALDOUIN.)

BALDUIN ou BALDUINI RITHOVIUS (Martin), premier évêque d'Ypres, était de Campen en Brabant. En 1562, il se trouva au concile de Trente. En 1570, il présida au concile de Malines, en l'absence du cardi-

nal Granvelle. En 1577, il célébra un synode à Ypres dont il publia les ordonnances. Il mourut à Saint-Omer le 9 octobre 1583. Nous avons de lui des Commentaires sur les quatre livres du Maître des Sentences, et un Traité intitulé : *Manuale Pastorum*. Valère-André, *Bibl. belg.*, Raissius, *Belg. christ.*, *Gazet.*, *Hist. eccl. des Pays-Bas*. Le Mire, Sandère, etc.)

BALDUIN, surnommé *Devotius*, parce qu'il était d'Excester dans la province de Devon en Angleterre, vivait dans le douzième siècle. Il fut d'abord archidiacre d'Excester, ensuite religieux de Cîteaux, enfin archevêque de Cantorbéry. Il suivit le roi Richard 1<sup>er</sup> à la Terre-Sainte, et mourut durant le siège qu'on avait mis devant Acre, en 1191, ou selon d'autres à Tyr, en 1193. Il a écrit divers ouvrages; savoir, *de Corpore et Sanguine Domini*; *de Sacramento altaris*; *de Sacramentis Ecclesiæ*; *de Commendatione fidei*, etc. que l'on trouve dans la bibliothèque de Cîteaux, du père Tisier. Harpsfield, *Hist. eccles. Angl.*, cent. 12, cap. 18. Pitseus, *de Script. Angl.* Dupin, douzième siècle, etc.)

BALÉ (saint), BASOLUS, ermite, naquit au sixième siècle dans le Limosin, de parens aussi riches que leur extraction était illustre. Dieu fit à notre Saint la grâce de découvrir la vanité et l'illusion des avantages qui pouvaient le rendre considérable dans le monde. L'éducation

chrétienne qu'on lui donna n'y contribua pas peu. Il quitta tout pour Jésus-Christ, biens, plaisirs, honneurs, richesses, ses proches mêmes et son pays, à l'exemple d'Abraham. Il fut à Reims sous prétexte de visiter le tombeau de saint Remi, et de se mettre sous sa protection. Il en connaissait l'évêque, nommé Gilles, qui avait logé chez ses parents dans un voyage d'Aquitaine. Gilles le reçut très-bien, lui donna de bons avis, et lui fit toute sorte d'offres de service. Saint Bâle ne voulut pas d'abord demeurer dans une solitude entière, pour laquelle l'évêque lui avait laissé le choix de tel lieu qu'il lui plairait; il se mit dans une communauté de serviteurs de Dieu, pour profiter de leurs exemples et de leurs instructions, et choisit, l'an 575, le monastère de Verzy à trois lieues de Reims, alors habité par douze religieux, et bâti depuis trente ans. On l'y reçut sans peine; l'abbé Dromer lui donna Komarck, un des douze religieux, pour l'instruire et le diriger : ce religieux s'aperçut bientôt que son disciple avait l'expérience de tout ce qu'il pouvait lui enseigner. Il pratiqua toutes les vertus; la prière, la lecture des livres saints, la pauvreté, l'aumône, l'abstinence, les jeûnes, les veilles furent ses délices. On le regardait comme un modèle de perfection. Mais il était fort imparfait à ses propres yeux; et son zèle pour la perfection le porta à vouloir

vivre seul, à se retirer à cet effet dans la montagne voisine l'an 580 où il bâtit une chapelle et une cellule, et où il vécut quarante ans. Il mourut glorieusement le 26 novembre de l'an 620 ou 625, après bien des combats contre l'ennemi de notre salut. Son neveu Balsème ou Bausenge, qu'il avait fait venir du Limosin, l'enterra dans la chapelle de son ermitage. La sainteté de son neveu contribua encore à rendre son ermitage célèbre. Il y finit ses jours le 15 août. Il ne faut pas le confondre avec le patron de Nameru en Champagne, mort vers l'an 407 et qui portait le même nom. Vers le milieu du septième siècle, on fit passer le monastère de Verzy à l'ermitage de saint Bâle, et il en a porté le nom depuis. Hincmar, archevêque de Reims, fit la translation de son corps, le 15 d'octobre, dans l'église de l'abbaye. L'abbé Hugues, second du nom, l'an 1121, mit les reliques du Saint dans une châsse d'argent; les bénédictins, à qui ce monastère a été donné, les ont toujours conservées avec soin. Le Martyrologe romain en fait mention au 26 novembre, jour de sa mort. Usuard en a aussi parlé et le met au 15 d'octobre, jour de sa translation qui est devenue très-célèbre dans plusieurs églises. Usard était contemporain d'Hincmar, et vivait au neuvième siècle. Il n'a apparemment parlé de notre Saint qu'après sa translation. (Anon. et Adso, av. Mabill., pag. 65 et

69, sæc. 2 ; et p. 7, sæc. 2 , item. Mabill. , sæc. 4 , part. 2, p. 37 ; *Bult.* , lib. 2 , cap. 33 , num. 2. Baillet , tome 3 , novembre , pag. 411. )

BALE(saint), *Sanctus Basolus*, autrefois *Verzi Viriziacum*, abbaye de l'Ordre de St.-Benoît, située à trois lieues de Reims, près de la forêt de la route Rigetii; elle fut fondée par Suavegotte, femme de Thierry, roi d'Austrasie, et par Teudechilde sa fille. Saint Bâle, noble Limosin, se retira en 573 dans le monastère de Verzi, alors habité par douze religieux sous la conduite d'un abbé nommé Diomère, et y vécut pendant quelques années dans l'exercice de toutes les vertus ; mais son zèle pour la perfection l'ayant porté à vivre seul, il s'en alla en 580 dans la montagne voisine, et où il mourut vers l'an 620, après avoir laissé son ermitage à Balsème, son neveu, qu'il avait fait venir du Limosin. Ce lieu devenant toujours plus célèbre, tant par les miracles qui s'y faisaient que par le concours du peuple qui s'y rendait par dévotion, le B. Nivard, archevêque de Reims, qui siégeait vers le milieu du septième siècle, y fit bâtir un autre monastère où l'on transféra ensuite celui du Verzi, situé au pied de la montagne, et on le nomma Saint-Bâle. La réforme de la Congrégation de Saint-Maur est établie dans ce monastère depuis l'an 1642. (*Gallia Christ.*, tome 9, col. 105, nov. édit.)

BALÉE ou BALEUS (Robert),

dit l'*ancien*, jurisconsulte de Londres en Angleterre qui vivait vers l'an 1460, composa la Chronique de Londres, un Traité de ses libertés, de ses consuls, un Alphabet des Saints d'Angleterre, et l'Histoire d'Edouard III. (Pitsens, *de Script. Angl.*)

BALÉE (Robert), dit *le jeune*, carme anglais, composa les Annales de son Ordre, la Vie d'Élie, celle du bienheureux Simon Stock, etc. Il mourut en 1505. (Pitsens, *de Script. Angl.*)

BALE ou BALÉE (Jean), en latin *Balaus*, évêque et écrivain anglais du seizième siècle, naquit à Covi ou Covie, village du comté de Suffolk, à cinq milles ou environ de Dunwich, le 21 de novembre 1495. Son père s'appelait Henri et sa mère Marguerite. Comme ses parens avaient beaucoup d'enfans, il entra à l'âge de douze ans chez les carmes de Norwich, et après sa profession, il fut envoyé à Cambridge pour y étudier dans le collège de Jésus. Mais séduit par les discours de mylord Wentwort, et plus encore par ceux d'une fille nommée Dorothee, qu'il épousa dans la suite, dit Nicholson dans sa *Bibliothèque historique d'Angleterre*, part. 2, p. 228, il quitta la religion catholique pour se faire protestant l'an 1530. Lec, archevêque d'York, et Stokeslee, évêque de Londres, le firent beaucoup souffrir; mais il trouva un puissant protecteur dans la personne de mylord Cromwel qui était en crédit auprès du roi Henri VIII. Ce seigneur étant mort



le 29 juillet 1540, Balée fut contraint de se retirer, les uns disent en Allemagne et les autres en Flandre où il demeura huit ans, et où il composa divers ouvrages en anglais. Le roi Edouard VI le rappela en Angleterre, et il fut sacré évêque d'Osory ou Kilkenni en Irlande, à Dublin le 2 de février 1552 (selon le style anglais.) A peine avait-il occupé ce siège six mois, que la reine Marie étant montée sur le trône, il fut obligé de se cacher pendant quelque temps dans Dublin. Il s'embarqua vers la Saint-Michel de l'an 1553, pour passer la mer, et fut pris par les corsaires qui le vendirent. Ayant été racheté ensuite, il se rendit à Bâle en Suisse, d'où il retourna en Angleterre cinq ans après, sous le règne d'Élisabeth. Il ne reprit pas néanmoins son évêché, et se contenta d'une prébende à Cantorbéry où il mourut au mois de novembre 1563, âgé de soixante-huit ans, et fut enterré dans la cathédrale. Le chevalier Jacques Waræus, dans son *Hibernia sacra*, pag. 148 de l'édition de 1717, dit que Balée était un homme savant qui prêchait assidûment, curieux des recherches d'antiquité, mais d'une hardiesse et d'une licence sans bornes dans ses écrits. *Vir doctus fuit, in concionando assiduus, et antiquitatis studiosissimus; in scriptis vero (ut alibi dixi) effrænata usus libertate.* Le docteur Fuller, dans ses *Worthies*, ou hommes illustres du comté de Suffolk, remarque qu'il

paraît d'abord surprenant qu'un homme aussi savant, et qui avait tant souffert pour la religion protestante, n'ait pas été élevé aux premières dignités de l'Église sous le règne d'Élisabeth; mais il ajoute qu'il y a de l'apparence que Balée était plus savant que judicieux, et plus propre à écrire qu'à gouverner, ne sachant point être maître de ses passions; et que le titre de *bilibiosus Balæus* (le bilieux Balée) passe pour être le vrai nom qui lui convient. Il a fait un grand nombre de livres tant en latin qu'en anglais, tant en vers qu'en prose, dont il a donné lui-même le catalogue dans son *Scriptorum illustrium Majoris-Britanniæ catalogus*, cap. 100, pag. 703, 704. Il y en a qu'il avait écrits avant son changement de religion, et d'autres qu'il a composés depuis.

Les ouvrages latins qu'il a publiés étant encore catholique, sont :

1. *Fasciculus ex omnibus*, lib. 3.
2. *Scriptores ab Helia*, etc., lib. 2.
3. *Scriptores a Bertholdo*, lib. 6.
4. *Additiones ad Trithemium*, lib. 1.
5. *Collectiones Germanicæ*, lib. 1.
6. *Collectiones gallicæ*, lib. 1.
7. *Collectiones anglicæ*, lib. 1.
8. *Varia doctorum virorum*, lib. 1.
9. *Catalogus generalium*, l. 1.
10. *Spirituale bellum*, lib. 1.
11. *Castellum pacis*, lib. 1.

12. *Conciones pueriles*, lib. 1.
13. *Ad Hulliensem synodum*, lib. 1.
14. *Ad quasquam quæstiones*, lib. 1.
15. *Appendices ad Palæonydorum*, lib. 1.
16. *Historia patronatûs*, l. 1.
17. *Historia Simonis Angli*, lib. 1.
18. *Historia Franchi Senensis*, lib. 1.
19. *Historia divi Brocardi*, l. 1.
20. *In præfationem fastorum*, *Mant.*, lib. 1.

Les ouvrages latins que Balée a donnés depuis son changement de religion , sont :

21. *Angelorum heliades*, l. 2.
22. *Summarium illustrium Majoris-Britanniæ scriptorum*, en 1549. Cet ouvrage, dédié au roi Édouard VI, ne contient que cinq centuries; mais en 1557, l'auteur en donna un autre qui en contient neuf, sous ce titre :  
23. *Scriptorum illustrium Majoris-Britanniæ, quem nunc Angliam et Scotiam vocant, catalogus, a Japheto per 3618 annos, usque ad annum hunc Domini 1557, ex Beroso, Gennadio, Beda, Honorio, Bostane, Buvienti, Frumentario, Capgravo, Boetio, Burello, Trissa, Tritemio, Gesnero, Joanne Lelando, atque aliis autoribus collectus, et 9 centurias continens*. Cet ouvrage est dédié à Othon-Henri, prince palatin du Rhin, duc de Bavière et électeur de l'Empire romain. L'Épître dédicatoire est datée de Bâle au mois de septembre 1557. On

trouve à la suite de cette Épître dédicatoire une préface au lecteur, par Cœlius Secundus Curio, à la louange de Balée. Au mois de février 1559, cet auteur donna la seconde partie de ses *Ecrivains illustres de la Grande-Bretagne*, contenant les cinq dernières centuries, sous ce titre :

24. *Scriptorum illustrium Majoris-Britanniæ posterior pars, quinque continens centurias ultimas, quas autor Joannes Balæus Subdovolgus Anglus, ex Lelando Antiquario, aliisque probis autoribus, non parvo labore collegit*. Il délia ce volume au comte Zkradin et au docteur Paul Scalichius de Lika. Ces cinq dernières centuries sont un appendix des neuf précédentes. Il y a mis à la tête un détail historique des auteurs avant le déluge et avant l'incarnation de notre Sauveur, avec une Description de l'Angleterre, tirée de Paul Jove, de Georges Lilly, de Leland, d'André Althamire, et d'autres.

25. *In Waldoni trestomos*, l. 3.

26. *In fasciculum zizaniorum ejusdem*, lib. 1.

27. *In Polydori inventiones rerum*, lib. 1.

28. *In Joannis Textoris officium*, lib. 1.

29. *In catalogum Capgravi*, lib. 1.

30. *In vitas pontificum Barnes*, lib. 1.

31. *Epitome Lelandi, de Viris illustribus*, lib. 1.

32. *Acta Romanorum Pontificum*, lib. 7.

33. *Vita divi Joannis-Baptistæ*, lib. 14.

34. *De Christo duodenni*, comœd.

35. *De Baptismo et tentatione*, comœd. 2.

36. *De Lazaro resuscitato*, comœd. 1.

37. *De consilio Pontificum*, comœd. 1.

38. *De Simone leproso*, comœd. 1.

39. *De cænâ Dom. et pedum lotionem*, comœd. 1.

40. *De passione Christi*, comœd. 2.

41. *De sepultura et resurrectione*, comœd. 2.

42. *Super utroque Regis conjugio*, lib. 2.

43. *De sectis papisticis*, l. 2.

44. *Erga Momos et Zoilos*, lib. 2.

45. *Proditiones Papistarum*, lib. 2.

46. *Contra adulterantes Dei verbum*, lib. 1.

47. *De Joanne, Anglorum Rege*, lib. 2.

48. *De imposturis Joannis Beckheti*, lib. 1.

49. *De magnis Dei promissionibus*, lib. 1.

50. *De prædicatione Joannis*, lib. 1.

51. *De Christi tentatione*, lib. 1.

52. *Corruptiones legum divinarum*, lib. 1.

53. *Amoris imago*, lib. 1.

54. *Pammachii tragœdiarum translatio*, lib. 4.

Les autres ouvrages de Balée sont écrits en anglais. Voici les

différens jugemens qu'on a portés de cet auteur en qualité d'écrivain. Gesner l'appelle un homme très-diligent, *vir diligentissimus*; et l'évêque Goodwin le nomme un laborieux scrutateur des antiquités, *antiquitatum britannicarum diligentissimus perscrutator*. Pitséus dit « qu'il n'a » pas amplifié le catalogue de » Leland, mais qu'il l'a prodigieusement corrompu et falsifié; qu'il a rempli cet ouvrage de mensonges scandaleux » et d'infâmes calomnies, et » qu'il a défiguré par son style » barbare le style pur et élégant » de Leland; qu'il a un grand » nombre de choses dignes de la » bouche et de la plume d'un » hérétique, où l'honnêteté et la » bienséance ne sont pas observées, et dont il y en a qui sont » indignes des oreilles chrétiennes. » Il ajoute, que si l'on en excepte les calomnies contre les hommes, et les blasphèmes contre Dieu et les Saints, il n'y a rien de son crû qui mérite quelque attention. *Nam ille miser homuncio, præter calumnias in homines et blasphemias in Deum et Sanctos, nihil habet suum, quod notatu dignum judico.* (Pitséus, *Relat. de reb. angl.*, tom. 1, pag. 53, Parisii, 1619, in-4°.) Vossius, dans son *Traité de Historicis lat.*, lib. 2, cap. 16, dit qu'on ne peut faire de fonds sur Balée par rapport aux anciens écrivains. M. Warthon, dans la préface de son *Anglia sacra*, vol. 1, pag. 31, nous assure que Balée a très-peu res-



pecté la vérité, se contentant de multiplier les ennemis de l'église romaine, et il observe, *ibid.*, pag. 47, qu'il a ordinairement fixé à l'aveugle le temps où ont vécu les écrivains d'Angleterre. Les ouvrages de Balée ont été proscrits d'une façon très-particulière par l'église romaine, et l'auteur a été mis au nombre des hérétiques de la première classe. L'*Indice*, imprimé in-folio à Madrid, en 1667, le qualifie d'écrivain impudent et calomnieux contre le siège de Rome, la messe, l'Eucharistie, et déclare qu'on ne doit permettre aucun de ses ouvrages. Outre les auteurs cités dans le corps de cet article, on peut consulter *Bibliotheca britannico hibernica, sive de scriptoribus qui in Anglia, Scotia et Hibernia ad seculi decimi-septimi initium floruerunt, litterarum ordine juxta familiarum nomina dispositis; commentarius à Thomas Tanner, episcopo S. Araph, collectus et editus à Davide Wilkins, Theologiæ Professore, et Oxoniensi Canonico*, in-folio, Londini, apud Guillelmum Bowyer, *impensis societatis erect. ad progressum litterarum* 1718. (Chaufepié, *nouveau Dictionnaire historique et critique*, tom. 1. B. pag. 45 et suiv. *Bibliotheca Carmelitana*, tome 1, page 753 et suiv.)

BALEINE, le plus gros des poissons que l'on connaisse. Ce qu'en disent Pline et Solin sont des fables. On leur donne ordinairement cinquante et soixante

pieds de long. On assure qu'il y en a en Amérique qui ont quatre-vingt-dix ou cent pieds de long entre la tête et la queue. Il est souvent parlé dans l'Écriture de *cetus* ou baleines. Mais l'hébreu *hannim* qu'on traduit par *cété*, se dit en général de tous les grands poissons, soit de mer ou de rivière. L'éviathan, dont il est parlé dans Job, et que plusieurs interprètes entendent de la baleine, signifie plutôt le crocodile (*Job*, 40, 20.); et le poisson qui engloutit Jonas, pourrait bien être le carcharias ou chien-marin (*Jonas*, 2, 1, 2, etc. *Matt.*, 12, 40.) (Voyez dom Calmet, *Comm. sur les Prophètes*.)

BAIERNE, *Balerna*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, située dans la Franche-Comté, à quatre lieues de Salins, sur la petite rivière d'Ain, diocèse de Besançon. Elle fut d'abord fondée pour des bénédictins l'an 1114; mais saint Bernard y établit des religieux de Clairvaux l'an 1136. (La Martinière, *Dictionnaire géographique*.)

BALESDENS ou BALLESDENS (Jean), né à Paris, entra dans l'état ecclésiastique; et dès 1637, il était protonotaire apostolique et aumônier ordinaire du Roi. Il fut aussi prieur de Saint-Germain d'Alluie, et succéda à M. de Malleville dans l'Académie Française vers l'an 1647. Il mourut à Paris en 1675. Ses ouvrages sont : *Le Miroir des pêcheurs pénitens*, traduit de l'italien, in-12, 1641. *Les Fa-*

*bles d'Ésope*, traduites en français avec des maximes morales et politiques, in-8°, 1644. *Exercice spirituel*, où le chrétien apprend à bien employer le temps, in-12, 1645. Lettre à MM. de l'Académie, pour les prier de lui préférer Pierre Corneille. Lettre sur la mort du père Fronteau, religieux de Sainte-Geneviève, etc. Il a fait aussi imprimer la logique latine de Thomas Murner, cordelier allemand, à Paris, in-8°, avec des notes et des conjectures. Les Scholies de Jean Gagney sur les quatre Évangiles. Les Actes des Apôtres en latin, en 1631, in-8°. Plusieurs opuscules de Jérôme Savonarole. *Rudimenta cognitionis Dei et sui*, par Pierre Seguiet, in-12, 1636. Papyr Masson. *Elogia varia. Sancti Greg. Turonens. opera pia*, 1640, in-12. Épîtres de sainte Catherine de Siéne avec sa vie, 1644. Le transport du Dauphiné fait à la maison et couronne de France, par Humbert, etc., 1639. Les Vies des saintes Dames, vierges et martyres de l'Église, etc., à Paris, 1635, in-8°. Ce dernier ouvrage est de la composition de Ballesdens, dont le style n'est ni poli, ni châtié. (*Hist. de l'Acad. Franç.*, par M. Pelisson, avec les additions de M. d'Olivet. Nicéron, *Mém.*, tom. 21.)

BALIANA, siège épiscopal de la Mauritanie. Pancrace, qui en était évêque, assista au concile de Cabarsusse.

BALISTE, siège épiscopal du diocèse de Servie.

BALISTER ou BALLESTER (Louis), jésuite espagnol, né à Valence, entra dans la compagnie de Jésus en 1562, y enseigna la théologie et l'hébreu. Il mourut âgé de quatre-vingt-deux ans, le 1<sup>er</sup> mai 1624, après avoir composé deux ouvrages imprimés à Lyon en 1617. *Onomatographia, seu descriptio nominum varii et peregrini idiomatis, quæ in vulgata editione biblicorum occurrunt; Hierologia, seu de sacro sermone*, lib. 4. (Alegambe, *Bibl. Script. societ. Jesu.* Sotwel, *Bibliot. Script. societ. Jesu.*)

BALLERINI (Pierre et Jérôme), frères, prêtres de Vérone, distingués par leur savoir, ont donné au public les ouvrages suivans : 1° *Il metodo di S. Agostino negli studi*, in Verona, 1724, in-8°. 2° L'édition des ouvrages du cardinal Noris, imprimée à Vérone, avec une préface en latin, de la façon des éditeurs; la vie de l'auteur aussi en latin; elle contient une histoire particulière des congrégations tenues pour la réformation du calendrier, auxquelles le cardinal avait présidé; une histoire des Donatistes, en deux parties, extraite des mémoires du cardinal; les éditeurs y ont ajouté des supplémens; l'appendice qui est entièrement d'eux, renferme, *observationum in sacra Norisii opera, libri tres; defensio dissertationis Norisianæ de synodo quinto, adversus Garnerium; de Patriarchatus Aquileiensis origine dissertatio*. 3° *E-*

*pistole quatuor theologo-morales adversus dissertatorem S. J. seu censura quatuor dissertationum contra libellum italicè inscript. ; Risposta alla lettera del P. Paolo Segneri , sopra il probabile , Veronæ , 1734 , in-8°. 4° Cautiones adhibendæ à defensoribus litterarum Cambii civici , etc. , Veronæ , 1732 , in-8°. 5° L'édition des œuvres de Jean-Matthieu Gibert , évêque de Vérone , 1736 , in-4°. 6° L'édition des sermons de saint Zénon , évêque de Vérone , à Vérone , 1739 , in-4° , maximo. 7° Une édition de la Somme théologique de saint Antonin , archevêque de Florence , à Vérone , 1740 , in-fol. , tom. 4 , avec un grand nombre de notes et de dissertations. 8° Une édition de la Somme théologique de saint Raymond de Pennafort , Vérone , en 1744. Cette édition contient la vie de saint Raymond , enrichie de notes importantes ; ce qu'ont dit de lui divers auteurs. Un catalogue très-exact de ses ouvrages ; quelques uns de ses opuscules , et une longue et belle préface où on éclaircit différens points concernant saint Raymond , et les anciens canonistes qu'il a cités. 9° *De jure divino et naturali circa usuram , libri sex , etc. , tomus primus.* 10° *Indiciæ juris divini , ac naturalis circa usuram , quæ veluti liber septimus haberi possunt , adversus opus novissimè editum , de usuris licitis et illicitis Nicolai Broedersen , etc. , tomus secundus , Bononiæ , 1747 , in-4° , tom. 2.**

11° Quelques autres ouvrages de controverse sur le probabilisme , écrits en italien. (*Mém. mss.* de M. Simon Ballerini , bibliothécaire de la bibliothèque Barberine.) Ils nous ont aussi donné une nouvelle édition des ouvrages du pape saint Léon , en 3 vol. in-fol. Nous n'avions des ouvrages de ce grand pape que l'édition du père Quesnel qui méritât d'être citée ; mais cet auteur n'ayant pu consulter que les manuscrits français , ne pouvait se flatter d'avoir rassemblé tous les écrits de ce Père de l'Eglise , ni d'avoir donné un texte certain. Aussi les nouveaux éditeurs prétendent qu'il s'est trompé à l'un et à l'autre égard en un très-grand nombre d'endroits. Aussitôt qu'ils se furent annoncés , toutes les bibliothèques et les archives d'Italie leur furent ouvertes , et en général tous les dépôts. Ils y recouvrèrent beaucoup de pièces qui n'avaient jamais paru ; on cite en particulier trois lettres de saint Léon , tirées d'une bibliothèque de Ratisbonne ; une lettre d'Anatolius , archevêque de Constantinople , à saint Léon , tirée d'un manuscrit du Vatican ; une action ou session entière du concile de Chalcédoine , dont le fondement est une lettre fort étendue de ce Père , trouvée dans un manuscrit de la bibliothèque de Saint-Marc. Outre ces nouvelles pièces et beaucoup d'autres , les nouveaux éditeurs ont ajouté à leur édition beaucoup de remarques et d'animadversions



critiques, soit pour combattre diverses leçons du père Quesnell, soit pour assurer le texte qu'ils emploient. (*Journal des Savans*, 1756, pag. 633.)

BALLERINI (Paul), né à Rome en 1712, se distingua dans le séminaire de Saint-Pierre du Vatican, par ses progrès dans les belles-lettres, et par sa rare piété qui le rendit un exemple de vertu à tous les autres séminaristes. Il mourut en odeur de sainteté le 6 août 1728, âgé de seize ans. On lui fit une oraison funèbre par ordre de monseigneur Majella, chanoine-préfet du séminaire, qui est enregistrée dans les archives de saint Pierre. Le souverain pontife Benoît xiii alla le visiter en sa dernière maladie, dans la maison paternelle, le 2 août de la même année; et s'étant assis sur un fauteuil, lui prédit qu'il ne mourrait que le jour de la transfiguration de Notre-Seigneur, comme il arriva, et donna au curé la faculté de lui donner la bénédiction papale *in articulo mortis*. Ses frères demandèrent acte de cela; et après l'examen des témoins, on le leur accorda; comme il paraît par les actes de Placide Gaudence, notaire de la cour du cardinal de Rome. On voit, sur la chaise où le souverain pontife s'assit, l'inscription suivante :

*Paulum-Farnesium Ballerini  
seminarii Vaticani alumnus,  
Morum sanctitate præclarus,  
In paternis ædibus lethali morbo  
laborantem,*

*Benedictus XIII Pontif. opt.  
max.*

*Pastorali pietate invisens,  
In hac cathedra sedit;  
Ex qua cælestis gloriæ illum  
futurum participem,  
Ventura die transfigurationis  
Domini,  
Miro et veridico vaticinio,  
Quadriduò antè prædixit.  
Simon Farnesius Ballerini  
J. U. D.*

*Protonotarius apostolicus, et  
bibliothecæ barberinæ Præfectus  
Ad suæ domus supremi Principis  
præsentia,  
Cohonestatæ memoriam,  
Fratris amantissimi recorda-  
tionem,  
Et hujus cathedræ cultum.  
ANNO M. DCC. XLVIII.*

BALLERINI (Simon), prêtre, frère du précédent, né à Rome le 28 oct. 1716, étudia les langues grecque et latine, et la philosophie dans le séminaire du Vatican. Il avait dédié au pape Clément xii une harangue imprimée en 1734, qu'il avait récitée dans l'Université de la Sapience de Rome, devant tous les auditeurs de Rote, à l'honneur de saint Michel. M. d'Inguibert, théologien et bibliothécaire de Clément xii, ayant été nommé à l'évêché de Carpentras, y conduisit M. Ballerini en 1735, et le chargea du soin d'une bibliothèque très-nombreuse qu'il avait apportée de Rome. Il s'attacha aux antiquités, étudia la théologie, le Droit canon et civil, et prit le bonnet de docteur dans

l'Université d'Avignon le 23 juin 1742. Il retourna à Rome l'année suivante 1743, et y fut bibliothécaire du cardinal de Monti, puis de la fameuse bibliothèque barberine. Il a composé : *Ani-madversiones in musæum florentinum* Antonii Francisci Gori, imprimées en 1743, in-4°, où il corrige bien des fautes de chronologie, de géographie, de grec, etc., qui étaient échappées à M. Gori dans les trois premiers volumes. Il donna encore pour les jeunes princes de Paestrine en italien, *Origine dell uso di salutare quando si starnuta*, imprimé en 1747, in-8°, et d'autres dissertations insérées dans les journaux de Rome. (Moréri, édition de 1759.)

BALLET (N.), ancien curé de Gif, prédicateur de la Reine. On a de lui, 1° quatre volumes in-12 de Panégyriques, imprimés chez Prault, père, en 1746 et suiv. 2° Cinq volumes in-12 de Prônes sur les Commandemens de Dieu, imprimés chez Despillly, en 1758. 3° Traité de la dévotion à la sainte Vierge, 1750, in-12. 4° Nouvelles instructions sur le jubilé, 1751, in-12. 5° Instructions sur la pénitence du Carême, 1754, in-12. 6° D'autres nouvelles instructions sur le Jubilé, 1755, in-12. 7° Exposition de la doctrine de l'Eglise catholique, contenue dans les articles de la profession de foi, dressée par le pape Pie IV sur les décrets et les canons du saint concile de Trente, avec un discours sur l'amour de la vérité,

1756, in-12. 8° Panégyriques de saint Remy, de saint Jean Népomucène, de sainte Anne et de saint Gaëten. Il a encore donné la vie de la sœur Françoise Boni, fille de la Charité, décédée supérieure de l'hôpital royal de Saint-Germain-en-Laye, le 15 mars 1759, âgée de soixante-quinze ans, et qu'il dédia à madame la duchesse de Villars, grande d'Espagne, et dame d'atour de la Reine, 1761, in-12.

BALLEUR (le Père Le), cordelier, professeur en théologie, provincial de la province de Touraine Pictavienne, a donné en 1757, à Paris, chez Lambert, un ouvrage qui a pour titre : *La Religion révélée*, défendue contre les ennemis qui l'ont attaquée, 4 vol. in-12. Le premier tome comprend la réfutation des Matérialistes, des Spinosistes, et de tous les athées, sous quelque dénomination qu'ils puissent être. On y fait voir que la pensée et ses attributs sont incompatibles avec la matière, que les êtres répandus dans l'univers supposent l'existence et l'opération d'une cause intelligente, et que le matérialisme et l'athéisme ne sont propres qu'à faire des hommes sans mœurs et de mauvais citoyens. Dans le second, l'auteur montre la nécessité de la religion révélée, et prouve très au long la vérité et la divinité des livres de Moïse. On y trouve la réfutation de certains principes contenus dans le livre intitulé : *la Philosophie du bon sens*. On établit dans le troisième

la vérité et la divinité de la religion chrétienne par les prophéties et les miracles. On indique dans le quatrième les caractères de la vraie Église, et on répond aux difficultés des incrédules.

BALLI ( Joseph ), chanoine de Bari dans le royaume de Naples, grand philosophe et grand théologien scholastique, publia deux ouvrages à Padoue en 1635, *de Fœcunditate Dei, et de Motu corporum naturali*. En 1640, il mourut dans cette même ville où il était venu pour faire imprimer un ouvrage sur l'Eucharistie, qu'il méditait depuis trente ans. Sa patrie était Palerme en Sicile. ( Thomasini, *in Vit. illustr. viror.* )

BALOTH ( hébr., *qui sont dominées*; autrement, *dans l'élévation* ), ville de la tribu de Juda. ( *Josué*, 15, 24. ) Peut-être la même que Balath, que Salomon fortifia. ( 2. *Par.* 8, 6. )

BAL-SALISA. Voyez BAAL-SALISSA. ( Hébr., *idole troisième*; autrement, *qui en domine ou possède trois.* ) ( 4. *Reg.*, 4, 42. )

BALSAMON ( Théodore ), patriarche d'Antioche, naquit à Constantinople. Il y entra dans le clergé, et sous le patriarche Michel Anchiale; il fut fait garde des lois et des chartes de sainte Sophie, et premier prêtre des Blaquernes, église bâtie hors des murs par l'impératrice Pulchérie. Il devint patriarche d'Antioche vers l'an 1186; mais parce qu'il ne pouvait y exercer sa juridiction, à cause que les Latins occupaient cette ville, il en

fit, autant qu'il lui fut possible, les actes à Constantinople où il fixa son séjour. Il vécut jusqu'à la prise de cette dernière ville par les Latins qui arriva le 12 avril 1204. Il possédait dans un grand degré la science des lois ecclésiastiques et civiles; ce qui le fit passer pour le plus habile jurisconsulte des Grecs; mais il était peu versé dans la critique et dans l'histoire des premiers siècles de l'Église. Son premier ouvrage est un Commentaire sur les canons des Apôtres; des sept conciles œcuméniques; sur le Code de l'église d'Afrique, et sur les Épîtres canoniques des Pères grecs saint Grégoire et saint Basile. Ce commentaire ne fut rendu public qu'après que Georges Xiphilin, auquel il est dédié, fut élu patriarche de Constantinople. Il fut imprimé en grec et en latin, à Paris en 1620, in-4°, et réimprimé avec les notes de Guillaume Beveregius, à Oxford en 1672, dans la Pandecte des canons. Balsamon avait entrepris cet ouvrage par les ordres de l'empereur Manuel Comnène et du patriarche Anchiale; et ce fut encore par les mêmes ordres qu'il fit un Commentaire sur le Nomocanon de Photius. Christophe Justel le fit mettre sous la presse en grec et en latin, à Paris en 1615, in-4°, et Henri Justel, conjointement avec Guillaume Voëlle, lui donnèrent place dans le second tome de la Bibliothèque du Droit canonique ancien, imprimée en la même ville en 1661, in-fol., pag. 813.



Cette Bibliothèque contient encore la collection que Balsamon a faite des constitutions ecclésiastiques, nommées quelquefois *paratitla*, parce qu'on y rapporte sous un même titre tout ce qui y a du rapport, afin que le lecteur voie d'un coup-d'œil tout ce qui concerne une même matière. Jean Leunclavius la fit imprimer en latin en 1593, sous le titre de *Paratitla*; puis elle a paru en grec et en latin, corrigée sur plusieurs manuscrits grecs, dans la bibliothèque de Justel, par Annibal Fabrot, jurisconsulte qui l'enrichit aussi de ses notes; elles sont suivies de celles de Leunclavius, divisées en deux livres. Les lois rapportées dans la collection de Théodore Balsamon sont tirées du Code Justinien, du Digeste, des Instituts, des Nouvelles, et d'une novelle de l'empereur Héraclius où il est parlé des privilèges des évêques, des clercs, et de ceux qui mènent une vie solitaire. Les principales matières de cette collection regardent ce que la foi catholique nous enseigne; la manière dont on doit traiter les choses saintes, comme les reliques des Saints, les biens qui appartiennent à l'Eglise, les qualités, les privilèges et le pouvoir de ses ministres, etc.

Dans le second, le cinquième et le septième livres, du Droit grec-romain, on trouve les réponses de Balsamon à plusieurs questions de Droit qui lui avaient été faites pour la plupart par

Marc, patriarche d'Alexandrie, comme de l'érection des évêchés en métropoles; de ceux qui étaient élus pour les églises d'Orient; du for extérieur, des clercs, etc. M. Cotelier nous a donné deux lettres de Balsamon; l'une adressée au peuple de l'église d'Antioche sur les jeûnes qu'ils doivent observer, et l'autre à Théodose, supérieur du monastère de Papičius, touchant la pratique de raser, de recevoir et de donner l'habit à ceux qui se présentent pour embrasser l'état monastique, peu de temps après qu'ils se sont présentés, sans attendre qu'ils aient fait trois années de probation, ainsi que le prescrit saint Basile dans ses ascétiques. La première de ces lettres est à la page 492 du second tome des Monumens de l'Eglise grecque, et la seconde, à la page 473 du troisième tome du même ouvrage. Il est fait mention dans le huitième tome des commentaires de Lambecius, sur la bibliothèque impériale, pag. 492, d'une lettre de Balsamon à l'archevêque de Grade ou d'Aquilée, dans laquelle il entreprend de montrer qu'il n'a aucun droit de prendre le titre de patriarche. Il traite dans la même lettre de l'usage des azy-mes pour le sacrifice de l'autel. Balsamon est sans contredit le plus habile canoniste que les grecs aient eu dans ces derniers temps. On lui attribue encore les Actes du Martyre de Théodore d'Orient, et de Claude. (Nicolas Choniate, lib. 2, *Hist.*

*Isaaci Angel. Baronius, in annual. Dom Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et ecclés., tom. 23, p. 332 et suiv. )*

#### BALSEME ou BAUSSENCE.

On distingue deux Saints de ce nom ; l'un martyr , patron de Rameru en Champagne, mort en 407 , dont la fête est marquée au 16 août. Nous ne savons pas les circonstances de sa vie.

L'autre était ermite ; saint Bâle, son oncle, le fit venir du Limosin qui était son pays, pour le faire héritier de sa cellule et de sa pénitence. Il suivit exactement les traces de son oncle jusqu'à la fin de sa carrière ; et sa sainteté contribua encore à rendre son ermitage célèbre. Il finit ses jours le 15 d'août ; en sorte qu'elle tomberait le 16 si on la solennisait avec un office particulier. Nous ne savons pas le détail de sa vie. ( *Voyez Baillet, tom. 3, article Bâle, pag. 411.* )

BAL-THAMAR. *Voyez* BAAL-THAMAR.

BALTHASAR ( hébr., *qui ne porte pas d'étrécissement ni de peines ; autrement, qui ne thésauroise pas* ), fils d'Évilmérôdach, petit-fils du grand Nabuchodonosor. (*Dan., 5, 1, 2, etc.*) Ce prince fit un grand festin où chacun buvait selon son âge. Plein de vin, il fit apporter les vases d'or et d'argent que son aïeul avait emportés de Jérusalem. Balthasar, ses femmes, ses concubines, et les grands de sa cour se mirent à boire dedans, et à louer leurs fausses divinités.

Au même moment parurent comme les doigts de la main d'un homme qui écrivaient vis-à-vis du chandelier, sur la muraille de la salle du Roi. Balthasar en fut saisi, jeta un grand cri, et ordonna qu'on fit venir tous les devins et les sages de Babylone. Il promit de revêtir de pourpre, de faire porter le collier d'or, et d'établir le troisième dans son royaume celui qui lui donnerait l'explication de cette écriture. Les mages n'y purent rien comprendre. Le Roi et les grands de sa cour n'en n'en furent que plus troublés et plus inquiets. Daniel avait donné des preuves de sa suffisance sous Nabuchodonosor. Il était connu de la Reine mère pour surpasser en science tous les mages et les devins de la Chaldée. Cette princesse entra dans la salle du festin, et engagea le Roi à le faire venir. Le Roi le fit aussitôt. Daniel le remercia de ses présents, et lui promit l'interprétation qu'il souhaitait tant.

Daniel débuta par lui reprocher son ingratitude envers Dieu, et la profanation qu'il venait de faire des vaisseaux sacrés. Il lut ensuite et expliqua l'Écriture. *Mané*, dit-il, signifie que Dieu a compté les jours de votre règne, et qu'il en a marqué la fin. *Thé-chel*, que vous avez été pesé à la balance, et été trouvé trop léger. *Pharès*, que votre royaume a été divisé et donné aux Mèdes et aux Perses. Daniel fut récompensé suivant les promesses du Roi. Ce prince fut tué. Darius-

le-Mède lui succéda au royaume, âgé de soixante-deux ans. (*Voy. Dom Calmet, Comm. sur Daniel*, 5, 1, pag. 627, etc.) Discours sur les quatre grandes monarchies, à la tête du *Comm. sur Isaïe*, pag. 47 et 481. La conciliation de l'histoire profane avec l'histoire sacrée souffre de la difficulté.

**BALTHASAR.** On donna ce nom à Daniel dans la cour de Nabuchodonosor. (*Dan.*, 1, 7.) On l'écrivit volontiers par deux *ss* Balthassar, (hébr., *qui thésaurise en secret*; autrement, *celui qui est dans le polissoir du trésor.*)

**BALTHASAR.** On donne aussi ce nom à un des Mages qui vinrent adorer Jésus-Christ dans Bethléem, mais sans fondement.

**BALTHASAR** (Félix de), du conseil souverain de Lucerne, a donné une dissertation in-8° sous ce titre : *Défense de la légion thébéenne, ou de saint Maurice et de ses compagnons, contre M. Spreng*, Lucerne, 1760. M. Spreng, professeur à Bâle, attaqua cette histoire dans sa *Bâle chrétienne*, publiée en 1756. Les Cantons catholiques s'en plaignirent vivement à la diète des Suisses en 1760, et on se vit obligé de supprimer cet ouvrage. M. Félix de Balthasar qui joignait à un cœur vraiment patriotique une connaissance d'histoire très-rare chez des personnes de son âge, crut avec raison que le bras séculier ne doit pas agir lorsqu'il est question d'examiner un point d'histoire, puisque loin de fixer la réalité du fait contesté, il ne

la rendra que plus douteuse : il s'est donc attaché à faire sentir le faible des argumens de M. Spreng; il prouve que la légende d'Euchérius, découverte par le père Chifflet dans un monastère du mont Jura, est la vraie et l'unique légende que nous ayons sur le martyre de la légion thébéenne, et soutient que cette légion fut vraiment martyrisée l'an 286 à Saint-Maurice. (*Journal des Savans*, 1761, pag. 383.)

**BALTIS, BALCHIS ou BALKIS.** C'est le nom que les Orientaux donnent à la reine de Saba qui vint voir Salomon. (3. *Reg.*, 10.) Joseph l'appelle Candaule. (Dom Calmet, *Dict. de la Bibl.*)

**BALTUS** (Jean-François), jésuite, né à Metz le 8 juin 1667, fit profession solennelle des quatre vœux à Strasbourg où il était professeur de l'Écriture-Sainte, le 15 août 1700. Il est mort à Reims, âgé de près de soixante-seize ans, le 9 mars 1743, dans l'emploi de bibliothécaire. Il savait le grec, le latin, l'hébreu. On a de lui les ouvrages suivans : 1° *Oraison funèbre de M. Pierre Creagh, archevêque de Dublin*, à Strasbourg, 1705, in-4°. 2° *Réponse à l'histoire des Oracles de M. Fontenelle*, à Strasbourg, 1707 et 1709, in-8°. 3° *Suite de la Réponse à l'histoire des Oracles*, dans laquelle on réfute les objections insérées dans le treizième tome de la bibliothèque choisie et dans l'article second de la république des lettres, mois de juin 1707, et où l'on établit sur de



nouvelles preuves le sentiment des saints Pères touchant les Oracles du paganisme. L'occasion de ces ouvrages fut que M. de Fontenelle écrivit en faveur du sentiment de Vandale, médecin anabaptiste de Harlem, qui prétendait qu'on s'était trompé en croyant que les oracles du paganisme ont été en tout ou en partie l'ouvrage des démons, et que Jésus-Christ les a réduits au silence; et qu'en effet il n'y a eu dans toutes les merveilles que l'on rapporte des Oracles du paganisme, que de la fourberie des prêtres des idoles, et que ces oracles n'ont cessé ni à la naissance, ni par le pouvoir de Jésus-Christ, mais parce que les Empereurs chrétiens ont ruiné les temples où ils étaient établis. Le père Baltus combat ce sentiment dans sa réponse divisée en trois parties. Il réfute dans la première les fausses raisons supposées aux Pères de l'Église et aux anciens chrétiens, et rapporte les véritables qui les ont persuadés que les oracles des païens étaient rendus par les démons. Il répond dans la seconde aux autorités et aux raisons alléguées par M. de Fontenelle pour prouver que ces oracles n'ont pas été rendus par les démons. Dans la troisième, il entreprend de montrer que les oracles du paganisme ont cessé après la naissance de Jésus-Christ, et répond aux raisons contraires. 4° Le père Baltus a donné la *Défense des saints Pères accusés de platonisme*, imprimée in-4° à Paris en 1711.

M. Dupin a donné une bonne analyse de cet ouvrage où il y a beaucoup d'érudition et de critique. 5° Les autres ouvrages du père Baltus sont, *cinq Jugemens des saints Pères sur la morale de la philosophie païenne*, à Strasbourg, 1719, in-4°. 6° *Réflexions spirituelles et Sentimens de piété du révérend père Charles de Lorraine, de la compagnie de Jésus*, traduites de l'italien, à Dijon, 1720, in-12. 7° *La Vie de sainte Febronie, vierge et martyre*, traduite du grec, à Dijon, 1721, in-12. 8° *Les Actes de saint Barlaam, martyr*, tirés d'un manuscrit grec et traduits en français avec des remarques; et deux discours, l'un de saint Basile, l'autre de saint Jean-Chrysostôme, sur le même Saint martyr, aussi traduits du grec, à Dijon, 1720, in-12. 9° *Sentiment du révérend père Baltus, jésuite, sur le Traité de la faiblesse de l'Esprit humain, par M. Huet, évêque d'Avranches*. L'écrit du P. Baltus est en forme de lettre adressée à M. l'abbé d'Olivet, l'un des quarante de l'Académie Française, et imprimée dans le second tome des *Mémoires de littérature et d'histoire*, recueillis par le père des Molets, de l'Oratoire. On peut voir sur cette lettre l'apologie de M. l'abbé d'Olivet, en forme de commentaire, sur deux articles des *Mémoires de Trévoux*, à Paris, 1726, in-12. 10° *La Religion chrétienne prouvée par l'accomplissement des prophéties de l'ancien et du nouveau Testa-*

ment, suivant la méthode des saints Pères, à Paris, 1728, in-4°. 11° *Défense des Prophéties de la Religion chrétienne*, à Paris, 1737, trois volumes in-12, dont les deux premiers sont contre Grotius, et le troisième contre Richard Simon. 12° *Lettre de l'auteur de la Défense des Prophéties*, à M\*\*\*, imprimée dans les *Mémoires de Trévoux*, mois de mars 1738, article 36. Cette lettre, de plus de quarante pages in-12, est pour montrer que toutes les prophéties contenues dans quelques psaumes et dans le prophète Isaïe, expliquées par Grotius, et dont le père Baltus a réfuté l'explication, n'avaient qu'un sens unique et nécessairement relatif à Jésus-Christ. (Voyez l'Éloge du père Baltus, imprimé dans les *Mémoires de Trévoux*, mois de janvier 1744.)

BALUSE (Hyacinthe), de l'Ordre de Saint-Dominique. On a de lui deux volumes in-8°, imprimés à Bordeaux chez Pierre Albespy, en 1703, sous le titre de *Pensées morales et chrétiennes par forme d'homélies sur les Évangiles des dimanches de l'année*.

BALUSTRE, *balustrum*, *balustrium*, *cancelli*, *clathri*. *Clathratum septum*, *columellarum septum*. Rang de petits piliers façonnés de pierre, de fer ou de bois qui servent à fermer le chancel du chœur d'une église ou d'une chapelle.

BALUZE (Étienne), naquit à Tulle, ville du Limosin, le

24 novembre 1630. Il était fils de Jean-Charles Baluze, célèbre jurisconsulte, et de Catherine Teyssier, femme d'une conduite exemplaire. Après avoir fait ses premières classes chez les jésuites de Tulle, on l'envoya en 1646 au collège de Saint-Martial, que ces mêmes Pères ont à Toulouse. Il y fut pensionnaire l'espace de huit ans, et y fit son cours de philosophie sous le père Ferrer, depuis confesseur du roi Louis XIV. Il se mit ensuite à étudier le Droit civil, par pure complaisance pour son père; mais son inclination naturelle le portait à l'étude des Belles-Lettres, à celle de l'histoire ecclésiastique et à celle du Droit canon, auxquelles il se livra tout entier. Il y fit de tels progrès que, malgré sa grande jeunesse, il se vit recherché de tout ce qu'il y avait alors de savans en ce pays. Sa réputation alla jusqu'au point que M. de Montchal, archevêque de Toulouse, s'était proposé de le prendre auprès de lui à son retour de Carcassonne où il mourut en 1641. L'année suivante, M. Baluze qui n'avait encore que vingt-un ou vingt-deux ans, fit imprimer à Toulouse son premier ouvrage intitulé : *Antifrizonius*, dans lequel il relevait plusieurs fautes de Pierre Frizon, auteur du *Gallia purpurata*. M. Baillet a oublié l'*Antifrizonius* dans son traité des *Anti*. Monsieur de Marca, nommé à l'archevêché de Toulouse, instruit du mérite de M. Baluze et de sa capacité, surtout dans

le genre d'étude dont ce prélat faisait son capital, fit venir à Paris ce jeune savant qui se perfectionna sous un si grand maître. Il demeura auprès de M. Marca jusqu'à la mort de cet archevêque, arrivée en 1662. M. Le Tellier, depuis chancelier de France, servait alors de Mécène à M. Baluze. M. de Colbert, ministre d'État, lui confia ensuite le soin de sa bibliothèque. M. Baluze la remplit des meilleurs livres imprimés et de quantité de rares manuscrits ramassés à grands frais dans presque toutes les parties du monde. Il quitta cette maison en 1670, et fut nommé professeur en Droit canon au collège royal. Le roi Louis XIV lui donna une pension et la direction du même collège. Il y demeura jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, qu'à l'occasion de l'histoire généalogique de la maison d'Auvergne qu'il fit paraître en 1708, en deux volumes in-fol., et qu'il avait entreprise par l'ordre du cardinal de Bouillon, son bienfaiteur, et qui était pour lors disgracié, il se vit relégué à Rouen, puis à Blois, à Tours et à Orléans où il demeura jusqu'en 1713, que le Roi le rappela à Paris. Il avait su mettre à profit jusqu'au temps de son exil, ayant publié, pendant qu'il était à Tours, le septième et le huitième tomes de ses *Miscellanea*. Il n'avait pas non plus abandonné le dessein d'une nouvelle édition de saint Cyprien qu'il préparait depuis longtemps, et qui a été enfin imprimée

au Louvre par les ordres de M. le duc d'Orléans, régent du Royaume. M. Baluze mourut le 28 juillet 1718, âgé de près de quatre-vingt-huit ans. Outre les ouvrages dont nous venons de parler, on a encore de lui une Dissertation sur le temps où a vécu saint Sadroc, en latin *Sacerdos*, évêque de Limoges, imprimée à Tulle en 1555. Une autre Dissertation latine aussi imprimée à Tulle en 1656, touchant les reliques des saints Clair, Laud, Ulfard et Baumade, conservées dans l'église de Tulle. Une nouvelle édition du livre de M. de Marca, intitulé : *Concordia imperii et sacerdotii*, in-fol., où l'on trouve en tête la vie de M. de Marca par M. Baluze, publié pour la troisième fois en 1704. Une édition de l'avertissement de Vincent de Lérins, et de tout ce qui nous reste des ouvrages de Salvien, en 1663. Celle de Loup, abbé de Ferrière, en 1664. Celle d'Agobard, avec quelques opuscules de Leidrade, d'Amolon et du diacre Florus, en 1666. Les conciles de la Gaule narbonnaise en 1668. Quatorze homélies de saint Césaire, archevêque d'Arles, en 1669. L'ouvrage de Rhéginon, avec une lettre de Raban et Maur, à Héribold d'Auxerre, en 1671. Le traité d'Antonius Augustinus sur la correction de Gratien en 1672. Les ouvrages de Marius Mercator en 1684. Tous ces ouvrages sont imprimés in-8° à Paris. Sept volumes in-8° de *Miscellanea* ou ou Œuvres mêlées. Des Monu-



mens anciens et un supplément au cinquième livre qui était demeuré imparfait, et des notes. Les Capitulaires de nos Rois rangés dans leur ordre, auxquels il a joint les collections d'Anségise et de Benoît, diacre, avec des notes, deux volumes in-fol., 1677. Les Épîtres d'Innocent III, deux volumes in-fol. Un supplément à la collection des conciles du père Labbe, un volume in-fol. *Marca Hispanica*, ou les limites de l'Espagne, qui contient une histoire de Catalogne, du Roussillon et des peuples voisins, ouvrage posthume de M. de Marca. Les vies des papes d'Avignon, deux volumes latins in-4°, accompagnés de remarques et de preuves. Quelques lettres au père de Tournemine, savant jésuite, qui furent insérées dans les *Mémoires de Trévoux* des mois de mars 1713 et septembre 1714. L'histoire de Tulle, vol. latin in-4°, de l'impression du Louvre, en 1717. Une lettre à M. Renaudot sur la vie et la mort de M. Du Cange qui se trouve à la tête du Glossaire de ce savant, et une autre sur la vie de Pierre Du Châtel, *Castellanus*, grand-aumônier de France, que Pierre Galland, professeur d'éloquence au collège royal, avait écrite en latin. M. Baluze l'a publiée in-8° à

Paris, en 1674, avec ses notes, et deux discours de Du Châtel sur la mort de François I<sup>er</sup>, roi de France. Enfin, dans le sixième tome, partie première des *Mémoires de littérature et d'histoire*, recueillis par le père Desmolets, de l'Oratoire; on trouve de M. Baluze, *Carmen in laudem Joannis Brossard, Canonici et Officialis Tutelensis*. C'est une pièce d'imagination qui n'a point d'objet fixe, sur laquelle M. de La Monnaie a fait un Commentaire ingénieux. M. Baluze apporta en naissant un esprit vif, enjoué, et cependant capable de soutenir l'étude la plus assidue et la moins agréable. Il fut lié pendant sa vie avec les personnes les plus distinguées dans les lettres en France et dans les pays étrangers. M. Selhorn a inséré quelques unes de ses lettres latines dans ses *Amoritates litterariæ*. Il a travaillé utilement pour l'Église et pour la république. On lui donne aussi quelques lettres insérées dans les *Mémoires de Trévoux*, aux mois de mars 1713 et septembre 1714. (Baillet, *Jugemens des Savans*. Dupin, *Bibliothèque eccl.*, dix-septième siècle, et M. l'abbé Goujet, *Continuation de la Biblioth. de Dupin*, tome 3, pages 426 et les suivantes. *Journal des Savans*, 1719.)







